POINTS

Arturo Pérez-Reverte

Le cimetière des bateaux sans nom

®Arturo Pérez-Reverte est né à Cartagena, Espagne, en 1951. Licencié en sciences politiques et en journalisme, il a travaillé longtemps comme grand reporter et correspondant de guerre pour la télévision espagnole, notamment pendant la crise du Golfe et en Bosnie. Ses romans sont des succès mondiaux, et plusieurs d'entre eux ont été portés à l'écran. Il partage aujourd'hui sa vie entre l'écriture et sa passion pour la mer et la navigation. Il a été élu à la Real Academia Española de las Letras en 2003.

Arturo Pérez-Reverte

LE CIMETIÈRE DES BATEAUX SANS NOM

ROMAN

Traduit de l'espagnol
Par François Maspero

Éditions du Seuil

Le traducteur remercie chaleureusement Loïc Josse pour la révision des termes nautiques.

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

La Carta esférica

ÉDITEUR ORIGINAL

Grupo Santanilla de Ediciones, S. A.

ISBN original : 84-204-4170-8
© 2000, Arturo Pérez-Reverte.

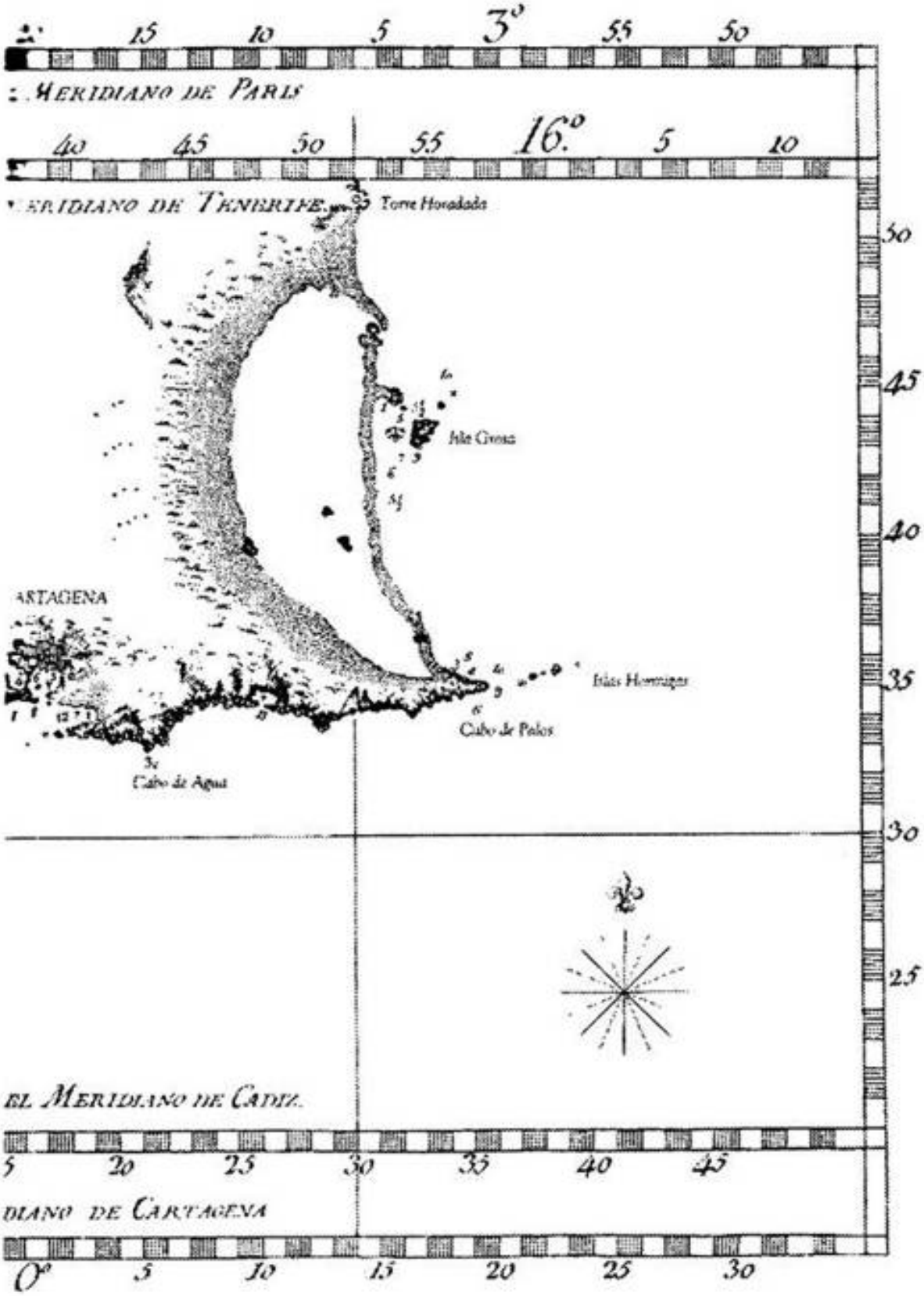
isbn 978-2-02-055077-2
(ISBN 2-02-044803-3, Ire publication)

© Éditions du Seuil, mars 2001 pour la traduction française.

Une carte marine est bien plus qu'un instrument indispensable pour aller d'un point à un autre ; c'est une gravure, une page d'histoire, parfois un roman d'aventures.

Jacques Dupuet*, Marin*

55 50 45 40 35 30 25
Longitud Occidental
5 10 15 20 25 30 35
Longitud Oriental del
CARTA ESFERICA
QUE COMPRENDE LA COSTA DE ESPAÑA
DESDE AGUILAS Y EL MONTE COPE A LA TORRE
BERRADORA Y HORADADA CON TODOS SUS BAJOS,
PUNTOS Y ENSENADAS
Presentada
AL REY NUESTRO SEÑOR.
AÑO 1751
Almazarrón
Monte Roldan
Cabo Tinoso
Aguilas
Cabo Cope
Longitud Oriental
40 45 50 55 5 5 10
Longitud del Meri
35 30 25 20 15 10 5
50
45
40
35
30
5


20' 15 10 5 3° 55 50
: MERIDIANO DE PARIS
40 45 50 55 16° 5 10
MERIDIANO DE TENERIFE
Torre Horadada
Isla Grosa
ARTAGENA
Islas Hormigas
Cabo de Palos
Cabo de Agua
30
45
40
35
30
25
EL MERIDIANO DE CADIZ.
5 20 25 30 35 40 45
DIANO DE CARTAGENA
0° 5 10 15 20 25 30

Observons la nuit. Elle est presque parfaite, l'étoile Polaire est visible à sa place exacte, à droite de la ligne formée par Merak et Dubhé, en multipliant par cinq la distance qui les sépare. La Polaire va rester au même endroit durant les vingt mille prochaines années ; et tous les navigateurs qui la contempleront éprouveront du réconfort en la voyant là-haut, car il est bon que demeure ainsi quelque part un repère immuable, quand les gens ont besoin de tracer des routes sur une carte marine ou sur le paysage confus d'une vie. Si nous continuons à prêter attention aux étoiles, nous trouverons sans difficulté Orion, puis Persée, puis les Pléiades. C'est facile parce que la nuit est limpide, il n'y a pas de nuages ; pas même un souffle de brise. Le vent de suroît est tombé au coucher du soleil, et le bassin est un miroir noir qui reflète les grues du port, les châteaux éclairés sur les montagnes, et les feux – vert à gauche et rouge à droite – des phares de San Pedro et de Navidad.

Approchons-nous maintenant de l'homme. Il est immobile, appuyé sur le faîte du rempart. Il regarde le ciel, qui s'annonce plus sombre vers l'est, et il pense que demain soufflera le vent d'est et qu'il fera grossir la houle. Il semble aussi sourire, d'une manière étrange ; quelqu'un qui pourrait voir son visage éclairé d'en bas par les lueurs du port conclurait qu'il existe des sourires meilleurs que celui-là : chargés de plus d'espoir et de moins d'amertume. Mais nous, nous n'en connaissons pas la cause. Nous savons qu'au cours des dernières semaines, en mer et à quelques milles d'ici, le vent et la houle ont joué un rôle décisif dans la vie de cet homme. Même s'ils n'ont plus désormais aucune importance.

Ne le perdons pas de vue, car nous allons raconter son histoire. En regardant avec lui vers le port, nous apercevrons les feux d'un bateau qui s'éloigne lentement du quai. Le bruit de ses machines nous parvient, amorti par la distance et par les rumeurs de la ville, avec la trépidation des hélices

qui brassent l’eau noire pendant que les matelots tirent à bord les dernières longueurs d’aussière. Et, en observant ce bateau du haut de la muraille, l’homme éprouve deux sortes de douleurs : l’une au creux de l’estomac, faite de la même tristesse que celle qui se dessine sur ses lèvres avec la grimace qui ressemble – nous comprendrons vite qu’elle y ressemble seulement – à un sourire. Mais une autre douleur plus précise et plus aiguë va et vient sur son côté droit ; là où une humidité froide lui colle la chemise au corps : le sang coule goutte à goutte sur sa cuisse en imprégnant l’intérieur du pantalon, à chaque battement de son cœur et à chaque frémissement de ses veines.

Par chance, pense l’homme, cette nuit mon cœur bat lentement.

I. Le lot 307

J’ai navigué par les océans et les bibliothèques.
Herman Melville, *Moby Dick*

Nous pourrions l’appeler Ishmaël, mais en réalité il s’appelait Coy. Je l’ai rencontré à l’avant-dernier acte de cette histoire, alors qu’il était bien près de ressembler à ce genre de naufragés qui dérivent sur un cercueil pendant que le baleinier *Rachel* erre à la recherche de ses enfants perdus. À cette époque, cela faisait déjà un certain temps qu’il allait à la dérive, y compris cette après-midi où il s’était rendu à la salle des ventes Claymore, à Barcelone, dans l’intention d’y tuer le temps. Il avait très peu d’argent en poche et possédait pour tous biens, dans la chambre d’une pension proche des Ramblas, quelques livres, un sextant et un diplôme de premier pilote que, quatre mois plus tôt, la direction de la marine marchande lui avait retiré pour deux ans, après l’échouage de l’*Ile Noire* dans l’océan Indien, à quatre heures du matin et pendant qu’il était de quart.

Coy aimait les ventes aux enchères d’objets nautiques, même si, comme c’était pour l’heure le cas, il ne pouvait se permettre d’y participer. Mais Claymore, située au premier étage sur la rue Conseil de Cent, avait l’air conditionné, offrait à boire à la fin de la séance, et la jeune fille de la réception possédait de longues jambes et un joli sourire. Quant aux objets mis aux enchères, il aimait les regarder et imaginer les naufrages qui les avaient ballottés à gauche et à droite jusqu’à cette dernière plage. Durant toute la séance, assis les mains dans les poches de sa vareuse de drap bleu sombre, il restait attentif à ceux qui emportaient les pièces qui l’intéressaient le plus. Souvent le passe-temps se révélait décevant : un magnifique scaphandre, dont le

cuivre bosselé et couvert de glorieuses cicatrices évoquait des naufrages, des bancs d'éponges et des films de Negulesco avec des calmars géants et Sophia Loren sortant de l'eau moulée dans sa chemise humide, avait été acquis par un antiquaire dont le poignet n'avait même pas tremblé quand il avait brandi son numéro. Et un compas de relèvement Browne & Son, ancien, en bon état, dans son étui d'origine, pour lequel Coy aurait donné son âme au temps de ses études navales, avait été adjugé sans surenchère à un individu qui devait tout ignorer de la mer sauf une chose : exposé dans une vitrine de n'importe quel shipchandler de luxe, l'objet serait vendu pour dix fois sa valeur.

Toujours est-il que, cette après-midi-là, le commissaire-priseur, après avoir adjugé le lot 306 – un chronomètre Ulysse Nardin de la Regia Marina Italiana, pour le montant de sa mise à prix –, consulta ses notes en ajustant ses lunettes avec son index. C'était un personnage aux manières douces, cravate un peu voyante et chemise saumon. Entre deux enchères, il prenait quelques gorgées d'un verre d'eau qu'il gardait près de lui.

— Lot suivant : l'*Atlas maritime des côtes d'Espagne*, d'Urrutia Salcedo. Numéro 307.

Il avait accompagné son annonce du sourire discret qu'il réservait, Coy le savait à force de l'avoir observé, aux pièces dont il entendait souligner l'importance.

— Joyau cartographique du XVIIIe siècle, ajouta-t-il, après la pause qui convenait, insistant sur le mot « joyau » comme si cela lui faisait mal au cœur de s'en séparer.

Son adjoint, un jeune homme vêtu d'une blouse bleue, souleva un peu le gros in-folio pour que la salle le voie bien, et Coy le regarda avec une pointe de mélancolie : d'après le catalogue de Claymore, il n'était pas facile d'en trouver un dans le commerce, car la plupart des exemplaires étaient

dans des bibliothèques ou des musées. Celui-là était en parfait état ; le plus probable était qu'il n'avait jamais séjourné sur un navire, où l'humidité, les marques de crayon et le travail sur les cartes de navigation auraient laissé des traces irréparables.

Déjà le commissaire-priseur ouvrait les enchères, sur un prix dont le montant aurait suffi à Coy pour vivre six mois dans une aisance raisonnable. Un homme aux larges épaules, front dégarni et cheveux gris très longs rassemblés en queue-de-rat, qui était assis au premier rang et dont le téléphone portable avait sonné trois fois à la grande irritation de la salle, brandit un carton portant le numéro 11 ; d'autres mains se levèrent, tandis que le regard du commissaire-priseur, qui tenait son petit maillet de bois levé, allait de l'un à l'autre et que sa voix distinguée répétait chaque offre, en suggérant la suivante avec une monotonie professionnelle. Le prix de mise en vente était sur le point de doubler et les aspirants au lot 307 abandonnaient l'un après l'autre. Seuls restaient en lice l'homme épais à la queue-de-rat grise, un barbu maigre, une femme dont on ne pouvait voir que la chevelure blonde tombant sur la nuque et la main qui levait le carton, et un homme chauve vêtu avec élégance. Au moment où la femme doubla le prix de départ, l'homme à la queue-de-rat se retourna en lançant un regard irrité dans sa direction, et Coy put voir des yeux verdâtres et un profil agressif, le nez puissant et l'air arrogant. La main qui tenait le carton portait plusieurs bagues en or. Il ne semblait pas habitué à ce qu'on lui dispute un objet aux enchères, et, d'un mouvement brusque, il se reporta sur sa gauche pour passer sa mauvaise humeur en apostrophant à voix basse une jeune femme brune très maquillée, qui répondait en chuchotant au téléphone chaque fois que celui-ci sonnait.

— Quelqu'un dit mieux ?

L’homme à la queue-de-rat grise leva la main et la femme blonde contre-attaqua en brandissant son carton, qui portait le numéro 74. La tension montait dans la salle. Le barbu maigre préféra se retirer de la compétition et, après deux nouvelles enchères, le chauve élégant montra des signes d’hésitation. L’homme à la queue-de-rat fit encore monter le prix, et les gens autour de lui froncèrent les sourcils quand le téléphone sonna de nouveau et qu’il le prit des mains de sa secrétaire pour se le coincer entre l’oreille et l’épaule, levant à temps l’autre main pour répondre à la surenchère de la femme blonde. L’Urrutia avait triplé son prix de départ et Coy échangea un regard amusé avec son voisin, un petit homme brun à la moustache fournie et aux cheveux soigneusement plaqués en arrière par de la brillantine. L’autre lui rendit son regard avec un sourire poli, les mains placidement croisées sur son ventre tandis qu’il se tournait les pouces. Sa mise était coquette, recherchée même, avec un nœud papillon à pois rouges et une veste hybride, mi-prince-de-galles mi-tartan écossais, qui lui donnait l’allure étrangement britannique d’un Turc qui s’habillerait chez Burberrys. Il avait des yeux mélancoliques, sympathiques, un peu globuleux ; comme les grenouilles dans les contes.

— Vous enchérissez ?

Le commissaire-priseur tenait son marteau en l’air, et son regard inquisiteur fixait l’individu à la queue-de-rat, qui avait rendu le portable à sa secrétaire et le regardait d’un air courroucé. La dernière offre, exactement le triple du prix de départ, avait été faite par la femme blonde dont Coy, curieux, ne pouvait voir le visage, caché par les têtes qui les séparaient. Il était difficile de savoir si c’était le montant de l’enchère qui déconcertait l’homme à la queue-de-rat ou la concurrence acharnée de la femme.

— Mesdames et messieurs, personne ne dit mieux ? dit le commissaire-priseur, très calme.

Il s’adressait à l’individu à la queue-de-rat, sans obtenir de réponse. Toute la salle regardait dans la même direction, suspendant son souffle. Y compris Coy.

— Nous avons donc ici ce prix, qui nous paraît définitif, une fois… Deux fois…

L’homme aux cheveux gris leva son carton, avec autant de violence que s’il brandissait une arme. Tandis qu’un murmure parcourait la salle, Coy regarda une nouvelle fois la femme blonde. Son carton était déjà levé, pour une offre supérieure. La tension augmenta encore ; et, comme s’il s’agissait d’un combat à mort, l’assistance suivit pendant deux minutes un duel rapide – le carton numéro 11 ne s’était pas abaissé que, déjà, le 74 était en l’air – dont le rythme intense n’épargna pas le commissaire-priseur lui-même : il dut faire quelques pauses pour porter le verre d’eau du pupitre à ses lèvres.

— Personne ne dit mieux ?

L’Atlas d’Urrutia avait atteint cinq fois le montant de sa mise à prix quand le numéro 11 commit une erreur. Peut-être ses nerfs lâchèrent-ils, encore que l’erreur ait aussi bien pu être commise par la secrétaire dont le portable sonna avec tant d’insistance qu’elle finit par le lui passer, en cet instant critique où le commissaire-priseur tenait son marteau levé dans l’attente d’une nouvelle enchère et où l’homme à la queue-de-rat hésitait, comme s’il se reposait la question. L’erreur, si erreur il y eut, pouvait aussi être imputable au commissaire-priseur, interprétant le mouvement brusque de l’autre pour se tourner vers la secrétaire comme un geste de dépit et d’abandon de la compétition. Ou peut-être n’y eut-il pas d’erreur, car les commissaires-priseurs, comme tout un chacun, ont leurs sympathies et leurs antipathies ; et celui-là pouvait avoir envie de favoriser la partie adverse. En tout cas, trois secondes suffirent pour que le marteau tombe sur le pupitre

et que l'*Atlas* d'Urrutia soit adjugé à la femme blonde dont le visage était toujours caché à Coy.

Le lot 307 faisait partie des derniers, et le reste de la séance se poursuivit sans émotions ni incidents nouveaux ; si ce n'est que l'homme à la queue-de-rat ne fit plus aucune enchère et se leva avant la fin pour quitter la salle, suivi du claquement précipité des talons de la secrétaire, non sans adresser un regard furieux à la blonde. Laquelle, d'ailleurs, ne se manifesta pas non plus en levant son carton. L'individu maigre et barbu finit par acquérir une très belle longue-vue marine, et un monsieur à l'air sévère et aux ongles sales, assis devant Coy, obtint, pour un peu plus que le prix de départ, une maquette du *San Juan Nepomuceno,* de presque un mètre de long et en assez bon état. Le dernier lot, un jeu de vieilles cartes de l'Amirauté britannique, resta sans preneur. Après quoi le commissaire-priseur déclara la séance terminée et tout le monde se leva pour passer au petit salon où Claymore invitait ses clients à boire une coupe de champagne.

Coy chercha la blonde. En d'autres circonstances, il aurait accordé plus d'attention au sourire de la jeune hôtesse, qui s'était approchée, plateau à la main, pour lui proposer une coupe. L'hôtesse le connaissait pour l'avoir vu à d'autres ventes ; elle savait qu'il n'enchérissait jamais, mais elle était sans doute sensible à son jean décoloré, à ses chaussures de sport blanches, à sa vareuse de marin bleu sombre, garnie de deux rangées de boutons ornés de l'ancre de la marine marchande, qui, en d'autres temps, avaient été dorés, et qui, aujourd'hui, avaient été remplacés par des noirs, plus discrets. Les manches portaient aussi au revers la trace des galons d'officier qui y avaient brillé. Même ainsi, Coy aimait beaucoup cette vareuse ; peut-être parce que en la revêtant il se sentait encore lié à la mer. Et cela surtout quand il rôdait à la tombée de la nuit dans les parages du port, en

rêvant à l’époque où l’on pouvait encore chercher ainsi un bateau sur lequel embarquer et où il existait des îles lointaines qui donnaient asile à un homme : de justes républiques où l’on se fichait bien que quelqu’un ait été suspendu pour deux ans, et auxquelles ne parvenaient jamais les citations des tribunaux maritimes et les mandats d’amener. Sa vareuse, de même que la casquette et le pantalon correspondants, avait été faite sur mesure chez Rafaël Valls & Successeurs, quinze ans plus tôt, quand il avait passé l’examen de second pilote ; et il avait navigué tout le temps avec elle, en ne la revêtant que pour les occasions, de plus en plus rares dans la vie d’un marin de commerce, où l’on avait encore besoin de s’habiller correctement. Il appelait ce vieux vêtement sa vareuse Lord Jim – un nom tout à fait approprié à sa situation actuelle – depuis le début de ce que, lecteur assidu de littérature nautique, il définissait comme son époque Conrad. Sous ce rapport, Coy avait eu auparavant une époque Stevenson et une époque Melville ; et de ces trois époques, autour desquelles s’ordonnait sa vie quand il décidait de jeter un regard sur le sillage que tout homme laisse sous sa carène, celle qu’il vivait en ce moment s’avérait la plus malheureuse. Il venait d’avoir trente-huit ans, il avait devant lui vingt mois de suspension et un examen de capitaine ajourné *sine die*, il était rivé à terre avec un dossier à décourager n’importe quelle compagnie dont il franchirait le seuil, tandis que la pension proche des Ramblas, les repas qu’il prenait tous les jours chez Teresa, épuisaient sans pitié ses dernières économies. Quelques semaines encore, et il n’aurait plus qu’à accepter n’importe quel travail comme simple matelot à bord d’un de ces bateaux rouillés à équipage ukrainien, capitaine grec et pavillon des Caraïbes que les armateurs laissent couler de temps en temps pour toucher l’assurance, souvent avec une cargaison fictive, et sans vous laisser le temps de faire votre sac. C’était ça ou renoncer à la mer et chercher sa subsistance sur la terre

ferme ; une idée qui suffisait à lui donner la nausée, car Coy – bien que cela ne lui ait pas beaucoup servi sur l'*Ile Noire* – possédait au plus haut point la vertu principale de tout marin : un certain sens du risque, c'est-à-dire l'aptitude à être toujours sur ses gardes ; quelque chose que seul peut comprendre celui qui, dans le golfe de Gascogne, voit le baromètre baisser de cinq millibars en trois heures, ou qui, dans le détroit d'Ormuz, se trouve nez à nez avec un pétrolier de cinq cents mille tonnes et de quatre cents mètres de long qui ferme peu à peu la passe. Cette même sensation imprécise, cette même sorte de sixième sens qui réveille un marin en pleine nuit quand se produit un changement de régime des machines, qui l'inquiète à l'apparition d'un nuage noir sur l'horizon, ou qui fait qu'à l'improviste, sans cause justifiée, le capitaine apparaisse sur le pont pour tout inspecter, mine de rien. Quelque chose de banal, d'ailleurs, dans un métier où le geste habituel, lorsqu'on est de veille, consiste à comparer à tout moment le compas gyroscopique et le compas magnétique – c'est-à-dire à vérifier un faux nord par le moyen d'un nord qui n'est pas non plus le vrai nord. Et, pour en revenir à Coy, ce sentiment du risque s'accentuait paradoxalement dès qu'il quittait le pont d'un bateau. Il avait le malheur, ou le bonheur, d'être de ces hommes pour qui le seul lieu habitable se situe à dix milles au large de la côte la plus proche.

Il but une gorgée de la coupe que venait de lui offrir aimablement l'hôtesse. Il n'était pas séduisant : sa taille un peu au-dessous de la moyenne mettait en relief la carrure de ses épaules vigoureuses, il avait les mains larges et dures, héritées d'un père qui avait fait sans succès le commerce de matériel naval et qui, à défaut d'argent, lui avait laissé cette démarche hésitante, presque maladroite, de l'homme qui n'est pas convaincu que la terre qu'il foule soit tout à fait digne de confiance. Mais les lignes rudes de sa grande

bouche, de son grand nez agressif, étaient adoucies par des yeux calmes, sombres et doux qui rappelaient ceux de certains chiens de chasse quand ils regardent leur maître. Il avait aussi un sourire timide, sincère, presque enfantin, qui apparaissait parfois sur ses lèvres, en renforçant l'effet de ce regard loyal, un peu triste : un sourire récompensé par la coupe et la gentillesse de l'hôtesse qui s'éloignait maintenant au milieu des clients, sa jupe ajustée sur ses jambes fermes, en croyant sentir peser sur elles le regard de Coy.

En le croyant. Car, au même moment, tout en portant la coupe à ses lèvres, Coy était occupé à chercher autour de lui la femme blonde. Un instant, il s'arrêta sur le petit homme aux yeux mélancoliques et à la veste à carreaux, qui lui adressa une courtoise inclination de la tête. Puis il poursuivit son inspection de la salle jusqu'à ce qu'il la trouve enfin : elle était toujours de dos, en train de converser avec le commissaire-priseur, une coupe à la main. Elle portait une veste de daim, une jupe noire et des souliers à talons plats. Il s'approcha d'elle peu à peu, curieux, en observant la chevelure dorée et lisse, coupée très haut sur la nuque, qui retombait ensuite de chaque côté de la mâchoire en deux lignes diagonales asymétriques et cependant parfaites. Pendant qu'elle parlait, les mèches oscillaient doucement en frôlant les joues que, se tenant derrière elle, il ne pouvait voir qu'en raccourci. C'est seulement après avoir franchi les deux tiers de la distance qui le séparait d'elle qu'il vit que la courbe nue de son cou était couverte de taches de rousseur : des centaines de points minuscules légèrement plus sombres que le pigment de la peau qui n'était pas très claire malgré les cheveux blonds, d'une teinte qui évoquait le soleil, les ciels immenses, la vie au grand air. Et soudain, alors qu'il ne se trouvait plus qu'à deux pas et qu'il s'apprêtait à la contourner discrètement pour découvrir son visage, la femme prit congé du commissaire-priseur et fit

demi-tour, restant quelques secondes face à Coy ; le temps de poser sur la table la coupe qu'elle avait à la main, de l'éviter d'un léger mouvement des épaules et de la taille et de s'éloigner. Durant ce bref instant, leurs regards s'étaient croisés et il avait eu le temps d'apercevoir d'étranges yeux noirs aux reflets bleutés. Ou peut-être le contraire : des yeux bleus aux reflets noirs, aux iris bleu marine, qui glissèrent sur Coy sans lui prêter attention, pendant qu'il constatait qu'elle avait aussi des taches de rousseur sur le visage et les mains ; elle était couverte de taches de rousseur et cela lui donnait une apparence singulière, attirante et presque adolescente, bien qu'elle dût approcher de la trentaine. Il put encore voir qu'elle portait au poignet gauche une grosse montre masculine en acier, à cadran noir. Et aussi qu'elle était plus grande que lui, et très jolie.

Cinq minutes plus tard, Coy était dehors. Le rayonnement de la ville éclairait les nuages qui filaient vers le sud-est dans le ciel noir, et il sut que le vent allait forcir et qu'il pleuvrait probablement dans la nuit. Il était devant le porche, les mains dans les poches de sa vareuse, et il se demandait s'il allait prendre vers la gauche ou vers la droite ; ce qui impliquait de choisir entre un sandwich dans un bar voisin et une promenade du côté de la Plaza Real avec deux Bombay Sapphire et beaucoup de tonic. Ou peut-être un seul, rectifia-t-il aussitôt, en se rappelant l'état désastreux de ses finances. La circulation était rare et, entre les feuilles des arbres, les feux passaient de l'orange au rouge à perte de vue. Après avoir réfléchi quelques secondes et juste au moment où le dernier feu redevenait vert, il se décida pour la droite. Ce fut sa première erreur cette nuit-là.

LRDRH : Loi des Rencontres qui ne Doivent Rien au Hasard. Se fondant sur la loi bien connue de Murphy – dont il avait eu confirmation ces derniers temps – Coy avait tendance à établir, pour son usage personnel, une série de

lois pittoresques qu'il baptisait avec une solennité toute technique. LDPM, par exemple : Loi de Danser avec la Plus Moche ; ou LTTTCB : Loi de la Tartine qui Tombe Toujours du Côté du Beurre ; et autres principes plus ou moins applicables aux funestes avatars de sa vie récente. Cela ne lui était naturellement d'aucune utilité, sauf pour sourire de temps en temps. Sourire de lui-même. De toute manière, sourires mis à part, Coy était convaincu que l'ordre bizarre de l'Univers comportait comme dans le jazz – il était grand amateur de jazz – des hasards, des improvisations si mathématiques que l'on pouvait se demander s'ils n'étaient pas inscrits quelque part. Et de fait, la loi LRDRH ne tarda pas à se confirmer. Car, en approchant du carrefour, il vit d'abord une grosse voiture gris métallisé, arrêtée au bord du trottoir, une portière ouverte. Puis, à la lumière d'un réverbère, il aperçut, un peu plus loin, un homme qui parlait avec une femme. Il reconnut d'abord l'homme, celui-ci lui faisant face ; et, après quelques pas de plus, quand il put distinguer son attitude arrogante, il comprit qu'il discutait avec la femme, qui n'était plus masquée par le réverbère et qui était blonde, les cheveux coupés sur la nuque, vêtue d'une veste de daim et d'une jupe noire. Il sentit un fourmillement au creux du ventre, et la surprise le fît rire. Il arrive parfois dans la vie, se dit-il, que ce qui est prévisible se révèle parfaitement imprévisible. Il hésita un peu avant d'ajouter : ou vice versa. Puis, à l'estime, il calcula sa route en tenant compte de la dérive. Si quelque chose lui était familier, c'était bien ce genre de calculs instinctifs ; encore que la dernière fois qu'il avait eu à tracer une route – une déroute, à vrai dire, le mot aurait été plus juste – celle-ci l'avait mené droit sur un tribunal maritime. Quoi qu'il en soit, il modifia son cap de dix degrés afin de passer le plus près possible du couple. Et ce fut sa deuxième erreur : il avait transgressé le principe commun à tous les marins qui conseille de se méfier de toute côte, c'est-à-dire de tout danger.

L’homme à la queue-de-rat semblait furieux. D’abord, Coy ne put saisir ce qu’il disait, car il parlait à voix basse ; mais il remarqua qu’il avait levé la main et qu’il pointait un doigt vers la femme, qui restait immobile devant lui. Puis le doigt s’avança, frappant l’épaule avec plus de colère que de violence, et elle fit un pas en arrière, comme si elle avait peur.

— Les conséquences… parvint à entendre Coy. Vous avez compris ?… Toutes les conséquences.

Le personnage agitait le doigt, prêt à lui donner un autre coup sur l’épaule, et elle s’écarta davantage, mais il dut avoir une meilleure idée, car il lui saisit le bras ; pas violemment, peut-être plutôt pour la persuader, l’intimider. Mais il paraissait si irrité que la femme, en sentant cette main sur son bras, eut un sursaut, apeurée, et recula encore pour se libérer. L’homme voulut l’agripper de nouveau, ce qu’il ne put faire car Coy était déjà entre eux et le regardait sous le nez ; l’autre resta la main en l’air – une main aux doigts chargés de bagues qui brillaient à la lumière du réverbère – et bouche bée, parce qu’il allait dire quelque chose à la femme ou parce qu’il ne savait pas d’où sortait ce type avec sa vareuse de marin, ses chaussures de tennis, ses épaules épaisses, et ses mains larges et dures qui pendaient, faussement insouciantes, de chaque côté du blue-jean râpé.

— Pardon ? dit l’homme à la queue-de-rat.

Il avait un léger accent, indéfinissable, qui pouvait aussi bien être andalou qu’étranger. Il regardait Coy avec surprise, curiosité, comme s’il essayait de le situer et n’y parvenait pas. Il n’avait plus l’air irrité, mais stupéfait. Surtout quand il parut réaliser que l’intrus lui était inconnu. Il était plus grand que Coy – décidément, cette nuit-là, presque tout le monde l’était – et celui-ci le vit lancer un regard au-dessus

de lui, en direction de la femme, comme s'il espérait qu'elle allait l'éclairer sur cette modification de programme. Coy ne pouvait la voir, car elle restait dans son dos sans bouger ni dire un mot.

— Mais qu'est-ce que… commença l'homme à la queue-de-rat, et il s'arrêta aussitôt, avec un visage si funèbre qu'on eût dit qu'il venait de recevoir une mauvaise nouvelle.

Debout devant lui, lèvres serrées et mains pendantes, Coy réfléchissait à la tournure que pouvaient prendre les choses. Malgré sa colère, l'autre gardait un ton bien élevé. Il portait un complet cher, avec cravate et gilet, il était bien chaussé et, à son poignet gauche, celui de la main aux doigts bagués, brillait une montre de luxe en or massif, au design ultramoderne. Cet individu soulève dix kilos d'or chaque fois qu'il noue sa cravate, pensa Coy. Bien bâti, épaules musclées et allure sportive ; mais, conclut Coy, pas le genre à s'embarquer dans une bagarre en pleine rue, à la porte de la salle des ventes Claymore.

Il ne voyait toujours pas la femme, immobile derrière lui, mais il devinait son regard. J'espère au moins, se dit-il, qu'elle ne va pas partir en courant et qu'elle prendra le temps de me dire merci, si je ne me fais pas casser la gueule. Et même si je me la fais casser. De son côté, l'homme à la queue-de-rat s'était tourné vers la gauche et contemplait la vitrine d'un magasin de mode comme s'il espérait que quelqu'un en sorte avec une explication dans un sac Armani. À la lumière du réverbère et de la vitrine, Coy put constater qu'il avait les yeux bruns ; cela le surprit un peu car, dans la salle des ventes, il les avait vus verdâtres. Puis l'homme tourna la tête dans l'autre direction, vers la rue, et Coy put découvrir qu'il avait un œil de chaque couleur, le gauche était brun et le droit était vert : bâbord et tribord. Il vit aussi quelque chose de plus inquiétant que la couleur de ses yeux : la porte de la voiture, une énorme Audi, en éclairait l'intérieur où la secrétaire assistait à la

scène en fumant une cigarette ; et elle éclairait aussi le chauffeur, une armoire à glace au poil frisé, en costume-cravate, qui était en train de quitter son siège pour se déplier sur le trottoir. Le chauffeur n'était pas élégant, il n'avait pas l'air d'avoir le ton bien élevé de l'homme à la queue-de-rat : son nez était écrasé comme ceux des boxeurs, et son visage semblait avoir été cousu et recousu une demi-douzaine de fois, avec quelques morceaux en moins. De teint olivâtre, il avait l'allure vaguement berbère. Coy se souvenait d'avoir vu des truands dans son genre faire les videurs dans des bordels de Beyrouth ou dans des dancings panaméens. Le couteau à cran d'arrêt toujours glissé dans la chaussette droite.

Cette histoire va mal se terminer, pensa-t-il avec résignation. LTVPPG : Loi de Tu Vas en Prendre Plein la Gueule. Ils allaient lui briser des os dont il ne pouvait se passer, et pendant ce temps la fille filerait comme Cendrillon ou comme Blanche-Neige – Coy confondait toujours les deux contes, parce qu'il n'y avait pas de bateaux dedans – et il ne la reverrait jamais. Mais pour l'instant elle était toujours là, et il devinait les yeux bleus aux reflets noirs ; ou peut-être le contraire, se souvint-il. Fixés sur son dos. Il ne lui manquait plus que ça : se faire démolir pour une femme qu'il avait vue de face deux secondes.

— Pourquoi vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas ? demanda l'homme à la queue-de-rat.

C'était une bonne question. Son ton n'était plus furieux mais concentré ; beaucoup plus calme et plein de curiosité. C'est du moins l'impression qu'eut Coy, qui n'en surveillait pas moins le chauffeur du coin de l'œil.

— C'est… Bon Dieu ! conclut l'autre, en constatant qu'il gardait le silence. Allez-vous-en.

Maintenant, elle va dire la même chose, imagina Coy. Elle va se montrer d'accord avec cet individu, te demander qui

t’a invité à la cérémonie et te prier de dégager, de ne pas fourrer ton nez dans les affaires des autres. Et toi, tout rouge, tu vas balbutier des excuses, tourner le coin de la rue, te trancher les veines pour cause de connerie. Maintenant elle va dire que…

Mais la femme ne dit rien. Elle restait aussi silencieuse que Coy. Comme si elle n’était plus là, comme si elle était partie depuis longtemps ; et lui continua de rester sans bouger ni dire un mot, en regardant les yeux bicolores qu’il avait devant lui, à un pas des siens et beaucoup plus haut qu’eux. Il ne voyait pas ce qu’il pouvait faire d’autre : en parlant il perdrait le peu d’avantage qui lui restait. Il savait d’expérience que l’homme qui se tait intimide plus que celui qui parle, parce qu’il est difficile de deviner ce qu’il a dans la tête. L’individu à la queue-de-rat était peut-être du même avis, car il le regardait d’un air pensif. Coy crut lire de l’incertitude dans ses yeux de dalmatien.

— Je vois… dit l’autre. Un héros de série B, hein ? Coy continua de le regarder sans souffler mot. Si je me décide, pensait-il, je pourrais lui expédier mon pied dans l’entrejambe avant de tenter ma chance avec le Berbère. La question, c’est elle. Je me demande bien ce qu’elle fera.

L’homme à la queue-de-rat laissa soudain échapper une sorte de soupir qui ressemblait à un rire aigre, forcé.

— C’est grotesque, dit-il.

Il semblait réellement déconcerté par la situation, quelle qu’elle fut. Coy leva lentement la main gauche pour se frotter le nez, qui le démangeait ; il faisait toujours ça quand il réfléchissait. Le genou, pensait-il. Je dirai n’importe quoi pour détourner son attention, et avant de finir je lui enverrai un coup de genou dans les bijoux de famille. Le problème, ce sera l’autre, qui sera prévenu. Et de très mauvais poil.

Une ambulance passa, avec des éclairs orange. Coy pensa qu’on aurait bientôt besoin d’une autre pour lui et lança un

coup d’œil discret aux alentours, sans rien rencontrer qui puisse lui venir en aide. Il fit glisser ses doigts vers la poche de son jean, caressa du pouce le trousseau de clefs de la pension. Il pouvait toujours tenter d’entailler le visage du chauffeur avec les clefs, comme il l’avait fait une fois avec un Allemand soûl à la porte du club Mamma Silvana de La Spezia, vite fait bien fait, quand il avait vu qu’il allait lui tomber dessus. Parce que, il en était sûr, cet enfant de putain allait lui tomber dessus.

Maintenant, l’homme devant lui portait une main à son front et la remontait vers l’arrière du crâne, comme s’il voulait lisser davantage les cheveux de sa queue-de-rat, avant de balancer de nouveau la tête latéralement. Un sourire bizarre et peiné tordait sa bouche, et Coy décida qu’il préférait de beaucoup quand il était sérieux.

— Vous aurez de mes nouvelles… lança-t-il à la femme par-dessus Coy. Soyez sûre que vous en aurez.

En même temps, il regarda le chauffeur, qui avait déjà fait plusieurs pas vers eux. Celui-ci s’arrêta, comme s’il avait reçu un ordre. Et Coy, qui avait perçu le mouvement et bandait déjà ses muscles en laissant monter l’adrénaline, se détendit, sans montrer son soulagement. L’homme à la queue-de-rat le regarda de nouveau avec beaucoup d’attention, comme s’il voulait graver ses traits dans sa mémoire ; un regard sinistre avec sous-titres adéquats. Il leva sa main baguée et pointa l’index vers la poitrine de Coy, tout comme il l’avait fait avant avec la femme, mais sans le toucher. Il se contenta de laisser le doigt dans cette position, tendu comme une menace, après quoi il tourna les talons et s’en fut comme s’il venait de se rappeler qu’il avait un rendez-vous urgent.

Puis tout se résuma à une succession d’images que Coy observa attentivement : un regard de la secrétaire assise sur le siège arrière, la cigarette de celle-ci décrivant un arc de

cercle pour atterrir dans le caniveau, le claquement de la portière après que l'homme se fut assis à côté d'elle, et le dernier coup d'œil du chauffeur, debout sur le trottoir : un long coup d'œil, lourd de promesses, plus éloquent que celui de son patron, puis un autre claquement de portière et le ronronnement du moteur qui démarrait. Rien qu'avec ce que cette voiture dépense en démarrant, pensa tristement Coy, je pourrais manger chaud pendant deux jours.

— Merci, dit une voix de femme derrière lui.

Malgré les apparences, Coy n'avait rien d'un pessimiste ; pour l'être, il est indispensable de se voir dépossédé de toute foi en la condition humaine, or il était né sans cette foi. La terre ferme n'était pour lui que le lieu d'un spectacle instable, lamentable et inévitable ; et son unique souci était de s'en tenir le plus loin possible pour limiter les dégâts. Malgré tout, il y avait chez lui en ce temps-là un reste d'innocence : une innocence partielle, limitée aux choses et aux territoires étrangers à son métier. Quatre mois en cale sèche n'avaient pas suffi à lui ôter une certaine candeur, propre à son monde aquatique : la distanciation appliquée, un peu absente, qu'observent certains marins à l'égard des gens qui ont l'habitude de sentir le plancher des vaches bien solide sous leurs pieds. Il regardait encore beaucoup de choses de loin, ou de l'extérieur, avec une naïve propension à la surprise ; semblable à celle qui, enfant, lui faisait coller le nez aux vitrines des marchands de jouets à la veille de Noël. Désormais avec la certitude, plus proche du soulagement que de la déception, qu'aucune de ces merveilles inquiétantes ne lui était destinée. Dans son cas, se savoir en dehors du circuit, savoir que son nom ne figurait pas sur la liste du Père Noël, le rassurait. Il y avait du bon à ne rien attendre des gens, à sentir son sac de voyage assez léger pour pouvoir le jeter sur son épaule et marcher jusqu'au port le plus proche sans regretter ce qu'on laisse derrière soi. Il existe ainsi, depuis des milliers d'années,

depuis avant même que les barques aux flancs ronds ne se lancent sur Troie, des hommes qui ont des plis autour de la bouche et des cœurs pluvieux de novembre – de ceux que leur nature décide tôt ou tard à regarder avec intérêt le trou noir d'un canon de pistolet – pour qui la mer signifie une solution et qui devinent toujours quand vient l'heure d'embarquer. Et même avant de savoir qu'il était de ceux-là, Coy l'était déjà par vocation et par instinct. Une fois, dans une taverne de Veracruz, une femme – ce sont toujours des femmes qui formulent ce genre de questions – lui avait demandé pourquoi il était marin, et pas avocat ou dentiste ; il s'était contenté de hausser les épaules avant de répondre, au bout d'un moment, alors qu'elle n'attendait plus qu'il parle : « La mer est propre. » Et c'était vrai. En haute mer, l'air est frais, les blessures cicatrisent tout de suite, et le silence est suffisamment intense pour rendre supportables les questions sans réponse et justifier ses propres silences. Une autre fois, au restaurant Sunderland de Rosario, Coy avait rencontré l'unique survivant d'un naufrage. Le seul, sur dix-huit marins. Voie d'eau à trois heures du matin, mouillés en plein milieu du fleuve, pendant que tout le monde dormait, et le bateau par le fond en cinq minutes. Glouglou. Mais ce qui l'avait impressionné, chez cet homme, c'était son silence. Quelqu'un avait demandé comment c'était possible : dix-huit hommes qui se noient sans s'en apercevoir. L'autre le regardait sans parler, gêné, comme si tout était à ce point évident qu'il était inutile d'expliquer ; et il portait sa chope de bière à ses lèvres. Dans les villes, avec leurs trottoirs grouillants et illuminés comme les vitrines de son enfance, Coy ressentait une gêne semblable ; gauche, et pas à sa place, comme un canard loin de l'eau, ou comme l'homme de Rosario, aussi muet que les dix-huit autres qui étaient encore plus muets. Le monde était une structure très complexe que l'on ne pouvait contempler que du large ; et la terre ferme ne prenait des proportions rassurantes que la nuit, durant le quart, lorsque le timonier était une ombre

muette et que des entrailles du bateau montait la douce trépidation des machines. Quand les villes étaient réduites à des petits traits de lumière au loin, et quand la terre n'était que le feu tremblant d'un phare entrevu dans la houle. Lueurs d'alerte qui répétaient constamment : attention, restez au large, danger. Danger.

Il ne vit pas ces lueurs dans les yeux de la femme quand il revint près d'elle, un verre dans chaque main, fendant la foule qui se pressait au comptoir du Boadas ; et ce fut la troisième erreur de cette nuit-là. Car il n'existe pas d'instructions nautiques pour naviguer à l'intérieur des terres. Il n'y a pas de routes spécifiques, de cartes tenues à jour, de sondes en mètres ou en brasses, d'alignements à tel ou tel cap, de balises rouges, vertes ou jaunes, ni de règlement pour prévenir les abordages en mer, ni d'horizons dégagés pour calculer sa position. À terre, on navigue toujours à l'estime, en aveugle, et l'on ne repère les récifs que quand ils sont à une encablure de l'avant et que l'on voit l'obscurité déchirée par la tache blanche de la mer qui se brise sur les rochers à fleur d'eau. Ou quand on entend le caillou inattendu – tous les marins savent qu'il existe quelque part un caillou qui porte leur nom et les guette –, le rocher assassin, arracher la coque avec un grincement qui fait trembler les cloisons, en ce moment terrible où tout homme au commandement d'un navire préfère être mort. Tu as fait vite, dit-elle.

— Je fais toujours vite, dans les bars.

La femme le dévisagea avec curiosité. Elle souriait légèrement, peut-être parce qu'elle avait suivi la manière dont Coy s'était approché du comptoir en se frayant un passage dans la bousculade avec l'assurance d'un petit remorqueur râblé, au lieu de rester derrière en attendant d'attirer l'attention du serveur. Il avait demandé un gin tonic bleu pour lui et un Martini sec pour elle et les avait rapportés avec un habile mouvement pendulaire des mains,

sans en verser une seule goutte. Ce qui, au Boadas et à une heure pareille, ne manque pas de mérite.

Elle l’observait à travers son verre. Du bleu très foncé, derrière la transparence du Martini.

— Et que fais-tu dans la vie, à part bien te débrouiller dans les bars, aller dans les ventes aux enchères et secourir des femmes sans défense ?

— Je suis marin.

— Ah !

— Marin sans bateau.

— Ah !

Ils ne se tutoyaient que depuis quelques minutes. Une demi-heure plus tôt, à la lumière du réverbère, quand l’homme à la queue-de-rat était monté dans l’Audi, elle lui avait dit merci ; elle était toujours derrière lui, et il s’était retourné afin de la regarder vraiment pour la première fois, planté sur le trottoir, tout en se faisant à lui-même cette remarque que, jusque-là, il avait accompli la partie la plus facile et qu’il ne pouvait plus rien faire, maintenant, pour retenir près de lui ce regard sérieux et un peu surpris qui le parcourait de haut en bas, comme si elle essayait de le cataloguer dans l’une des espèces d’hommes qu’elle connaissait. Aussi s’était-il borné à esquisser un sourire prudent, un peu contraint ; celui qu’adresse le capitaine au marin qui embarque sur un nouveau bateau, en ce premier moment où les mots ne signifient rien et où les interlocuteurs savent qu’il faudra du temps pour mettre chaque chose à sa place. Mais la question, pour Coy, était que, justement, personne ne lui garantissait l’existence de ce temps si nécessaire, et que rien n’empêchait la femme de lui dire encore une fois merci puis de s’éloigner le plus naturellement du monde, disparaissant pour toujours. Dix longues secondes d’examen, qu’il avait supporté en silence, sans bouger. LBO : Loi de la Braguette Ouverte. J’espère que

ma braguette n’est pas ouverte, pensait-il. Puis il avait vu qu’elle penchait un peu la tête de côté, juste ce qu’il fallait pour que la partie gauche de sa chevelure, blonde et raide, à la coupe asymétrique très précise, frôle sa joue couverte de taches de rousseur. Après quoi elle n’avait pas souri, n’avait rien dit, se bornant à marcher lentement sur le trottoir pour remonter la rue, les mains dans les poches de sa veste de daim. Elle portait un gros sac de cuir pendu à son épaule et le maintenait contre son flanc en le serrant du coude. Son nez était moins joli, vu de profil : un peu aplati, comme s’il avait été cassé autrefois. Cela ne la rendait pas moins attirante, avait pensé Coy, mais lui donnait un air de dureté insolite. Elle marchait en fixant le sol, un peu sur la gauche, comme si elle voulait lui laisser la possibilité d’occuper cette place. Ils avaient fait quelques pas en silence, à une certaine distance l’un de l’autre, sans échanger un regard, sans explications ni commentaires, jusqu’à ce qu’elle s’arrête au coin de la rue, et Coy avait compris que le moment était venu de se séparer ou de parler. La femme avait tendu une main qu’il avait prise dans sa grosse patte, et il avait senti le contact ferme, osseux, qui démentait les taches de rousseur juvéniles et s’accordait mieux avec l’expression tranquille des yeux, dont il avait finalement décidé qu’ils étaient bleu marine.

Et alors Coy avait parlé. Il l’avait fait avec cette timidité spontanée qui était sa façon habituelle de s’adresser à des inconnus, en haussant les épaules avec simplicité et en accompagnant ses paroles du sourire qui, tout à fait à son insu, éclairait son visage et atténuait sa rudesse. Il avait parlé, s’était touché le nez et avait parlé encore, ignorant si elle était attendue quelque part, si elle était de cette ville ou d’ailleurs. Il avait dit ce qu’il croyait devoir dire, puis il était resté planté là, en se balançant légèrement et en retenant son souffle, comme un enfant qui vient de réciter sa leçon à haute voix et qui attend sans trop d’espoir le verdict de la

maîtresse. Elle l’avait regardé encore une fois en silence pendant dix secondes, elle avait de nouveau penché la tête et ses cheveux étaient revenus caresser sa joue. Et elle avait dit oui, pourquoi pas, elle aussi elle avait envie de boire quelque chose n’importe où. Et c’est ainsi qu’ils avaient marché jusqu’à la place de Catalogne, et pris ensuite les Ramblas et la rue Tallers. Et quand il avait poussé la porte du Boadas pour s’effacer devant elle, il avait senti pour la première fois son odeur, indéfinissable et douce, qui ne semblait pas provenir d’une eau de Cologne ou d’un parfum mais de sa peau semée de taches dorées, qu’il imaginait veloutée et chaude, d’une texture semblable à celle des nèfles. Et une fois entrés, tandis qu’ils s’approchaient du comptoir, il avait pu constater que c’était elle que les hommes et les femmes qui se trouvaient dans la salle regardaient en premier ; et il s’était fait la réflexion que, pour une curieuse raison, les hommes et les femmes commencent toujours par regarder la femme quand elle est belle, pour tourner ensuite les yeux vers son accompagnateur d’un air inquisitorial, afin de voir qui est cet individu. Comme pour vérifier si son apparence la mérite, s’il est à la hauteur des circonstances.

— Et que fait un marin sans bateau à Barcelone ?

Elle était assise sur un haut tabouret, son sac sur les genoux, contre le comptoir en bois qui courait tout le long du mur sous les photos encadrées et les souvenirs du bar. Elle portait deux petites boules en or comme pendants d’oreilles et pas une seule bague aux doigts. À peine un léger maquillage. Par le col entrouvert de son corsage, blanc, le bouton d’en haut défait sur des centaines de taches de rousseur, Coy voyait luire une chaîne d’argent.

— Il attend, dit-il. – Puis il but une gorgée de gin bleu et, pendant ce temps, il vit qu’elle observait sa vieille vareuse

et qu’elle s’arrêtait peut-être sur les bandes plus sombres produites par l’absence des galons sur les manches. – Il attend des temps meilleurs.

— Un marin est fait pour naviguer.

— Tout le monde ne pense pas ça.

— Tu as fait quelque chose de mal ?

Il acquiesça avec un petit sourire triste. Elle ouvrit son sac et en tira un paquet de cigarettes anglaises. Ses ongles n’étaient pas gracieux : courts et larges, les bords irréguliers. Elle avait dû se les ronger, autrefois. Peut-être le faisait-elle encore. Il restait une cigarette dans le paquet et elle l’alluma après avoir tiré de son sac une boîte sur laquelle était imprimée la publicité d’une compagnie de navigation belge qu’il connaissait, la Zeeland Ship. Il remarqua qu’elle protégeait la flamme dans le creux de ses mains, un geste très masculin. Sa ligne de vie était très longue, comme si elle avait vécu beaucoup de vies sur la terre.

— C’était ta faute ?

— Légalement, oui. C’est arrivé pendant mon quart.

— Un abordage ?

— J’ai touché. Il y avait un rocher non signalé sur les cartes.

C’était vrai. Un marin ne disait jamais j’ai échoué, ou j’ai heurté. Le verbe utilisé était « toucher » : j’ai touché le fond, j’ai touché le quai. Si, dans le brouillard de la Baltique, un bateau en coupait un autre en deux et le faisait couler à pic, on disait : nous avons touché un bateau. Il observa d’ailleurs qu’elle aussi s’était servie du terme marin d’abordage, au lieu de choc ou de collision. Le paquet de cigarettes était sur le comptoir, ouvert, et Coy s’attarda à le regarder : la tête d’un marin, une bouée de sauvetage en manière de cadre, et deux bateaux. Cela faisait longtemps qu’il n’avait pas vu

un paquet de Player’s sans filtre comme celui-là, comme ceux qu’il avait toujours connus. Ils n’étaient pas faciles à trouver, et il ignorait qu’on fabriquait encore cet emballage de carton blanc, presque carré. Comme c’était bien qu’elle fume cette marque : la vente aux enchères, l’Urrutia, lui-même. LEC : Loi des Etonnantes Coïncidences.

— Tu connais l’histoire ?

Il montrait le paquet. Elle le regarda puis releva les yeux, surprise.

— Quelle histoire ?

— Celle du Héros.

— C’est qui, le Héros ?

Il le lui dit. Il lui parla du nom inscrit sur le ruban du béret du marin à la barbe blonde, de sa jeunesse passée sur le voilier qui apparaît sur un côté de l’image, de l’autre navire, le vapeur qui avait été son dernier bateau. De comment ces Messieurs Player & Sons avaient acheté le portrait pour le mettre sur leurs paquets. Puis il resta silencieux, tandis qu’elle fumait – la cigarette s’était consumée entre ses doigts – et le regardait.

— C’est une jolie histoire, dit-elle au bout d’un moment. Coy haussa les épaules.

— Elle n’est pas de moi. C’est Domino Vitali qui la raconte à James Bond dans *Opération Tonnerre.* J’ai navigué sur un pétrolier à bord duquel il y avait les romans de Ian Fleming.

Il se souvenait aussi que ce bateau, le *Palestine,* avait passé un mois et demi bloqué à Ras Tanura en pleine crise internationale, le plancher de la passerelle chauffé à soixante degrés par un soleil infâme et l’équipage prostré dans les cabines, assommé par la chaleur et l’ennui. Le *Palestine* était un bateau maudit par le sort, de ces bateaux où les gens deviennent méchants et se haïssent, où les câbles s’emmêlent : le chef mécanicien délirait dans un

coin – on avait caché la clef du bar et il buvait en catimini l'alcool méthylique de la pharmacie en y mettant du jus d'orange – et le second n'adressait pas la parole au capitaine, même si le navire était sur le point d'échouer. Coy avait eu tout le temps de lire ces romans et beaucoup d'autres dans sa prison flottante, pendant ces jours interminables où l'air embrasé qui entrait par les hublots le faisait suffoquer comme un poisson hors de l'eau et où il laissait, quand il se levait, la silhouette de son corps nu imprimée par la sueur sur les draps froissés et sales de sa couchette. À trois milles de là, un pétrolier grec avait été touché par une bombe : durant plusieurs jours, il avait pu voir de sa cabine la colonne de fumée noire qui montait droit dans le ciel et, la nuit, la lumière de l'incendie qui teignait l'horizon de rouge en découpant les contours vulnérables des cargos à l'ancre. Chaque nuit il se réveillait terrifié, après avoir rêvé qu'il nageait dans une mer de flammes.

— Tu lis beaucoup ?

— Pas mal. – Coy se frotta le nez. – Je lis pas mal. Mais toujours des livres sur la mer.

— Il y a d'autres livres intéressants…

— C'est possible. Mais il n'y a que ceux-là qui m'intéressent.

La femme le regardait, et il haussa encore une fois les épaules avant de se balancer un peu sur ses pieds. Alors il se rendit compte qu'ils n'avaient pas parlé de l'homme à la queue-de-rat ni de ce qu'elle faisait avec lui. Et qu'il ne savait même pas son nom.

Trois jours plus tard, affalé sur le lit de sa chambre de la pension La Marítima, Coy contemplait une tache d'humidité au plafond. *Kind of Blue.* Dans les écouteurs de son walkman, après *So What,* la contrebasse s'était éclipsée en douceur, la trompette de Miles Davis venait d'entrer avec

son solo historique de deux notes – la seconde une octave au-dessous de la première – et Coy guettait, suspendu dans cet espace vide, la décharge libératrice, le coup de batterie unique, la vibration de la cymbale et les roulements ouvrant le chemin lent, inévitable, inquiétant, au métal de la trompette.

Il se considérait comme un quasi-analphabète en matière de musique, mais il aimait le jazz : son insolence et son génie. Il l'avait découvert au cours des longues veilles sur le pont, quand il naviguait comme deuxième lieutenant à bord du *Fedallah* un cargo fruitier de la Zœline dont le second, un Galicien du nom de Neira, possédait les cinq cassettes de la Smithsonian Collection de jazz classique. De Scott Joplin et Bix Beiderbecke à Thelonious Monk et Omette Coleman, en passant par Louis Armstrong, Duke Ellington, Art Tatum, Billie Holiday, Charlie Parker et les autres : des heures et des heures de jazz, la nuit, sous les étoiles, une moque de café dans les mains en regardant la mer accoudé à la lisse de pavois. Le chef mécanicien Gorostiola, natif de Bilbao et plus connu sous le sobriquet de « Torpilleur Tucumán », était un autre passionné de cette musique ; et tous trois avaient partagé jazz et amitié pendant six ans, sur la route quadrangulaire que suivait le *Fedallah* – puis le *Tashtego*, autre sister-ship de la Zœline sur lequel ils étaient passés ensemble – avec son chargement de fruits et de céréales, entre l'Espagne, les Antilles, le nord de l'Europe et le sud des États-Unis. Une époque heureuse dans la vie de Coy.

De la cour où séchait le linge arrivait, passant à travers la musique des écouteurs, le bruit de la radio de la fille de la patronne, qui restait à étudier jusque très tard dans la nuit. La fille de la patronne était renfrognée et laide, et elle n'avait jamais un geste ou un regard pour les sourires polis qu'il lui adressait. La Marítima était une ancienne maison de bains – 1844, assurait le linteau de la porte, qui ouvrait sur la rue Arc del Teatre – reconvertie en pension bon marché

pour marins. Elle se trouvait à cheval sur le quartier du Vieux Port et le Barrio Chino, et sans doute, la mère de la demoiselle, une dame revêche aux cheveux teints en roux, l'avait-elle alertée dès son plus jeune âge sur les dangers de sa clientèle habituelle, gens grossiers et sans scrupules qui collectionnaient les femmes dans chaque port, descendaient à terre assoiffés d'alcool, de drogue et de filles plus ou moins vierges.

Au-dessus du jazz du walkman, les paroles de *Noche de samba en Puerto España* chanté par Noël Soto étaient parfaitement audibles ; Coy augmenta le volume. Il était nu, excepté un court caleçon ; et il tenait ouvert sur son ventre *Capitaine de vaisseau,* de Patrick O'Brian, la couverture vers le haut. Mais son esprit voguait très loin des errances maritimes du capitaine Aubrey et du docteur Maturin. La tache du plafond ressemblait au tracé d'une côte, avec ses caps et ses anses, et Coy suivait des yeux une route imaginaire entre deux de ses pointes les plus avancées dans la mer blême sous le ciel sans limites. Naturellement, il pensait à elle.

Il pleuvait quand ils étaient sortis du Boadas. Une pluie fine, à peine gênante, qui faisait reluire l'asphalte et les trottoirs, et pointillait le faisceau des phares des voitures. Elle ne semblait pas se soucier que sa veste de daim soit mouillée, et ils avaient descendu la rue jusqu'au bas des Ramblas, où les kiosques à journaux et les étalages de fleuriste commençaient à fermer. Un mime, stoïque sous les gouttes qui creusaient des sillons dans le maquillage blanc de son visage immobile, si triste qu'il déprimait tous les passants à vingt mètres à la ronde, les avait suivis des yeux quand la femme s'était penchée un instant pour déposer une pièce dans sa sébile. Elle marchait de la même façon que tout à l'heure, un peu en avant, en regardant le sol sur sa gauche, comme si elle laissait à Coy le choix entre occuper cet espace ou se retirer discrètement. Il contemplait

à la dérobée son profil dur encadré par les cheveux raides que la marche faisait osciller ; et les yeux bleu marine qui se tournaient de temps en temps vers lui, annonçant un regard songeur ou un sourire.

Au Shilling, il n'y avait pas beaucoup de monde. Il avait commandé encore une fois un gin tonic bleu, et elle s'était contentée d'un simple tonic. En les leur apportant, Eva, la serveuse brésilienne, l'avait dévisagée d'un air insolent, puis elle avait jeté un regard courroucé à Coy, en tambourinant des ongles sur le comptoir – ces mêmes ongles au verni vert que, trois jours plus tôt, au petit matin, elle avait passionnément enfoncés dans son dos nu. Mais Coy avait passé sa main dans ses cheveux mouillés et gardé son sourire inaltérable, très doux et très calme, si bien que la serveuse avait fini par lâcher à mi-voix un « salaud ! », puis souri à son tour et même refusé de lui faire payer son verre. Après quoi Coy et la femme étaient allés s'asseoir à une table, devant la grande glace qui reflétait les bouteilles rangées contre le mur. Là, ils avaient poursuivi leur conversation intermittente. Elle n'était pas très causante : tout ce qu'elle lui avait confié jusque-là, c'était qu'elle travaillait dans un musée ; cinq minutes plus tard, il avait su qu'il s'agissait du Musée naval de Madrid. Il comprenait qu'elle avait fait des études d'histoire et que quelqu'un, peut-être son père, avait été militaire de carrière. Il ignorait si c'était de là qu'elle tenait son allure de jeune fille bien élevée. Il entrevoyait aussi une fermeté, une concentration, une discrète assurance intérieure qui l'intimidaient.

Coy n'avait réussi que très tard à introduire l'homme à la queue-de-rat dans la conversation, alors qu'ils se promenaient sous les arcades de la Plaza Real. Elle avait confirmé que l'Urrutia était une pièce de valeur, sans être unique ; mais elle n'avait pas précisé si elle l'avait acquis pour le compte du musée ou pour le sien propre. C'est un atlas maritime important, avait-elle dit, évasive, quand il

avait évoqué la scène de la rue Conseil de Cent ; et il y a toujours des gens pour s'intéresser à ce genre de choses. Des collectionneurs, avait-elle ajouté, après une pause. Des gens comme ça. Puis elle avait penché un peu la tête et la façon dont elle l'avait interrogé sur la vie qu'il menait à Barcelone révélait son désir évident de changer de sujet. Coy avait parlé de La Marítima, de ses promenades au port, des matinées de soleil à la terrasse de l'Universal, devant le commandement de la Marine, où il pouvait rester trois ou quatre heures assis avec un livre et son walkman pour le prix d'une bière. Il avait parlé aussi du temps qui s'étendait devant lui, du sentiment d'impuissance qu'il éprouvait à se trouver à terre sans travail et sans argent. À ce moment-là, il avait cru voir, à l'extrémité des arcades, la silhouette du petit homme moustachu, aux cheveux gominés et à la veste à carreaux, qui se trouvait, l'après-midi, dans la salle des ventes. Il l'avait observé quelques instants pour en être sûr et s'était retourné vers elle pour savoir si elle s'était aperçue, elle aussi, de cette présence ; mais ses yeux étaient inexpressifs, comme s'ils ne voyaient rien de particulier. Quand Coy avait regardé de nouveau dans la direction du petit homme à la veste à carreaux, celui-ci était toujours là, se promenant les mains dans le dos, l'air innocent.

Ils étaient devant la porte du Club de la Pipa, et il avait rapidement calculé ce qui lui restait en poche pour conclure qu'il pouvait se permettre de l'inviter à prendre un autre verre et que, dans le pire des cas, Roger, le gérant, lui ferait crédit. Elle se montra surprise par le lieu insolite, le timbre de la porte, le vieil escalier et la salle à l'étage avec son curieux bar, le canapé et, aux murs, les gravures représentant Sherlock Holmes. Il n'y avait pas de jazz cette nuit-là, et ils étaient restés debout au comptoir désert à l'autre extrémité duquel Roger faisait des mots croisés. Elle avait voulu goûter au gin bleu et avait dit qu'elle en aimait

la saveur, puis elle s'était déclarée ravie de l'endroit en ajoutant qu'elle n'aurait jamais cru qu'il existait à Barcelone un lieu comme celui-là. Coy avait expliqué qu'on voulait le fermer, les voisins se plaignaient du bruit et de la musique : c'était un navire à la veille de son dernier voyage. Une petite goutte de gin tonic était restée à la commissure de ses lèvres, et il avait pensé que c'était une chance qu'il n'ait pas plus de trois verres dans le ventre : quelques-uns de plus, et il aurait sûrement tendu la main pour essuyer cette goutte avec les doigts ; et elle ne semblait pas être le genre de femme à se laisser effleurer les lèvres par un marin qu'elle vient tout juste de rencontrer et qu'elle regarde avec un mélange de réserve, de politesse et de reconnaissance. Alors, enfin, il lui avait demandé son nom et elle avait eu un nouveau sourire – cette fois au bout de quelques instants, comme si elle avait dû aller le chercher très loin –, puis elle avait cloué son regard dans les yeux de Coy ; oui, littéralement cloué pendant une longue seconde intense, et elle avait dit son nom. Et il avait trouvé que c'était un nom singulier, aussi singulier que l'était toute sa personne, et qui lui allait bien, pourtant ; elle l'avait prononcé une seule fois à voix haute, le temps que le sourire distant ne s'efface pas tout à fait. Après quoi Coy avait demandé une cigarette à Roger pour la lui offrir, mais elle avait assez fumé. Et quand il l'avait vue porter son verre à sa bouche et, à travers, ses dents blanches effleurer la glace avec un tintement humide, il avait abaissé son regard sur la chaîne d'argent qui brillait un peu dans l'échancrure du chemisier, sur la peau qui semblait plus chaude que jamais dans cette lumière, et il s'était demandé si un homme avait une fois compté toutes ces taches de rousseur jusqu'à leur ultime promontoire. S'il les avait comptées sans hâte, une à une, cap au sud, comme il avait envie de le faire. Alors, levant les yeux, il avait compris qu'elle avait interprété son regard, et il avait eu l'impression que son cœur s'arrêtait de battre quand elle avait dit qu'il était temps de rentrer.

À la radio de la fille de la patronne, la même voix chantait maintenant *La reina del Barrio Chino.* Coy éteignit son walkman – Miles Davis en était au monologue de *Saeta,* le quatrième morceau de *Sketches of Spain* – et il laissa errer son regard sur la tache du plafond. Le livre et les écouteurs tombèrent sur les draps quand il se leva pour marcher dans la chambre exiguë, tout à fait semblable à la cellule qu'il avait occupée jadis pendant deux jours à La Guaira, cette fois où le Torpilleur Tucumán, le Galicien Neira et lui, écœurés de ne manger que des fruits, étaient descendus à terre acheter du poisson pour faire un court-bouillon, et Neira avait dit prenez un café et attendez-moi, quinze minutes, le temps de tirer un coup, vite fait bien fait ; et peu après ils avaient entendu appeler au secours par la fenêtre, ils étaient entrés et ils avaient tout cassé dans le bar, les tables, les bouteilles et les côtes du truand qui avait chouravé le portefeuille du Galicien, et le capitaine don Matías Noreña, de fort mauvaise humeur, avait dû, pour les sortir de là, acheter les policiers vénézuéliens avec une liasse de dollars qu'il avait ensuite décomptés de leur solde jusqu'au dernier *cent.*

Il sentit la nostalgie monter en évoquant ces souvenirs. Le miroir au-dessus du lavabo reflétait ses épaules épaisses et son visage fatigué, pas rasé. Il laissa l'eau couler jusqu'à ce qu'elle soit bien froide, puis s'en bassina le visage et la nuque en s'ébrouant et en agitant la tête comme un chien sous la pluie. Il se frotta énergiquement avec une serviette et resta un moment immobile à se regarder, jaugeant son grand nez, ses yeux noirs, ses traits mal dégrossis, comme s'il évaluait ses chances. Zéro pointé, conclut-il. Avec cette gueule, même une Paraguayenne ne voudrait pas de toi !

Il ouvrit le tiroir de la commode, le sortit complètement et tâtonna derrière pour trouver l'enveloppe dans laquelle il gardait son argent. Elle n'en contenait pas beaucoup, et les

dépenses de ces derniers jours l'avaient dangereusement aplatie. Il resta un moment sans bouger, tournant et retournant l'idée dans sa tête, puis il alla à l'armoire et y prit le sac qui contenait ses maigres biens : quelques livres déjà lus, ses épaulettes d'officier dont l'or commençait à virer au vert-de-gris, des cassettes de jazz, un petit album de photos en forme de portefeuille – le navire-école *Estrella del Sur* courant toutes voiles dehors, le Torpilleur Tucumán et le Galicien Neira au comptoir d'un bar de Rotterdam, lui-même avec les galons de second sur la passerelle de l'*Ile Noire* sous le pont de Brooklyn – et la boîte en bois où il rangeait son sextant. C'était un bon sextant, un Weems & Plath à six filtres, en métal noir, le limbe en laiton jaune, que Coy avait acheté à crédit dès sa première solde, à peine obtenu le titre de pilote. Les systèmes de positionnement par satellite condamnaient cet instrument à mort, mais tout marin qui se respectait pouvait lui faire confiance, en cas de défaillance électronique, pour établir la latitude à midi, quand le soleil atteint son point le plus élevé dans le ciel, ou la nuit, avec une étoile basse sur l'horizon : éphémérides nautiques, tables, trois minutes de calculs. De même que les militaires soignent leurs armes et les gardent en parfait état de marche, Coy avait fait en sorte que le sextant, durant toutes ces années, reste exempt d'humidité et de poussière, en nettoyant ses miroirs, en vérifiant le réglage de la lunette et en mesurant la collimation. Même aujourd'hui, sans navire sous ses pieds, il lui arrivait de le prendre avec lui dans ses promenades sur la côte pour calculer des droites de hauteur, assis sur un rocher face à l'horizon de la haute mer. Cette habitude remontait au temps où il naviguait comme élève officier sur le *Monte Pequeño,* son troisième bateau en comptant l'*Estrella del Sur.* Le *Monte Pequeño* était un cargo de 275 000 tonnes de l'Enpetrol, et le capitaine don Agustín de La Guerra aimait la solennité du moment de la méridienne : quand les officiers, ainsi que les jeunes élèves, avaient confronté leurs calculs respectifs après s'être

rassemblés sur la passerelle, le capitaine tenant sa montre à la main et eux mesurant à travers les filtres fumés de leurs instruments la tangente de l'angle déterminé par la position du soleil par rapport à l'horizon, il les invitait tous à boire un verre de xérès. C'était un capitaine de la vieille école ; un peu démodé mais excellent marin, du temps où les pétroliers allaient dans le golfe Persique sur lest par Suez et revenaient pleins en contournant l'Afrique par le Cap. Une fois, il avait débarqué un steward lors d'une escale, parce que celui-ci lui avait manqué de respect ; et quand le syndicat s'était plaint, il avait répondu que l'homme avait de la chance, car un siècle et demi plus tôt il l'aurait fait pendre au grand mât. Sur mon bateau, avait-il dit un jour à Coy, on est d'accord avec le capitaine ou on se tait. Cela se passait au cours d'un dîner de Noël en Méditerranée, par un temps affreux, vent debout : une violente tempête, force 10, obligeait à ralentir les machines en face du cap Bon. Coy, élève officier embarqué en qualité de pilotin, avait contredit un propos banal du capitaine ; et c'était à ce moment-là que celui-ci avait jeté sa serviette sur la table et prononcé cette phrase : sur son bateau, etc. Après quoi il l'avait expédié faire le quart dehors, sur l'aileron tribord de la passerelle, où Coy avait passé quatre heures dans le noir, fouetté par le vent, la pluie et les embruns de la mer qui se brisait contre le pétrolier. Don Agustín de La Guerra était un des rares survivants d'une autre époque, despotique et dur à bord ; mais quand un cargo panaméen dont l'officier de quart était russe et ivre mort l'avait éperonné par l'arrière, une nuit où la pluie et la grêle avaient saturé les radars dans le rail de la Manche, il avait su maintenir le pétrolier à flot et le conduire jusqu'à Douvres sans perdre une goutte de brut et en épargnant à la compagnie le prix d'un remorquage. N'importe quel arriéré mental, disait-il, peut faire le tour du monde en appuyant sur des boutons ; mais si l'électronique se détraque, ou si le caprice vient aux Américains d'éteindre leurs maudits satellites, inventions du Malin, ou si un enfant

de putain de bolchevique vous défonce le cul au milieu de l'océan, un bon sextant, un compas et un chronomètre vous mèneront toujours où vous voulez. Alors exerce-toi, petit. Exerce-toi. Obéissant, Coy s'était exercé sans relâche pendant des jours, des mois, des années ; et il avait connu aussi, plus tard et avec le même sextant, des opérations plus difficiles par des nuits noires et dangereuses, ou au milieu de fortes tempêtes qui couraient d'un bout à l'autre de l'Atlantique et le plaquaient, ruisselant, contre le bastingage pendant que l'étrave donnait de furieux coups de boutoir et qu'il guettait désespérément, un œil collé à la lunette, l'apparition du mince disque doré entre les nuages poussés par le vent de noroît.

Il éprouva une douce mélancolie en sentant dans ses mains le poids familier du sextant et fit courir l'alidade tandis qu'il l'écoutait glisser le long de la crémaillère dentée qui numérotait de 0 à 120 les degrés de n'importe quel méridien terrestre. Puis il calcula combien il en demanderait à Sergi Soláns qui, depuis des années, admirait cet instrument ; car, comme le disait souvent Sergi quand ils prenaient ensemble un verre au Schilling, on ne fabriquait plus de sextants comme celui-là. Sergi était un brave garçon qui payait presque toutes les tournées depuis que Coy s'était retrouvé à terre et sans argent, et qui ne lui gardait pas rancune d'avoir couché avec Eva, un soir que la Brésilienne portait un tee-shirt diaboliquement serré en lieu et place du soutien-gorge taille 95 dont elle n'usait jamais, et que Sergi était trop soûl pour la lui disputer. Il avait fait ses études avec Coy, navigué quelques mois sur le même bateau, quand ils étaient tous les deux élèves officiers sur le *Migalota,* un Ro-Ro de la Rodríguez & Saulnier, et il préparait maintenant l'examen de capitaine en remplissant les fonctions de second sur un ferry de la Trasmediterránea qui faisait deux fois par semaine la ligne Barcelone-Palma. C'est comme conduire un autobus, disait-il. Mais avec un sextant

comme celui-là dans sa cabine, on pouvait continuer à se sentir un marin.

Il arrêta l'alidade au milieu du limbe et reposa précautionneusement le Weems & Plath dans sa boîte. Puis il alla à la commode, ouvrit son portefeuille et en tira la carte que la femme lui avait donnée trois jours plus tôt, en lui disant au revoir au coin des Ramblas. La carte ne portait ni adresse ni numéro de téléphone, juste le prénom et le nom : Tanger Soto. Au-dessous, d'une écriture ronde et précise, avec un cercle en manière de point sur l'unique *i*, elle avait écrit l'adresse du Musée naval de Madrid.

Tandis qu'il refermait le couvercle du sextant, Coy sifflait *Noche de samba en Puerto España*.

II. La vitrine de Trafalgar

À terre, il n’y a que des problèmes.
D. Haeften,
Comment affronter les tempêtes

Après, il sut que cela avait été comme de sauter dans le vide ; et la chose était singulière dans le cas de Coy, qui ne se souvenait pas avoir jamais donné à sa vie un tour aussi précipité. Il était de ce genre d’hommes qui, dans la chambre des cartes d’un navire, prend tout le temps nécessaire pour tracer en conscience n’importe quelle route. Avant de se voir forcé de rester à terre et sans bateau, cela constituait une source de satisfaction dans un métier où ces choses-là comptent, quand il s’agit de trouver un trajet sûr entre deux points situés à telles et telles latitudes et longitudes. Il y a peu de plaisirs comparables à celui de passer un long moment à faire des calculs de route, de dérive et de vitesse, en prévoyant que le cap X et le phare Z se montreront deux jours plus tard, vers les six heures du matin et à 30° sur bâbord, puis, à l’heure dite, d’observer jumelles aux yeux, appuyé au bastingage humide de fraîcheur matinale, l’apparition, exactement à l’endroit prévu, de la silhouette grise ou de la lumière intermittente qui, une fois chronométrée la fréquence des éclats ou des occultations, confirme la précision des calculs. Quand cet instant arrivait, Coy avait toujours un sourire intérieur ; un sourire serein et satisfait. Après quoi, rassuré de voir ainsi confirmée cette certitude que lui donnaient les mathématiques, les instruments de bord et sa compétence professionnelle, il gagnait un coin du pont, près de l’ombre silencieuse du timonier, où il se versait un café tiède du thermos, content de se trouver là, sur un bon bateau, au lieu

de faire partie de cet autre monde plein d'embûches, fait de terre ferme, heureusement réduit à un léger halo derrière l'horizon.

Mais cette rigueur, à l'heure de calculer les positions successives sur le papier des cartes marines, qui réglait sa vie ne l'avait pas libéré de l'erreur, ni de l'échec. Dire « Terre en vue ! » et constater ensuite, de façon tactile, la présence de cette même terre et ses conséquences étaient une chose, mais cela ne se présentait pas toujours dans cet ordre. La terre existait sur les cartes, mais parfois aussi en dehors d'elles ; et cette fois-là, la terre avait décidé de se manifester à l'improviste, comme souvent en pareil cas, en faisant irruption dans la fragile coquille – juste un peu de fer flottant sur un océan immense – où Coy croyait être à l'abri. Six heures avant que l'*Ile Noire* – un porte-conteneurs de la compagnie Míngez Escudero – s'échoue à mi-distance du Cap et du canal de Mozambique, Coy, qui y servait comme second, avait averti le capitaine que la carte de l'Amirauté britannique correspondant à cette zone faisait état, dans un encadré spécial, de certaines imprécisions dans les relevés. Mais le capitaine était pressé, et puis il avait navigué vingt-cinq ans dans ces parages avec les mêmes cartes et sans problèmes. Ils avaient aussi deux jours de retard, après avoir rencontré du mauvais temps dans le golfe de Guinée et s'être vus forcés ensuite de faire évacuer par hélicoptère un matelot qui s'était brisé les reins en glissant d'une échelle, devant la côte des Squelettes. La précision des cartes anglaises, avait-il dit au déjeuner, n'a d'égale que la finesse d'un papier à cigarettes. La route est libre, deux cent quarante brasses sur les fonds les plus hauts et pas une chiure de mouche sur le papier. Donc nous passerons entre les îlots Terson et Mowett Grave. Voilà ce qu'il avait dit : papier à cigarettes, chiure de mouche et droit entre les deux îlots. Le capitaine était un Galicien de soixante et quelques années, petit, face rouge brique et cheveux gris. Outre la

confiance aveugle qu'il portait aux cartes de l'Amirauté, il répondait au nom de don Gabriel Moa, avait quarante ans de mer inscrits dans les rides de son visage, et personne, pendant tout ce temps, ne l'avait jamais vu perdre son assurance ; même pas, disait-on, quand au début des années quatre-vingt-dix il avait navigué un jour et demi durant avec une gîte de 20° après avoir perdu onze conteneurs dans une tempête de l'Atlantique. Il était de ces capitaines à qui armateurs et subordonnés faisaient une confiance aveugle : sec sur le pont, sérieux dans le carré, invisible à terre. Un capitaine à l'ancienne, de ceux qui donnent du « vous » aux officiers et aux élèves officiers, et que personne ne peut imaginer commettant une erreur. Ce qui explique que Coy avait maintenu cette route sur la carte anglaise qui signalait des imprécisions dans les relevés ; et aussi que, vingt minutes après avoir pris son quart, il avait entendu la coque d'acier de *L'Ile Noire* grincer sur un rocher et l'avait sentie trembler sous ses pieds, avant que, revenant de sa stupeur, il ne se précipite sur le transmetteur d'ordres, stoppez les machines, et que le capitaine Moa apparaisse en pyjama sur le pont, tout ébouriffé, scrutant l'obscurité environnante avec une expression stupide de somnambule que Coy ne lui avait jamais vue. Le capitaine avait seulement balbutié à trois reprises « c'est impossible », puis, toujours aussi déconcerté, comme s'il n'était pas complètement réveillé, il avait murmuré un faible « stoppez les machines » alors que les machines étaient déjà arrêtées depuis cinq minutes ; le timonier restait immobile, les mains sur la barre, observant alternativement le capitaine et Coy ; et Coy regardait, avec la certitude terrible de l'homme qui encaisse à ses dépens une révélation inattendue, cet honorable supérieur dont, une demi-heure plus tôt, il aurait respecté les ordres sans hésiter, même celui de naviguer radar éteint dans le détroit de Malacca, et qui, d'un coup, surpris sans avoir eu le temps de mettre le masque de sa fausse réputation, ou peut-être – le cœur des hommes

change avec les ans – de mettre le masque du marin efficace qu'il avait été en d'autres temps, se montrait tel qu'il était en réalité : un vieillard incohérent et en pyjama, dépassé par les événements, incapable de donner un ordre sensé. Un pauvre homme affolé qui voyait soudain s'envoler sa retraite après quarante ans de service.

L'avertissement de la carte anglaise n'était pas là pour rien : il existait au moins un récif non signalé dans le canal entre Terson et Mowett Grave, et un farceur cosmique devait être en train de rire aux éclats quelque part dans l'Univers, car ce caillou isolé dans le vaste océan s'était mis exactement au milieu de la route de l'*Ile Noire* durant le quart du second Manuel Coy, et avec la même précision que le fameux iceberg du *Titanic.* De toute manière, tous deux, capitaine et second, avaient payé. Le tribunal chargé de l'enquête, composé d'un inspecteur de la compagnie et de deux membres de la marine marchande, avait tenu compte du passé du capitaine Moa et réglé son cas par une discrète mise à la retraite anticipée. Quant à Coy, cette carte de l'Amirauté britannique avait fini par le mener très loin de la mer. Pour l'heure il était à Madrid, près d'une fontaine en pierre où un enfant au sourire hiératique étranglait un dauphin, et il ressemblait à un naufragé qui vient d'atterrir sur une plage bruyante en plein été. Les mains dans les poches au milieu de la cohue des voitures et du féroce concert des avertisseurs, il contemplait de loin le galion de bronze qui surmontait l'entrée du numéro 5 du Paseo du Prado. Il ignorait la précision du relevé hydrographique sur la route qu'il se proposait de suivre, mais il avait déjà laissé derrière lui, dans sa conscience, le point au-delà duquel il n'est plus possible de virer de bord et de changer de cap. Le sextant Weems & Plath, que son ami Sergi Soláns avait finalement acquis à un prix raisonnable, avait suffi à payer le billet de train Barcelone-Madrid pris la veille au soir et lui garantissait deux semaines de survie à flot ; ses fonds

étaient répartis entre la poche droite de son jean et le sac de toile qu'il avait laissé à la consigne de la gare d'Atocha. Il était 12 h 45, le soleil de printemps brillait, et la circulation des véhicules en tous genres ne tarissait pas en direction de la place de la Cibeles, à côté de la Grande Poste flanquée du quartier général de la Marine et des dépendances du Musée naval. Coy avait fait une visite à la direction générale de la marine marchande, située quelques rues plus haut, pour savoir si son recours administratif avançait. La responsable du service, une femme d'âge mûr au sourire aimable qui avait un pot de géraniums sur son bureau, avait perdu son air affable quand, après avoir appuyé sur une touche de son ordinateur, le dossier de Coy était apparu sur l'écran. Recours refusé, avait-elle dit d'une voix impersonnelle. Puis elle s'était désintéressée de lui pour revenir à ses affaires. Peut-être cette femme entretenait-elle, du fond de ce bureau à trois cents milles nautiques de la côte la plus proche, une conception romantique de la mer qui lui interdisait toute sympathie pour les marins qui font talonner leur navire. Ou peut-être était-ce juste le contraire : une fonctionnaire objective, exempte de toute passion, pour qui un échouage dans l'océan Indien ne se différenciait guère d'un accident de voiture ; et un marin suspendu de son emploi, mis sur la liste noire des armateurs, ne lui semblait pas différent d'un quelconque individu privé de permis de conduire par un juge rigoureux. L'ennui, avait pensé Coy en descendant l'escalier pour rejoindre la rue, c'est que la femme ne se trompait pas vraiment. À une époque où les satellites vous donnent routes et way-points, où le téléphone portable chasse du pont les capitaines habilités à prendre les décisions, et où n'importe quel cadre de société peut diriger d'un bureau des transatlantiques et des pétroliers de cent mille tonnes, il n'y a pas beaucoup de différences entre le marin qui échoue un bateau et le camionneur qui sort de la route parce qu'il a perdu le contrôle de ses freins ou parce qu'il a trop bu.

Il attendit, en se concentrant sur sa marche, que les pensées amères s'en aillent à la dérive. Alors enfin, il se décida. Regardant de l'autre côté, il laissa le feu de circulation le plus proche diminuer l'intensité du trafic, puis il se dirigea résolument vers les marronniers couverts de feuilles nouvelles, traversa la rue et alla jusqu'à la porte du musée où deux fusiliers marins, pantalon à passepoil rouge, baudrier et casque blanc, observèrent avec curiosité sa vareuse croisée avant de le faire passer sous le portique du détecteur. Il sentit des picotements à l'estomac en montant le large escalier, tourna à droite sur le palier, et se retrouva devant le comptoir de la librairie du vestibule, près de l'énorme barre à roue double de la corvette *Nautilus.* À gauche, c'était la porte de l'administration et des services, à droite l'entrée des salles d'exposition. Il y avait des tableaux et des maquettes de bateaux le long des murs, un marin en uniforme qui s'ennuyait derrière un pupitre, et un civil à l'autre bout du comptoir de vente où s'alignaient des livres, des gravures et des souvenirs du musée. Il se passa la langue sur les lèvres ; il avait tout d'un coup une soif épouvantable. Puis il s'adressa au civil.

— Je cherche Mlle Soto.

Sa bouche sèche rendait sa voix rauque. Il jeta un rapide coup d'œil à la porte de gauche en tremblant de la voir apparaître, surprise et gênée. Que diable fais-tu ici, et cetera. Il n'avait pas dormi de la nuit qu'il avait passée la tête contre son reflet sur la fenêtre, réfléchissant à ce qu'il allait lui dire ; mais maintenant, tout s'enfuyait de son esprit comme un sillage sous la poupe. Réprimant l'envie soudaine de faire demi-tour et de s'en aller, il se balança d'un pied sur l'autre tandis que l'homme qui était au comptoir l'observait. Il était d'âge moyen, portait des lunettes et avait l'air affable.

— Tanger Soto ?

Il fit signe que oui avec une sensation d'irréalité. Comme c'est étrange, pensa-t-il, d'entendre ce nom dans la bouche d'une tierce personne. En fin de compte, conclut-il, elle avait une existence réelle. Il y avait des gens qui lui disaient bonjour, au revoir, et toutes ces choses-là.

— C'est ça, dit-il.

Pas étrange, absurde, se dit-il soudain : ce voyage, son sac à la consigne de la gare d'Atocha, sa présence en ce lieu pour rencontrer une femme qu'il n'avait vue que quelques heures, une nuit, dans toute sa vie. Une femme qui ne l'attendait même pas.

— Elle vous attend ? Il haussa les épaules.

— Peut-être.

L'homme du comptoir répéta ce « peut-être » d'un air pensif. Il l'observait d'un air soupçonneux, et Coy regretta de ne pas avoir eu l'occasion de se raser ce matin : il s'était fait la barbe à Barcelone avant d'aller prendre le train à la gare de Sants, et elle commençait à lui noircir le menton. Il leva la main pour se le tâter mais retint son geste à mi-course.

— Mme Soto est sortie, répondit l'homme du comptoir. Coy acquiesça. Du coin de l'œil, il vit que le marin du pupitre, penché à demi sur une revue, regardait ses chaussures et son jean. Heureusement, pensa-t-il, il avait changé ses chaussures de sport blanches pour de vieux mocassins de pont.

— Elle reviendra aujourd'hui ?

L'homme lança un coup d'œil rapide sur la vareuse de marin, tentant de déterminer si ce drap sombre garantissait suffisamment la respectabilité de son interlocuteur.

— C'est possible, dit-il, après l'avoir inspecté. Nous ne fermons pas avant une heure et demie.

Coy regarda sa montre puis indiqua la première salle. On voyait au fond de grands portraits d'Alphonse XII et

d’Isabelle II, de chaque côté d’une porte qui ouvrait sur des vitrines, des modèles de bateaux et des canons.

— Dans ce cas, j’attendrai à l’intérieur.

— Comme il vous plaira.

— Vous la préviendrez quand elle arrivera ? Je m’appelle Coy.

Maintenant, il souriait. Cette absence signifiait un sursis opportun, et cela le rassurait. L’homme du comptoir parut se détendre devant ce sourire las, sincère, produit de six heures de train et de six cafés.

— Bien sûr.

Il traversa la salle, ses semelles en caoutchouc amortissant le bruit de ses pas sur le parquet. La peur qui lui avait tenaillé les tripes laissait place à une incertitude pénible, semblable à ce qu’il éprouvait dans un coup de tangage : quand on tend la main à la recherche d’un point d’appui et qu’on ne le trouve pas là où l’on suppose qu’il est ; il essaya de se calmer en concentrant son attention sur les objets qui étaient autour de lui. Il passa devant un immense tableau : Christophe Colomb et ses hommes sous une croix, flammes aux mâts dans le fond et bleu caraïbe, avec les indigènes s’inclinant devant le découvreur, ignorant ce qui les attend ; il tourna à droite et s’arrêta aux vitrines d’instruments de navigation. La collection était magnifique, et il admira l’arbalète, les quadrants, les chronomètres Arnold et l’extraordinaire réunion d’astrolabes, octants et sextants des XVIIIe et XIXe siècles que certains, à coup sûr, auraient été prêts à payer beaucoup plus cher que ce qu’il avait tiré de son modeste Weems & Plath.

Il y avait peu de visiteurs dans le musée, plus vaste et plus lumineux que dans son souvenir. Un vieil homme étudiait minutieusement une grande carte à l’italienne de Gibraltar, un jeune couple à l’allure étrangère regardait les

vitrines de la salle des Découvertes, et un groupe de collégiens écoutait les explications de son professeur dans la salle du fond, consacrée au renflouement du galion *San Diego.* Coy déambula dans le hall central, pris dans la lumière qui tombait des grandes verrières formant plafond. S'il n'avait été obsédé par le souvenir de la femme qui l'avait mené là, il aurait vraiment pris du plaisir à ces maquettes de navires de ligne et de frégates, parfaitement gréés ou présentés en coupes, qui montraient l'architecture complexe de l'intérieur des bateaux ; sa dernière visite au musée remontait à vingt ans, quand on y accédait par la rue Montalbán : il préparait alors la marine marchande. Malgré le temps écoulé, il retrouva immédiatement, et avec joie, son préféré de l'époque : un vaisseau du XVIIIe, trois ponts et cent cinquante canons, presque trois mètres de longueur, conservé dans une vitrine gigantesque ; la maquette d'un bateau qui n'avait jamais sillonné les mers car il n'avait jamais été construit. Ça c'étaient des marins ! se dit-il comme il se l'était si souvent répété jadis, en étudiant les manœuvres, la voilure et la mâture du bateau reproduites à l'échelle, les longues vergues de hune sur lesquelles des hommes durs et désespérés devaient progresser en se maintenant en équilibre sur d'instables marchepieds, carguant la toile au milieu des tempêtes et des combats, avec le vent et la mitraille qui sifflaient et, en bas, la mer implacable cernant le pont qui oscillait sous les mâts. Un moment Coy se laissa emmener par le vaisseau, pris dans un rêve de longues poursuites dans la lumière incertaine de l'aube, de voiles fuyant à l'horizon. Au temps où le radar n'existait pas, ni les satellites, ni le sondeur électronique, où les bateaux étaient des coques de noix dansant dans la gueule de l'enfer et où la mer était un danger mortel ; mais aussi un refuge inexpugnable face à toutes les choses, les problèmes, les vies déjà vécues ou encore à vivre, les morts en suspens ou définitives que l'on laissait derrière soi, à

terre. « Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux », avait-il lu un jour dans un livre. Trop tard, à coup sûr. Trop tard dans un monde où bateaux, ports et mers sont trop vieux, où les dauphins moribonds fuient l'étrave des navires, où Conrad a écrit vingt fois *La Ligne d'ombre,* où Long John Silver est devenu une marque de whisky et Moby Dick la gentille baleine d'un dessin animé.

Près de la réplique grandeur nature d'un tronçon du grand mât du vaisseau *Santa Ana,* Coy croisa un officier : il portait l'uniforme impeccable de la marine de guerre, et il avait belle allure avec sur ses manches trois galons dorés dont le plus haut dessinait la boucle qui indiquait le grade de capitaine de frégate. Il fixa longuement Coy, qui soutint son regard jusqu'à ce qu'il détourne les yeux et s'éloigne vers le fond de la salle.

Vingt minutes passèrent. Une fois par minute au moins, il essayait de se concentrer sur les paroles qu'il allait prononcer quand elle apparaîtrait, si tant est qu'elle dût apparaître. Et vingt fois, il se retrouva bloqué, la bouche entrouverte comme si elle était devant lui pour de bon, incapable de bâtir le début d'une phrase cohérente. Il était dans la salle consacrée à la bataille de Trafalgar, sous une peinture représentant une scène de combat naval – le *Santa Ana* contre le *Royal Sovereign* – et, à l'improviste, il sentit de nouveau le picotement au creux de l'estomac, lui donnant l'ordre – c'était bien le mot exact – de s'enfuir d'urgence. Lève l'ancre, imbécile, se dit-il ; il lui sembla se réveiller d'un rêve et, terrifié, il voulut dévaler l'escalier pour aller se mettre la tête sous un robinet d'eau froide et la secouer jusqu'à ce que s'en aille la confusion qui régnait dedans. Il s'injuria : maudit idiot, vingt fois maudit. Mme Soto ! Je ne sais même pas si elle vit avec un homme, ou si elle est mariée…

Il se retourna, revenant sur ses pas, indécis. Son regard accrocha par hasard la légende d'une vitrine *Sabre*

d’abordage que portait don Carlos de la Rocha, commandant le navire Antilla *à la bataille de Trafalgar...* Alors il leva les yeux et vit que la vitre lui renvoyait le reflet de Tanger Soto qui se tenait derrière lui. Il la vit là, sans l’avoir entendue arriver, immobile, muette, qui le regardait avec une expression mi-surprise mi-curieuse, aussi irréelle que la première fois. Aussi imprécise qu’une ombre qui aurait été enfermée dans la vitrine, et qui n’aurait pas été elle.

Coy n’était pas un individu sociable. Et nous avons déjà dit que cela, joint à quelques livres et à une vision précocement lucide des recoins obscurs de l’être humain, l’avait mené très tôt à la mer. Cependant ce point de vue, ou cette position, n’était nullement incompatible avec une certaine candeur qui se manifestait parfois dans son comportement, dans sa manière de rester immobile ou silencieux à regarder les autres, dans sa façon un peu gauche d’évoluer sur la terre ferme, ou dans l’aspect sincère, désarmé, presque timide, de son sourire. Il avait embarqué très jeune, poussé davantage par des intuitions que par des certitudes. Mais la vie ne se manœuvre pas avec la précision d’un bon bateau, et les amarres étaient tombées à la mer les unes après les autres, s’emmêlant parfois dans les hélices, ou entraînant des conséquences inattendues. Cela étant, il y avait eu des femmes, bien entendu. Et quelques-unes étaient allées plus loin que la peau, jusqu’à la chair, au sang et à la conscience, avec les effets physiques et chimiques correspondants, les effets analgésiques et les dégâts de rigueur. LJPC : Loi de Je Paye Comptant. Aujourd’hui il n’en restait que des cicatrices indolores dans la mémoire du marin sans navire. Des souvenirs aussi vagues qu’indifférents, ressemblant davantage à la mélancolie des années lointaines – la dernière femme importante dans la vie de Coy remontait à huit ou neuf ans – qu’au sentiment

de véritable perte matérielle ou d'absence. Au fond, ces ombres ne restaient ancrées dans sa mémoire que parce qu'elles appartenaient au temps où, pour lui, tout commençait : un temps où des galons tout neufs brillaient sur sa vareuse de drap bleu à peine étrennée et sur les épaulettes de ses chemises, où il passait de longs moments à les admirer de la même manière qu'il admirait le corps d'une femme nue, où la vie était une carte marine toute fraîche et crissante, avec tous les avis aux navigateurs à jour, surface blanche et luisante pas encore ternie par le crayon et la gomme à effacer. Un temps où lui-même, apercevant la terre à l'horizon, éprouvait encore parfois le vague désir que l'y attendent des personnes ou des choses. Le reste, la douleur, la trahison, les reproches, les nuits interminables à rester éveillé contre un dos silencieux, n'était alors que des récifs submergés, des fonds assassins qui guettaient leur moment, un moment qui viendrait inéluctablement, sans que nulle carte ne l'informe, dans un encadré, de l'éventualité de leur présence. En fait, il n'avait aucune nostalgie de ces ombres de femmes, mais il avait la nostalgie de lui-même, ou plutôt de l'homme qu'il était alors. C'était peut-être l'unique raison pour laquelle ces femmes ou ces ombres, derniers havres qu'il eût connus dans sa vie, revenaient, très floues, à des rendez-vous fantasmatiques, rôdant dans sa mémoire certains soirs de longues promenades au bord de la mer, à Barcelone. Quand Coy remontait du pont de bois du Vieux Port tandis que le soleil couchant rougissait les hauteurs de Montjuich, la tour de Jaime Ier, les quais et les passerelles d'embarquement de la Trasmediterránea, et qu'il cherchait sur les quais et les bittes d'amarrage les cicatrices laissées dans la pierre et le fer par des milliers de cordages et d'aussières d'acier, par des bateaux coulés ou envoyés à la casse depuis des dizaines d'années. Il lui arrivait de penser à ces femmes, ou à leur souvenir, en se baladant du côté du centre

Maremagnum avec ses commerces et ses cinémas, au milieu d'autres hommes ou femmes solitaires à la tombée du jour, isolés, plongés dans leurs pensées, qui somnolaient sur les bancs ou rêvaient en regardant la mer, les mouettes planant au-dessus de l'arrière des bateaux de pêche qui passaient sur les eaux rouges sous la tour de l'Horloge ; près d'une très vieille goélette sans voiles ni mâture que Coy se rappelait avoir toujours vue au même endroit, année après année, avec sa charpente crevassée, décolorée par le vent, le soleil, la pluie et le temps. Et qui le faisait souvent penser que bateaux et hommes devraient couler et disparaître, l'heure venue, en pleine mer, au lieu de pourrir amarrés à la terre.

Coy parlait maintenant depuis cinq minutes, presque sans interruption. Il était assis près d'une fenêtre au premier étage du Musée naval et, en se tournant un peu, il pouvait voir les branches vertes des marronniers qui bordaient le Paseo du Prado jusqu'à la fontaine de Neptune. Il laissait tomber ses paroles comme quelqu'un qui remplit un vide qui devient gênant quand les silences se prolongent trop. Il parlait lentement et souriait un peu lorsqu'il se taisait un instant avant de reprendre. Son incertitude s'était évanouie dès qu'il avait vu le visage dans le reflet de la vitrine ; il disait les choses d'un ton tranquille, à nouveau maître de lui-même, dans le but d'éluder les pauses et de retarder les questions possibles. Parfois, il portait son regard vers l'extérieur, puis il revenait à la femme. Une affaire à régler à Madrid, disait-il. Une démarche officielle, un ami. Par hasard, le musée était sur son trajet. Il disait n'importe quoi, tout comme la première fois à Barcelone, avec la franchise et la timidité qui étaient les siennes ; et elle écoutait et se taisait, la tête un peu penchée et les mèches asymétriques de ses cheveux blonds lui frôlant le menton. Et les yeux sombres avaient de nouveau des reflets bleu marine quand ils se

fixaient sur Coy ; sur le sourire léger, sincère, qui démentait la banalité de ses paroles.

— Et c'est tout, conclut-il.

Ce n'était pas rien, même s'il n'avait rien dit ni fait encore, si ce n'est s'approcher du quai avec beaucoup de précautions, machines au ralenti, en attendant que le pilote du port monte à bord. Ce n'était pas rien, et Tanger Soto le savait aussi bien que lui.

— Allons donc, dit-elle.

Elle s'appuyait sur le bord de la table de son bureau, bras croisés, et continuait à le regarder d'un air pensif, avec la même fixité qu'avant ; mais maintenant elle souriait un peu, elle aussi ; comme si elle voulait récompenser son effort, ou son calme, ou sa manière de lui faire face sans détourner les yeux, sans forfanterie ni faux-fuyants. Comme si elle appréciait cette façon de se tenir devant elle, de prononcer les mots indispensables pour justifier sa présence, et de rester ensuite immobile, regard et sourire nets, sans prétendre la leurrer ou se leurrer, attendant le verdict.

Et alors ce fut elle qui parla. Elle le fit sans le quitter des yeux, soucieuse de vérifier l'effet de ses paroles, ou peut-être du ton sur lequel elle les prononçait. Elle parla avec naturel et ses lèvres avaient une vague inflexion affectueuse, ou reconnaissante. Elle parla de l'étrange nuit de Barcelone, du plaisir que cela lui causait de le revoir. Et finalement, tout ayant été dit de ce qu'il était possible de dire en un moment pareil, ils restèrent à s'observer. Et Coy sut, de nouveau, que l'heure était venue de s'en aller, ou de chercher un autre sujet, un prétexte, n'importe quoi qui lui permettrait de prolonger la situation. Elle pouvait le raccompagner à la porte en le remerciant pour sa visite, ou lui dire de ne pas partir encore. De sorte qu'il se leva lentement.

— J'espère que cet individu ne reviendra pas t'embêter.

— Quel individu ?

Elle avait tardé à répondre, une seconde de plus qu'il n'était nécessaire, et il s'en rendit compte.

— L'homme à la queue-de-rat et aux yeux vairons. – Il porta deux doigts à son visage pour indiquer les siens. – Le dalmatien.

— Ah ! Celui-là.

Elle n'ajouta rien de plus sur le moment, mais Coy vit les lignes de sa bouche se durcir.

— Celui-là, répéta-t-elle.

Elle pouvait aussi bien penser à cet individu qu'essayer de gagner du temps pour se défiler. Coy mit les mains dans les poches de sa vareuse et jeta un regard autour de lui. Le bureau était petit et lumineux, avec une plaque sur la porte : *Section IV. T. Soto. Recherches et acquisitions.* Une gravure ancienne représentant un paysage marin était accrochée au mur, et un grand carton à dessin, dans un classeur, contenait des gravures, des plans et des cartes marines. Il y avait aussi une armoire vitrée pleine de livres et de classeurs, des dossiers débordant de documents sur le bureau, et un ordinateur dont l'écran était bordé de petites feuilles adhésives annotées d'une écriture ronde de collégienne appliquée que Coy identifia facilement – il avait encore sa carte de visite dans sa poche – par les gros cercles ponctuant les *i.*

— Il n'est pas revenu m'embêter, finit-elle par dire, comme si elle avait eu besoin de faire un effort de mémoire.

— Il ne semblait pas résigné à perdre l'Urrutia.

Il remarqua qu'elle détournait les yeux. Sa bouche restait dure.

— Il en trouvera un autre.

Coy regardait la ligne de son cou qui se perdait dans le chemisier ouvert, couleur ivoire. La chaîne d'argent y brillait toujours, et il se demanda ce qui pendait à son extrémité. Si c'est en métal, pensa-t-il, ce doit être diablement chaud.

— Je ne sais toujours pas, dit-il, si l'atlas était pour toi ou pour le musée. À vrai dire, cette vente a été…

Il s'interrompit net, car il venait d'apercevoir l'Urrutia. Il était dans l'armoire vitrée avec les autres livres de grand format. Il le reconnut facilement à sa reliure en cuir et aux dorures des plats.

— Pour le musée, répondit-elle. – Et au bout d'une seconde, elle ajouta : – Naturellement.

Elle avait suivi le regard de Coy et elle contemplait elle aussi l'atlas. La lumière de la fenêtre nimbait son profil moucheté.

— C'est ça, ton travail ?… Acheter des choses ?

Il observa comment elle se penchait un peu en avant, en faisant osciller les mèches de ses cheveux. Elle portait sur son chemisier un cardigan de laine grise, déboutonné, des souliers noirs presque plats sous la large jupe sombre, et des bas également noirs qui la faisaient paraître encore plus mince et plus grande qu'elle ne l'était. Maintenant qu'il la voyait à la lumière du jour, sa première impression se confirmait : une fille de bonne famille. Des mains fortes, une voix distinguée. Saine. Correcte. Calme. Au moins en apparence, pensa-t-il en observant les ongles aux bords rognés et irréguliers.

— En un certain sens, oui, c'est mon travail, confirma-t-elle au bout d'un instant. Lire les catalogues de ventes, surveiller le marché des antiquités, visiter d'autres musées et faire le voyage quand quelque chose d'intéressant se présente… Après quoi je rédige un rapport et mes supérieurs décident. La fondation dispose d'un budget très limité pour

la recherche et les nouvelles acquisitions, et c'est à moi de faire en sorte de ne pas le gaspiller.

Coy fit une moue. Il se rappelait l'âpre duel dans la salle des ventes Claymore.

— En tout cas, ton ami le dalmatien est mort en combattant. L'Urrutia vous a coûté les yeux de la tête…

Il vit qu'elle soupirait, d'un air où le fatalisme le disputait à l'amusement, puis elle fit oui de la tête, enjoignant ses paumes vers le haut pour indiquer que tout s'était envolé jusqu'au dernier centime. En suivant ce geste, Coy remarqua l'insolite montre d'homme en acier à son poignet droit. Elle ne portait rien d'autre, ni bagues ni bracelets. Pas même les petites boucles d'oreilles en or qu'elle avait à Barcelone, trois jours plus tôt.

— Oui, il nous a coûté très cher. D'habitude, nous ne payons pas ces prix-là.

— Il est si important que ça ?

Elle pencha de nouveau la tête vers la table et resta un bref instant ainsi, tête baissée, avant de la relever avec une expression différente. La lumière se répandit encore sur les taches dorées de sa figure ; et Coy pensa que, s'il avançait d'un pas, il pourrait, peut-être, déchiffrer cette géographie pointillée et énigmatique.

— Il a été imprimé en 1751 par le géographe et marin Ignacio Urrutia Salcedo, après cinq années de travail, expliquait-elle à présent. Il a été le meilleur guide pour les navigateurs jusqu'à la parution en 1789 de l'*Atlas hydrographique* de Tofiño, beaucoup plus précis. Il n'en reste que quelques exemplaires, et le Musée naval n'en possédait aucun.

Elle tira la porte de l'armoire vitrée, y prit le lourd volume et le posa ouvert sur la table. Coy s'approcha, ils l'observèrent ensemble, et il eut ainsi la confirmation de ce

qu’il avait pensé depuis le premier moment : pas trace, constata-t-il, d’eau de Cologne ni de parfum. Elle sentait seulement la peau propre et tiède.

— C’est un bon exemplaire, dit-elle. Chez les libraires d’ancien et les antiquaires, il y a un tas de gens sans scrupules qui, quand ils en rencontrent un, n’hésitent pas à le dépecer pour en vendre les planches une à une. Mais celui-là est intact.

Elle tournait les grandes pages avec précaution et faisait crisser entre ses doigts le papier épais, blanc et bien conservé malgré les deux siècles écoulés depuis son impression. *Atlas maritime des côtes d’Espagne,* lut Coy sous le frontispice minutieusement gravé où l’on voyait un paysage marin, un lion entre des colonnes avec la légende *Plus Ultra* et divers instruments de navigation : *Divisé en seize cartes sphériques et douze plans, de Bayonne en France au cap de Creuz...* Il s’agissait d’un ensemble de cartes de navigation et de plans de ports, imprimés en grand format et reliés pour faciliter leur conservation et leur maniement. Le volume était ouvert sur la carte qui embrassait le secteur allant du cap Saint-Vincent à Gibraltar, dessiné en détail, donnant les sondes mesurées en brasses et une minutieuse signalisation des indications, repères et dangers. Coy suivit du doigt le contour de la côte entre Ceuta et le cap Espartel, en s’arrêtant sur le lieu qui portait le nom de la femme qui était près de lui. Puis il monta vers le nord, jusqu’à la pointe de Tarifa, et poursuivit vers le nord-ouest pour s’arrêter de nouveau sur la basse de l’Aceitera, indiquée beaucoup plus précisément, avec ses petites croix signalant les dangers, que le passage entre les îlots Terson et Mowett Grave sur les relevés modernes de l’Amirauté britannique. Il connaissait bien les cartes du détroit de Gibraltar ; à peu de chose près, tout était exact, et il ne put qu’admirer la rigueur du tracé, plus que raisonnable pour les travaux hydrographiques de l’époque,

bien éloignée encore de l'image satellite et même des progrès techniques de la fin du XVIIIe. Il remarqua que chaque planche comportait les échelles de latitude et de longitude en degrés et minutes, la première à gauche et à droite de la carte, et la seconde graduée quatre fois en fonction de quatre méridiens différents : Paris et Ténériffe dans la partie supérieure, Cadix et Carthagène dans la partie inférieure. Il se souvint qu'en ce temps-là le méridien de Greenwich n'avait pas encore été adopté comme mesure universelle de longitude.

— Il est vraiment bien conservé, dit-il d'un ton admiratif.

— Il est parfait. Personne n'a jamais navigué avec cet exemplaire à bord.

Coy le feuilleta : *Carte sphérique de la côte d'Espagne comprenant la côte d'Aguilas et du mont Cope à la tour Herradora ou Horadada avec tous ses fonds, pointes et anses...* Il connaissait par cœur ce paysage qui était celui de son enfance : une côte escarpée, hostile, aux étroites criques rocheuses avec des écueils entre de petites falaises. Il parcourut les distances sur le papier rêche : cap de Tiñoso, Escombreras, cap de Agua… Le tracé était presque aussi parfait que celui du Détroit.

— Il y a une erreur, dit-il soudain.

Elle le regarda, plus intéressée que surprise.

— Tu en es sûr ?

— Oui.

— Tu connais cette côte ?

— J'y suis né. J'y ai même plongé, pour chercher des amphores et des épaves au fond.

— Tu es aussi plongeur ?

Coy fit claquer sa langue en hochant négativement la tête.

— Pas professionnel. – Il souriait un peu, comme pour s’excuser. – Seulement l’été ou pendant les vacances.

— Mais tu as l’expérience…

— Eh bien… – Il haussa les épaules. – Quand j’étais jeune, peut-être. Mais ça fait longtemps que je ne plonge plus.

Tête penchée sur le côté, elle l’observait, pensive. Puis elle reporta les yeux sur le point de la carte où il avait laissé son doigt.

— Et c’est quoi, cette erreur ?

Il le lui dit. Le relèvement d’Urrutia situait le cap de Palos à deux ou trois minutes d’arc de méridien plus au sud que là où il se trouvait réellement ; Coy avait doublé tant de fois cette pointe qu’il se rappelait bien sa situation sur les cartes. Les 37° 38' de latitude réelle – il ne pouvait préciser les secondes en ce moment – devenaient sur la carte 37° 36', plus ou moins. Sans doute avait-on fait la correction sur des tracés ultérieurs, plus détaillés, et en employant des instruments meilleurs, pour arriver à la précision actuelle. De toute manière, ajouta-t-il, quelques milles marins de différence n’avaient pas une grande importance sur une carte sphérique de 1751.

Elle gardait le silence, les yeux rivés sur la gravure. Coy haussa les épaules :

— Je suppose que c’est ce genre d’imprécisions qui font son charme… Tu avais un plafond pour enchérir à Barcelone ? Ou pouvais-tu continuer sans limites ?

Elle restait les deux mains posées sur la table, à côté de lui, regardant la carte. Elle semblait réfléchir et tarda à lui répondre.

— J’avais un plafond, bien sûr, dit-elle finalement. Le Musée naval n’est pas la Banque d’Espagne… Heureusement le prix ne l’a pas dépassé.

Coy rit un peu, doucement, et elle leva vers lui des yeux interrogateurs.

— Pendant la vente, dit-il, j'ai pensé que tu y mettais quelque chose de personnel… Je veux parler de l'acharnement avec lequel tu as poussé les enchères.

— Bien sûr que c'était personnel. – Maintenant, elle semblait irritée. Elle regardait de nouveau la carte comme si quelque chose, dessus, avait attiré son attention. – C'est mon travail. – Elle secoua légèrement la tête, pour éloigner une pensée qu'elle n'exprima pas à voix haute. – C'est moi qui ai recommandé l'acquisition de l'Urrutia.

— Et qu'allez-vous en faire ?

— Une fois que je l'aurai entièrement vérifié et catalogué, j'en ferai faire des reproductions à usage interne. Ensuite il ira à la bibliothèque historique du musée, comme les autres.

Trois petits coups discrets furent frappés à la porte, et Coy vit le capitaine de frégate qu'il avait croisé dans la salle. Tanger Soto s'excusa, alla dans le couloir avec lui quelques instants et ils discutèrent à voix basse. Le nouveau venu était d'âge mûr et portait beau : les boutons dorés et les galons lui donnaient l'air distingué. Il se retournait de temps en temps pour observer Coy avec une curiosité non exempte de méfiance. Coy n'aimait pas ce genre de regards, ni le sourire excessif qu'il avait tout en parlant. Aussi, dans son for intérieur, poussa-t-il un soupir amer. Comme beaucoup d'hommes qui naviguent dans la marine marchande, il n'appréciait guère ceux de la marine de guerre : poseurs, pratiquant l'endogamie en mariant leurs filles avec leurs congénères, ils remplissaient les églises le dimanche et faisaient des flopées d'enfants. Pour le reste, rien, pas de batailles ni d'abordages, et ils restaient chez eux par mauvais temps.

— Je dois te laisser seul quelques minutes, dit-elle. Ne t'en va pas.

Elle s’éloigna dans le couloir avec le capitaine de frégate qui lança à Coy un dernier et silencieux regard. Resté dans le bureau, celui-ci passa en revue ce qui l’entourait : d’abord, encore une fois, la carte de l’Urrutia, puis les objets qui se trouvaient sur la table, la gravure au mur – *Vue 4ª du combat de Toulon* – et le contenu de l’armoire. Il allait s’asseoir, quand son attention fut attirée par le grand carton à dessin à côté de la table, plein de documents, de plans et de photos. Il s’approcha, sans autre intention que de tuer le temps, et découvrit sous les premières feuilles des plans de voiliers qui dépassaient : un coup d’œil aux mâtures suffit à lui apprendre que c’étaient tous des brigantins. Dessous, il y avait des photos aériennes de régions côtières, des reproductions de cartes marines anciennes, et aussi une carte moderne : la carte numéro 464A de l’Institut hydrographique de la Marine – du cap de Gâta au cap de Palos –, qui correspondait en partie à celle qui était dans l’atlas ouvert sur la table.

La coïncidence le fit sourire.

Une minute plus tard elle était de retour, en s’excusant avec une moue résignée. Mon chef, dit-elle. Consultations au niveau le plus élevé sur les dates de vacances. Secret-défense, bien entendu.

— Alors comme ça, tu travailles pour la Marine.

— Tu vois.

Il l’observa, amusé.

— Une espèce de soldat, quoi.

— Pas du tout. – La chevelure dorée se balançait tandis qu’elle hochait négativement la tête. – Je suis fonctionnaire civile… J’ai passé un concours après ma licence d’histoire. Je suis ici depuis quatre ans.

Elle resta pensive, en regardant par la fenêtre. De nouveau, elle gardait les yeux mi-clos. Puis, très lentement, comme si elle n'arrivait pas à chasser tout à fait quelque chose de sa tête, elle revint à la table, ferma l'atlas et le rangea dans l'armoire.

— Mon père, oui, était soldat.

Il y avait dans sa voix une note de défi, ou peut-être de fierté. Coy se dit qu'il ne s'était pas trompé. Voilà qui expliquait bien des choses : une certaine manière de se mouvoir, certains gestes. Y compris cette discipline sereine, un peu hautaine, qui semblait la guider parfois.

— Dans la marine de guerre ?

— Militaire. Il a pris sa retraite avec le grade de colonel après avoir passé presque toute sa vie en Afrique.

— Il vit toujours ?

— Non.

Elle parlait sans trace d'émotion. Impossible de savoir si cela la gênait ou non d'évoquer son père. Coy observa les iris bleu marine et ceux-ci soutinrent l'examen sans rien exprimer.

— C'est pour ça que tu t'appelles Tanger.

— C'est pour ça que je m'appelle Tanger.

Ils se promenèrent sans hâte devant le musée du Prado et la grille du Jardin botanique avant de prendre à gauche la montée de Claudio Moyano, laissant derrière eux la circulation bruyante et la pollution du carrefour d'Atocha. Le soleil éclairait les baraques grises et les étalages de livres en haut de la rue.

— Qu'es-tu venu faire à Madrid ?

Il regardait la pointe de ses souliers. Il avait déjà répondu à cette question, dès qu'il l'avait vue au musée, avant

qu’elle ait le temps de la lui poser. Il avait épuisé tous les lieux communs et les prétextes possibles ; aussi fit-il quelques pas sans rien dire, avant de se toucher le nez.

— Je suis venu te voir.

Elle ne semblait pas davantage surprise, ni curieuse. Elle portait une légère veste en velours ouverte sur son cardigan et, avant de quitter le bureau, elle avait noué autour de son cou un foulard de soie aux couleurs automnales. Tourné vers elle, Coy observa son profil impassible.

— Pourquoi ? se borna-t-elle à demander d’une voix neutre.

— Je ne sais pas.

Ils firent quelques pas sans rien ajouter. Finalement, ils s’arrêtèrent, au hasard, devant un étalage où des romans policiers d’occasion s’empilaient comme les débris d’un naufrage sur une plage. Le regard de Coy survola les vieux volumes sans leur accorder beaucoup d’attention : Agatha Christie, George Harmon Coxe, Ellery Queen, Leslie Charteris. Tanger en prit un – *C’était une dame* –, le contempla un peu d’un air absent et le remit à sa place.

— Tu es fou, dit-elle.

Ils poursuivirent leur chemin. Les gens déambulaient entre les stands, fouillant, feuilletant les livres. Les libraires laissaient faire, l’œil aux aguets derrière leurs étalages ou debout à la porte des baraques. Ils portaient des blouses, des chandails ou des vareuses, et ils avaient la peau tannée par les années passées sous la pluie, le soleil et le vent ; Coy pensa à des marins échoués dans un port impossible, au milieu de récifs d’encre et de papier. Certains lisaient à l’écart du public, assis sur des piles de livres hors d’usage. Quelques-uns, les plus jeunes, saluèrent Tanger qui leur répondit en les appelant par leur nom. Salut Alberto, bonjour Boris. Un garçon, avec une tresse de hussard et une chemise à carreaux, jouait de la flûte, et elle mit une pièce dans la

casquette qui était à ses pieds, tout comme Coy l'avait vue faire sur les Ramblas devant le mime dont le maquillage dégoulinait sous la pluie.

— Je passe tous les jours ici, c'est le chemin de chez moi. Parfois, j'achète quelque chose… C'est bizarre, ce qui se passe avec les vieux livres… À la différence des autres, ce sont eux qui te choisissent. Ils décident qui sera leur acheteur : hé ! je suis là, emmène-moi. On dirait qu'ils sont vivants.

Elle fit quelques pas et s'arrêta devant le *Quatuor d'Alexandrie :* quatre volumes aux couvertures défraîchies, soldés.

— Tu l'as lu ? demanda-t-elle.

Coy fit signe que non. Ce Durrell au nom de piles alcalines ne lui faisait ni chaud ni froid. C'était la première fois qu'il voyait des livres de ce monsieur. Américain ? Ou anglais ?

— Il parle de la mer ? questionna-t-il, plus par politesse que par intérêt.

— Pas que je sache. – Elle eut un rire léger et doux. – Encore que, bien sûr, Alexandrie soit un port…

Coy avait été là-bas, et il ne se souvenait de rien de spécial : la chaleur des jours sans brise, les grues, les dockers affalés à l'ombre des conteneurs, l'eau sale clapotant entre la coque du bateau et le quai, les cafards qu'on écrasait, la nuit, en descendant à terre. Un port comme tous les autres, sauf quand le vent du sud apportait des nuages de poussière rougeâtre qui se collait partout. Rien qui justifie ces quatre tomes. De l'index, Tanger pointait le premier, et elle lut le titre : *Justine*.

— Toutes les femmes intelligentes ont voulu, au moins une fois dans leur vie, être Justine.

Coy regarda le livre d'un air stupide en se demandant s'il devait l'acheter ou pas, et si le libraire l'obligerait à prendre

les quatre. En fait, c'en étaient d'autres, à côté, qui attiraient son attention : *Le Vaisseau des morts*, d'un certain B. Traven. Et la trilogie : *Les Révoltés de la « Bounty »*, *Dix-neuf Hommes contre la mer* et *Pitcairn* en un seul volume. Mais elle continuait sa promenade ; il la vit sourire de nouveau, faire quelques pas de plus et feuilleter d'un air distrait mais amusé un autre livre broché en mauvais état. *Le Bon Soldat*, lut Coy ; le nom de l'auteur, Ford Madox, lui disait en revanche quelque chose, car il avait écrit *L'Aventure* avec Joseph Conrad. Là-dessus, Tanger se retourna pour le regarder fixement.

— Tu es fou, répéta-t-elle.

Il se passa encore une fois un doigt sur le nez et ne dit rien.

— Tu ne me connais pas, ajouta-t-elle au bout d'un moment. Tu ignores tout de moi.

La pointe de dureté dans sa voix était revenue. Coy regarda à droite et à gauche. Curieusement, il ne se sentait pas intimidé, ni mal à l'aise. Il était venu la voir, il avait fait ce qu'il avait cru devoir faire. Il aurait donné n'importe quoi pour être un homme élégant, savoir s'exprimer ; pouvoir lui offrir quelque chose, avoir un peu d'argent, juste de quoi lui acheter les quatre tomes du *Quatuor* et l'inviter à dîner le soir même dans un restaurant cher, en l'appelant Justine ou en lui donnant tous les noms qu'elle voudrait. Mais ce n'était pas le cas. Alors il se taisait, il restait planté là avec toute la simplicité dont il était capable et se bornait à sourire un peu, de cette façon qui était à la fois sincère et absente, presque timide. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était tout.

— Tu n'as aucun droit à débarquer comme ça. À te mettre sur mon chemin, la bouche en cœur… Je t'ai déjà remercié pour Barcelone. Qu'est-ce que tu attends de moi, maintenant ?… Que je t'emmène chez moi comme un de ces livres ?

— Les sirènes, dit-il soudain. Elle le regarda, interloquée.

— Eh bien quoi, les sirènes ?

Coy leva un peu les mains et les laissa retomber.

— Je ne sais pas. Homère dit qu'elles chantaient. Elles appelaient les marins, non ?… Et ils ne pouvaient pas les éviter.

— Parce qu'ils étaient idiots. Ils allaient droit sur les récifs en fracassant leur bateau.

— J'y suis allé, moi aussi. – L'expression de Coy s'était assombrie. – Je suis allé sur les récifs, je n'ai plus de bateau. Du temps passera avant que j'en aie un, et pour le moment je ne trouve rien de mieux à faire.

Elle se tourna vers lui brusquement, elle ouvrit la bouche et semblait prête à dire quelque chose de désagréable. Ses iris brillaient, agressifs. Cela dura un moment, assez pour que Coy ait le temps de dire mentalement adieu à sa peau tachetée et à tout le rêve étrange qui l'avait conduit jusqu'à elle. J'aurais peut-être dû acheter cette *Justine*, se dit-il tristement. Mais en tout cas, tu auras essayé, matelot. Dommage pour le sextant. Puis il décida de sourire. Je sourirai quoi qu'il arrive, quoi qu'elle dise, jusqu'à ce qu'elle m'envoie en enfer. Au moins, que le dernier souvenir qu'elle aura de moi soit celui-là. Ah, si je pouvais sourire comme son chef, ce capitaine de frégate dont les boutons brillent. Pourvu que ça n'ait pas l'air d'une grimace crispée.

— Pour l'amour du ciel, dit-elle. Tu n'es même pas beau.

III. Le bateau perdu

En mer vous pouvez tout faire bien, en respectant les règles, et même ainsi la mer vous tuera. Mais si vous êtes bon marin, vous saurez au moins, à l'heure de votre mort, où vous vous trouvez.

Justin Scott,

Le Chasseur de navires

Il détestait le café. Il avait bu des milliers de tasses de café, froid ou chaud, pendant les quarts interminables du petit matin, lors des manœuvres difficiles ou décisives, aux heures mortes dans les ports entre déchargement et chargement, dans les moments d'ennui, de tension ou de danger ; mais son goût amer le déprimait tellement qu'il ne pouvait le supporter qu'additionné de lait et de sucre. En réalité, le café lui servait de stimulant, comme pour d'autres un verre d'alcool ou une cigarette. Mais il ne fumait plus depuis longtemps. Quant à l'alcool, il n'en buvait que rarement à bord ; et à terre il ne dépassait presque jamais le trait horizontal du disque de franc-bord, c'est-à-dire la ligne de flottaison en charge ordinaire correspondant à quelques gins bleus. Il ne buvait de manière délibérée que lorsque les circonstances, la compagnie ou le lieu prescrivaient des doses fortes. Dans ces cas-là, comme la plupart des marins de sa connaissance, il était capable d'absorber des quantités extraordinaires de n'importe quel breuvage, avec toutes les conséquences que cela entraînait inévitablement lorsqu'il se trouvait en des lieux où les maris veillent sur la vertu de leurs épouses, les policiers maintiennent l'ordre public et les videurs de boîtes de nuit exigent que les clients respectent les usages, lesquels sont de ne pas s'éclipser avant d'avoir payé la note.

Ce soir-là, ce n'était pas le cas. Les ports, la mer et toute sa vie antérieure étaient très loin de la table à laquelle il était assis, à la porte du petit hôtel de la place de Santa Ana, et d'où il regardait les gens déambuler sur le trottoir ou discuter aux terrasses des cafés. Il avait commandé un gin tonic pour chasser le goût du café de la tasse poisseuse qui était devant lui – maladroit, il en renversait toujours en remuant la cuiller –, et il restait affalé sur sa chaise, les mains dans les poches de sa vareuse et les jambes allongées sous la table. Il était fatigué mais il repoussait le moment d'aller se coucher. Je t'appellerai, lui avait-elle dit. Je t'appellerai ce soir, ou demain matin. Laisse-moi un peu de temps pour réfléchir. Tanger avait un rendez-vous qu'elle ne pouvait remettre, puis un dîner ; il devrait donc attendre pour la revoir. C'était ce qu'elle lui avait expliqué à midi : il l'avait accompagnée jusqu'au carrefour de l'avenue Alphonse XII et du Paseo de l'Infante Isabelle, et là, elle lui avait dit au revoir sans le laisser venir jusqu'à la porte de chez elle. Elle s'était tournée brusquement vers lui, lui tendant cette main ferme dont il se souvenait bien pour serrer vigoureusement la sienne. Il lui avait demandé où diable elle pensait l'appeler, puisqu'il n'avait à Madrid ni maison, ni téléphone, ni rien, juste son sac à la consigne de la gare. Alors, pour la première fois depuis qu'il connaissait Tanger, il l'avait vue rire. Un rire franc qui lui faisait des petites rides autour des yeux, des rides qui, paradoxalement, la rajeunissaient beaucoup et l'embellissaient. Un rire sympathique, le rire d'un enfant qu'on a envie d'avoir pour ami, parce qu'on sent qu'il pourra être un bon compagnon de jeux ou d'aventures. Elle avait ri comme cela, la main de Coy dans la sienne, et ensuite elle lui avait demandé de lui pardonner sa distraction et l'avait regardé quelques secondes d'un air pensif, tandis que les dernières traces du rire s'effaçaient de ses lèvres. Puis elle lui avait donné le nom d'un petit hôtel de la place de Santa Ana où elle avait vécu quand elle était étudiante, en face du

Théâtre Espagnol. Propre et bon marché. Et elle avait dit : je t'appellerai. Même si je ne dois plus jamais te revoir, je t'appellerai, ce soir ou demain. Je t'en donne ma parole d'honneur.

Et il était là, devant sa tasse de café, trempant maintenant ses lèvres dans le gin tonic – il n'y avait pas de gin bleu au bar de l'hôtel – que la serveuse venait de poser devant lui. À attendre. Il n'avait pas bougé de toute l'après-midi, il avait dîné au même endroit, un sandwich au rôti de veau racorni et une bouteille d'eau minérale, après avoir prévenu qu'on l'appellerait au téléphone. Il était aussi possible qu'elle apparaisse en personne ; et cette éventualité faisait qu'il ne cessait de surveiller la place, au cas où elle arriverait par la rue Huertas ou par n'importe laquelle des rues qui montent du Paseo du Prado.

De l'autre côté des voitures stationnées sur la chaussée, entre les bancs de la place, des clochards discutaient en se passant une bouteille de vin. Ils avaient fait la manche aux tables des terrasses et, maintenant, ils comptaient la recette de la soirée. Ils étaient quatre, dont une femme, et l'un d'eux avait un petit chien à ses pieds. De la porte de l'hôtel Victoria, un chasseur habillé en Robocop ne les quittait pas des yeux, les mains croisées dans le dos, les jambes écartées plantées exactement à l'endroit où, un moment plus tôt, il avait expulsé la femme qui demandait l'aumône. Chassée par le Robocop, celle-ci était venue en zigzaguant jusqu'à la table de Coy. Donne-moi quelque chose, avait-elle dit d'une voix éteinte, le regard vide. Donne-moi quelque chose. En la voyant maintenant faire sa comptabilité avec ses compagnons et le toutou, il pensa qu'elle était encore jeune. Quand il lui avait donné une pièce, Coy avait remarqué, malgré sa peau marquée, ses cheveux blondasses ternis et ses yeux perdus dans le néant, qu'elle gardait des traces d'une beauté disparue sur sa bouche bien dessinée, la courbe de ses mâchoires, sa taille, ses mains décharnées,

rouges, aux ongles longs et sales. Une fois de plus, il s'était fait cette réflexion que la terre ferme pourrit les êtres humains. Elle s'empare d'eux et les dévore, comme pour la goélette du Vieux Port. Il regarda ses propres mains, posées sur ses cuisses, en cherchant sur elles les premiers symptômes de la décomposition ; la lèpre inévitable qu'apportent avec eux l'air pollué des villes, le sol trompeusement solide sous les pieds, le contact avec d'autres gens, l'atmosphère dépourvue de sel. J'espère que je trouverai bientôt un bateau, se dit-il. J'espère trouver n'importe quoi qui flotte et monter dessus, pour repartir très loin avant qu'il ne soit trop tard. Avant que je n'aie contracté le virus qui corrode les cœurs, désoriente leur compas, les jette sans gouvernail sur la côte au vent et les perd.

— On vous demande au téléphone.

Il se leva de sa chaise d'un bond, laissant la serveuse stupéfaite, et parcourut à grandes enjambées le corridor qui menait au hall de l'hôtel. Une, deux. Il compta mentalement jusqu'à cinq avant de répondre, afin de ralentir les battements de cœur. Trois, quatre, cinq. Allô. C'était elle : de sa voix bien élevée et tranquille, elle s'excusait de l'appeler si tard. Non, répondit-il. Il n'était pas tard du tout. Il avait attendu son appel. Un sandwich à la terrasse, et il venait juste de commencer à boire son gin. Elle s'excusa encore un peu. Il affirma qu'il était encore tôt dans la soirée. Puis il y eut un bref silence à l'autre bout du fil. Coy posa une main sur le comptoir, observant le tracé des tendons et des nerfs : elle était large et plate, les doigts très écartés, courts, épais – une main peu aristocratique –, et il attendit qu'elle reprenne la parole. Elle doit être à demi allongée sur un canapé, pensa-t-il. Ou assise sur une chaise. Ou couchée dans son lit. Elle est habillée, ou nue, ou en pyjama, ou en chemise. Pieds nus, un livre ouvert, ou la télévision allumée

devant elle. Elle est sur le dos, ou sur le ventre, et sa peau ocellée a des tons de vieil or sous la lumière d'une lampe.

— J'ai eu une idée, dit-elle enfin. J'ai eu une idée qui peut-être t'intéressera. J'ai une proposition à te faire. Et j'ai pensé que tu pourrais venir chez moi, maintenant.

Un jour, alors qu'il servait comme deuxième lieutenant, Coy avait croisé une femme sur un bateau. La rencontre n'avait duré que quelques minutes, juste le temps qu'avait mis le yacht – elle prenait le soleil sur la plage arrière – à longer l'*Otago*, un cargo sur lequel, du haut de la passerelle, Coy regardait la mer. Sur tout le pont retentissait le martèlement monotone des matelots qui piquetaient la coque pour enlever la rouille avant de passer minium et peinture. Le cargo était à l'ancre entre Malamocco et la pointe des Sabionni ; de l'autre côté du Lido, on pouvait voir la lagune vénitienne miroitant sous le soleil et, au loin, à trois milles, le Campanile et les coupoles de San Marco, les toits de la ville tremblant dans la réverbération de l'eau et du sable. Une douce brise de ponant soufflait, huit à dix nœuds, qui ridait légèrement la mer en faisant éviter les bateaux face aux plages semées de parasols et de cabines de bain multicolores ; c'était cette brise qui avait amené l'élégante goélette blanche depuis le canal, tribord amures, toutes voiles dehors, pour la faire glisser à une demi-encablure de Coy. Celui-ci prit les jumelles pour mieux admirer la finesse des lignes de la coque en bois verni, la sveltesse de la proue, l'accastillage en laiton luisant sous le soleil. Il y avait un homme à la barre et, à l'arrière, une femme assise avec un livre. Il avait dirigé ses jumelles sur elle : elle était blonde, les cheveux rassemblés sur la nuque, et son aspect évoquait les femmes habillées de blanc que l'on pouvait facilement imaginer en cet endroit ou sur la Riviera française au début du siècle. Des femmes belles et indolentes, protégées par le large bord d'un chapeau ou par

une ombrelle. Sphinx qui contemplaient la mer bleue, yeux mi-clos, lisaient ou se taisaient. Coy avait suivi ce visage avec avidité à travers le double rond des lentilles Zeiss, étudiant son profil, le menton penché, les yeux baissés concentrés sur la lecture, les cheveux tirés sur les tempes. Il pensait qu'en d'autres temps les hommes tuaient ou perdaient leur fortune, leur réputation et leur vie pour des femmes comme celle-là. Il avait voulu voir les traits de celui qui, peut-être, la méritait, et il avait cherché le barreur ; mais celui-ci était tourné vers le bord opposé et il ne put saisir qu'une silhouette confuse, des cheveux gris et une peau bronzée. La goélette s'éloignait ; et, craignant de perdre les derniers instants, il s'était reporté sur la femme. Une seconde plus tard, elle avait relevé la tête et l'avait regardé directement à travers les jumelles, lui, Coy, derrière les lentilles et malgré la distance, plantant ses yeux dans les siens. Le regard qu'elle lui avait adressé n'était ni fugace ni prolongé, ni curieux ni indifférent. Il était si serein et si sûr de soi qu'il ne semblait pas humain. Et Coy s'était demandé combien de générations de femmes étaient nécessaires pour parvenir à regarder ainsi. En cet instant, il avait éprouvé un terrible trouble et abaissé les jumelles, pris de panique d'avoir pu l'observer de si près ; jusqu'au moment où, à l'œil nu, il s'était rendu compte que la femme se trouvait beaucoup trop loin pour que ce regard – qu'il avait senti pénétrer au plus profond de lui-même – soit intentionnel, ce n'était qu'un coup d'œil fortuit, distrait, lancé au cargo au mouillage que la goélette laissait derrière elle en entrant dans l'Adriatique. Coy était resté là, accoudé au bastingage, la regardant s'éloigner. Et quand, enfin, il avait réagi en reprenant les jumelles, il avait seulement pu voir le tableau arrière et le nom du bateau peint en lettres noires sur une plaque en teck : *Riddle.* Mystère.

Coy n’était pas d’une intelligence extrême. Il lisait beaucoup, mais seulement des livres sur la mer. Cependant, il avait passé son enfance entre des grands-mères, des tantes et des cousines, au bord d’une autre mer, fermée et antique, dans une de ces villes méditerranéennes où depuis des millénaires les femmes vêtues de noir se réunissaient à la tombée de la nuit pour parler à voix basse et observer les hommes en silence. Il en avait gardé un certain fatalisme atavique, une dose de raison et beaucoup d’intuition. Et maintenant, face à Tanger Soto, il pensait à la femme de la goélette. Il se disait qu’en fin de compte elles étaient peut-être l’une et l’autre la même femme et que la vie des hommes tourne toujours autour d’une seule femme : celle en laquelle se résument toutes les femmes du monde, point de rencontre de tous les mystères et clef de toutes les réponses. Celle qui manie le silence comme personne, parce que le silence aussi est un langage et qu’il s’exprime à la perfection depuis des siècles. Celle qui possède la sage lucidité des matins lumineux, des crépuscules rouges et des mers bleu cobalt, une lucidité faite de stoïcisme, de tristesse infinie et de fatigue pour lesquels – Coy avait cette étrange certitude – une seule existence ne suffit pas. Il fallait être une femme pour avoir dans le regard un tel mélange de lassitude, de sagesse et d’ennui. Pour disposer de cette pénétration aiguë comme une lame d’acier, qu’il ne sert à rien d’apprendre ou d’imiter. Il fallait être née de la longue mémoire génétique d’innombrables vies, avoir voyagé comme le butin dans la cale de navires noirs aux flancs ronds, avoir eu les cuisses ensanglantées parmi les ruines fumantes et les cadavres, avoir tissé et défait des tapisseries durant d’innombrables hivers, enfanté des hommes pour de nouvelles Troie et attendu le retour de héros épuisés, de dieux aux pieds d’argile qu’elle aimait parfois, qu’elle craignait souvent et que, tôt ou tard, elle méprisait presque toujours.

— Tu veux d’autres glaçons ? demanda-t-elle.

Il fit signe que non. Il y a des femmes, conclut-il avec frayeur, qui ont ce regard dès leur naissance. Le regard qu’elle avait en ce moment dans le petit salon de son appartement, dont les fenêtres donnaient sur le Paseo de l’Infante Isabelle et l’édifice de brique et de verre de la gare d’Atocha. Je vais te raconter une histoire, avait-elle dit, dès le seuil, en fermant la porte derrière lui pour le conduire dans la salle de séjour, escortée d’un labrador au poil court et doré qui se tenait maintenant tout près, ses yeux noirs et tristes fixés sur Coy. Je vais te raconter une histoire de naufrages et de bateaux perdus – je suis sûre que tu aimes ce genre d’histoires –, et tu n’ouvriras pas la bouche avant que j’aie terminé mon récit. Tu ne me demanderas pas si elle est réelle ou inventée, tu ne me demanderas rien, et tu te tairas en buvant ce tonic sans gin, car je suis au regret de t’informer que je n’ai pas de gin chez moi, ni bleu ni d’une autre couleur. Après quoi, je te poserai trois questions auxquelles tu répondras par oui ou par non. Et ensuite je te laisserai me poser une question, une seule, ça suffira pour ce soir, avant de t’en retourner dormir dans ton hôtel… Et ce sera tout. Marché conclu ?

Coy avait répondu sans hésiter, marché conclu, peut-être un peu déconcerté, mais voyant cela comme une marque de sang-froid raisonnable. Puis il s’assit là où elle le lui disait : un canapé tendu de toile beige sur un tapis avenant, dans le salon aux murs blancs occupé par une commode, une petite table mauresque sous une lampe, un téléviseur avec magnétoscope, quelques chaises, une photo encadrée, un ordinateur posé sur un bureau à côté d’étagères pleines de livres et de papiers, et une minichaîne dont les haut-parleurs diffusaient Pavarotti – ou un autre ? – qui chantait à la façon de Caruso. Il lança un coup d’œil aux dos de quelques livres : *Les Jésuites et la mutinerie d’Esquilache, Histoire de l’art et de la science de la navigation*, *Les Ministres de*

Charles III, *Applications de Cartographie historique, Mediterranean Spain Pilot, Modèles d'une bibliothèque, Navigateurs et Naufrages*, *Catalogue de cartographie historique d'Espagne du Musée naval*, *Routier des côtes d'Espagne dans la Méditerranée…* Et aussi des romans et de la littérature plus générale : Isak Dinesen, Lampedusa, Nabokov, Lawrence Durrell – celui du *Quatuor* de la montée de Moyano – un livre intitulé *Feu vert* d'un certain Peter W. Rainer, *Le Miroir de la mer* de Joseph Conrad, et d'autres encore. À part Conrad, Coy n'avait absolument rien lu de tout cela. Son attention fut attirée par un livre en anglais qui portait le même titre que le film : *The Maltese Falcon.* C'était un vieil exemplaire usé, et la couverture jaune représentait un faucon noir et une main de femme pleine de monnaie et de bijoux.

— C'est la première édition, dit Tanger, en voyant qu'il s'attardait dessus. Publiée aux États-Unis le jour de la saint Valentin de 1930, prix : deux dollars.

Coy toucha le livre. *By Dashiell Hammett,* disait la couverture. *Author of The Dain Curse.*

— J'ai vu le film.

— Bien sûr, tu l'as vu. Tout le monde l'a vu. – Tanger désigna une étagère. – C'est à cause de Sam Spade que, pour la première fois, j'ai été infidèle au capitaine Haddock.

Sur l'étagère, un peu à part, il y avait ce qui semblait être une collection complète des *Aventures de Tintin. À* côté des couvertures cartonnées des volumes minces et hauts, il vit une petite coupe en argent bosselée et une carte postale. Il reconnut le port d'Anvers, avec la cathédrale dans le lointain. Il manquait une anse à la coupe.

— Tu les as lus, quand tu étais petit ?…

Il regardait toujours la coupe en argent. *Trophée de natation, catégorie juniors, 19..* La date était difficile à déchiffrer.

— Non, dit-il. Je les connais et je crois que j'ai dû en feuilleter un. Une histoire d'aérolithe qui tombe dans la mer.

— *L'Étoile mystérieuse…*

— Ça doit être ça.

L'appartement n'était pas luxueux mais quand même au-dessus de la moyenne, avec des coussins en cuir de bonne qualité et un tableau authentique au mur, une peinture ancienne dans un cadre ovale représentant un bateau sur un fleuve, assez vraisemblable – encore que bien peu toilé, estima-t-il, pour ce fleuve et pour ce vent –, et des rideaux de bon goût aux deux fenêtres sur la rue ; et la cuisine, d'où elle avait rapporté le tonic, les glaçons et deux verres, avait un aspect propre et lumineux, avec un four à micro-ondes, un réfrigérateur, une table et des tabourets de bois sombre. Elle était vêtue presque comme le matin, un sweater de coton léger remplaçant le chemisier, et ne portait pas de chaussures. Les pieds, pris dans les bas noirs, se déplaçaient silencieusement dans l'appartement, comme ceux d'une danseuse, et le labrador en suivait chaque pas. On n'apprend pas à se mouvoir ainsi, pensa Coy. Ça ne peut pas s'apprendre consciemment, jamais. Chacun a sa manière propre de se mouvoir – ou de ne pas se mouvoir. Une femme s'assied, parle, marche, penche la tête ou allume une cigarette de telle ou telle manière. Certaines manières s'apprennent, d'autres non. Il y a façons et façons. La volonté n'y fait rien, nul ne peut dépasser des limites déterminées s'il n'a pas déjà cela en lui. Des comportements déterminés. Des gestes. Des manières.

— Tu t'y connais en naufrages ?

La question le tira de ses réflexions et le fit rire sourdement, le nez dans son verre.

— Je n'ai jamais fait naufrage, si c'est ce que tu me demandes… Mais laisse-moi encore du temps.

Elle fronçait les sourcils, ignorant l'ironie.

— Je parle d’anciens naufrages, continua-t-elle en le regardant dans les yeux. De bateaux perdus depuis longtemps.

Il se caressa le nez avant de répondre que non, il ne s’y connaissait pas vraiment. Il avait lu des choses, évidemment. Et plongé sur quelques épaves. Il connaissait aussi le genre d’histoires qu’on se raconte entre marins.

— As-tu déjà entendu parler du *Dei Gloria ?*

Il chercha un instant dans sa mémoire. Le nom lui était inconnu.

— Un voilier de dix canons, précisa-t-elle. Il a coulé sur la côte sud-est de l’Espagne le 4 février 1767.

Coy posa son verre sur la table basse, et ce mouvement fit que le chien vint lui lécher la main.

— Viens ici, Zas, dit Tanger. Ne l’ennuie pas.

Le chien n’obéit pas. Il resta près de Coy, en lui donnant des petits coups de langue, arf ! arf !, et elle crut nécessaire de s’excuser. En fait, il n’était pas à elle, expliqua-t-elle. Il était à une amie avec qui elle partageait l’appartement ; mais l’amie avait dû partir dans une autre ville pour son travail, il y avait de cela deux mois, et maintenant elle était tout le temps en voyage. Tanger avait hérité de sa moitié d’appartement et de Zas.

— Aucune importance, dit Coy. J’aime bien les chiens.

C’était vrai. Particulièrement les chiens de chasse, qui savaient être fidèles et silencieux. À une époque de son enfance, il avait possédé un setter couleur cannelle qui avait le même regard que celui-là ; et il avait eu aussi un petit chien qui était monté à bord du *Daggoo IV* à Malaga et y était resté jusqu’à ce qu’un coup de mer l’emporte, à la hauteur du cap Bogador. Il caressa Zas derrière les oreilles, distraitement, et le chien resta à portée de sa main, en remuant joyeusement la queue. Arf !

Alors Tanger raconta l’histoire du bateau perdu.

Il s’appelait le *Dei Gloria* et c’était un brigantin. Il avait quitté La Havane le 1er janvier 1767, avec vingt-neuf marins et deux passagers. Le manifeste de la cargaison déclarait du coton, du tabac et du sucre à destination du port de Valence. Bien qu’appartenant officiellement à un armateur du nom de Luis Fornet Palau, le *Dei Gloria* était la propriété de la Compagnie de Jésus. Selon ce qui fut établi plus tard, ce Fornet Palau était l’homme de paille des Jésuites, lesquels dirigeaient par son intermédiaire une petite flotte marchande chargée d’assurer le transport des personnes et le commerce que la Compagnie, très puissante à l’époque, entretenait avec ses missions, réductions et possessions diverses dans les colonies. Le *Dei Gloria* en était le meilleur navire : le plus rapide et le mieux armé pour un trafic menacé par les corsaires anglais et algérois. Il était commandé par un capitaine de confiance nommé Juan Bautista Elezcano : natif de Biscaye, expérimenté, on ne peut plus proche des Jésuites car son frère n’était autre que le père Salvador Elezcano, l’un des principaux assesseurs du général de l’Ordre à Rome.

Après avoir marché les premiers jours en tirant des bords contre un vent d’est contraire, le brigantin rencontra vite ceux de secteur ouest qui l’aidèrent à traverser l’Atlantique, affrontant de fortes rafales et des grains. Au sud-ouest des Açores, le vent forcit pour se transformer en tempête, laquelle causa des dommages dans la mâture et fit que les pompes de cale travaillèrent sans répit. À partir de ce moment-là, le *Dei Gloria,* qui avait atteint le 35° parallèle, navigua cap à l’est sans autre incident. Puis il tira un bord en direction du golfe de Cadix afin de se garder des vents du levant qui soufflaient du Détroit et, sans avoir touché aucun port, se trouva de l’autre côté de Gibraltar le 2 février. Le lendemain, il doubla le cap de Gâta, naviguant plein nord en vue de la côte.

À partir de ce point, les choses commencèrent à se compliquer. Dans l'après-midi du 3 février, une voile fut aperçue par l'arrière du brigantin. Elle marchait rapidement en profitant du vent de sud-ouest et, tandis qu'elle se rapprochait, elle fut rapidement identifiée comme un chébec. Le capitaine Elezcano maintint l'allure du *Dei Gloria,* qui naviguait sous foc et basses voiles ; mais quand le chébec fut à un peu plus d'un mille, il remarqua quelque chose de suspect dans son comportement, ce qui l'incita à hisser plus de toile. À ce moment, l'autre amena son pavillon espagnol, affichant ainsi qu'il était un corsaire, et poursuivit sa chasse sans plus chercher à donner le change. C'était un navire avec des lettres de marque algéroises, familier de ces parages, qui changeait de temps en temps de pavillon et utilisait Gibraltar comme base. On a su par la suite qu'il s'appelait le *Chergui* et qu'il était commandé par un ancien officier de la Marine britannique, un certain Slyne, connu aussi sous le nom de Mizen ou Misián.

Dans ces eaux, le corsaire jouissait d'un triple avantage. D'abord son allure était plus rapide que celle du brigantin dont les avaries subies dans la mâture et dans les manœuvres limitaient la vitesse. Ensuite il était au vent de sa proie, ce qui lui permettait de la remonter pour s'interposer entre elle et la côte. Mais, surtout, il s'agissait d'un bateau de guerre plus manœuvrant que le *Dei Gloria,* avec un équipage de combat nombreux et au moins douze canons face aux dix du brigantin, ces derniers étant de moindre calibre et servis par des marins marchands. Même ainsi, la chasse inégale se prolongea le reste de la journée et toute la nuit. D'après tous les indices, ne pouvant gagner l'abri d'Aguilas dont le *Chergui* lui coupait la route, le capitaine du *Dei Gloria* tenta d'atteindre Mazarrón ou Carthagène pour se mettre sous la protection de l'artillerie de leurs forts ou dans l'espoir d'y trouver un navire de guerre qui viendrait à son secours. Ce qui est sûr, c'est

qu’au lever du jour le brigantin avait perdu un mât de perroquet, qu’il avait le corsaire sur lui et qu’il ne lui restait d’autre choix que d’amener son pavillon ou de se préparer au combat.

Le capitaine Elezcano était un rude marin. Au lieu de se rendre, le *Dei Gloria* ouvrit le feu dès que le corsaire fut à portée de boulet. Le duel d’artillerie eut lieu à quelques milles au sud-ouest du cap Tiñoso : il fut bref et violent, les vergues se touchant presque, et les hommes du brigantin, bien que n’étant pas des gens de guerre, se battirent très résolument. Un tir heureux fit qu’un incendie se déclara à bord du *Chergui ;* mais le *Dei Gloria* avait perdu son mât de misaine et le corsaire chercha l’abordage. Ses canons causèrent de grands dommages sur le brigantin qui, comptant beaucoup de morts et de blessés, faisait irrémédiablement eau. À cet instant, par un de ces hasards que réserve la mer, l’incendie fît que le *Chergui,* presque bord à bord avec sa proie, explose de la proue à la poupe alors que ses hommes s’apprêtaient à bondir. L’explosion tua tout son équipage et abattit l’autre mât du brigantin, accélérant le naufrage de ce dernier. Et tandis que fumaient encore sur la mer les débris du corsaire, le *Dei Gloria* coula comme une pierre.

— Comme une pierre, répéta Tanger.

Elle avait raconté l’histoire d’un ton précis, sans effets ni fioritures. Un ton aussi neutre, pensa Coy, que celui du journal télévisé. Il avait été frappé par le fait qu’elle ait suivi le fil de son récit sans une hésitation, en donnant les détails sans le moindre flottement, y compris quand elle indiquait les dates. Même la description de la poursuite du *Dei Gloria* était techniquement correcte. Ainsi, c’était clair : quelle qu’en soit la raison, elle savait bien sa leçon.

Elle poursuivit :

— Il n’y a pas eu de survivants du corsaire. Quant au *Dei Gloria,* l’eau était froide et la côte éloignée. Seul un pilotin de quinze ans put nager jusqu’à une chaloupe mise à la mer avant le combat… Il dériva, poussé au sud-est par le vent et les courants, et fut repêché le lendemain, à cinq ou six milles au sud de Carthagène.

Tanger fit une pause pour chercher un paquet de Player’s comme celui de Barcelone. Coy la vit défaire minutieusement l’emballage et glisser une cigarette entre ses lèvres. Elle lui en offrit une, mais il fit un geste de refus.

— Conduit à Carthagène – elle se penchait pour gratter une allumette puis protéger la flamme dans le creux de ses mains – le survivant raconta ce qui s’était passé aux autorités maritimes. Mais on ne put pas en tirer grand-chose : il avait été traumatisé par le combat et le naufrage ; et le lendemain, quand on le chercha pour l’interroger de nouveau, le garçon avait disparu. De toute manière, il avait donné des indices importants pour éclaircir l’affaire. En outre, il avait précisé le lieu du naufrage, car le capitaine du *Dei Gloria* avait donné l’ordre de faire le point dès l’aube, et c’était le gamin lui-même qui avait noté la position sur le livre de bord. Il avait même encore dans la poche de son caban, et il avait pu le montrer, le papier où il avait porté au crayon les coordonnées de latitude et de longitude… Il avait dit aussi que les cartes utilisées à bord, sur lesquelles le pilote avait effectué ses calculs depuis qu’ils étaient en vue de la côte espagnole, étaient celles d’Urrutia.

Elle fit une nouvelle pause et expulsa la fumée. Elle le fit comme si elle voulait laisser à Coy le temps de calculer la portée de cette dernière précision, donnée sur un ton aussi peu passionné que le reste. Et lui se toucha le nez, sans rien dire. Ainsi, pensait-il, voilà ce qu’il y avait derrière cette histoire : un bateau par le fond et une carte. Puis il hocha la tête et fut sur le point de partir d’un grand éclat de rire, non d’incrédulité – ce genre de récits peut contenir autant de

vérité que de chimères, l'une n'excluant pas les autres – mais de pur et simple plaisir. La sensation était presque physique : une mer, un mystère. Une belle femme qui lui racontait une histoire comme si de rien n'était, et lui, assis là, qui écoutait. La question n'était pas de savoir si l'histoire du *Dei Gloria* était bien ce qu'elle croyait qu'elle était, ou non. Pour Coy, il s'agissait d'autre chose : d'un sentiment qui l'émouvait profondément, comme si, soudain, cette femme étrange avait soulevé un coin du voile ; une ouverture par laquelle apparaissait un peu de la matière singulière dont sont tissés certains rêves. Peut-être ce sentiment avait-il beaucoup à voir avec elle et avec ses intentions, qu'il ignorait ; mais surtout beaucoup avec lui. Avec ce qui fait que certains hommes décident de suivre les chemins qui mènent à la mer et, arrivés au bout, déambulent dans les ports en rêvant au moyen de se mettre à l'abri derrière l'horizon. Voilà pourquoi Coy sourit sans rien dire, et il vit qu'elle fermait un peu plus les yeux, comme si elle était gênée par la fumée de sa cigarette ; mais il sut aussi que ce qui la déconcertait, c'était justement ce sourire. Il n'était pas un intellectuel, ni un séducteur, et les paroles appropriées lui faisaient défaut. Il était également conscient de son physique ingrat, de ses mains rudes et de ses manières. Mais, en cet instant, s'il n'avait pas pensé que son geste serait extrêmement mal interprété, il se serait levé pour aller vers elle, caresser son visage, baiser ses yeux, sa bouche, ses mains. Pour l'allonger sur le tapis, approcher ses lèvres de son oreille et la remercier à voix basse de l'avoir fait sourire comme quand il était petit. D'être belle et de le fasciner à ce point. De lui rappeler qu'il existait toujours un bateau coulé, une île, un refuge, une aventure, un lieu, quelque part à l'autre bout de la mer, sur la ligne imprécise où les rêves se confondent avec l'horizon.

— Ce matin, dit-elle, tu m'as affirmé que tu connaissais bien cette côte… C'est vrai ?

Elle le regardait d’un air interrogateur, une main soutenant toujours un coude, et la cigarette entre ses doigts. Il se dit qu’il aurait voulu savoir comment elle faisait pour que sa coupe de cheveux soit aussi asymétrique et parfaite à la fois. Comment diable était-ce possible ?

— C’est la première des trois questions ?

— Oui.

Il eut un léger haussement d’épaules.

— C’est vrai, bien sûr. Quand j’étais petit, je me suis baigné dans ses anses, et plus tard j’ai sillonné des centaines de fois ce littoral, en rasant la côte aussi bien qu’au large.

— Et tu saurais déterminer une position avec des cartes anciennes ?

Pratique. C’était le mot. Une femme pratique : valet, dame et roi. On dirait, se dit-il, amusé, qu’elle est en train de me proposer un emploi.

— Si tu parles de l’Urrutia, chaque éventuelle imprécision d’une minute en latitude ou en longitude suppose une erreur d’un mille… – Il leva la main comme s’il prenait des références sur une carte imaginaire. – Sur la mer, c’est toujours très relatif, mais je peux essayer.

Il resta pensif. Les choses commençaient à se préciser, tout au moins certaines. Zas lui redonna un coup de langue quand il prit le verre qui était sur la petite table. Il but une gorgée.

— Après tout, c’est mon métier.

Elle avait croisé les jambes et balançait un de ses pieds déchaussés, couverts par les bas noirs. Elle penchait un peu la tête de côté, en le regardant ; Coy savait maintenant que cette attitude indiquait la réflexion, ou le calcul.

— Tu accepterais de travailler pour nous ? – Elle continuait de l'observer intensément à travers la fumée de sa cigarette. – Je veux dire que nous te payerions, naturellement.

Il garda la bouche ouverte pendant quatre secondes.

— Tu veux dire le musée et toi ?

— C'est ça.

Il posa son verre, ferma la bouche, contempla les yeux loyaux de Zas, puis promena son regard sur la pièce. En bas, dans la rue, de l'autre côté de la station-service Repsol et de la gare d'Atocha, on distinguait, éclairé par instants, l'écheveau complexe des voies de chemin de fer.

— Tu sembles indécis… murmura-t-elle, avant d'esquisser un sourire méprisant. Dommage.

Elle se penchait pour faire tomber la cendre, et le mouvement tendit le sweater, moulant ses formes. Dieu du ciel, pensa Coy. J'ai presque mal, en la regardant. Je me demande si elle a aussi des taches de rousseur sur les seins.

— Ce n'est pas cela, dit-il. Je suis seulement surpris. – Il eut une moue. – Je ne crois pas que ce capitaine de frégate, ton chef…

Elle l'interrompit.

— C'est mon affaire. J'ai le droit de choisir mes collaborateurs.

— Je ne crois pas que la Marine en manque. Des gens compétents, pas du genre à échouer leurs bateaux.

Elle l'observa longuement, et il se dit : C'est fini, camarade. Lève-toi et boutonne ta vareuse, parce que la dame va te virer à coups de latte. Et tu le mérites, avec tes gracieusetés et ta grande gueule. Espèce de demeuré et de crétin.

— Écoute, Coy. – C'était la première fois qu'elle prononçait son nom en le regardant dans les yeux, et il put constater qu'il aimait l'entendre prononcé par cette bouche-là. – J'ai un problème. J'ai fait mon enquête, je maîtrise la théorie, je possède les données… Mais je ne peux pas le résoudre seule. La mer, je la connais par les livres, le cinéma, la plage… Par mon travail. Encore que lire certaines pages, certaines idées, peut être une expérience aussi intense que de vivre réellement une tempête ou se trouver avec Nelson à Aboukir ou à Trafalgar… Mais j'ai besoin de quelqu'un… Quelqu'un qui m'apporte son aide technique. Qui me donne le contact avec la réalité.

— Cela, je peux très bien le comprendre. Mais il te serait facile de demander à la Marine toute l'aide dont tu as besoin.

— C'est bien ce que j'ai fait : je te l'ai demandée à toi. Tu es un civil et tu es seul. – Elle l'étudiait et le jaugeait à travers les spirales de fumée. – Pour moi, tu as de nombreux avantages. Si je t'engage, je te contrôlerai… C'est moi qui commanderai. Tu comprends, maintenant ?

— Je comprends.

— Avec des militaires, ce serait impossible.

Coy acquiesça. C'était évident. Elle n'avait pas de galons sur sa manche, tout ce qu'elle avait c'étaient ses règles tous les vingt-huit jours. Parce que, à coup sûr, elle était de celles-là : pas un jour de plus ni un jour de moins. Il n'y avait qu'à la voir : réglée comme du papier à musique. Pour elle, deux et deux faisaient toujours quatre.

— Même ainsi, dit-il, j'imagine que tu devras leur rendre des comptes.

— Naturellement. Mais tant que je dispose de mon autonomie, de trois mois et d'un peu d'argent devant moi… Ce n'est pas beaucoup, mais c'est suffisant.

Coy jeta de nouveau un coup d'œil par la fenêtre. En bas, au loin, un train approchait de la gare, comme un long serpent de hublots lumineux. Il pensait à ce capitaine de frégate que Tanger avait regardé comme maintenant elle le regardait, lui – pour le convaincre, en usant de cette panoplie de silences et de regards qu'elle maniait si bien, d'intercéder auprès de l'amiral de service… Un projet intéressant, mon amiral. Une jeune femme compétente. D'ailleurs elle est la fille du colonel Machin-chouette. Jolie, soit dit en passant. Elle est des nôtres. Il se demanda combien de titulaires d'une licence d'histoire devenues fonctionnaires de musée par concours se voyaient ainsi donner carte blanche pour chercher une épave : comme ça, aussi simplement.

— Pourquoi pas, dit-il enfin.

Il s'était carré dans son fauteuil et caressait de nouveau Zas derrière les oreilles. Il souriait, amusé par la situation. En fin de compte, trois mois passés près d'elle, en échange du sextant Weems & Plath, c'était un bénéfice fabuleux.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, comme s'il réfléchissait, je n'ai rien de mieux à faire.

Tanger ne paraissait ni satisfaite ni déçue. Elle avait seulement penché un peu la tête, comme les autres fois, et les mèches lui frôlaient de nouveau le visage. Ses yeux ne perdaient pas un détail de Coy.

— Merci.

Elle finit par prononcer le mot, presque à voix basse, au moment où il commençait à se demander pourquoi elle restait muette.

— De rien. – Coy se touchait le nez. – Et maintenant, à mon tour… Tu m'as promis que j'aurais droit à une question et à sa réponse… Que cherchez-vous exactement ?

— Tu le sais. Nous cherchons le *Dei Gloria.*

— Naturellement. Ma question est : pourquoi ? Je parle de ce que tu cherches, toi.

— Musée naval à part ?

— Musée naval à part.

L’éclat de la lampe tombait obliquement sur son profil tacheté, intensifiant l’effet des volutes de fumée de la cigarette sur le point de s’éteindre. Le jeu des ombres et de la lumière donnait des tons d’or mat à ses cheveux.

— Ce bateau m’obsède depuis longtemps. Et maintenant je crois savoir où il est.

C’était donc ça. Coy faillit se donner un coup de paume sur le crâne pour se reprocher sa stupidité. Il regarda la photo dans le cadre : Tanger adolescente, cheveux clairs, taches de rousseur et tee-shirt tombant sur des cuisses brunes et nues, appuyée contre le torse d’un homme d’âge moyen, chemise blanche, cheveux courts et peau bronzée. Lui, la cinquantaine, calcula-t-il. Et elle, probablement quatorze ans. Dans le fond, un paysage de plage et de mer ; on remarquait aussi une évidente ressemblance entre la jeune fille et l’homme : la forme du front le menton volontaire. Tanger souriait à l’objectif, et l’expression de ses yeux sur la photo était beaucoup plus lumineuse et limpide que celle qu’il connaissait aujourd’hui. Il la sentait en attente, comme si elle était sur le point de découvrir quelque chose, un paquet, un cadeau, une surprise. Coy se souvint : LSD – Loi du Sourire Décroissant. Peut-être sourit-on à la vie de cette manière quand on a quatorze ans, et ensuite le temps se charge de vous figer les lèvres.

— Attention. Il n’y a plus de trésors naufragés.

— Tu te trompes. – Elle le regardait avec sévérité. – Il y en a, parfois.

Pour le convaincre, elle parla pendant un moment des chasseurs de trésors. Ces gens existaient vraiment, avec

leurs cartes anciennes et leurs secrets, ils allaient et venaient à la recherche des choses cachées au fond de la mer. On pouvait les voir aux Archives des Indes de Séville, penchés sur de vieilles liasses, ou faisant semblant de se promener au hasard dans les musées et sur les ports, tentant de faire parler les gens sans donner de pistes ni attirer les soupçons. Elle-même en avait connu plusieurs, qui venaient au numéro 5 du Paseo du Prado à la chasse de tel ou tel indice en essayant de dissimuler leurs intentions ; ils demandaient à voir quelque chose dans les archives ou à consulter de vieilles cartes marines, en semant des données fausses pour camoufler leurs véritables objectifs. L'un d'eux, un Italien tout à fait charmant, avait même réussi à devenir le petit ami d'une camarade à elle pour accéder à des documents réservés. C'étaient des personnages bizarres, intéressants, aventuriers à leur façon, rêveurs ou ambitieux. La plupart avaient l'allure de rats de bibliothèque studieux, des petits gros à lunettes ou des gens de ce style ; rien à voir avec les individus musclés et couverts de tatouages que l'on montre dans les reportages de la télévision. Neuf sur dix poursuivaient des songes impossibles, et seulement un sur mille parvenait à ses fins.

Coy caressa de nouveau Zas, en contemplant les yeux fidèles de l'animal. Arf ! arf ! Il sentait son haleine reconnaissante sur son poignet. Humide.

— Ce bateau ne transportait aucun trésor, ou alors tu m'as menti. Tu m'as dit : coton, tabac et sucre.

— C'est vrai.

— Et tu m'as dit aussi un sur mille, n'est-ce pas ?

Elle acquiesçait dans la fumée. Elle tira une autre bouffée et acquiesça de nouveau. Elle regardait à travers Coy comme si elle ne le voyait pas.

— Écoute. Le *Dei Gloria* transportait aussi dans ses flancs un mystère. Ces deux passagers, l'intervention du corsaire…

Tu comprends ? Il y a autre chose. J’ai lu la déclaration du rescapé, aux archives de la Marine… Certains passages ne collent pas. Et ensuite sa disparition soudaine, pfuit ! Envolé.

Elle avait éteint sa cigarette en l’écrasant dans le cendrier jusqu’à ce que la dernière particule de braise soit réduite en cendres. C’est une fille tenace, se dit Coy. Une fille qui n’aurait pas été tenace ne se serait pas embarquée dans cette histoire, elle n’aurait pas eu ces yeux de joueuse de poker, elle n’éteindrait pas ses cigarettes comme si elle voulait les assassiner. Celle-là sait exactement ce qu’elle veut. Et moi, pour mon bonheur ou mon malheur, je me trouve sur son chemin.

— Il y a des trésors, dit-elle, qui ne se traduisent pas en argent.

Coy jeta de nouveau un coup d’œil par la fenêtre vers les voies lointaines qui s’éclairaient par moments, puis il observa la station-service qui se trouvait au-dessous, de l’autre côté de la rue, à mi-chemin entre le porche de l’immeuble et la gare. Un homme se tenait devant, et il lui sembla qu’il regardait vers le haut ; mais, du cinquième étage, il était difficile d’en être sûr. Quelque chose dans son attitude ou son apparence, cependant, lui était familier.

— Tu attends quelqu’un ?

Surprise, elle le dévisagea sans rien dire, puis se leva et marcha lentement jusqu’à l’endroit où il se tenait ; mais c’était lui qu’elle observait avec attention et non la fenêtre ; une fois là, elle regarda en bas. Dans ce mouvement, ses cheveux lui frôlèrent le menton et lui cachèrent la figure. Elle leva machinalement la main pour les écarter, et Coy s’attarda sur son profil que le nez cassé durcissait, éclairé par les lumières de la rue. Elle semblait préoccupée.

— Cet homme est là depuis un moment, dit-il. Tanger continuait à regarder en bas en silence. Elle retenait son

souffle, puis elle l’expulsa d’un coup, comme pour exprimer une plainte, ou du dégoût. Son visage s’était assombri.

— Tu le connais ? interrogea Coy.

Silence administratif. Sphinx, loup vénitien, masque aztèque. Muette comme les fantômes du *Chergui* ou du *Dei Gloria.*

— Qui était l’homme à la queue-de-rat ?… Pourquoi discutiez-vous l’autre soir, à Barcelone ?

Zas faisait aller ses yeux alternativement de l’un à l’autre, remuant la queue avec ravissement. Tanger resta quelques secondes sans réagir, comme si elle n’avait pas entendu la question. Maintenant, elle avait posé une main à plat sur la vitre en y imprimant la trace de ses doigts. Elle était tout près, et Coy perçut de nouveau l’odeur de sa peau tiède et nette. Une douce érection se manifesta sous la poche gauche de son jean. Il imagina qu’elle était nue, appuyée à cette même fenêtre, sa peau nimbée par la lumière de la rue. Il imagina qu’il lui arrachait ses vêtements et la tournait vers lui, et qu’elle se laissait faire. Il imagina qu’il la soulevait dans ses bras et la portait jusqu’au canapé, ou jusqu’au lit qu’il devinait dans la chambre voisine, avec Zas qui agitait affectueusement la queue sur le pas de la porte. Il imagina qu’il devenait fou et qu’il la suivait jusqu’au phare du bout du monde à travers vents et naufrages, et qu’elle voulait autre chose que se servir simplement de lui. Il imagina tout cela et beaucoup plus, comme dans une séquence faite de morceaux tronqués ; il le fit rapidement, ardemment, désespérément, puis il se rendit compte qu’elle l’observait et que l’expression de ses yeux était la même que celle de la femme à bord de la goélette, devant Venise, quand il l’espionnait dans ses jumelles et qu’il avait cru, malgré la distance, qu’elle pénétrait dans ses pensées.

— Je ne t’ai promis qu’une seule réponse, dit-elle enfin, et ça suffit pour ce soir… Pour le reste, tu devras attendre.

Il voulait faire l’amour avec cette femme, pensait-il en descendant l’escalier, sautant les marches deux à deux. Il voulait le faire, pas une fois, mais une infinité de fois. Il voulait compter toutes ses taches de rousseur dorées avec ses doigts et sa langue, et la mettre ensuite sur le dos, ouvrir doucement ses cuisses, entrer en elle et baiser ses lèvres en même temps. Un baiser lent, sans hâte, sans angoisse, qui, de même que la mer finit par polir les rochers, finirait par adoucir ces lignes de dureté qui la faisait paraître si distante, parfois. Il voulait faire naître des étincelles de lumière et de surprise dans le bleu outremer de ses yeux, changer le rythme de sa respiration, provoquer les battements et les frémissements de sa chair. Et guetter attentivement dans la pénombre, comme un franc-tireur patient, ce moment de brièveté fugace, d’intensité égoïste, où la femme se concentre sur elle-même et prend le visage de toutes les femmes nées et à naître.

Tel était l’état d’esprit de Coy quand il arriva dans la rue, passé minuit, son érection se repliant à contrecœur dans son nid froid de solitaire. Aussi n’y eut-il rien d’étonnant à ce que, au lieu de prendre le trottoir sur sa droite, il traverse à l’un des feux qui était justement au rouge et marche droit sur l’homme qui se tenait toujours près d’un des postes éclairés de la station-service. Ni dans le fond, ni dans la forme, Coy n’était un fanatique de la bagarre. Au cours des plus mouvementées de ses descentes à terre, aux temps heureux où il était normal pour lui de descendre d’un bateau, il s’était borné à être acteur involontaire, comparse ou camarade ; celui qui suit une bande de copains… et l’ambiance devient torride, et, un verre à la main, on pense ça va mal tourner, sauve qui peut, oh là là, sauve qui peut, et quelques secondes plus tard on se retrouve en train de donner et de recevoir des gnons, en veux-tu en voilà. Ça lui arrivait surtout à l’époque du Torpilleur Tucumán et de

l’équipage Sanders, quand Coy rentrait à bord avec un œil en deuil un jour sur deux, par les froids petits matins portuaires, le col de sa vareuse relevé, marchant sur les quais humides qui reflétaient les lumières jaunes près des hangars, des grues et des silhouettes noires des bateaux amarrés trois, quatre, dix hommes somnolents, titubants, soutenant parfois des camarades qui traînaient des pieds, et toujours quelque retardataire au bord du coma éthylique qui, tout sens de l’orientation perdu, les suivait de loin en traçant des *s* dangereux entre les bittes d’amarrage tout au bord de l’eau. L’équipage Sanders : Jan Sanders était le dessinateur des illustrations humoristiques des calendriers des peintures navales Sigma, dont les personnages étaient un équipage de matelots ivrognes, une bande de malfrats mal embouchés qui haïssaient leur capitaine, nabot tyrannique aux énormes moustaches, et qui promenaient leurs catastrophes, leurs bagarres et leurs naufrages par toutes les mers et tous les bordels du monde. Hors calendrier, l’équipage Sanders était composé de Coy, du Galicien Neira et du chef mécanicien Gorostiola, *alias* le Torpilleur Tucumán, au temps où tous trois naviguaient sur les bateaux de la Zœline entre l’Amérique centrale et le nord de l’Europe : rythmes tropicaux des mouillages et des ports des Caraïbes, ou froids polaires de New York, Hambourg ou Rotterdam, quand le vent glacé balayait la passerelle et le pont, et que le mercure disparaissait des thermomètres : pour eux, cela revenait au même. À eux trois, ils formaient l’équipage de base, le noyau, mais il y avait toujours un quidam pour s’y ajouter, en fonction du port visité. Neira mesurait deux mètres et pesait quatre-vingt-quinze kilos, le Torpilleur avait quelques centimètres de moins et quelques kilos de plus. C’était utile et même rassurant, en des lieux comme Panama où il est conseillé à ceux qui descendent à terre de ne pas aller plus loin que le duty-free au bout du môle, vu que, passé cette limite, il y a toujours des pistolets et des couteaux qui vous attendent.

Quand il se trouvait entre ces deux colosses, Coy avait l'air d'un nain : ils avaient des bras gros comme des grelins de vingt pouces, des mains comme des pales d'hélice et une propension marquée à tout casser, bouteilles, comptoirs, figures, à partir du cinquième whisky. Là où ils passaient – avec Coy en remorque –, l'herbe ne repoussait pas. Comme dans ce bar de Copenhague, plein d'hommes blonds et de femmes blondes qui finirent par se révéler être elles aussi des hommes blonds, où le Torpilleur Tucumán était devenu fou de rage parce que en voulant mettre la main au panier, il y avait trouvé cinq cents grammes de plus qu'il ne s'y attendait ; et après quelques minutes de pugilat, Neira et lui avaient pris Coy chacun par un bras, en sandwich, le soulevant de terre, et ils s'étaient enfuis, au trot, cap sur le port, avec une demi-douzaine de policiers – inévitablement blonds – sur leurs talons. Je vous jure que j'ai cru que c'était une gonzesse, répétait le Torpilleur, puff, puff, entre deux halètements au milieu de la galopade, tandis que de l'autre côté Neira n'en finissait pas de se payer sa tête, et même Coy, malgré sa lèvre fraîchement fendue, riait aux éclats, et le Torpilleur, offusqué, leur lançait des coups d'œil meurtriers. Ne vous avisez pas d'aller raconter ça, compris ? Parce que sinon, puff, puff. Bande de salauds.

Pour l'heure, l'individu de la station-service, immobile, le regardait venir. Coy marcha droit dessus, les mains dans les poches de sa vareuse ; il sentait monter en lui une énergie intense, une exaltation vitale qui lui donnaient envie de parler fort, de chanter à tue-tête ou de se battre, avec ou sans l'équipage Sanders. Il était amoureux comme un gosse, il était conscient de la situation, et cela, au lieu de l'inquiéter, le stimulait. De son point de vue, les matelots d'Ulysse qui se bouchaient les oreilles avec de la cire étaient loin de comprendre ce qu'ils perdaient. En fin de compte, comme disait le vieux proverbe, matelot qui n'a rien à faire cherche bateau sur mer ou femme sur terre. Et cette

justification en valait bien une autre. L'aventure, quelle qu'elle soit, comprenait dans le même emballage un bateau, s'agissait-il d'une épave au fond de la mer, et une femme. Quant aux conséquences qu'engendreraient inévitablement le bateau, la femme et son propre état d'âme, en cet instant – si tant est que l'on pouvait traduire ses pensées par des mots – il se moquait de tout ça comme de sa première chaussette.

Si bien qu'il arriva à la station-service et qu'il alla droit sur le personnage qui montait la garde devant le poste éclairé ; et, à mesure que se réduisait la distance, il retrouva ce sentiment de certitude qu'il avait éprouvé en l'observant de la fenêtre : cette tête ne lui était pas inconnue. Et lorsqu'il fut presque devant lui, tandis que l'autre le regardait s'approcher avec une méfiance évidente, tout se mit à devenir clair dans sa tête, les bouts épars se raccordèrent, parce qu'il se rappela l'individu court sur pattes de la vente aux enchères, celui qu'il avait cru voir ensuite sous les arcades de la Plaza Real et qui, maintenant, sans l'ombre d'un doute, était de nouveau devant lui, vêtu d'un trois-quarts d'une agréable couleur verte, comme s'il s'apprêtait à partir pour une parodie de partie de chasse dans le Sussex. L'effet de parodie était accentué par la petite taille et par les traits dont Coy se souvenait bien : yeux globuleux, expression mélancolique. Mais plus frappant encore était le contraste entre sa mise britannique et son aspect méditerranéen très marqué : les yeux et la moustache de jais, les cheveux gominés luisant sur les tempes, et la peau olivâtre, méridionale.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

Il resta de côté, au cas où, les mains un peu écartées du corps et les muscles tendus ; il avait vu plus d'une fois ce genre de nabots bondir et se battre en mordant et en gesticulant comme des moulins à vent, ou empoigner un surin et vous en expédier un coup dans l'artère fémorale

avant qu’on ait eu le temps de dire ouf. Certes, celui-là n’avait pas le profil, peut-être parce que son vêtement lui donnait une allure à la fois comme il faut et grotesque, un croisement de Danny De Vito et de Peter Lorre qui aurait mis un Barbour pour aller faire un tour dans la campagne anglaise par un jour de pluie.

— Pardon ?

L’inconnu souriait, l’air triste. Coy enregistra un vague accent sud-américain. Argentin, peut-être. Ou uruguayen.

— Une fois, ça peut être un hasard, dit-il. Deux, une coïncidence. Trois, mon cul !

L’autre parut méditer la question. Coy remarqua qu’il portait un nœud papillon très bien fait et que ses chaussures marron jetaient un éclat impeccable.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit-il enfin.

Il avait un peu accentué son sourire. Une grimace courtoise et vaguement peinée. Il avait la tête d’un brave type, aimable, et, avec sa moustache, il semblait venir d’une autre époque. Ses yeux globuleux souriaient aussi, fixés sur Coy.

— Je parle, dit celui-ci, de ce que j’en ai marre de vous voir partout.

— Je vous répète que je ne comprends pas ce que vous voulez dire. – L’individu continuait à le regarder avec beaucoup d’aplomb. – Naturellement, si je vous ai offensé d’une manière ou d’une autre, croyez bien que j’en suis désolé.

— Tu seras encore plus désolé si tu ne me dis pas ce que tu cherches.

L’autre haussa les sourcils, comme si ces paroles le surprenaient. Il semblait sincèrement attristé par la menace. Ce n’est pas bien, disait son visage. Je trouve inconvenant qu’un brave garçon comme toi dise ce genre de choses.

— Discutons, monsieur le malpoli, dit-il.

— Discutons de quoi, pauvre con ?

— Je veux dire, monsieur : ne perdons pas notre douceur de caractère.

Il avait un accent impossible. Il se paye ma tête, pensa Coy. Cet enfoiré est en train de se moquer de moi. Il hésita une seconde entre lui envoyer son poing dans la figure, ici même, ou le pousser dans un coin et lui faire les poches, pour savoir qui il était. Il était sur le point de se décider, quand il vit que l'employé de la station-service était sorti de sa guérite et les observait avec curiosité. Attention, ne fais pas de gaffe, se dit-il. Pas de scandale, ne pas tout casser, après il sera impossible de recoller les morceaux. Il regarda en haut, vers les fenêtres du cinquième étage. Tout était éteint. Elle s'était désintéressée de l'affaire, ou alors elle était toujours là, dans le noir pour ne pas trahir sa présence, et elle les observait. Coy se toucha le nez, perplexe. Fichue situation. Là-dessus, il vit que le nabot mélancolique avait fait quelques pas sur le trottoir et arrêtait un taxi. Pareil à un pion qui changerait de case sur l'échiquier.

Il resta un moment devant la station-service à contempler les fenêtres éteintes du cinquième étage. Je me suis fait encorner en beauté, pensait-il. Une vraie corrida, avec public et picadors. Et je me laisse faire comme un Ukrainien soûl. Il imagina que Tanger était toujours là-haut, qu'elle l'observait en cachette, mais il ne put apercevoir le moindre mouvement. Il demeura là encore un peu, sans bouger, le nez en l'air, certain qu'elle avait tout vu, tout en réprimant l'envie de remonter et de lui demander des explications. Vlan ! et vlan ! Deux claques du dos de la main, qui renverraient sur le canapé. Je peux tout t'expliquer, et en plus je t'aime. Ensuite des larmes et une bonne partie de

jambes en l’air. Pardonne-moi de t’avoir pris pour un imbécile, et cetera. Bla-bla-bla.

Il cligna des yeux en revenant à lui, dans un soupir qui était presque une plainte. Il y a sans doute des règles dans toute cette histoire, supposait-il. Des règles que je ne connais pas et qu’elle connaît. Ou peut-être des règles qu’elle fixe elle-même. Et peut-être que, parmi ces règles, il y a celle qui dit que le moment est venu de choisir entre poursuivre ou s’en aller : adieu, bon vent, et éteignez la lumière en sortant, ou alors ne vous plaignez pas ensuite que nous ne vous ayons pas prévenu, matelot. Après tout, peut-être même que quelqu’un jouait fair-play avec lui.

La question était de comprendre de quoi il s’agissait. Et de qui.

Il était dans une telle confusion qu’il se mit à marcher vers le rond-point voisin, puis il remonta lentement la rue d’Atocha ; et, dans le premier bar qu’il rencontra – qui n’avait pas non plus de gin bleu –, il resta immobile au comptoir en contemplant sa consommation, sans y toucher. Le bar était un vieux bistrot avec un zinc, des chaises en formica, un téléviseur allumé et des photos du Rayo Vallecano au mur. Il n’y avait personne à part le serveur, un homme maigre avec un tatouage sur le dos d’une main, à qui la chemise couverte de taches de graisse donnait une allure infâme, tandis qu’il balayait d’un air écœuré la sciure du carrelage jonché de serviettes froissées et de débris de gambas. Coy avait en face de lui un miroir qui faisait la publicité de la bière San Miguel, et sa tête se reflétait au milieu de la liste des tapas et des plats écrite en lettres blanches. Il voyait ses yeux exactement entre les mots *jambon à la tomate* et *poulpe à la vinaigrette,* ce qui n’était pas non plus pour remonter le moral à qui que ce soit. Il les étudiait avec méfiance, en les interrogeant sur ce qu’il allait faire dans les prochaines heures.

— Je veux coucher avec elle, dit-il au serveur.

— Nous voulons tous ça, répondit l'autre, philosophe, sans arrêter de balayer.

Coy acquiesça et finit par porter le verre à ses lèvres. Il but un peu, se regarda de nouveau dans le miroir et fit une grimace.

— Le problème, dit-il, c'est qu'elle ne joue pas franc-jeu.

— Elles ne le font jamais.

— Mais elle est très belle. La garce.

— Elles le sont toutes.

Le serveur avait posé le balai dans un coin pour retourner derrière le comptoir et se servir une bière. Coy le vit boire lentement la moitié du verre sans reprendre son souffle, puis il passa en revue les photos du Rayo et termina sur l'affiche d'une corrida qui avait eu lieu à Las Ventas sept ans plus tôt. Il défit les boutons de sa vareuse et mit ses mains dans les poches de son pantalon. Il sortit quelques pièces, les aligna sur le comptoir et joua à en faire glisser une sans bouger la première ni toucher la troisième.

— Je suis en train de me mettre dans le pétrin.

Cette fois le serveur ne répondit pas tout de suite. Il observait la mousse de sa bière.

— Tant pis, si elle en vaut la peine, dit-il au bout d'un instant.

— Je ne le sais pas encore. – Coy haussait les épaules. – Il y a un bateau coulé, comme dans les films… Et j'ai même l'impression qu'il y a des méchants.

L'autre le regarda pour la première fois. Il semblait presque intéressé.

— Dangereux ?

— Pas la moindre foutue idée.

Ils restèrent silencieux plus longtemps. Il continua à jouer et à boire à petits coups pendant que le serveur terminait son demi, rencogné au bout du comptoir. Puis il sortit de sous le zinc un paquet de cigarettes et se mit à fumer sans en offrir une à Coy. Sur sa main tatouée, il y avait quatre points bleus entre les phalanges du pouce et de l'index : une marque carcérale typique. Il était jeune, il n'avait donc pas pu faire beaucoup de prison. Deux ou trois ans, calcula Coy. Ou quatre, ou cinq.

— J'ai l'impression, dit Coy, que je vais continuer. L'autre acquiesça lentement et ne dit rien. Coy laissa deux pièces sur le comptoir, rangea le reste et sortit.

IV. Latitude et longitude

Tu me demandes par quelles latitude et longitude je me trouve ; je n'ai pas la moindre idée de ce que sont la latitude et la longitude, mais ce sont deux mots fantastiques.

Lewis Carroll,

Alice au pays des merveilles

Allongé par terre, Zas remuait la queue, la tête posée sur un soulier de Coy. Un rayon de soleil entrait en oblique par la fenêtre, faisant briller le poil doré du labrador, et aussi le compas à pointes sèches, les règles parallèles et le rapporteur qui se trouvaient sur la table, achetés le matin même à la librairie Robinson. Les règles parallèles et le rapporteur étaient des Blundell Harling, le compas un W & HC en laiton et acier inoxydable choisi par Coy en même temps que deux crayons à mine tendre, une gomme, un cahier à feuilles quadrillées et les dernières éditions mises à jour du Livre des phares et des Instructions nautiques numéro 3 de l'Institut hydrographique de la Marine, correspondant aux côtes espagnoles de la Méditerranée. Tanger Soto avait payé avec sa carte de crédit, et le tout était maintenant sur la table du séjour de l'appartement du Paseo de l'Infante Isabelle. L'*Atlas* d'Urrutia était également au rendez-vous, ouvert sur la carte numéro 12, et Coy passait ses doigts sur la surface légèrement rugueuse de l'épais papier, blanc et intact après avoir survécu à deux cent cinquante années de guerres, de catastrophes, d'incendies et de naufrages. *Du mont Cope à la tour Herradora ou Horadada*. Le relevé embrassait soixante milles de côtes : horizontal et en direction de l'est jusqu'au cap de Palos, et vertical vers le nord depuis ce point, comme les deux côtés d'un rectangle, incluant le lac d'eau salée de la « Mar Menor », la petite mer, séparé de la

Méditerranée par l'étroite bande de sable de La Manga. À part l'erreur qu'il avait déjà repérée quand il avait vu la carte pour la première fois – Palos à quelques minutes au sud de la latitude réelle –, le tracé de la côte était rigoureux pour l'époque : la vaste baie sablonneuse de Mazarrón à l'ouest du cap Tiñoso, la côte rocheuse et la crique de Portus à l'est, le port de Carthagène avec la petite croix menaçante qui indiquait la basse de l'île d'Escombreras à l'entrée de la passe et, ensuite, à nouveau les rochers jusqu'à la pointe de Palos et les sinistres îles Hormigas, avec l'unique havre de l'anse de Portman, que la carte montrait encore vierge du limon des mines qui devait la rendre inaccessible plus tard. La gravure était d'une qualité extraordinaire avec de délicats pointillés et de fines lignes pour indiquer les différents accidents géographiques, et elle comportait, comme toutes les autres illustrations de l'atlas, une superbe légende située dans le coin supérieur gauche : *Présentée au Roi Notre Maître par son Excell. Don Zenón de Somodevilla, marquis de la Ensenada, et établie par M. le capitaine de vaisseau Don Ignacio Urrutia Salcedo*. Outre la date – *Année 1751* – le cartouche comprenait aussi l'indication : *Les chiffres de la Sonde sont des Brasses de deux Toises de Castille*. Coy arrêta son doigt sur cette ligne et lança un regard interrogateur à Tanger. – Une toise de Castille, dit-elle, était formée de trois pieds de Burgos. Soit quatre-vingt-trois centimètres et demi… La moitié de ce que vous autres marins appelez une brasse. Six pieds faisaient une brasse espagnole. Un mètre soixante-sept.

— C'est bien ça.

Coy acquiesça et reporta ses yeux sur la carte pour observer les petits chiffres qui indiquaient les profondeurs aux abords des mouillages, caps et récifs. Aujourd'hui les sondeurs sont électroniques, et en une demi-seconde ils donnent le relief exact du fond de la mer avec ses profondeurs ; mais au milieu du XVIIIe siècle ces données ne

pouvaient s’obtenir que par un laborieux travail consistant à sonder à la main au moyen d’une longue ligne lestée de plomb à son extrémité. Si les sondes dont il était fait état dans l’Urrutia étaient étalonnées en brasses, il serait nécessaire de convertir en mètres chacune des indications de profondeur pour les faire coïncider avec les cartes espagnoles modernes. Deux unités, sur la carte d’Urrutia, devenaient ainsi, approximativement, trois mètres et demi.

Il y avait deux tasses de café vides sur un côté de la table, près des crayons et de la gomme. Il y avait aussi un cendrier propre et un paquet de cigarettes anglaises dans lequel elle puisait de temps en temps. Une musique sortait de la minichaîne : ancienne, peut-être française ou italienne, très agréable ; une mélodie qui, pour Coy, évoquait des jardins aux haies taillées symétriquement, des fontaines en pierre et des palais au bout d’allées rectilignes. Il regarda le profil de la femme au-dessus de la carte marine. Il se dit que cette musique lui allait bien. Aussi bien que la chemise kaki qu’elle portait sur son tee-shirt de coton blanc : une chemise masculine, militaire, avec de grandes poches. La mise négligée lui était aussi seyante que les vêtements de ville, avec ce jean qui serrait étroitement les hanches et les genoux, découvrant les chevilles nues – il constata avec une stupeur délicieuse qu’elles étaient également couvertes de taches de rousseur – sur les chaussures de tennis.

En se penchant, Coy étudia attentivement les échelles de latitudes et de longitudes. Depuis que les Phéniciens ont commencé à sillonner la Méditerranée, toute la science nautique a été orientée vers le moyen de fournir au marin sa position sur la carte ; une fois la position établie, il était possible de connaître la route à suivre et les dangers de celle-ci. Les cartes, les portulans et les routiers n’étaient rien d’autre que des guides utiles, des manuels pour appliquer physiquement les calculs astronomiques, géographiques, chronométriques, et leur combinaison, qui permettaient,

directement ou par estime, d’obtenir la situation sur les méridiens – latitude nord ou latitude sud par rapport à l’équateur – et sur les parallèles – longitude est ou longitude ouest par rapport au méridien correspondant. La latitude et la longitude aidaient à se situer sur une carte hydrographique, en utilisant les échelles indiquées sur son cadre. Des échelles qui, sur les cartes modernes, sont détaillées en degrés, minutes et dixièmes, chaque minute équivalant à un mille nautique conventionnel de 1 852 mètres. La position sur les parallèles s’établissait en utilisant l’échelle qui figurait sur la partie inférieure de chaque carte ; et la position sur les méridiens, au moyen de celle qui était à gauche et à droite. Puis, avec l’aide du compas et des règles, on faisait se croiser les lignes des deux positions et, à leur intersection, si les calculs avaient été faits correctement, se trouvait le point où était le bateau. La question se compliquait avec les facteurs annexes, tels que la déclinaison magnétique, les courants marins et autres éléments qui demandaient des calculs complémentaires. Il y avait aussi une grande différence entre naviguer avec les cartes planes utilisées par les Anciens, où méridiens et parallèles restent équidistants sur le papier, et avec les cartes sphériques, plus ajustées à la forme réelle de la Terre, où les distances entre les méridiens se réduisent à mesure qu’ils se rapprochent des pôles. De Ptolémée à Mercator, la transition a été longue et complexe ; et les relevés hydrographiques n’ont commencé à atteindre la perfection qu’à la fin du XVIIIe siècle, avec l’emploi du chronomètre marin pour déterminer la longitude. Quant à la latitude, celle-ci s’établissait depuis l’Antiquité par l’observation et la déclinaison astronomique ; l’arbalète, l’octant et le moderne sextant.

— Quelle était la position du *Dei Gloria* au moment où il a coulé ?

— 4° 51' de longitude est… Et 37° 2' de latitude nord. Elle avait répondu sans hésiter. Coy fit un signe affirmatif et se pencha un peu plus pour porter ces coordonnées sur la carte déployée. En percevant ce mouvement, Zas s’agita un peu, souleva la tête puis la reposa sur la chaussure.

— Ils ont dû faire le point en prenant des relèvements sur la terre, dit Coy. C’est le plus probable, puisqu’ils naviguaient en vue de la côte… Je ne les imagine pas, en pleine poursuite, prenant la hauteur du soleil avec l’octant. En revanche, s’ils ont fait le point à l’estime, cela risque de nous poser un sérieux problème… Dans ce cas, c’est très aléatoire. Tu calcules la vitesse, le cap, la dérive et les milles parcourus. L’erreur peut être grande. Aux temps de la marine à voiles, les marins appelaient cette position obtenue à l’estime le « point de fantaisie ».

Elle le regardait. Sérieuse, concentrée. Suspendue à chacune de ses paroles.

— Tu as beaucoup navigué à la voile ?

— Oui. Surtout quand j’étais jeune. J’ai été un an élève à bord de l’*Estrella del Sur,* une goélette à hunier transformée en bateau-école. J’ai aussi passé beaucoup de temps sur le *Carpanta,* le voilier d’un ami… Et il y a les livres, bien sûr. Les romans et les livres d’histoire.

— Toujours sur la mer ?

— Toujours.

— Et la terre ?

— La terre, je préfère la tenir à vingt milles par le travers.

Tanger acquiesça, comme si ces paroles confirmaient quelque chose.

— Le combat a eu lieu après le lever du jour, précisa-t-elle enfin. Et on y voyait clair.

— Donc le plus probable est qu'ils ont pris des repères sur la terre. En relevant des amers. Il leur suffisait d'en croiser deux pour situer leur position… Je suppose que tu sais comment on fait.

— Plus ou moins. – Elle souriait mais manquait d'assurance. – Mais je n'ai jamais vu vraiment un marin le faire.

Coy prit le rapporteur, un carré en plastique transparent dont les bords portaient imprimée la graduation des trois cent soixante degrés de la circonférence numérotés de dix en dix. Cela permettait de calculer les routes avec exactitude, en transférant les indications de l'aiguille magnétique du bateau sur le papier des cartes nautiques.

— C'est facile : tu cherches une pointe ou un amer quelconque que tu puisses identifier. – Il posa la gomme sur la carte pour représenter une embarcation imaginaire puis fit glisser le rapporteur jusqu'à la côte la plus proche. – Ensuite tu la situes avec le compas de bord, la boussole, et cela te donne, par exemple, 45° par rapport au nord. Alors tu reviens à la carte et tu traces une ligne qui part de cette pointe dans le sens opposé, en direction de 225°. Tu vois ? Après quoi, tu prends un autre repère qui forme un angle significatif avec le premier ; une autre pointe, une montagne ou ce que tu voudras. S'il te donne, par exemple, 315°, tu traces une ligne dans le sens opposé sur la carte, en direction de 135°. Ton bateau se situe au croisement des deux lignes. Si les repères à terre sont précis, la méthode est sûre. Et encore plus sûre si tu complètes avec un troisième relèvement.

Tanger avait pincé les lèvres, pensive. Elle regardait la gomme avec autant de concentration que s'il s'agissait réellement d'un bateau naviguant au large de cette côte imprimée sur le papier. Coy prit un crayon et parcourut le tracé de la carte.

— Cette côte a des plages basses et sablonneuses, expliqua-t-il, mais surtout des zones escarpées, avec de hauts rochers. Les amers y abondent pour se situer à vue… J'imagine que le pilote du *Dei Gloria* a pu le faire facilement. Il l'a peut-être fait pendant la nuit, s'il y avait de la lune et si la côte se découpait bien… Encore que, dans ces conditions, ce soit moins facile. À l'époque, il n'y avait pas de phares comme aujourd'hui. Une tour avec un fanal, parfois. Mais je doute qu'il y en ait eu une dans ces parages.

Sûrement pas, se dit-il en regardant la carte. Non, en cette nuit du 3 au 4 février 1767, il n'y avait sûrement pas de lumière ni d'autre repère réconfortant, ni de guide, ni rien de rien, à part peut-être la ligne de la côte se découpant sous la lune sur bâbord. Il pouvait imaginer la scène : le navire qui fait route au largue, portant toute sa toile, le vent sifflant dans le gréement, le pont du brigantin qui gîte sur tribord, le bruissement de l'eau qui court le long de la lisse et la clarté lunaire qui ponctue de scintillements la houle sur le bord au vent. Un homme de confiance à la barre, la tension de la veille sur le pont, aux aguets, scrutant l'obscurité vers l'arrière. Pas une seule lumière à bord, et le capitaine debout sur la dunette, le visage préoccupé tourné vers le haut, vers la pyramide fantomatique de toile blanche déployée, attentif aux craquements et se demandant si la mâture et les manœuvres endommagées par la tempête de l'Atlantique allaient tenir le coup. Muet, pour qu'aucun des hommes qui ont foi en lui ne devine son inquiétude, mais calculant mentalement la distance, le cap, la dérive, les bords, avec l'angoisse de celui qui sait qu'une décision erronée mènera le bateau et son équipage au désastre. Il ignore sans doute encore sa position exacte et cela augmente son inquiétude. Coy imaginait ses coups d'œil à la ligne noire de la côte défilant à deux ou trois milles, proche mais interdite, aussi dangereuse dans l'obscurité que les canons de l'ennemi ; il se tourne ensuite vers l'arrière,

comme le font ses matelots : vers la nuit où, tantôt invisible, tantôt se dessinant confusément comme une ombre imprécise, navigue en fendant la mer le chébec corsaire qui leur donne la chasse. Et il regarde de nouveau vers la côte, et vers la mer devant la proue, puis encore une fois en haut, attentif au bruit qui vient de cette région où semblent osciller les étoiles, aux gémissements des manœuvres ou au craquement des mâts de perroquet qui glace le cœur des hommes groupés près des haubans sur le bord au vent, silhouettes noires et silencieuses dans l'obscurité. Des hommes qui, comme le capitaine lui-même, seront tous morts, sauf un, le lendemain à la même heure.

— Comment vois-tu nos possibilités ?

Coy cligna des yeux comme s'il revenait à l'instant même du pont du brigantin. Tanger le regardait avec attention, dans l'attente d'une réponse. Il était évident qu'elle avait elle-même tout considéré sous tous les angles, mais qu'elle voulait l'entendre de sa bouche. Il haussa les épaules :

— Le premier problème est que l'équipage du *Dei Gloria* s'est situé sur cette carte, non sur les cartes modernes. Et que nous, nous devons nous situer avec des cartes modernes, même si nous nous servons de celle-là comme point de départ… Il faudrait calculer les différences entre l'Urrutia et les cartes actuelles. Mesurer les degrés exacts, et tout le reste. Nous savons déjà que, sur l'Urrutia, le cap de Palos est quelques minutes plus au sud… – Il indiqua la carte avec le crayon. – Comme tu peux voir, toute la ligne de la côte depuis le cap de Agua a été dessinée en la supposant presque horizontale, alors qu'en réalité elle est légèrement oblique, comme ça, en montant vers le nord-est. Regarde où se trouve la basse de la Hormiga sur l'Urrutia, et où elle est sur la carte moderne.

Il prit le compas à pointes sèches, obtint la distance du cap de Palos au parallèle le plus proche, puis porta le

compas sur l’échelle verticale à la gauche de la carte, pour la mesurer en milles. Elle suivait ses mouvements avec attention, la main immobile sur la table tout près du bras de Coy. La chevelure blonde et souple pendait de nouveau sur son visage, en lui frôlant le menton.

— Nous allons calculer exactement… – Coy nota les chiffres au crayon sur une page du cahier. – Tu vois ? Les 37° 35' de l’Urrutia deviennent… Voilà : 37° 38' de latitude réelle. En réalité, 37° 37' et 30 ou 40' exprimé en chiffres pour une carte marine moderne où les secondes figurent comme une fraction décimale ajoutée aux minutes, cela donne 37° 37,5'. Ce qui fait deux milles et demi d’erreur ici, à la pointe du cap de Palos. Peut-être un mille au cap Tiñoso. Cette différence est fondamentale, s’il s’agit d’une épave… D’un bateau coulé. Il peut se situer tout près de la côte, à vingt ou trente mètres, et alors c’est facile d’y accéder, ou trop loin, avec des sondes qui vont croissant et passent à cent, deux cents mètres et plus, ce qui rend impossible de descendre jusqu’à lui ou même de le repérer.

Il s’arrêta pour la regarder. Elle observait, le visage encore penché, les chiffres des sondes marqués sur la carte. Il était évident que Tanger savait parfaitement tout cela. Peut-être avait-elle besoin que quelqu’un le lui confirme à voix haute, pensa Coy. Peut-être veut-elle qu’on lui dise qu’il est possible de le faire. La question subsiste : pourquoi moi ?

— Tu crois que tu peux descendre jusqu’à cinquante mètres ? demanda-t-elle.

— Je suppose que oui. Je suis descendu au-dessous de soixante, mais la limite de sécurité est de quarante. Et j’avais vingt ans de moins… Le problème c’est qu’on ne peut pas tenir longtemps à cette profondeur-là, du moins avec l’équipement d’air comprimé courant… Tu ne plonges pas ?

— Non. Ça me fait affreusement peur. Et pourtant… Coy continuait de rassembler les bouts épars. Marin.

Plongeur. Connaissance de la navigation à voiles. Il se dit que c'était limpide, elle ne l'avait pas choisi pour le plaisir de la conversation. Donc, ne te monte pas la tête, mon vieux. Ce n'est pas ta frimousse qui l'intéresse. En supposant qu'on ait pu jamais appeler ta gueule une frimousse.

— Jusqu'à quelle profondeur penses-tu pouvoir plonger ? voulut savoir Tanger.

— Parce que tu me laisseras descendre seul, sans voir ce que je fais ?

— J'ai confiance en toi.

— C'est bien ça qui me gêne. Que tu aies tellement confiance en moi.

En disant j'ai confiance en toi, elle s'était enfin tournée vers lui. Dur, pensa-t-il. On dirait qu'elle passe ses nuits à planifier chacun de ses gestes. Il observa la chaîne en argent qui disparaissait dans l'encolure du tee-shirt blanc, vers les volumes suggestifs qui se dessinaient sous la chemise ouverte. Il fit un effort pour ne pas céder à l'impulsion de la lui arracher pour jeter un coup d'œil.

— Sauf équipement spécial, la limite qu'un plongeur peut atteindre sans problème ne dépasse pas quatre-vingts mètres, expliqua-t-il. Et c'est déjà très profond. De plus, s'il travaille, il dépense plus d'air, et tout se complique… Il faut utiliser des mélanges, et observer à plusieurs reprises des seuils de décompression.

— Ce n'est pas si profond. Du moins, je le crois.

— Et tu as fait tes calculs ?

— Dans la mesure de mes moyens.

— Je te trouve bien sûre de toi.

Coy souriait. Juste un demi-sourire, mais cela ne sembla pas plaire à Tanger.

— Si j’étais si sûre de moi que ça, je n’aurais pas besoin de toi.

Il se carra sur la chaise. Le mouvement fit se lever Zas, qui lui donna quelques coups de langue affectueux sur le bras.

— Dans ce cas, estima-t-il, il y a peut-être une possibilité de descendre. Encore que cette question des positions soit toujours relative, même avec des cartes modernes et le GPS. Il n’est pas facile de trouver un bateau, ou ce qui peut en rester. Et encore moins quand il a sombré il y a deux siècles et demi… Cela dépend de la nature du fond et de beaucoup d’autres facteurs. La carcasse peut s’être décomposée, ou la vase peut recouvrir l’épave. Et puis il y a les courants, la mauvaise visibilité…

Tanger avait pris le paquet de cigarettes, mais elle se bornait à le faire tourner entre ses doigts. Elle contemplait le visage du Héros.

— Tu as une grande expérience de plongeur ?

— Moyenne. J’ai suivi un cours au Centre de plongée de la Marine, et j’ai travaillé deux étés à nettoyer des coques de navires avec une brosse en fer, sans voir plus loin que le bout de mon nez. Et puis, pendant les vacances, je remontais des amphores avec Pedro le Pilote.

— Pedro le Pilote ?

— Le patron du *Carpanta.* Un ami.

— C’est interdit, aujourd’hui.

— D’avoir des amis ?

— De remonter des amphores.

Elle avait reposé la boîte et regardait Coy. Celui-ci crut apercevoir une étincelle d’intérêt plus intense briller dans ses yeux.

— Ça l’était déjà, admit-il. Mais la clandestinité donnait du piment. Et puis les gardes civils n’allaient pas fouiller dans

ton sac quand tu revenais d’une plongée, dans un port où tu étais connu. Tu leur disais bonjour, ils te disaient bonjour, tu souriais, et c’était tout. À l’époque, devant Carthagène, la côte était un immense champ de vestiges archéologiques. Je cherchais surtout les cols d’amphore, qui sont très jolis, et des pots… Je me servais d’une raquette de ping-pong pour remuer le sable qui les recouvrait. Et je suis arrivé à en avoir des douzaines.

— Qu’est-ce que tu en faisais ?

— J’en faisais cadeau à mes amies.

Ce n’était pas exact, du moins pas tout à fait. Une fois à terre, Coy et le Pilote avaient vendu ces amphores, passées discrètement sous le nez des carabiniers, à des touristes et à des antiquaires en se partageant les bénéfices. Quant aux amies, Tanger ne demanda pas si elles étaient nombreuses. En réalité, de cette époque, l’une d’elles avait laissé à Coy un souvenir particulièrement tendre : elle s’appelait Eva et était américaine, fille d’un technicien de la raffinerie d’Escombreras. Une fille saine, blonde et bronzée, aux dents blanches et aux épaules de championne de planche à voile, avec qui il avait passé un été quand il faisait ses études navales. Elle riait aux éclats pour n’importe quoi, elle avait des cuisses magnifiques et elle était passive et tendre lorsqu’ils faisaient l’amour dans des criques cachées au milieu des à-pic de roches noires, la mer léchant leurs jambes, couverts de sel et de sable dans l’embrasement des couchers de soleil.

Longtemps, Coy avait gardé sur ses doigts et ses lèvres le goût de sa chair et de son sexe : sel, iode, eau séchant sur une peau rendue ardente par le feu solaire. Il avait également conservé pendant quelques années une photo : elle, devant la mer, torse nu, cheveux humides, la tête en arrière pour boire du vin à la régalade, des filets rouges coulant comme du sang entre les seins menus, insolents de

jeunesse. Comme toute bonne jeune Américaine, sa mémoire historique, réduite à deux ou trois siècles au plus, avait eu du mal à admettre, incrédule, que le fragment de terre cuite avec des anses donné par Coy – un élégant col d'amphore à huile du Ier siècle, venant de l'épave du *Capitán* – avait passé deux mille ans au fond de la mer au bord de laquelle ils s'étaient aimés cet été-là.

— Bref, tu connais bien les parages… dit Tanger.

Ce n'était pas une question, mais une réflexion à voix haute. Elle semblait satisfaite, et il fit un geste vague sur la carte.

— Sur certains points, oui. Surtout entre le cap Tiñoso et le cap de Palos. J'ai même visité quelques épaves… Mais je n'ai jamais entendu parler du *Dei Gloria.*

— Ni toi ni personne. Et plusieurs raisons expliquent cela. D'abord, il y avait un mystère quelconque à bord ; comme le prouvent le peu de précisions obtenues du pilotin et son étrange disparition. De plus, la position qu'il a donnée aux autorités maritimes…

— En supposant qu'elle ait été authentique…

— Il nous faut bien le supposer, puisque nous n'avons rien d'autre.

— Et si elle ne l'est pas ?

Tanger haussa les sourcils et se rejeta contre le dossier de sa chaise en soupirant.

— Alors toi et moi aurons perdu notre temps.

Elle semblait soudain fatiguée, comme si la remarque de Coy lui faisait entrevoir la possibilité d'un échec. Cela ne dura qu'un moment, durant lequel elle resta ainsi, à regarder la carte ; puis elle posa une main ferme sur la table, pointa le menton et dit qu'il y avait d'autres raisons pour lesquelles le bateau n'avait pas été recherché. La position donnée par le pilotin le situait dans une zone d'accès

difficile en 1767. Par la suite, la technique avait rendu plus facile ce type de recherches sous-marines, mais alors personne ne se souvenait plus du *Dei Gloria,* enfoui sous des liasses d'archives poussiéreuses.

— Jusqu'à ce que tu apparaisses, fit remarquer Coy.

— Oui. Ç'aurait pu être n'importe qui d'autre, mais en l'occurrence, c'est moi. J'ai trouvé le document et je me suis mise au travail. Que pouvais-je faire d'autre ?… – Elle caressa des doigts, presque affectueusement, le Héros sur le paquet de cigarettes. – Ça ressemblait au genre de rêves qu'on a parfois quand on est petit. La mer, le trésor…

— Tu as dit qu'il n'y avait plus de trésors…

— C'est vrai ; il n'y en a plus. Du moins s'agissant de lingots, de doublons ou autres pièces d'or. Mais le charme persiste… Je vais te montrer quelque chose.

Elle semblait changée, rajeunie, lorsqu'elle se leva pour se diriger vers les livres de l'étagère : peut-être parce qu'il y avait, dans ce mouvement, quelque chose de décidé, de volontaire, qui faisait flotter les pans de sa chemise militaire ouverte, ou parce que ses yeux étaient plus bleu marine que jamais et qu'ils semblaient sourire quand elle revint à la table avec deux albums de Tintin dans les mains : *Le Secret de la Licorne* et *Le Trésor de Rackham le Rouge.*

— L'autre jour, tu m'as dit que tu n'étais pas tintinophile, non ?

Coy hocha la tête devant l'étrange question, et répéta que non, mais alors pas du tout. Ses livres à lui avaient été *L'Ile au trésor, Jerry dans l'île,* et autres romans sur la mer de Stevenson, Jules Verne, Daniel Defoe, Marryat et Jack London, avant de passer avec armes et bagages à *Moby Dick.* Conrad était venu ensuite, tout naturellement, avec *La Ligne d'ombre* et avec le temps.

— Et c'est vrai que tu ne lis que des livres sur la mer ?

— Oui.

— Sérieusement ?

— Sérieusement. Ceux-là je les ai tous lus. Ou presque tous.

— Quel est ton préféré ?

— Je n’ai pas de préféré. Il n’y a pas de livres qu’on puisse séparer des autres. Tous les livres qui parlent de la mer, depuis *l’Odyssée* jusqu’au dernier roman de Patrick O’Brian, se tiennent, comme une bibliothèque.

— La bibliothèque de Borges…

Elle souriait, et Coy haussa les épaules avec simplicité.

— Je ne sais pas. Je n’ai jamais rien lu de ce Borges. Mais ce que je dis est vrai : la mer est pareille à une bibliothèque.

— Les livres qui parlent des choses de la terre ferme sont également intéressants.

— Si tu le dis…

Alors Tanger, qui tenait les deux albums contre sa poitrine, se mit à rire et, du coup, on aurait dit une autre femme. Elle rit franchement, joyeusement, puis elle dit : Mille millions de tonnerre de Brest ! Elle dit cela en grossissant sa voix comme l’aurait fait un pirate borgne à jambe de bois avec un perroquet sur l’épaule ; et tandis que le soleil qui entrait par la fenêtre dorait davantage encore les mèches asymétriques de sa chevelure, elle s’assit de nouveau près de Coy, ouvrit les *Tintin* et les feuilleta. Ici aussi, il y a de la mer, dit-elle. Regarde. Ici l’aventure est encore possible. J’ai pu me soûler mille fois avec le capitaine Haddock – le whisky Loch Lomond, tiens-le-toi pour dit, n’a pas de secrets pour moi. J’ai aussi sauté en parachute sur l’île Mystérieuse avec le drapeau vert de la FEIC dans les bras, j’ai traversé d’innombrables fois la frontière entre la Syldavie et la Bordurie, j’ai juré par les moustaches de Plekszy-Gladz, j’ai navigué sur le *Karaboudjan,* le *Ramona,*

le *Speedol Star,* l'*Aurora* et le *Sirius* – sûrement plus de bateaux que toi –, j'ai cherché le trésor de Rackham le Rouge, toujours vers l'ouest, et j'ai marché sur la Lune tandis que Dupont et Dupond, les cheveux teints, faisaient les clowns dans le Cirque d'Hipparque. Et quand je suis seule, Coy, quand je suis très seule, vraiment très seule, alors j'allume une cigarette de ton ami le Héros, je fais l'amour avec Sam Spade et je rêve de faucons maltais tout en convoquant autour de moi, dans la fumée, les vieux amis : Abdallah, Alcazar, Séraphin Lampion, Chester, Zorrino, Szut, Oliveira da Figueira, et sur la minichaîne résonne l'air des bijoux de *Faust* dans un vieil enregistrement de Bianca Castafiore…

Elle avait posé, tout en parlant, les deux albums sur la table. C'étaient de vieilles éditions, l'une avait le dos en toile bleue, l'autre en toile verte. La couverture du premier album montrait Tintin, Milou et le capitaine Haddock portant un chapeau à plumes, et un galion naviguant toutes voiles dehors. Sur le second, Tintin et Milou parcouraient le fond de la mer dans un sous-marin en forme de requin.

— C'est le sous-marin du professeur Tournesol… dit Tanger. Quand j'étais enfant, je faisais des économies pour acheter ces livres, grâce aux anniversaires, fêtes et étrennes, comme l'aurait fait Scrooge… Tu sais qui était Ebenezer Scrooge ?

— Un marin ?

— Non. Un avare. Le chef du gentil Bob Cratchit.

— Connais pas.

— Aucune importance, poursuivit-elle. J'économisais sou à sou pour aller ensuite à la librairie et en ressortir avec un de ces albums-là dans les mains, retenant mon souffle, jouissant du contact du carton dur, des couleurs des superbes couvertures… Et ensuite, seule, j'ouvrais les pages en respirant l'odeur du papier, de l'encre fraîche bien

imprimée, avant de m'absorber dans la lecture. C'est ainsi que, un à un, j'ai réuni les vingt-trois… Depuis, beaucoup de temps a passé ; mais aujourd'hui encore, en ouvrant un *Tintin,* je peux sentir ce parfum que, depuis lors, j'ai associé à l'aventure et à la vie. Avec les films de John Ford et de John Huston, *Les Aventures de William Brown* et quelques autres livres, ces albums ont formaté à jamais les disquettes de mon enfance.

Elle avait ouvert *Le Trésor de Rackham le Rouge* à la page 40. Sur une grande illustration centrale, Tintin, équipé en plongeur, s'approchait, au fond de la mer, de l'épave impressionnante de la *Licorne.*

— Regarde bien cette image, dit-elle sur un ton solennel. Elle a marqué ma vie.

Elle avait posé le bout des doigts sur la page avec une extrême délicatesse, comme si elle craignait d'en abîmer les couleurs. Coy qui ne regardait pas l'album mais qui la regardait, elle, put voir qu'elle continuait de sourire, absente, avec cette expression qui la rajeunissait en la faisant ressembler davantage à la jeune fille que son père tenait dans ses bras sur la photo encadrée. Une expression de bonheur, pensa-t-il. Comme si le compteur était encore à zéro. Non loin, il y avait la coupe en argent cabossée à laquelle manquait une anse. Championnat de natation juniors. Premier prix.

— J'imagine, ajouta-t-elle au bout d'un instant, les yeux encore fixés sur le livre, que, toi aussi, il t'est arrivé de rêver parfois.

— Bien sûr.

Il pouvait comprendre. Ce n'était pas un album, ni la coupe en argent, ni la photo, ni rien qui eût à voir avec ce qu'elle avait en mémoire ; mais il existait un point de rencontre, un territoire où il était facile de la retrouver. Peut-être Tanger n'était-elle pas tellement différente, en fin de

compte. Peut-être, pensa-t-il, est-elle d’une certaine façon des nôtres ; même si, par définition, chacun de nous navigue, chasse, combat et se noie seul. Bateaux qui passent dans la nuit. Quelques lumières au loin, visibles un instant, suivant souvent la route inverse. Parfois un bruit lointain, le bourdonnement des machines. Puis de nouveau le silence quand tout disparaît dans l’obscurité, et que la lueur s’éteint dans le vide noir de la mer.

— Bien sûr, répéta-t-il.

Il ne dit rien de plus. Son illustration à lui, l’image dans l’album de sa mémoire, était celle d’un port méditerranéen dont les vieilles pierres enfermaient trois mille ans d’histoire, entouré de montagnes et de châteaux dont les meurtrières, en d’autres temps, avaient été garnies de canons. Des noms tels que fort de la Navidad, digue de Curra, phare de San Pedro. Une odeur d’eau calme, de wharfs humides, et le lebeche, le vent de sud-ouest, agitant les pavillons des bateaux amarrés et les fanions de bouées des palangres des barques de pêche. Des hommes immobiles, retraités oisifs face à la mer, assis sur les vieux bollards en fer. Des filets au sol, les flancs rouillés des cargos à quai ; et cette odeur de sel, de brai et de mer croupie, dense, des ports qui ont vu aller et venir d’innombrables bateaux et d’innombrables vies. Dans la mémoire de Coy, un enfant se mouvait au milieu de tout cela ; un enfant brun et maigre, un cartable plein de livres d’école sur le dos, qui séchait la classe pour regarder la mer, se promener le long des bateaux dont il voyait descendre des hommes blonds et tatoués qui parlaient des langues incompréhensibles. Pour voir larguer les amarres qui tombaient avec un clapotis et étaient remontées à bord avant que le flanc de fer ne s’éloigne du quai et que le bateau ne vire vers la passe, entre les phares, en direction de la haute mer, à la recherche de ces chemins qui ne laissent pas de trace, juste un fugace sillage d’écume, des chemins sur lesquels le gamin avait la

certitude de partir un jour, lui aussi. C'était là son rêve à lui, l'image qui avait marqué sa vie à jamais : la nostalgie précoce, prématurée, de la mer dont la voie d'accès était les ports vieux et sages, peuplés de fantômes qui dormaient entre leurs grues, à l'ombre des hangars. Les ferrailles usées à force de tosser contre les wharfs. Les hommes qui restaient toujours calmes, immobiles, durant des heures, et pour qui le pliant, la canne à pêche, la cigarette n'étaient que des prétextes, alors que la seule chose qui comptait au monde pour eux était de regarder la mer. Les grands-pères qui tenaient leurs petits-enfants par la main, et tandis que les gosses posaient des questions ou montraient les mouettes, eux, les vieux, plissaient les yeux pour regarder les bateaux amarrés et la ligne de l'horizon de l'autre côté des feux, comme s'ils cherchaient quelque chose qu'ils avaient enfoui dans leur mémoire : un souvenir, un mot, une explication de ce qui leur était arrivé il y avait trop longtemps ou qui, peut-être, ne leur était jamais arrivé.

— Les gens sont trop bêtes, était en train de dire Tanger. Ils ne rêvent que de ce qu'ils voient à la télévision.

Elle avait remis les *Tintin* sur leur étagère. Elle était debout, les mains dans les poches de son jean, et le regardait. Maintenant, tout en elle était plus doux : l'expression de ses yeux, le sourire qu'elle avait aux lèvres. Coy acquiesça de la tête, sans bien savoir pourquoi. Peut-être pour l'encourager à continuer de parler, ou pour indiquer qu'il avait compris.

— Dis-moi ce que tu veux trouver sur le *Dei Gloria,* pour de bon.

Elle alla lentement vers lui et, un instant, déconcerté, il crut qu'elle allait lui caresser le visage.

— Je ne le sais pas. Je t'assure que je ne le sais pas.

— Elle était debout à côté de lui, s’appuyant des deux mains sur la table, et elle regardait la carte marine.

— Mais quand j’ai lu la déposition du pilotin, transcrite dans le langage sec d’un fonctionnaire, j’ai senti… Ce bateau fuyant avec toute sa toile, et le corsaire lui donnant la chasse… Pourquoi ne s’est-il pas réfugié à Aguilas ? Les routiers de l’époque y signalent un château et une tour avec deux canons sur le cap Cope, sous lesquels il aurait pu chercher protection.

Coy jeta un coup d’œil sur la carte. Aguilas, au sud-est de Cope, n’y figurait pas.

— Tu me l’as dit toi-même hier en me racontant l’histoire, dit-il. Le corsaire s’est probablement interposé entre lui et Aguilas, et le *Dei Gloria* a dû continuer à naviguer vers l’est. Le vent a pu tourner et lui être défavorable, ou peut-être le capitaine a-t-il craint les risques d’une arrivée de nuit. Il y a un tas d’explications… De toute manière, il a fini par aller sombrer dans la baie de Mazarrón. Il a peut-être voulu se réfugier sous la tour de l’Azohía. Cette tour est toujours là.

Tanger hocha la tête. Elle ne semblait pas convaincue.

— C’est possible. Mais il reste que c’était un brigantin marchand ; et pourtant, en se voyant perdu, il a livré combat. Pourquoi n’a-t-il pas amené son pavillon ?… Le capitaine était-il un entêté peu commun, ou y avait-il à son bord quelque chose de trop important pour être abandonné comme ça ?… Quelque chose qui valait la vie de tout l’équipage, et sur quoi même le gamin survivant n’a pas dit un mot ?

— Il n’était peut-être pas au courant.

— Peut-être. Mais qui étaient ces deux passagers que le manifeste d’embarquement n’identifie que par les initiales N. E. et J. L. T. ?

Coy se frotta la nuque, admiratif.

— Tu as le manifeste d’embarquement du *Dei Gloria ?*

— L’original, non. Mais une copie, oui. Je l’ai obtenue aux Archives générales maritimes de Viso de Marqués… J’y ai une amie.

Elle se tut, mais il était évident qu’elle avait encore quelque chose en tête. Elle fronçait les lèvres, et son expression n’avait plus rien de doux. Tintin était sorti de scène.

— Et puis il y a autre chose.

Elle dit cela et retomba dans son mutisme, comme si cette autre chose-là, elle ne la raconterait jamais. Elle resta un moment sans bouger, silencieuse.

— Le bateau, dit-elle enfin, appartenait aux Jésuites, tu t’en souviens ?… À un armateur valencien qui était leur homme de paille : Fornet Palau. Par ailleurs, Valence était le port de destination… Et tout cela se passe le 4 février 1767 deux mois avant que ne soit publiée la pragmatique royale de Charles III ordonnant « le bannissement des Jésuites des possessions espagnoles et l’occupation de leurs biens temporels … » Tu as une idée de ce que cela signifie ?

Coy dit que non, que l’histoire du règne de Charles III n’était pas son fort. Elle dut donc lui expliquer. Elle le fit très bien, en peu de mots, citant dates et événements clefs, sans se perdre en détails superflus. Le soulèvement populaire de 1766 à Madrid contre le ministre Esquilache, qui avait mis en péril la monarchie et dont on disait qu’il était inspiré par la Compagnie de Jésus. La résistance de l’Ordre aux idées des Lumières qui parcouraient l’Europe. L’hostilité du monarque et son désir de se libérer des Jésuites. La création d’un conseil secret, présidé par le comte d’Aranda, qui avait préparé le décret d’expulsion, et le coup de théâtre du 2 avril 1767, avec l’exil immédiat des Jésuites, la confiscation de leurs biens et l’extinction ultérieure de l’Ordre décidée par le pape Clément XIV… Tel était le contexte historique du

voyage et de la tragédie du *Dei Gloria.* Naturellement, rien ne permettait d'établir un lien direct entre les deux choses. Mais Tanger était historienne : elle avait l'habitude de considérer les faits et de les confronter, de formuler des hypothèses et de les développer. Il pouvait y avoir un lien, comme il pouvait ne pas y en avoir ; dans tous les cas, le *Dei Gloria* avait bel et bien sombré. Et, pour tout résumer, un bateau coulé était un bateau coulé – *stat rosa pristina nomine*, ajouta-t-elle, énigmatique. Et elle savait où.

— C'est une justification suffisante pour le chercher, conclut-elle.

À mesure qu'elle parlait, son expression se faisait plus dure, comme si, à l'heure de traiter de faits, le fantôme de la jeune fille qui s'était montré un moment plus tôt devant les pages de *Tintin* s'évanouissait. Le sourire avait disparu de ses lèvres et ses yeux avaient un éclat résolu, d'où le rêve était banni. Elle n'était plus la fille de la photo. À nouveau elle s'éloignait, et Coy en ressentit de l'irritation.

— Et les autres ?

— Quels autres ?

— Le dalmatien à la queue-de-rat grise. Le nain mélancolique qui surveillait ta maison la nuit dernière. Ils n'ont pas des bobines d'historiens, c'est le moins qu'on puisse dire. L'expulsion des Jésuites et Charles III, ça ne doit pas les faire particulièrement bander…

Il la vit hésiter devant la grossièreté. Ou peut-être seulement chercher la réponse adéquate :

— Cela n'a rien à voir avec toi, dit-elle lentement.

— Tu te trompes.

— Écoute. Si je te paye pour ce travail…

Pour l'amour de Dieu, se dit-il. Tu viens de faire une grave erreur, ma belle, indigne de toi. Si c'est ça ta réponse…

— Payer… Ne dis pas de conneries.

Il vit parfaitement comment Tanger encaissait le coup, déconcertée, puis levait la main pour lui demander de se calmer, allons, reprends-toi, d'accord j'ai gaffé. Discutons plutôt. Mais il était furieux.

— Tu crois vraiment que je suis assis ici parce que tu as l'intention de me payer ?…

Il avait dit « assis », et tout de suite il se trouva ridicule parce que, effectivement, il l'était. Il se leva en renversant sa chaise, avec tant de brusquerie que Zas, inquiet, recula. Tu ne m'as pas comprise, disait-elle. Non, pas du tout, je t'assure. Je t'explique seulement que ces hommes n'ont rien à voir là-dedans.

— Rien à voir, répéta-t-elle.

Elle semblait même apeurée, comme si, soudain, elle craignait de le voir prendre la porte et s'en aller, comme si elle n'avait jamais envisagé, jusqu'à cet instant, une telle éventualité. Coy éprouva une satisfaction perverse. En fin de compte, même si c'était par intérêt, elle avait peur de le perdre. Cela rendait la situation amusante. C'était déjà quelque chose.

— Ils ont tellement à voir que je te préviens : ou tu me dis tout ou tu en cherches un autre.

C'était comme un cauchemar, qui pourtant le faisait remonter dans sa propre estime. Une potion amère, au bord de la rupture et de la fin de la comédie ; mais il ne pouvait pas revenir en arrière.

— Tu ne parles pas sérieusement, dit-elle.

— Mais si, je suis très sérieux.

Il s'entendit parler, comme si c'était un étranger qui s'exprimait à sa place ; un ennemi prêt à tout expédier par-dessus bord et à expulser Tanger de sa vie pour toujours. Le problème, c'était qu'il ne pouvait naviguer qu'en remorque.

Comme lorsque le Torpilleur Tucumán commençait à tout casser, et que Coy n'avait d'autre choix que de respirer un bon coup, résigné, et d'empoigner le col brisé d'une bouteille, paré pour l'abordage.

— Écoute, ajouta-t-il. Je comprends que je puisse te sembler un peu simplet… Et même que tu m'aies pris pour un crétin. Sur terre, je ne suis pas grand-chose, c'est vrai. Pataud comme un canard. Mais tu me prends pour un arriéré mental.

— Tu es ici…

— Tu sais très bien pourquoi je suis ici. Mais ce n'est pas la question et, si tu le souhaites, nous pourrons en parler calmement une autre fois. En réalité, *j'espère* pouvoir en parler calmement une autre fois. Pour le moment, j'exige seulement que tu me dises dans quoi je m'embarque.

— Tu exiges ? – Elle le regardait avec un soudain mépris. – Ne me dis pas ce que je dois faire ou ne pas faire… Tous les hommes que j'ai connus ont toujours prétendu me dire ce que je devais faire ou ne pas faire.

Elle rit, sans desserrer les dents, comme fatiguée ; Coy décida qu'il y avait, dans son rire, une lassitude méditerranéenne. Quelque chose d'indéfinissable qui avait beaucoup à voir avec de vieux murs blanchis à la chaux, des églises aux fresques lézardées et des femmes en noir qui regardaient la mer entre le feuillage des vignes et des oliviers. Peu d'Anglo-Saxonnes, pensa-t-il, pourraient rire ainsi.

— Je ne te dis rien. Je veux seulement savoir ce que tu attends de moi.

— Je t'ai offert un travail…

— Oh merde ! Un travail.

Il se balança sur la pointe des pieds, attristé, comme s'il était sur le pont d'un bateau, prêt à sauter à terre. Puis il prit

sa vareuse et fit quelques pas vers la porte, Zas sur les talons, trottant joyeusement. Il y avait de la glace dans son cœur.

— Un travail, répéta-t-il, sarcastique.

Elle était restée entre lui et la fenêtre. Il lui sembla voir un éclair de peur dans ses yeux. Difficile à vérifier, dans le contre-jour.

— Peut-être ces gens-là croient-ils, dit-elle – et elle semblait peser ses mots avec soin –, qu'il s'agit de trésors ou d'histoires de ce genre… Mais ce n'est pas un trésor, c'est un secret. Un secret qui n'a peut-être pas d'importance aujourd'hui mais qui, moi, me fascine. C'est pour ça que je me suis embarquée là-dedans.

— Qui sont-ils ?

— Je ne sais pas.

Coy fit les derniers pas vers la porte. Ses yeux s'arrêtèrent un instant sur la petite coupe en argent cabossée.

— Heureux de t'avoir connue.

— Attends.

Elle l'observait avec beaucoup d'attention. Comme, décida Coy, un joueur qui a un jeu médiocre et qui cherche à déterminer celui de l'autre.

— Tu ne partiras pas, dit-elle au bout d'un moment. Tu bluffes.

Coy enfila sa vareuse.

— C'est possible. Essaye toujours de vérifier.

— J'ai besoin de toi.

— Les marins au chômage, ce n'est pas ça qui manque. Ni les plongeurs. Et les idiots comme moi non plus.

— C'est toi dont j'ai besoin.

— Eh bien, tu sais où me trouver. À toi de voir.

Il ouvrit la porte lentement, la mort dans l'âme. Pendant tout le temps qu'il mit à la refermer derrière lui, il resta dans l'attente qu'elle aille à lui et qu'elle le retienne par le bras, qu'elle l'oblige à la regarder dans les yeux, qu'elle lui dise n'importe quoi pour le garder. Qu'elle prenne son visage dans ses mains et imprime sur sa bouche un baiser long et net, après quoi le dalmatien et le nain mélancolique pourraient aller se faire voir, et il serait d'accord pour plonger avec elle, avec le capitaine Haddock et le Diable en personne à la recherche de la *Licorne,* du *Dei Gloria* ou du rêve le plus extravagant. Mais elle resta dans le contre-jour doré et ne fit ni ne dit rien. Et Coy se vit descendre l'escalier, laissant derrière lui les gémissements de Zas qui le regrettait. Il allait avec un vide terrifiant dans la poitrine et dans le ventre, la gorge sèche, un chatouillement pénible à l'aine. Avec une nausée qui l'obligea à s'arrêter au premier étage pour s'appuyer au mur et porter à sa bouche ses mains qui tremblaient.

La terre, avait-il décidé après en avoir fait maintes fois le tour, n'est rien d'autre qu'une coalition faite exprès pour décourager le marin ; elle a des récifs qui ne figurent pas sur les cartes, des écueils, des bancs de sable, des caps entourés de hauts-fonds traîtres ; et de plus elle est peuplée d'une multitude de fonctionnaires, de douaniers, de lamaneurs, de capitaines de port, de policiers, de juges et de femmes à la peau couverte de taches de rousseur. En proie à ces pensées lugubres, Coy erra toute l'après-midi dans Madrid. Il erra comme les héros blessés des films et des livres, comme Orson Welles dans *La Dame de Shanghaï,* comme Gary Cooper dans *Ames à la mer,* comme Jim poursuivi de port en port par le fantôme du *Patna. À* cette différence près qu'aucune Rita Hayworth, aucun capitaine Marlow ne lui adressèrent la parole, et qu'il marcha transparent et silencieux dans la foule, les mains dans les

poches de sa vareuse bleue, s'arrêtant aux feux rouges et passant aux verts, aussi gris et anodin que tous les autres. Il se sentait soudain incertain, désemparé, misérable. Il cherchait avidement les quais, le port, où trouver, au moins, la consolation familière de l'odeur de la mer et du clapotis de l'eau sous les coques de fer ; et il mit un moment à se rappeler, en s'arrêtant indécis sur la place de la Cibeles sans savoir quelle direction prendre, que cette grande ville bruyante n'avait pas de port. La découverte le frappa avec la force d'une révélation pénible et le fit hésiter, presque vaciller, à tel point qu'il dut s'asseoir sur un banc devant la grille du jardin où deux militaires portant des fourragères sur leur uniforme, béret rouge et fusil à l'épaule, l'observaient avec méfiance. Plus tard, quand il reprit sa marche et que le ciel commença à rougeoyer au bout des avenues, vers l'ouest, puis à virer au gris sombre de l'autre côté de la ville en dessinant les contours des immeubles où s'allumaient les premières lumières, sa désolation fit place à une irritation croissante : une rage contenue, faite de mépris pour cette image qui le poursuivait de vitrine en vitrine, et de colère contre ceux qui passaient en le frôlant, le poussant quand il stoppait, gesticulant stupidement en crachouillant dans leurs téléphones portables, encombrant le passage avec des sacs de grands magasins, leur marche erratique, lourde, leurs groupes arrêtés pour faire la conversation. À deux reprises il rendit les poussées, furieux, et, une fois, l'expression indignée d'un passant se transforma en confusion et en surprise quand celui-ci vit son visage dur, le regard torve, les yeux sombres comme une sentence. Jamais dans sa vie, même le matin où la commission d'enquête lui avait infligé deux ans sans navire, il ne s'était senti aussi proche de l'âme en peine du *Hollandais volant.*

Une heure plus tard il était ivre, sans avoir respecté les formalités habituelles, bleues ou d'une autre couleur. Il était entré dans un bistrot proche de la place de Santa Ana, et il

avait indiqué du doigt une vieille bouteille de Centenario Terry qui devait dormir du sommeil des justes depuis un demi-siècle sur son rayon, s'était réfugié dans un coin avec elle et un verre. Boire du cognac, c'est comme si tu te donnais des coups de piolet sur la tête, disait le Torpilleur en tombant à genoux pour vomir tripes et boyaux après en avoir absorbé suffisamment pour parler en connaissance de cause. Y a pas plus fatal. Une fois, à Puerto Limon, le Torpilleur, après avoir transvasé une bouteille entière de Duque de Alba dans son estomac, s'était écroulé raide, inconscient, sur une pute minuscule qui avait poussé des hurlements de détresse pour qu'on lui enlève ces cent kilos qui étaient sur le point de l'asphyxier ; et ensuite, en se réveillant dans sa cabine – il avait fallu aller chercher une camionnette pour le ramener au bateau –, il avait passé trois jours à larguer du lest sous forme de bile, entre deux crises de sueurs froides, et à implorer à grands cris qu'un ami dévoué l'achève une fois pour toutes. Coy n'avait personne sur qui tomber évanoui ce soir-là, il n'avait pas non plus de bateau à bord duquel rentrer, ni d'amis pour le ramener, avec ou sans camionnette – le Torpilleur était quelque part dans le monde, et le Galicien Neira s'était éclaté le foie et la rate en tombant de l'échelle de pilote d'un pétrolier, un mois après avoir obtenu une place de pilote à Santander –, mais il fit honneur au cognac, en le laissant glisser régulièrement dans son gosier jusqu'à ce que tout commence à prendre un peu de distance, que sa langue, ses mains, son cœur et ses aines cessent de lui faire mal, et que Tanger Soto redevienne une femme parmi les milliers de femmes qui, chaque jour, naissent, vivent et meurent dans ce vaste monde ; et il put vérifier que la main qui faisait le va-et-vient entre le verre et la bouteille se déplaçait de plus en plus lentement.

Coy en était à la moitié de la bouteille, juste un peu au-dessous de la ligne de flottaison, quand, conservant un reste de prudence, il s'arrêta de boire et regarda autour de lui.

Tout semblait affecté d’une légère gîte, jusqu’au moment où il s’aperçut que c’était lui qui gîtait, affalé, la tête sur la table. Il pensa que rien n’est plus grotesque qu’un quidam qui biberonne en Suisse et en public. Alors il se leva très lentement et sortit dans la rue. Il marcha en essayant de cacher son état, longeant discrètement les murs pour s’y appuyer et maintenir la ligne droite, parallèle au bord du trottoir. En traversant la place, l’air lui fit du bien. Il s’arrêta, s’assit sur un banc sous la statue de Calderon de la Barca et, de là, les mains posées sur ses genoux, il observa les gens qui passaient dans son champ de vision, laquelle pour l’heure manquait de netteté. Il vit les mendiants au litron, les trois hommes et la femme qui, l’autre jour, buvaient assis par terre avec leur toutou sous l’œil vigilant du Robocop de l’hôtel Victoria. Il fit non de la tête lorsqu’un Maghrébin lui proposa du hachisch – j’ai déjà ma dose, vieux frère – et finalement, un peu ragaillardi, il poursuivit sa route jusqu’à la pension. Le Centenario Terry s’était suffisamment dilué dans ses poumons, ses urines ou ailleurs pour lui permettre de percevoir plus nettement les images. Grâce à quoi il put voir que le dalmatien, l’individu de Barcelone à la queue-de-rat grise et aux yeux vairons, était assis à une table du café, près de la porte, un verre de whisky à la main et les jambes croisées, et qu’il l’attendait.

Voyez les choses comme elles sont, conclut l’individu. Ce dont elles ont envie, c’est de se faire tringler. Ou plutôt, elles ont envie que nous ayons envie de les tringler. Mais surtout elles veulent que nous payions pour ça. Avec notre argent, avec notre liberté, avec notre cerveau… Dans leur monde, croyez-moi, le mot « gratis » n’existe pas.

Il était là, le whisky à la main comme si c’était parfaitement naturel, et Coy, en face de lui, l’écoutait. Cela faisait un bail qu’il avait renoncé à être surpris, et il suivait avec intérêt, devant un verre de tonic, glace et citron,

auquel il n’avait même pas touché. Le cognac se faufilait doucement dans son sang. De temps en temps, le dalmatien faisait tinter les glaçons dans son verre, contemplait le contenu et le portait à ses lèvres d’un air pensif pour boire une gorgée avant de poursuivre son discours. Coy eut la confirmation que son espagnol teinté d’andalou avait un vague accent étranger, peut-être britannique.

— Et permettez-moi de vous dire une bonne chose : lorsqu’une femme se met une affaire dans la tête, personne… Je vous le dis. Quand elles prennent enfin une décision, quelle qu’elle soit, elles deviennent implacables. Je vous jure. Je les ai vues mentir… Bon Dieu ! Je vous jure que je les ai vues mentir sur mon propre oreiller en téléphonant à leur mari avec un sang-froid… Incroyable.

Il y avait, à côté, un magasin de mannequins, et Coy regardait de temps en temps l’étalage. Des corps nus dans diverses postures, assis, debout, hommes et femmes sans sexe apparent, les uns portant des perruques, les autres le crâne lisse, la chair synthétique luisant sous les lampes de la vitrine. Des têtes coupées souriaient sur un présentoir. Les mannequins féminins avaient les seins pointus. Le sens de l’humour d’un étalagiste, une dose d’hypocrisie, une réminiscence classique fortuite ou consciente avaient fait prendre à l’un des mannequins une posture pudique, un bras, articulé au coude et au poignet, levé vers la poitrine et l’autre baissé vers le sexe supposé. Vénus sortant directement de sa coquille, travestie en réplique de Pris Nexus 6 dans *Blade Runner.*

— Elle aussi, vous l’avez eue sur votre oreiller ?

Le dalmatien regarda Coy d’un air de reproche. Ses cheveux étaient propres et bien tirés en arrière, rassemblés par un élastique noir. Sa chemise était blanche, avec des boutons aux pointes du col, et il la portait ouverte, sans cravate. Une peau bronzée, sans excès. Des chaussures

impeccables, confortables, en bon cuir. La montre de luxe, lourde, en or, au poignet gauche. Des bagues en or. Des mains aux ongles manucurés. Une autre bague au petit doigt de la main droite, épaisse, également en or. Des chaînes de même métal visibles dans l'encolure, avec des médailles et un doublon espagnol ancien. Des boutons de manchettes en or. Coy se dit que cet individu ressemblait à une vitrine de Cartier. Avec tout ce qu'il portait sur lui, on aurait pu fondre plusieurs lingots.

— Non… Non, bien sûr. – Le dalmatien semblait sincèrement scandalisé. – Je ne sais pas pourquoi vous dites ça. Ma relation avec elle…

Il s'arrêta comme si la chose, quelle qu'elle fût, était évidente. Au bout d'un instant, il dut se rendre compte qu'elle ne l'était pas, car il fit tinter les glaçons dans son verre et, sans rien boire cette fois, mit Coy au courant de l'histoire. Ou plutôt il le mit au courant de la version de l'histoire selon Nino Palermo. Nino Palermo, c'était lui, et cela donnait à son récit une valeur toute relative. Mais cet individu était la seule personne qui semblait accepter d'expliquer quoi que ce soit à Coy ; celui-ci ne disposait pas de version plus autorisée, et il doutait beaucoup d'en disposer un jour. Aussi resta-t-il sans réagir, muet et attentif, détournant seulement les yeux vers la vitrine aux mannequins quand le regard de l'autre le fixait trop longtemps, tantôt l'œil vert, tantôt l'œil brun – bichromie difficile à affronter. Il sut ainsi que Nino Palermo était le patron de Deadman's Chest, une entreprise s'occupant de renflouement de bateaux coulés et de sauvetage en mer, dont le siège social était à Gibraltar. Peut-être Coy – puisque Palermo savait qu'il était marin – avait-il entendu parler de Deadman's Chest à l'occasion des travaux de remise à flot du *Punta Europa,* le ferry qui avait coulé l'année précédente dans la baie d'Algésiras avec cinquante passagers ? Ou, dans un autre ordre d'idées – il ajouta cela après une courte

pause –, lors de la récupération du *San Esteban,* un galion renfloué cinq ans plus tôt dans les cayes de Floride avec une cargaison d'argent mexicain ? Ou, plus récemment, lors de la découverte du navire romain contenant des statues et de la poterie face au rocher de Calpe ?

À ce moment, Coy prononça à voix haute les mots « chasseur de trésors », et l'autre sourit de façon à découvrir une dent ou deux sur le côté de la bouche, avant de confirmer que oui, d'une certaine manière. Que les trésors étaient une notion très relative, et que tout dépendait du sens qu'on donnait à ce mot. Et puis, cher ami, tout ce qui brille n'est pas or. Et il arrive parfois que ce qui ne brille pas soit quand même de l'or. Après quoi, Palermo, laissant toutes ses phrases inachevées, décroisa et recroisa ses jambes, fit tinter de nouveau ses glaçons et, cette fois, avala une longue gorgée qui les laissa échoués au fond du verre.

— Il ne s'agit pas d'aventure mais de travail, dit-il lentement, comme s'il voulait se ménager toutes les chances de bien se faire comprendre. Une chose est d'aller au cinéma, ou de vouloir vivre comme si on était au quatorzième rang avec sa petite amie en train de bouffer du pop-corn, et une autre d'investir de l'argent, d'enquêter et de faire des travaux de prospection avec le sérieux professionnel requis… Je travaille pour moi et pour mes associés, je réunis les capitaux nécessaires, j'obtiens des résultats et je distribue des dividendes, en rendant à César… Enfin, vous savez. L'État, ses lois, ses impôts. Et je fais aussi des dons à des musées, des institutions… Enfin, tout ça.

— Il doit bien vous rester un peu d'argent de poche.

— Bien évidemment. Et j'essaye que ce soit… Bon Dieu. Écoutez, j'ai du fric. J'essaye de risquer d'abord celui de mes associés, c'est naturel ; mais je joue aussi le mien. J'ai des avocats, des informateurs, des plongeurs expérimentés qui travaillent pour moi… Je suis un professionnel.

Après avoir dit cela, il resta un temps sans parler, rivant sur Coy son regard bicolore, attendant de voir l'effet produit. Mais Coy, qui restait inexpressif, ne dut pas lui paraître très impressionné. Aussi poursuivit-il :

— Le problème, c'est que ce travail nécessite… Je ne peux pas passer mon temps à raconter ma vie. Pour ce genre d'affaires, j'ai besoin d'agir avec circonspection. Je ne parle pas d'illégalités, encore que parfois… Bref. Inutile de vous faire un dessin. Le maître mot est : *prudence.*

— Et en quoi tout cela la concerne-t-il ?

Palermo le lui dit, et tandis qu'il parlait son air pacifique devint plus dur, la colère apparut tout d'un coup dans ses yeux et sur sa bouche. Coy vit qu'il serrait le poing, celui de la grosse bague en or au petit doigt, et il aurait éclaté de rire devant cet accès de rage s'il n'avait pas été aussi intéressé par l'histoire que lui contait son interlocuteur sur un ton amer, hargneux, qui parfois frôlait l'agressivité. Il avait découvert une piste. La recherche d'anciens naufrages commençait toujours par des pistes simples, presque bêtes parfois, et il avait… Bon Dieu ! Le hasard, sous la forme d'un furet de bibliothèques dénommé Corso, un type qui lui procurait des documents concernant la mer, des cartes nautiques anciennes, des routiers et autres choses de ce genre – un individu sans scrupules, soit dit en passant, qui se faisait payer très cher –, le hasard, donc, lui avait mis dans les mains un livre publié en 1803 sur l'activité maritime de la Compagnie de Jésus. Il avait pour titre *La Flotte noire : les Jésuites dans les Indes orientales et occidentales* et pour auteur Francisco José Gonzalez, bibliothécaire de l'Observatoire maritime de San Fernando ; et dans ce livre Palermo avait trouvé le nom du *Dei Gloria.*

— Il y avait là… Bon Dieu. Je l'ai su tout de suite. On *sait,* quand il y a quelque chose qui vous attend. – Il se caressa le nez avec le pouce. – Je le sens là.

— Je suppose que vous voulez parler d’un trésor.

— Je veux parler d’un bateau. D’un beau, d’un bon vieux bateau coulé. Le trésor, ça vient ensuite, si ça vient. Mais ne croyez pas que… Indispensable, non ce n’est pas le mot. Ça n’est pas indispensable.

Il pencha la tête, en contemplant sa grosse bague. À ce moment, Coy la regarda vraiment. Une autre monnaie ancienne, authentique, semblait-il. Probablement arabe, ou turque.

— La mer recouvre les deux tiers de la planète, dit brusquement Palermo. Vous imaginez tout ce qui est allé au fond durant les derniers trois ou quatre millénaires ? Cinq pour cent des bateaux qui ont navigué… C’est comme je vous dis. Au moins cinq pour cent sont sous l’eau. Le plus extraordinaire musée du monde : ambition, tragédie, mémoire, richesse, mort… Des objets qui valent de l’argent si nous les remontons à la surface, mais aussi… Comprenez-vous ? Solitude. Silence. Seul celui qui a éprouvé un frisson de terreur devant la coque d’un bateau coulé… Je parle de la pénombre verdâtre d’en bas, si vous voyez ce que je veux dire… Vous voyez ce que je veux dire ?

L’œil vert et l’œil brun étaient cloués sur Coy, animés d’un éclat subit qui semblait fiévreux, ou dangereux, ou peut-être les deux à la fois.

— Je vois ce que vous voulez dire.

Nino Palermo lui adressa un vague sourire contraint. Il raconta qu’il avait passé sa vie dans l’eau, d’abord pour le compte d’autrui, puis pour son propre compte. Il avait visité des épaves couvertes de corail dans la mer Rouge, découvert une cargaison de verre byzantin devant Rhodes, cherché des livres sterling sur le *Carnatic* et remonté en mer d’Irlande deux cents doublons, trois chaînes d’or et un crucifix en pierres précieuses du galion *Gerona.* Il avait travaillé avec les équipes de renflouement de bateaux

chargés de mercure *Guadalupe* et *Tolosa,* et avec Mel Fisher sur l'*Atocha.* Mais il avait également plongé parmi les spectres des bateaux coulés par quatre-vingts mètres de fond à la Martinique, près de la montagne Pelée, visité la coque du *Yongala* dans la mer des Serpents, et celle de l'*Andréa Doria* dans son tombeau aquatique de l'Atlantique. Il avait vu le *Royal Oak* quille retournée au fond de Scapa Flow, et l'hélice du corsaire *Emdem* dans l'atoll des Cocos. Et à vingt mètres de profondeur, sous une lumière fantomatique dorée et bleue, le squelette à demi rongé d'un pilote allemand dans la cabine de son Focke-Wulfe coulé devant Nice.

Vous ne nierez pas, dit-il, que c'est un beau curriculum.

Il s'arrêta, fit un geste en direction du garçon et commanda un autre whisky pour lui ainsi qu'un second tonic pour Coy qui n'avait même pas touché au premier. Il doit être tiède, affirma Palermo. Chercher sous l'eau était son gagne-pain et sa passion, poursuivit-il ensuite, en le regardant comme s'il le défiait de prouver le contraire. Mais tous les naufrages n'étaient pas importants, ajouta-t-il ; dans l'Antiquité, les plongeurs grecs fouillaient déjà les épaves. Aussi les naufrages les plus intéressants étaient-ils ceux qui n'avaient pas eu de survivants : en l'absence d'informations sur le lieu du sinistre, ils demeuraient cachés et intacts. Et maintenant, Palermo avait trouvé une nouvelle piste. Une bonne et belle piste vierge dans un vieux livre. Un nouveau mystère, ou un défi, la possibilité de chercher une réponse.

— C'est alors – il brandissait son verre comme s'il cherchait quelqu'un pour le lui jeter à la figure – que j'ai commis l'erreur de… Vous comprenez ? L'erreur de m'adresser à cette garce.

Quinze minutes plus tard, le second tonic était toujours intact sur la table, aussi chaud que le premier. Quant à Coy, les vapeurs du Centenario Terry se dissipant lentement, il continuait à découvrir l'envers de la trame. Ou tout au moins la version donnée par Nino Palermo, citoyen britannique résidant à Gibraltar, propriétaire de l'entreprise de Travaux sous-marins et de Sauvetage maritime Deadman's Chest.

Six mois plus tôt, Palermo était allé au Musée naval de Madrid, comme d'autres fois, en quête d'informations. Il espérait trouver la confirmation qu'un brigantin parti de La Havane et disparu avant d'avoir atteint sa destination avait fait naufrage à proximité des côtes espagnoles. On n'attribuait pas une grande valeur à sa cargaison, mais il y avait des indices intéressants : le nom du *Dei Gloria,* par exemple, figurait sur une des lettres saisies lors de la dissolution de la Compagnie de Jésus à l'époque de Charles III, que Palermo avait trouvée mentionnée par le bibliothécaire de San Fernando dans son livre sur les bateaux et les activités maritimes des Jésuites. Il avait recoupé la phrase « mais la justice de Dieu ne permit pas que le *Dei Gloria* arrive à destination avec les passagers et le secret qu'il transportait » avec l'index des documents des Archives des Indes de Séville, de Viso del Marqués et du Musée naval de Madrid… Et cling ! cling ! Gagné. Dans le catalogue de la bibliothèque de ce dernier figurait un rapport daté de février 1767 à Carthagène « sur la perte du brigantin *Dei Gloria* en combattant contre le chébec corsaire que l'on présume s'appeler *Sergui ».* Ce qui l'avait amené à entrer en rapport avec le Musée naval et avec Tanger Soto qui – par malheur, la garce – était en charge de ce département. Après un premier contact exploratoire, ils étaient allés manger au Al-Mounia, un restaurant de la rue Recoletos. Là, devant un excellent couscous, il avait fait son numéro de façon convaincante. Naturellement, il ne lui avait

pas ouvert son cœur. Il était un vieux briscard, et il connaissait les risques. Il avait juste évoqué le *Dei Gloria* au passage, parmi d'autres affaires, mine de rien. Elle, bien élevée, efficace, aimable, la maudite sorcière, lui avait promis de l'aider. C'était le terme qu'elle avait employé : l'aider. En lui cherchant une copie des documents, si ceux-ci étaient toujours dans le fonds confié à l'institution, etc. Je vous téléphonerai, avait-elle assuré, la chienne. Et sans ciller, bon Dieu. La bouche en cœur. Il y avait maintenant des mois de cela, et non seulement elle n'avait jamais téléphoné, mais elle avait fait jouer ses contacts dans la Marine pour lui bloquer toute possibilité d'accès aux archives du musée. Y compris au manifeste d'embarquement du brigantin à La Havane, qu'il avait fini par repérer dans l'index des Archives générales de la Marine de Viso del Marqués, mais qu'il n'avait pu consulter car, lui avait-on raconté là-bas, il se trouvait justement au ministère de la Défense pour étude officielle. Naturellement, Palermo ne s'était pas laissé faire. Il connaissait le milieu, et il avait de l'argent. Son enquête parallèle avait marché de façon satisfaisante, et il était maintenant en mesure d'affirmer que le brigantin avait coulé près de Carthagène et qu'il transportait quelque chose, objets ou personne, d'une extrême importance. Peut-être l'intervention du corsaire *Serguí* – un *Chergui* anglais naviguant sous lettres de marque algéroises s'était perdu dans les mêmes eaux et à la même date – n'avait-elle pas été tout à fait un hasard. Palermo avait tenté à de nombreuses reprises de parler avec Tanger Soto pour lui demander des explications, sans résultat : silence total. Elle était reine dans l'art de noyer le poisson, ou alors la chance venait à son secours, comme à Barcelone quand Coy s'était interposé. Oui, une sacrée chance. Finalement, Palermo avait compris, pauvre idiot qu'il était, qu'elle ne s'était pas seulement moquée de lui, mais qu'elle déplaçait ses propres pièces sur l'échiquier, en tapinois. Le soupçon était devenu certitude quand il l'avait

vue apparaître à la vente et pousser les enchères de l'Urrutia.

— Cette sainte-nitouche, conclut Palermo, avait décidé… Bon Dieu ! Vous comprenez ?… Le *Dei Gloria* pour son compte.

Coy hocha la tête, mais il était surtout occupé à digérer ce qu'il venait d'entendre.

— À ma connaissance, précisa-t-il, elle travaille pour le compte du Musée naval.

L'autre eut un éclat de rire très bref et très rude. Pas particulièrement jovial.

— C'est ce que je croyais. Mais aujourd'hui… Elle est de celles qui ne lâchent jamais ce qu'elles ont mordu !

Coy se caressa le nez, il se sentait encore perplexe.

— Dans ce cas, dit-il, mettez-vous en contact avec ses supérieurs et court-circuitez-la.

Palermo fit tinter les glaçons de son nouveau whisky.

— Ce serait me court-circuiter moi-même aussi sec. Je ne suis pas stupide à ce point.

Il avait fait encore une fois cette grimace rapide qui découvrait une double rangée de dents semblables à celles d'un requin. Ce type, pensa Coy, sourit comme un cachalot devant un calmar géant.

— C'est comme une course de fond, vous comprenez ? ajouta Palermo. J'ai de meilleurs… Bon Dieu ! Elle s'en est tirée jusque-là parce que je n'étais pas sur mes gardes. Mais ce genre d'efforts… J'ai repris du terrain. J'en gagnerai encore davantage.

Coy haussa les épaules.

— Dans ce cas, je vous souhaite bonne chance.

— Quelque chose, dans cette chance, dépend de vous. Il me suffit de regarder un homme en face pour savoir… –

Palermo cligna de l’œil brun. – Vous m’avez compris.

— Vous vous trompez, je ne vous comprends pas.

— … pour savoir combien il se vend.

Coy ne goûta pas du tout l’expression du regard qu’il avait devant lui. Ou peut-être était-il gêné par le ton de confiance, de complicité, sur lequel son interlocuteur avait prononcé ces derniers mots.

— Je ne suis pas dans le coup, dit-il froidement.

— Ben voyons !

Le ton persifleur de l’autre ne contribuait pas à améliorer les choses. Coy sentit se renforcer son antipathie.

— C’est comme ça. Il faudra que vous traitiez avec elle. – Il grimaça, en essayant de prendre l’expression la plus insolente possible. – Vous n’avez pas essayé de vous associer ?… Après tout, qui se ressemble s’assemble !

Palermo ne paraissait pas du tout offusqué. Il considérait même la question d’un air plutôt impartial.

— C’est une possibilité, répondit-il. Mais je doute qu’elle… Elle croit qu’elle a tous les atouts en main.

— Elle vient d’en perdre quelques-uns. En tout cas, un valet.

De nouveau le sourire de squale devant lui. Maintenant plein d’espoir, ce qui ne contribuait pas à le rendre plus avenant.

— Vous parlez sérieusement ?… – Palermo réfléchissait, intéressé. – Je veux dire : vous ne continuez pas avec elle ?

— Bien sûr que je parle sérieusement.

— Serait-il indiscret de vous demander pourquoi ?

— Vous l’avez dit vous-même tout à l’heure : elle ne joue pas franc-jeu. Plus ou moins comme vous… – Il se souvint subitement de quelque chose. – Et vous pouvez dire à votre

nain mélancolique qu'il peut être tranquille. Je n'aurai pas besoin de lui casser la gueule si je le rencontre.

Palermo, qui se disposait à boire, s'arrêta en dévisageant Coy par-dessus son verre.

— Quel nain ?

— Ne faites pas le malin, vous aussi ! Vous savez de qui je parle.

Le verre encore à mi-chemin, l'autre écarquilla ses yeux vairons, stupéfait.

— Il doit y avoir un malentendu…

Palermo commença sa phrase, mais il s'arrêta pour réfléchir et se tut, préférant porter son verre à ses lèvres et en boire une gorgée. En le reposant sur la table, il avait changé de conversation.

— Je ne peux pas croire que vous la laissiez tomber comme ça !

Maintenant c'était au tour de Coy de sourire. Sûr que je ne souris pas comme ce type, même si je le voulais je n'y arriverais pas, se dit-il. Sûr que ça ne me donne pas une gueule de requin, ça serait plutôt une tête de merlan frit. Il se sentait roulé par tout le monde, à commencer par lui-même.

— Moi non plus je n'arrive pas à y croire tout à fait, dit-il.

— Vous retournez à Barcelone ? Où en est votre affaire ?

— Bravo. – Il hocha la tête d'un air las. – Je vois que vous vous êtes aussi intéressé à mon curriculum.

L'autre leva la main, comme s'il venait d'avoir une idée. Il tira une carte de visite d'un portefeuille gonflé de cartes de crédit et griffonna quelque chose. Les lumières de la vitrine aux mannequins faisaient briller ses bagues. Coy jeta un regard à la carte avant de la fourrer dans sa poche : *Nino Palermo. Deadman's Chest Ltd. 42 Main Street. Gibraltar*.

Dessous, était noté le numéro de téléphone d'un hôtel madrilène.

— Je peux peut-être vous dépanner. – Palermo fit une pause, s'éclaircit la gorge, but une nouvelle gorgée, le regarda soudain. – J'ai besoin de quelqu'un qui soit proche de Mlle Soto…

Il laissa encore une fois sa phrase en suspens, le temps que son interlocuteur la complète de façon adéquate. Coy resta un instant sans réagir, en l'observant. Puis il se pencha en avant, appuya ses paumes sur la table.

— Allez-vous faire foutre !

— Pardon ?

Palermo avait ouvert grands les yeux, comme s'il s'attendait à autre chose. Coy se leva lentement, et il constata, avec un secret plaisir, que l'autre reculait légèrement sur sa chaise.

— Ce que je viens de dire. Sodomiser. Enculer. Défoncer le trou de balle. Vous avez besoin d'explications ? – Maintenant, les mains posées sur la table s'étaient fermées pour devenir des poings. – Je vous dis d'aller tous vous faire foutre, vous, le nain et le *Dei Gloria.* Et elle aussi.

L'autre ne le quittait pas du regard. L'œil vert semblait encore plus froid et attentif que le brun, plus dilaté ; on eût dit que la moitié du corps exprimait la peur et que l'autre restait aux aguets, en train de calculer.

— Réfléchissez-y, dit Palermo, et il posa une main sur la manche de Coy, comme s'il voulait le convaincre, ou le retenir.

C'était la main de la bague à la monnaie d'or, et Coy, en la sentant peser sur les muscles tendus de son avant-bras, eut une nausée.

— Otez cette main, dit-il, ou je vous arrache la tête.

V. Le méridien zéro

Une fois établi le premier méridien, disposez tous les lieux principaux selon leur latitude et longitude.

Mendoza et Ríos,

Traité de navigation

Il dormit toute la nuit et une partie de la matinée. Il dormit comme si sa vie s'était réfugiée dans le sommeil, ou comme s'il voulait maintenir la vie au-dehors, à distance, le plus longtemps possible ; et, une fois réveillé, il s'obstina. Il se tourna et se retourna dans son lit, se couvrit les yeux en essayant d'éviter le rectangle de lumière sur le mur. Il avait tout de suite observé ce rectangle avec désolation : la tache lumineuse était apparemment stable et ne changeait de position qu'imperceptiblement, à mesure que passaient les minutes. À première vue, elle semblait immobile comme le sont les choses de la terre ferme ; et, avant de se rappeler qu'il se trouvait dans une pension à quatre cents kilomètres de la côte la plus proche, il sut ou il devina que, pas plus ce jour-là que les précédents, il ne se réveillait à bord d'un bateau : là où la lumière qui entre par les hublots bouge et oscille doucement de bas en haut et d'un côté à l'autre, tandis que la trépidation régulière des machines se transmet à travers la coque, ronron, ronron, et que celle-ci se balance dans le va-et-vient de la houle.

Il prit une douche brève et désagréable – passé dix heures du matin les robinets de la pension ne distribuaient que de l'eau froide – et sortit sans se raser, en jean et chemise propre, sa vareuse sur les épaules, à la recherche d'un comptoir des Chemins de fer espagnols afin de prendre son billet de retour pour Barcelone. En chemin, il but un café, acheta un journal qui atterrit, à peine feuilleté, dans une

corbeille à papier, puis déambula dans le centre sans cap défini avant d'aller s'asseoir sur une petite place du vieux Madrid où les arbres de vieux couvents émergeaient de l'autre côté d'un mur, où les maisons avaient des pots de fleurs aux balcons et de vastes entrées avec chat et concierge. Il allongea les jambes et sortit l'édition brochée du *Vaisseau des morts* de Traven qu'il avait fini par acheter dans la montée de Moyano. Un temps, il tenta de se concentrer sur sa lecture ; mais juste au moment où le naïf marin Pippip, abandonné sur le quai, imagine le *Tuscaloosa* voguant au loin vers le pays natal, Coy ferma le livre et le remit dans sa poche. Il avait la tête très loin de ces pages. Et sa tête était pleine d'humiliation et de honte.

Il finit par se lever et, sans se presser, prit le chemin du retour vers la place de Santa Ana, sa mine sombre accentuée encore par sa barbe d'un jour et demi. Soudain, il sentit une douleur au creux de l'estomac et se souvint qu'il n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures. Il entra dans un bar, commanda une portion de tortilla et un demi, et revint à la pension à deux heures passées. Le *Talgo* partait dans une heure et demie, et la gare d'Atocha n'était pas loin. Il pouvait y aller à pied et prendre un train jusqu'à celle de Chamartín, aussi fit-il calmement son modeste bagage : le livre de Traven, une chemise propre et une autre sale qu'il mit dans un sac en plastique, quelques sous-vêtements, un jersey de laine bleue. Il enveloppa ses objets de toilette dans un pantalon de travail kaki et fourra le tout dans son sac de toile. Il chaussa les tennis et rangea les vieux mocassins de pont. Il effectua chacun de ces mouvements avec la même précision méthodique que celle qu'il aurait mise à tracer une route, même si, pour l'instant, il n'avait pas la moindre idée d'une route quelconque : il se bornait à mettre toute sa puissance de concentration à ne pas penser. Puis il descendit, paya et sortit, le sac sur l'épaule. Il s'arrêta, ébloui par le soleil vertical de la place, pour porter

la main à son ventre qui lui faisait mal. Le morceau de tortilla ne passait pas. Il regarda autour de lui et se mit en marche. Sale voyage, pensait-il. Par une association d'idées ironique, il se remémora les rythmes de *Noche de samba en Puerto España.* D'abord une chanson, disaient les paroles. Ensuite l'ivresse, et à la fin plus rien que la plainte d'une guitare. Il siffla quelques notes du refrain, sans presque s'en apercevoir, avant de s'arrêter net. Rappelle-toi, se dit-il, de ne plus jamais chanter ça de toute ta putain de vie. Il regardait par terre, et son ombre semblait se trémousser de rire à chacun de ses pas. Parmi tous les demeurés mentaux du monde – et il devait y en avoir un sacré paquet –, il avait fallu que ce soit lui qu'elle choisisse. Pas tout à fait exact, à vrai dire. Car en fin de compte, c'était bien lui qui s'était mis sur son chemin, d'abord à Barcelone, ensuite à Madrid. Personne n'obligeait un crétin comme lui, le rat de cale, à aller faire le malin au milieu des souricières. Surtout en sachant qu'en ce bas monde les vents debout sont souvent plus fréquents que les vents arrière.

Il n'était pas arrivé au coin de la rue quand la gérante de la pension sortit en courant derrière lui et cria son nom. Monsieur Coy. Monsieur Coy. On le demandait au téléphone.

— Les canailles, dit Tanger Soto.

C'était une fille posée, et il percevait à peine un léger tremblement dans sa voix ; une note d'inquiétude qu'elle essayait de maîtriser en cherchant les mots justes. Elle était encore habillée pour la ville, jupe et veste, et elle se tenait adossée au mur du petit salon, bras croisés, le visage un peu penché, elle contemplait le cadavre de Zas. Dans l'escalier, Coy avait croisé deux policiers en uniforme, et un troisième était en train de prendre dans une mallette les instruments pour relever les empreintes digitales : sa casquette était sur la table, et le talkie-walkie accroché à sa ceinture transmettait un bruit confus de conversations. L'agent se déplaçait avec précaution entre les objets épars sur le sol. Il

n’y avait pas beaucoup de désordre : quelques tiroirs ouverts, des papiers et des livres par terre, la boîte de l’ordinateur dévissée et ses fils arrachés.

— Ils ont profité de ce que j’étais au musée, murmura Tanger.

À part ce tremblement dans la voix, elle ne paraissait pas fragile, mais angoissée. Sa peau tachetée avait pris un ton pâle, ses yeux demeuraient secs et son visage s’était durci, ses mains plantaient leurs doigts avec tant de force dans ses bras que ceux-ci blanchissaient aux coudes. Elle ne quittait pas le chien du regard. Le labrador était couché de côté sur le tapis, les yeux vitreux, et un filet d’écume blanchâtre qui commençait déjà à sécher sortait de sa gueule entrouverte. Selon le policier, on avait forcé la porte ; puis, avant de l’ouvrir tout à fait, on avait lancé au chien un morceau de viande mélangée à un poison foudroyant, peut-être de l’éthylèneglycol. Quels que soient les intrus, ils savaient ce qu’ils cherchaient et ce qu’ils trouveraient. Ils n’avaient pas causé de déprédations inutiles, ils s’étaient bornés à voler certains documents dans les tiroirs, toutes les disquettes et le disque dur de l’ordinateur. Ils avaient sûrement préparé leur coup. Des professionnels.

— Ils n’avaient pas besoin de tuer Zas, dit-elle. Ce n’était pas un chien de garde… Il jouait avec le premier venu.

Les derniers mots se brisèrent un peu, avec une note d’émotion qu’elle réprima immédiatement. Le policier à la mallette avait terminé son travail, et il s’en alla après avoir remis sa casquette et dit quelque chose à propos des employés municipaux qui passeraient prendre le chien. Coy ferma la porte – il remarqua que la serrure fonctionnait toujours – mais, après avoir jeté un autre coup d’œil au corps de Zas, il l’ouvrit de nouveau et la laissa entrebâillée, comme si fermer l’appartement avec le cadavre du chien à l’intérieur eût été inconvenant. Elle demeurait immobile,

toujours adossée au mur, tandis qu'il traversait le salon et allait dans la salle de bains. Il en revint avec une grande serviette et se pencha sur le labrador. Pendant quelques instants, il regarda affectueusement les yeux vitreux de l'animal en se souvenant de ses coups de langue de la veille, de sa queue qui remuait, joyeuse, pour quémander une caresse, de son regard intelligent et fidèle. Il éprouvait une peine profonde, une pitié qui le bouleversait intérieurement en faisant remonter douloureusement des sentiments enfantins que tout homme adulte croit oubliés. Avec Zas, il avait l'impression d'avoir perdu un ami silencieux et récent ; de ceux que l'on ne va pas chercher car ce sont eux qui vous choisissent. Cette tristesse lui semblait hors de propos : il ne s'était trouvé avec Zas que deux fois et n'avait rien fait pour mériter sa loyauté ni justifier de pleurer sa mort. Et pourtant il n'y pouvait rien, il ressentait un étrange chagrin, une désagréable démangeaison au nez et aux yeux. Il faisait siens l'abandon, la désolation, l'immobilité du malheureux animal. Peut-être Zas avait-il salué ses assassins en remuant allègrement la queue, pour quémander un mot aimable ou une caresse.

— Pauvre Zas, murmura-t-il.

Il passa un moment les doigts sur la tête dorée du labrador pour lui dire adieu puis le couvrit de la serviette. En se relevant, il vit que Tanger le regardait. Elle était toujours appuyée contre le mur les bras croisés, sombre et immobile.

— Il est mort seul, dit Coy.

— Nous mourons tous seuls.

Il resta toute l'après-midi et une partie de la nuit. D'abord assis sur le canapé après que les employés municipaux eurent enlevé le chien, en la regardant aller et venir pour réparer le désordre. Il la voyait se mouvoir sans presque prononcer un mot, empilant les papiers, replaçant les livres

sur les étagères, fermant les tiroirs ; en arrêt devant l'ordinateur éventré, les mains sur les hanches, elle calculait les dégâts, pensive. Rien d'irréparable, avait-elle dit en réponse à l'une des rares questions qu'il avait posées au début. Puis elle avait continué à ranger l'appartement jusqu'à ce que tout soit en ordre. À la fin, elle s'était agenouillée à l'endroit qu'avait occupé le corps de Zas et avait lavé avec une serpillière les traces d'écume blanchâtre qui avaient séché sur le tapis. Tout cela avec une obstination disciplinée, lugubre, comme si ce travail l'aidait à contrôler ses sentiments, en dominant l'obscurité qui menaçait de déborder son visage. Les mèches de ses cheveux dorés se balançaient de part et d'autre de son menton, laissant entrevoir le nez et les joues couvertes de taches de rousseur, quand, finalement, elle s'était redressée pour regarder autour d'elle et voir si tout était comme il le fallait. Alors elle était allée vers la table, avait pris le paquet de Player's et allumé une cigarette.

— Hier, j'ai rencontré Nino Palermo, dit Coy.

Elle ne parut nullement surprise. Elle ne dit rien. Elle resta debout à côté de la table, la cigarette entre les doigts et la main un peu levée, l'autre soutenant le coude.

— Il m'a raconté que tu l'as roulé, poursuivit-il. Et que tu essayes aussi de me rouler.

Il s'attendait à des excuses, à de l'insolence ou du mépris ; mais il n'eut que du silence. La fumée de la cigarette montait droit vers le plafond. Pas la moindre spirale, observa-t-il. Pas la moindre agitation, pas même un frisson.

— Tu ne travailles pas pour le musée, ajouta-t-il, en laissant délibérément un espace entre chaque mot. Tu travailles pour toi.

Il découvrit soudain qu'elle ressemblait à ces femmes qui vous regardent depuis certains tableaux. Des regards

impassibles, capables de semer l’inquiétude dans le cœur de n’importe quel mâle qui les observe. La certitude qu’elles savent des choses qu’elles ne disent pas ; mais des choses que l’on peut deviner dans leurs pupilles immobiles, pour peu que l’on fasse halte assez longtemps devant elles. Une arrogance dure, sage. Une lucidité antique. Le souvenir de la première fois où il était venu dans cet appartement revint rôder dans son esprit : certaines petites filles regardaient déjà ainsi, sans avoir derrière elles le temps matériel qui justifie un tel regard ; sans avoir suffisamment vécu pour l’avoir appris. Pénélope devait regarder ainsi quand Ulysse avait reparu au bout de vingt ans en réclamant son arc.

— Je ne t’ai pas demandé de venir à Madrid, dit-elle. Pas plus que de compliquer ma vie et la tienne à Barcelone.

Coy la regarda quelques secondes, encore dans ses pensées, bouche entrouverte de façon presque stupide.

— C’est vrai, admit-il.

— C’est toi qui as voulu jouer. Moi, j’ai seulement fixé quelques règles. Si elles te conviennent ou pas, c’est ton affaire.

Elle avait enfin bougé la main qui tenait la cigarette, et la braise de celle-ci brillait entre ses doigts tandis qu’elle la portait à ses lèvres. Puis elle s’immobilisa de nouveau, et la fumée reprit sa forme verticale fine et parfaite.

— Pourquoi m’as-tu menti ? demanda Coy.

Tanger soupira doucement. Tout juste un souffle de fatigue.

— Je ne t’ai pas menti. Je t’ai raconté la version que j’avais envie de te raconter… Rappelle-toi que tu es un intrus, et que cette aventure est la mienne. Tu n’as rien à exiger de moi.

— Ces hommes sont dangereux.

La ligne verticale de la fumée se brisa en légères spirales. Elle riait tout bas, d'un rire contenu.

— Pas besoin d'être très intelligent pour arriver à cette conclusion, non ?…

Elle rit encore un moment puis cessa brusquement, devant la tache humide sur le tapis. Le bleu foncé de ses yeux était devenu encore plus sombre.

— Que vas-tu faire maintenant ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle s'était déplacée pour éteindre sa cigarette dans le cendrier. Elle le fit minutieusement, sans appuyer trop fort, peu à peu, jusqu'à ce que la braise soit morte. Alors seulement elle esquissa un mouvement de la tête et des épaules. Elle ne regardait pas Coy.

— La même chose. Chercher le *Dei Gloria.*

Après quoi elle parcourut la pièce, lentement, pour vérifier que tout avait bien repris sa place d'origine. Elle rangea un *Tintin* sur son étagère à côté des autres puis rectifia la position du cadre dans lequel se trouvait la photo que Coy avait souvent regardée : l'adolescente blonde contre le militaire bronzé, souriant, en manches de chemise. Coy se fit la réflexion qu'elle se comportait comme si elle avait de l'eau froide dans les veines. Mais soudain il la vit s'arrêter, retenir l'air dans ses poumons, puis l'exhaler, et ce fut moins un gémissement qu'un râle de fureur, tandis qu'elle frappait la table de la paume, brusquement, sèchement, avec une violence inattendue qui dut la surprendre elle-même, ou lui faire très mal, car elle resta immobile, retenant à nouveau sa respiration et contemplant, déconcertée, sa main comme si ce n'était pas la sienne.

— Les salauds, dit-elle, très bas.

Elle se maîtrisa, et Coy put observer l'effort qu'elle faisait pour y parvenir. Les muscles de ses maxillaires étaient

tendus, sa bouche serrée, quand elle prit une profonde inspiration par le nez tandis qu'elle cherchait d'autres choses à ranger, comme si rien ne s'était passé dix secondes auparavant.

— Qu'est-ce qu'ils ont pris ?

— Rien d'indispensable. – Elle continuait à regarder autour d'elle. – J'avais rendu l'Urrutia au musée ce matin, et j'ai de bonnes reproductions de la carte sphérique sur laquelle je dois travailler… Ils ont laissé toutes les cartes modernes, sauf une, celle qui avait des annotations au crayon dans les marges. Il y avait aussi des données sur le disque dur de l'ordinateur, mais elles ne sont pas importantes.

Coy s'agita, gêné. Il aurait été plus à l'aise face à des larmes, des lamentations indignées, ou quelque chose de ce genre. Dans ces cas-là, pensait-il, un homme sait ce qu'il doit faire. Ou, du moins, il croit le savoir. Chacun assume son rôle, comme au cinéma.

— Tu devrais laisser tomber tout ça.

Elle s'était retournée avec une extrême lenteur, comme s'il s'était transformé tout d'un coup en un meuble du salon dont il convenait de rectifier la position.

— Écoute, Coy. Je ne t'ai pas demandé de te mêler de mes affaires. Et maintenant je ne te demande pas de me donner des conseils… Tu m'entends ?

Elle est dangereuse, pensa-t-il soudain. Peut-être même plus dangereuse que ceux qui ont mis l'appartement sens dessus dessous et ont tué le chien. Plus que le nain mélancolique et que le dalmatien chasseur de trésors. Tout ça est arrivé parce qu'elle est dangereuse, et ils le savent, et elle sait qu'ils le savent. Dangereuse y compris pour moi.

— Je t'entends.

Il hocha la tête, à la fois évasif et résigné. Cette femme avait une facilité fantastique à le faire se sentir responsable et à lui rappeler en même temps le caractère gratuit de sa présence en ces lieux. Pourtant, Tanger ne sembla pas satisfaite de cette maigre réponse. Elle continuait à l'observer comme le boxeur qui ignore la cloche ou l'admonestation de l'arbitre.

— Quand j'étais petite, j'adorais les westerns, dit-elle inopinément.

Il n'y avait rien de nostalgique ni de tendre dans son ton. On y percevait même une légère moquerie d'elle-même. Mais elle était mortellement sérieuse.

— Et toi, Coy, tu aimais ces films ?

Il la regarda sans savoir quoi dire. Répondre nécessitait une demi-minute de transition, mais elle ne lui laissa pas le temps de chercher. Du reste, cela lui paraissait égal.

— En les voyant, poursuivit-elle, j'ai décidé qu'il y avait deux types de femmes : celles qui se mettent à crier quand les Apaches attaquent et celles qui prennent un fusil pour tirer par la fenêtre.

Son ton n'était pas agressif, mais il était ferme ; et pourtant Coy sentait que cette fermeté était diablement agressive. Elle se tut, et il semblait qu'elle n'ajouterait plus rien. Mais, après un instant, elle s'arrêta devant la photo du cadre et ferma à demi les yeux. Sa voix se fit rauque et basse :

— Je voulais être un soldat et avoir un fusil.

Coy se toucha le nez. Puis il se frotta la nuque et exécuta, l'un après l'autre, les gestes qui caractérisent ordinairement la perplexité. Je me demande, se dit-il, si cette femme devine mes pensées, ou si c'est elle qui les met en moi pour les mélanger ensuite et les étaler sur la table comme s'il s'agissait d'un jeu de cartes.

— Ce Palermo, dit-il enfin, m’a proposé du travail.

Il retint son souffle. Il avait tiré de sa poche la carte de visite où étaient inscrits les numéros de téléphone de l’homme de Gibraltar. Il la leva et l’agita un peu. Elle ne fixait pas la carte, elle le fixait, lui. Et si fort qu’on eût dit qu’elle voulait lui perforer le cerveau.

— Et qu’est-ce que tu lui as répondu ?

— Que je réfléchirais.

Il la vit sourire légèrement. Une seconde de calcul et deux secondes d’incrédulité.

— Tu mens, déclara-t-elle. Si c’était vrai, tu ne serais pas assis ici à me regarder… – Sa voix sembla s’adoucir. – Tu n’es pas comme ça.

Coy détourna le regard vers la fenêtre et lança un coup d’œil dans la rue, en bas et au loin. Tu n’es pas comme ça. Dans un coin poussiéreux de sa mémoire, Brutus demandait à Popeye s’il était un homme ou une souris, et celui-ci répondait : « Je suis un marin. » Un train s’approchait lentement de l’immense verrière qui abritait les quais de la gare d’Atocha, la longue articulation suivant un chemin mystérieux tracé dans le labyrinthe des voies et des signaux. Il éprouvait une rancœur aussi aiguë que le fil d’un poignard. Tu n’as pas la moindre idée, pensa-t-il, de ce que je suis. Il regarda sa montre. Le *Talgo* dont il portait le billet de seconde dans la poche intérieure de sa vareuse roulait déjà depuis longtemps vers Barcelone.

Et lui était de nouveau là, comme si rien n’avait changé. Il regarda le tapis à l’emplacement du corps de Zas. Ou peut-être était-ce justement, se dit-il, parce que tout avait changé qu’il était de nouveau là. Ou encore pour une autre raison, dont il était incapable d’avoir la moindre putain d’idée. Brusquement, il eut un frisson intérieur et une pensée lui traversa l’esprit comme un éclair brûlant ; et il sut, tout naturellement, qu’il était là parce que, un jour, il aurait

quelque chose à apprendre à cette femme. Cette pensée le troubla tant qu'elle affleura sur son visage, et que Tanger le regarda d'un air interrogateur, surprise par le changement qu'elle y lisait. Coy bégayait presque dans son propre silence. Il allait lui apprendre quelque chose qu'elle croyait savoir et qu'elle ne savait pas ; quelque chose qu'elle ne pourrait pas contrôler aussi facilement que les gestes, les paroles, les situations et, en apparence, lui-même. Mais avant qu'arrive ce moment, il fallait attendre. Voilà pourquoi il était là, et tout ce qu'il pouvait faire était d'attendre. Voilà pourquoi ils savaient tous les deux que, cette fois, il ne repartirait pas. Voilà pourquoi il était pris au piège, et il devait avaler tout le morceau de fromage. Oing ! vlan ! Homme, ou souris. Il eut une pensée consolatrice : au moins, ça ne faisait pas mal. À la fin, peut-être, quand viendra mon tour, j'aurai mal. Mais pour l'instant, non. Il décroisa les jambes, les recroisa, et se carra un peu plus sur le canapé, les mains sur les côtés. Il sentait son pouls battre lentement et fort aux aines. Je suppose, se dit-il, que le mot exact est « peur ». On sait qu'il y a des rochers devant, et c'est tout. On navigue, on regarde la mer, on sent la brise sur sa figure et le sel sur ses lèvres, mais on ne se laisse pas tromper. On sait.

Je devrais dire quelque chose, pensa-t-il. N'importe quoi, qui n'ait rien à voir avec ce que je ressens. Quelque chose qui lui fasse reprendre la barre, ou plutôt qui me permette de la revoir encore, ici. En fin de compte, c'est elle qui commande, et nous sommes encore loin de mon temps de quart.

Il déchira la carte de visite en deux morceaux et les posa sur la table. Sans commentaires. Affaire réglée.

— Je suis toujours dans le brouillard, dit-il. S'il n'y a pas de trésor, en quoi un bateau coulé en 1767 peut-il intéresser Palermo ?

— Les chercheurs d’épaves ne courent pas seulement après des trésors. – Maintenant Tanger s’était rapprochée et assise sur une chaise en face de Coy, penchant son corps en avant pour raccourcir la distance qui les séparait. – Un bateau coulé voici deux siècles peut avoir un grand intérêt s’il est bien conservé. L’État paye pour le renflouement… On fait des expositions itinérantes… L’or des galions n’est pas tout. Il y a des choses qui valent autant que lui. Pense, par exemple, à la collection de céramique orientale qui se trouvait à bord du *San Diego…* Sa valeur défie l’imagination. – Elle s’arrêta et resta un instant silencieuse, les lèvres entrouvertes, avant de poursuivre. – Et puis il y a autre chose. Le défi. Tu comprends ?… Un bateau coulé est une énigme qui fascine beaucoup de gens.

— Oui, Palermo m’a parlé de ça. La pénombre d’en bas, a-t-il dit. Et tout le reste.

Tanger acquiesçait, très sérieuse et très grave, comme si elle savait le sens de ces mots. Et pourtant c’était Coy qui connaissait les bateaux coulés, les bateaux à flot, les bateaux échoués. Pas elle.

— D’ailleurs, fit observer Tanger, personne ne sait ce qu’il y avait à bord du *Dei Gloria.*

Coy laissa échapper un soupir.

— Après tout, il y a peut-être vraiment un trésor.

Elle imita le soupir de Coy, bien que sans doute pour des motifs différents. Elle arquait les sourcils d’un air mystérieux, comme quelqu’un qui montre le paquet contenant une surprise.

— Qui sait ?

Elle s’était penchée en avant, près de lui, et son visage tacheté était dans la lumière ; elle avait l’air complice d’un gamin décidé, et cela lui conférait une séduction supplémentaire, carrément physique, faite de chair, de

cellules vivantes et jeunes, de tons dorés et de couleurs douces qui exigeaient impérieusement la proximité, le contact, la caresse de la peau sur la peau. Coy sentit de nouveau son sang battre dans ses aines, et cette fois ce n'était pas la peur. De nouveau l'éclair de lumière. De nouveau cette certitude. Alors il laissa toute sa volonté partir à la dérive, sans concession au regret ni au remords. Sur la mer, tous les chemins sont longs. Et en fin de compte – là était son avantage –, il n'avait pas de matelots dont il lui faudrait boucher les oreilles avec de la cire, ni personne pour l'attacher au mât afin qu'il résiste aux voix qui chantaient sur les récifs, ni de dieux pour lui faire obstacle avec leurs haines ou leurs faveurs. Il fit un rapide bilan : on l'avait roulé, il restait fasciné, et seul. Dans ces conditions, cette femme était un cap aussi valable que n'importe quel autre.

Le soir était venu, et la lumière jaune qui avait d'abord éclairé les nuages bas puis rampé sur la gare d'Atocha, couvrant de longues ombres horizontales le reflet embrouillé du labyrinthe des voies, envahissait maintenant la pièce, le profil de Tanger, sa silhouette sombre près de celle de Coy, penchée sur la table, vers la carte nautique numéro 463A de l'Institut hydrographique de la Marine.

— Hier, récapitulait-il, nous avons déterminé la latitude, qui est de 37°32' nord… Cela nous a permis de tracer une ligne approximative, en sachant que le *Dei Gloria* se trouvait, au moment du naufrage, sur un point quelconque de cette ligne imaginaire, entre la pointe Calnegre et le cap Tiñoso, à une distance de la côte qui variait entre deux à trois milles… Peut-être plus. Cela peut nous donner des sondes de trente à cent mètres.

— Moins, en réalité, précisa Tanger.

Elle suivait avec attention les explications de Coy sur la carte. Tout était maintenant aussi professionnel que s'ils s'étaient trouvés dans la chambre de veille d'un navire. Ils avaient dessiné, avec le crayon et les règles parallèles, une ligne horizontale qui partait de la côte, à un mille et demi au-dessus de la pointe Calnegre, et allait jusqu'au cap Tiñoso, sous le grand arc de sable formé par le golfe de Mazarrón. La profondeur, qui était faible et constante du côté ouest, augmentait à mesure que la ligne se rapprochait de la côte rocheuse située plus à l'est.

— En tout cas, fit remarquer Coy, si le bateau se trouve très profond, nous ne pourrons pas le localiser avec des moyens limités comme les nôtres. Et encore moins descendre jusqu'à ce qu'il en reste.

— Hier, je t'ai dit que j'estime qu'il est au maximum à cinquante mètres…

Froid et silence, se souvint Coy. Et cette pénombre verdâtre qu'avait évoquée Nino Palermo. Il gardait sur sa peau la sensation de sa première plongée en profondeur, vingt ans auparavant, le reflet argenté de la surface vue du dessous, la sphère bleutée puis verte, la lente perte des couleurs, le manomètre à son poignet, dont l'aiguille indiquait l'augmentation progressive de la pression à l'intérieur et à l'extérieur de ses poumons, et le bruit de sa propre respiration dans sa poitrine et ses tympans, aspirant et expirant l'air par le détendeur. Froid et silence, bien sûr. Et peur, aussi.

— Cinquante mètres, c'est déjà trop, dit-il. Il faut plonger avec un équipement dont nous ne disposons pas, ou procéder à des descentes courtes, avec de longues décompressions : ce qui est pénible et dangereux. Disons que dans notre cas le seuil de sécurité raisonnable est de quarante mètres. Pas un de plus.

Elle était toujours penchée sur la carte, et elle réfléchissait. Il la vit se mordre l'ongle d'un pouce. Ses yeux parcouraient les sondes marquées le long de la ligne tracée au crayon par Coy, qui se prolongeait sur près de vingt milles. Certains de ces chiffres qui indiquaient la profondeur étaient accompagnés de lettres : A, F, P… *Arena y fango, con algo de piedra,* fonds de sable et de vase, avec quelques rochers. Trop de sable et trop de vase, pensait-il. En deux siècles et demi, ces fonds avaient pu recouvrir beaucoup de choses.

— Je crois que ce sera suffisant, dit-elle. Arrêtons-nous à quarante.

J'aimerais savoir d'où elle tire une telle certitude, pensa-t-il. La seule chose dont on pouvait être certain en mer, c'est que rien n'y était jamais certain. Si l'on parvenait à faire les choses convenablement et à répartir la cargaison de façon adéquate, si on prenait le vent correctement par gros temps, si on ralentissait les machines, si on ne se heurtait pas à des vagues de face et à un vent dépassant force 9 sur l'échelle de Beaufort, la vieille bâtarde grincheuse pouvait arriver à tolérer des intrus : mais il était exclu de la défier. Elle était toujours, inéluctablement, victorieuse.

— Je ne crois pas qu'il soit beaucoup plus bas, insista Tanger.

Coy observa avec étonnement qu'elle semblait avoir tout à fait oublié Zas et son appartement saccagé. Elle regardait, concentrée, les échelles avec les degrés, les minutes et les dixièmes de minute qui bordaient les cartes, et il admira une fois de plus cette volonté apparente. Il l'entendait prononcer des mots précis, sans pédanterie ni circonlocutions superflues. Je veux bien être pendu si c'est normal, se dit-il. Aucune femme, aucun homme de ma connaissance ne pourrait être aussi maître de lui-même qu'elle semble l'être. Elle est harcelée, elle vient de recevoir un avertissement

sinistre, et elle reste parfaitement décontractée, à faire des griffonnages sur une carte marine. Ou c'est une schizophrène, ou, comme on dit, une sacrée bonne femme. En tout cas, il est clair qu'elle est capable. Capable, après tout ce qui vient de se passer, d'être ici à manier le crayon et le compas à pointes sèches avec le sang-froid du chirurgien qui manie le bistouri. Après tout, la raison en est peut-être qu'en réalité c'est elle qui harcèle les autres. Tous, Nino Palermo, le nain mélancolique, le chauffeur berbère, la secrétaire et moi-même, nous ne sommes que des comparses, ou des victimes. Tous.

Il essaya de se concentrer sur la carte. Une fois établie la latitude avec le parallèle horizontal qui indiquait celle-ci, restait maintenant à situer la longitude : le point où ce parallèle coupait le méridien correspondant. Le tout était de savoir de quel méridien il s'agissait. Conventionnellement, de la même manière que la ligne de l'équateur constituait le parallèle zéro pour calculer la latitude au nord ou au sud, le méridien universellement considéré comme 0° était celui de Greenwich. La longitude nautique s'établissait également en degrés, minutes et secondes ou dixièmes de minute, en comptant 180° sur la gauche de Greenwich pour la longitude ouest, et 180° sur la droite pour la longitude est. Le problème était que Greenwich n'avait pas toujours été la référence universelle.

— La longitude paraît claire, répondit Tanger. 4° 51' est.

— Pas si claire que ça. En 1767, les Espagnols ne se servaient pas de Greenwich comme premier méridien…

— Évidemment. Il y a d'abord eu celui de l'île de Fer, puis chaque pays a fini par avoir le sien. L'unification sur Greenwich n'est intervenue qu'en 1884. C'est pourquoi la carte d'Urrutia, imprimée en 1751, porte quatre échelles de longitudes différentes : Paris, Ténériffe, Cadix et Carthagène.

— Eh bien ! – Coy la regardait avec respect. – Tu connais bien la question. Tu en sais presque autant que moi.

— J’ai tâché de m’instruire. C’est mon travail. En cherchant bien, on trouve tout dans les livres.

Coy douta en silence. Toute sa vie, il avait lu des livres sur la mer, et jamais il n’y avait rien trouvé sur le cri d’angoisse du marsouin qui saute dans l’eau le flanc arraché par les dents d’une orque. Rien non plus qui évoque la nuit la plus courte de son existence, l’aube arrivant enchaînée au crépuscule, à l’horizon rougeâtre de la rade d’Oulu, à peu de milles du cercle Arctique. Ni le chant des Krous, les arrimeurs noirs, sur le château d’avant par une nuit de lune devant Pointe-Noire, au Congo, les cales et le pont débordant de piles de troncs d’okoumé et d’acajou. Ni le fracas terrifiant d’un golfe de Gascogne où ciel et mer se confondaient sous un voile épais d’écume grise, avec des creux de quinze mètres et un vent de quatre-vingts nœuds, les lames déformant les conteneurs arrimés sur le pont comme s’ils étaient en papier, avant de les arracher et de les emporter par-dessus bord ; l’équipage de quart cramponné où il le pouvait sur le pont, et le reste dans les cabines, roulant sur le sol contre les cloisons, vomissant comme des porcs. Finalement, c’était comme le jazz : les improvisations de Duke Ellington, le saxo ténor de John Coltrane ou la batterie d’Elvin Jones. Ça non plus, on ne pouvait pas le trouver dans les livres.

Tanger avait déployé une carte à plus petite échelle, beaucoup plus générale que les autres, et elle traçait dessus des lignes verticales imaginaires.

— Paris, ce n’est pas possible, dit-elle. Ce méridien passe par les Baléares, et dans ce cas le bateau aurait coulé à mi-chemin entre l’Espagne et l’Italie… Ténériffe non plus, cela le situerait en plein Atlantique. Donc, à première vue, restent Cadix et Carthagène…

— Ce n’est pas Carthagène, dit Coy.

Un coup d’œil suffisait pour s’en rendre compte. En coulant à cinq degrés environ à l’est de ce méridien, le *Dei Gloria* l’aurait fait beaucoup trop au large, presque deux cent cinquante milles plus loin, sur des fonds – il s’approcha un peu de la carte – de trois mille mètres.

— Alors ce ne peut être que Cadix, conclut-elle. On a trouvé le pilotin, le lendemain, à quelque six milles au sud de Carthagène. En calculant la longitude à partir de là, tout coïncide. La poursuite. La distance.

Coy regarda la carte en essayant d’établir à l’estime la dérive du naufragé dans sa barque. Il calcula la distance, le vent, les courants, l’abattée, avant de faire un signe affirmatif. Six milles étaient une distance logique.

— Dans ce cas, déduisit-il, le vent a dû tourner au nord-ouest.

— C’est possible. Dans sa déposition, le pilotin a dit que le vent avait changé de direction à l’aube… Est-ce normal, dans cette zone ?

— Oui. Les vents de sud-est, que nous appelons là-bas les lebeches, se lèvent souvent le soir et se maintiennent toute la nuit, comme cela a été le cas, d’après toi, pendant la poursuite du *Dei Gloria.* En hiver, le vent tourne le plus souvent au noroît pour souffler de la terre pendant la matinée… Un ponant ou un mistral ont pu pousser le bateau au sud-est.

Il l’observa du coin de l’œil. Elle recommençait à se mordre l’ongle du pouce, les yeux rivés sur la carte. Coy lâcha le crayon qui roula sur le papier. Il souriait.

— Et puis, dit-il, nous devons écarter tout ce qui ne cadre pas avec ton hypothèse, non ?

— Il ne s’agit pas de mon hypothèse. Il est normal qu’ils aient calculé la longitude selon le méridien de Cadix.

Regarde.

Elle déplia, dans un froissement de papier, une des reproductions de la carte d'Urrutia qu'elle avait rapportées le matin du Musée naval. Après quoi, de ses doigts aux ongles rognés, elle indiqua le tracé vertical des différents méridiens, tandis qu'elle expliquait à Coy que Cadix, d'abord à l'observatoire de la ville, puis à celui de San Fernando, avait été le principal méridien utilisé par les marins espagnols au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle et d'une bonne partie du XIXe. Mais le méridien de San Fernando n'avait commencé à être employé qu'en 1801 ; de sorte que la référence, en 1767, était la ligne de pôle à pôle qui passait par l'observatoire situé dans le château de Guardiamarinas, le château de la Garde marine, de Cadix.

— Il en résulte tout naturellement que le capitaine du *Dei Gloria* a utilisé Cadix comme méridien pour mesurer la longitude. Regarde. De cette manière, les chiffres collent, et particulièrement ces 4° 51' que le pilotin a donnés comme ultime position connue du *Dei Gloria.* Si nous comptons en partant du méridien de Cadix vers l'est, le point du naufrage est situé ici, tu vois ?… À cet endroit-là, à l'est de la pointe Calnegre et au sud de Mazarrón.

Coy étudia la carte. Ce n'était pas la zone la plus mauvaise : relativement abritée et proche de la côte.

— Voilà pour l'Urrutia, dit-il. Et sur les cartes modernes ?

— Là les choses se compliquent, car à l'époque où Urrutia a levé son *Atlas maritime* la longitude était établie avec moins de précision que la latitude. On n'avait pas encore perfectionné le chronomètre de marine qui a permis de faire des calculs exacts. C'est pourquoi les erreurs de longitude sont plus conséquentes… Le cap de Palos, où tu as tout de suite décelé une erreur de deux minutes de latitude, se trouve, en ce qui concerne la longitude, à O° 41,3' à l'ouest

du méridien de Greenwich. Pour le situer par rapport au méridien de Cadix sur les cartes modernes, il faut retrancher de ce chiffre la différence de longitude qui existe entre Cadix et Greenwich… C'est bien ça ?

Coy acquiesça, amusé, en attendant la suite. Non seulement Tanger avait bien appris sa leçon, mais elle était capable de calculer degrés et minutes avec l'aisance d'un marin. Lui-même aurait été incapable de retenir ces données par cœur. Il comprit que, si elle avait besoin de lui, c'était plus pour les aspects pratiques et pour confirmer ses propres calculs que pour autre chose. Naviguer sur le papier dans un appartement situé au cinquième étage face à la gare d'Atocha, ce n'était quand même pas pareil que d'être en mer, sur le pont mouvant d'un bateau. Il prêta attention aux chiffres qu'elle alignait au crayon sur un bloc.

— Cela situe Palos, expliqua Tanger, à 5° 50' par rapport au méridien de Cadix, sur les cartes modernes. Mais sur la carte d'Urrutia, la situation est 5° 34' : tu vois ?… Nous avons donc une marge d'erreur de 2' de latitude et de 16' de longitude. Regarde. Je me suis servie des tables de correction qui figurent dans les *Applications de cartographie historique* de Néstor Perona… En les utilisant le long de la côte, de Cadix au cap de Palos, elles permettent de situer chaque position de l'Urrutia par rapport à Cadix sur des positions actuelles par rapport à Greenwich.

La lumière du crépuscule s'était retirée des murs et du plafond de la pièce, plongeant la table dans l'ombre, et elle s'interrompit pour allumer une lampe dont la lumière se refléta sur la blancheur de la carte. Puis elle croisa les bras et regarda le tracé.

— En appliquant les corrections, la position à l'est du méridien de Cadix que le pilotin a attribuée au *Dei Gloria* serait, sur les cartes modernes, de 1° 21' à l'ouest de celui de Greenwich. Naturellement, ce n'est pas parfaitement

exact et nous aurions, sur ce point, des marges raisonnables d'erreur : un rectangle d'un mille de long sur deux de large. C'est notre aire de recherche.

— Elle n'est pas trop petite ?

— Tu l'as dit toi-même l'autre jour : ils ont certainement pris des relèvements à terre. Avec la même carte que la leur et une boussole, nous pouvons affiner les résultats.

— Ça n'est pas si facile. L'aiguille de leur compas pouvait être faussée, nous ignorons l'importance de la déclinaison magnétique à leur époque, ils ont pu faire une lecture précipitée… Beaucoup de facteurs peuvent fausser tes calculs. Rien ne nous garantit qu'ils coïncideront avec les leurs.

— Il faut bien essayer, non ?… C'est ce que je fais.

Coy étudia la zone sur la carte, en essayant de la traduire en étendue aquatique. Cela supposait une aire de recherche de six à dix kilomètres carrés ; un travail difficile, si les eaux étaient troubles ou si le temps avait déposé trop de vase et de sable sur les restes du *Dei Gloria.* Ratisser la zone pouvait leur prendre un mois, au minimum. Il se servit du compas à pointes sèches pour calculer la longitude est par rapport à Cadix sur l'Urrutia, la transféra ensuite sur la carte moderne 463A pour la transformer en longitude ouest de Greenwich, puis revint porter son estimation sur l'Urrutia. Il consulta les tables de correction établies par Tanger. Tout restait à l'intérieur de marges acceptables.

— C'est peut-être faisable, dit-il.

Tanger n'avait pas perdu un détail de ses mouvements. Elle prit un crayon pour tracer un rectangle sur la 463A.

— L'idée, c'est que le *Dei Gloria* se trouve en un point quelconque de cette bande. À une profondeur qui va de vingt à cinquante mètres.

— Quel genre de fond ?… Je suppose que tu as regardé ça.

Elle sourit avant de déplier une carte à plus grande échelle, la 4631, correspondant au golfe de Mazarrón, de la pointe Calnegre à la pointe Negra. Coy remarqua qu'il s'agissait d'une édition récente, avec des corrections pour avis aux navigateurs datées de l'année en cours. L'échelle était très grande et très détaillée, et chaque sonde était accompagnée de la nature du fond qui lui correspondait. C'était ce que l'on pouvait trouver de plus précis sur la zone.

— Vase sableuse, et un peu de rocher. D'après les indications, plutôt propre.

Coy porta le compas à pointes sèches sur l'échelle latérale, pour calculer de nouveau l'aire. Un mille sur deux, face à la pointe Negra et à la Cueva de los Lobos. En considérant qu'en ce point une minute de longitude équivalait à 0,8 mille, le secteur était délimité entre 1° 19,5' ouest et 1° 22' ouest, et entre 37° 31,5' nord et 37° 32,5' nord. Il observait avec plaisir la côte familière couleur ocre, les bandes bleues de plus en plus écartées les unes des autres le long des indications de profondeur, à mesure qu'elles s'éloignaient de la côte. Il compara leur dessin avec ses propres souvenirs, les situant mentalement par rapport aux repères des montagnes de la terre ferme, représentés par les courbes de niveau topographiques qui se densifiaient à la pointe de Las Viboras, à celle de Los Pájaros et au Morro Blanco.

— Tout est très relatif, dit-il au bout d'un moment. Nous ne serons sûrs de rien tant que nous ne serons pas en mer et que nous ne pourrons pas nous situer avec les cartes et les relèvements que nous prendrons sur la terre… Il est inutile de définir d'ici l'aire de recherche. Pour l'instant, tout ce que nous avons, c'est un rectangle imaginaire dessiné sur le papier.

— Combien de temps nous faudrait-il pour la ratisser ?

— Nous ?

— Bien sûr. – Elle observa le temps de pause adéquat. – Toi et moi.

De nouveau, ce toi et moi. Coy esquissa un sourire. Il hochait la tête.

— Nous aurons besoin de quelqu'un de plus, dit-il. Nous avons besoin du Pilote.

— Ton ami ?

— Oui. Il a essoré plus d'eau en tordant ses chemises que toute celle sur laquelle j'ai navigué au cours de mon existence.

Elle lui demanda de lui parler de lui, et Coy le fît rapidement, tout en continuant de sourire légèrement à son souvenir. Il parla de sa jeunesse, du Cimetière des bateaux sans nom, de sa première cigarette et du marin tanné et maigre aux cheveux prématurément gris, des plongées à la recherche d'amphores, des sorties de pêche entre chien et loup, ou de l'affût à la tombée de la nuit pour guetter les calmars qui allaient dormir à l'abri de la pointe de la Podadera. Et le Pilote, sa gourde de vin, son tabac noir et son bateau qui se balançait dans la houle. Ou peut-être ne parla-t-il pas autant qu'il le croyait, se bornant à évoquer, brièvement, quelques épisodes décousus, peut-être ses souvenirs firent-ils le reste, en se bousculant dans son ébauche de sourire. Et Tanger qui le regardait, attentive, sans perdre un geste ni une parole, comprit ce que ce nom signifiait pour Coy.

— Tu as dit qu'il avait un bateau.

— Le *Carpanta* : un voilier de quatorze mètres, cockpit central, un pont à l'arrière, moteur de soixante chevaux et compresseur pour les bouteilles d'air.

— Il le louerait ?

— Il le fait de temps en temps. Il faut bien vivre.

— Je veux dire : est-ce qu'il nous le louerait ? À toi et à moi.

— Bien sûr. Il coulerait son bateau si je le lui demandais. – Il réfléchit un peu. – Bon, il n'irait peut-être pas jusque-là. Mais à part ça, il ferait n'importe quoi.

— J'espère qu'il ne prend pas trop cher. – Elle semblait inquiète. – Dans cette première phase, le budget est limité. Il s'agit de mes économies.

— On s'en arrangera, la rassura Coy. De toute manière, si le bateau se trouve à la profondeur que tu dis, pas besoin d'un matériel de plongée sophistiqué… Un bon sondeur de pêche et un aquaplane remorqué peuvent suffire : ça se fabrique avec une planche et cinquante mètres de filin.

— Parfait.

Elle ne demanda pas si on pouvait se fier à son ami. Elle se contentait de le regarder comme si sa parole était une garantie suffisante.

— De plus, dit Coy, le Pilote a été plongeur professionnel. Si tu lui proposes un salaire qui lui permette de couvrir ses frais, et une part raisonnable des bénéfices s'il y en a, nous pouvons compter sur lui.

— Bien entendu, je le lui proposerai. Quant à toi…

Il la regarda dans les yeux, attendant qu'elle poursuive, mais elle se tut et soutint son regard. Il y a aussi une étincelle de sourire là-dedans, se dit-il. Elle aussi, elle sourit, peut-être parce qu'elle a maintenant deux marins et un bateau, et un rectangle d'un mille sur deux tracé au crayon sur une carte nautique. Ou peut-être…

— On en parlera plus tard, dit Coy. Pour le moment, c'est toi qui couvres mes frais, n'est-ce pas ?

Elle restait immobile, en le regardant avec la même expression, et cette petite lueur qui semblait danser au fond de ses iris bleu marine. C'est seulement un effet de lumière,

pensa-t-il. Probablement le coucher du soleil, ou le reflet de la lampe allumée.

– Naturellement, dit-elle.

Il décida de rester dormir, et cela sans que ni lui ni elle ne s'attardent sur ce sujet. Avant, ils avaient travaillé très tard et, finalement, elle avait étiré ses coudes en arrière, fait tourner son cou comme si elle avait mal aux vertèbres cervicales et adressé un léger sourire à Coy, lasse et distante, comme si tout ce qui se trouvait devant eux sous le cône de lumière de la lampe, les cartes de navigation, les notes, les calculs, cessait de l'intéresser. Elle avait dit : Je suis fatiguée, je n'en peux plus, et elle s'était levée en regardant autour d'elle avec étonnement ; elle semblait avoir oublié où elle était ; en s'arrêtant sur l'endroit où s'était trouvé le cadavre de Zas, ses yeux s'étaient soudain assombris. Alors elle avait paru se souvenir ; et brusquement, de la même manière qu'on entrouvre une porte par erreur, Coy l'avait vue vaciller, de quelques millimètres à peine, et il avait pu capter le frisson qui parcourait sa peau comme si un courant d'air glacé venait d'entrer par la fenêtre : la main posée sur un coin de la table, le regard chaviré qui errait dans la pièce, cherchant à quoi se raccrocher jusqu'à ce qu'il se recompose juste avant d'arriver à Coy. Maintenant, elle semblait de nouveau maîtresse d'elle-même ; mais il avait déjà ouvert la bouche pour suggérer je peux rester si tu veux, ou peut-être que ce serait mieux si tu ne restais pas seule, ou quelque chose de ce genre. Il demeura ainsi, la bouche ouverte, parce que au même moment elle haussa les épaules sur un mode presque interrogateur, en le regardant. Du coup il resta muet un peu plus longtemps, et elle répéta le geste, cette manière délibérée de hausser les épaules qu'elle semblait réserver pour les questions dont la réponse lui était indifférente. Puis il lui dit peut-être que je devrais rester, et elle répondit oui,

bien sûr, à voix basse et avec la froideur de toujours, et elle hocha affirmativement la tête comme si elle trouvait la suggestion appropriée, avant d'aller dans la chambre chercher un sac de couchage militaire : un authentique sac de l'armée, vert, qu'elle étendit sur le canapé en glissant dessous un coussin en manière d'oreiller. Après quoi, en peu de mots, elle expliqua où était la douche et où il trouverait une serviette propre, avant de se retirer et de fermer la porte.

En bas, loin, dans l'obscurité qui s'étendait de l'autre côté de la gare, les longs traits de lumière des trains se déplaçaient avec une lenteur trompeuse. Coy alla à la fenêtre et resta là, immobile, à regarder le rayonnement diffus des quartiers les plus éloignés, les lumières de la rue à ses pieds, les phares des rares voitures qui passaient dans l'avenue déserte. La station-service était allumée ; mais il n'y vit personne, à part l'employé qui sortait de sa guérite pour servir un client. Ni le nain mélancolique, ni le chasseur d'épaves n'étaient en vue.

Elle avait laissé de la musique sur la minichaîne. C'était une mélodie très lente et triste que Coy n'avait jamais entendue. Il regarda l'étui du disque : *Après la pluie.* Il ne savait rien de cet Éric Satie – un ami de Justine, peut-être ? –, mais le titre lui parut bien choisi. La musique faisait penser au pont humide d'un bateau immobile sur une mer grise et calme : les ultimes gouttes de pluie encore visibles, les petites ondulations pareilles à l'affleurement de méduses à la surface ou aux ondes minuscules d'un radar, et quelqu'un qui regardait tout cela, les mains posées sur le plat-bord mouillé, tandis que des nuages noirs et bas fuyaient sur la ligne d'horizon.

Il leva les yeux pour chercher inutilement une étoile, et cela le rendit nostalgique. Le rayonnement de la ville voilait le ciel. Il mit sa main en visière et, quand ses yeux se furent accoutumés, il put en voir deux ou trois, faibles petits points

lumineux, très loin. Au-dessus des villes, les étoiles – quand il était possible d'en distinguer – paraissaient toujours atténuées, différentes, privées d'éclat et de signification. Sur la mer, pourtant, elles étaient des repères utiles, elles indiquaient la route, elles étaient des compagnes. Coy avait passé de longues heures de quart en haute mer accoudé au bastingage de l'aileron : il voyait, au printemps, disparaître Sirius et les sept Pléiades à l'occident du ciel nocturne, puis réapparaître en été, de l'autre côté de la nuit, dans le ciel matinal du levant. D'ailleurs il devait la vie aux étoiles ; durant une brève et intense étape de sa jeunesse, elles l'avaient aidé à éviter la prison de Haïfa. Car, par une certaine matinée lugubre d'août, alors qu'il se trouvait sur le point d'entrer dans les eaux libanaises à bord de l'*Otago,* un petit cargo qui naviguait tous feux éteints de Larnaka à Sidon pour échapper au blocus israélien, et avant de doubler le phare de Ziri – un éclat toutes les trois secondes, visible à six milles – Coy avait cru distinguer, tandis qu'il guettait l'apparition de Castor et Pollux à l'horizon oriental, la silhouette noire d'un patrouilleur tapi à l'abri de la zone obscure, devant la côte vers laquelle ils se dirigeaient. Le bateau, 3 000 tonnes, immatriculé à Monrovia, avec un armateur espagnol, un capitaine norvégien et un équipage grec, et qui faisait officiellement le transport de sel entre Torrevieja, Trieste et Le Pirée, était resté un moment immobile, jusqu'à ce que le capitaine Raufoss, jumelles de nuit aux yeux et jurons vikings aux lèvres, confirme la présence du patrouilleur. Alors il avait doucement viré de bord, à droite toute et en avant lentement, interdiction d'allumer une cigarette à bord, pour s'éloigner discrètement dans l'obscurité, écho anonyme sur le radar israélien en direction du cap Greco. Et l'acuité visuelle de Coy, jeune premier lieutenant frais émoulu, s'était vu récompensée par Raufoss avec une bouteille de Balvenie pur malt et une bourrade qui lui avait laissé le dos endolori pendant une semaine. Sigur Raufoss avait été le premier capitaine sous

lequel il avait servi comme officier : épais, sanguin, roux, excellent marin. Comme la plupart de ses concitoyens, il n'avait pas l'arrogance des capitaines anglais, et il les surpassait en compétence professionnelle. Il se méfiait des pilotes qui n'avaient pas quelques cheveux blancs, il était capable de faire passer son bateau par le chas d'une aiguille, il n'était jamais sobre à quai et jamais ivre en mer. Coy avait fait trois cent sept jours de mer avec lui en Méditerranée, puis il avait changé de bateau juste à temps, deux voyages avant que le capitaine Raufoss ne rencontre la poisse. L'*Otago* transportait de la ferraille en vrac de Valence à Marseille, quand son chargement s'était désarrimé au cœur du mistral d'hiver, force 10, dans le golfe du Lion. Il s'était retourné et avait coulé à pic avec quinze hommes à l'intérieur, sans laisser d'autre trace qu'un message de détresse capté par la station côtière du pic Saint-Loup sur le canal 16 VHF : *Otago* 42° 25' N et 3° 53,5' E. Travers à la lame avec forte gîte. Mayday, mayday. Après, pas un débris flottant, ni une bouée, ni une balise. Rien. Seulement le silence, et la mer impassible qui cache ses secrets depuis des siècles.

Il regarda sa montre : il n'était pas encore minuit. La porte de la chambre de Tanger était fermée, et le disque était fini. Coy sentit le silence qui venait après la pluie. Il fit quelques pas sans but défini dans la pièce, observant les *Tintin* sur leur étagère, les livres alignés, la carte postale d'Anvers, la coupe en argent, la photo encadrée.

Nous avons déjà dit qu'il n'était pas quelqu'un de brillant, et qu'il le savait ; ajoutons à cela qu'il était parfaitement conscient de son état d'esprit à l'égard de Tanger Soto. Pourtant, il conservait un singulier sens de l'humour ; cette facilité naturelle à se moquer de lui-même, ou de ses maladresses ; un fatalisme méditerranéen qui lui permettait toujours de se contenter de peu. Il était bien possible que

cette conscience, ou cette certitude, fasse qu'il se conduise, dans certaines circonstances, d'une façon moins stupide que tout autre homme dans une situation semblable. De plus, l'habitude d'observer le ciel, la mer, l'écran du radar, à la recherche de signes à interpréter, avait accentué en lui certains types d'instincts, ou d'intuitions tactiques. Dans ce contexte, les indices disséminés dans cet appartement lui paraissaient tous chargés de significations. Ils étaient, décida-t-il, autant de jalons révélateurs d'une biographie en apparence rectiligne, solide, dépourvue de failles. Et pourtant, certains de ces objets, ou le côté fragile de leur propriétaire qu'ils révélaient comme la partie visible d'un iceberg, pouvaient aussi inspirer de la tendresse. Mais, contrairement aux attitudes, aux paroles et aux manœuvres qu'elle s'escrimait à employer pour arriver à ses fins, dans les petites pistes disséminées dans l'appartement, dans son indifférence équivoque, dans toutes les circonstances où Coy se trouvait impliqué en tant que témoin, acteur et victime, l'absence de calcul était évidente. Ces indices n'étaient pas exposés à la vue de façon délibérée. Ils faisaient partie d'une existence réelle, et ils étaient étroitement liés à un passé, des souvenirs non explicites mais qui, sans aucun doute, soutenaient le reste, la façade et l'apparence : la petite fille, le soldat, les rêves et la mémoire. Dans le cadre, la jeune fille blonde souriait dans les bras protecteurs de l'homme bronzé à la chemise blanche ; et ce sourire avait une évidente parenté avec d'autres que Coy lui connaissait, y compris avec certains sourires dangereux ; mais il y lisait aussi une grande fraîcheur qui la rendait différente. Quelque chose de lumineux, de radieux, évoquant une vie pleine de potentialités encore inconnues, de chemins à parcourir, de bonheur possible, voire probable. C'était comme si, sur cette photo, elle souriait pour la première fois, de la même manière que le premier homme s'est réveillé le premier jour et a vu autour de lui le monde tout juste créé, quand tout

était encore à vivre en partant du méridien zéro et que n'existaient ni les téléphones portables, ni les marées noires, ni le virus du sida, ni les touristes japonais, ni les flics.

Au fond, là était la question. Moi aussi, pensa-t-il, j'ai souri un jour comme ça. Et ces modestes objets disséminés dans l'appartement, la coupe cabossée, la photo de la jeune fille couverte de taches de rousseur, étaient les restes du naufrage de ce sourire. En devinant cela, il eut l'impression que quelque chose s'insinuait doucement, goutte à goutte, dans ses veines, comme si la musique qui s'était tue glissait lentement dans ses entrailles pour mettre de la pluie dans son cœur. Alors il se sentit abandonné, il eut l'impression que c'était lui et non Tanger qui souriait sur la photo avec l'homme à la chemise blanche. Personne ne peut protéger personne. Il se reconnaissait sur cette image, et elle le fit se sentir orphelin, solitaire, mélancolique et furieux. D'abord ce fut un sentiment de désolation personnelle, d'extrême solitude, qui monta de sa poitrine jusqu'à sa gorge et ses yeux ; et ensuite une colère nette, intense. Il regarda l'endroit où avait été Zas, puis ses yeux rencontrèrent la carte de visite de Nino Palermo déchirée en deux morceaux sur la table. Il resta ainsi, un temps, immobile. Après quoi il consulta de nouveau sa montre, rapprocha les morceaux et décrocha le téléphone. Il fit le numéro sans se presser, et au bout de quelques instants il put entendre la voix du chercheur de naufrages. Il était au bar de son hôtel et, naturellement, il serait très heureux de voir Coy dans un quart d'heure.

En le voyant franchir la double porte vitrée et entrer dans le hall du Palace, le portier en uniforme inspecta d'un air soupçonneux les chaussures de sport blanches et le jean raide sous la vareuse de marin. Coy n'était jamais venu en ce lieu, aussi resta-t-il un instant indécis après avoir monté les marches et être passé sur les tapis et le marbre blanc. À

droite, il y avait une grande tapisserie ancienne, et à gauche la porte du bar. Il continua tout droit jusqu'à la rotonde centrale et s'arrêta de nouveau sous la colonnade circulaire. Au fond, un pianiste invisible jouait *Cambalache,* et la musique était amortie par le brouhaha discret des conversations. Il était tard, mais il y avait du monde à presque toutes les tables et sur les canapés : des gens bien habillés, vestes, cravates, dames couvertes de bijoux, femmes séduisantes, serveurs impeccables qui se déplaçaient silencieusement. Sur un chariot, des bouteilles de champagne dans des seaux à glace. Tout cela très élégant, très correct, constata Coy. Comme dans les films.

Il fit quelques pas dans la rotonde, ignorant le serveur qui lui demandait s'il voulait une table, et se dirigea en avant toute sur Nino Palermo, dont il venait de repérer le profil sur un canapé, sous le grand lustre en cristal qui pendait de la coupole vitrée. Il était flanqué de la même secrétaire, celle qui l'accompagnait lors de la vente aux enchères de Barcelone, ce soir habillée de sombre, jupe courte, jambes visibles jusqu'à mi-cuisses jointes en biais, genoux pudiquement serrés et chaussures à talons hauts. Manuel de la parfaite employée en sortie avec son patron, chapitre « Comment s'habiller », page 5. Elle était assise entre Palermo et deux individus à l'allure nordique. Le chercheur d'épaves ne vit Coy que lorsque celui-ci fut tout près. Alors il se leva, en reboutonnant son veston croisé. Sa queue-de-rat était rassemblée par une lanière noire. Il portait un complet anthracite, une cravate de soie sur une chemise bleu pâle, et ses chaussures noires, ses chaînes en or et sa montre brillaient d'un éclat beaucoup plus fort que celui de son sourire. La bague avec la monnaie antique brilla, elle aussi, quand il tendit la main pour serrer celle de Coy. Celui-ci ignora la main.

— Je me félicite de vous voir devenu raisonnable, dit Palermo.

Le ton amical se figea dans sa bouche au milieu de la phrase. Il contempla un moment sa main inutilement tendue, surpris de la voir vide, puis il la retira lentement, en observant le nouveau venu de ses yeux vairons, l'air interrogateur.

— Vous êtes allé trop loin, dit Coy.

La grimace déconcertée de l'autre s'accentua soudain pour devenir arrogante.

— Vous êtes toujours avec elle ? questionna-t-il froidement.

— Ça ne vous regarde pas.

Palermo semblait réfléchir. Il fit semblant de regarder du côté des deux hommes qui attendaient sur le canapé.

— Vous m'avez dit hier que vous n'étiez… Non ? Que vous n'étiez pas dans le coup. Et quand vous avez téléphoné tout à l'heure… Bon Dieu ! J'ai cru que vous acceptiez de travailler pour moi.

Coy retint son souffle. L'autre faisait une tête de plus que lui, et Coy devait lever les yeux pour l'observer, en laissant ses larges mains pendre, menaçantes, de chaque côté de son corps. Il se balança un peu sur la pointe des pieds.

— Vous êtes allé trop loin, répéta-t-il. La pupille de l'œil vert était plus dilatée que celle de l'œil brun, mais les deux semblaient glacées. Palermo observa de nouveau ses compagnons du coin de l'œil. Maintenant, sa bouche avait un rictus de mépris.

— Je n'imaginais pas que vous veniez pour me casser les pieds, dit-il. Vous… Un pitre, voilà ce que vous êtes. Vous vous comportez comme un pitre.

Coy acquiesça lentement deux fois. Ses mains s'étaient écartées un peu plus de son corps, et il sentait les muscles de ses épaules, de ses bras et de son ventre tendus comme

des nœuds de pêcheur bien souqués. Palermo s'était à demi retourné, comme pour mettre fin à la conversation.

— Je vois, dit-il, que cette garce vous a bien embobiné. Sur ce dernier mot, il fit mine de retourner au canapé ; mais mine seulement, car Coy avait rapidement fait ses calculs : il savait que l'autre était plus grand, qu'il n'était ni faible ni seul, et qu'il est préférable de frapper un homme pendant qu'il est encore en train de parler parce que ses réflexes sont moins bons. C'est pourquoi il se balança de nouveau sur la pointe des pieds, engloutit mentalement une boîte d'épinards, se composa un bref sourire pour mettre Palermo en confiance et, dans la foulée, lui expédia un coup de genou éclair dans les testicules, si brutal qu'une seconde plus tard, tandis que l'autre était plié en deux, congestionné et le souffle coupé, il put lui asséner un deuxième coup, avec la tête cette fois, sur le nez qui craqua comme si on avait cassé un meuble. Il avait appris à exécuter cette manœuvre avec une précision chorégraphique à l'occasion d'une rixe dans le quartier du port, à Hambourg ; le troisième mouvement, dans le cas improbable d'une réaction de l'adversaire, consistait à lui envoyer un autre coup de genou dans la figure. Après cela, bonne route et bon vent ! Mais il vit que ce ne serait pas nécessaire : Palermo était tombé à genoux, blanc et aussi amorphe qu'un sac de patates, le visage écrasé contre une cuisse de Coy, maculant son jean du sang scandaleusement rouge qui pissait de son nez.

Après quoi tout s'embrouilla sur un rythme endiablé, en moins de cinq secondes. La secrétaire hurla en se jetant derrière le canapé et perdit toute pudeur en agitant les jambes et en montrant sa culotte, qui était noire. Les deux étrangers, d'abord stupéfaits, se levèrent pour secourir le vaincu. Quant à Coy, il eut tout juste le temps d'apercevoir les serveurs de la salle et quelques clients qui lui tombaient dessus, avant de se trouver bousculé, empoigné par des

mains vigoureuses qui le soulevèrent et le traînèrent vers la porte dans l'intention probable de le lyncher sous le regard des employés et des clients scandalisés. Les portes vitrées s'ouvrirent, quelqu'un cria qu'il fallait appeler la police et, à cet instant, Coy vit successivement la façade illuminée de l'édifice des Cortes, les lumières vertes des taxis stationnés le long du trottoir, et aussi le nain mélancolique qui l'observait avec surprise, posté près du feu de circulation le plus proche. Il ne put en voir davantage, parce qu'on lui tenait solidement la tête, mais il devina encore le visage mauvais du chauffeur berbère – tout le monde semblait s'être donné rendez-vous au Palace, ce soir-là – avant de sentir qu'on lui tirait furieusement les cheveux pour lui renverser la tête en arrière, après quoi un, deux, trois, quatre coups de poing professionnels au plexus solaire lui coupèrent net la respiration. Alors il tomba par terre, les poumons vidés, cherchant l'air comme un poisson hors de l'eau. LAM : Loi de l'Air qui Manque, ou tu n'es jamais là quand j'ai besoin de toi. Toujours au sol, il entendit une sirène de police et se dit : te voilà bien, matelot. Tu vas en prendre pour six ans et un jour, et la fille n'aura plus qu'à plonger seule. Puis, après trois tentatives infructueuses, il parvint à respirer un peu mieux, même si l'air, qui daigna enfin faire acte de présence, lui faisait mal en entrant et en sortant de ses poumons. Ses côtes semblaient bouger pour leur propre compte, et il pensa que plusieurs étaient cassées. Chienne de vie. Il était toujours par terre, sur le ventre, et quelqu'un, dans son dos, lui passa des menottes qui firent clic-clac sur ses poignets. Sa seule consolation était que Nino Palermo se souviendrait de Tanger Soto, de lui et du pauvre Zas chaque fois que, dans les jours suivants, il se regarderait dans la glace. Puis on le fit se lever sans ménagement, et une lumière bleue le frappa en plein visage. Où étaient passés le Galicien Neira, le Torpilleur Tucumán et tout l'équipage Sanders ? Mais c'était en d'autres temps, et dans d'autres ports.

VI. Chevaliers et écuyers

Il existe une grande variété de devinettes relatives à une île où certains habitants disent toujours la vérité et d'autres mentent toujours.

Raymond Smullyan,

Quel est le titre de ce livre ?

La gitane s'éloigna après avoir encore un peu insisté, et en la voyant partir Coy pensa qu'il aurait peut-être dû la laisser lire dans sa main et lui dire l'avenir. C'était une femme d'âge moyen, la face brune sillonnée d'une infinité de rides, les cheveux rassemblés par un peigne en argent. Grande, bien en chair, elle faisait voler sa jupe en se déhanchant avec grâce et s'arrêtait pour offrir des brins de romarin aux passants, sur l'avenue ombragée de palmiers qui s'étendait derrière le château de Santa Catalina à Cadix. Avant de s'en aller, déçue par le refus de Coy d'accepter un brin de romarin en échange de quelques pièces ou de se laisser dire la bonne aventure, la gitane avait murmuré, mi-moqueuse, mi-sérieuse, une malédiction que, maintenant, il méditait : « Il n'y a qu'un seul voyage et tu travailleras gratis. » Il n'était pas un marin superstitieux – peu le sont dans le métier, à l'heure de Météosat et du GPS –, mais il conservait quelques appréhensions propres à la vie en mer. C'est peut-être pour cette raison que Coy, quand la gitane eut disparu sous les palmiers de l'avenue Duque de Nájera, contempla sa paume gauche avec inquiétude avant d'observer en catimini Tanger, assise près de lui à une table de la terrasse et en grande conversation avec Lucio Gamboa, directeur de l'observatoire de San Fernando où tous trois avaient passé une partie de la journée. Gamboa avait le grade de capitaine de vaisseau, mais il était en civil, chemise à carreaux, pantalon kaki et vieilles espadrilles de

toile décolorées. Rien en lui ne trahissait le militaire replet, chauve, bavard, une barbe négligée semée de poils gris, des yeux clairs de Viking, il était débraillé et cordial. Depuis des heures, il parlait sans montrer le moindre signe de fatigue, tandis que Tanger posait des questions, acquiesçait et prenait des notes.

Il n'y a qu'un seul voyage et tu travailleras gratis. Coy regarda de nouveau les lignes de sa main en se répétant qu'il aurait dû laisser la gitane les lui lire. En cas de prédictions déplaisantes, pensa-t-il, il pouvait toujours les rectifier à son goût avec une lame de rasoir, comme cet autre marin d'encre et de papier, Corto Maltese, si grand et si beau avec son anneau d'or à l'oreille, à qui ça ne lui aurait pas déplu de ressembler chaque fois qu'il sentait les yeux de Tanger fixés sur lui. Des yeux qui, de temps en temps, cessaient de suivre les explications de Gamboa pour se poser un moment sur Coy, inexpressifs, sereins ; juste pour constater qu'il était toujours là et qu'il n'échappait pas à son contrôle.

Il sentit un élancement dans les côtes inférieures gauches, encore endolories par les poings du chauffeur berbère. L'incident s'était soldé par trente-deux heures dans une cellule du commissariat du Retiro et une plainte de la direction pour scandale et agression, laquelle serait jugée dans les prochains mois. Rien ne l'empêchait donc, entre-temps, d'accompagner Tanger à Cadix. Quant à Nino Palermo, après un passage aux urgences pour faire soigner son nez et se faire délivrer un certificat médical constatant des lésions mais pas de fracture, il avait eu la délicatesse de ne pas recourir à ses avocats et de n'entamer aucune poursuite judiciaire. Ce qui n'était pas rassurant pour autant car, comme le fit remarquer Tanger quand Coy, en sortant du commissariat, l'avait trouvée qui l'attendait devant la porte, Palermo était de ces individus qui n'ont pas besoin de policiers ni de tribunaux pour régler leurs affaires.

Il revint à l’étude de sa main. À la différence de Tanger, dont la paume était traversée d’une ligne longue et précise, ses lignes de vie et de mort, d’amour et de tout le reste, s’entrecroisaient dans le désordre, à la manière des drisses d’un voilier après une manœuvre difficile par grand vent et forte houle ; comme si quelqu’un les avait agitées dans un cornet avant de les lancer n’importe comment ; même la gitane la plus perspicace du monde n’en aurait rien sorti de clair. Les clefs du voyage, qu’il travaille gratis ou payé à sa juste valeur, ne se cachaient pas dans ses lignes, mais dans le regard qu’il sentait se poser régulièrement sur lui. Là se situait, conclut-il résigné, le véritable périple que lui avait préparé Athéna.

Il regarda sous la table. Tanger avait les jambes croisées sous son ample jupe bleue et balançait un pied chaussé d’une sandale de cuir. Il observa ses chevilles ocellées puis revint à son profil. Elle était en train de se pencher sur le carnet où elle prenait des notes avec un porte-mine en argent. Derrière elle, teintant d’un or presque blanc les mèches effilées de ses cheveux, le soleil déclinait, à une heure et demie de l’horizon sur l’Atlantique, face à la plage de La Caleta, exactement entre les châteaux qui la ferment de part et d’autre. Il contempla les vieux murs aux meurtrières vides, les lanternes aux coupoles sphériques placées aux angles, la trace noire laissée par l’eau et que la marée haute léchait sur les pierres usées par les vagues. Contournant prudemment les hauts-fonds de San Sébastian, une voile glissait lentement au loin, vers le nord, poussée par une forte brise de suroît. Force 5 sur l’échelle de Beaufort, estima-t-il en observant les moutons qui ridaient un peu la mer et faisaient voler des petits flocons d’écume sur l’isthme qui unit la terre ferme au château, là où se dresse le grand phare au milieu des murs crénelés des anciennes batteries. Ciel et eau étaient impeccablement bleus, d’une luminosité qui blessait la vue, et ne tarderaient

pas à prendre les tons rougeâtres qui préludent au coucher du soleil.

— Il y a deux ou trois choses dans votre histoire, dit Gamboa, qui sortent de l'ordinaire.

Coy cessa de contempler la mer et tendit l'oreille. Tanger et le directeur de l'observatoire se connaissaient pour s'être parlé au téléphone, pour des raisons professionnelles. À peine débarqués de Madrid – le train jusqu'à Séville, une voiture de location ensuite –, ils étaient allés le voir pour qu'il leur procure de la documentation sur le *Dei Gloria* et le corsaire *Chergui* et les éclaire sur certains points obscurs. Ensuite, Gamboa les avait accompagnés dans la vieille ville et les avait invités à déguster des crevettes à la Ca Felipe, dans la rue de La Palma, où les poissons frais étaient exposés aux clients sous la pancarte : *Presque tous ces poissons ont été figurants dans les films du commandant Cousteau.* Ils avaient terminé face à la mer, sur cette terrasse de La Caleta.

— S'il n'y avait que deux ou trois choses ! soupira Tanger.

Gamboa, qui fumait une cigarette, rit, et les yeux nordiques donnèrent au visage barbu un air enfantin. Il avait des dents mal rangées, jaunies par la nicotine, les incisives très écartées. Il riait facilement, pour n'importe quoi, comme si tous les prétextes étaient bons, et, en le faisant, il agitait la tête de haut en bas. Malgré ses préjugés de marin de commerce contre la marine de guerre, Coy aimait bien Gamboa. Même sa façon aimable, désinvolte, de faire la cour à Tanger – un geste, un regard, sa manière de lui offrir des cigarettes qu'elle refusait – lui semblait inoffensive, sympathique. Quand ils étaient arrivés à la fin de la matinée dans son bureau de l'observatoire, Gamboa avait ri aussi, heureux de découvrir, avait-il dit sans détour, que la collègue de Madrid avec qui il n'avait eu jusque-là, hélas, que des contacts téléphoniques ou épistolaires était si jolie.

Puis il avait observé Coy avec beaucoup d'attention avant de lui serrer longuement la main, comme si ce contact allait lui permettre de préciser le genre de relations qui unissaient sa collègue du Musée naval et cet individu inattendu, silencieux, trapu et large d'épaules, aux grosses mains et à l'allure gauche, qui l'escortait. Elle s'était bornée à le présenter comme un ami qui l'aidait pour la partie technique du problème. Un marin, qui avait beaucoup de temps libre.

— Ce brigantin, poursuivit Gamboa, venait d'Amérique sans escorte… Et c'est étrange, parce que, du fait des Anglais, des corsaires et des pirates, les ordonnances faisaient obligation à tout navire marchand de traverser l'Atlantique en convoi.

Il s'adressait presque toujours à la femme, mais il se tournait de temps en temps vers Coy, peut-être pour éviter qu'il ne se sente de trop. Je suppose que tu t'en fiches, disait son attitude. Je ne sais pas ce que tu fabriques dans cette histoire, camarade, mais je suppose que ça ne te gêne pas si c'est à elle que je parle et si elle me sourit. Comprends-moi bien : vous n'êtes là que pour peu de temps et elle est séduisante. Marin oisif, marin à plein temps ou qui que tu sois, j'ignore ce qu'il y a entre vous, je veux seulement profiter un peu d'elle. Quelques bières et quelques rires, tu connais ça, juste pour recharger les batteries. Ha ! ha ! C'est ma manière de me faire payer mes services. D'ici peu elle sera de nouveau toute à toi, si c'est de ça qu'il s'agit, et tu pourras continuer à tenter ta chance. Après tout la vie est brève, et ce n'est pas tous les jours que des femmes comme celles-là vous tombent du ciel. Enfin, pas en ce qui me concerne.

— Il y avait la paix avec l'Angleterre à ce moment-là, précisa Tanger. L'escorte n'était peut-être pas nécessaire.

Gamboa, qui venait d'allumer sa énième cigarette, laissa échapper la fumée entre ses incisives puis fit un geste

d’assentiment. Outre son grade militaire, il était historien naval. Avant d’être affecté à l’observatoire, il avait été responsable du patrimoine historique de la Marine à Cadix.

— Ce peut être une explication, concéda-t-il. Mais je vois encore autre chose d’étrange… En 1767, Cadix avait le monopole du commerce américain. C’est seulement onze ans plus tard que Charles III, avec la cédule de libéralisation du commerce, a changé la règle qui désignait Cadix comme l’unique port où, partant d’Amérique, on pouvait se rendre en droiture… Aussi, si nous prenons les ordres royaux au pied de la lettre, le voyage de ce brigantin parti de La Havane avait-il quelque chose d’illégal. Ou tout au moins d’irrégulier. – Il tira longuement à deux reprises sur sa cigarette, en réfléchissant. – Normalement, avant de poursuivre son voyage, que ce soit vers Valence ou ailleurs, il aurait dû faire escale ici. – Il tira de nouveau sur sa cigarette. – Et, d’après ce qu’on sait, il ne l’a pas fait.

Tanger avait une réponse. En fait, Coy l’avait compris, elle semblait avoir pratiquement des réponses pour tout. C’était comme si, plutôt que de chercher des faits nouveaux, elle essayait seulement de confirmer les anciens.

— Le *Dei Gloria,* expliqua-t-elle, bénéficiait d’un statut spécial. N’oublie pas qu’il appartenait aux Jésuites et que ceux-ci conservaient certains privilèges. Leurs bateaux avaient des exemptions particulières, ils allaient en Amérique et aux Philippines avec des capitaines, des pilotes, des routiers et des cartes nautiques de la Compagnie, et s’entouraient de ce que nous appellerions aujourd’hui une opacité fiscale… C’est l’un des arguments qui a été utilisé contre eux dans la décision d’expulsion qui était préparée en secret.

Gamboa l’écoutait avec beaucoup d’attention.

— Alors c’est ça ? Les Jésuites ?…

— Exact.

— Voilà qui expliquerait plusieurs choses inexplicables.

Elle a passé des heures et des heures, se dit Coy, dans cet appartement que je connais, en face de la gare d'Atocha, à tourner et retourner tout cela. Elle a passé des jours et des mois allongée sur ce lit que j'ai entrevu, assise à cette table couverte de livres et de documents, à rassembler tous les éléments dans sa tête, impassible, comme le fait un joueur d'échecs qui calcule tous les mouvements à venir. À tracer des routes qui nous incluent tous. Je suis convaincu que cette conversation, ce personnage barbu et souriant, ce paysage de La Caleta, et peut-être même l'heure de la marée haute et de la marée basse, elle les avait déjà prévus depuis belle lurette. Tout ce qu'elle fait en ce moment, c'est de vérifier l'armement du bateau dans les moindres détails, de tout arrimer définitivement, avant de prendre la mer. Parce qu'elle est de celles qui n'oublient rien à terre. Elle n'a peut-être jamais navigué, mais je suis certain qu'en imagination elle est déjà descendue des douzaines de fois sur l'épave du *Dei Gloria.*

— Quoi qu'il en soit, dit Gamboa, c'est désolant de ne pas avoir davantage de documentation… – Il se tourna légèrement vers Coy. – Les archives de Cadix sont les seules qui n'aient pas été envoyées aux Archives générales de la Marine de Viso del Marqués, où ont été centralisés tous les documents importants qui se trouvaient à El Ferrol et à Carthagène, postérieurs à ce qui est conservé dans les Archives des Indes de Séville… Ici, un amiral à tête de mule a refusé de s'en séparer. Résultat le fonds de documentation a entièrement brûlé dans un incendie, avec tous les papiers des XVIIIe et XIXe siècles, y compris certaines planches originales de la cartographie de Tofiño.

Gamboa tira une nouvelle bouffée de sa cigarette et eut un éclat de rire jovial qui s'adressait à Tanger.

— Un incendie, il ne manquait que ça pour compléter le tableau, n’est-ce pas ? Ha ! ha ! Mais je suppose que ça rajoute un parfum d’aventure à ton travail.

— Tout n’a pas été perdu, répondit-elle.

— Pas tout, en effet. Des choses ont pu s’égarer. Mais personne ne sait où elles sont allées se promener. Les plans du *Dei Gloria,* par exemple, gisaient oubliés dans un endroit inimaginable : sous des tas de papiers poussiéreux, dans le dépôt des instruments de navigation de l’arsenal de La Carraca… Au milieu de laissés-pour-compte de bateaux désarmés, de livres de bord, de cartes et de tout un foutoir impossible à cataloguer. Je les ai vus par hasard l’an dernier, en cherchant autre chose. Et quand j’ai reçu ton appel téléphonique, je me suis souvenu… C’est une chance que le bateau ait été construit ici.

En réalité, expliqua Gamboa à l’intention de Coy, il ne s’agissait pas des plans du *Dei Gloria* lui-même, mais de ceux du *Loyola,* son jumeau, les deux ayant été construits à Cadix à peu de temps de distance, entre 1760 et 1762. La fortune, cependant, n’avait souri ni à l’un ni à l’autre. Avant son frère de chantier, le *Loyola* s’était perdu en 1763 au cours d’une violente tempête dans les parages de Sancti Petri. Hasard de la vie : tout près du lieu où il avait été lancé, un an plus tôt. Certains bateaux avaient la poisse, Coy devait le savoir par expérience professionnelle. Et ces deux brigantins étaient nés sous une mauvaise étoile.

Il avait remis une copie des plans à Tanger après leur avoir fait visiter les locaux de l’observatoire, la façade blanche agrémentée de colonnes et la coupole sur laquelle se réverbérait le soleil, les couloirs blanchis à la chaux avec leurs vitrines d’instruments anciens, de livres de navigation et d’astronomie, la ligne sur le sol qui indiquait le lieu exact du méridien de Cadix, et la magnifique bibliothèque aux boiseries sombres et aux rayons remplis. Là, sur une vitrine

plate qui contenait des œuvres de Kepler, de Newton et de Galilée, le *Voyage en Amérique méridionale,* les *Observations* de Jorge Juan et Antonio de Ulloa et autres livres sur les expéditions du XVIIIe pour mesurer un degré de méridien, Gamboa avait déployé des plans et des documents. Certaines copies étaient destinées à Tanger et le reste, des originaux difficiles à reproduire, avaient été photographiés par elle l'un après l'autre avec un petit appareil qu'elle avait sorti de son sac en cuir. Elle avait pris deux rouleaux de trente-six photos, avec un flash qui se reflétait sur les tableaux du mur et les glaces des vitrines, tandis que Coy, par curiosité professionnelle, jetait un coup d'œil aux anciennes tables d'éphémérides nautiques et aux instruments de précision qui l'entouraient de toutes parts, vestiges de l'époque où l'observatoire de San Fernando était une référence obligée dans l'Europe des Lumières : un octant Spencer, une horloge Berthoud, un chronomètre Jensen, un télescope Dollond. Quant au *Dei Gloria,* il l'avait eu devant lui quand Gamboa, après une pause calculée et théâtrale, avait sorti quatre plans à l'échelle 1:55, qu'il avait fait photocopier pour Tanger : un svelte brigantin de trente mètres de long sur huit de large, deux mâts, voiles carrées, une brigantine au grand mât, armé de dix canons de fer de quatre livres. Ces copies étaient maintenant devant eux, sur la table de la terrasse.

— C'était un bon bateau, dit Gamboa, en contemplant au loin la voile qui était passée au large de la plage et disparaissait derrière le château de Santa Catalina. Comme vous pouvez en juger d'après les plans, pur de lignes et très marin. Un bateau moderne pour l'époque, construit en cœur de chêne et en teck avec l'habituel pont supérieur découvert et les canons dessus, cinq sabords sur chaque côté. Rapide et fiable. Si un chébec a pu lui donner la chasse, c'est probablement parce qu'il avait beaucoup souffert pendant la traversée de l'Atlantique. Ha ! ha !

Sinon… – Maintenant le directeur de l'observatoire regardait malicieusement Tanger. – Voilà un autre point mystérieux, n'est-ce pas ?… Pourquoi n'a-t-il pas fait relâche à Cadix pour réparer ?

Tanger ne répondit pas. Elle jouait avec son porte-mine en argent, absorbée par les coupoles blanches de l'établissement de bains qui s'élevait sur des pilotis à gauche de la plage.

— Et le *Chergui ?* s'enquit Coy.

Gamboa, qui observait toujours la femme, se retourna lentement. Pour le corsaire, c'était clair, répondit-il. Et ils avaient beaucoup de chance, car, parmi les nouveaux documents, il s'en trouvait de très intéressants. Comme une copie de la description du *Chergui,* dont l'original était à la section Course et Prises de Viso del Marqués. Malheureusement pas les plans de ce navire, mais ceux d'un chébec aux caractéristiques identiques, le *Fauconnier,* dont la longueur, l'armement et le gréement étaient très semblables.

— Nous ignorons le lieu et l'année de construction, expliqua Gamboa, en tirant un papier plié de la poche de sa chemise, nous savons seulement qu'il opérait à partir d'Alger et de Gibraltar. Mais on en a des descriptions détaillées, faites par les victimes ou par des gens qui l'ont croisé pendant ses escales où il arborait le pavillon britannique qu'il changeait ensuite à sa convenance, car il était armé pour moitié par un Maltais fixé sur le Rocher et pour moitié par un commerçant algérois… On a des témoignages précis de ses aventures entre 1759 et 1766 ; mais le rapport le plus détaillé – le directeur consulta les notes portées sur le papier – est celui de don Josef Mazarrasa, capitaine du mistic Podenco, qui a pu échapper en septembre 1766 à un chébec qu'il a identifié comme étant le Chergui, après une escarmouche à la hauteur de

Fuengirola ; et comme il a été sur le point d'être abordé, il a réussi, bien contre son gré, à l'observer de très près. Sur le gaillard d'arrière se tenait un Européen dont la description peut correspondre à celle de l'Anglais connu comme Slyne, ou capitaine Mizen, et l'équipage, nombreux, paraissait composé de Maures et d'Européens, ces derniers sans doute anglais… – Gamboa consulta de nouveau ses notes. – Le *Chergui* était un chébec à bout-dehors et tillac classique à l'arrière, le grand mât et l'artimon gréés en polacre, et le mât de misaine portant une voile latine, d'une grande rapidité comparé à ceux de sa classe, trente-cinq mètres de longueur sur huit ou neuf de largeur. Selon le capitaine Mazarrasa, pour qui la rencontre se solda par cinq morts et huit blessés, il portait quatre canons longs, de six livres, huit de quatre, et au moins quatre pierriers. Il semble qu'il ait été équipé de canons à Alger, des bonnes pièces en bronze, anciennes mais efficaces, venant d'une vieille corvette française arraisonnée, la *Flamme…* Cet armement le rendait redoutable pour les navires moins bien armés et de lignes plus fragiles, comme l'étaient le *Podenco* et le *Dei Gloria…* s'il a vraiment rencontré ce dernier.

— De cela, je suis certaine, dit Tanger. Ils se sont rencontrés.

Elle avait cessé de contempler le bord de mer et fronçait un peu les sourcils, l'air obstiné. Gamboa replia le papier et le lui remit. Puis il leva une main, comme s'il n'avait rien à objecter.

— Dans ce cas, le capitaine du *Dei Gloria* ne devait pas avoir froid aux yeux. Accepter la poursuite et tenir bon, ne pas se réfugier à Carthagène, et livrer combat bord à bord avec le *Chergui,* n'importe qui ne l'aurait pas fait. Et ce voyage depuis La Havane sans escale… – Il regarda attentivement Coy puis la femme, avec un sourire perspicace. – Je suppose que c'est de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas ?

Coy se carra sur sa chaise, au dossier de laquelle pendait sa vareuse. Inutile de t'adresser à moi, disait son attitude. C'est elle qui est aux commandes.

— Il y a des choses que je voudrais éclaircir, dit Tanger après un bref silence. C'est tout.

Elle rangea très soigneusement ses notes dans son sac. Gamboa lui adressa un regard pénétrant. Un instant, l'expression placide du directeur de l'observatoire parut perdre son innocence.

— Un joli travail de toute façon, dit-il, prudent. Et puis il y avait peut-être à bord… Je ne sais pas.

Il cherchait son paquet de cigarettes dans la poche de son pantalon. Coy observa qu'il y employait plus de temps qu'il n'était nécessaire, comme s'il avait en tête quelque chose qu'il hésitait à raconter.

— La vérité, dit-il enfin, c'est que ni le bateau, ni la route, ni l'époque n'autorisent à parler de trésor.

— Personne ne parle de trésor, dit-elle lentement.

— Bien sûr. Nino Palermo non plus ne m'a pas parlé de ça.

Il y eut un silence. Du quai, au pied de la terrasse, montaient les voix des pêcheurs qui travaillaient sur les barques échouées ou ramaient entre les petites embarcations mouillées face au vent. Un chien courait sur la plage en aboyant après une mouette qui plana, impassible, avant de s'éloigner vers le large.

— Nino Palermo est venu ici ?

Tanger regardait voler la mouette, et sa question ne surgit que lorsque l'oiseau fut très loin. Gamboa se penchait pour allumer une autre cigarette, en protégeant la flamme de son briquet dans le creux de ses mains. La brise fit fuir la fumée entre ses doigts tandis que des étincelles se lisaient dans ses yeux clairs, amusés.

— Bien sûr qu'il est venu ici. Ha ! ha ! Pour me tirer les vers du nez, comme vous.

Le vent de suroît avait fraîchi de quelques nœuds, estima Coy. Juste ce qu'il fallait pour éclabousser d'écume le brise-lames qui courait sous la vieille muraille sud de la ville. Gamboa contait son histoire lentement, tout heureux de l'occasion. De toute évidence, il jouissait de la compagnie et n'était pas pressé. Il fumait et marchait entre ses deux compagnons, s'arrêtant de temps en temps pour lancer un coup d'œil à la mer, aux maisons du quartier de La Vina, aux pêcheurs immobiles qui contemplaient l'Atlantique, à côté de leurs cannes fixées entre les pierres.

— Il est venu me voir il y a environ un mois… Il est arrivé comme ils arrivent tous, très ambigu, en s'abritant derrière d'épais rideaux de fumée. En me questionnant sur tel ou tel bateau, en me demandant tel ou tel document : un tas de choses apparemment sans liens entre elles, destinées à t'empêcher de te faire une idée exacte de ce que ces gens-là cherchent réellement. – Parfois Gamboa souriait à Tanger, et ses incisives écartées accentuaient sa mimique. – Il venait faire son marché, avec une très longue liste ; et sur celle-ci, en huitième ou neuvième position, camouflé parmi d'autres, il y avait le *Dei Gloria…* Je savais que tu t'y intéressais, car nous en avions parlé plusieurs fois au téléphone. Et il était évident que Palermo flairait une piste fraîche.

Il se tut, en regardant le poisson qui se débattait au bout d'une ligne. Tout juste bon pour la friture. Le pêcheur, un homme maigre à rouflaquettes, portant une chemise blanche et des bretelles, le décrocha délicatement de l'hameçon pour le lancer dans un seau, où il s'agita en donnant de faibles coups de queue, parmi d'autres reflets argentés.

— C’est pourquoi, quand Palermo a mentionné le *Dei Gloria,* j’ai tout de suite compris… – Gamboa reprit sa marche. – Je l’ai laissé m’inviter à manger au Faro, je l’ai écouté avec attention, j’ai acquiescé de la tête, je lui ai dit quatre généralités, je lui ai fourni des informations sur ce que je considérais comme le moins important sur sa liste, et je m’en suis débarrassé.

— Qu’est-ce que tu lui as dit sur le *Dei Gloria ?* demanda Tanger.

Le vent plaquait l’étoffe légère de sa jupe sur ses cuisses et faisait voleter le col de son chemisier entrouvert. Elle était très en beauté, mais elle ne jouait pas le personnage de la fille séduisante, apprécia Coy. Pas de misérabilisme non plus. Elle paraissait sereine, compétente. Jouant franc-jeu avec Gamboa ; pourquoi nous ferions-nous des cachotteries, cher collègue, nous sommes entre camarades. Nous sommes des fonctionnaires dans un monde hostile, etc., je n’ai rien à te cacher. La vie est dure, et chacun navigue comme il le peut. Bien sûr, je te tiendrai au courant. Je te dois bien ça.

Elle était maligne, décida-t-il. Elle était très maligne, ou peut-être intuitive de façon quasi pathologique, avec un sens rigoureux des mécanismes qui régissent les hommes. Il se souvint du capitaine de frégate du Musée naval de Madrid, de son expression pendant qu’il parlait avec elle dans le couloir, devant le bureau. À coup sûr une des nôtres, mon amiral. Et cela sautait aux yeux qu’avec le directeur de l’observatoire les choses fonctionnaient de la même manière. Une des nôtres.

Maintenant Gamboa souriait de nouveau, comme si la question qu’elle avait posée était superflue.

— Je lui en ai raconté un minimum, dit-il. C’est-à-dire rien. Qu’il m’ait cru, ça c’est une autre histoire… En tout cas, j’ai été très prudent. – Il se tourna un peu vers Coy, comme s’il

attendait une confirmation de ses paroles. – Je suppose que vous connaissez Nino Palermo…

— Il le connaît bien, répondit-elle.

Un peu trop rapide, sa confirmation, se dit mentalement Coy. Il observait Tanger, et elle était consciente qu'il le faisait, car elle détourna avec ostentation les yeux vers la mer. Je connais peut-être Palermo, se répéta-t-il, mais enfin, pas si bien que ça ; tu lui as répondu très vite, ma belle. Tu lui as répondu une seconde plus tôt, peut-être, que tu n'aurais dû. Et ça, ce n'est pas bien. Pas bien pour une fille maligne comme toi. Ou alors tu me prends pour une cloche.

— Pas tant que ça, répondit Coy à Gamboa. En réalité, je ne connais pas cet individu aussi bien que je le voudrais.

— Alors vous devez être le seul, dans ce métier.

— Il n'est pas du métier, dit Tanger.

Le directeur de l'observatoire les regarda. De nouveau, il semblait se poser des questions sur la nature de leurs relations. Finalement, il s'adressa à Coy :

— Né à Gibraltar de père maltais et de mère anglaise, c'est-à-dire une tradition de pirate intégral. Je connais Palermo de longue date, depuis l'époque où je travaillais à mettre de l'ordre dans les archives du musée de Cadix. C'est lui qui, de toutes les tentatives de renflouement du *Santísima Trinidad,* a fait probablement la plus sérieuse. Le *Trinidad* a été en son temps le bateau de guerre le plus grand du monde, un vaisseau de quatre ponts et cent quarante canons, et il a coulé à la bataille de Trafalgar, alors que les Anglais tentaient de le remorquer jusqu'à Gibraltar… – Il indiqua un point imprécis sur la mer, vers le sud-est. – Il est juste là, pas loin de la pointe Cardinal. On voulait procéder comme les Suédois avec le *Wasa* ou les Anglais avec le *Mary Rose ;* mais le projet, comme beaucoup de ce genre, s'est heurté au manque d'enthousiasme de l'administration espagnole, qui est…

— …comme le chien du jardinier, termina Tanger.

— Exact. Celui qui ne mange pas et ne laisse pas manger les autres.

Gamboa lança son mégot dans l'écume qui battait les rochers du brise-lames et poursuivit son récit. Palermo était un personnage, dans la région : avec cette touche de mafioso, si courante autour de la Méditerranée, Coy devait comprendre ce qu'il voulait dire : le Maroc est proche, à peu de milles, et, par temps clair, on peut le voir de Gibraltar et de Tarifa. C'est la frontière de l'Europe. Palermo avait fondé la Deadman's Chest voici sept ou huit ans, et il était connu pour son absence de scrupules. Il avait des intérêts à Ceuta, Marbella et Sotogrande, et il travaillait avec des gens dangereux des deux côtés du Détroit, aidé par une tripotée de spécialistes de la contrebande et de sociétés fantômes qui sortaient les marrons du feu pour lui quand il allait trop loin.

— On n'a rien pu prouver ; mais on lui attribue, entre autres méfaits, le pillage clandestin des restes du *Nuestra Señora de Cillas,* un galion de Veracruz qui a fait naufrage en 1675 sur les récifs de l'anse de Sanlùcar avec un chargement de lingots d'argent. – Gamboa fit une grimace. – Ça n'avait pas une grande valeur, mais, pour arriver à leurs fins, ses plongeurs ont complètement saccagé le bateau, empêchant ainsi tout travail archéologique sérieux… On lui connaît plusieurs canailleries comme celle-là.

— Il est efficace ? voulut savoir Coy.

— Palermo ?… Extrêmement efficace. – Gamboa regarda Tanger comme s'il attendait qu'elle confirme ses paroles, mais elle resta silencieuse. – Peut-être le meilleur de tous ceux que nous voyons œuvrer dans le secteur. Il a travaillé sur des naufrages dans le monde entier, et il a fait fortune en combinant cette activité avec le renflouement et la récupération, pour la ferraille, de cargos coulés. Il y a

quelque temps, il a voulu s’associer à l’un des projets des gens de Fisher, avec qui il avait plongé pour le renflouement de l’*Atocha*. Ils avaient l’intention de mener une campagne dans l’embouchure du Guadalquivir, où ils estimaient à quarante le nombre des naufrages de bateaux qui allaient décharger à Séville avec plus d’or dans les cales, ha ! ah !, que n’en possède la Banque d’Espagne. Mais nous ne sommes pas en Floride : ils n’ont pas eu l’autorisation officielle… Il y a eu aussi d’autres problèmes. Palermo est de ceux qui défendent la doctrine classique des chercheurs de trésors : vu que c’est eux qui font le travail et que l’État se contente de leur délivrer les permis, huit dixièmes des bénéfices doivent aller à celui qui plonge. Mais Madrid a dit qu’il n’en était pas question, et il n’a pas eu plus de chance avec la Junte d’Andalousie.

Gamboa dissertait avec délectation. Il était bavard, c’était son terrain, et il commenta longuement pour Coy le rôle de Cadix dans l’histoire des naufrages. Entre 1500 et 1820, de deux à trois cents bateaux, contenant dix pour cent du total des métaux précieux transportés d’Amérique, avaient sombré ici. Le problème était les eaux troubles, le sable et la vase qui les recouvraient, ainsi que la méfiance de l’État espagnol. Même la Marine, ajouta-t-il avec une moue, connaissait parfaitement l’emplacement d’un bon nombre d’épaves, mais certains vieux amiraux considéraient les épaves comme des tombes qui ne devaient pas être violées.

— Comment s’est passée votre discussion avec Palermo ? demanda Coy.

— Elle a été cordiale et prudente de part et d’autre… – Le directeur de l’observatoire étudia un instant Tanger avant de se tourner de nouveau vers lui. – Vraiment, vous le connaissez ?

Coy qui marchait les mains dans les poches haussa les épaules.

— Elle exagère un peu. En réalité, nous avons eu un contact superficiel.

Gamboa le regardait avec attention et intérêt.

— Un contact… ?

— Oui.

— Comment ça, superficiel ? Coy haussa les épaules :

— Au sens propre du mot : limité à la surface.

— Il lui a donné un coup de tête sur le nez, dit Tanger.

Elle souriait à demi, sous les cheveux dorés que la brise de mer faisait tourbillonner autour de son visage. Gamboa s'était arrêté et son regard allait de l'un à l'autre.

— Sur le nez… ? Ça alors ! – Maintenant il s'adressait à Coy avec un respect tout neuf. – Il faut me raconter ça, camarade. Je meurs de curiosité.

Coy le lui raconta en quelques mots, sans fioritures. Le chien, l'hôtel, le nez, le commissariat. Quand il eut terminé, Gamboa le contemplait, pensif et amusé, en se grattant la barbe.

— Merde alors ! Et pourtant, même pour quelqu'un qui ne connaît pas son pedigree, Palermo est un homme dangereux… Et puis il y a ce regard qui vous déconcerte, parce que vous ne savez pas quel œil vous devez suivre. – Il observa encore une fois Coy, comme s'il évaluait ses capacités à cogner sur le nez des gens. – Et comme ça, n'est-ce pas, un contact superficiel ?… Ha ! ha ! Superficiel.

Il rit encore un peu, tandis que Coy observait Tanger qui soutenait son regard, le sourire toujours aux lèvres.

— Je suis heureux que quelqu'un ait donné une leçon à ce salaud arrogant, dit finalement Gamboa quand ils eurent repris leur marche. Je vous ai dit de quelle manière il a débarqué ici, comme ils le font tous. Fumée et fausses pistes : cayes de Floride, Zahara de Los Atunes, Sancti Petri,

hauts-fonds du Chapitel et du Diamant. Y compris la ria de Vigo et ses fameux galions…

Ils avaient tourné le dos à la mer et s'enfonçaient dans les vieilles rues voisines de la cathédrale, à côté de la tour de briques et des murs de l'église de Santa Cruz. La place était en pente, avec un christ dans une niche, et des lanternes, des géraniums, des persiennes aux balcons de maisons très anciennes, dont la chaux, comme dans presque toute la ville, était rongée par le vent et l'humidité de la mer proche. Ici, c'était le règne presque exclusif de l'ombre et, sur les toits, la lumière du couchant se retirait. Le sol de cette place, expliqua Gamboa en l'honneur de Coy, était pavé avec de la pierre américaine : le lest des bateaux qui faisaient la route des Indes.

— Comme je l'ai dit, poursuivit-il, et pour revenir à Nino Palermo, j'étais prévenu… Aussi l'ai-je laissé rôder sans lui donner de pistes qui en vaillent la peine.

— Je t'en remercie, dit-elle.

— Je ne l'ai pas fait seulement pour toi. Ce requin m'a joué un sale tour, à l'époque où il suivait la piste des quatre cents barres d'or et d'argent (mais d'autres parlent d'un demi-million de doublons de huit) du *San Francisco Javier…* Dans des cas pareils, plutôt que de causer on scandale qui ne profite à personne, mieux vaut faire celui qui n'a pas compris et se tenir sur ses gardes. Ha ! ha ! Comme les bons muletiers que nous sommes.

Ils cheminèrent entre les voitures à l'arrêt qui encombraient le passage, en croisant quelques individus à la mine louche. Le quartier regorgeait de bistrots modestes pleins de pêcheurs au chômage, de traîne-savates et de mendiants. Un jeune en baskets qui avait l'allure d'un champion du cent mètres plat les suivit un moment, intéressé par le sac de Tanger, jusqu'à ce que Coy se retourne et se plante au milieu de la rue, l'air mauvais : du

coup, le garçon préféra changer d'air. Prudente, Tanger serra son sac contre elle.

— Qu'est-ce que Palermo t'a demandé exactement ? Gamboa s'arrêta pour allumer une cigarette. La fumée s'échappa de l'éventail de ses doigts.

— La même chose que toi. Il cherchait des plans. – Il regarda son briquet et se retourna vers Coy. – Dans n'importe quel travail sur des naufrages, les plans sont très importants. Avec eux, on peut étudier la structure du bateau, calculer les mesures, et tout le reste… Sous l'eau, il n'est pas facile de s'orienter car, à la différence de ce qu'on voit dans les films, on n'y rencontre ordinairement qu'un tas de planches pourries, souvent recouvertes par le sable. Savoir où est l'avant, quelle est la longueur du tillac, où se trouvait la cale, c'est déjà un avantage remarquable. Avec les plans et un décamètre à ruban, on peut raisonnablement se débrouiller au fond. – Il lança un regard appuyé à Tanger. – Évidemment, tout dépend de ce qu'on espère y trouver.

— Il ne s'agit pas, pour l'instant, de chercher au fond, dit-elle. Il s'agit seulement d'investigations. La phase opérationnelle viendra plus tard, si elle vient…

Gamboa laissa échapper un filet de fumée entre ses incisives jaunes.

— Bien sûr. Ha ! ha ! La phase opérationnelle… – Ses yeux se plissaient, malicieux. – Quelle était la cargaison du *Dei Gloria ?*

Tanger rit elle aussi, doucement, en posant une main sur son bras.

— Coton, tabac et sucre de La Havane. Tu le sais parfaitement.

— C'est ça. – Gamboa se grattait la barbe. – De toute manière, si quelqu'un localise le bateau et passe… comment

as-tu dit ?… à la phase opérationnelle, tout dépend aussi de ce qu'il cherche. Si ce sont des documents ou des objets périssables, c'est sans espoir.

— Naturellement, dit-elle, aussi imperturbable que si elle jouait au poker.

— Le papier se mouille, et pfuit ! *Arrivederci !*

— Bien sûr.

Gamboa se gratta encore, avant de tirer une nouvelle bouffée de sa cigarette.

— Et donc, coton, tabac et sucre de La Havane, c'est bien ça ?

Le ton était goguenard. Elle leva les mains, comme une petite fille innocente :

— C'est ce que dit le manifeste d'embarquement. Rien d'extraordinaire, mais ça permet de se faire une idée.

— Tu as eu de la chance de le découvrir.

— C'est vrai. Il est arrivé en Espagne avec les archives de l'évacuation de Cuba, en 1898 ; pas à Cadix, où il aurait disparu dans l'incendie, mais à El Ferrol.

— Tu as eu beaucoup de chance, répéta Gamboa.

— J'y suis allée à tout hasard, et d'un coup je l'ai eu sous les yeux. Bateau, date, port, cargaison, passagers… Tout.

Gamboa l'étudia intensément.

— Ou presque tout, railla-t-il.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y avait autre chose ? demanda Coy.

L'autre eut un bon sourire. Il hocha la tête.

— Je ne pense pas, camarade. Je me borne à observer cette jeune dame… Et à constater l'intérêt de Nino Palermo pour la même affaire. Et aussi à être conscient, parce que je travaille ici depuis des années et que je ne suis pas né

d’hier, que, vous avez beau avoir votre manifeste havanais de Viso del Marqués, tout beau tout propre, ce voyage La Havane-Valence sans escale à Cadix sent à plein nez une opération dissimulée… Et si nous considérons la date, et en plus l’armateur qui l’affrétait, la conclusion vient d’elle-même : le *Dei Gloria* avait un secret. Le navire que le corsaire a coulé est tout sauf innocent.

Ayant dit ces mots, le directeur de l’observatoire cligna de l’œil et rit de nouveau, tout en soufflant la fumée de sa cigarette entre ses dents mal rangées. Il ajouta :

— Et elle aussi, elle est tout sauf innocente.

Il regardait Tanger. Et alors Coy la vit rire à son tour, sur le même mode qu’avant, avec beaucoup de douceur ; d’un air intelligent, mystérieux, complice. Gamboa n’en semblait pas du tout gêné, amusé plutôt, comme s’il voulait se montrer indulgent envers une fille mal élevée qui, pour une raison quelconque, avait sa sympathie. Et Coy constata que, comme pour bien d’autres choses, elle savait aussi avoir le rire qu’il fallait ; il en éprouva un vague dépit, en se sentant en dehors de tout cela, mal à l’aise et pas à sa place. Ah ! pensa-t-il, si nous pouvions déjà être là-bas. Sur la mer, loin de tous ces gens, à bord d’un bateau où elle serait forcée de me regarder tout le temps dans les yeux. Elle et moi. Cherchant de l’or en barre, de l’argent en lingots, ou toutes les saloperies qu’elle voudra.

Gamboa parut deviner son malaise, car il lui adressa une grimace amicale.

— Je ne sais pas ce qu’elle cherche, dit-il. Je ne sais même pas si vous le savez, vous. Mais en tout cas, peu de choses résistent à deux siècles et demi dans l’eau. Les bestioles xylophages attaquent la charpente, le fer s’oxyde et se couvre d’adhérences…

— Et que se passe-t-il pour l’or et l’argent ?

Gamboa eut un regard malicieux.

— Puisqu’elle vous dit que ce n’est pas ça qu’elle cherche.

Tanger écoutait en silence. Un moment, Coy croisa son regard serein : elle semblait indifférente à la conversation. Il insista :

— Oui, que se passe-t-il ?

— L’avantage de l’or et de l’argent, expliqua Gamboa, est que la mer les affecte très peu. L’argent noircit, et l’or… Eh bien ! l’or se comporte fort convenablement dans les naufrages. Il ne s’oxyde pas, il ne verdit pas, il ne perd pas son éclat ni sa couleur. On le sort tel qu’il était quand il est allé par le fond… – Il s’interrompit, fît un autre clin d’œil puis se tourna vers Tanger. – Mais nous sommes là à parler de trésors… et ce ne sont que des mots, n’est-ce pas ?

— Personne n’a parlé de trésors, dit-elle.

— Bien sûr. Personne. Palermo non plus. Mais un charognard comme lui ne se déplace pas pour l’amour de l’art.

— C’est l’affaire de Palermo, pas la mienne.

— Bien sûr. Ha ! ha ! Bien sûr. – Maintenant Gamboa, toujours jovial, s’adressait à Coy.

Passage des Pirates, lut soudain celui-ci sur une façade. Cette rue étroite aux murs blancs abîmés s’appelait tout simplement Passage des Pirates. Il relut la plaque de céramique, encore incrédule, pour s’assurer qu’il ne s’agissait pas d’une erreur. Il était déjà venu à Cadix ; il connaissait le quartier du port, particulièrement les bars, aujourd’hui disparus, de la rue Plocia, très fréquentés à l’époque de l’équipage Sanders ; mais pas cette partie de la ville. Et encore moins ce passage, dont le nom pittoresque fut sur le point de le faire éclater de rire. Pas si pittoresque que ça, tout compte fait. Tout à fait approprié, raisonna-t-il, à un endroit comme celui-là et à l’association qu’ils formaient : un marin sans bateau et une chercheuse

d’épaves, dans l’ancienne Gadès la Phénicienne : la cité millénaire d’où tant de bateaux et tant d’hommes avaient appareillé, année après année, siècle après siècle, pour ne pas revenir. Finalement, ça avait un sens. Si les pas des pirates et des corsaires avaient résonné sur ces pavés ronds et noirs, lest des bateaux qui rapportaient l’or des Amériques, Tanger et lui-même y réveilleraient peut-être les échos du fantôme du *Dei Gloria* et de ses matelots disparus au fond de la mer. Ce qui semblait relégué dans certaines pages et dans certaines images, territoire de l’enfance, domaine exclusif des rêves, était peut-être encore possible, d’une certaine manière. Possible parce que certains genres de rêves continuaient de vivre dans les murmures des pavés et du papier, dans les pierres et les vieux murs rongés par le temps, dans les livres qui étaient comme autant de portes ouvertes sur l’aventure, dans les liasses jaunies qui pouvaient signifier le départ de navigations passionnantes, dangereuses, capables de multiplier une vie par mille ; il y avait l’étape Stevenson, l’étape Melville, et l’inévitable étape Conrad. « J’ai navigué par les océans et les bibliothèques », avait-il lu quelque part, il y avait très longtemps. Peut-être que, tout simplement, cela n’était abordable que d’une certaine façon, et de celle-là seulement, parce qu’il y avait une femme qui lui donnait un sens. Et parce que, à un moment donné, quand on doublait telle ou telle pointe de terre et quand une certaine partie de la vie d’un homme larguait les amarres, une femme, *la* femme, était peut-être la seule raison qui restait de regarder en arrière. La seule tentation possible.

Il observa Tanger qui marchait de l’autre côté de Gamboa, serrant son sac sous son coude, yeux baissés, contemplant le sol devant ses sandales en cuir, indifférente au nom de la rue – elle marchait dans ses rues à elle –, les cheveux toujours emmêlés par le vent de la mer. Le problème, se dit-il, est que la science nautique ne sert à rien quand il s’agit

de naviguer à terre, ou autour d’une femme. Il n’y a pas de cartes, planes ou sphériques, qui décrivent les femmes. Puis il se demanda ce qu’était cet or que cherchait Tanger : si c’était l’or magique des rêves, ou celui plus concret, métallique et jaune, qui restait inaltérable malgré le temps et les naufrages.

— En tout cas, était en train de dire Gamboa à l’intention de Coy, tout repêchage d’objets dans la mer est illégal sans autorisation administrative.

La législation concernant les bateaux coulés, expliqua-t-il ensuite, embrassait des aspects très divers : propriété du bateau et de sa cargaison, droits historiques, eaux territoriales ou internationales, patrimoine culturel et autres détails. La Grande-Bretagne et les États-Unis se montraient accommodants envers l’initiative privée, plus sensibles à l’aspect commercial qu’à l’aspect culturel. Le principe anglo-saxon, résuma-t-il, tient en trois mots : chercher, trouver, payer. Mais en Espagne, comme en France, en Grèce ou au Portugal, l’État mettait beaucoup de restrictions, avec une législation qui remontait au droit romain et au code d’Alphonse le Sage.

— Techniquement, conclut-il, sortir un morceau d’amphore sans permission est un délit. Même le simple fait d’en chercher en est déjà un.

Ils avaient débouché sur la place de la cathédrale, avec ses deux tours blanches et sa façade néoclassique dominant l’esplanade. Sous les palmiers se promenaient des couples d’âge mûr, des mères avec des landaus et des enfants qui se poursuivaient entre les tables des terrasses voisines. À mesure que la dernière lumière se retirait, les pigeons s’envolaient vers les toits et s’installaient pour passer la nuit entre les colonnes ioniques. L’un d’eux voleta tout près du visage de Coy.

— Au stade où nous en sommes, il n’y a pas de problème, dit Tanger. Une investigation ne cause aucun préjudice.

Gamboa montra ses dents jaunes en faisant un autre de ses sourires placides. Il était évident qu’il était aux anges. Cause toujours, semblait-il dire. On n’apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces. Surtout quand il a mon âge et qu’il est capitaine de vaisseau.

— Bien entendu, dit-il.

— C’est bien ce que je te dis.

Tanger fit quelques pas, imperturbable. Elle s’intéressait toujours au sol devant elle. Coy contempla la ligne inclinée de son cou, sa nuque. Son aspect trompeusement fragile. Quand il se retourna vers Gamboa, il vit que celui-ci l’observait avec intérêt.

— Peut-être plus tard, dit-elle sans lever la tête, si nous obtenons des résultats, pourrons-nous proposer un plan de prospections sérieuses…

Coy entendit Gamboa rire tout bas. Il continuait à le regarder.

— Si Palermo ne vous devance pas.

— Il ne nous devancera pas.

Ils passèrent devant une antique demeure aux murs décrépis, avec un balcon de fer rouillé au-dessus de la porte principale. Coy lut la plaque de marbre vissée au mur : *Dans cette maison est mort D. Federico Gravina y Nápoli, capitaine général de la flotte royale, des suites de la blessure reçue à bord du vaisseau « Principe de Asturias » dans la mémorable bataille de Trafalgar…*

– J’adore les filles qui sont sûres d’elles, disait Gamboa. Coy se retourna pour l’observer. Il avait parlé pour lui, pas pour elle ; et il n’aima pas l’ironie amicale qui pétillait dans ses yeux de Viking. Tu sais où tu mets les pieds, disaient ces yeux. En tout cas, que tu le saches ou que tu ne le saches

pas, si j’étais dans ta peau, je serais prudent, camarade. C’est-à-dire : en avant, lentement, et surveille le sondeur. Pas beaucoup de brasses sous la quille, des récifs de tous les côtés, et, s’il est clair que cette femme sait ce qu’elle cherche, je doute que ça soit aussi clair pour toi. Il n’y a qu’à comparer ses paroles et tes silences. Il n’y a qu’à voir ta tête, et à voir la sienne.

Ils avaient pris congé de Gamboa et marchaient dans le centre historique de la ville, à la recherche d’un endroit où manger un morceau. Le soleil avait disparu depuis longtemps, laissant une trace de clarté à l’ouest, au-delà des toits qui se succédaient jusqu’à l’Atlantique.

— C’est ici, dit Tanger.

Depuis qu’ils étaient de nouveau seuls, son attitude semblait différente. Plus détendue et plus naturelle, comme si elle avait baissé une garde imaginaire. Elle était devenue causante, s’arrêtant de temps en temps pour montrer tel ou tel lieu, son sac pendant de l’épaule et serré sous le coude, sa large jupe bleue oscillant au rythme de ses pas, par les ruelles aux murs en ruine. Quand il se tournait pour la regarder, il voyait la lueur indécise des réverbères se refléter dans ses iris sombres.

— C’est ici qu’était le château de la Garde marine, dit-elle.

Ils s’étaient arrêtés dans une rue qui montait vers le théâtre romain et l’ancien rempart, à côté d’autres murs délabrés sur lesquels s’appuyaient des colonnes en pierre et deux arcs en ogive qui ne soutenaient plus aucun toit. Il y avait un troisième arc brisé, un peu plus haut, qui formait une voûte à l’entrée d’un étroit passage. Cela sentait l’air salé de la mer proche que l’on pouvait entendre battre les remparts derrière les constructions, et aussi l’urine et la saleté. Coy se dit que cela sentait comme au fond des vieux ports en déclin, ceux qui ne sont pas illuminés par des

batteries de projecteurs placées en haut de pylônes en ciment, ceux que la technologie et le plastique semblent avoir ignorés, enkystés dans des temps morts comme l'eau immobile au pied des quais, livrés aux chats et aux poubelles, aux lanternes rouges, aux braises de cigarettes dans l'obscurité, aux bouteilles cassées par terre, à la cocaïne bon marché, aux femmes à tant le quart d'heure, plus le prix de la chambre. Même le port de Cadix, à l'autre bout de la ville, n'avait rien à voir avec tout cela, et les anciens bordels et pensions pour matelots avaient cédé la place à des bars et à des hôtels respectables. On n'y trouvait pas de peaux de banane près des hangars et des grues, ni de marins soûls cherchant leur bateau au petit matin, ni de patrouilles de la police maritime, ni de marins yankees poignardés dans un coin. Ces scènes s'étaient déplacées vers d'autres lieux du monde, et même là-bas les choses n'étaient plus pareilles. Il restait encore des endroits comme Buenaventura, avec ses rues étroites, les boutiques de fruits, le bar Bamboo, les bordels et les métisses aux robes si ajustées et si légères qu'elles semblaient peintes sur leurs corps. Ou Guayaquil, avec ses cocktails de langoustines et les iguanes grimpant aux arbres en plein centre de la ville au rythme des coups de cloche des quatre grandes horloges de la cathédrale, et les interminables gardes qu'il lui fallait monter, la nuit, avec lampe et pistolet lance-fusées à la ceinture en prévision d'une attaque surprise. Mais c'étaient les exceptions. Aujourd'hui, la plupart des ports étaient loin du centre des villes et s'étaient transformés en parkings à camions ; les bateaux accostaient à des heures précises pour décharger des conteneurs, et les marins philippins et ukrainiens restaient à bord à regarder la télévision pour faire des économies.

— Juste sous nos pieds passait le premier méridien de Cadix, expliqua Tanger. Il ne s'est situé officiellement ici que durant vingt ans, à partir de 1776, avant d'être déplacé à

San Fernando ; mais depuis le milieu du siècle il remplaçait officieusement le méridien traditionnel de l'île de Fer, que les Français avaient changé pour celui de Paris et les Anglais pour celui de Greenwich… Cela signifie que si la longitude qu'ils ont établie ce matin-là sur le *Dei Gloria* avait cet endroit pour référence, le brigantin a coulé à 4° 51' de là où nous nous trouvons en ce moment. Si nous appliquons les corrections de la table de Perona, exactement à 5° 12' de longitude est.

— Deux cent cinquante milles, dit Coy.

— C'est ça.

Ils firent quelques pas et pénétrèrent sous la voûte. Un lampadaire dont le verre était cassé répandait une lumière jaune sur une fenêtre grillagée. De l'autre côté, à ciel ouvert, Coy put distinguer des moignons de colonnes et de vagues ruines. Tout avait un aspect de désolation et d'abandon.

— C'est Jorge Juan qui a fondé le premier observatoire astronomique, dit-elle. Sur une grosse tour aujourd'hui disparue qui était là-bas, à l'endroit où se trouve ce collège…

Elle avait parlé à voix basse, comme si le lieu l'intimidait. Ou peut-être à cause de l'obscurité à peine atténuée par la lumière chétive du lampadaire.

— Cette voûte, poursuivit-elle, est tout ce qui reste du vieux château. Il avait été construit sur les fondations d'un ancien amphithéâtre romain et hébergeait la compagnie des gardes marines… Leurs professeurs et les responsables de l'observatoire étaient des marins cultivés, des hommes de science : Jorge Juan et Antonio de Ulloa avaient publié leurs travaux sur la mesure d'un degré de méridien à l'équateur, Mazarredo était un expert en tactique navale, Malaspina était sur le point de réaliser son fameux voyage, Tofiño s'apprêtait à lever son fameux *Atlas hydrographique définitif des côtes espagnoles…* Elle pivota sur elle-même, attentive

aux alentours, et sa voix devint triste. – Tout a fini à Trafalgar.

Ils avancèrent un peu dans la ruelle. Du linge blanc était étendu entre les balcons, comme des suaires immobiles dans la nuit.

— Mais en 1767, continua Tanger, ce lieu signifiait quelque chose. À cette époque, le collège de navigation des Jésuites a été fermé, et la bibliothèque nautique de l'observatoire s'est enrichie de ses livres, et d'autres, achetés à Londres et à Paris.

— Les livres de ce matin, dit Coy.

— Ceux-là. Tu les as vus là-bas, dans leurs vitrines. Des traités de navigation, d'astronomie et de voyages. Des livres magnifiques qui cachent encore des secrets.

Leurs ombres se touchaient sur le mur, entre les briques nues et les vieilles pierres. Tombant d'un drap qui séchait, une goutte d'eau vint frapper le visage de Coy. Il leva la tête et vit une étoile solitaire qui brillait intensément dans le rectangle bleu-noir du ciel. Par l'heure et la position, il calcula qu'il pouvait s'agir de Regulus, dans les griffes de devant du Lion qui, à cette époque de l'année, devait déjà avoir franchi l'axe nord-sud.

— Le château, poursuivait Tanger, a été occupé par les gardes marines jusqu'au moment où ils ont déménagé pour aller ailleurs puis sur l'île de Léon, aujourd'hui San Fernando ; mais l'observatoire est encore resté ici quelques années, jusqu'en 1798. Alors le méridien de Cadix a cessé de passer ici : il a été déplacé de vingt kilomètres à l'est.

Coy toucha un mur. Le plâtre se défit sous ses doigts.

— Qu'est-il arrivé au château ?

— Il a été transformé en caserne, puis en prison. Finalement, on l'a démoli et il n'en reste que quelques pans de murs et une arche… cette arche-là.

Ils étaient revenus sur leurs pas et contemplaient de nouveau la voûte, obscure et basse.

— Que cherches-tu ? dit-il.

Il entendit un rire léger, très bas, venant de l'ombre qui lui cachait le visage.

— Tu le sais bien. Le *Dei Gloria.*

— Je ne parle pas de ça. Ni de trésors, ni de choses de cet ordre… Ce que je te demande, c'est ce que tu cherches, toi.

Il attendit la réponse, mais elle ne vint pas. Tanger restait muette et immobile. De l'autre côté de la voûte, les phares d'une voiture éclairèrent un bout de la rue avant de s'éloigner. La lumière découpa un instant son profil sur le mur sombre.

— Tu sais ce que je cherche, dit-elle enfin.

— Je ne sais rien, soupira-t-il.

— Tu sais. Je t'ai vu regarder mon appartement. Je t'ai vu me regarder.

— Tu ne joues pas franc-jeu.

— Et qui le fait ?

Elle avait esquissé un geste comme pour s'éloigner brusquement, mais elle resta finalement tranquille. Elle était à un pas, et il pouvait presque sentir la douce tiédeur de sa peau.

— Je connais une vieille devinette… ajouta-t-elle après un silence. Tu es bon, pour déchiffrer les devinettes, Coy ?

— Pas très.

— Moi, je le suis. Et celle-là est une de mes préférées… Il y a une île. Un lieu habité seulement par deux catégories de personnes : les chevaliers et les écuyers. Les écuyers mentent et trahissent tout le temps. Les chevaliers, jamais… Tu me suis ?

— Bien sûr. Des chevaliers et des écuyers. Je te suis.

— Bien. Un jour, un habitant de cette île dit à un autre « Je te mentirai et je te trahirai… » Tu comprends ? Je te mentirai et je te trahirai. Et la question est la suivante celui qui parle est-il un chevalier ou un écuyer ?

Il se toucha le nez, perplexe.

— Je ne sais pas. Il faudrait prendre le temps de réfléchir.

— Naturellement. – Elle l'observait fixement. – Réfléchis-y.

Elle était toujours tout près de lui. Coy sentit des fourmillements au bout de ses doigts. Sa voix était rauque :

— Que veux-tu de moi ?

— Que tu répondes à ma devinette.

— Je ne te parle pas de ça.

Tanger pencha un peu la tête sur le côté. Elle haussait les épaules.

— J'ai besoin d'aide. – Elle détourna son regard. – Je ne peux pas le faire seule.

— Il y a d'autres hommes dans le monde.

— Peut-être. – Elle fit une longue pause. – Mais tu possèdes certaines qualités.

— Des qualités ? – Le mot le déconcertait. Il essaya de répondre quelque chose, mais il ne trouva rien. – Je crois que…

Il en resta là, bouche entrouverte, en fronçant les sourcils dans l'ombre. Alors Tanger reprit la parole :

— Tu n'es pas pire que la plupart des hommes que je connais. – Et après une courte pause, elle ajouta : – Tu es meilleur que certains d'entre eux.

Ce n'est pas de ça qu'il voulait qu'on parle, pensa-t-il, irrité. Ce n'était pas du tout la conversation qu'il voulait avoir en ce moment. Et en réalité, décida-t-il, il ne voulait

avoir aucune conversation. Mieux valait encore rester sans parler, et deviner la douce tiédeur de sa peau tachetée. Mieux valait se tenir au côté sous le vent, protégé par les silences ; encore que le silence fût aussi un langage que Tanger dominait très bien, beaucoup mieux que lui. Un langage qu'elle parlait depuis des milliers d'années.

Il se retourna et vit qu'elle l'observait. Il y avait deux reflets bleu marine au milieu de son visage, sous la tache claire des cheveux.

— Et toi, Coy, qu'est-ce que tu veux ?

— C'est peut-être toi que je veux.

Il y eut un long silence, et il découvrit que c'était plus facile à dire ainsi, dans cette ombre qui voilait les visages et semblait aussi voiler les voix. Si facile, qu'il avait entendu ses propres paroles avant même de penser à les prononcer, et qu'il n'en ressentait rien d'autre, après, qu'un léger désarroi. Une légère rougeur, que Tanger ne pouvait certainement pas voir.

— Tu es trop prévisible, murmura-t-elle.

Elle dit cela sans reculer, ferme, même quand elle le vit faire un mouvement en avant et tendre lentement la main vers son visage. Et ensuite elle prononça son nom, comme un avertissement ; comme une petite croix ou une tache bleue sur le blanc d'une carte marine. Coy, dit-elle. Et elle répéta : Coy. Mais celui-ci hocha doucement la tête, d'un côté et de l'autre, avec beaucoup de lenteur et de tristesse.

— J'irai avec toi jusqu'à la fin, dit-il.

— Je sais.

À ce moment, alors qu'il était sur le point d'effleurer ses cheveux, il regarda par-dessus l'épaule de Tanger et s'arrêta net. Une silhouette frêle et vaguement familière se découpait sous la voûte, au bout de la ruelle. Alors les phares d'une nouvelle voiture éclairèrent fugacement la rue,

l’ombre oscilla d’un mur à l’autre de la voûte, et Coy reconnut sans difficulté le nain mélancolique.

VII. Le doublon d’Achab

> *Ils diront cela au jour de la Résurrection, quand ils viendront repêcher ce vieux mât et qu’ils trouveront un doublon en or cloué dessus.*
>
> Herman Melville, *Moby Dick*

Quand le serveur du café-restaurant Terraza posa le demi sur la table, Horacio Kiskoros le porta à ses lèvres et avala une gorgée prudente en regardant Coy du coin de l’œil. L’écume lui blanchissait la moustache.

— J’avais soif, dit-il.

Après quoi, il observa la place. La cathédrale était maintenant illuminée, et ses tours blanches, le grand dôme couvrant le transept se détachaient sur l’obscurité du ciel. Des gens se promenaient encore sous les palmiers ou étaient assis aux terrasses voisines. Un groupe de jeunes buvaient de la bière et jouaient de la guitare sur les marches du parvis, sous la statue du frère Domingo de Silos. La musique semblait intéresser Kiskoros, qui observait de temps en temps le groupe en hochant la tête d’un air nostalgique.

— Une nuit superbe, ajouta-t-il.

Coy ne connaissait son nom que depuis un quart d’heure, et il avait du mal à réaliser qu’ils étaient là, assis à boire tous les trois comme de vieux amis. En ce bref espace de temps, le nain mélancolique avait acquis un nom, une origine et un caractère propres. Il s’appelait Horacio Kiskoros, était de nationalité argentine et souhaitait, selon ce qu’il avait dit dès qu’on lui en avait laissé la possibilité, discuter d’une affaire urgente avec madame et monsieur. Toutes ces précisions n’avaient pas été immédiates, car son

apparition inattendue sous la voûte du château de la Garde marine avait suscité de la part de Coy une réaction que le témoin le plus favorable eût qualifiée de violente. Pour être exact, disons que, lorsqu'il avait reconnu le personnage dans l'ombre un instant dissipée par les phares de la voiture, il s'était dirigé droit sur lui, sans une hésitation ; même la voix de Tanger dans son dos, qui l'appelait par son nom, ne l'avait pas arrêté.

— Coy, je t'en prie. Attends.

Il n'avait pas attendu. En réalité, il ne voulait pas attendre, ni savoir pourquoi diable il aurait dû attendre, il voulait faire exactement ce qu'il avait fait : marcher huit ou dix pas en pompant toute son adrénaline, respirer profondément plusieurs fois, attraper l'autre par le revers de sa veste et l'entraîner de force vers le mur le plus proche, sous la lumière jaune du lampadaire. Il avait un besoin urgent de faire ça, et pas autre chose. Il avait besoin de lui démolir le portrait à coups de poing avant qu'il ne s'échappe comme devant la station-service de Madrid. Aussi, ignorant l'appel de Tanger, d'une main il avait soulevé l'individu de terre en le collant contre le mur, tandis que de l'autre il se préparait à lui écraser le visage. Un visage où, entre les cheveux luisants de brillantine plaqués en arrière et l'épaisse moustache noire, des yeux sombres et globuleux l'observaient fixement. Ils ne ressemblaient plus du tout à ceux d'une grenouille sympathique. On lisait de la surprise dans ces yeux, avait pensé Coy. Et même un reproche attristé.

— Coy ! avait-elle crié de nouveau.

Il avait entendu le déclic d'un couteau à cran d'arrêt, en bas, à gauche, et, en effet, il avait vu le reflet de l'acier nu tout près de son flanc. Un frisson désagréable avait parcouru ses aines ; un coup de couteau de bas en haut, à cette distance, c'était la pire manière de clore le débat.

L’argument définitif, dans la posture où il était, pour lui faire larguer les amarres sans ticket de retour. Mais ce n’était pas la première fois qu’on essayait de poignarder Coy ; de sorte que, d’instinct, sans avoir besoin de réfléchir, il écarta son corps de l’autre et lui donna sur le bras un coup du tranchant de la main, comme si un cobra venait de sortir de la poche.

— À nous deux, salopard.

Mains nues devant le surin : joli programme. Évidemment, il jouait à pile ou face, mais il était suffisamment en colère pour tenter le coup. Il avait ôté sa vareuse, comme le lui avait enseigné le Torpilleur Tucumán, un soir à Port-au-Prince : en l’enroulant plusieurs fois autour du bras gauche et en guettant l’adversaire, le corps légèrement plié en avant, le bras portant la vareuse tendu pour se protéger le ventre, et l’autre bras prêt à frapper. Il était furieux, et il sentait les muscles de ses épaules et de son dos noués, raidis, durs du sang qui battait très fort et très vite à l’intérieur. Comme au bon vieux temps.

— À nous deux, avait-il répété. Je vais te faire passer le goût du pain.

L’autre tenait son couteau et ne le quittait pas des yeux, mais il semblait déconcerté. Avec sa petite taille, ses cheveux et ses vêtements défaits dans la bagarre, blême sous la lumière jaune, il se situait à mi-chemin entre le sinistre et le grotesque. S’il n’avait pas eu son couteau, avait décidé Coy, il n’aurait pas eu une chance. Il l’avait vu rectifier un peu sa mise en tirant sur les pans de sa veste, passer sa main libre sur ses cheveux pour les lisser. Après quoi l’individu s’était balancé d’un pied sur l’autre, s’était redressé et avait baissé la main qui tenait l’arme. Et il avait dit :

— Discutons.

Coy calculait les distances. S’il arrivait à se rapprocher suffisamment pour lui envoyer un coup de pied dans l’entrejambe, le nain pourrait aller discuter avec sa putain de mère. Il s’était déplacé un peu sur le côté, et l’autre, prudent, avait reculé d’un pas. La lame d’acier luisait toujours dans sa main.

— Coy, appelait encore Tanger.

Elle s’était approchée par-derrière et était maintenant à côté de lui. Sa voix était calme.

— Je le connais.

Coy avait répondu par un signe affirmatif de la tête, sans cesser de surveiller l’autre ; et, au même instant, il avait lancé le coup de pied qu’il préparait et que l’homme au couteau n’avait reçu qu’à moitié, car il avait repéré le mouvement à temps et s’était écarté pour l’éviter. Mais, même ainsi, il avait été atteint à un genou et avait trébuché, avant de tournoyer sur lui-même et de se rattraper au mur. Alors Coy en avait profité pour marcher sur lui, tendant le bras enveloppé dans la vareuse, et lui allonger un coup de poing qui l’avait atteint à la base du cou et fait tomber à genoux.

— Coy !

Le cri n’avait fait qu’augmenter sa rage. Tanger avait voulu l’attraper par un bras, et il s’était violemment dégagé. Qu’elle aille au diable. Quelqu’un devait payer, et cet individu tombait à pic. Après, elle pourrait lui donner toutes les explications qu’elle voudrait : des explications qu’il n’était pas certain de vouloir entendre. Tant qu’il se battrait, il n’y aurait pas de place pour les paroles ; il avait donc expédié un deuxième coup de pied à son adversaire ; mais celui-ci avait fait volte-face, et Coy avait senti le couteau frôler comme un éclair le bras enveloppé dans la vareuse. Il comprenait soudain qu’il avait sous-estimé le nain. Le bougre était rapide. Et très dangereux. Aussi avait-il reculé

de deux pas pour souffler et considérer la situation. Du calme, matelot. Reprends-toi, sinon même la boîte d'épinards ne te sauvera pas. La taille ne compte pas : n'importe qui, même un nain, est toujours assez grand pour vous sectionner une artère. D'ailleurs, un jour, il avait vu un nain, un vrai, Écossais authentique, mordre l'oreille d'un docker gigantesque et ce dernier cavaler sur le quai d'Aberdeen en poussant des hurlements, sans pouvoir lui faire lâcher prise, comme si c'était une tique. Donc, mettons-y du doigté. Il n'y a pas d'ennemi petit ni de coup de couteau inoffensif. Il était essoufflé et, tout en reprenant haleine, il entendait la respiration de l'autre. Mais voici que celui-ci levait son couteau en l'air, comme pour le lui montrer, et qu'il levait également la main gauche, la paume en avant, en signe de paix.

— Je vous apporte un message, avait dit le nain.

— Tu peux te le foutre au cul.

L'autre avait hoché un peu la tête, comme pour dire : tu ne m'as pas bien compris.

— Un message de M. Palermo.

C'était donc ça. Une réunion de vieilles connaissances. L'amicale des chercheurs d'épaves au complet. Voilà qui expliquait beaucoup de choses et qui en embrouillait d'autres. Il avait respiré profondément, une fois, deux fois, le poing prêt à cogner.

— Coy.

Soudain, Tanger s'interposait en lui barrant le passage et le regardait droit dans les yeux. Elle était très sérieuse ; dure et ferme comme il ne l'avait jamais vue. Coy avait ouvert la bouche pour protester ; mais il était resté muet, en la contemplant stupidement. Tout d'un coup accablé.

Indécis, parce qu'elle lui touchait le visage, comme on tente de calmer un animal furieux ou un enfant hors de lui.

Et derrière la femme, à travers les mèches dorées, il avait vu que le nain mélancolique refermait son couteau.

Coy ne toucha pas à sa bière. Sa vareuse sur les épaules, les mains dans les poches et solidement carré sur sa chaise, il regardait boire l'homme qui lui faisait face.

— J'avais très soif, dit l'autre.

Sur le chemin menant de la ruelle à la place, après que Tanger eut immobilisé Coy et obtenu qu'il se calme – ce qu'il avait fait mécaniquement, avec la sensation de se mouvoir dans une brume irréelle –, le nain mélancolique s'était encore une fois lissé les cheveux et avait remis de l'ordre dans ses vêtements. À part une légère déchirure à la poche supérieure de sa veste, qu'il avait découverte avec un regard douloureux et une moue accusatrice, il avait repris une apparence respectable, toujours un rien excentrique, avec cet aspect méridional et bizarrement britannique à la fois.

— Je viens vous transmettre une proposition de M. Palermo. Une proposition raisonnable.

Son accent de Buenos Aires était si fort qu'il semblait en rajouter. Horacio Kiskoros, pour vous servir, avait-il dit quand la tornade s'était calmée. Ces derniers mots avec une légère inclinaison de la tête, sur un ton courtois dépourvu d'ironie, pendant que Coy et lui reprenaient leur souffle après la bagarre. Il s'exprimait dans cet espagnol appliqué et un peu anachronique qu'emploient certains Latino-Américains, avec des mots qui ne sont plus en usage depuis longtemps de ce côté-ci de l'Atlantique. Il se servait beaucoup de termes et d'expressions comme « monsieur, veuillez me pardonner si, soyez assez aimable pour ». Et il avait bien dit : pour vous servir, tandis qu'il rajustait ses vêtements et redressait le nœud papillon que ses contorsions avaient fait glisser de

côté. Il portait sous sa veste de curieuses bretelles avec des rayures verticales : une blanche, entre deux bleues.

— M. Palermo veut parvenir à un accord.

Coy se tourna vers Tanger. Elle n'avait pas prononcé un mot pendant qu'ils marchaient, et elle se taisait toujours. Il constata qu'elle évitait de le regarder en face, alors que quelques minutes plus tôt elle avait pour la première fois touché son visage ; c'était peut-être pour ne pas avoir à donner des explications qu'elle ne pouvait éluder.

— Un accord, continua-t-il d'un ton suave, qui soit raisonnable pour tout le monde. – Il regarda Coy et, du pouce, il indiqua son nez pour rappeler la scène du Palace. – En mettant de côté les rancunes.

— Raisonnable ou pas, il n'y a aucun accord à passer avec qui que ce soit.

Elle avait enfin parlé. Aussi froide, constata Coy, que si sa voix était passée à travers des cubes de glace. Elle plantait son regard dans les yeux globuleux et tristes de Kiskoros, la main droite posée à plat sur la table ; la montre en acier donnait une apparence masculine insolite à ses longs doigts aux ongles ras et irréguliers.

— M. Palermo ne voit pas les choses ainsi, répondit l'Argentin. Il dispose des ressources qui vous font défaut : les moyens techniques, l'expérience… et l'argent.

Un serveur apporta une assiette avec des calmars à la romaine et des œufs de poisson frits, et le nain mélancolique le remercia très poliment.

— Beaucoup d'argent, répéta-t-il en contemplant le contenu de l'assiette avec intérêt.

— Et qu'attend-il en échange ?

Kiskoros avait saisi une fourchette et piquait délicatement dans un calmar.

— Vous avez fait beaucoup d’investigations. – Il mastiquait avec délectation et attendit de ne plus avoir la bouche pleine. – Vous détenez des informations importantes, n’est-ce pas ?… Des détails que M. Palermo connaît mal. C’est ce qui lui fait penser qu’une association serait bienvenue pour les deux parties.

— Je n’ai pas confiance en lui, dit Tanger.

— Lui non plus n’a pas confiance en vous. Ça vous fera au moins un point commun.

— Il ne sait même pas ce que je cherche.

Kiskoros semblait avoir bon appétit. Il avait goûté aux œufs de poisson, et maintenant il revenait aux calmars, entre deux gorgées de bière. Il se tourna à demi, un instant, pour écouter les notes de guitare qui venaient des marches de la cathédrale, puis il eut un sourire satisfait.

— Il en sait peut-être plus que vous ne croyez, dit-il. Mais ça, ce sont des détails que vous devez discuter avec lui. Comme j’ai eu l’honneur de vous le dire, je ne suis qu’un messager.

Coy, qui jusque-là n’avait pas ouvert la bouche, s’adressa à Tanger.

— Depuis quand connais-tu ce zèbre ?

Elle tarda exactement trois secondes à tourner son visage vers lui. La main sur la table s’était serrée. Elle la retira lentement et la posa au creux de sa jupe.

— Depuis longtemps, dit-elle très calmement. La première fois que Palermo m’a menacée, il l’accompagnait.

— Exact, confirma Kiskoros.

— Palermo s’en est servi pour faire pression sur moi.

— Exact aussi.

Coy ignora l’Argentin. Il continuait de ne s’adresser qu’à elle.

— Pourquoi ne me l’as-tu pas dit ?

Le soupir de Tanger fut à peine audible.

— Tu as accepté de jouer selon mes règles.

— Quelles autres choses ne m’as-tu pas dites ?

Elle regarda la table, puis la place. Finalement, elle se tourna vers Kiskoros.

— Que propose Palermo ?

— Une rencontre. – L’Argentin observa Coy avant de poursuivre, et celui-ci crut détecter une touche d’ironie dans ses yeux de grenouille. – Négocier. Dans les termes que vous estimerez appropriés. Il est ces jours-ci à son bureau de Gibraltar. – Il tira une carte de sa poche et la tendit par-dessus la table. – Vous pouvez le joindre là.

Coy se leva. Il laissa sa vareuse sur le dossier de la chaise et, sans se retourner vers l’un ou vers l’autre, il traversa la place en direction des marches de la cathédrale. Son cerveau était en ébullition, il était furieux et serrait les poings dans ses poches. Machinalement, il s’approcha du groupe de jeunes gens qui jouaient de la guitare ; ils se passaient une bouteille de bière. Deux filles et quatre garçons, qui avaient l’allure d’étudiants. Celui qui jouait était maigre avec un joli visage, l’air andalou, une cigarette à demi consumée aux lèvres ; une des filles suivait le rythme de la musique avec des mouvements de hanches, appuyée sur son épaule. L’autre fille adressa un sourire à Coy. Les garçons l’observèrent avec méfiance quand elle lui passa la bouteille. Il but une gorgée, remercia, s’essuya la bouche du dos de la main et s’assit près d’eux sur une marche du parvis, pour écouter la musique. Le guitariste était maladroit, mais la mélodie allait bien avec la nuit, la place à moitié vide entourée de palmiers, la cathédrale illuminée au-dessus de leurs têtes. Il regarda vers la place. Tanger et Kiskoros avaient quitté la table et s’approchaient. Elle

portait, pliée sur le bras, la vareuse de Coy. Quelle merde, pensa-t-il. Je suis fourré jusqu'au cou dans ce merdier !

— Jolie ville, dit Kiskoros, en observant les jeunes gens avec un sourire. Elle me rappelle Buenos Aires.

Tanger se taisait, debout près de Coy. Celui-ci ne se leva pas.

— Je crois que vous êtes marin, n'est-ce pas ? poursuivit l'autre. Moi aussi je l'ai été. Marine nationale argentine. Sous-officier en retraite Horacio Kiskoros. – Il fronçait les sourcils d'un air nostalgique, comme s'il entendait des notes lointaines et familières que ses interlocuteurs ne pouvaient percevoir. – J'ai aussi fait les Malouines, avec les plongeurs tactiques.

— Et qu'est-ce que tu fous si loin de chez toi ?

La mélancolie des yeux globuleux s'intensifia. Il avait mis une main dans la poche de son pantalon en laissant voir un peu ses bretelles, et, d'un coup, Coy comprit la signification des rayures, deux bleues et une blanche : le drapeau argentin. Ce salopard portait des bretelles aux couleurs de l'Argentine.

— Il y a eu quelques changements dans ma patrie.

Il s'était assis à côté de Coy, sur la même marche ; auparavant, il avait remonté légèrement son pantalon, avec beaucoup de soin, pour ne pas déranger le pli.

— Vous avez entendu parler de la sale guerre ? Coy fit une grimace sarcastique.

— Bien sûr. Les *tupamaros,* et tout ça.

— Les *montoneros,* rectifia Kiskoros en levant un doigt. Les *tupas,* c'était en Uruguay. – Il poussa un soupir chargé de passé. Impossible de deviner s'il condamnait ou s'il regrettait cette époque. Au bout d'un moment, il ajouta : – Toujours est-il qu'il y avait une guerre en Argentine, bien

que ce ne soit pas officiel. Vous comprenez ?… J'ai fait mon métier. Et il y en a qui ne l'admettent pas.

— C'est pas à moi qu'il faut dire ça, fit observer Coy. L'attitude de son interlocuteur ne semblait pas décourager Kiskoros.

— Je me suis vu dans l'obligation de voyager, poursuivit-il. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je suis un plongeur qualifié… J'ai fait la connaissance de M. Palermo au cours des opérations sur l'*Agamemnon,* le navire de Nelson qui a coulé dans le Rio de La Plata. Coy se tourna vers lui, l'air dur.

— Ta vie, je m'en tamponne le coquillard ! Les yeux de grenouille battirent, peinés.

— Très bien, monsieur. Tout à l'heure, dans la ruelle, je pouvais vous tuer. J'aurais cru que…

— Va te faire mettre.

Kiskoros se tut, en ruminant la grossièreté de Coy. Coy se leva. Tanger était devant lui et l'observait.

— Il a tué Zas, dit-elle.

Il y eut un long silence, pendant lequel Coy évoqua l'haleine chaude du labrador sur son bras. Cela remontait tout juste à une semaine : il entrevit sa truffe humide et son regard fidèle. Puis vint s'interposer, lugubre, l'image du chien raidi sur le tapis, les yeux vitreux et mi-clos. Il se sentit tout remué ; il éprouvait un étrange chagrin, et, mal à l'aise, il détourna son regard en direction des lumières de la cathédrale et des projecteurs allumés. À côté de lui, les notes de guitare paraissaient glisser sur les marches du parvis. La fille qui lui avait souri embrassait un des garçons. Un autre posa la bouteille de bière par terre.

— Hélas oui. – Kiskoros se levait à son tour en tapotant son pantalon. – Et croyez bien que j'en suis désolé, monsieur. J'aime… oui, oui, je vous assure, j'aime les animaux. J'ai même eu un doberman.

Le silence revint. L’Argentin se composa une figure de circonstance.

— À ma manière, insista-t-il, je continue d’être un militaire, vous comprenez ?… J’avais des ordres. Et ceux-ci concernaient la maison de madame.

Il esquissait un rictus triste, du genre vous avez le droit de me faire des reproches, et qu’est-ce que j’y peux. Mendieta, dit-il soudain. Mon chien s’appelait Mendieta. Pendant ce temps, Coy ne quittait pas des yeux la bouteille qui se trouvait au bas des marches. Une seconde, il pesa les possibilités de la lui casser sur la tête. En levant les yeux, il rencontra ceux, mélancoliques, de l’Argentin.

— Vous me semblez impulsif, dit Kiskoros d’un ton aimable. Ça n’apporte que des problèmes. Madame, en revanche, a l’air d’être plus douce de caractère. Quoi qu’il en soit, il n’est pas bon qu’une dame se fourvoie dans ce genre de micmacs. Je me souviens, une fois, à Buenos Aires… Une *montonera* a tué deux de mes camarades alors que nous venions la cueillir. Cette minette s’est défendue comme une louve et nous n’avons pu la liquider qu’en lui balançant des grenades. Total, nous avons découvert ensuite qu’elle avait caché un bébé sous son matelas.

Il s’arrêta et émit un claquement de langue évocateur. Sous la moustache argentine se dessinait une moue qui était peut-être un sourire.

— On prétend qu’il y a des femmes qui sont aussi fortes que les hommes, reprit-il. Pourtant, ensuite, à la ESMA, elles mollissaient beaucoup : vous savez de quoi je veux parler… – Son regard, sur Coy, était attentif. – Non, je crois que vous ne savez pas… C’est peut-être mieux comme ça.

Les yeux de Coy cherchaient ceux de Tanger. Mais les yeux de Tanger le regardaient sans le voir, comme s’ils venaient de contempler des choses horribles qui remontaient du passé. Après quelques instants, ils parurent

revenir à la réalité présente et n’exprimèrent plus qu’un vide obscur. Il la vit serrer la vareuse contre elle comme si, soudain, elle avait froid.

— La ESMA, dit-elle, était l’École de mécanique de la Marine… Le centre de torture de la Marine, pendant la dictature militaire.

– Oui, concéda Kiskoros en jetant un regard distrait aux alentours. Je crains qu’il y ait quelques âmes sensibles pour l’appeler comme ça.

La batterie de Shelly Manne avait introduit doucement *Man in Love,* et Eddie Heywood entrait déjà au piano pour le premier solo. Debout, torse nu, accoudé à la fenêtre ouverte de sa chambre de l’hôtel de France et de Paris, Coy devançait mentalement les rythmes de la mélodie. Il avait mis ses écouteurs et remuait un peu la tête pour confirmer un passage attendu et bienvenu. Trois étages plus bas, la petite place était dans l’ombre : les deux grands réverbères centraux s’étaient éteints, la voûte que formaient les orangers était noire, le store du Café parisien avait été remonté. Tout semblait désert, et il se demanda si Horacio Kiskoros continuait à rôder dans les parages. Mais, dans la vie réelle, les méchants doivent bien se reposer comme tout le monde, pensa-t-il. Dans la vie réelle, ça ne se passe pas comme dans les romans et les films. En ce moment, l’Argentin dormait peut-être à poings fermés dans un hôtel ou une pension proche, ses bretelles soigneusement suspendues à un cintre. En rêvant de l’époque bénie des steaks épais bien saignants du 348 de la rue Corrientes, et du courant de 1500 volts et 50 périodes-seconde dans les souterrains de la ESMA.

Dong, dong, dong. Le deuxième solo s’achevait, celui de la basse, et Coy attendit, impatient, l’entrée du troisième, celui du saxo ténor de Coleman Hawkins, le meilleur de ce

morceau avec ses tempos moyens et rapides, fort-faible, fort-faible, et les surprises rythmiques qu'ils amenaient quand cette cadence se brisait, surprises impatiemment attendues. *Man in Love.* Il venait juste de se rendre compte du titre, et cela le fit sourire dans l'ombre de la place avant de lancer un coup d'œil au plafond. Tanger était là, au quatrième étage, dans la chambre située exactement au-dessus de la sienne. Peut-être dormait-elle. Ou peut-être était-elle comme lui, réveillée, à sa fenêtre, ou alors assise à la table avec ses notes, en train de récapituler les informations livrées par Lucio Gamboa. Et de peser le pour et le contre, concernant la proposition de Nino Palermo.

Avant, ils avaient parlé, longuement. Après qu'Horacio Kiskoros fut parti avec un « à bientôt » qui aurait pu sonner amicalement à l'oreille de quiconque n'aurait pas été au courant de la partie de son pedigree que Coy connaissait désormais. Il les avait suivis des yeux, avec son regard équivoque de grenouille mélancolique ; et, au moment où ils quittaient la place, il était toujours là, immobile devant la cathédrale, comme un touriste noctambule et inoffensif. Coy s'était retourné pour le voir une dernière fois, puis il avait levé les yeux pour lire le nom de la rue qu'ils venaient de prendre : rue de la Compagnie. Il s'était dit que dans cette ville tout était signes, symboles et repères, à l'instar des cartes marines. La différence étant que celles-ci, concernant la mer, étaient beaucoup plus précises, avec leurs indications de profondeurs en couleur et leurs échelles en milles dans les marges, en place de vieilles pierres, de rencontres apparemment fortuites et de plaques portant des noms étranges au coin des rues. Sans doute signaux et dangers étaient-ils aussi lisibles que sur les cartes imprimées sur du papier ; mais, ici, on manquait toujours de codes pour les interpréter.

— Rue de la Compagnie de Jésus, avait-elle dit en voyant le nom. C'était là que se trouvait l'école de navigation des

Jésuites.

Elle ne disait jamais rien par hasard, aussi Coy avait-il contemplé les lieux, le vieil édifice à gauche, la maison décrépite de Gravina derrière, à droite. Il devinait qu'il aurait besoin de s'en souvenir plus tard, pour une raison encore inconnue. Après, ils avaient fait un bout de chemin sans rien dire, en montant lentement vers la place des Fleurs. À deux reprises, il s'était retourné pour l'observer, et elle, impavide, avait continué d'avancer, le regard droit devant elle, serrant son sac contre son flanc, l'ample jupe bleue et les pointes de ses cheveux qui se rejoignaient au menton obstiné oscillant au même rythme, les lèvres scellées, jusqu'au moment où il l'avait prise par le bras pour la faire s'arrêter. À sa grande surprise, elle n'avait pas résisté ; et elle s'était trouvée soudain tout près de son visage, après s'être retournée doucement, comme si elle avait attendu ce prétexte.

— Ça fait longtemps que Kiskoros me surveille pour le compte de Nino Palermo, avait-elle dit sans qu'il ait eu besoin de rien lui demander. C'est un homme mauvais et dangereux…

Elle s'était tue un instant, comme si elle cherchait autre chose à ajouter.

— Tout à l'heure, sous la voûte du château de la Garde marine, j'ai eu peur pour toi.

Son ton était sobre, sec, sans émotion. Et après avoir dit cela, elle s'était tue de nouveau, en regardant pardessus l'épaule de Coy vers la place, le marché aux fleurs fermé et la poste, les tables des cafés où s'attardaient les derniers clients de la nuit.

— Depuis qu'il est venu me voir avec Palermo, avait-elle enfin conclu, cet homme est mon cauchemar.

Elle ne prétendait pas émouvoir ; et c'était peut-être justement pour cela que Coy pouvait éviter de se sentir ému. Il constata qu'elle avait toujours quelque chose

d’enfantin dans son obstination à paraître mûre, dans l’assurance avec laquelle elle envisageait les conséquences de son aventure. De nouveau, la photo encadrée. De nouveau, la coupe en argent, la jeune fille que serrait le bras protecteur de l’homme disparu, le regard sans défense des yeux qui riaient au seuil du temps où tous les rêves sont encore possibles. Malgré tout, il la reconnaissait. Ou, pour être plus exact, plus se prolongeait le temps qu’il passait près d’elle, plus il la reconnaissait.

Il avait réprimé la caresse qui vibrait à la pointe de ses doigts et indiqué, de la même main, le bar qui était derrière lui. Il s’appelait Los Gallegos Chicos. Cuisine galicienne, vins de pays, liqueurs, bon café, on peut apporter son manger : c’était ce qu’annonçaient les pancartes sur la porte et la vitrine ; mais pour l’heure, Coy se contentait du mot « liqueurs », et il comprenait qu’elle avait autant que lui besoin d’un verre. Ils étaient donc entrés ; et une fois à l’intérieur, accoudés au zinc, il avait commandé un gin tonic pour lui – il ne voyait rien de bleu nulle part – et, sans l’interroger, un autre pour elle. Le gin mettait des reflets humides sur sa bouche, et elle s’était remise à parler pour raconter en détail la première visite de Palermo, détendue et amicale, et la seconde, plus tard, agrémentée de la présence sinistre de Kiskoros : cette fois, il avait mis cartes sur table, les pressions et les menaces. Palermo avait voulu qu’elle comprenne bien qui était l’Argentin ; qu’elle connaisse son histoire et retienne sa physionomie pour qu’ensuite, en le rencontrant dans la rue, ou dans ses cauchemars quand elle fermerait les yeux, elle se rappelle toujours dans quel guêpier elle s’était fourrée. Pour qu’elle sache, avait précisé le chasseur de trésors, que les vilaines filles ne peuvent pas traverser le bois impunément, sans s’exposer à des rencontres dangereuses.

— Il a dit ça. – Le sourire vague, avec une pointe d’amertume, lui durcissait la bouche. – Des rencontres

dangereuses.

À cet instant, Coy qui écoutait et buvait en silence l'avait interrompue pour demander pourquoi elle n'était pas allée voir la police. Alors elle avait ri tout bas, un rire sourd, doucement rauque, où l'on percevait autant de mépris que d'ironie. En réalité, avait-elle dit, *je suis une vilaine fille.* J'ai essayé de rouler Palermo et, en ce qui concerne le musée, j'ai œuvré pour mon compte. Si, au point où nous en sommes, tu n'as pas compris ça, tu es plus naïf que je ne le pensais.

— Je ne suis pas naïf, avait-il dit, gêné, en faisant tourner le verre glacé entre ses doigts.

— D'accord. – Elle le regardait dans les yeux ; sa bouche ne souriait pas, mais l'expression en était moins dure. – Tu ne l'es pas.

Elle avait reposé son verre en ayant presque rien bu. Il est tard, avait-elle dit en consultant sa montre. Coy avait vidé le sien, fait signe à un garçon et posé un billet sur le comptoir. En constatant, désolé, que c'était l'un des derniers.

— Ils payeront pour tout ce qu'ils ont fait, avait-il affirmé.

Il n'avait pas la moindre idée de la manière dont il s'y prendrait pour réaliser cette promesse, ni de la manière dont il pourrait aider Tanger, mais il avait trouvé pertinent de dire cela. Il y a des choses, pensait-il, des phrases analgésiques, des conseils, des lieux communs, qui se disent dans les films et dans les romans, et qui sont aussi valables pour la vie réelle. Il lui avait lancé à la dérobée un coup d'œil inquiet en craignant de la voir se moquer ; mais elle gardait la tête penchée de côté, absorbée dans ses propres réflexions.

— Ça m'est égal qu'ils payent ou non. C'est une course, tu comprends ? La seule chose qui compte pour moi, c'est d'arriver avant eux.

Le saxo était sur le point d'entrer. Et Tanger était comme le jazz, décida Coy. Mélodie de base et variations inattendues. Elle changeait tout le temps autour d'une apparente idée fixe, comme une structure de thèmes AABA ; mais suivre ses évolutions de près requérait une attention constante qui n'excluait en rien la surprise. Soudain elle devenait AABACBA, et un thème secondaire arrivait, que nul n'aurait imaginé là. Il n'y avait pas d'autre moyen de la suivre que l'improvisation, où que ça puisse mener. La suivre sans partition. En aveugle.

Sur la place, une horloge lointaine sonna trois coups. Coy les entendit amortis par les écouteurs et la musique, puis il sentit arriver la fin du saxo de Hawkins le troisième solo qui nouait tout le morceau. Il ferma à demi les yeux, emporté par la cadence des notes familières, apaisante comme peut l'être la répétition impatiemment attendue. Mais Tanger s'était introduite dans la mélodie et en altérait la structure délicate. Il avait perdu le fil. Il pressa le bouton du walkman et se retrouva, déconcerté, les écouteurs à la main. Un instant, il crut entendre des pas au-dessus de lui, tout comme l'équipage du *Pequod* entendait le bruit de la jambe en os de baleine de son capitaine quand il ruminait solitairement ses obsessions, la nuit, sur le pont. Il resta ainsi, immobile, aux aguets. Puis, irrité, il lança le walkman sur le lit, sans débrancher les écouteurs. Ça n'allait pas du tout, il mélangeait les genres sans pudeur. L'étape Melville, comme la précédente – l'étape Stevenson –, était passée depuis longtemps. En théorie, Coy se trouvait clairement dans l'étape Conrad ; et tous les héros autorisés à se déplacer sur ce territoire devaient être des héros fatigués, plus ou moins lucides, conscients du danger de rêver quand on a la main sur la barre. Des adultes enlisés dans la résignation et l'ennui, et qui ne voyaient plus flotter dans leur insomnie d'interminables processions de cétacés allant

deux par deux et escortant un fantôme dont le front ressemblait à une montagne neigeuse.

Et cependant, le « Si » conditionnel par quoi commençait l'oracle de Delphes, que Coy connaissait par Melville mais que celui-ci avait sans doute pris lui-même dans d'autres livres, continuait de vibrer dans l'air, à l'instar de la tempête qui jouait de la harpe dans le gréement : la mer s'était refermée sur le faucon de mer naufragé, pris entre le marteau de Tashtego et le pavillon du mât, et le *Rachel* n'avait recueilli qu'un autre orphelin. Soudain, à sa profonde surprise, Coy découvrait que les étapes, celles des livres comme celles de la vie, et quel que soit le nom qu'on leur donne, ne se closent pas d'une façon parfaite ; et que même si les héros perdent leur innocence et sont désormais trop épuisés pour croire encore aux bateaux fantômes et aux trésors engloutis, la mer n'en continue pas moins d'être ce qu'elle est, inaltérable, pleine de sa propre mémoire qui, elle, ne cesse jamais de croire en elle-même. La mer ne se soucie pas que les hommes perdent leur foi dans l'aventure, la chasse, le bateau coulé, le trésor. Les énigmes et les histoires qu'elle recèle possèdent une vie autonome, se suffisent à elles-mêmes et perdureront même quand la vie se sera éteinte pour toujours. Voilà pourquoi il y aura toujours, jusqu'au dernier instant, des hommes et des femmes pour interroger le cachalot agonisant au moment où il tourne sa face vers le soleil et expire.

Et donc, malgré toute la lucidité dont il pouvait faire preuve, il s'appelait de nouveau Ishmaël après avoir fait naufrage et s'être appelé Jim, trempant encore une fois, comme jadis, le harpon de son propre sang et lançant le vieux cri de rigueur : qu'au moment ultime on lui amène de quoi boire ou le Diable, avant que ne vienne le navire disloqué ou le corps disloqué, etc., etc. Fasciné par la certitude d'un destin inévitable – pour l'avoir lu cent fois –, il contemplait la femme à la peau ocellée en train de clouer

son doublon d’or espagnol au grand mât : clic, clac. Et ce n’était pas seulement ces coups de marteau-là qui résonnaient dans son imagination. Il était revenu à la fenêtre, en quête de la brise de la mer proche et, en entendant le bruit, il avait de nouveau regardé le plafond. Maintenant il croyait percevoir des pas inquiets, en haut, sur le pont. Clic, clac. Clic, clac. Apparemment, elle ne dormait pas non plus, elle poursuivait ses propres fantômes blancs, corbillards funèbres portant de vieux fers tordus sur ses flancs. Et il n’avait jamais rêvé, sur aucun bateau, dans aucun livre, aucun port, aucune de ses vies antérieures et innocentes, un Achab aussi séduisant qui l’entraînait pour naviguer sur sa tombe.

Il gagna son lit et s’allongea sur le dos. Jusqu’au dernier port, se souvint-il avant de s’endormir, tous nous vivons pris dans l’emmêlement des lignes des harpons à baleine.

— Il y a un lien direct, dit Tanger, entre le voyage du *Dei Gloria* et l’expulsion des Jésuites d’Espagne. Un lien qui ne fait pas le moindre doute.

C’était dimanche, et ils prenaient leur petit déjeuner sous le store du Café parisien, devant l’hôtel ; pain blanc chaud, cacao, café et jus d’orange. Il y avait une brise légère, beaucoup de lumière et des pigeons qui se promenaient sur le rectangle de soleil de la place, entre les pieds des gens qui sortaient de la messe. Coy tenait à la main la moitié d’un petit pain imprégné d’huile d’olive et, de temps à autre, entre deux bouchées, il contemplait la façade blanche et ocre, ainsi que le clocher de l’église San Francisco.

— En 1767, le roi d’Espagne était Charles III, qui avait été auparavant roi de Naples… Dès le début de son règne, les Jésuites lui avaient manifesté de l’hostilité : entre autres raisons parce que au même moment se livrait en Europe la bataille des idées nouvelles et que la Compagnie ignacienne

était la plus influente de tous les ordres religieux… Cela lui avait créé des ennemis de tous côtés. En 1759, les Jésuites avaient été expulsés du Portugal, et en 1765 de France.

Elle buvait du Colacao dans un grand verre, et chaque fois qu'elle le portait à sa bouche une ligne d'écume restait fixée sur sa lèvre supérieure. Elle était descendue tout juste sortie de la douche, les cheveux humides gouttaient encore sur la chemise à carreaux bleus et rouges qu'elle portait par-dessus son jean, manches retroussées sur les poignets, et, en séchant, ils ondulaient un peu, ce qui donnait à sa peau un aspect de fraîcheur. Coy regardait la ligne de cacao sur sa bouche et il en était tout ému. Si douce, pensait-il. Des lèvres douces, et plus douces encore du sucre qu'elle avait mis dans la boisson. Il se demanda ce que savaient vraiment ces lèvres et cette langue.

— En Espagne, poursuivit-elle, les tensions entre Ignaciens et ministres éclairés de Charles III augmentaient. Le quatrième vœu, celui d'obéissance au pape, mettait la Compagnie au centre de la polémique entre pouvoir religieux et pouvoir royal. Elle était également accusée d'avoir beaucoup d'argent et trop d'influence dans l'Université et l'Administration. De plus, les récents conflits des missions du Paraguay et la guerre guaranie… – Elle se penchait vers Coy par-dessus la table, son verre entre les doigts. – Tu as vu le film de Roland Joffé, *Mission ?…* Les Jésuites qui font cause commune avec les indigènes ?

Coy se souvenait vaguement de ce film : une cassette vidéo embarquée à bord, de celles qu'il finissait par voir trois ou quatre fois, par morceaux, au cours d'une longue traversée. Il croyait se souvenir de Robert de Niro. Et peut-être de Jeremy Irons. Il n'avait pas du tout retenu qu'il s'agissait de Jésuites.

— Tout cela, ajouta Tanger, faisait que les Ignaciens espagnols étaient assis sur un baril de poudre, et qu'il ne

manquait plus que quelqu’un pour allumer la mèche.

Pas trace d’Horacio Kiskoros, constata Coy après avoir inspecté les alentours. À la table voisine était installé un jeune ménage : des touristes avec deux enfants blonds, une carte déployée et l’appareil photo. Les gosses jouaient avec des frondes en plastique, semblables à celles que, dans son enfance, quand il séchait le collège pour aller à l’aventure sur les quais, il fabriquait avec des matériaux de fortune, un bout de bois fourchu, un vieil élastique, un morceau de cuir et quelques centimètres de fil de fer. Aujourd’hui, pensait-il avec nostalgie, ces bricoles se vendaient dans les magasins et coûtaient la peau des fesses.

Tanger continuait son récit :

— La mèche, ce fut la rébellion contre Esquilache. Bien que l’intervention des Jésuites dans l’affaire n’ait pas été prouvée, ce qui est sûr c’est que, à la même époque, ils essayaient de boycotter les ministres éclairés de Charles III… Esquilache, qui était italien, avait proposé, entre autres, d’interdire les grands sombreros et les capes sous lesquels les Espagnols se dissimulaient, et ce fut le prétexte de graves désordres. Le calme revint, le ministre fut démissionné, mais les Jésuites furent désignés comme les instigateurs. Le roi décida d’expulser la Compagnie et de s’approprier ses biens.

Coy acquiesça machinalement. Tanger parlait plus qu’à son habitude, comme quelqu’un qui a préparé son affaire durant la nuit. Il se dit que c’était logique. En contrepartie de l’entrée en scène de Kiskoros et du rendez-vous proposé par Nino Palermo, elle était obligée de lui livrer davantage d’informations. À mesure qu’ils approchaient de l’objectif, elle comprenait qu’il ne se contenterait plus de miettes. Pourtant, toujours aussi foncièrement avare, elle continuait à lui distribuer son capital au compte-gouttes. Et c’était peut-être pour cela que Coy, à sa grande déception, n’arrivait pas

à ressentir ce matin le même intérêt que les autres fois. Lui aussi avait eu une longue nuit pour réfléchir. Trop de détails, pensait-il maintenant. Elle est trop prolixe, tout en livrant peu de faits concrets. Tout ce que tu me racontes, ma jolie, je l'ai appris il y a vingt ans au collège. Tu veux m'amuser avec du clinquant historique, sans aborder le fond. Tu fais semblant de me montrer d'une main ce que tu caches au creux de l'autre.

Il était fatigué, et il se méprisait de rester là. Pourtant, cette ligne d'écume sur la lèvre supérieure, le reflet du soleil de la matinée lumineuse sur le bleu marine de ses yeux, les mèches humides de la chevelure blonde encadrant les taches de rousseur lui faisaient un effet singulier, presque apaisant. Chaque fois qu'il regardait cette inconnue, Coy avait la certitude qu'il était allé trop loin ; qu'il était entré si avant dans la partie sombre de la carte marine de sa vie qu'il lui serait impossible de rebrousser chemin avant de connaître les réponses. Chevaliers et écuyers : je te mentirai et je te trahirai. En réalité, le mystère du bateau perdu ne le préoccupait guère. C'était elle, sa ténacité, sa quête, tout ce qu'elle était prête à entreprendre pour un rêve, qui lui faisaient maintenir sa route malgré le grondement sans équivoque de la mer sur les récifs dangereusement proches. Il voulait être aussi près d'elle qu'il le pourrait, voir son expression quand elle dormait, la sentir se réveiller et le regarder, toucher cette peau tiède et reconnaître en elle, au-delà de cette peau et de cette chair qu'elle recouvrait, la jeune fille qui souriait sur la photo au cadre en argent.

Elle avait cessé de parler et l'étudiait d'un air soupçonneux, en lui demandant, par son expression muette, s'il continuait à prêter attention à ce qu'elle disait. Non sans effort, Coy chassa ses pensées, inquiet qu'elle puisse les lire sur son visage, et lança un autre coup d'œil aux pigeons. Parmi eux, il y en avait un très sûr de lui et très galant, en train de bomber le jabot dans un cercle de jeunes pigeonnes

qui l’observaient du coin de l’œil avec des roucoulements plus vrais que nature. À ce moment, les enfants de la table voisine se précipitèrent sur les pacifiques volatiles en poussant des hurlements guerriers. Coy observa le père, qui lisait tranquillement le journal. Puis la mère, pour constater qu’elle laissait planer un regard languissant sur la place. Enfin, il revint à Tanger. Tournant le dos à la scène, celle-ci avait repris son récit :

— Tout a été préparé à Madrid dans le plus grand secret. Par ordre direct du roi fut formé un groupe restreint qui excluait tout partisan de la Compagnie, ou même toute personne simplement impartiale. L’objectif était de réunir des preuves matérielles et de préparer le décret d’expulsion… Le résultat de ce qu’on a appelé l’Enquête secrète fut le réquisitoire dans lequel les Jésuites étaient accusés de conspiration, de propagation de la doctrine du tyrannicide, de morale dissolue, de soif de richesses et de pouvoir, et d’activités illégales en Amérique.

Le terme « Enquête secrète » sonnait bien, et Coy sentit son intérêt se réveiller, tout en retournant à son observation des enfants. Ils venaient de toucher le pigeon sans méfiance, en pleine parade amoureuse, d’une pierre qui avait coupé net son idylle et sa digestion des miettes picorées au pied des tables. Encouragés par cet exploit, les charmants bambins canardaient les jeunes pigeonnes avec la redoutable précision de snipers serbes.

— En janvier 1767, continuait à raconter Tanger, le Conseil de Castille réuni dans le plus grand secret approuva l’expulsion. Et entre le soir du 31 mars et le matin du 2 avril, par une efficace opération militaire, les cent quarante-six maisons des Jésuites en Espagne furent encerclées… Ils furent tous mis dans des bateaux, Rome n’eut plus qu’à s’occuper d’eux, et six ans plus tard Clément XIV dissolvait la Compagnie.

Elle fit une pause pour finir son Colacao, puis elle s'essuya les lèvres d'une main. Elle s'était tournée à demi pour assister avec indifférence au charivari des enfants et des pigeons, avant de faire de nouveau face à Coy. Je ne me l'imagine pas avec des enfants, se dit-il. Et je sais que, quoi qu'il arrive, je ne vieillirai jamais à ses côtés. Je peux seulement l'imaginer devenue vieille parmi les livres et les papiers, mince et élégante malgré ses ongles rongés. Célibataire, de la classe, des pattes-d'oie autour des yeux, tirant des souvenirs d'un coffre : un gant long et rouge, une vieille carte marine, un éventail cassé, un collier de jais, un disque de chansons italiennes des années cinquante, la photo d'un ancien amant. Ma photo, osa-t-il penser. Ah ! si cette photo pouvait être la mienne…

Il prêta attention, car elle parlait toujours. Ce qui s'était passé après l'expulsion des Jésuites des possessions de la couronne d'Espagne n'avait plus d'intérêt pour elle ni pour lui, dit-elle. La période importante était l'année qui s'était écoulée entre le dimanche des Rameaux 1766, jour du début de la rébellion contre Esquilache, et la nuit du 31 mars 1767, où avait été exécuté le décret d'expulsion des Ignaciens espagnols. C'était le temps qu'il avait fallu pour que la Compagnie, un peu comme les Templiers au XIVe siècle, passe du statut de puissance respectée, redoutée et considérable, à celui de proscrite et de prisonnière…

— Ça ne te semble pas intéressant ?

— Si, très.

Elle le dévisagea d'un air dubitatif, comme si elle avait saisi l'ironie de la réponse. Coy resta impassible. Elle va bien finir, pensait-il, par me raconter quelque chose qui en vaille vraiment la peine. Il regarda par-dessus l'épaule de Tanger. Les enfants revenaient, suants et vainqueurs ; ils rapportaient, en guise de trophée, des plumes de la queue du pigeon qui en ce moment, supputa-t-il, devait voler à

cent quatre-vingts à l'heure dans la direction du cap de Bonne-Espérance. Il se dit que, tout compte fait, il n'y avait peut-être pas que des innocents parmi tous ceux qu'Hérode avait égorgés.

Tanger s'était tue de nouveau, comme si elle trouvait inutile de continuer. Elle avait penché la tête et promenait ses doigts sur le bord de la table, avec un tapotement qui était peut-être d'impatience.

— Vraiment, ce que je raconte t'intéresse ?

— Bien sûr.

Pour une raison inconnue, l'irritation qu'elle marquait le réconcilia avec lui-même. Il s'installa un peu plus confortablement sur sa chaise, dans une attitude attentive ; et Tanger, après une ultime hésitation, reprit son récit. Lorsque Charles III avait décidé de créer le cabinet de l'Enquête secrète, il avait mis à sa tête Pedro Pablo Abarca de Bolea, comte d'Aranda : un Aragonais de Huesca, deux fois grand d'Espagne, qui avait été militaire et diplomate. Il était capitaine général de Valence quand, en pleine rébellion contre Esquilache, le roi l'avait appelé à Madrid pour lui confier le gouvernement, la présidence du Conseil de Castille et la capitainerie générale de la Nouvelle-Castille. Intelligent, cultivé, il est passé à l'histoire comme maçon – encore que l'on n'ait jamais pu prouver son appartenance à une loge quelconque et que les historiens modernes nient son affiliation. Au contraire, il donnait tous les signes d'un homme éclectique ; et, de tous ceux qui composaient le cabinet secret, il était probablement celui qui connaissait le mieux les Ignaciens, chez qui il avait été élevé et parmi lesquels il conservait de nombreux amis, y compris un de ses frères, jésuite. Comparé à des anti-jésuites farouches tels que le procureur Campomanes, le ministre de la Justice Roda et José Monino, futur comte de Floridablanca, Aranda pouvait être qualifié de modéré dans son attitude à l'égard

de la Compagnie. Mais, même ainsi, il avait accepté de diriger le cabinet et d'en avaliser les décisions. L'enquête avait débuté à Madrid le 8 juin 1766, présidée par Aranda. Il était assisté de Roda, de Monino et d'autres anti-jésuites sûrs ou, comme on disait, « thomistes », pour les opposer aux pro-ignaciens ou « amis du quatrième vœu ». Et les investigations avaient été menées avec tant de prudence que même le confesseur du roi n'avait été au courant de rien.

— Cependant, poursuivit Tanger, il y avait un lien important entre un homme du cabinet secret et un ignacien de premier plan… Paradoxalement, l'un des meilleurs amis du comte d'Aranda était un jésuite de Murcie : le père Nicolas Escobar. Leurs relations s'étaient un peu refroidies ; mais il reste que, jusqu'au moment où Aranda, appelé par le roi, dut abandonner la capitainerie générale de Valence, ils avaient été intimes. Bien que, par la suite, Aranda ait fait détruire sa correspondance avec le père Escobar, des lettres qui prouvent cette relation ont survécu.

— Tu as vu ces lettres ?

— Oui. Il y en a trois ; elles sont à la bibliothèque de l'université de Murcie, dûment signées par Aranda. J'en ai eu des copies grâce au titulaire de la chaire de cartographie, Néstor Perona, après l'avoir consulté au téléphone sur les corrections que nous devions appliquer à l'Urrutia.

Encore un qu'elle a séduit, pensa Coy. Il imagina l'effet produit par Tanger, même au téléphone, sur un professeur d'université quel qu'il soit. Dévastateur.

— Je dois reconnaître que tu as travaillé à fond.

— Tu ne sauras jamais à quel point tu dis vrai. C'est pourquoi je suis prête à tout pour que personne ne vienne me déposséder.

Voilà qui commençait à faire apparaître des indices intéressants, admit Coy. L'Histoire sortait des manuels pour

s’écrire en minuscules. Des lettres de ce personnage, Aranda. Qui sait, peut-être qu’avec sa banale histoire de cabinets secrets et de rois implacables elle était réellement en train de l’aiguiller vers quelque chose de plus précis.

— Nicolás Escobar, continua Tanger, était un jésuite important, en relation avec les cercles du pouvoir et le séminaire des Nobles, qui se déplaçait entre Madrid, Valence et Salamanque. Vingt ans auparavant, il avait été directeur du collège ignacien de cette dernière ville, place forte de la Compagnie, dont les presses, et cela n’est qu’une coïncidence parmi d’autres, ont imprimé…

Elle se tut. Devine la surprise, etc. Coy ne put faire autrement que sourire. C’était trop facile, et il ne voulait pas la décevoir. Une équipe, d’accord. Toi et moi, nous formons une équipe. Si tu le dis, je te crois.

— …L’Urrutia, dit-il.

Elle acquiesça, satisfaite.

— C’est bien ça. L’*Atlas maritime* d’Urrutia, imprimé au collège des Jésuites de Salamanque en 1751 sous la protection d’un autre ministre ami, le marquis de l’Ensenada, le grand initiateur de la Marine et des études de science nautique en Espagne. Et à l’époque où était formé le cabinet secret, le père Escobar, ami de marins illustres tels que Jorge Juan et Antonio de Ulloa, se trouve à Valence. Tu devines où ?…

— Non. Cette fois, je crains de ne rien deviner.

— Chez une de nos vieilles connaissances. Surtout pour moi : Luis Fornet Palau, *ami du quatrième vœu,* homme de paille des Jésuites et armateur du *Dei Gloria.*

Elle s’arrêta, contente de l’expression de Coy. Puis elle se pencha lentement vers lui, par-dessus la table, en le regardant intensément dans les yeux, et il put deviner dans les siens une ambition dure et nette comme un morceau de

pierre noire, polie, très brillante. Il comprit que le rêve avait depuis longtemps cessé d'en être un. Aujourd'hui, c'était une obsession solide, concrète. Tandis qu'elle tendait une main pour la poser sur la sienne, il chercha désespérément le terme juste pour la définir. Il sentit le poids de la main chaude, les doigts qui se mêlaient aux siens. Douce, ferme, si sûre d'elle que le geste semblait le plus naturel du monde. Cette main n'était ni consolatrice, ni encourageante, elle ne feignait rien. En cet instant, elle était sincère : elle partageait. Et le mot « obsession » qu'il avait fini par trouver était implacable.

— Le *Dei Gloria,* Coy, dit-elle à voix basse, penchée sur la table, la main dans la sienne. Nous parlons de ce brigantin qui part de Valence pour l'Amérique le 2 novembre, alors que le cabinet secret se réunit depuis six mois, et qui revient sur les côtes espagnoles quelques semaines avant que les Jésuites ne reçoivent le coup final. – La pression de ses doigts se fit plus forte. – Tu rassembles les fils ?… Le reste, c'est-à-dire *quoi* ou *qui* a pu voyager à bord et dans quel but, je te le raconterai en allant à Gibraltar. Ou comme disaient les vieux feuilletons : la suite au prochain numéro.

VIII. Le point estimé

On appelle point estimé celui qui donne la position du navire par le fait d'un jugement prudent ou de données dans lesquelles entre une grande part d'incertitude.

Gabriel Ciscar,

Cours de navigation

Les petits canons polis de la place luisaient. La terrasse de l'Ungry Friar était pleine de monde, et des groupes de touristes anglo-saxons photographiaient la relève de la garde devant le Convento, visiblement enchantés de retrouver ici des échos du *Rule Britannia !* et de constater que l'Angleterre avait encore des colonies d'où elle pouvait régner sur les mers. Sous le drapeau qui ondulait paresseusement sur son mât, une sentinelle se tenait raide comme une statue avec son fusil Enfield, encadrée par l'arc gothique, fidèle à la tradition et au décor, tandis que le sergent commandant la relève lui hurlait à tue-tête en jargon militaire les ordres réglementaires à quelques centimètres de son visage ; consigne, mot de passe, et autres détails. Jusqu'à la dernière goutte de votre sang, et l'Angleterre attend que vous fassiez votre devoir, traduisit à sa façon Coy qui les observait. Puis il allongea les jambes sous la table, avant de se pencher pour vider le reste de sa chope de bière et regarder en haut en plissant les yeux. Le soleil atteignait son zénith et il faisait très chaud, mais au sommet du Rocher le panache de nuages commençait à s'effilocher ; le vent avait tourné du levant au ponant, et dans quelques heures la température deviendrait plus supportable. Il paya sa bière, se leva et traversa la place noire de monde pour gagner le coin de Main Street. En sueur, mitraillé par des douzaines de caméras vidéo et d'appareils photo, le sergent continuait à vociférer de

terribles ordres martiaux à la sentinelle impassible. Tout en s'éloignant, Coy s'adressa à lui-même une grimace ironique. Ce matin, se dit-il, ce doit être le sourd du régiment qui a écopé du tour de garde.

Il marcha dans la rue principale de Gibraltar, avec la foule qui déambulait devant la succession de magasins ; salopettes, mantilles, tee-shirts où étaient imprimés le Rocher ou les singes, radios, alcools, appareils photo, parfums, porcelaines de Lladró et de Capodimonte, têtes minuscules en céramique Bossom. Coy avait fait escale à Gibraltar jadis, quand la colonie britannique était encore un port traditionnel et pittoresque, pivot ancestral de la contrebande de cigarettes et de hachisch marocain à travers le Détroit, et qu'elle ne s'était pas encore transformée en fourmilière touristique et en base financière pour les trafiquants de drogue à grande échelle et les milliers d'Anglais fixés sur la Costa del Sol. À la vérité, au point où on en était arrivé, n'importe quel lieu des côtes méditerranéennes était une pétaudière touristique. Mais à Gibraltar, à côté des débits de hamburgers et des fast-foods, les commerces appartenant à des Hindous ou à des juifs alternaient le long de Main Street avec des façades de banques et des maisons portant de discrètes plaques de cuivre près de leur porte, des cabinets d'avocats, des sociétés immobilières, des sociétés d'import-export, des sociétés anonymes, des sociétés à responsabilité limitée, des sociétés fantômes – il y en avait plus de dix mille enregistrées ici – où se blanchissait l'argent espagnol et anglais et où se négociaient toutes sortes d'affaires. Le drapeau bleu étoile de l'Union européenne flottait sur la frontière, tourisme et combines de paradis fiscal avaient remplacé la contrebande comme source principale de revenus, de jeunes avocats parlant parfaitement anglais avec l'accent andalou prenaient la relève des chefs mafieux locaux, et la vieille pègre de toujours, loups de mer avec

anneaux d’or aux oreilles et bras tatoués, ultime scorie des pirates de la Méditerranée occidentale, languissait dans des geôles espagnoles ou marocaines, servait des hamburgers dans les McDonald’s ou traînait ses savates sur le port en regardant avec nostalgie les quinze milles qui séparent l’Europe de l’Afrique ; distance que, dix ans plus tôt, par les nuits sans lune, ces hommes traversaient avec des moteurs hors-bord de 90 chevaux qui faisaient planer leurs Phantom peints en noir à quarante nœuds sur les vagues, entre la pointe Carnero et la pointe Cires.

La chemise collée au dos par la sueur, Coy choisit le trottoir qui offrait le plus d’ombre, en surveillant les numéros des maisons. Tanger avait tenu parole, au moins en partie. Entre Cadix et Gibraltar, tandis qu’il conduisait la Renault de location sur les lacets de la route qui montait vers les hauteurs de Tarifa et les falaises du Détroit, elle avait terminé l’histoire des Jésuites et du *Dei Gloria.* Ou en tout cas la portion d’histoire qu’elle croyait devoir lui faire connaître ; pourquoi le brigantin avait fait le voyage d’Amérique et pourquoi il revenait de La Havane.

— Ils voulaient parer le coup, avait-elle résumé.

Ensuite, les yeux fixés sur la route, elle avait exposé sa théorie en l’honneur de Coy. En fin de compte, le cabinet de l’Enquête secrète n’était pas resté si secret que ça. Il y avait eu une fuite, un indice de ce qui se préparait. Peut-être les Jésuites y avaient-ils un informateur, ou peut-être avaient-ils eu l’intuition de la manœuvre.

— De tous les membres du cabinet, un seul n’était pas un pur *thomiste* le comte d’Aranda pouvait être considéré, sinon comme un *ami du quatrième vœu,* du moins plus favorable aux Ignaciens que les radicaux Roda, Campomanes et les autres. C’est peut-être même lui qui a glissé à l’oreille de son vieil ami le père Nicolas Escobar les paroles qu’il fallait… Une confidence, un mot. Entre ces gens

pétris de ruse et de diplomatie, un simple silence pouvait être lu comme un message.

Tanger s'était tue quelques instants en laissant à Coy le soin d'imaginer l'époque et les personnages. Sa main gauche était posée sur son genou gauche et la jupe de coton bleue, à quelques centimètres du changement de vitesse. Coy la frôlait quand il passait de quatrième en cinquième dans les lignes droites ou quand il rétrogradait à l'approche d'un virage.

— Et donc, la direction des Jésuites espagnols a élaboré un plan…

Elle s'était tue de nouveau, sans achever sa phrase. Elle devrait écrire des romans, pensait-il, admiratif. Elle manie comme personne les points de suspension. Et puis je ne sais pas ce qu'il y a de réel dans tout ce qu'elle affirme, mais je n'ai jamais vu personne le faire avec un tel aplomb. Sans compter sa manière de ramener sa ligne par petits coups : juste ce qu'il faut de mou pour que le poisson ne s'échappe pas, juste ce qu'il faut de tension pour qu'il reste accroché jusqu'au moment où on pourra lui planter une foëne dans les ouïes.

— Un plan risqué, sans garantie de succès… Mais qui se fondait sur la connaissance de la nature humaine et de la situation politique espagnole. Et naturellement aussi sur ce qu'ils savaient de Pedro Pablo Abarca, comte d'Aranda.

En quelques mots, sur le ton neutre de quelqu'un qui énumère des faits, sans quitter des yeux le ruban d'asphalte qui, dans cette chaleur, semblait onduler, Tanger avait défini le ministre de Charles III : de sang aristocratique, ayant derrière lui une brillante carrière militaire et diplomatique, *afrancesado,* c'est-à-dire influencé par la France pour des raisons intellectuelles et sociales, pragmatique, esprit éclairé, impétueux, avec un zeste d'insolence. Un homme fort à la tête du Conseil de Castille et du cabinet de

l’Enquête secrète. Mais aussi un ami du luxe, des carrosses coûteux avec attelages splendides et laquais en livrée, allant au théâtre et aux courses de taureaux en voiture découverte, populaire, ambitieux, dépensant à pleines mains, ami de ses amis. Riche, et pourtant toujours en quête de nouveaux fonds pour soutenir un train de vie qui frisait parfois l’extravagance.

— C’étaient là les mots clefs : argent et pouvoir. Aranda était sensible aux deux, et les Jésuites le savaient. N’oublie pas qu’il avait été leur élève et qu’il était intime avec leurs supérieurs. Le plan, avait-elle poursuivi, fut conçu avec minutie et audace. Le meilleur bateau de la Compagnie, le plus rapide et le plus sûr, avec son meilleur capitaine, appareilla en secret à destination de l’Amérique. Il emmenait un passager, le père Escobar. Il n’y a pas de trace officielle de son départ de Valence, car les documents d’embarquement du *Dei Gloria* pour cette étape du voyage n’ont pas été conservés ; mais le jésuite figurait bien sur ceux du voyage de retour. Ses initiales, comme celles de celui qui l’accompagnait, le père José Luis Tolosa, étaient sur le manifeste du brigantin – N. E. et J. L. T. – établi à son départ de La Havane, le 1er janvier 1767. Et ils emportaient quelque chose dans leurs bagages : des documents, des objets. De quoi influencer la volonté du comte d’Aranda.

Les mains sur le volant, Coy riait tout bas.

— En d’autres termes : de quoi l’acheter.

— Ou le faire chanter. De quelque manière que l’on regarde les choses, il y a une certitude, c’est que la mission du *Dei Gloria,* du capitaine Elezcano et des deux jésuites était de rapporter quelque chose qui changerait le cours des événements.

— De La Havane ?

— Exactement.

— Qu’est-ce que Cuba vient faire dans tout ça ?

— Je ne sais pas. Mais ils y ont embarqué quelque chose qui pouvait convaincre Aranda de manipuler l’Enquête secrète… Quelque chose qui arrêterait la tempête qui devait s’abattre sur la Compagnie.

— Il pourrait s’agir d’argent, avait suggéré Coy. Le fameux trésor.

Il souriait pour ne pas donner trop d’importance à ses paroles, mais il sentit un frisson le parcourir en prononçant le mot « trésor ». Tanger continuait à regarder droit devant elle comme un sphinx.

— Cela se pourrait, en effet… Mais il y a parfois d’autres moyens que l’argent.

— Et ça, c’est ce que tu veux vérifier.

Sans relâcher l’attention qu’il portait à la route, il continuait à se tourner de temps en temps pour l’observer, avant de regarder de nouveau devant lui. Quant à elle, elle gardait les yeux rivés sur l’asphalte.

— Ce que je veux, c’est, en premier lieu, localiser le *Dei Gloria.* Et ensuite savoir ce qu’il transportait… Ce qui, par le fait du hasard ou des calculs des ennemis de la Compagnie, n’est jamais arrivé au port.

Coy avait ralenti avant un virage serré. De l’autre côté d’une clôture, de vrais taureaux paissaient sous un panneau représentant un faux taureau noir et gigantesque.

— Tu veux dire que le chébec corsaire pourrait ne pas être survenu par hasard ?

— Tout est possible. Peut-être l’autre bord était-il au courant de l’opération, et dans ce cas il aura voulu prendre les devants. Peut-être Aranda lui-même jouait-il sur les deux tableaux… Ou encore, si le *Dei Gloria* transportait quelque chose qui pouvait être utilisé contre lui, il aura pu vouloir le neutraliser.

— Dans ce cas, selon la nature de ce quelque chose, il est possible qu'il n'ait pas résisté à deux siècles et demi au fond. Lucio Gamboa a dit…

— Je me souviens parfaitement de ce qu'il a dit.

— Alors disons qu'il peut s'agir de trésor. Et oublions le reste.

La route descendait maintenant entre des prés étrangement verdoyants, avant de monter de nouveau. À droite, sur les hauteurs, un village blanc s'accrochait à un pic. Vejer de la Frontera, avait lu Coy sur un panneau indicateur. Une autre flèche indiquait la mer : Cap Trafalgar, 16 kilomètres.

— J'espère bien que ce sera un trésor, avait-il dit. De l'or espagnol. De l'argent en lingots… Cet Aranda était peut-être réellement corruptible… – Pensif, il se mordait la lèvre inférieure. – Mais comment le sortir sans que personne ne s'en aperçoive ?

Il souriait ; l'idée l'amusait. Le trésor des Jésuites. Des barres d'or entassées dans une cale. Débarquements nocturnes sur une plage, dans le bruit des galets roulés par le ressac. Doublons du Deadman's Chest : le coffre du mort, et la bouteille de rhum. Il avait fini par éclater de rire. Tanger gardait le silence et lui se tournait vers elle pour la regarder sans perdre tout à fait la route de vue.

— Tu as sûrement un plan. Les gens comme toi ont toujours un plan.

Il avait frôlé incidemment sa main en changeant de vitesse, et cette fois elle l'avait retirée. Elle paraissait irritée.

— Parce que tu connais des gens comme moi ?

Il avait ri de nouveau. L'idée du trésor, pure absurdité, le mettait de bonne humeur. Elle le rajeunissait de trente ans : Jim Hawkins lui adressait des grimaces du haut d'une étagère bourrée de livres dans l'auberge de l'amiral Benbow.

— Il y a des fois où je crois le savoir, avait-il dit, sincère, et d'autres où je ne le sais pas. Dans tous les cas, je ne te lâcherai plus. Avec ou sans trésor. Et j'espère que tu as pensé à me réserver ma part. Chère associée.

— Nous ne sommes pas associés. Tu travailles pour moi.

— Bon Dieu ! Je l'avais oublié.

Coy avait sifflé quelques mesures de *Body and Soul.* Tout était en règle. Elle avait orchestré le chant des sirènes, le doublon en or espagnol brillait cloué au grand mât devant les yeux du marin sans bateau, et pendant ce temps la Renault de location laissait derrière elle Tarifa, son vent éternel et les pales fantomatiques de ses éoliennes. Le moteur chauffait dans les montées, et ils avaient dû s'arrêter devant un belvédère, au-dessus du Détroit. La journée était claire et, de l'autre côté de la bande bleue, ils apercevaient la côte marocaine et, un peu plus loin sur la gauche, le mont Hacho et la ville de Ceuta. Coy observait la lente progression d'un pétrolier qui faisait route vers l'Atlantique : il avait un peu dévié du dispositif de séparation du trafic qui régulait le passage dans les deux directions, et il lui faudrait sûrement modifier son cap pour manœuvrer face à un cargo qui arrivait dans le sens opposé. Il imaginait l'officier de quart sur la passerelle – à cette heure-là, ce devait être le deuxième lieutenant – surveillant l'écran du radar, forçant la vitesse jusqu'au dernier moment, au cas où, par chance, l'autre se dérouterait avant.

— D'ailleurs tu vas trop vite, Coy. Je n'ai jamais parlé de trésor.

Elle était resté silencieuse au moins cinq minutes. Elle était sortie de la voiture pour le rejoindre et regardait la mer et la côte africaine proche.

— C'est vrai. Mais il ne te reste plus beaucoup de temps. Tu devras me raconter le reste quand nous serons rendus sur la côte.

En bas, dans le Détroit, le sillage blanc du pétrolier décrivait une légère courbe vers la rive européenne. L'officier de quart avait cru plus prudent de céder le passage au cargo qui s'approchait. Barre à droite, dix, avait calculé Coy. Aucun officier ne donnait d'ordre aux machines sans l'autorisation du capitaine ; mais corriger 10° et revenir ensuite au même cap était raisonnable.

— Nous ne sommes pas encore rendus, avait-elle dit à voix basse.

Les bureaux de Deadman's Chest Ltd. étaient situés au numéro 42b de Main Street, au rez-de-chaussée d'un immeuble de style colonial, avec des murs blancs et des fenêtres peintes en bleu. Coy lut la plaque vissée sur la porte et, après une brève hésitation, appuya sur le bouton qui se trouvait au-dessous. Il n'était guère enthousiaste, mais Tanger avait refusé de rencontrer Nino Palermo dans ses bureaux. Il était donc chargé d'une mission exploratoire, pour fixer, si les signes étaient favorables, un rendez-vous ultérieur, le même jour. Tanger lui avait donné des instructions précises, aussi détaillées que pour une opération militaire.

— Et s'ils me cassent la gueule ? s'était-il inquiété, en se souvenant de la rotonde du Palace.

— Palermo fait passer les affaires avant les questions personnelles. Je ne crois pas qu'il veuille apurer les comptes. Pas encore.

Et donc il était là, regardant le reflet de son visage mal rasé sur la plaque de cuivre et prenant une large inspiration comme s'il se préparait à un plongeon périlleux.

— M. Palermo m'attend.

Le Berbère avait encore une plus sale tête à la lumière du jour, de l'autre côté de la porte ouverte, avec ces yeux

funèbres qui disséquaient Coy après l'avoir reconnu, avant de s'effacer pour le laisser entrer. Le hall était petit, les murs revêtus de bois précieux, avec ce qu'il fallait de notes maritimes. Il contenait une énorme barre à roue, un scaphandre, la maquette d'une trirème romaine sous un globe en verre. Et aussi une table à dessin moderne derrière laquelle se tenait la secrétaire que Coy avait vue à la vente de Barcelone et à la rotonde du Palace. Plus un fauteuil et une table basse portant les revues *Yachting* et *Bateaux,* et une chaise dans un coin. Sur la chaise était assis Horacio Kiskoros.

Ce n'était pas le genre de paroissiens à qui l'on a envie de sourire et de dire bonjour ; donc Coy ne sourit pas, ne dit pas bonjour et se borna à rester immobile dans le hall, dans l'expectative, pendant que le Berbère fermait la porte dans son dos. Les trois paires d'yeux qui le fixaient ne lui transmettaient pas une chaleur humaine excessive. Le Berbère s'approcha de lui par-derrière, impassible, sans rien laisser transparaître de menaçant dans sa démarche et, d'une façon mécanique et efficace, se pencha vers ses chevilles dans l'intention de procéder à une rapide inspection.

— Il ne porte jamais d'arme, l'informa, sur un ton presque aimable, Kiskoros toujours assis sur sa chaise.

Et maintenant ils vont commencer la danse, pensa Coy en se souvenant de ses côtes et de la solide efficience du Berbère. Ils vont me tomber dessus comme on tape sur un poulpe pour l'attendrir, et pan ! et vlan ! jusqu'à ce qu'ils me trouvent à point pour le barbecue, et quand je sortirai d'ici, si j'en sors, j'emporterai mes dents dans un cornet de papier journal. LLBCFLBA. Loi de Les Bons Comptes Font Les Bons Amis. Même la gonzesse à la culotte noire veut sa vengeance, j'en suis sûr.

— Ça alors ! fit une voix.

Nino Palermo était sur le seuil de la porte qui venait de s’ouvrir de l’autre côté. Pantalon marron, chemise à rayures bleues, manches relevées et sans cravate. Mocassins de luxe.

— Je dois reconnaître… dit-il en observant Coy d’un air surpris. Bon Dieu ! On ne peut pas dire que vous soyez un dégonflé !

— C’était elle que vous attendiez ?

— Bien sûr que c’était elle.

Le regard bicolore du chasseur de naufrages était dur, avec la fixité de celui d’un serpent. Coy remarqua que le nez était encore légèrement enflé et qu’il avait de minces cernes noirs sous les yeux. Il devina derrière lui les pas feutrés du Berbère, il vit le clin d’œil que lui adressait Palermo par-dessus son épaule, et il banda involontairement ses muscles. Sur la nuque, pensa-t-il. Ce salopard va me frapper sur la nuque.

— Entrez, dit Palermo.

Il entra, et son hôte ferma la porte avant d’aller s’appuyer sur le bord d’une table en acajou couverte de livres, de papiers et de cartes marines farcies d’annotations au crayon, qu’il dissimula discrètement sous le *Gibraltar Chronicle.* Il y avait également, servant de presse-papiers, un lingot d’argent ancien d’au moins quatre livres. Coy resta debout, regardant la peinture accrochée au mur, pour ne pas avoir à regarder Palermo : une bataille navale entre un navire américain et un navire anglais. Deux frégates se canonnant, le gréement disloqué. Une plaque sur la partie inférieure du cadre indiquait : *Combat de la « Java » & de la « Constitution ».* La fumée de la canonnade s’élevait du côté qu’il fallait, concordant avec les nuages, la houle et l’orientation des voiles. C’était un bon tableau.

— Pourquoi vous envoie-t-elle seul ?… C’est elle qui devrait être ici.

L’œil vert et l’œil brun l’observaient avec plus de curiosité que de rancune. Coy ne savait pas à quel œil s’adresser, et il finit par se décider pour le brun. Il lui semblait moins inquiétant.

— Elle n’a pas confiance. C’est pour ça que je suis venu. Avant de vous voir, elle veut connaître vos intentions.

— Elle est à Gibraltar ?

— Elle est là où elle doit être.

Palermo eut un long hochement de tête négatif. Il avait pris une petite balle en caoutchouc sur la table et la serrait de temps en temps.

— Moi non plus je n’ai pas confiance en elle.

— Ici, personne ne fait confiance à personne.

— Vous êtes un… Bon Dieu ! – À chaque mouvement de sa main gauche, lestée des bagues et de l’énorme montre en or, les muscles de l’avant-bras se tendaient.

— Un idiot, voilà ce que vous êtes. Elle vous manipule comme une marionnette.

Coy continuait à suivre l’œil brun.

— Mêlez-vous de vos affaires, dit-il.

— Justement, cette affaire était la mienne. Elle l’était, et à moi seul, jusqu’à ce que cette garce vienne se mettre sur mon chemin. Ma bonne volonté…

— Arrêtez de me les casser avec votre bonne volonté. – Coy décida de passer à l’œil vert. – J’ai vu ce que le nain a fait de son chien.

Palermo cessa d’ouvrir et de refermer sa main sur la balle et changea de position sur le bord de la table. Il paraissait soudain gêné.

— Je vous assure que je n’ai jamais… Bon Dieu ! Horacio a commis une bavure. Il a pris l’habitude de procédés… Là-bas, en Argentine… Bon… – Il regarda la balle comme si,

d’un coup, elle lui semblait déplaisante et la reposa sur la table, à côté d’un coupe-papier en ivoire dont le manche était une femme nue. – Je crois qu’il y est allé un peu trop fort, dans son pays… Après, il y a eu les Malouines. Son portrait a été publié sur la couverture de *Time,* avec les Anglais prisonniers. Il était très fier de cette couverture et en avait toujours une photocopie en couleurs sur lui… Avec le retour de la démocratie, il a été forcé de… Facile à imaginer. Trop de gens l’avaient reconnu, à cause de cette foutue photo, comme l’homme qui leur posait des électrodes sur les parties génitales.

Il se tut et eut un léger haussement d’épaules, laissant entendre que cette époque de la vie de Kiskoros n’était pas de son ressort. Coy acquiesça. L’autre ne lui avait pas proposé de s’asseoir, et il était toujours debout.

— Et vous lui avez donné du travail.

— C’était un bon plongeur, admit Palermo. Et tel que vous le voyez, si petit, un type efficace pour certain genre de… Bon… – Il changea encore de position sur le bord de la table, et ses chaînes en or, ses médailles, cliquetèrent. – Mais je ne vous raconte rien que vous ne sachiez déjà. D’ailleurs j’ai toujours préféré engager des salariés capables plutôt que des volontaires enthousiastes… Un mercenaire qu’on paye bien ne vous laisse pas en rade.

— Ça dépend de qui paye le plus cher.

— C’est moi qui paye le plus cher.

Il fit une pause pour contempler la pièce d’or qu’il portait à la bague de sa main droite. Puis, d’un geste machinal, il la frotta contre sa chemise.

— Horacio est un parfait salopard, poursuivit-il. Un ex-militaire argentin de père grec et de mère italienne, qui parle espagnol et se croit anglais… Mais c’est un salopard très correct. Et j’aime les gens corrects. Il envoie même de

l’argent tous les mois à sa vieille mère qu’il a laissée à Rio Gallegos. Comme dans les tangos, hein ?… Touchant.

Il leva la main de quelques millimètres, comme s’il allait la porter à sa joue, mais arrêta le geste à peine amorcé.

— Quant à vous…

Maintenant il y avait de la haine dans l’œil brun, et de la menace dans le vert. Mais cela ne dura qu’un instant.

— Écoutez. Tout cela a déraillé de façon absurde. Nous sommes allés trop loin, d’accord ? Tous. Elle. Moi aussi, probablement. Jusqu’à Horacio qui tue des chiens, ce qui est vraiment… Bon Dieu ! Le comble. Et puis vous. Vous…

Le chercheur d’épaves de nouveau ne termina pas sa phrase. Il n’arrivait pas à trouver le terme qui définirait le rôle de Coy dans ce guêpier.

— Regardez. – Il avait pris une clef et ouvert un tiroir, pour y prendre une pièce d’argent ancienne et brillante qu’il jeta sur la table. – Vous savez ce que c’est ? C’est ce qu’on appelle dans mon métier un *columnario* huit réaux d’argent frappés à Potosí en 1739 sur ordre du roi Philippe V. Voyez, sur le côté face. C’est une de ces fameuses « pièces de huit » que l’on retrouve dans toutes les histoires de pirates et de trésors…

Il en sortit une autre, différente, plus grosse, et la jeta à côté de la première. Cette fois, il s’agissait d’une médaille commémorative : trois personnages, l’un d’eux agenouillé, avec l’inscription : *The pride of Spain humbled by A. Vernon.* L’orgueil de l’Espagne humiliée, traduisit Coy, en la prenant dans ses doigts. Au revers, plusieurs vaisseaux et une autre inscription : *They took Cartagena April 1741.* Ils ont pris Carthagène – des Indes, supposa Coy – en avril 1741. Il reposa la médaille sur la table, près de la pièce de huit.

— C’était du bluff, car ils n’ont jamais réussi à la prendre, expliqua Palermo. L’amiral Vernon a dû battre en retraite

sans pouvoir piller la ville comme il prétendait le faire… L'homme qui est supposé s'agenouiller sur la médaille est l'Espagnol Blas de Lezo, qui n'a jamais pu se mettre à genoux pour la bonne raison qu'il avait une jambe raide, outre qu'il était manchot. Ce qui ne l'a pas empêché de défendre farouchement la ville et de faire perdre aux Anglais six navires et neuf mille hommes… Ces médailles que Vernon transportait avec lui, il a fallu les faire disparaître… sauf celles qui ont coulé dans la baie. Difficiles à retrouver.

Il plongea la main dans le tiroir et en retira une poignée de pièces diverses, qu'il soupesa avant de les laisser retomber avec un tintement métallique. L'or et l'argent brillaient en filant entre ses doigts bagués.

— J'ai sorti cette médaille d'un bateau anglais coulé… dit le chasseur de trésors. Cette médaille, celles-là aussi, et bien d'autres : pièces d'argent de quatre et huit réaux, *columnarios, macuquinas,* doublons en or, lingots, bijoux… Je suis un professionnel, vous comprenez ? Je connais mètre par mètre les neuf kilomètres de rayonnages que contiennent les Archives des Indes de Séville, et aussi les archives de l'Amirauté britannique, le palais de l'Inquisition de Carthagène des Indes, Simancas, Viso del Marqués, Medina Sidonia… Et je ne suis pas disposé à laisser des amateurs me… Bon Dieu ! Me bousiller le travail de toute une vie…

Il prit la pièce de huit et la médaille de Vernon et les remit dans le tiroir. Son sourire était aussi sympathique que celui d'un requin mangeur d'hommes à qui on viendrait de raconter une histoire de naufragés…

— Voilà pourquoi j'irai jusqu'au bout, annonça-t-il enfin. Sans pitié et sans remords. J'irai jusqu'à… Je vous le jure. Et quand j'aurai fini, cette femme… Vous verrez. Quant à vous, il faut que vous soyez cinglé… – Il ferma le tiroir et mit la

clef dans sa poche. – Vous n’avez pas la moindre idée des conséquences…

Coy se gratta les joues pas rasées.

— Vous avez envoyé ce salopard à Cadix juste pour que nous venions entendre ça ?

— Non. Je l’ai fait pour vous proposer un ultime arrangement. La dernière possibilité. Mais vous…

Il n’acheva pas sa phrase, mais elle était claire. Il ne le considérait pas comme qualifié pour cette négociation. Coy non plus, d’ailleurs, ne se considérait pas lui-même comme qualifié, et cela, ils le savaient tous les deux.

— Je suis seulement là pour voir comment les choses se présentent, dit-il. Elle accepte la rencontre.

Palermo ferma à demi les yeux. Une lueur d’intérêt filtrait de sous ses paupières.

— Où et quand ?

— Ici, à Gibraltar, ça lui convient. Mais elle ne viendra pas à votre bureau. Elle préfère un terrain neutre.

Le mince sourire démasqua des dents très saines et très blanches. Le requin nageait en eau profonde, pensa Coy. Il flairait.

— Qu’entend-elle par terrain neutre ?

— Le belvédère du Rocher qui donne sur l’aéroport serait bien.

Palermo réfléchissait.

— Old Willis ? Pourquoi pas. À quelle heure ?

— Aujourd’hui, à neuf heures.

L’autre jeta un coup d’œil à sa montre et médita encore un peu. Il esquissa un nouveau sourire cruel.

— Dites-lui que j’y serai… Vous viendrez aussi ?

— Vous le saurez quand vous y serez.

Le regard hostile étudia Coy de haut en bas, sans aménité, et le chasseur de trésors eut un rire désagréable. Il ne semblait pas du tout impressionné.

— Tu te crois un dur, hein ?… – Le brusque tutoiement rendait le ton encore plus désagréable. – Bon Dieu ! Tu es une marionnette, comme tous les autres. Voilà ce que tu es. Elles se servent de nous comme… Elles se servent de nous et elles nous jettent, c'est tout. Voilà ce qu'elles font. Et toi… Je connais ta situation. J'ai les moyens de me renseigner. Je connais ton problème. Depuis Madrid, j'ai eu le temps de m'informer. Le bateau dans l'océan Indien. Deux années de suspension, c'est long, hein ? Moi, pourtant… Je veux dire que j'ai des amis qui ont des bateaux et ont besoin d'officiers. Je pourrais t'aider.

Coy fronça les sourcils. Tout cela lui donnait l'impression qu'un intrus avait fouillé dans ses tiroirs. De se tourner vers la fenêtre et voir que quelqu'un était là, en train de l'espionner.

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Hum ! Je vois. Mais tu ne trompes personne, tu sais ?… Tu te prends peut-être pour quelqu'un, mais… Bon Dieu ! Je t'ai déjà rencontré à des centaines d'exemplaires. Reviens à la réalité. Tu n'es pas le seul à avoir lu des livres et à être allé au cinéma. Mais nous ne sommes pas dans les ports de l'Asie et toi, tu n'es pas… Même dans un film de série B, personne ne voudrait de toi. Peter O'Toole avait beaucoup plus de classe. Et quand elle… Écoute bien : quand elle te larguera, tu partiras à la dérive comme ces bateaux fantômes pillés et sans équipage… Dans ce roman-ci, il n'y a pas de seconde chance : enfonce-toi bien ça dans le crâne. Dans ce mystère du bateau perdu, le capitaine perd définitivement son titre. Et la fille… Bon Dieu ! Cette chienne lui crache à la figure… Non, ne me regarde pas

comme ça. Je ne suis pas devin. C’est seulement que ton affaire est d’une telle simplicité qu’elle me fait rigoler !

Il ne rit pas, cependant. Il était sombre, toujours appuyé au bord de la table, une main de chaque côté. Les yeux brun et vert visaient plus loin que Coy, absorbés.

— Je les connais bien, dit-il. Des garces. Maintenant, il hochait la tête. Il resta un peu ainsi, sans ouvrir la bouche. Puis il regarda autour de lui, comme s’il redécouvrait l’endroit où il se trouvait. Son propre bureau.

— Elles jouent avec des armes, ajouta-t-il, dont nous ignorons jusqu’à l’existence. Et elles sont… Bon Dieu ! Elles sont beaucoup plus malignes que nous. Pendant que nous passons des siècles à brailler et à boire de la bière, à aller aux Croisades ou aux matchs de foot avec les copains, elles restent là, en arrière, à coudre, faire la cuisine, observer…

L’or tinta pendant qu’il allait vers une petite armoire d’où il sortit une bouteille de Cutty Sark et deux gros verres en épais cristal. Il y mit des glaçons, versa une généreuse rasade de whisky dans chacun et revint en les tenant dans les mains.

— Je comprends ce qui t’arrive, dit-il.

Il garda un verre et posa l’autre sur la table, devant Coy.

— Elles ont été, et elles sont toujours nos otages, tu comprends ?… – Il but une gorgée, puis une autre, sans cesser de le guetter par-dessus son verre. – C’est ce qui fait que leur morale et la nôtre sont… Comment dire ? Différentes. Toi et moi, nous pouvons être cruels par ambition, par luxure, par stupidité ou ignorance… Chez elles, en revanche… Appelle ça du calcul, si tu veux. Ou la nécessité… Une arme défensive, si tu vois ce que je veux dire. Elles sont mauvaises parce que c’est leur existence même qu’elles jouent, et elles ont besoin de survivre. C’est pour ça que quand elles se battent, c’est à mort. Ces salopes n’ont pas de base de repli.

Il avait retrouvé son sourire de squale. Il pointa un index sur le poignet de l'autre main.

— Imagine une montre… Une montre qu'il faudrait absolument arrêter. Toi et moi, nous la stopperions comme le ferait n'importe quel autre homme : à coups de marteau. La femme, non. Quand elle en a la possibilité, elle la démonte pièce par pièce. Elle sort tout, de manière à ce que personne ne soit capable de la remonter. Pour qu'elle ne puisse plus jamais donner l'heure… Bon Dieu ! Je les ai vues… Oui. Elles démontent pour toujours le mécanisme d'hommes en parfait état de marche, d'un geste, d'un regard ou d'un simple mot.

Il but de nouveau et tordit la bouche en le faisant. Un squale haineux. Et assoiffé.

— Elles te tuent, et tu continues à marcher sans savoir que tu es mort.

Coy réprima la tentation de tendre la main vers le verre intact sur la table. Non que le simple fait, bien normal, de boire le gêne, mais il ne voulait pas le faire avec cet homme-là. L'équipage Sanders était trop loin, le vieux rituel masculin le tentait et après tout, réfléchit-il, il était logique de boire. En cet instant, il regretta encore une fois, désespérément, les bars pleins d'individus qui tenaient des propos incohérents, la langue rendue pâteuse par l'alcool, de bouteilles vides le cul en l'air dans les seaux à glace, de femmes qui ne rêvaient pas de bateaux perdus ou avaient cessé d'y croire. Des blondes qui n'étaient pas jeunes mais pleines d'audace, comme dans la chanson du Matelot et du Capitaine, et qui dansaient sans se soucier de savoir qui allait les gagner au poker. Des femmes sans photos d'elles jeunes filles dans un cadre en argent ; alors, la terre ferme devenait un lieu habitable pour un temps, juste celui de l'escale, et on attendait le moment de retourner, entre les grues et les hangars gris dans le petit jour, vers n'importe quel bateau sur le point de larguer les amarres, tandis que

les chats et les rats jouaient aux quatre coins sur le quai. Je suis allé à terre, avait dit un jour, à Veracruz, le Torpilleur Tucumán, je suis allé à terre et je n'ai pas dépassé le premier bar.

— À neuf heures, au belvédère, dit Coy.

Il était plein d'une colère triste et paralysante, dirigée contre lui-même. Il serra les dents et sentit se durcir les muscles de ses mâchoires. Alors il pivota sur ses talons pour aller vers la porte.

— Tu crois que je te mens ?… demanda Palermo dans son dos. Bon Dieu ! Tu verras vite… La garce. Tu aurais dû rester sur la mer. Ici, ce n'est pas fait pour toi. Et tu le payeras, naturellement – maintenant le ton de sa voix était exaspéré. – Tôt ou tard nous payons tous, et ton tour viendra. Tu payeras pour le Palace, et tu payeras pour n'avoir pas voulu m'écouter. Tu payeras pour avoir cru cette putain et ses mensonges. Et alors il ne sera plus question de trouver un bateau mais de chercher un trou où te cacher… Le jour où elle et moi, chacun de notre côté, nous en aurons fini avec toi.

Coy ouvrit la porte. Il n'y a qu'un voyage et tu travailleras gratis, se souvint-il. Le Berbère était là, tranquille et menaçant, qui lui barrait le passage. La secrétaire guettait, curieuse, derrière son bureau, et au fond, assis sur sa chaise, Kiskoros se polissait les ongles comme si toute cette histoire ne le regardait pas. Après avoir interrogé silencieusement son chef du regard, le Berbère s'effaça. En traversant le hall pour gagner la rue, Coy entendit encore les dernières paroles du chasseur de trésors :

– Tu ne me crois toujours pas, hein ?… Eh bien, interroge-la donc sur les émeraudes du *Dei Gloria.* Pauvre poire !

Le point estimé, disaient les manuels de navigation, c'était quand les instruments de bord se déréglaient, qu'il n'y avait ni sextant, ni lune, ni étoiles, et qu'il était urgent de situer la position du bateau à partir de la dernière position connue, en utilisant le compas, l'allure et les milles parcourus. Dick Sand, le capitaine de quinze ans de Jules Verne, avait dû gouverner de cette façon la goélette *Pilgrim* dans sa périlleuse traversée d'Auckland à Valparaíso. Mais le traître Negoro avait introduit un morceau de fer dans l'habitacle, faisant ainsi dévier l'aiguille ; et le jeune Dick, au milieu de furieuses tempêtes, était passé à proximité du cap Horn sans le voir, puis, confondant Tristan da Cunha avec l'île de Pâques, il avait fini par s'échouer sur la côte de l'Angola en croyant être en Bolivie. Une erreur d'estime de cette importance n'avait pas d'égale dans les annales de la mer ; et Jules Verne, avait décidé Coy en lisant ce livre du temps où il faisait ses études navales, n'avait pas la moindre idée de la pratique de la navigation. Mais le souvenir lointain de cette lecture lui revenait maintenant avec la force d'un avertissement. Naviguer en aveugle, en ne comptant que sur l'estime, ne présentait pas trop de difficultés dès lors qu'un pilote était capable de se situer à partir de la distance parcourue, de l'abattée et de la dérive, en les reportant sur la carte pour établir le lieu où il était supposé se trouver. Le problème, relatif en haute mer, devenait grave à l'heure de s'approcher de la terre : l'atterrissage. Les bateaux se perdaient parfois en pleine mer, mais beaucoup plus souvent les bateaux et les hommes se perdaient en vue de la terre. On pointait le crayon sur la carte, on disait je suis ici, et en réalité on était là, sur une basse, sur des récifs, devant une côte sous le vent, et on entendait tout d'un coup le grincement de la coque qui s'ouvrait sous ses pieds. Crac ! Et tout s'achevait là.

Bien sûr, il y avait un traître à bord. Elle avait mis un morceau de fer dans l'habitacle et, une fois de plus, les

calculs de Coy avaient abouti à un résultat erroné, avec les données dont il disposait. Mais ce qui jusque-là n'avait qu'une importance mineure, voire mettait du piment dans le jeu, semblait maintenant inquiétant, avec l'incertitude de l'atterrissage proche. Tous les clignotants d'alarme étaient au rouge dans l'instinct marin de Coy, tandis qu'il marchait sur la jetée de Marina Bay, entre les yachts amarrés à proximité de la piste de l'aéroport. Une brise soufflait de l'est sur l'isthme et raguait les drisses des voiliers contre les mâts, bruit de fond sur lequel se détachait la voix calme de Tanger. Elle parlait d'émeraudes, et elle le faisait avec une sérénité incroyable, aussi froidement que s'il s'agissait d'un sujet banal, arrivé par hasard dans la conversation. Elle avait écouté en silence les récriminations de Coy, sans répondre aux sarcasmes qu'il avait préparés sur le trajet entre le bureau de Palermo et le port de plaisance où elle attendait les nouvelles. Ensuite, Coy, une fois épuisés ses arguments, était resté à la regarder, se contenant à peine, furieux, dans l'attente d'une explication qui l'empêche de plier bagage et de partir sur-le-champ, et Tanger s'était mise à parler d'émeraudes avec le plus grand naturel, comme si, durant ces jours passés ensemble, elle avait seulement attendu la question de Coy pour tout lui raconter. Et encore, pensait-il : va savoir si, cette fois, ce *tout* était vraiment *tout.*

— Des émeraudes… avait-elle dit d'un ton pensif, en manière d'introduction, comme si le mot lui rappelait quelque chose.

Après quoi elle s'était tue pendant un moment, en contemplant la mer qui s'étendait en demi-cercle dans la baie d'Algésiras et qui avait justement la couleur de ces pierres. Puis, avant que Coy ne se répande pour la troisième fois en obscénités, elle s'était mise à parler de la plus précieuse et la plus délicate des pierres. La plus fragile, et celle qui réunissait le plus difficilement les qualités

nécessaires : couleur, limpidité, éclat et grosseur. Elle avait même pris le temps d'expliquer qu'avec le diamant, le saphir et le rubis, l'émeraude faisait partie des quatre principales pierres précieuses, et qu'elle était, comme les autres, du minerai cristallisé ; mais alors que le diamant était blanc, le saphir bleu et le rubis rouge, la couleur de l'émeraude était un vert si extraordinaire et si singulier que, pour le définir, il n'y avait pas d'autre nom à employer que le sien.

Après qu'elle eut dit tout cela, Coy s'était arrêté, et c'est là qu'il avait juré pour la troisième fois. Une grossièreté de marin, franche et nette, qui invoquait en vain le nom de Dieu. Et il avait ajouté :

— Tu es une foutue menteuse.

Le regard de Tanger s'était fixé sur lui avec beaucoup d'attention. Elle semblait soupeser ces cinq mots. Les yeux étaient de nouveau durs, non comme la pierre fragile qu'elle venait de décrire avec un parfait sang-froid, mais comme le caillou sombre, aussi tranchant qu'un poignard, qui veille entre les récifs. Puis elle avait tourné les yeux vers l'extrémité de la jetée, du côté du *Carpanta,* dont le mât se dressait parmi les autres, la grand-voile soigneusement ferlée sur la borne. Quand ils étaient revenus à Coy, ses yeux étaient différents. La brise agitait ses cheveux sur son visage moucheté.

— Le brigantin transportait des émeraudes, sélectionnées dans les mines que les Jésuites contrôlaient sur les gisements colombiens de Muzo et de Coscuez… Elles avaient été embarquées à Carthagène des Indes pour La Havane, et portées ensuite à bord dans le plus grand secret.

Coy abaissa le regard sur ses pieds, puis sur les planches du wharf, et fit quelques pas au hasard avant de recouvrer son calme. Il observait la mer. Les étraves des bateaux mouillés dans la baie viraient lentement pour se mettre face

à la brise de l’Atlantique. Il hocha la tête, comme s’il voulait nier quelque chose. Il était tellement stupéfait qu’il continuait à refuser d’admettre sa propre stupidité.

— L’émeraude, poursuivit-elle, a deux points faibles : sa fragilité, qui la rend vulnérable à la taille, et les crapauds : des zones opaques, des grains qui n’ont pas cristallisé et qui apparaissent parfois à l’intérieur, enlaidissant la pierre… Ce qui veut dire, par exemple, qu’une pierre d’un carat vaut plus qu’une de deux carats si la première est plus pure.

Maintenant elle parlait doucement, presque affectueusement. Comme quand on explique quelque chose de compliqué à un gosse pas très futé. Un avion militaire décolla de la piste voisine, faisant vrombir ses moteurs. Le bruit couvrit la voix de Tanger pendant quelques instants.

… pour la taille en facettes que font ensuite les joailliers spécialisés. C’est ainsi qu’une émeraude de vingt carats est l’une des plus précieuses et des plus recherchées qui existent. – Elle marqua une pause, et ajouta : – Elle peut valoir 250 000 dollars.

Coy regardait toujours la mer : l’avion prenait lentement de la hauteur. De l’autre côté de l’arc de la baie, les cheminées de la raffinerie d’Algésiras fumaient.

— Le *Dei Gloria* transportait deux cents émeraudes parfaites, de vingt à trente carats chacune.

Elle fit une nouvelle pause et se plaça face à lui. Elle insista :

— Des émeraudes non taillées : grosses comme des noix.

Cette fois, Coy aurait juré que sa voix tremblait légèrement. Grosses comme des noix. Ce ne fut qu’une impression passagère car, quand il l’observa, il la vit maîtresse d’elle-même comme toujours. Elle continuait d’être indifférente aux reproches, sans éprouver le besoin de dire un seul mot pour se disculper. C’était son jeu et

c’étaient ses règles. Il en était ainsi depuis le début, et elle savait que Coy le savait. Je te mentirai et je te trahirai. Dans l’île des chevaliers et des écuyers, personne n’avait promis que le jeu serait franc.

— Ce chargement, précisa-t-elle, valait la rançon d’un monarque. Ou, pour être plus exacte, la rançon des Jésuites espagnols. Le père Escobar voulait acheter le comte d’Aranda. Peut-être aussi le cabinet de l’Enquête secrète… Peut-être le roi lui-même.

Presque à son corps défendant, Coy sentait que sa colère cédait la place à la curiosité. La question surgit avant même qu’il n’ait eu le temps de penser à la formuler :

— Et elles sont au fond ?

— Elles peuvent y être.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne le sais pas. *Nous devons* descendre jusqu’au brigantin pour en être sûrs.

Nous devons. Ce pluriel faisait l’effet d’un baume sur une blessure. Coy en était conscient.

— J’avais l’intention de te le dire ici… Tu ne comprends pas ça ?

— Non. Je ne comprends pas.

— Écoute. Tu connais les risques. Avec cette meute à nos trousses, je ne savais pas ce qui pouvait te passer par la tête… D’ailleurs je ne le sais toujours pas. Tu ne peux pas me le reprocher.

— Nino Palermo est au courant. Ça semble être le secret de polichinelle.

— Tu exagères.

— Tu parles, que j’exagère ! Je suis le dernier à être au courant, comme les maris.

— Palermo pense qu'il y a des émeraudes, mais il ignore combien. Il ne sait pas non plus comment elles sont ni pourquoi elles se trouvaient sur le brigantin. Il ne connaît que des bribes.

— Moi, il me paraît bien informé.

— Écoute. J'ai passé des années avec ce bateau dans la tête, même avant d'avoir eu la confirmation définitive de son existence. Ni Palermo, ni personne, ne sait ce que je sais sur le *Dei Gloria…* Tu veux que je te raconte mon histoire ?

Je ne veux pas que tu me débites un autre chapelet de mensonges, faillit répondre Coy. Mais il se tut, parce qu'il voulait réellement l'entendre. Il avait besoin d'autres morceaux, de nouvelles notes qui dessinent avec plus de précision la mélodie étrange qu'elle esquissait dans le silence. C'est pourquoi, immobile sur la jetée, avec la brise d'est qui soufflait dans son dos et faisait voltiger les cheveux de la femme, il se disposa à écouter l'histoire de Tanger Soto.

Il y avait une lettre, dit-elle. Une simple lettre, une feuille jaunie écrite sur les deux côtés. Elle avait été envoyée par un jésuite à un autre, puis, oubliée de tous, elle était restée mêlée à un tas de papiers saisis lors de la dissolution de la Compagnie de Jésus. La lettre était écrite en code et accompagnée de sa transcription rédigée par une main anonyme, probablement celle d'un fonctionnaire de l'époque chargé de lire ces documents. Et, avec beaucoup d'autres traitant de sujets divers, toujours accompagnées de transcriptions semblables, elle avait dormi deux siècles au fond d'archives cataloguées *Clergé / Jésuites / Divers n° 356.* Elle l'avait trouvée par hasard alors qu'elle faisait des recherches aux Archives historiques nationales pour préparer un travail sur les révoltes de 1766 au Pays Basque. La lettre était signée du père Nicolás Escobar, nom qui ne

signifiait rien pour elle à ce moment-là, et adressée à un autre jésuite, le père Isidro López :

Très Révérend Père

Privés de nos appuis, calomniés devant le Roi et le Saint Père, et objet de la haine des personnes fanatiques que Votre Paternité ne connaît que trop, nous sommes très proches de la Catastrophe prévisible qui s'ourdit dans l'ombre. Ces mêmes Ecclésiastiques qui sont les ennemis de la Compagnie ne se cachent pas d'être les courtiers et les proxénètes des calomnies qui circulent impunément. Ainsi sommes-nous réduits à nos propres forces par l'industrie de ceux qui croient tout licite pour parvenir à leurs fins et séquestrent non seulement la volonté de Notre Souverain, prévenu contre nous par d'exécrables conseils, mais aussi celle de nos anciens amis. Tout donne à présager, Révérend Père, un coup contre notre ordre aussi néfaste que celui qui a permis le crime commis en France et dans le Portugal de l'impie Pombal. Par des voies très-sûres et très-directes l'Abbé G. nous a confirmé la liste connue de Votre Paternité concernant les individus qui préparent la manœuvre, et de quelle façon ils diligentent leur affaire. Mais dans ladite affaire, déguisée en Enquête secrète, il nous reste une lueur d'espoir. Je vous écris la présente, qui vous parviendra par la voie sûre qui nous est habituelle, afin qu'elle vous soit un encouragement à résister, le temps que nous menions l'entreprise qui disposera peut-être en notre juste faveur la volonté des plus puissants. Après en avoir conféré avec nos supérieurs, et pour assurer le succès du dessein que connaît déjà Votre Paternité, je m'apprête à voyager dans l'espérance, Ad Maiorem Dei Gloriam (c'est sous ce nom et cette protection que je vais embarquer), que le vent soufflera en bonnes directions. Deux cents arguments en forme de flammes de feu vert non taillées, parfaites et grosses comme des noix (iris du Diable, tel est le nom que leur donne le bon abbé), attendent à Carthagène des Indes sous la garde du père José Luis Tolosa, jeune homme sûr et de grande confiance. Je serai à La Havane, avec l'aide de Dieu, pour la fin de ce mois ; et de même façon je compte être de retour en Notre Port le plus tôt qu'il se pourra, en aussi grands secret et diligence que nous le permettent les privilèges de la Compagnie, évitant les périlleuses escales intermédiaires. Notre très cher don P. P. a promis à l'Abbé d'attendre, et nonobstant ses nouvelles dispositions et ambitions, nous pouvons encore le tenir pour favorable ; car il a grand bénéfice à tirer de cette affaire. J'ajouterai pour l'édification de Votre Paternité l'heureuse nouvelle qui me fut mandée hier par notre cher abbé, à savoir que certains amis proches de l'entourage de la regrettée Reine Mère continuent de nous être aussi favorables que l'est aussi le digne V. ainsi que H. ; encore que, pour ce dernier, nous ne puissions nous fier entièrement à lui, du fait de sa nature intrigante. Quant à l'abbé, il conserve la faveur des personnes royales et continue d'actionner pour notre bénéfice les fils de cette affaire, et il nous conte

que don P. P. reste fort sensible à ce qui nous occupe. Jusqu'à mon retour cependant, il ne nous reste que la ressource de Tacere et Fidere. Et de nous remettre entre les mains de la Divine Providence. Veuille Votre Paternité recevoir les très-respectueux compliments de son frère dans le Christ N. S.

Nicolas Escobar Marchamalo,
S. J
Au port de Valence
ce premier novembre, A. D.
1766.

Avec le temps, Tanger avait identifié tous les personnages cités dans la lettre. La reine mère Élisabeth Farnèse, très favorable à la Compagnie de Jésus, était morte un an plus tôt. Le destinataire, le père Isidro López, était le jésuite espagnol le plus influent de la cour de Charles III, où il jouissait d'une position excellente ; il devait mourir à Bologne dix-huit ans après l'extinction de la Compagnie, sans avoir pu revenir de son exil. Quant aux initiales, elles ne présentaient pas de difficultés pour quelqu'un habitué à manier des livres d'Histoire : *P. P.* était Pedro Pablo Abarca, comte d'Aranda. Derrière l'initiale *H.* se cachait à peine le nom de Lorenzo Hermoso, un Indien de Caracas fixé en Espagne, intrigant et conspirateur, qui avait été impliqué dans la rébellion contre Esquilache et qui, après la chute des Jésuites, devait être jeté en prison puis exilé, après que le procureur eut demandé pour lui la torture *tanquam in cadavere.* La personne désignée comme *V.* était Luis Velásquez de Velasco, marquis de Valdeflores, érudit et intime de la Compagnie, qui devait payer cette amitié de dix ans de cellule dans les prisons d'Alicante et d'Alhucemas. Et l'initiale *G.* désignait l'abbé Gándara, connu à la cour de Charles III comme le principal appui des Jésuites entourant le roi, dont il portait le fusil dans les parties de chasse. Son vrai nom était Miguel de la Gándara et ses malheurs auraient pu inspirer *Le Comte de Monte-Cristo* ou *Le Masque de Fer* : emprisonné peu avant la chute de l'Ordre, il avait

passé sous les verrous les dix-huit années qui lui restaient à vivre, pour mourir dans la prison de Pampelune sans que personne n'eût jamais établi clairement les raisons de sa condamnation.

Le personnage de l'abbé Gándara avait fasciné Tanger à tel point qu'elle avait fini par en faire le sujet de son mémoire de licence. Cela l'avait menée à lire tous les documents concernant son procès et son emprisonnement, qui étaient conservés à la section Grâce et Justice des archives nationales de Simancas. Elle avait même trouvé le nom du bateau jésuite qui n'était mentionné que d'une manière voilée dans la lettre : le *Dei Gloria.* Ainsi put-elle établir que les dernières lignes de la lettre du père Nicolas Escobar au père Lopez, où il mentionnait Gándara, avaient été écrites la veille de l'arrestation de ce dernier, effectuée le 2 novembre 1766 : le jour même où Escobar appareillait pour l'Amérique à bord du brigantin avec lequel il devait disparaître en mer au cours du voyage de retour. Le mémoire de Tanger, intitulé « L'Abbé Gándara, conspirateur et victime », lui valut les félicitations du jury académique. Il abondait en informations sur le long emprisonnement, les interrogatoires et les procès de l'abbé, enfermé à Barres puis à Pampelune, où il devait rester reclus jusqu'à sa mort, sans que personne ne fut jamais parvenu à connaître les raisons de l'acharnement qu'Aranda et les autres ministres de Charles III manifestèrent à son encontre ; à part son amitié avec la Compagnie de Jésus dont les membres – et parmi eux le destinataire de la fameuse lettre – furent arrêtés cinq mois après l'emprisonnement de l'abbé et exilés en Italie où ils subirent l'extinction de l'Ordre. Quant au voyage du père Escobar à La Havane et aux deux cents flammes de feu vert auxquelles il faisait une transparente allusion, on n'avait jamais obtenu de réponse de Gándara, bien que certains interrogatoires fassent mention de ce sujet. Le secret du *Dei Gloria* était mort avec l'abbé.

Après, la vie avait suivi son cours et Tanger avait eu autre chose à faire. Le concours pour entrer au Musée naval et le travail qui avait suivi l'avaient accaparée, et elle avait découvert de nouveaux centres d'intérêt. Jusqu'au jour où Nino Palermo était apparu dans sa vie. En farfouillant dans les livres et les catalogues, le chasseur de trésors avait trouvé la référence d'un rapport du département maritime de Carthagène, daté du 8 février 1767, sur la perte du *Dei Gloria* dans un combat contre un corsaire. Le fichier faisait état de documents expédiés au Musée naval de Madrid ; Palermo s'y était rendu pour recueillir plus d'informations, et le hasard avait mis Tanger sur son chemin. C'est elle qui avait été chargée de s'occuper des demandes de l'homme de Gibraltar. Celui-ci avait abordé le sujet comme il est d'usage dans sa corporation, en le camouflant au milieu de fausses pistes, apparemment sans y attacher d'importance. Mais soudain, au cours de la conversation, elle avait entendu le nom du *Dei Gloria.* Un brigantin perdu, disait Palermo, qui faisait route de La Havane vers Cadix. Cela avait ravivé les souvenirs de Tanger, en faisant apparaître des liens précis entre ce qui n'était jusque-là que des fils isolés. Elle s'était maîtrisée pour dissimuler son émotion. Puis, après s'être débarrassée du chasseur d'épaves par de vagues promesses, elle avait constaté que le document qui l'intéressait avait été envoyé quelque temps auparavant aux Archives générales de la Marine de Viso del Marqués. Le lendemain, elle était là-bas ; et à la section Course et Prises, elle avait trouvé le nom du bateau : *Relation de la perte du brigantin* Dei Gloria, *le 4 du mois de février 1767, dans le combat contre le chébec corsaire présumé s'appeler* Serguí… Il y avait là tout ce qui était officiellement connu du naufrage, avec la déclaration de l'unique survivant. C'était la réponse au mystère, le dénouement de l'aventure qui avait débuté lorsque, des années auparavant, elle avait lu la lettre du jésuite. Elle tenait la raison pour laquelle le brigantin n'était jamais arrivé au port, et pour laquelle

l’abbé Gándara avait été interrogé jusqu’à sa mort en prison. Ainsi devenait clair le destin des deux cents flammes de feu vert qui auraient dû convaincre les membres de l’Enquête secrète et peut-être le roi lui-même de ne pas anéantir les Ignaciens.

Elle était stupéfaite, fascinée, et aussi furieuse. Elle avait tout eu sous les yeux, jadis, et elle n’avait pas su voir. Elle n’était pas prête. Mais, d’un coup, comme dans un puzzle compliqué dont on découvre la pièce maîtresse, tout prenait sa place dans le paysage. Tanger était revenue à ses cahiers, aux notes prises autrefois pour son mémoire, afin de les collationner avec ses nouvelles notes. Maintenant, la tragédie de l’abbé Gándara – que même le nonce n’avait pu expliquer au pape dans sa correspondance de l’époque – était claire. L’abbé savait quel chargement transportait le *Dei Gloria.* Sa familiarité avec le roi, sa présence à la cour en faisaient l’intermédiaire idoine pour la gigantesque opération de subornation tentée par les Jésuites ; il était chargé de négocier avec le comte d’Aranda. Mais quelqu’un avait voulu faire échouer la manœuvre, ou même s’approprier le butin, et Gándara avait été arrêté et interrogé. Puis, hasard ou préméditation, le corsaire *Chergui* était entré en scène, et l’affaire s’était mal terminée pour tout le monde. Les Jésuites expulsés, le bateau coulé dans des circonstances imprécises, Gándara restait la pièce maîtresse de l’affaire. Voilà pourquoi on l’avait maintenu dans les fers pendant dix-huit ans, en l’interrogeant sans répit. Aujourd’hui, les indices disséminés dans les actes des différents procès prenaient un sens : jusqu’à la fin, on avait voulu qu’il révèle ce qu’il savait sur le brigantin. Mais l’abbé était resté muet et avait emporté le secret dans la tombe. Il n’avait levé un coin du voile qu’en une seule occasion dans certaine lettre interceptée, écrite en 1778, onze ans après les événements, au missionnaire jésuite Sébastián de Mendiburu, exilé en Italie :

Ils me questionnent sur des iris du Diable gros et parfaits, d'une eau aussi limpide que ma conscience. Mais tourmenté par eux je me tais, et c'est là ce qui dans leur ambition les tourmente.

Forte de toutes ces informations, Tanger avait pu reconstituer quasiment pas à pas l'histoire des émeraudes et le voyage du *Dei Gloria.* Le père Escobar avait appareillé de Valence le 2 novembre, en ignorant, paradoxalement, que le même jour l'abbé Gándara était arrêté à Madrid. Le brigantin commandé par le capitaine Elezcano – frère d'un des supérieurs de la Compagnie – avait traversé l'Atlantique et était arrivé à La Havane le 16 décembre. Là, le père Escobar avait rejoint le père Tolosa, le jésuite « jeune homme sûr et de toute confiance », envoyé en avant avec la mission de réunir en secret deux cents émeraudes venant des mines contrôlées par la Compagnie en Colombie. Il s'agissait de pierres non taillées, les plus grandes et les plus belles par la couleur et la pureté. Tolosa avait accompli sa mission et embarqué à Carthagène des Indes sur un autre bateau. Son voyage avait été retardé par des vents contraires rencontrés entre Grand Cayman et l'île des Pins, et lorsqu'il avait pu enfin doubler le cap de San Antonio et passer sous les canons du fort du Morro, le *Dei Gloria* l'attendait déjà dans la baie de La Havane, mouillé discrètement entre l'anse de Barrero et Cayo Cruz. Le transfert du chargement s'était certainement fait de nuit, ou camouflé parmi les marchandises déclarées sur le manifeste d'embarquement. Les pères Escobar et Tolosa figuraient comme passagers, avec un équipage de vingt-neuf hommes, y compris le capitaine don Juan Bautista Elezcano, le pilote don Carmelo Valcells et le pilotin de quinze ans don Miguel Palau, neveu de l'armateur valencien Fornet Palau. Le *Dei Gloria* avait appareillé de La Havane le 1er janvier, longé la côte de la Floride jusqu'au 30° parallèle, était encore monté de 5° de latitude en naviguant vers l'est entre le sud des Bermudes

et les Açores, et, au cours de ce trajet, il avait essuyé la tempête qui avait causé des dégâts dans la mâture et rendu nécessaire le recours aux pompes de cale. Le brigantin avait continué sa route à l'est, évité le port de Cadix, escale obligatoire dont le dispensaient les privilèges encore en vigueur de la Compagnie, et défilé devant Gibraltar entre le 1er et le 2 février. Le lendemain, alors qu'il avait déjà doublé le cap de Gâta et qu'il faisait route au nord-est en quête du cap de Palos et de Valence, le *Chergui* l'avait pris en chasse.

L'apparition du chébec corsaire était une énigme que l'on n'éclaircirait probablement jamais. Son attente dans une anse discrète de la côte andalouse, ou peut-être sa sortie de Gibraltar même, pouvait être due au hasard comme elle pouvait ne pas l'être. Il était établi que le *Chergui* naviguait, selon les circonstances, avec des lettres de course anglaises ou algéroises, et que Gibraltar était l'une de ses bases habituelles, même si, à cette date, une paix précaire régnait entre l'Espagne et l'Angleterre. Il avait peut-être choisi au hasard le *Dei Gloria* comme proie ; mais sa ténacité dans la poursuite, sa présence en temps et lieu opportuns étaient trop étonnantes pour qu'on puisse les attribuer au seul hasard. Il n'était pas difficile de supposer que le corsaire s'inscrivait dans le jeu complexe d'intérêts et de complicités de l'époque. Le comte d'Aranda lui-même, ou tout autre membre du cabinet de l'Enquête secrète qui avait ordonné la mise en détention de l'abbé Gándara – par exemple, un adversaire politique d'Aranda –, pouvait avoir des informations sur l'affaire et prétendre au trésor des Jésuites, y compris avant même qu'on le lui ait proposé – faisant d'une pierre deux coups.

Quoi qu'il en soit, les poursuivants n'avaient pas tenu compte de l'obstination du capitaine Elezcano ; laquelle, d'ailleurs, devait certainement beaucoup à la présence à bord et à la détermination des deux jésuites. Le combat s'engagea, les deux bateaux coulèrent à pic, et les

émeraudes restèrent au fond de la mer. Les informations livrées par le pilotin survivant étaient satisfaisantes pour les autorités maritimes chargées de l'enquête initiale, qui n'avaient pas de motif d'approfondir davantage en ce temps-là, un bateau coulé par un corsaire était chose courante. Puis, quand arriva de Madrid l'ordre de ne pas en rester là, le témoin s'était envolé ; une disparition mystérieuse et fort à propos, organisée par les Jésuites qui jouissaient encore de complicités parmi les autorités locales. Sans doute la Compagnie étudia-t-elle la possibilité d'un renflouement clandestin du brigantin, mais il était trop tard : le coup de force, la prison, la dispersion ne le lui permirent pas. Tout se perdit dans le marasme qui suivit la chute de l'Ordre et son extinction ultérieure. Le silence de l'abbé Gándara, l'exil et la mort de ceux qui étaient dans le secret recouvrirent le mystère d'un voile plus épais encore. Il restait des traces de deux tentatives officielles des autorités maritimes pour chercher l'épave, alors que le comte d'Aranda était encore au pouvoir ; mais aucune ne donna de résultats. Puis de nouveaux événements secouèrent l'Espagne et l'Europe, et l'on finit par oublier le *Dei Gloria.* À part une brève mention dans le livre *La Flotte noire,* publié en 1803 par le bibliothécaire de San Fernando, il était cité pour la dernière fois dans une curieuse proposition faite deux ans plus tard à Manuel Godoy, premier ministre du roi Charles IV, concernant la recherche « de certain navire que l'on disait avoir fait naufrage avec des émeraudes de Cuba », selon ce qu'en écrit Godoy lui-même dans ses *Mémoires.* Mais l'idée n'eut pas de suite ; et dans les annotations manuscrites en marge de la proposition, dont l'original avait été collationné par Tanger aux Archives historiques nationales, Godoy manifestait son scepticisme, du fait de « l'inconsistance de l'idée et parce qu'il est notoire qu'il n'y eut jamais d'émeraudes à Cuba ». Après quoi, pendant presque deux siècles, le *Dei Gloria* s'enfonça de nouveau dans l'oubli et le silence.

Tanger et Coy avaient fait halte à un bout de la jetée, à côté de l'étrave d'une petite goélette. Tanger regardait la baie, à l'extrémité de laquelle se dessinaient nettement les constructions d'Algésiras. L'eau était calme, d'un bleu-vert à peine ridé par la brise d'ouest. Maintenant il y avait davantage de nuages dans le ciel, glissant lentement vers la Méditerranée. Devant le port, sous la masse rocheuse, les bateaux au mouillage ponctuaient la mer. C'était peut-être d'ici que le *Chergui* était sorti pour son dernier voyage, après avoir attendu à l'abri des batteries anglaises du Rocher. Une vigie avec une longue-vue en haut, une voile aperçue à l'horizon, naviguant d'ouest en est, une ancre remontée rapidement en silence. Et la chasse.

— Nino Palermo sait qu'il y a des émeraudes, conclut Tanger. Il ne connaît ni leur nombre ni leur valeur, mais il le sait. Il a vu certains des documents que j'ai vus. Il est intelligent, il connaît son métier, il est capable de recouper les indices… Mais il ignore tout ce que je sais.

— Il sait au moins que tu l'as roulé.

— Ne sois pas ridicule. On ne roule pas les gens comme lui. On se bat contre eux en employant leurs propres armes.

Elle se tourna vers l'autre extrémité de la jetée, où était amarré le *Carpanta.* Entre les mâts et les gréements des bateaux voisins, Coy pouvait voir la tête du Pilote qui s'affairait sur le pont. Il était arrivé dans la matinée, ensommeillé et pas rasé : la peau brune tannée par le soleil, les mains rudes, rugueuses quand on les serrait, et les yeux qui avaient toujours la couleur de la mer en hiver. Trois jours de navigation depuis Carthagène. Les vapeurs, avait-il raconté – le Pilote appelait toujours les cargos des vapeurs –, ne lui avaient pas laissé fermer l'œil de tout le voyage. Il était vieux pour naviguer seul. Trop vieux.

— Et je l'ai vérifié, tu comprends ? poursuivait Tanger. Palermo n'a rien fait d'autre que de déclencher en moi,

accidentellement, le déclic mental qui met chaque chose à sa place. D'ordonner dans ma tête des choses qui y étaient déjà, et qui attendaient… Ce genre de choses dont, pour une raison ou une autre, tu as l'intuition qu'elles prendront un jour une signification quelconque, et que tu ranges jusque-là dans un coin de ta mémoire…

Maintenant, elle était sincère, et Coy s'en rendait compte. Maintenant, elle avait raconté son histoire réelle, et elle continuait d'en parler ; et, au moins pour ce qui concernait les faits concrets, il ne restait plus rien à cacher. Il possédait les clefs, la relation des événements, il savait ce qui gisait au fond de la mer et du mystère. Pourtant, il n'était nullement tranquillisé ni soulagé. Je te mentirai et je te trahirai. Une note inconnue, non identifiée, vibrait quelque part, comme le changement imperceptible de tours dans un moteur diesel, ou l'intervention mélodique d'un instrument dont il est impossible d'établir sur le moment s'il arrive à propos, s'il est délibéré ou improvisé, et qui reste mystérieux jusqu'à ce que vienne le final et qu'il soit possible de le situer vraiment. Il se souvenait d'un morceau du Thelonious Monk Quartet, un blues classique, qui s'appelait précisément ainsi : *Mysterious.*

— L'intuition, Coy, dit-elle. Voilà le mot. Des rêves dont tu as la certitude qu'ils se matérialiseront un jour… – Elle contemplait toujours la mer comme si celle-ci résumait ces rêves, sa jupe flottant dans la brise, les pieds nus dans ses sandales, les cheveux balayant sa figure. – J'ai travaillé sur cette histoire, avant même de savoir où elle me conduirait, avec une passion que tu ne peux pas imaginer. Je me suis acharnée. Et puis tout d'un coup, clac ! Tout a pris un sens.

Elle se retourna, un sourire sur les lèvres. Un sourire pensif, comme si elle attendait quelque chose de lui, en le regardant, les yeux plissés sous l'effet de la lumière. Un sourire qui mettait des fossettes sur la peau tachetée autour de la bouche et des joues, un sourire si rayonnant que Coy

pouvait en percevoir la chaleur se répandre sur le cou, les épaules, les bras, sous son vêtement.

— C'est comme un peintre, ajouta-t-elle, qui porterait un monde sur lui, et tout d'un coup une personne, une phrase, une image fugace, dessineraient tout un tableau dans sa tête.

Elle souriait avec cette expression de femme belle et sage que la conscience qu'elle a d'elle-même rend sereine. Il y avait de la chair sous ce sourire, pensa-t-il, inquiet. Il y avait une courbe qui s'enlaçait à d'autres lignes parfaites, prodiges de combinaisons génétiques. Une taille. Des cuisses chaudes qui cachaient le seul des vrais mystères.

— Voilà mon histoire, conclut Tanger. Elle m'était destinée, et toute ma vie, mes études, mon travail au Musée naval, m'ont conduite vers elle, avant que je ne le sache moi-même… C'est pour ça que Palermo n'est qu'un intrus. Pour lui, il s'agit seulement d'un bateau, d'un trésor possible parmi beaucoup d'autres. – Elle détacha son regard de Coy pour le reporter de nouveau sur la mer. – Pour moi il s'agit du rêve de toute une vie.

Il se gratta gauchement le menton pas rasé. Puis il se gratta la nuque, et enfin il se toucha le nez. Il cherchait les mots. Quelque chose de banal, de quotidien, qui éloigne de sa propre chair l'effet de ce sourire.

— Même si tu trouves le trésor, finit-il par dire, tu ne pourras pas le garder. Il y a des lois. Nul ne peut se servir à sa guise sur un bateau naufragé.

Tanger continuait de fixer la baie. Les nuages qui filaient toujours vers l'est teintaient lentement la mer de gris. Une tache de clarté solaire glissa sur eux avant de s'éloigner au-dessus de l'eau des quais, avec des tons d'émeraude.

— Le *Dei Gloria* m'appartient, dit-elle. Et personne ne me l'enlèvera. C'est mon faucon maltais.

IX. Femmes du gaillard d’avant

Il n’y a rien que j’aime autant que la haine que je porte à ce jeu.
John MacPhee,
En cherchant un bateau

— C’est l’heure, dit Tanger.

Il ouvrit les yeux et la vit près de lui, qui attendait. Elle était assise sur un des bancs de teck du cockpit du *Carpanta* et le regardait attentivement, comme si elle avait passé un moment à l’observer avant de lui toucher l’épaule. Coy était allongé sur l’autre banc, couvert de sa vareuse, la tête vers l’avant et les pieds jouxtant la barre et l’habitacle. Il n’y avait pas de vent, et l’on entendait seulement le discret clapotis de la houle légère entre les coques des bateaux amarrés à la jetée de Marina Bay. Là-haut dans le ciel, au-delà du mât qui se balançait doucement, les cumulus les plus hauts prenaient des tons roses.

— Allons-y, répondit-il d’une voix rauque.

Il avait conservé l’habitude de se réveiller d’un coup, en recouvrant tout de suite sa lucidité. D’innombrables quarts l’y avaient habitué. Il se leva en écartant la vareuse et fit quelques mouvements pour dégager son cou endolori. Puis il descendit se jeter de l’eau sur la figure et remonta en peignant ses cheveux en arrière avec les mains et en s’ébrouant comme un chien mouillé. La barbe lui grattait le menton ; avec cette longue sieste, bienvenue puisqu’ils devaient naviguer de nuit, il avait oublié de se raser. Tanger était restée à la même place et surveillait maintenant le haut du Rocher de l’air préoccupé d’un montagnard qui s’apprête à faire une escalade. Elle avait échangé la jupe large de coton bleu contre un jean et un tee-shirt, et portait

un sweater noir noué autour de la taille. Coy sortit sur le pont au milieu des cris des mouettes dans le soir. Là il vit le Pilote en train de frotter le bronze et le laiton de l'accastillage avec un chiffon, les mains noires de Sidol – prends soin du bateau, avait-il l'habitude de dire, et il prendra soin de toi : le *Carpanta* était un voilier classique à cockpit central, un seul mât, construit à La Rochelle à l'époque où le plastique n'avait pas encore remplacé l'iroko, le teck et le cuivre.

— Pilote, dit Coy.

Les yeux gris cernés de centaines de rides brunes le regardèrent sous les sourcils fournis, avec un clignement amical et tranquille. D'après ses propres paroles, bien qu'il n'en fût pas prodigue, cela faisait bientôt soixante ans que le Pilote naviguait vent arrière. Il avait servi comme clairon sur le croiseur *Canarias* à l'époque où, sur les croiseurs, les ordres se donnaient au clairon, et il avait été aussi pêcheur, matelot, contrebandier et plongeur. Ses cheveux frisés, très courts, étaient de la même couleur plomb que ses yeux, il avait la peau tannée comme du vieux cuir et des mains rudes et habiles. Moins de dix années auparavant, il était encore si beau garçon qu'il aurait pu incarner un play-boy dans un film d'aventures, de pêcheurs d'éponges ou de pirates avec Gilbert Roland et Alan Ladd. Aujourd'hui il s'était un peu alourdi, mais il conservait ses épaules larges, sa taille raisonnablement fine et ses bras puissants. Dans sa jeunesse, il avait été un excellent danseur et, en ce temps-là, les femmes des bars de Molinete se disputaient pour danser avec lui un boléro ou un paso doble. Aujourd'hui encore, les touristes d'âge mûr qui louaient le *Carpanta* pour aller à la pêche, se baigner ou faire un tour aux environs du port de Carthagène avaient les jambes tremblantes quand il les tenait dans ses bras pour leur apprendre à barrer.

— Tout est en ordre ?

— Tout est en ordre.

Ils se connaissaient depuis l'époque où Coy, enfant, s'échappait du collège pour vagabonder sur les quais, parmi des bateaux qui portaient des pavillons étrangers et des marins qui parlaient des langues incompréhensibles. Le Pilote, fils et petit-fils de marins qui s'étaient aussi appelés Pilote, on le voyait tous les matins accoudé dans un bistrot du port, honnête mercenaire de la mer, attendant des clients pour son vieux voilier. Outre les promenades des belles touristes à qui il donnait une claque sur les fesses pour les faire monter à bord, le Pilote, en ce temps-là, plongeait pour démêler des filins pris dans les hélices, gratter des coques sales et remonter des moteurs hors-bord tombés à l'eau ; et, à ses moments perdus, il se livrait, comme tout le monde alors, à la petite contrebande. Maintenant que ses os ne s'accommodaient plus de trop longs séjours dans l'eau, il gagnait sa vie en promenant des familles le dimanche, en transportant des matelots de bateaux mouillés devant Escombreras, des pilotes les jours de gros temps, des marins ukrainiens ivres morts qui lâchaient du lest par-dessus le bord sous le vent après s'être fait mettre la figure en compote dans les bars de la ville. Le *Carpanta* et lui avaient vu de tout : le soleil vertical, sans un souffle de brise, qui rendait brûlantes les bittes d'amarrage du port. La mer déchaînée pour de bon, quand Dieu se mettait en colère. Le lebeche qui faisait raguer les gréements comme les cordes d'une harpe. Et les longs et rouges couchers de soleil méditerranéens quand l'eau ressemblait à un miroir, quand la paix du monde et la paix du cœur se rejoignaient, et que l'on comprenait alors qu'on n'était qu'une goutte minuscule dans trois mille ans de mer éternelle.

— Nous serons de retour dans deux heures. – Coy lança un coup d'œil vers le sommet du Rocher, là où était déjà fixé le regard de Tanger. – Nous appareillerons aussitôt.

L’autre acquiesça sans cesser d’astiquer un taquet de bronze. Grâce à lui, Coy adolescent avait appris beaucoup de choses sur les hommes, sur la mer et sur la vie. Ensemble ils avaient remonté des amphores romaines pour les vendre sous le manteau, ils avaient péché des calmars à la tombée du jour à la pointe de la Podadera, des espadons, des chiens de mer et des requins bleus à la palangre devant Cope, et des mérous de dix kilos au fusil-harpon sous les rochers noirs du cap de Palos – à l’époque où il y avait encore des mérous à pêcher au cap de Palos. Dans le Cimetière des bateaux sans nom où les vieux cargos faisaient leur dernier voyage pour être démantelés et vendus à la ferraille, le Pilote lui avait appris à identifier toutes les parties composant un bateau, tout en assaisonnant de jus de citron clovisses et oursins crus, bien avant que Coy n’aille à l’école de la Marine. Et dans ce paysage désolé de tôles rouillées, de superstructures échouées sur la plage, de cheminées qui ne fumeraient plus jamais et de coques semblables à des baleines mortes sous le soleil, le Pilote avait sorti d’un paquet de Celtas sans filtre, la première cigarette de la vie de Coy, et l’avait allumée avec un briquet en cuivre qui répandait une odeur acre quand la mèche s’éteignait.

Il prit sa vareuse et sauta sur la jetée. Tanger l’y rejoignit. Elle portait son sac en bandoulière.

— Quel temps aurons-nous cette nuit ? demanda-t-elle. Coy jeta un coup d’œil à la mer et au ciel. Quelques nuages isolés commençaient à se dissoudre, étirant des filaments dans diverses directions.

— Beau temps. Avec peu de vent. Peut-être un peu de houle quand nous doublerons la pointe Europa.

Il surprit, amusé, un bref geste de contrariété quand elle entendit le mot « houle ». Il ne manquerait plus, pensa-t-il, qu’elle ait le mal de mer. Jusqu’à cet instant, il n’avait jamais

envisagé la possibilité de la voir hébétée comme un thon, la peau jaunissante, se penchant par-dessus bord.

— Tu as de la Nautamine ?… Tu devrais peut-être en prendre un cachet avant de quitter le port.

— Ça ne te regarde pas.

— Erreur. Si tu es malade à bord, tu seras un poids inutile. Et ça, ça me regarde.

Il n’y eut pas de réponse, et Coy haussa les épaules. Ils marchèrent sur la jetée jusqu’à la Renault stationnée sur l’esplanade de la marina. Le soleil couchant, visible à travers les nuages suspendus au-dessus d’Algésiras, teintait de rouge la paroi verticale du Rocher, en faisant apparaître les trous noirs des anciennes meurtrières d’artillerie creusées dans la roche. Deux vedettes de contrebandiers décrépites, des retraitées de la mer, dont la peinture bleue et noire s’écaillait en pustules, pourrissaient sur des bers entre des moteurs rouillés et des bidons vides. La rumeur de la ville s’intensifia à mesure qu’ils approchaient du parking. Un douanier abruti regardait la télévision dans sa baraque. Une longue file de voitures faisait la queue à la frontière en direction de la Ligne de la Concepción.

Ce fut elle qui prit le volant. Elle conduisit avec prudence, son sac sur les genoux, sûre d’elle et sans hâte, dans la rue qui s’étendait entre les bastions longeant la mer ; puis elle tourna à gauche, vers la rotonde du cimetière de Trafalgar. Elle n’avait pas dit un mot jusque-là. Alors elle arrêta la voiture, mit le frein à main, consulta sa montre et stoppa le moteur.

— Quel est ton plan ? questionna Coy.

Elle répondit qu’elle n’avait aucun plan. Ils allaient monter au belvédère Old Willis et écouter ce que Nino Palermo avait à leur dire. Ils allaient faire exactement cela, après quoi ils reviendraient au port, laisseraient la voiture sur le parc de

stationnement et les clefs dans la boîte d'Avis, et ils appareilleraient comme prévu.

— Et s'il y a des complications ?

Coy pensait à Horacio Kiskoros et au Berbère. Palermo n'était pas le genre d'individu qui se contente, quand il fait une proposition, de s'entendre répondre on verra et au revoir. Dans cette perspective, avant de descendre à terre, il s'était muni d'un couteau marin Wichard avec une lame d'une douzaine de centimètres bien affûtée et un démanilleur, que le Pilote gardait pour couper les drisses en cas d'urgence. Il sentait son manche s'incruster entre sa fesse gauche et son dos, dans la poche arrière de son jean. Ce n'était pas grand-chose, mais ça valait toujours mieux que de jouer sa vie à mains nues.

— Je ne crois pas qu'il y aura des complications, dit-elle.

Elle regardait la porte fermée du cimetière. Après le déjeuner, ils avaient fait une promenade et y étaient entrés un moment ; Tanger s'était attardée devant une pierre tombale : celle du capitaine d'infanterie Thomas Norman, mort le 6 décembre 1805 des suites des blessures reçues sur le vaisseau *Mars*, à Trafalgar. Puis ils étaient montés au belvédère pour étudier l'endroit où ils allaient rencontrer Palermo. Là, Coy avait continué de l'observer pendant qu'elle marchait sur les vieilles plates-formes en béton dégarnies de leurs canons. Tanger examinait tout avec beaucoup d'attention, la route d'accès qui montait vers les tunnels du Grand Siège, les baraquements militaires blanchis à la chaux et vides, le drapeau britannique sur le Morish Castle, l'isthme sur lequel se trouvait l'aéroport, la longue plage de l'Atunara qui s'étendait vers le nord-est, en territoire espagnol. On eût dit un militaire étudiant le terrain avant une bataille ; et Coy se vit lui-même en train de calculer les possibilités, les marges de sécurité, les dangers, comme quand on cherche à repérer sur une carte et des

instructions nautiques une côte dangereuse où il faut faire une escale nocturne.

— Quoi qu'il arrive, dit Tanger, n'interviens pas.

Et maintenant, les mains posées sur le volant, elle ne quittait pas des yeux la porte du cimetière. Facile à dire, pensa Coy. Aussi ne répondit-il pas. Il avait hésité à demander au Pilote de les accompagner. Pour ce genre de choses, trois c'était mieux que deux. Mieux que lui et elle seuls. Mais il ne voulait pas trop compliquer la vie de son ami. Pas encore.

Tanger consulta de nouveau sa montre. Puis elle prit le paquet de Player's dans son sac. Il ne l'avait pas vue fumer depuis Madrid, et c'était peut-être le même paquet, car il ne contenait plus que quatre cigarettes. Elle poussa le bouton de l'allume-cigares du tableau de bord et se mit à fumer lentement, en retenant la fumée longuement avant de l'expulser.

— Tu es sûre que tu contrôles la situation ? voulut-il savoir.

Elle lui répondit par un hochement de tête affirmatif. À son poignet gauche, l'aiguille des minutes était passée de neuf heures moins le quart à neuf heures moins dix. La braise frôlait déjà ses ongles courts. Alors elle baissa la vitre et jeta le mégot sur la chaussée.

— Allons-y.

Tout à fait comme dans les films qu'elle aimait, conclut Coy, admiratif : Henry Fonda adossé à la barrière sous une aube en noir et blanc, se disposant à marcher sur OK Corral. Et pourtant il y avait quelque chose de diablement réel dans son attitude, si ferme dans cette manière de redémarrer et de gravir la côte du Rocher en passant devant l'hôtel Rock et en rétrogradant à mesure que la pente se faisait plus raide ; si ferme qu'elle ôtait à la situation tout ce qu'elle aurait pu avoir d'artificiel. C'était totalement réel, et Tanger n'était pas en train de jouer un rôle en son honneur. Elle ne visait

pas à l’impressionner. C’était bien elle qui conduisait, qui maintenait la voiture loin du bord dangereux et des à-pic, qui prenait les virages en épingle à cheveux avec un parfait sang-froid, une main sur le volant et l’autre sur le levier de changement de vitesse, jetant de temps en temps un regard vigilant vers le sommet. Et enfin arrivés en haut, sur la petite esplanade devant le belvédère, elle manœuvra de manière à arrêter la voiture l’avant vers la descente. Prête pour un démarrage en catastrophe, pensa Coy avec inquiétude, pendant qu’elle ouvrait la portière et sortait, le sweater nouée sur la taille et tenant son sac à pleines mains.

La première chose que vit Coy en descendant de voiture fut qu’une Rover était stationnée non loin, près du mur de l’ancien bastion, le chauffeur berbère adossé au capot. Puis son regard décrivit un arc de cercle sur la gauche, vers la route des tunnels, vers la pente menant au sommet escarpé du Rocher, les casemates abandonnées et le terre-plein dominant l’aéroport, avec au fond l’isthme et l’Espagne, des montagnes sombres, une mer grise à l’ouest et noire à l’est, et l’éclairage de la Ligne qui s’allumait en bas, entre deux phares. Sale endroit pour un rendez-vous, se dit-il. Puis il se tourna vers la balustrade du belvédère où Nino Palermo les attendait.

Tanger y était déjà. Il la suivit, en respirant les senteurs qui annonçaient la Méditerranée, sel, thym et résine, dans la brise qui agitait doucement les arbustes et la cime des arbres. Il lança un autre coup d’œil aux alentours, sans voir nulle part Horacio Kiskoros. Palermo restait adossé à la balustrade, les mains dans les poches d’un léger blouson, paraissant plus gros encore qu’il ne l’était.

— Bonsoir, dit-il.

Coy murmura un « bonsoir » automatique, et Tanger ne dit rien. Elle se tenait immobile devant le chercheur de trésors

et l’observait.

— Dites-nous quelle est votre proposition, demanda-t-elle.

Palermo répondit en s’adressant à Coy, comme si Tanger n’était pas là.

— Directe, hein ?

Coy se tut, refusant d’accepter la complicité que l’autre lui offrait. Il resta en arrière, un peu en retrait mais attentif, écoutant seulement. Elle était le chef et, ce soir, son rôle à lui était surtout de lui servir de garde du corps. Il sentait le poids du couteau dans sa poche, et il se dit que, tout compte fait, le Berbère n’était pas si redoutable que ça tant qu’il se contentait de les surveiller de loin. Il le fouillait quand il ne portait rien, et il ne le fouillait pas quand, justement, il aurait dû le fouiller. Pour l’heure, il obéissait peut-être à un ordre de Palermo qui préférait faire preuve de diplomatie.

Le chasseur de trésors reporta son regard sur Tanger. La lumière décroissante commençait à noyer les traits de son visage.

— Ce jeu de cache-cache est ridicule, dit-il. Nous gâchons de la poudre à nous tirer dessus, alors qu’à la fin nous nous retrouverons tous au même endroit.

— Et quel est cet endroit ? demanda Tanger.

Sa voix était calme, ni provocatrice ni inquiète. Palermo eut un petit rire.

— L’épave, naturellement. Et si ce n’est pas moi qui y suis, ce sera la police. La législation en vigueur…

— Je connais la législation en vigueur.

Palermo haussa les épaules, pour signifier que, dans ce cas, il n’avait pas grand-chose à ajouter.

— Vous avez une proposition à faire, dit Tanger.

— Oui. J’ai… Bon Dieu ! Bien sûr que j’ai une proposition à faire. On efface tout et on recommence, mademoiselle. Vous m’avez baisé, je vous ai baisée… – Il fit une pause. – Au sens métaphorique, bien entendu. Nous sommes à égalité, nous pouvons faire la paix.

— Je ne sais pas d’où vous tirez cette idée que nous sommes à égalité.

Elle avait parlé si bas que l’autre fit un mouvement en avant, penchant un peu la tête pour mieux l’entendre. Ce mouvement lui donnait un air poli inattendu.

— Je dispose de moyens que vous n’aurez jamais, dit-il. L’expérience. La technologie. Les contacts qu’il faut.

— Mais vous ne savez pas où se trouve le *Dei Gloria.* Cette fois, elle avait parlé haut et clair. Palermo poussa un mugissement.

— Je le saurais, si vous ne vous étiez pas employée à me mettre des peaux de banane sous les pieds. À me bloquer le passage dans cette mafia d’archivistes et de bibliothécaires… Sacrée bonne femme. Vous avez abusé de ma bonne foi.

— Votre bonne foi, elle est partie avec votre dernier biberon.

Le chasseur de trésors se tourna vers Coy.

— Tu l’entends ? Elle finirait par me plaire, cette gonzesse, je te jure… Bon Dieu ! Tu as… Merde. – Il ricanait et émettait entre ses crocs le halètement d’un chien qui a trop couru. – Prends-en de la graine, mon vieux, avant qu’elle te presse comme un citron et qu’elle te jette.

Les étoiles s’allumaient les unes après les autres comme si quelqu’un actionnait des interrupteurs. L’ombre s’épaississait de plus en plus autour du visage du chasseur de trésors, et c’était maintenant le rayonnement des

lumières de la Ligne, en bas, qui obscurcissait sa silhouette adossée à la balustrade.

— Des émeraudes, tu te rends compte, poursuivit-il en s'adressant toujours à Coy. Le trésor des Jésuites. Je suppose qu'au point où elle en est elle a bien été forcée de te lâcher le morceau… Une cargaison d'émeraudes, ça vaut… Bon Dieu ! Une fortune ! N'importe où, y compris au marché noir. Cela, bien sûr, si elle arrive à les récupérer et à les sortir des eaux espagnoles sans que l'État lui mette la main au collet.

La clarté qui dessinait le contour des larges épaules de Palermo éclairait aussi le visage de Tanger depuis le menton. Cela durcissait ses traits, en découpant son profil sous la masse claire des cheveux.

— Même si c'est vrai, dit-elle d'un ton arrogant, ce n'est pas une raison pour partager quoi que ce soit avec vous.

— Vous oubliez que c'est moi qui vous ai mise sur la piste, protesta l'autre. Et que ça fait longtemps que je travaille dessus. Vous oubliez que j'ai les moyens d'imposer une association qui sera rentable pour tout le monde… Et vous oubliez ce qui est arrivé à la grenouille qui voulait devenir aussi grosse que le bœuf.

En haut, comme une toile perforée de trous d'aiguille lumineux, le ciel était devenu complètement noir. En voyant se dessiner la Petite Ourse au-dessus de la tête de Palermo et la Grande Ourse au-dessus de son épaule droite, Coy calcula que le soleil devait se trouver à 15° sous l'horizon.

— Écoutez, disait le chasseur d'épaves, je veux vous proposer quelque chose… Bon Dieu ! Quelque chose de raisonnable. La chasse au trésor, ça ne se réduit pas à ouvrir un coffre : Mel Fisher a mis vingt ans à trouver l'*Atocha…* Moi, j'ai mes moyens et mes contacts. Ce qui veut dire aussi les filières et les pots-de-vin pour que personne ne vienne s'en mêler… J'ai même le débouché pour les émeraudes. Ça

signifie… Est-ce que vous vous en rendez compte ? Énormément d’argent pour nous. Pour nous tous.

— Sur quelle base ?

— Fifty-fifty. Cinquante pour cent pour moi, cinquante pour cent pour vous.

Elle se tourna à demi vers Coy.

— Et lui ?

— Lui… Bon. C’est votre affaire, non ? Ce n’est pas à moi de le rétribuer.

Il eut de nouveau un ricanement étouffé, le même halètement de gros chien épuisé. Il était toujours immobile contre la balustrade, avec les lumières lointaines en bas, dans son dos.

— Vous avez juste à me livrer deux données : latitude et longitude, pour les situer sur les cartes sphériques de l’Urrutia… Accompagnées, naturellement, du manifeste de la cargaison et du rapport officiel sur le naufrage.

Tanger resta muette un moment. Elle semblait réfléchir à la proposition.

— Vous pouvez consulter tout cela dans les archives, dit-elle.

Palermo jura sans le moindre complexe.

— Vous savez bien que… Vous foutez de moi ! Vous savez bien qu’on m’a interdit l’accès aux archives, tout comme vous m’avez enlevé l’Urrutia sous le nez, à Barcelone. J’ai quand même pu me procurer une reproduction de la carte. Je suis aussi allé m’informer sur ces maudites archives et on m’a répondu… Vous savez quoi. Que ces documents ont disparu… Absents pour étude, disent les fiches. Et c’est tout.

— Fâcheux contretemps.

— Non, dit-il, furieux. Sale manœuvre dont vous êtes la responsable.

— C’était cela que vous cherchiez dans mon appartement ?

— C’était ça qu’Horacio était chargé de trouver. – Le chasseur d’épaves hésita un peu. – Et pour le chien, je vous assure…

— Oubliez le chien.

Chaque syllabe était une goutte glacée. Coy vit que Palermo bougeait, mal à l’aise. Maintenant, la clarté qui venait d’en bas soulignait sa corpulence. Une poussée, pensa-t-il. Il suffirait d’une poussée pour que ce mec fasse une promenade de cent ou deux cents mètres en bas du rocher. Paf ! Cela pouvait s’énoncer comme LGF : Loi de la Gravité Favorable. Puis il se souvint du Berbère posté à côté de la voiture et réfléchit à la possibilité que ce soit lui, Coy, qui reçoive la poussée. LGI : Loi de la Gravité Indésirable.

— En réunissant vos connaissances et les miennes, disait Palermo, et sans nous mettre réciproquement des bâtons dans les roues, je m’engage à passer cette épave au peigne fin en moins d’un mois… Deadman’s Chest possède un bateau spécialisé avec sonar à balayage latéral, pénétrateur de fonds, sondeurs, magnétomètres, détecteurs de métaux, équipements de plongée et tout ce qu’il faut… Ensuite, une fois en bas, il faut travailler avec les plans, repérer, mesurer et quadriller, enlever le sable et la vase… Vous n’avez pas la moindre idée de ce que ça représente… De plus, les émeraudes sont fragiles… Imaginez les adhérences qu’il faut éliminer, le nettoyage adéquat… Vous ignorez totalement ce qu’est un bain électrolytique pour nettoyer une simple pièce d’argent… Je ne veux pas penser au désastre que vous obtiendriez. Un vrai bousillage. Vous êtes des amateurs.

Il riait de nouveau en montrant ses crocs, sans la moindre trace d’humour. Soudain, un éclair inattendu aveugla Coy, qui en était toujours à s’interroger sur les lois de la gravité. Il eut un sursaut.

— Et puis vous n’avez pas de contacts. – Palermo portait la flamme de son briquet à sa cigarette. – Il faut connaître le marché clandestin sur lequel écouler ce que vous aurez trouvé… Et je contrôle… – La cigarette entre ses lèvres déformait sa voix. – Bon Dieu ! Quatre-vingts pour cent du marché de l’émeraude dans le monde est clandestin, dirigé par les mafias juives de Belgique et d’Italie… Vous croyez que je ne sais pas pourquoi vous êtes allée à Anvers ?

Anvers. Coy connaissait Anvers comme beaucoup d’autres lieux : un port immense, des kilomètres de grues, de hangars et de bateaux. Apprendre que Tanger y était allée, voilà encore une surprise ; mais, immédiatement, il se rappela la carte postale posée à côté de la coupe en argent, dans l’appartement du Paseo de l’Infante Isabelle. Aussi s’apprêta-t-il à entendre la suite, sans se faire trop d’illusions. Avec cette femme, chaque chose nouvelle qu’il apprenait n’était jamais ni rassurante ni agréable.

— Ne me dis pas qu’elle ne t’a pas parlé d’Anvers. – La braise brillait comme un œil ironique pointé sur Coy depuis la bouche du chercheur de trésors. – Vraiment ? Eh bien ! je te mets au courant : avant que vous vous rencontriez à Barcelone, elle a fait un petit voyage discret. Certaines visites qui… Enfin. – Il baissa la voix pour ne pas être entendu du chauffeur. – Y compris à une certaine adresse de la Rubenstraat : Sherr & Cohen. Des spécialistes de la taille des pierres pour en changer l’aspect et effacer les traces… Moi aussi, je connais des gens qui me racontent des choses.

Coy respirait l’odeur du tabac. La fumée gris clair glissait sur le fond lumineux en s’éloignant de la silhouette de Palermo.

— Alors comme ça, elle ne t’en a pas parlé non plus… C’est incroyable !

J’ai vendu mon âme, pensa Coy. J’ai vendu mon âme à cette femme et, à eux tous, ils me boufferont tout entier.

Même le Berbère aura sa part. C'est comme si je nageais au milieu de requins affamés. Si j'étais malin, mais j'ai suffisamment prouvé que je ne le suis pas, je prendrais illico mes jambes à mon cou, je sauterais dans le *Carpanta,* je dirais au Pilote de larguer les amarres et je filerais le plus loin possible d'ici.

L'œil rougeâtre visait de nouveau Coy.

— Elle ne t'a pas encore parlé des émeraudes ?… Elle ne t'a pas dit que c'étaient les plus rentables des pierres précieuses ?… J'en ai vu beaucoup. J'en ai sorti quelques-unes dans le temps, avec Fisher. Et je t'assure qu'à Anvers ils payeraient n'importe quel prix pour un lot de pierres anciennes et brutes. Ta copine… elle le sait très bien.

— Et si je n'accepte pas ?

Tanger serrait son sac contre sa poitrine, et son profil qui se découpait dans la pénombre avait une allure masculine. Je ne serais pas étonné, pensa Coy, qu'elle ait un pistolet dans son putain de sac.

— Nous nous collerons à vous comme si nous étions vos ombres. – La braise bougeait, tandis que Palermo leur expliquait d'un ton neutre, comme s'il récitait un manuel d'instructions : – La zone entre le cap de Gâta et le cap de Palos… Bon. Ce n'est pas si grand que ça ; et dès que nous aurons repéré votre voilier, je pourrai me servir d'un hélicoptère… vous localiser, vous comprenez ?, en plein travail. Et si nous voyons que l'affaire est perdue pour nous, je m'arrangerai pour que vous receviez la visite d'une vedette de la garde civile.

Le rire canin retentit pour la troisième fois. Au loin une pluie d'étoiles filantes tombaient comme des anges déchus, des âmes en peine ou des missiles fatigués. C'est là-bas que je vais, pensait Coy. Laissez-moi une place.

— Si je ne suis pas dans le coup, ajouta Palermo, vous n'avez aucune possibilité. Sans oublier certains risques

physiques.

Il y eut un long silence, puis elle dit :

— Vous m’effrayez.

Elle n’avait pas l’air effrayée du tout. Au contraire, sa voix était arrogante. Froide comme un éclat de glace, et aussi très dangereuse. Palermo avait écarté la braise de sa bouche et s’adressait à Coy.

— Elle a de la classe, hein ? Une garce avec beaucoup de classe. Ça ne m’étonne pas qu’elle te tienne accroché par les couilles.

La braise revint à la hauteur de ses lèvres et le rougeoiement se fit plus intense. Ce type, pensa Coy, et il en éprouva presque de la reconnaissance, avait décidément l’étrange vertu de lui ménager des soupapes de sécurité juste au moment où il en avait besoin ; il lui facilitait les choses. Et, encore tout plein de cette vague de gratitude, il prit son élan et lui expédia son premier coup de poing dans la figure. Pour bien viser, comme Palermo était plus grand que lui, il leva un peu le coude et lança son bras de toutes ses forces, de bas en haut et un peu en biais, en lui écrasant la braise sur la bouche. Il entendit sur sa droite le cri étouffé de Tanger qui essayait de le retenir ; mais déjà il était en train de secouer de nouveau l’homme de Gibraltar d’un deuxième coup qui l’envoya valser contre la balustrade. Il ne faut quand même pas que tu tombes, pensa-t-il avec un reste de lucidité. Je ne veux quand même pas te tuer, alors ne me joue pas le sale tour de passer par-dessus bord. Aussi voulut-il l’attraper par ses vêtements pour lui éviter de tomber, le tirer vers lui et lui expédier le troisième coup sans qu’il dégringole en criant aaaaaah ! dans sa chute comme tous les méchants dans les films ; mais, dans l’intervalle, Palermo s’était, semblait-il, ressaisi : il leva les poings, et Coy sentit quelque chose exploser entre son cou et son oreille droite. Les étoiles du ciel se mélangèrent avec celles

que fabriquèrent aussitôt ses sens malmenés. Il crut voir passer un Starfinder, et il recula en faisant un faux pas.

— Falaud ! beuglait Palermo. Falaud !

Le F en place du S indiquait que le chasseur de trésors devait avoir sa cigarette incrustée dans les gencives. Cela consola un peu Coy ; mais, tandis qu'il tentait de conserver son équilibre, il entendit les pas du Berbère qui courait sur le béton, et il comprit que, F ou S, ses propres chances se trouvaient, en cet instant, réduites à zéro et qu'il allait avoir d'ici peu, lui-même, de graves difficultés de prononciation. LPTG : Loi du Passage à Tabac Garanti. Ou des carottes sont cuites. Il respira profondément, baissa la tête et se jeta de nouveau sur Palermo avec toute la force, bas et trapu comme il était, d'un taureau aveugle. Si j'arrive avant cet enfoiré de mes deux, pensa-t-il, tu passeras avec moi de l'autre côté de la balustrade aussi sûr que Dieu existe. Et s'il n'existe pas, on verra si tu continues à te foutre de ma gueule.

Il n'arriva pas avant. Qui frappe le premier, frappe deux fois, dit le dicton ; mais ce qu'il ne dit pas, c'est qu'après ces deux coups on peut en recevoir deux cents. Le Berbère le cueillit par-derrière à mi-chemin, Coy entendit sa vareuse se déchirer ; entre-temps, Palermo avait eu tout le loisir de préparer son poing ; si bien qu'en quelques secondes Coy se retrouva le souffle coupé, à genoux par terre, les tempes pleines de bourdonnements, les tympans vibrants et un œil hors service. Il était furieux contre lui-même et se demandait pourquoi ses genoux et ses bras n'obéissaient pas à ses ordres de se relever et de se battre. Paraplégique, se dit-il. Ces salauds m'ont rendu paraplégique. Il avait dans la bouche un goût qui ressemblait à celui qui vous vient quand on passe la langue sur du fer rouillé. Il cracha, en sachant qu'il saignait. Ils vont me nouer les bijoux de famille autour du cou, se dit-il.

Tout se brouillait dans sa tête et autour de lui. Alors il entendit la voix de Tanger, et il pensa : pauvre petite, son tour est arrivé. Il voulut encore une fois se mettre debout pour prêter main-forte à cette damnée sorcière. Pour les empêcher de toucher à un cheveu de sa tête tant qu'il aurait assez de forces pour fermer les poings. Le problème était qu'il n'était déjà plus en mesure de fermer les poings, ni de rien fermer du tout à part son œil tuméfié ; il pouvait seulement s'écrouler, sur le ventre, comme un boxeur hors de combat. Mais il ne fallait pas l'abandonner comme ça. Pas aux mains de Palermo et du Berbère ; même si, à sa manière, elle était pire que ces deux-là réunis. Il fit donc un ultime et suprême effort, résigné, désespéré, et réussit, dans un gémissement, à se relever. Il se souvint alors du couteau du Pilote, tâtonna pour le trouver dans sa poche de derrière tout en promenant autour de lui un regard de pugiliste sonné, et il vit les deux personnages l'un à côté de l'autre. Ils regardaient Tanger qui était très calme, devant la balustrade, et eux aussi étaient très calmes, comme si quelque chose attirait puissamment leur attention. Coy se força à mieux regarder, de son œil valide. Ce qui captivait tellement leur intérêt était un objet que tenait Tanger, et qu'elle semblait offrir à leur admiration. Et il se dit qu'il devait aller vraiment très mal, être vraiment très sonné, car cet objet avait des reflets métalliques et ressemblait – il ne se risqua pas à affirmer catégoriquement une telle incongruité – à un pistolet menaçant, énorme.

Elle ne dit rien jusqu'au moment où ils franchirent le rond-point désert, devant le cimetière de Trafalgar. Ou du moins elle ne dit rien qui s'adressait à Coy, après les brèves paroles qu'elle avait prononcées en haut, au belvédère, tandis qu'ils s'éloignaient tous deux vers la voiture en laissant les autres contre la balustrade, pétrifiés comme des bergers de Bethléem devant la vision de l'arme que Tanger avait fini par

exhiber avec un air presque dégoûté. Et tout ça c'est ta faute, avait-elle asséné à Coy, moins sur le ton du reproche que sur celui de la simple information, tandis qu'elle tenait le volant et manipulait le changement de vitesse dans la descente, son sac sur les genoux, que les phares éclairaient les virages très serrés sur les versants du Rocher, et qu'il toussait comme les tuberculeux dans les films, tchouf ! tchouf ! Il toussait comme Marguerite Gautier, et de petites gouttes de sang qui se coagulaient dans sa bouche passaient à travers le kleenex et allaient atterrir sur le pare-brise. Une brute. Il était une brute et rien de tout cela n'était nécessaire, avait-elle ajouté. Absolument pas nécessaire, les choses étaient déjà assez compliquées comme ça. Coy grognait en fronçant les sourcils autant que le lui permettaient ses hématomes. Quant aux derniers échanges de mondanités que Tanger avait eus avec Nino Palermo sous le regard noir du Berbère, ils avaient été du genre ce type est dingue, phrase prononcée par le chasseur de trésors tandis qu'elle essayait de minimiser l'affaire en lui ôtant sa charge émotionnelle, Coy est quelqu'un d'impulsif, c'est une tête brûlée, etc.

— Et vous Palermo, vous êtes un imbécile.

Le revolver, un lourd 357 Magnum au nez camard que Coy n'avait jamais vu jusque-là dans les mains de Tanger, avait aidé l'autre à digérer le mot sans trop de grimaces. Et notre accord ? avait-il demandé. Il faut que j'y réfléchisse, lui avait-elle répondu. En ce moment précis, je ne pourrais pas vous dire si c'est oui ou si c'est non. Alors Palermo, qui semblait avoir recouvré l'usage des F et des S, lui avait dit salope, qu'elles aillent se faire niquer elle et sa mère. Il avait employé exactement ces mots-là, salope, niquer, et cette fois il semblait vraiment furieux. Tu ne m'auras pas comme ça, chienne, avait-il craché depuis la balustrade, perdant visiblement son contrôle, silencieusement approuvé par son chauffeur. Ces propos, clamés à deux mètres d'un canon de

revolver avec six balles de la grosseur d'un gros gland dans le barillet, ne manquaient pas de courage, voire de dignité. Et Coy, tout abruti qu'il fût, le visage transformé en papier mâché, avait su apprécier cette attitude par simple réflexe de solidarité masculine. De toute manière je vous ferai parvenir ma réponse, avait-elle dit, toujours très correcte avec son sweater noir noué autour de la taille. Et elle donnait l'impression de n'avoir jamais fait de mal à une mouche, de ne pas tenir dans sa main cette redoutable pétoire. Il s'était souvenu de ce que lui avait dit Palermo : qu'elle était de celles qui ne lâchent jamais ce qu'elles ont mordu. Elle tenait ces quelque huit cents grammes de métal sans viser personne, le bras baissé, le canon vers la terre, d'un air presque écœuré ; et, curieusement, cela donnait plus de crédibilité à son geste que si elle avait pris des poses de films de gangsters. Je vous dirai s'il y a accord ou pas. Ayez l'obligeance de me laisser quelques jours. Et Palermo, qui continuait à ne pas y croire, qui n'y avait peut-être jamais cru, ou qui comprenait peut-être qu'elle se fichait de lui, était parti dans une bordée d'imprécations très baroques et très méditerranéennes, sans doute inscrites dans ses gènes maltais. La plus délicate était que son cinglé de matelot n'avait qu'à bien se tenir, il lui couperait la mâture et le gréement. Tout cela était resté à flotter dans l'air derrière Tanger, pendant que celle-ci se dirigeait vers la Renault après avoir mis une main sur l'épaule de Coy et obtenu un grognement en réponse à sa question sur son état de santé.

— Je suis lessivé, avait-il dit plus tard, quand Tanger lui avait posé une seconde fois la question, tandis qu'ils dévalaient la route en corniche.

Et alors, d'un coup, elle avait cessé d'être sérieuse pour éclater de rire. Un rire de gosse contenu et joyeux, presque heureux, qu'il avait entendu avec étonnement tout en

regardant de son œil sain son profil éclairé par la réverbération des phares.

— Tu es quelqu'un d'incroyable, avait-elle dit. Tu bousilles pratiquement tout, mais tu es quelqu'un d'incroyable… – Elle avait encore ri, et il y avait même de l'admiration dans son rire quand elle s'était tournée vers lui pour lui adresser un rapide regard de sympathie. – Parfois, j'ai même l'impression que j'aime te voir te battre.

Le reflet des phares mettait des lames d'acier dans ses yeux, mais cet acier brillait comme sous un rayon de soleil. Alors elle avait ôté sa main du changement de vitesse et l'avait posée sur le cou de Coy. Elle y avait passé le dos des doigts, les jointures, comme pour caresser le menton pas rasé, tuméfié par les coups de Palermo et du Berbère. Et Coy, épuisé, déconcerté, avait laissé aller sa nuque sur l'appui-tête. Il sentait une douce chaleur à l'endroit où elle maintenait sa main, et aussi en cet endroit où les sit-coms prétendent que se trouve le cœur. Et il aurait souri comme un enfant maladroit, si sa bouche enflée le lui avait permis.

Libéré de la dernière amarre, le *Carpanta* s'écarta lentement de la jetée. Puis le pont vibra doucement tandis que le voilier restait immobile dans les reflets de la lumière sur l'eau, et le volume du moteur augmenta quand le Pilote, à la barre, mit en avant lentement. Les réverbères du port défilaient maintenant en douceur, pour rester derrière à mesure que le bateau prenait de la vitesse, l'étrave pointée vers le large, avec les lumières de La Ligne, la raffinerie de San Roque, la ville d'Algésiras balisant au loin le contour de la baie. Coy acheva de lover l'aussière à l'avant en assurant fermement la ganse et se dirigea ensuite vers le cockpit central en se retenant aux haubans quand le bateau, ayant quitté la protection du port, se mit à tanguer dans la petite houle. Les lumières de Gibraltar éclairaient encore le voilier,

dessinant la silhouette du Pilote à la barre à roue ; le bas de son visage était teinté de rouge par la lueur de l'habitacle où l'aiguille du compas s'orientait peu à peu au sud.

Coy aspirait avec délice la brise qui annonçait l'imminence de la pleine mer. Depuis le premier jour où il avait foulé le pont d'un bateau, le moment du départ lui produisait toujours une singulière sensation de calme, très proche du bonheur. La terre restait derrière, et tout ce dont il pouvait avoir besoin était avec lui à bord, circonscrit dans les limites étroites du bateau. Sur mer, pensait-il, les hommes emportent leur maison avec eux, comme le sac à dos de l'explorateur ou la coquille qui se déplace avec l'escargot. Il suffisait de quelques litres de carburant et d'huile, de voiles et d'un bon vent pour que tout ce que contient la terre ferme devienne superflu, négligeable. Voix, bruits, gens, odeurs, tyrannie de l'horloge cessaient d'avoir un sens. Faire route jusqu'à ce qu'on sente la côte très loin derrière le bateau, c'était déjà une fin en soi. Face à l'omniprésence menaçante de la mer, douleurs, regrets, liens sentimentaux, haines et espoirs se diluaient dans le sillage, se rapetissaient et devenaient très lointains, parce que la mer rend les êtres humains égoïstes et tournés vers eux-mêmes. Il y avait des choses intolérables à terre, des pensées, des absences, des angoisses, que l'on ne pouvait supporter que sur le pont d'un bateau. Il n'avait jamais existé d'analgésique plus puissant ; et Coy avait vu survivre à bord de bateaux des hommes qui, ailleurs, auraient perdu pour toujours la raison et la paix. Cap, vent, houle, position, allure, cap à maintenir : là seulement ces mots signifiaient quelque chose. Parce que, de toute évidence, la vraie liberté, la seule possible, la véritable paix de Dieu, commençait à cinq milles de la côte la plus proche.

— Tout va bien, Pilote ?

— Tout va bien. Dans une demi-heure nous doublerons la pointe Europa.

Immobile sur le pont arrière, Tanger observait les lumières qui s'éloignaient. Elle avait enfilé son sweater et se tenait à un hauban, à côté du pavillon qui ondoyait légèrement dans la brise. Elle regardait en haut, vers le sommet de la masse obscure du Rocher, comme si elle ne pouvait laisser derrière elle des choses qui la préoccupaient ou que, peut-être, elle aurait voulu emporter avec elle. Le *Carpanta* pointait maintenant son étrave droit au sud et laissait sur bâbord les guirlandes lumineuses du port principal, les bateaux à quai, la ligne noire des brise-lames et les éclats blancs, un toutes les deux secondes, du feu de la jetée sud.

Le Pilote manœuvra pour éviter un gros cargo au mouillage puis augmenta le régime du moteur à mille cinq cents tours. Sur le tableau de bord, l'aiguille du loch électronique indiquait une vitesse de cinq nœuds, et le tangage devint plus fort. Coy descendit dans la cabine pour allumer la VHF et la mit en double veille sur les canaux 9 et 16 : puis il rejoignit Tanger sur le pont arrière. Le feu de poupe rendait phosphorescent le sillage rectiligne que le bateau laissait dans l'eau.

— Palermo a raison, dit Coy.

— Ne m'ennuie pas.

Elle n'ajouta rien. Elle continuait d'observer l'énorme roche noire qui ressemblait à un nuage suspendu sur la ville.

— Il peut nous écraser, s'il le veut, poursuivit Coy. Et c'est vrai qu'il a les moyens nécessaires pour localiser le *Dei Gloria.* Sa proposition…

— Ecoute… – Elle s'était finalement retournée pour le regarder et elle se profilait sur la clarté qu'ils laissaient par bâbord, sous la lisse du voilier. – J'ai fait tout le travail. Quand arriveras-tu à t'enfoncer ça dans le crâne ? Ce navire est à moi.

— À nous. Ce navire est à nous. À toi et à moi. Et – il indiqua le Pilote – aussi à lui, désormais.

— D’accord, dit-elle au bout d’un instant. Et il doit s’occuper de ses affaires et toi des tiennes… Mais Palermo n’est pas votre affaire.

— Si nous avons des problèmes, Palermo sera notre affaire à tous.

— C’est toi, et toi seul, qui a failli nous causer des problèmes. Toi et tes impulsions viriles. – Maintenant elle riait sans joie, et Coy ne put voir son expression. – On dirait que tu n’es content que quand on te casse la figure.

Et allez donc, pensa-t-il. LCE : Loi des Compensations Évidentes. La carotte et le bâton. Maintenant tu ne me passes plus la main sur le cou, et tu ne souris plus, ma mignonne. Pas en ce moment. Pas quand tu retrouves ton sang-froid et que tu découvres que mes gaffes dérangent tes plans.

— Je vois… se borna-t-il à dire. Tu continues à croire que tu peux mener tout le monde à ta guise, hein ?

— Je continue à croire que je sais parfaitement ce que je fais.

Elle gardait les yeux fixés sur un point du rocher obscur. Coy regarda à son tour. Sous la corniche, une minuscule lueur bleue semblait s’élever. Un peu plus haut, il y avait un scintillement rouge, comme celui d’un foyer. Comme j’aimerais, pensa-t-il, que le Berbère ait dérapé dans le vide et qu’ils soient tous les deux là-haut en train de griller comme des saucisses.

— Et ce pistolet ?… – La rancœur qui l’envahit, du seul fait de prononcer ce mot, lui hérissa le poil. – Tu ne peux pas le trimballer comme ça partout.

— Tu vois bien que je le peux.

Tourné vers le sillage lumineux du *Carpanta,* Coy frotta son œil douloureux en cherchant une réponse appropriée. À la première occasion qui se présentera, décida-t-il, cet

ustensile passera par-dessus bord. Plouf ! Il n’aimait pas les pistolets, ni les fusils, ni les armes en général. Il n’aimait pas non plus les couteaux, même s’il portait encore le Wichard inutile du Pilote dans la poche de derrière de son jean. Celui qui se balade avec ce genre d’accessoires, pensait-il, le fait avec l’intention non équivoque de trouer, planter ou couper. Ce qui veut dire qu’il a très peur ou qu’il est très en colère.

— Les armes, conclut-il à voix haute, ça crée toujours des problèmes.

— Ça t’en sort aussi, quand tu te comportes comme un idiot.

Il se retourna à demi. Vexé.

— Écoute. Tu m’as dit que tu aimais me voir me battre.

— Moi, j’ai dit ça ?

Maintenant la clarté de la ville lointaine et celle du feu de poupe sur le sillage découvraient un coin de son sourire entre les mèches lumineuses des cheveux ébouriffés. Coy sentit qu’à sa rancœur venaient se mêler beaucoup d’autres choses.

– Rassure-toi. – Elle éclata de rire. – Je n’ai pas l’intention de me servir de ce pistolet contre toi.

Le phare méridional était déjà visible par le travers de bâbord : cinq secondes de lumière et cinq secondes d’obscurité. La mer plus formée au large faisait tanguer plus fortement le *Carpanta,* et, en haut du mât, faiblement dessinées par le feu de route, l’ailette et la girouette de l’anémomètre tournaient languissamment, au gré des oscillations du bateau et des pannes de vent. Coy calcula d’instinct la distance de la terre, puis lança un coup d’œil par le travers de tribord, où un cargo qui s’était approché, arrivant de l’est, venait de stopper. Une main sur la barre – une roue classique en bois avec six poignées, qui faisait

presque un mètre de diamètre, située dans le cockpit et abritée par un cagnard et une capote –, le Pilote modifiait peu à peu son cap pour se diriger vers l’est, tout en gardant un œil sur la lumière du phare. Sans avoir besoin de consulter le répétiteur du GPS allumé sur le tableau à côté du pilote automatique, du loch et du sondeur, Coy supposa qu’ils se trouvaient par 36° 6' nord et 5° 20' ouest. Il avait trop souvent tracé des routes vers ou à partir de ce phare sur les cartes marines – quatre de l’Amirauté britannique et deux espagnoles – pour oublier la latitude et la longitude de la pointe Europa.

— Qu’est-ce que tu en penses ? demanda-t-il au Pilote. Le Pilote ne se retourna pas pour la regarder. Elle était toujours immobile à l’arrière, se tenant aux haubans et continuant à contempler le rocher noir qu’ils laissaient dans leur sillage. Le Pilote resta un moment sans répondre. Coy ne sut pas s’il réfléchissait à sa question ou s’il retardait volontairement la réponse.

— Je suppose, dit enfin le Pilote, que tu sais ce que tu fais.

Coy fit une grimace dans l’ombre.

— Je ne parlais pas de moi, Pilote. Je te parlais d’elle.

— C’est le genre de femme qui ferait mieux de rester à terre.

Coy fut sur le point d’énoncer l’évidence : elle n’était pas restée à terre. Il aurait aussi pu ajouter : c’est le genre de femme dont tous les marins parlent ou que tous les marins inventent devant leurs camarades, au carré, ou sur les gaillards d’avant de jadis. Celle qu’ils ont tous connue, ou que nous avons connue, dans tel ou tel port. Il était sur le point de le dire, mais il ne le dit pas. Au lieu de cela, il contempla le ciel noir au-dessus du balancement du mât. La plupart des étoiles devaient être visibles, mais le rayonnement de la côte proche les voilait.

— Il peut y avoir des problèmes, Pilote.

L’autre ne répondit pas. Il continuait à corriger le cap, quart par quart, pour prendre du large par rapport à la pointe de la côte. Puis, au bout d’un moment, il pencha un peu la tête, comme pour vérifier le sondeur.

— En mer, il y a toujours des problèmes.

— Cette fois, ce ne sera pas seulement à cause de la mer.

Le silence du Pilote trahit son inquiétude.

— Il y a un risque de perdre le bateau ? Coy le rassura :

— Je ne crois pas que les choses aillent si loin. Je parlais de problèmes en général.

Le Pilote parut réfléchir puis se décida :

— Tu m’as dit qu’il pouvait y avoir un peu d’argent. Ça tomberait bien… Le travail se fait rare.

— Nous allons à la recherche d’un trésor.

La révélation ne troubla pas le Pilote. Il continuait à surveiller attentivement la barre et la lumière du phare.

— Un trésor, répéta-t-il d’une voix neutre.

— Tu as bien entendu. Des émeraudes anciennes. Elles valent un paquet.

L’autre acquiesça, laissant entendre que toutes les émeraudes anciennes valent un paquet mais que ce n’était pas à ça qu’il pensait. Puis il lâcha la barre le temps nécessaire pour prendre la gourde de vin qui était accrochée à l’habitacle, renverser la tête et boire une longue gorgée.

Il reprit les poignées après s’être essuyé la bouche du revers d’une main tandis que, de l’autre, il tendait la gourde à Coy.

— Fais-moi penser un jour, dit-il, à te raconter les histoires de trésor que j’ai entendues dans ma vie.

Coy buvait comme le Pilote, la gourde levée en l’air, en s’arrangeant pour que le balancement du bateau ne fasse

pas couler le vin sur lui. Il reconnaissait le goût. C'était un clairet parfumé et frais de la région de Carthagène.

— Cette histoire-là n'a absolument rien d'invraisemblable, répondit-il après une dernière goulée. Et je crois que nous pourrons localiser le lieu du naufrage.

— Un naufrage qui date de quand ?

— Ça remonte à deux cent cinquante ans. – Il reboucha la gourde et la remit à sa place. – Dans la baie de Mazarrón. Pas très profond.

Le Pilote hochait la tête, sceptique.

— L'épave a dû se désintégrer. Des générations de pêcheurs ont sans doute croché dans les débris avec leurs filets, le sable a dû couvrir le reste... Ce qu'il y avait à remonter a déjà été remonté ou s'est perdu.

— Tu es un homme de peu de foi, Pilote. Comme tes collègues du lac de Tibériade. Jusqu'à ce que l'autre se mette à marcher sur les eaux, ils ne l'ont pas pris au sérieux.

— Je ne t'imagine pas marchant sur les eaux.

— Non. Je suppose que non. Et elle non plus je ne l'imagine pas.

Ils se retournèrent tous les deux pour l'observer, toujours immobile sur le pont arrière, se découpant dans la clarté venant de terre. Le Pilote avait tiré une cigarette de son blouson pour la glisser entre ses lèvres, sans l'allumer.

— Et puis, dit-il sans que cela semble avoir un rapport avec le reste, et puis je me fais vieux.

Ou peut-être que si, pensa Coy, peut-être que ça avait un rapport. Le Pilote et le *Carpanta* se faisaient vieux de la même manière que cette goélette qui se morfondait dans le port de Barcelone ou, au Cimetière des bateaux sans nom, les carcasses des cargos démantelés qui rouillaient sous la pluie et le soleil, rongées par le sel, léchées par l'eau et le

sable sale de la plage. De la même manière que Coy s'était morfondu en errant dans le port, après avoir été jeté sur la terre ferme par un rocher non signalé sur les cartes dans l'océan Indien ; malgré ce que le Pilote lui-même lui avait dit vingt-huit ans auparavant – mais peut-être n'était-il plus le même aujourd'hui : que les hommes et les bateaux devraient rester pour toujours en haute mer, et y sombrer dignement.

— Je ne sais pas, avoua-t-il avec sincérité. La vérité est que je ne sais pas. Peut-être qu'on se retrouvera à la fin le bec dans l'eau. Toi et moi. Et même elle.

L'autre approuva lentement de la tête, comme si cette conclusion lui paraissait la plus logique. Puis il tira son briquet de sa poche, actionna la molette avec sa paume ouverte, souffla sur la mèche et l'approcha de l'extrémité de la cigarette qu'il avait à la bouche.

— Mais il ne s'agit pas d'argent, hein ?… murmura-t-il. Ce n'est pas pour ça que tu es ici.

Coy sentait l'odeur du tabac mélangé à la fumée acre de la mèche que la brise, qui commençait à fraîchir derrière la pointe Europa, emportait rapidement vers l'ouest.

— Elle a besoin de… – Il se tut brusquement, en se sentant ridicule. – Bon. Le mot « aide » n'est sans doute pas le bon.

Le Pilote aspira une longue bouffée.

— Et si c'était toi qui avais besoin d'elle ?

Sur le tableau de bord, l'aiguille du compas indiquait 70°. Le Pilote poussa la touche correspondante sur le répétiteur du pilote automatique, en lui transférant la route.

— J'ai connu des femmes comme ça… ajouta-t-il. Hum ! J'en ai connu quelques-unes.

— Une femme comme ça… Qu'est-ce que cela veut dire, comme ça ?… Tu ne sais rien d'elle, Pilote. Moi-même, il y a beaucoup de choses que je ne sais pas.

L’autre ne répondit pas. Il avait lâché la barre et vérifiait le comportement du pilote automatique. Sous leurs pieds, ils entendaient le bruit du système de transmission qui corrigeait le cap degré par degré dans la houle.

— Elle est mauvaise, Pilote. Vraiment mauvaise.

Le patron du *Carpanta* haussa les épaules et s’assit sur le banc de teck pour fumer à l’abri de la brise qui continuait de fraîchir à l’avant. Il s’était tourné vers la forme immobile à l’arrière.

— Ça n’empêche pas qu’elle a froid, avec juste ce jersey.

— Elle se couvrira.

Le Pilote resta un moment à fumer en silence. Coy était toujours debout contre l’habitacle, les jambes un peu écartées et les mains dans les poches. La rosée de la nuit commençait à mouiller le pont, s’infiltrait par les coutures défaites du dos de sa vareuse dont il avait remonté le col et les revers. Malgré tout, il prenait plaisir au balancement familier du voilier, et il regrettait seulement qu’ils soient obligés de naviguer vent debout, ce qui les empêchait de hisser les voiles. Cela aurait atténué le balancement et éliminé le ronronnement désagréable du moteur.

— Il n’y a pas de femmes mauvaises, dit soudain le Pilote. De même qu’il n’y a pas de mauvais bateaux… Ce sont les hommes embarqués à bord qui les rendent mauvais, d’une manière ou d’une autre.

Coy ne dit rien, et le Pilote resta muet un moment. Un feu vert glissait rapidement entre eux et la terre, en s’approchant par le travers de bâbord. Quand il passa devant l’éclat du phare, Coy reconnut la silhouette longue et basse d’une vedette turbo H J de surveillance des douanes espagnoles. Basée à Algésiras, en patrouille de routine à la chasse au hachisch du Maroc et aux contrebandiers du Rocher.

— Qu’est-ce que tu cherches, chez elle ?

— Je veux compter ses taches de rousseur, Pilote. Tu as vu ?… Elle en a des milliers, et je veux les compter toutes, une à une, en les parcourant du doigt comme s’il s’agissait d’une carte marine. Je veux tracer sur elle des routes de bout en bout, jeter l’ancre dans ses anses, brasser sa peau… Tu comprends ?

— Je comprends surtout que tu veux coucher avec elle. De la vedette des douanes jaillit un rai de lumière qui chercha le nom du *Carpanta* et l’immatriculation inscrite sur les flancs. De l’arrière, Tanger demanda ce que c’était, et Coy le lui dit.

— Des emmerdeurs, murmura le Pilote en se faisant une visière de la main pour ne pas être tout à fait aveuglé.

Son langage restait toujours correct, et Coy l’avait rarement entendu prononcer un gros mot. Il avait la vieille éducation des gens humbles et honnêtes ; mais il ne supportait pas les douaniers. Il avait trop longtemps joué avec eux au chat et à la souris, depuis l’époque lointaine où il ramait sur sa petite barque à voile latine, la *Santa Lucía ,* pour boucler ses fins de mois en repêchant des caisses de tabac blond que lui lançaient les cargos de passage auxquels, caché aux abords de l’île d’Escombreras, il faisait des signaux avec une lanterne. Une part pour lui, une autre pour les gardes civils du quai, la plus importante pour ceux qui l’employaient et ne couraient jamais de risques. Le tabac aurait pu rendre le Pilote riche s’il avait travaillé pour son propre compte ; mais il s’était toujours contenté de pouvoir offrir une robe neuve à sa femme pour le jour des Rameaux ou la tirer de sa cuisine pour l’inviter à manger du poisson grillé dans les bistrots du port. Et parfois, quand les amis insistaient beaucoup, que son sang battait trop fort et que les démons qui l’assiégeaient étaient trop nombreux pour qu’il les jette tous dehors, il arrivait à dépenser le gain d’une

nuit entière de risque passée à trimer dans une mer de cauchemar, en quelques heures de musique, de verres, de cuisses mercenaires et complaisantes, dans les bars mal famés de Molinete.

— Ce n’est pas ça, Pilote. – Coy continuait à regarder Tanger à l’arrière, éclairée maintenant par le projecteur des douaniers. – Je veux dire, ce n’est pas seulement ça.

— Bien sûr que si. Et tant que tu n’auras pas couché avec elle, tu n’auras pas la dunette claire. À supposer que tu l’aies jamais eue.

— Cette fille en a dans le pantalon. Je te jure.

— Elles en ont toutes. Je sais de quoi je parle. Quand j’ai un problème de santé, c’est ma femme qui m’emmène à la consultation : Assieds-toi là, Pedro, le docteur va venir… Tu la connais. Et elle, elle pourrait être en train de crever qu’elle ne piperait pas mot.

— Ce n’est pas seulement ça. J’ai vu une vieille photo, tu sais… Et une coupe en argent bosselée. Et aussi un chien qui me léchait la main et qui est mort maintenant.

Le Pilote ôta son mégot de sa bouche et fit claquer sa langue.

— Ici, tout ce qui ne peut être noté sur un livre de bord est de trop… dit-il. Le reste, il faut le laisser à terre. Sinon, c’est comme ça que les bateaux et les hommes se perdent.

La vedette des douanes, son inspection terminée, changeait de route. Au feu vert de côté succéda le feu blanc de poupe, puis le feu rouge quand elle vira et montra son flanc de bâbord, avant que tout s’éteigne pour qu’elle puisse poursuivre plus discrètement la chasse nocturne. Quelques instants plus tard, elle n’était plus qu’une ombre filant vers l’ouest, en direction de la pointe Carnero.

Le bateau fit une embardée, et Tanger apparut dans le cockpit. Elle se déplaçait avec une gaucherie de néophyte

dans le balancement de la houle, en essayant de se cramponner prudemment avant chaque pas pour garder l’équilibre. En arrivant près d’eux, elle posa sa main sur l’épaule de Coy, et celui-ci se demanda si elle avait le mal de mer. Cette idée perverse l’amusa beaucoup.

— J’ai froid, dit-elle.

— Il y a une veste en bas, proposa le Pilote. Vous pouvez la mettre.

— Merci.

Ils la virent disparaître par le capot. Le Pilote continua de fumer un moment. Il regardait Coy sans dire un mot, puis il finit par parler comme s’il renouait le fil d’une conversation interrompue :

— Tu as toujours lu trop de livres… Ça ne pouvait rien donner de bon.

X. La côte des corsaires

On met sa vie à trois ou quatre doigts de la mort, c’est-à-dire l’épaisseur de la coque du navire.

Garciá de Palacios,

Instruction nautique

Le vent d’est tourna au vent de terre avant le lever du jour, mais il recommença à souffler de face quand le soleil fut un peu haut sur l’horizon. Il n’était pas très fort, dix à douze nœuds, mais cela fut suffisant pour transformer la houle en lames courtes, hachées et pénibles de la Méditerranée. C’est de cette manière que le *Carpanta,* poussé par son moteur entre des petits embruns qui laissaient parfois des traces de sel sur les cagnards du cockpit, passa au sud de Málaga, gagna le parallèle 36° 30' et, là, mit le cap droit sur l’est.

Au début, Tanger n’avait pas montré de signes de mal de mer. Coy l’avait observée dans l’obscurité, assise et immobile sur un des sièges en bois fixés au balcon arrière, engoncée dans la veste de marin du Pilote dont le col relevé cachait à demi son visage. Puis, passé minuit, alors que la houle forcissait, il était allé lui porter un gilet de sauvetage gonflable et un harnais de sécurité, dont il avait frappé le mousqueton à l’étai. Il lui avait demandé comment elle se sentait, elle avait répondu très bien merci, et il avait souri dans son for intérieur en se rappelant la boîte de Nautamine qu’il avait vue, quand il était descendu chercher les gilets et les harnais, ouverte sur la couchette que le Pilote lui avait assignée dans une des deux cabines de l’arrière. De toute façon, rester assise là, la brise marine fouettant sa figure, serait moins pénible pour elle. Même ainsi, avait-il dit, même si tu te sens très bien, si j’étais toi je m’assiérais de l’autre

côté, sur bâbord, à l'écart de l'échappement des gaz du moteur qui est juste au-dessous de toi. Tanger avait répondu qu'elle était parfaitement bien là où elle était. Il avait haussé les épaules, était retourné dans le cockpit, et Tanger avait attendu dix minutes avant de changer de place.

À quatre heures du matin, le Pilote avait pris le quart, et Coy était descendu se reposer. Il s'était allongé dans son étroite cabine de l'arrière où il y avait tout juste assez de place pour une couchette et un placard. Il était tout habillé sur un sac de couchage, et quelques minutes plus tard il dormait, bercé par la houle : un sommeil profond, dépourvu de rêves, où erraient des ombres confuses qui ressemblaient à des bateaux, plongées dans une fantomatique pénombre verte. À son réveil, un rayon de soleil entrait par le hublot, montant et descendant avec le roulis. Il était resté assis sur la couchette en se frottant le cou et l'œil tuméfié ; sous la paume de sa main, sa barbe était rugueuse. Tu ferais mieux de te raser un bon coup, avait-il pensé. Il était donc allé, par l'étroit couloir, dans le cabinet de toilette, ce qui lui avait permis de jeter un coup d'œil au passage dans l'autre cabine, dont la porte et le hublot étaient ouverts pour faire courant d'air. Tanger dormait à plat ventre sur sa couchette, sans avoir ôté le gilet de sauvetage et le harnais. On ne voyait pas son visage, masqué par les cheveux blonds en désordre. Appuyé à l'encadrement de la porte, Coy avait écouté sa respiration, interrompue de temps en temps par un soubresaut et un léger gémissement. Puis il était allé se raser. L'œil enflé allait mieux, et la mâchoire ne lui faisait mal que quand il bâillait. Il se dit qu'après tout il ne s'était pas si mal tiré que ça de la rencontre à Old Willis. Réconforté par ce constat, il brancha la pompe à eau pour se laver un peu, réchauffa le café dans le microondes et, faisant en sorte de ne rien renverser malgré le balancement, il en but un et en monta un autre au Pilote. En sortant la tête par le capot, il vit que celui-ci était assis dans le cockpit, un bonnet de

laine sur la tête, une barbe grise naissante sur le visage bronzé. On devinait la côte andalouse dans la brume de chaleur, à deux milles par le travers de bâbord.

— Tu étais à peine descendu dormir qu'elle a vomi pardessus bord, l'informa le Pilote en prenant une moque brûlante. Elle a rendu tripes et boyaux.

La garce orgueilleuse, pensa Coy. Il regrettait d'avoir manqué le spectacle : la reine des mers et des naufrages, avec toute son assurance et sa supériorité, cramponnée à la filière et larguant tout. Merveilleux.

— Je ne peux pas le croire.

Mais il était évident qu'il le croyait. Le Pilote l'observait, pensif.

— Il semble qu'elle attendait seulement que tu quittes les lieux…

— Pour ça, n'en doute pas.

— Mais elle ne s'est pas plainte une seule fois. Quand je suis allé lui demander si elle avait besoin de quelque chose, elle m'a envoyé au diable. Ensuite, soulagée, elle est descendue se coucher comme une somnambule. – Le Pilote avala quelques gorgées de café et claqua la langue, comme chaque fois qu'il parvenait à une conclusion. – Je ne sais pas pourquoi tu souris, dit-il. Cette fille a de la classe.

— Trop, Pilote. – Coy laissa échapper un rire amer d'entre ses dents serrées. – Trop de classe.

— Et même, je l'ai vue se lever et tâtonner pour se mettre sous le vent avant de tout larguer… Elle ne s'est pas précipitée, non, elle y est allée lentement, sans perdre ses bonnes manières. Et ensuite, en passant près de moi, j'ai vu sa figure à la lueur du carré : elle était blanche, mais elle a trouvé le moyen de me dire bonne nuit.

Ayant dit cela, le Pilote resta un instant silencieux.

— Tu es sûr qu’elle sait ce qu’elle fait ?

Il tendait à Coy la moque encore à moitié pleine. Celui-ci but une gorgée avant de la lui rendre.

— Je ne suis sûr que de toi.

L’autre se gratta sous son bonnet et prit son temps pour approuver. Il plissait les yeux pour contempler la ligne diffuse de la terre, une tache allongée et brune qu’il était difficile de discerner avec précision dans la brume, au nord.

Ils croisèrent peu de bateaux à voiles. La saison touristique sur la Costa del Sol n’avait pas encore commencé, et les seuls plaisanciers qu’ils aperçurent furent un sloop français, et plus tard un ketch hollandais qui faisait route vers le Détroit. Dans l’après-midi, à la hauteur de Motril, une goélette à coque noire passa dans le sens contraire, à une demi-encablure, le pavillon anglais à l’extrémité de la corne de la brigantine. Pour le reste, ils ne virent que des bateaux de pêche en plein travail qui obligèrent le *Carpanta* à manœuvrer fréquemment. Le règlement pour prévenir les abordages fait obligation à toute embarcation de se maintenir à distance d’un bateau de pêche en train de chaluter : aussi, pendant ses quarts – le Pilote le relevait toutes les quatre heures –, Coy dut-il débrancher le pilote automatique et reprendre la barre pour éviter les pêcheurs à la palangre et à la traîne. Il le fit à contrecœur, car il n’avait pas de sympathie pour les pêcheurs ; il devait cela aux heures d’incertitude passées sur le pont de cargos sur lesquels il avait navigué, quand, la nuit, leurs feux pointillaient l’horizon, qu’ils saturaient les écrans radar, et que les parages étaient perturbés par la pluie ou la brume. Et puis il les trouvait désagréables et égoïstes, prêts à dévaster sans scrupules tout coin de mer à leur portée. Aigris par une existence de dangers et de sacrifices, ils vivaient au jour le jour en exterminant espèce

après espèce sans se soucier d'un avenir qui, pour eux, n'allait pas plus loin que le gain de leur campagne. Entre tous, les plus impitoyables étaient les Japonais : avec la complicité de commerçants espagnols et grâce à la passivité suspecte de l'administration de la pêche et de la marine, ils étaient en voie de faire disparaître le thon rouge de la Méditerranée avec des sonars ultramodernes et des petits avions. De toute manière, les pêcheurs n'étaient pas les seuls coupables. Dans ces mêmes eaux, Coy avait vu des rorquals asphyxiés pour avoir avalé des sacs en plastique à la dérive, et des troupes entières de dauphins rendus fous par la pollution qui venaient se suicider sur les plages, devant des enfants et des sauveteurs bénévoles qui pleuraient d'impuissance en les repoussant à la mer où ils ne voulaient pas retourner.

Ce fut un long jour de manœuvres entre des bateaux de pêche au comportement imprévisible, qui pouvaient aussi bien naviguer tout droit à plein régime que virer à bâbord ou à tribord pour larguer ou remonter leurs filets. Coy gouvernait entre eux en modifiant son cap avec une patience professionnelle, tout en pensant qu'à bord d'un cargo, en haute mer ou près des côtes de pays qui surveillent mal leur espace maritime, les marins se comportent avec moins d'égards. En théorie, les voiliers et les bateaux de pêche ont la priorité ; mais dans la pratique, mieux vaut se tenir loin d'un cargo lancé à plein régime, avec un équipage réduit pour raison d'économies de l'armateur, un pavillon de complaisance, des matelots indiens, philippins ou ukrainiens commandés par des officiers de fortune, une route la plus droite possible pour économiser temps et combustible, et parfois, la nuit, une surveillance minimale sur le pont : les machines laissées à elles-mêmes et un officier somnolent faisant totalement confiance aux appareils de bord. Et si de jour il est peu fréquent de toucher aux machines ou à la barre pour

modifier la vitesse ou le cap, de nuit un bateau devient une menace mortelle pour toute petite embarcation croisée sur sa route, qu'elle ait ou non la priorité réglementaire. À vingt nœuds, ce qui équivaut à vingt milles parcourus en une heure, un cargo caché derrière l'horizon peut vous arriver dessus en dix minutes. Une fois, sur le trajet de Dakar à Ténériffe, le cargo sur lequel Coy était embarqué comme premier lieutenant avait abordé un bateau de pêche. Il était 4 h 5 du matin ; il venait de terminer son quart sur le pont du *Hawaiian Pilot,* un grumier de 7000 tonnes et, au moment de gravir l'échelle pour gagner sa cabine, il avait entendu un bruit étouffé sur le flanc de tribord, comme un froissement sur toute la longueur. Il s'était penché par-dessus la lisse juste à temps pour voir une ombre noire qui oscillait dans le remous du bateau, et une faible lumière, semblable à celle d'une ampoule de quelques volts, qui dansait follement puis s'était éteinte d'un coup. Il était revenu en hâte sur le pont, où le second était en train de vérifier tranquillement le cap du gyrocompas sur le répétiteur du compas maître. Je crois que nous venons d'aborder un pêcheur, lui avait annoncé Coy. Et le second, un hindou flegmatique du nom de Gujrat, était resté à le contempler sans dire mot. Pendant ton quart ou pendant le mien ? avait-il enfin demandé. Coy avait dit qu'à 4 h 5 du matin il avait entendu un bruit et vu un feu s'éteindre. Le second l'avait regardé un moment d'un air pensif, avant d'aller sur l'aileron de la passerelle pour jeter un bref coup d'œil à l'arrière, puis il avait vérifié le radar, où les échos des ondes ne signalaient rien de particulier. Pendant mon quart, il ne s'est rien passé, avait-il conclu en retournant s'occuper du gyrocompas. Plus tard, quand le second avait porté les doutes de Coy à la connaissance du capitaine – un Anglais arrogant qui séparait, sur les listes d'équipage, les sujets de sa Majesté des étrangers, y compris pour les officiers –, celui-ci avait été d'accord pour ne pas faire mention de l'incident

sur le livre de bord. Nous sommes dans les eaux internationales, avait-il dit. Pourquoi se compliquer la vie ?

À dix heures du soir, ils atteignirent les 3° de longitude à l'ouest de Greenwich. À part de brèves apparitions sur le pont, toujours avec son air de somnambule, Tanger avait passé presque toute la journée enfermée dans sa cabine, et à plusieurs reprises en passant par là Coy l'avait trouvée endormie et avait pu constater que la boîte de Nautamine se vidait à toute allure. Le reste du temps, quand elle était réveillée, elle retournait s'asseoir à l'arrière, calme et silencieuse, face à la ligne de la côte qui défilait lentement sur bâbord. Elle avait à peine goûté à la nourriture que préparait le Pilote. Puis, celui-ci lui ayant fait remarquer qu'elle se sentirait mieux avec quelque chose dans le ventre, elle avait mangé un peu plus au dîner. Elle s'était recouchée tôt, à peine la nuit tombée, et les deux hommes étaient restés seuls dans le cockpit en regardant les étoiles apparaître. Le vent souffla toute la nuit de face, ce qui les obligea à naviguer au moteur. Cela les décida à entrer dans le port d'Almerimar à six heures du matin pour refaire le plein de carburant, se reposer et s'approvisionner.

Ils appareillèrent à deux heures de l'après-midi, par vent favorable : un sud-sud-est plutôt frais qui, à peine passé la balise de la pointe Entinas, leur permit enfin d'arrêter le moteur et d'envoyer d'abord la grand-voile, puis le génois tribord amures, avec une aire-de-vent leur donnant une vitesse raisonnable. La houle avait faibli et Tanger allait beaucoup mieux. À Almerimar, une fois amarrés à couple d'un vieux bateau de pêche de la Baltique aménagé par des écologistes pour suivre les cétacés dans la mer d'Alborán, elle avait aidé le Pilote à laver le pont à grande eau. Elle semblait bien s'entendre avec lui, et il la traitait avec un mélange d'intérêt et de respect. Après avoir déjeuné au Club nautique, ils avaient pris un café dans un bar de pêcheurs,

et là, Tanger leur avait expliqué les ennuis que le *Dei Gloria* avait subis sur sa route, qui était la même, disait-elle, que celle qu'ils suivaient. Le Pilote s'intéressait aux caractéristiques nautiques du brigantin, et elle répondait à toutes ses questions avec l'assurance de quelqu'un qui a étudié la question dans ses moindres détails. Une fille maligne, avait commenté le Pilote en aparté, tandis qu'ils revenaient au voilier chargés de sacs de nourriture et de bouteilles d'eau. Coy, qui la regardait marcher devant eux sur le quai, tee-shirt, jean et chaussures de sport, taille souple et cheveux agités par la brise, un sac de supermarché dans chaque main, s'était déclaré d'accord. Peut-être trop maligne, avait-il été sur le point d'ajouter. Mais il ne l'avait pas dit.

Elle n'eut plus le mal de mer. Le soleil commençait à décliner sur l'horizon, derrière eux, et le *Carpanta* naviguait avec toute sa toile, à quatre nœuds au loch, face au golfe d'Adra, le vent soufflant maintenant du sud, par le travers. Coy, dont l'œil tuméfié avait considérablement désenflé, surveillait l'avant ; et, dans le cockpit, le Pilote, d'une main experte dans la réparation des cordages et des voiles, recousait la vareuse déchirée au cours de l'incident d'Old Willis, sans être gêné le moins du monde par le roulis. Tanger apparut dans le capot et demanda la position à Coy qui la lui donna. Au bout d'un moment, elle vint s'asseoir entre eux, une carte marine dans les mains. Quand elle la déplia à l'abri des cagnards, Coy vit que c'était la 774 de l'Amirauté britannique : de Motril à Carthagène, comprenant l'île d'Alborán. Pour les longues distances, les cartes anglaises, à plus petite échelle, étaient d'un usage plus commode que les espagnoles : elles avaient toutes le même format et étaient très maniables.

— C'est dans ces parages et plus ou moins à cette heure-ci que les voiles du corsaire ont été aperçues du *Dei Gloria,* expliqua Tanger. Il naviguait dans son sillage en réduisant

peu à peu la distance. Il pouvait s'agir d'un bateau quelconque, mais le capitaine Elezcano était un homme méfiant, et il a trouvé suspect que le corsaire commence à se rapprocher après qu'ils eurent laissé derrière eux Almería, alors qu'ils avaient en face d'eux une longue côte dépourvue de refuges pour le brigantin… C'est pourquoi il a donné l'ordre de mettre plus de toile et de rester vigilant.

Elle indiquait la position approximative sur la carte, huit à dix milles au sud-ouest du cap de Gâta. Coy put imaginer la scène sans effort : les hommes scrutant la mer à l'arrière du pont incliné, le capitaine sur la dunette étudiant son poursuivant à la longue-vue, les visages soucieux des pères Escobar et Tolosa, le coffre aux émeraudes sous clef dans le carré des officiers. Et soudain le cri, l'ordre de pousser l'allure qui envoie les matelots grimper aux enfléchures pour déployer plus de toile ; les focs faseyant sur le beaupré avant de se tendre avec le vent, le bateau gîtant davantage sous l'effet de l'augmentation de la voilure en haut. Le sillage d'écume rectiligne sur la mer bleue ; et derrière lui, vers l'horizon, les voiles blanches du *Chergui,* commençant ouvertement la chasse.

— C'était juste avant la tombée de la nuit, poursuivit Tanger, après avoir jeté un coup d'œil au soleil qui descendait à l'arrière du *Carpanta. À* peu près comme maintenant. Et le vent soufflait du sud, avant de passer au sud-ouest.

— C'est ce qui est en train de nous arriver, dit le Pilote, qui avait terminé de recoudre la vareuse et observait la mer ridée et l'aspect du ciel. Il va encore souffler à environ deux quarts par l'arrière, jusqu'à ce qu'il fasse tout à fait nuit, et nous aurons ensuite un bon lebeche en doublant le cap.

— Magnifique, dit-elle.

Les yeux bleu marine allaient de la carte à la mer et aux voiles, et on y lisait l'attente. Coy put voir que ses narines

étaient dilatées et qu'elle respirait profondément, la bouche entrouverte, comme si, en ce moment, elle était en train de contempler la toile sur les mâts du *Dei Gloria,* – Selon le rapport du pilotin survivant, poursuivit Tanger, le capitaine Elezcano hésita d'abord à hisser toutes les voiles. Le bateau avait souffert pendant la tempête des Açores, et les mâts supérieurs n'étaient plus sûrs.

— Tu veux parler des mâts de perroquet, précisa Coy. Les mâts supérieurs s'appellent les mâts de perroquet. Et si, comme tu le dis, ils étaient mal en point, une surcharge de toile pouvait finir par les casser… Si le brigantin avait, comme nous, le vent de travers, je suppose qu'ils ont dû envoyer les focs, les voiles basses d'étai, la brigantine, la trinquette, et peut-être le grand et le petit hunier, bien brassés sous le vent, en gardant en réserve les voiles hautes, les perroquets, pour ne pas courir de risques… du moins pour le moment.

Tanger acquiesça d'un signe de tête. Elle contemplait la mer à l'arrière comme si le corsaire était là.

— Il devait voler sur l'eau. Le *Dei Gloria* était un navire rapide.

Coy regarda à son tour vers l'arrière.

— L'autre aussi, et il l'a prouvé.

Maintenant il se transportait en imagination sur le pont du corsaire. Selon les caractéristiques que leur avait communiquées Lucio Gamboa à Cadix, le *Chergui,* chébec gréé en polacre, naviguait au même moment toutes voiles dehors, l'immense voile latine du mât de misaine bien gonflée par le vent et amurée sur le beaupré, les voiles du grand mât déployées, la voile latine et le hunier sur le mât d'artimon ; il fendait la mer de ses lignes effilées de bateau construit pour la Méditerranée, les sabords fermés mais l'équipage de guerre préparant les canons pour le combat, et cet Anglais, le capitaine Slyne ou Misián, ce salaud, cet

enfant de putain, debout sur la haute dunette inclinée, sans quitter sa proie des yeux. La chasse poursuite était toujours longue, le brigantin poursuivi était rapide, lui aussi, et l'équipage corsaire devait prendre les choses avec calme, conscient qu'il n'arriverait pas à proximité de sa proie avant le lever du jour, sauf si celle-ci cassait quelque chose. Coy pouvait facilement les imaginer : des renégats, l'écume dangereuse des ports. Venus de Malte, de Gibraltar, d'Espagne, d'Afrique du Nord. Le pire de ce qu'on pouvait recruter dans les maisons, les bordels ou les tavernes : des pirates expérimentés qui naviguaient et combattaient sous une couverture techniquement légale, ces lettres de marque qui étaient censées les sauver de la corde en cas de capture. Pègre courageuse et cruelle, desperados n'ayant rien à perdre et tout à gagner, sous le commandement de capitaines sans scrupules qui faisaient la course avec des lettres de marque de roitelets maures ou de sa Majesté britannique, suivant les circonstances, ayant des complices dans chaque port où les bonnes volontés s'achetaient avec de l'argent. L'Espagne aussi en avait eu : officiers chassés de la Marine, privés de leurs titres ou tombés en disgrâce, aventuriers en quête de fortune ou voulant à tout prix continuer à fouler le pont d'un vaisseau, qui se mettaient au service des premiers venus, souvent des sociétés commerciales qui armaient des bateaux et vendaient le produit des prises en spéculant tranquillement en Bourse. En d'autres temps, se disait Coy avec une ironie amère, lui-même, officier déshonoré et sans emploi, aurait peut-être fini sur un corsaire. Deux siècles plus tôt, la fortune de mer étant ce qu'elle était, le même homme pouvait se trouver aussi bien à bord de la proie qu'à bord du chasseur, naviguant toutes voiles dehors sur ces mêmes eaux, avec la silhouette brune du cap de Gâta se profilant à l'horizon.

— Nous ne saurons jamais si cette rencontre était due au hasard, dit Tanger.

Pensive, elle contemplait la mer. Incursion d'un corsaire en quête de n'importe quel butin, ou main occulte de Madrid guidant le *Chergui* pour qu'il intercepte le *Dei Gloria,* sabote la manœuvre des Jésuites et s'approprie la cargaison d'émeraudes : quelqu'un pouvait jouer double jeu dans le cabinet de l'Enquête secrète. Mais c'était là, probablement, le seul mystère qui ne pourrait jamais être éclairci.

— Il le suivait peut-être depuis Gibraltar, dit Coy, en parcourant horizontalement la carte du doigt.

— Ou il attendait caché dans une anse, observa-t-elle. Pendant des siècles, toute cette côte a été fréquentée par des corsaires… Ils venaient tout près de la terre, se mettaient à l'abri devant des plages secrètes pour se protéger des vents ou s'approvisionner en eau douce, et, surtout, à l'affût de proies. Vous voyez ? – Elle indiquait un point sur la carte, entre la pointe de Los Frailes et la pointe de La Polacra. – Cette anse que voici, et qui s'appelle aujourd'hui l'anse des Escullos, s'appelait encore au début du XIXe siècle l'anse de Mahomet Arráez, et c'est sous ce nom qu'elle figure sur les cartes et les routiers de l'époque. Et un *arráez,* c'était, entre autres choses, le capitaine d'un corsaire maure… Et regardez cet autre endroit : il se nomme encore l'île du Maure. C'est la raison pour laquelle tous les villages étaient construits à l'intérieur ou sur les hauteurs pour se protéger des incursions des pirates.

— « Maures en vue ! » précisa le Pilote.

— Oui. C'est de là que vient cette expression populaire. C'est pour cela qu'il y a tant de tours de guet ; elles avaient pour mission de prévenir les habitants.

Le soleil, de plus en plus bas derrière eux, commençait à teinter de rouge sa peau ocellée. La brise agitait la carte marine qu'elle tenait déployée. Concentrée, elle observait avidement la côte proche, comme si les accidents de sa géographie lui dévoilaient d'antiques secrets.

— Ce soir du 3 février, poursuivit-elle, le capitaine Elezcano n’avait pas besoin qu’on le prévienne. Il connaissait parfaitement les dangers qu’il courait. C’est pourquoi le corsaire n’a pas pu le surprendre et la poursuite a été si longue… – Maintenant Tanger parcourait le tracé du littoral sur la carte, en le remontant. – Il a navigué toute la nuit vent arrière, et le corsaire n’a pu l’attaquer qu’au moment où, en déployant davantage de toile, le *Dei Gloria* a cassé son mât de misaine.

— C’est sûrement, précisa Coy, parce qu’il avait fini par se décider à hisser les perroquets. Et s’il l’a fait, malgré le mauvais état de la mâture, c’est que le corsaire devait être arrivé tout près. Une manœuvre désespérée, je suppose. – Il consulta le Pilote du regard. – Trop de toile dans les hauts.

— Il voulait probablement tenter de gagner Carthagène, suggéra l’autre.

Coy observa son ami avec curiosité. Son flegme habituel semblait avoir cédé la place à un intérêt que Coy l’avait rarement vu manifester. Comme si lui aussi, pensa-t-il avec étonnement, subissait la contagion générale. Peu à peu, à mesure qu’avec la proximité s’intensifiait la fascination du mystère, Tanger les enrôlait tous dans cet étrange équipage séduit par le fantôme d’un bateau englouti dans la pénombre verte. Tous voyaient briller, cloué au moignon de son grand mât pourri, le doublon en or du capitaine Achab.

— Oui, confirma Coy. Mais il n’est arrivé nulle part.

— Et pourquoi ne s’est-il pas rendu, au lieu de livrer combat ?

Comme toujours, Tanger avait une explication :

— Si les corsaires étaient des barbaresques, le destin des marins faits prisonniers était de finir esclaves. Et s’ils étaient anglais, le fait qu’à ce moment-là l’Espagne entretenait une paix relative avec l’Angleterre aggravait les choses pour l’équipage du *Dei Gloria*… Ce genre d’actions se terminait

d’habitude par le massacre des témoins, pour ne pas laisser de preuves. Et puis il y avait les émeraudes… Il n’est donc pas étonnant que le capitaine Elezcano et ses hommes aient lutté jusqu’au bout.

La gourde de vin à la main, le Pilote étudiait la carte. Il but une gorgée et claqua la langue.

— Des marins comme ceux-là, dit-il, il n’en existe plus.

Coy était d’accord. À la cruauté de la mer et à sa dureté, aux abominables conditions de vie à bord, les marins devaient ajouter les périls de la guerre, la canonnade, les abordages. Affronter une tempête était déjà terrible, mais affronter un navire ennemi était pire encore. Il se souvenait des exercices quand il était élève sur l’*Estrella del Sur,* et il tremblait à la seule idée d’avoir à grimper dans le gréement d’un bateau pour carguer une voile sous la mitraille et les boulets, tandis que les drisses coupées et les éclats de bois volaient de toutes parts.

— Ce qui n’existe plus, murmura Tanger, ce sont des hommes comme ceux-là.

Elle contemplait la mer et les voiles gonflées du *Carpanta,* et dans sa voix vibrait la nostalgie de tout ce qu’elle n’avait pas connu : nostalgie de l’énigme tapie dans les vieux livres et les cartes marines pour lui rappeler, comme l’éclat lointain d’un phare dans la houle, qu’il y avait encore des mers où naviguer et des épaves à trouver, des poursuites toutes voiles dehors, des émeraudes et des rêves à remonter à la lumière du jour. Derrière les mèches de cheveux qui lui fouettaient le visage, ses yeux semblaient perdus dans un rêve intérieur, évoquant des ponts qui gîtaient, le bruit de l’eau, l’écume du sillage ; cette chasse dont le souvenir dramatique semblait revivre sous ses yeux, et qui les entraînait aussi tous les deux : le marin sans bateau et le marin sans rêves. Et Coy comprit soudain qu’en ce lointain 3 février 1767 Tanger Soto aurait voulu être à bord de l’un de

ces bateaux. Mais lequel ? La proie ou le chasseur ? Peut-être ne faisait-elle pas la différence ?

Comme l'avait pronostiqué le Pilote, le vent tourna juste avant la nuit, et ils se retrouvèrent presque vent arrière ; il tourna encore davantage quand ils doublèrent le cap de Gâta, au moment où le soleil allait disparaître sous l'horizon et où le phare s'alluma, éclairant périodiquement les parois rocheuses de la montagne. Ils amenèrent donc la grand-voile et poursuivirent leur route au nord-est, en choquant l'écoute du génois passé maintenant sur l'autre amure. Avant qu'il fasse complètement noir, les deux marins préparèrent le bateau pour la navigation de nuit : lignes de vie sur chaque bord, gilets de sauvetage autogonflables avec des harnais de sécurité, jumelles, lampes et fusées blanches à portée de main. Après quoi le Pilote apporta un dîner rapide à base de fruits, alluma le radar, la lampe rouge de la table à cartes et les feux de route, et s'en fut dormir un moment, laissant Coy de quart dans le cockpit.

Tanger resta avec lui. Bercée par la houle, les mains dans les poches de la veste du Pilote, le col remonté, elle regardait les lumières qui apparaissaient parfois au loin, ponctuant la côte d'Almeria dont on pouvait deviner le profil escarpé qui se découpait sur la mince bande claire du couchant. Comme elle exprimait son étonnement de voir si peu de lumières, Coy lui expliqua que ce secteur allant du cap de Gata au cap de Palos était le seul, de tout le littoral espagnol de la Méditerranée, qui ne soit pas encore envahi par la lèpre de ciment des urbanisations touristiques. Trop de montagnes, une côte rocheuse et peu de routes opéraient ce miracle de le maintenir presque vierge. Pour l'instant.

Au large, sur le bord opposé à la terre, des petites taches claires sur l'horizon indiquaient la présence de navires marchands qui suivaient des routes parallèles à celle du

Carpanta. Leurs routes, plus écartées que celle du voilier, les maintenaient éloignés ; mais Coy essayait de ne pas les perdre de vue et, régulièrement, il prenait mentalement note de leurs positions respectives : selon le vieux principe marin, gisement qui ne varie pas et distance qui raccourcit signifient collision certaine. Il se pencha sur le tableau pour vérifier le cap et le loch. Le *Carpanta* naviguait au cap compas de 40°, et à quatre nœuds. Poussé par un paisible lebeche, avec le bruissement de l'eau le long de la coque, le bateau glissait très agréablement sur la mer ridée, sous la voûte obscure où l'on pouvait déjà reconnaître les étoiles. La Polaire était à sa place, sentinelle immuable du nord, à la verticale du travers bâbord. Tanger suivit son regard vers le haut.

— Combien d'étoiles connais-tu ? demanda-t-elle.

Coy haussa les épaules avant de répondre qu'il en connaissait trente ou quarante. Celles qui étaient indispensables pour son travail. Celle-là, dit-il, était l'étoile maîtresse : la Polaire. À sa gauche, on pouvait voir la Grande Ourse, avec sa forme de cerf-volant renversé, et un peu au-dessus, Céphée. Le groupe en forme de W était Cassiopée. W comme whisky.

— Et comment peux-tu les repérer, au milieu des autres ?

— À certaine heure, et selon les époques de l'année, il en est de plus visibles que d'autres… Si tu prends la Polaire comme point de départ et si tu traces des lignes et des triangles imaginaires, tu peux identifier les principales.

Tanger regardait en haut, intéressée, le visage à peine éclairé par la lumière rouge qui sortait du capot. La lueur des étoiles se reflétait dans ses yeux, et Coy se souvint d'une chanson de sa jeunesse :

J'apprenais à chanter
à une fille…

Il sourit dans l’ombre. Qui lui aurait dit que, plus de vingt ans après…

— Si tu formes un triangle, poursuivit-il, avec les deux étoiles les plus basses de la Grande Ourse et la Polaire au sommet… tu vois ? Tu trouves Capella. Là, sur l’horizon. À cette heure-ci, elle est encore très basse, mais elle montera bientôt, car ces étoiles tournent vers l’ouest autour de la Polaire.

— Et ce petit amas lumineux ?… On dirait une grappe de raisin.

— Ce sont les Pléiades. Elles brilleront davantage quand elles seront plus haut.

Elle répéta « les Pléiades » à voix basse et les contempla longuement. Ces petites lueurs dans ses yeux, pensa Coy, la font paraître étonnamment jeune. Encore une fois, la photo dans le cadre et la coupe cabossée se promenèrent dans sa mémoire, aux accents de la vieille chanson :

Elle voulait savoir
le nom des étoiles.

— Là, tu vois ce qui brille très fort ? C’est Andromède, indiqua-t-il. Elle est à côté du carré de Pégase, que les astronomes de l’Antiquité imaginaient comme un cheval ailé vu à l’envers… Et juste un peu à droite, c’est la Nébuleuse… Tu la vois ?

— Oui… Je la vois.

Il y avait dans sa voix une légère excitation ; la découverte de quelque chose de nouveau. D’inutile et de beau.

Qu’elle était belle cette nuit
où j’ai donné mille noms
à chaque étoile.

Coy chantonnait bouche close, tout bas. Le balancement du bateau, la nuit de plus en plus épaisse, la présence toute proche de Tanger le mettaient dans un état très voisin du bonheur. C'est pour vivre des moments comme celui-là que l'on prend la mer, pensa-t-il. Il lui avait passé les jumelles 7x50 et elle observait le ciel, les Pléiades, la nébuleuse d'Andromède, en cherchant les points lumineux qu'il lui indiquait du doigt.

— On ne peut pas encore voir Orion, qui est ma préférée… Orion, c'est le Chasseur, avec son écu, son baudrier et le fourreau de son épée… Il a des épaules qui se nomment Bételgeuse et Bellatrix, et un pied qui se nomme Rigel.

— Pourquoi est-elle ta préférée ?

— Je trouve que c'est la plus impressionnante. Plus que la Voie Lactée. Et, une fois, elle m'a sauvé la vie.

— Ça alors ! Raconte-moi.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Je devais avoir treize ou quatorze ans et j'étais parti pêcher sur une petite barque à voiles. Le mauvais temps s'est levé, il m'a surpris en pleine mer, et la nuit est tombée, absolument noire. Je n'avais pas de boussole, impossible de m'orienter… Soudain il y a eu une éclaircie dans les nuages, et j'ai reconnu Orion. J'ai pu mettre le cap sur le port et rentrer.

Tanger demeura un moment silencieuse. Peut-être qu'elle m'imagine, pensa Coy. Un enfant perdu en mer qui cherche une étoile.

— Le Chasseur, le cheval Pégase… – Elle parcourait de nouveau le ciel. – Tu es vraiment capable de voir toutes ces figures là-haut ?

— Bien sûr. Ça devient facile quand tu les regardes durant des années et des années… De toute manière, les étoiles brillent désormais inutilement sur la mer, car les hommes n'ont plus besoin d'elles pour chercher leur route.

— C’est dommage ?

— Je ne sais pas si c’est dommage. Je sais que c’est triste.

Il y avait une lumière très loin, à l’avant par tribord, qui apparaissait et disparaissait sous l’ombre noire de la voile. Coy la fixa attentivement. C’était peut-être un bateau de pêche, ou un navire marchand qui naviguait près de la côte. Tanger regardait le ciel, et il resta un moment à réfléchir aux lumières blanches, rouges, vertes, bleues ou de n’importe quelle autre couleur, nul, s’il est étranger à la mer, ne peut soupçonner ce qu’elles signifient pour un marin. L’intensité de leur langage, qui peut vouloir dire danger, avertissement, espoir. Ce que supposent leur recherche et leur identification par les nuits difficiles, dans les lames déchaînées ou dans les arrivées calmes, jumelles collées aux yeux, quand il faut essayer de distinguer l’éclat d’un phare ou une balise parmi les milliers d’odieuses, stupides, absurdes lumières de la terre. Il existe des lumières amies et d’autres meurtrières, il existe même des lumières liées aux remords ; ainsi une nuit, à trois heures du matin, Coy, premier lieutenant à bord du pétrolier *Palestine* allant de Singapour au golfe Persique, avait cru voir, très loin, s’élever deux fusées rouges. Tout en n’étant pas entièrement certain qu’il s’agisse de signaux de détresse, il avait néanmoins réveillé le capitaine. Celui-ci était monté sur le pont à demi vêtu, encore endormi, pour jeter un coup d’œil. Mais il n’y avait pas eu d’autres fusées, et le capitaine, un Basque sec et efficace nommé Etxegárate, n’avait pas jugé utile de se dérouter ; pour lui, ils avaient déjà perdu assez de temps en laissant derrière eux le phare Raffles et le détroit de Malacca avec son trafic infernal. Cette nuit-là, Coy avait passé le reste de son quart à l’écoute du canal 16 de la radio, au cas où il capterait l’appel d’un bateau en difficulté. Rien. Mais il n’avait jamais oublié les deux fusées rouges, peut-être les seuls signaux de détresse que possédait à bord un marin

angoissé qui les avait tirées dans l'obscurité comme son dernier espoir.

— Raconte-moi, dit Tanger, ce qu'a été cette nuit-là à bord du *Dei Gloria.*

— Je croyais que tu le savais déjà en détail.

— Il y a des détails que je ne peux pas connaître.

Son ton avait complètement changé. Surpris, il constata que sa voix était toute proche, presque tendre. Du coup, gêné, il changea de position sur le banc de teck ; d'abord, il ne sut que répondre. Elle attendait patiemment.

— Eh bien ! dit-il enfin. Si, comme nous en ce moment, ils naviguaient plein vent arrière, il est logique que le capitaine…

— Le capitaine Elezcano, précisa-t-elle.

— Oui… C'est ça… que le capitaine Elezcano fasse amener les focs et les voiles d'étai, s'il portait ces dernières. Il a certainement dû amener la grand-voile du grand mât, pour que la grande brigantine ne force pas la barre et ne masque pas le petit hunier et la misaine. Ou peut-être s'est-il contenté d'amener la brigantine, en laissant le grand hunier déployé. Il a pu aussi envoyer des bonnettes basses ou des bonnettes de hune, mais je doute qu'il ait fait ça de nuit… Ce qui est sûr, c'est que, connaissant son bateau, il l'a mis en mesure de filer le plus vite possible, mais en évitant de le surtoiler, pour ne pas casser un mât.

Le vent fraîchissait un peu, toujours par l'arrière, en soulevant davantage de houle. Il jeta un coup d'œil à l'anémomètre puis observa la grande masse sombre de la voile. Il enclencha la manivelle dans la poupée du winch de tribord, borda un peu l'écoute, et le *Carpanta* prit quelques degrés de gîte en gagnant un demi-nœud.

— D'après ce que tu m'as raconté, poursuivit-il après avoir remis la manivelle à sa place et lové le dormant de l'écoute,

le vent devait être un peu plus fort que celui que nous avons maintenant. Nous avons seize nœuds de vent réel, ce qui fait force 4 sur l'échelle de Beaufort… Il est possible qu'ils aient eu vingt et quelques nœuds, ce qui suppose force 5 ou 6. Suffisamment, donc, pour les faire filer. Ils devaient aller plus vite que nous, gîtant légèrement sur tribord, recevant le vent de la même manière, entre grand largue et vent arrière.

— Que faisaient les hommes ?

— Ils ne devaient guère dormir ; particulièrement tes deux jésuites. Ils étaient sûrement tous aux aguets du poursuivant, que l'on pouvait très mal distinguer dans la nuit. À supposer qu'à cette heure-là il y ait eu de la lune, ils pouvaient peut-être apercevoir de temps en temps l'ombre de sa voile sur l'arrière… L'un et l'autre naviguaient sans feux, pour ne pas trahir leur position. Les hommes de quart devaient être groupés au pied des mâts en sommeillant un peu ou en surveillant avec inquiétude au-delà de la lisse, attendant un ordre de remonter ajuster la toile… Le reste, à côté des canons ; prêts, au cas où le corsaire leur tomberait brusquement dessus. Le capitaine en permanence sur la dunette ; surveillant l'arrière, attentif aux craquements dans la mâture et aux claquements dans les voiles. Un timonier à la barre, maintenant le cap… Cette nuit-là, c'était certainement le meilleur timonier qui barrait.

— Et le pilotin ?

— À côté du capitaine et du pilote, dans l'attente de leurs ordres. Notant sur le cahier de bord les incidents, les heures, la manœuvre… Il était jeune, n'est-ce pas ?

— Quinze ans.

Il releva une pointe de pitié dans la voix de Tanger. Elle voulait dire presque un enfant. Il pensa que lui, au moins, avait survécu pour raconter.

— À l’époque, ils embarquaient dès dix ou douze ans pour apprendre le métier… Je suppose qu’il devait être excité par l’aventure. À cet âge, on ne s’effraye pas facilement. Et ce garçon était déjà un vieux loup de mer. Il avait traversé au moins une fois l’Atlantique dans les deux sens.

— Son récit est très précis. C’était un garçon intelligent… Grâce à lui, nous avons pu reconstituer approximativement les événements. Et grâce à toi.

Coy fit une moue.

— Je peux seulement imaginer comment s’est passé ce que tu m’as raconté.

La lumière rouge qui sortait par le capot continuait d’éclairer le visage de Tanger. Elle écoutait avidement les explications de Coy, avec une attention qu’il ne l’avait jamais vue lui manifester à terre.

— Et le corsaire ?

Coy essaya d’évoquer la situation à bord du chébec. Des chasseurs professionnels en plein travail.

— Avec cette route et ce vent, risqua-t-il, il avait peut-être l’avantage de sa grande voile latine au mât de misaine. C’était un navire dessiné pour voguer en Méditerranée, conçu pour s’adapter aux sautes du vent et à ses changements de force… Cette nuit-là, cette voile à l’avant l’a certainement fait filer très vite. Son gréement en polacre lui permettait, en outre, de déployer des huniers et peut-être le grand perroquet. Je crois que la route qu’il suivait l’amenait à se placer peu à peu entre le *Dei Gloria* et la côte, ce qui lui a permis, quand le vent a tourné au lever du jour, d’ôter au brigantin la possibilité de se réfugier à Aguilas.

— Ça devait être angoissant.

— Et ça l’a sûrement été.

Il regarda la ligne un peu plus sombre de la côte, derrière laquelle disparaissait déjà la lumière du phare de Gata. Par

le travers, une langue de terre sombre commençait à découvrir la baie lumineuse de San José. Avec ces deux références, il procéda à quelques alignements mentaux, en se situant sur une carte imaginaire. Il pensa à l'équipage du brigantin en train de monter aux mâts en aveugle, de carguer ou larguer les voiles suivant le vent et les nécessités de la manœuvre, les doigts tuméfiés sur la toile rugueuse, le ventre comprimé contre les vergues, les jambes se balançant dans le vide avec les marchepieds pour unique appui.

— Je crois que ça s'est passé plus ou moins ainsi, conclut-il. Et toute la nuit le capitaine Elezcano a gardé l'espoir de laisser le chébec derrière lui. Il a peut-être tenté quelques manœuvres pour lui échapper, comme de modifier sa route ou d'essayer de lui donner le change dans l'obscurité, mais le dénommé Misián devait connaître tous les tours… Au matin, les matelots du *Dei Gloria* ont dû être découragés quand ils ont vu que le *Chergui* était toujours là, entre eux et la terre, et qu'il se rapprochait… À ce moment-là, peut-être, pendant que le pilote se chargeait de calculer la position, le capitaine du brigantin a pris une décision désespérée : envoyer plus de toile dans les hauteurs, en déployant les perroquets. C'est alors que le mât de misaine a cassé, et que le corsaire leur est venu droit dessus.

Et juste au moment où il parlait de venir droit dessus, Coy remarqua que la lumière qu'ils avaient devant eux et que le génois masquait par intermittence semblait s'être rapprochée, tout en restant dans la même position que précédemment. Il saisit les jumelles Steiner, alla sur le bord au vent en se tenant aux haubans, jusqu'au balcon avant, à côté de l'ancre fixée à son guindeau. Cette lumière avait une allure étrange, trop forte pour être celle d'un simple bateau de pêche, mais il n'arrivait pas à l'identifier avec précision. Il pouvait s'agir d'un bateau qui allait dans le sens opposé, peut-être un cargo à en juger par la taille et la puissance de

la lumière, mais alors il aurait dû montrer son feu vert à bâbord ou son feu rouge à tribord, ou les deux à la fois s'il avait l'étrave pointée sur eux. Mais il ne voyait rien de cela. Néanmoins inquiet, il décida qu'il semblait vraiment trop près.

Il revint dans le cockpit en se disant, dégoûté, que naviguer de nuit amenait toujours des emmerdements. Tanger le regardait d'un air interrogateur.

— Mets ton gilet de sauvetage, dit-il.

Quelque chose clochait, et son instinct de marin commençait à sonner le branle-bas. Il descendit dans le carré, activa le radar qui était en veilleuse, et un écho noir apparut sur l'écran. Il releva la distance et le gisement, constata qu'il se trouvait à deux milles et qu'il allait droit sur eux. Un écho énorme et menaçant.

— Pilote ! appela-t-il.

Il ne savait pas ce que ça pouvait être, il savait seulement que d'ici peu ils l'auraient sur eux. Tout en remontant, il fit des calculs rapides. Dans les parages du cap de Gâta, le dispositif de séparation du trafic fait obligation aux navires marchands se dirigeant vers le sud de se maintenir à cinq milles de la côte. Le *Carpanta* naviguait près de cette limite, et il pouvait donc s'agir d'un navire qui collait davantage à la terre que ne l'exige l'itinéraire habituel. Sa vitesse devait être de quinze nœuds ; en ajoutant les cinq du *Carpanta,* cela faisait vingt milles parcourus en soixante minutes. Deux milles en six minutes : tel était le temps dont disposaient l'un ou l'autre pour manœuvrer, avant la collision. Six minutes. Peut-être moins.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea Tanger.

— On a des problèmes.

Il s'assura qu'elle avait mis son gilet autogonflable pourvu d'un feu stroboscopique qui s'allumait au contact de l'eau. Il

enfila le sien à moitié, prit la lampe et retourna à l'avant, éclairé au passage par le feu rouge de bâbord situé entre les haubans. Les lumières de l'autre, menaçantes, étaient de plus en plus près, sans le moindre signe de changement de cap. Il alluma la lampe, fit avec elle des signaux intermittents, puis recommença en éclairant la grand-voile déployée du *Carpanta.* Tout marin se trouvant sur le pont du cargo devait voir cela. Il éclaira un instant le cadran de sa montre. Minuit moins cinq. La plus mauvaise heure possible. À bord du navire qui s'approchait, ils devaient être sur le point de changer de quart. Sûrement confiant dans son radar, l'officier était assis à la table à cartes, en train de noter son rapport dans le journal de bord avant d'aller se coucher ; et le responsable du quart suivant n'était pas encore sur le pont. Il y avait peut-être un timonier philippin, ukrainien ou indien qui traînait quelque part à moitié endormi, ou aux toilettes. Les vaches !

Il revint en hâte au cockpit. Le Pilote y était et lui demanda ce qui se passait. Coy désigna les lumières, sur l'avant.

— Jésus ! murmura le Pilote.

Tanger les observait, déconcertée, l'épaisse bande rouge du gilet de sauvetage ajustée sur sa veste.

— C'est un bateau ?

— C'est un enfant de putain qui nous vient droit dessus.

Elle tenait à la main le mousqueton de son harnais de sécurité et les regardait tous les deux comme si elle ne savait quoi faire. Soudain elle parut à Coy sans défense.

— Ne t'accroche à rien, conseilla-t-il. On ne sait jamais. Il n'est pas bon d'être amarré à un bateau qui peut être coupé en deux. Il rentra dans le capot et se colla à l'écran du radar. Ils naviguaient à la voile et, en théorie, ils avaient la priorité, mais ça ne voulait rien dire du tout. Par ailleurs, ils étaient désormais trop près pour que, en manœuvrant, ils puissent

s’écarter de la route de l’autre. Et la seule chose sûre était qu’il s’agissait d’un gros bateau. Trop gros. Il se maudissait pour son manque de vigilance, il aurait dû voir le danger plus tôt. Il n’apercevait toujours pas de feu rouge ou vert et pourtant le cargo était là, droit devant en eux, à moins d’un mille. Il sentit trembler le moteur du *Carpanta.* Le Pilote venait de le mettre en marche. Il retourna dehors.

— Il ne nous voit pas, dit-il.

Et pourtant, sur le *Carpanta,* les feux de navigation étaient allumés, ils avaient fait des signaux lumineux et ils portaient en tête de mât un bon réflecteur radar. Coy acheva d’ajuster son gilet de sauvetage. Il était furieux et stupéfait. Furieux contre lui-même pour s’être distrait en parlant étoiles au lieu de prévoir le danger. Stupéfait parce qu’il ne voyait toujours ni feu rouge ni feu vert de ce qui leur arrivait dessus.

— On ne peut pas les prévenir par radio ? demanda Tanger.

— Pas le temps.

Le Pilote avait débranché le pilote automatique et barrait à la main, mais Coy savait bien quel était le problème. La manœuvre d’évitement la plus logique était vers tribord, car si le cargo les apercevait au dernier moment, lui aussi devrait mettre la barre à tribord. Le problème, c’était que celui-ci, naviguant à si peu de distance de la côte, pourrait, en partant à tribord, se retrouver trop près de la terre ; et il était possible que, voyant cela, l’officier sur le pont fasse la manœuvre contraire et se dirige sur bâbord et vers le large. LIEPP : Loi de Il y a Encore Pire que le Pire. Ainsi, en voulant s’écarter de la route de l’autre, le *Carpanta* se retrouverait en plein dedans.

Il fallait qu’ils se fassent voir. Coy prit une des fusées blanches qui se trouvaient dans le cockpit et retourna à l’avant. Les lumières brillaient comme à la foire, il y en avait

partout, elles devaient être déjà à moins d'un demi-mille. De la mer arrivait maintenant une sourde rumeur, constante et sinistre le bruit des machines du cargo. Il se cramponna au balcon avant et lança un ultime coup d'œil : il voulait au moins comprendre, avant que l'autre ne leur passe dessus. Alors seulement, à deux encablures, il parvint à distinguer, se dessinant comme un fantôme dans le rayonnement de sa propre lumière, une masse noire, haute, terrible : l'avant du cargo. Maintenant, ses lumières permettaient de discerner de nombreux conteneurs arrimés sur le pont ; et soudain, enfin, Coy comprit ce qui s'était passé. De loin, les feux rouge et vert étaient restés masqués par les autres lumières, plus fortes. De près, vu la position basse du voilier, c'étaient l'avant lui-même et la large coque du cargo qui empêchaient de les voir.

Il restait moins d'une minute. En se retenant par les genoux au balcon et en sortant le corps en avant de l'étai du génois, il ôta le bouchon supérieur de la fusée, fit pivoter la base, l'écarta bien de son corps en tendant le bras le plus loin qu'il pouvait au bord sous le vent, et donna, de la paume de l'autre main, un grand coup sur le déclencheur. Il y eut un souffle puissant, une grande fumée jaillit de la fusée, et une clarté aveuglante enveloppa Coy, la voile et une bonne portion de mer autour du *Carpanta.* Cramponné d'une main à l'étai, l'autre toujours en l'air, ébloui par ce flamboiement intense, il parvint à voir que l'avant du cargo, après avoir maintenu sa route quelques instants, commençait à virer à tribord, à moins de cent mètres ; et la lumière déjà agonisante de la fusée éclaira l'énorme vague soulevée par le bateau : une crête blanche qui déferlait sur le voilier. Il jeta la fusée à la mer, s'accrocha des deux mains, tandis que le Pilote mettait la barre à droite, toute. À présent le flanc noir, dont le haut était illuminé comme pour une fête, passait tout près dans le grondement des machines, et le voilier, frappé par la vague, dansait de façon démente.

Alors le grand génois, pris par le vent sur l'autre bord, se rabattit brusquement ; gonflée dans l'autre sens, la toile frappa Coy, et celui-ci fut projeté par-dessus le balcon avant et précipité à la mer.

Elle était froide. Trop froide, eut-il la force de penser tandis que les eaux noires se refermaient sur sa tête. Il sentit les turbulences causées par l'hélice du voilier quand sa coque passa tout près en s'éloignant, puis d'autres, autrement importantes, qui faisaient bouillonner autour de lui la sphère obscure et liquide dans laquelle il se débattait : les énormes hélices du cargo. L'eau résonnait du bruit assourdissant des machines et, à cet instant, il comprit qu'il était condamné à la noyade, car les remous aspiraient son pantalon et sa veste et l'entraînaient vers le fond : d'un moment à l'autre il lui faudrait ouvrir la bouche pour respirer, pour remplir d'air ses poumons, et ce qui y entrerait ne serait pas de l'air mais tout le contraire – de l'eau salée, abondante et meurtrière. Il ne vit pas défiler toute sa vie en rapides images dans sa tête, mais il ressentit une colère aveugle de finir de cette façon absurde et le désir de regagner la surface en brassant l'eau des bras et des jambes, de survivre à tout prix. Le problème était que les remous le faisaient tournoyer dans cette maudite sphère noire et que la surface et le fond étaient des notions beaucoup trop relatives, en supposant qu'il fût capable de se mouvoir dans une direction quelconque. L'eau commença à lui entrer par le nez, c'était violent et insupportable, et il se dit : ça y est, je me noie. Je suis fichu. Il ouvrit la bouche pour pousser un juron bien senti en même temps qu'il avalerait la dernière gorgée et, à sa grande surprise, il respira de l'air pur et découvrit les étoiles dans le ciel, tandis que le feu stroboscopique du gilet de survie autogonflable cognait contre son oreille avec des éclairs blancs qui l'aveuglaient. De l'œil gauche, moins ébloui que l'autre, il vit les lumières du cargo qui s'éloignait et, de l'autre côté, à une demi-encablure, la silhouette noire du

Carpanta dont le feu vert de tribord apparaissait et disparaissait derrière l'ombre immense du génois qui faseyait.

Il essaya de nager jusqu'au voilier, mais le gilet de sauvetage alourdissait ses mouvements. Il savait très bien que, de nuit, un bateau peut passer cent fois près d'un homme à la mer sans le voir. Il chercha le sifflet d'appel qui aurait dû se trouver à côté du feu stroboscopique, mais il n'y était pas. La houle était un obstacle supplémentaire, avec de petites lames qui le faisaient monter et descendre en lui cachant la vue du *Carpanta.* Et il pensa, désolé, que, réciproquement, elles le cachaient, lui aussi. Puis il se mit à nager lentement, la brasse, en essayant de ne pas trop se fatiguer, dans le but de raccourcir la distance. Il portait des chaussures de sport qui ne le gênaient pas trop ; aussi décida-t-il de les garder. Il ne savait pas combien de temps il devrait rester dans l'eau, et elles contribueraient à le protéger un peu. La Méditerranée n'est pas une mer de basses températures ; et en cette saison, de nuit, un naufragé bien vêtu et en bonne santé pouvait rester plusieurs heures en vie.

Il voyait toujours les feux du *Carpanta,* où, semblait-il, ils étaient en train de border le génois. Par les positions respectives du voilier et du cargo, Coy comprit que le Pilote, dès qu'il l'avait vu tomber à la mer, avait choqué les voiles pour s'arrêter, et qu'il s'apprêtait maintenant à faire la même route en sens inverse pour tenter de passer le plus près possible du point de chute. Tanger et lui étaient certainement postés sur chaque bord et le cherchaient dans le mouvement de la mer. Peut-être avaient-ils lancé à l'eau le radeau de survie, la balise lumineuse attachée à son extrémité ; dans ce cas, ils se dirigeaient maintenant vers elle pour voir s'il avait réussi à la trouver. Quant à sa propre lumière, celle du gilet, la houle devait sûrement la masquer.

Le feu vert de tribord passa devant lui, tout près, et Coy cria en agitant inutilement un bras. Tout ce qu'il y gagna fut d'être submergé par la crête d'une lame ; et quand il ressortit la tête en recrachant l'eau salée qui lui brûlait le nez, les yeux et la bouche, le feu vert s'était transformé en feu blanc de poupe : le voilier lui tournait le dos en s'éloignant.

Tout cela est trop absurde, pensa-t-il. Il commençait à avoir froid, et ce feu qui lançait des éclairs dans son dos paraissait être invisible pour tous sauf pour lui. Le gilet gonflé autour de sa nuque lui maintenait presque tout le temps la tête hors de l'eau. À présent, il ne voyait plus la lumière du *Carpanta ;* il apercevait seulement celles du cargo, très loin. Et s'ils ne me trouvaient pas ? se demanda-t-il. Et si ce maudit feu épuisait les piles et s'éteignait, et si je restais ici, dans le noir ? LTEOSV : Loi de Tu Éteins et On S'en Va. Un jour qu'il jouait aux cartes, un vieux mécanicien avait dit : « Il y a toujours un idiot qui perd. Et si tu regardes autour de toi et que tu ne voies personne, c'est que l'idiot, c'est toi. » Il inspecta autour de lui la mer obscure qui clapotait contre le col gonflé du gilet de sauvetage. Il ne vit personne. Il y a parfois quelqu'un qui meurt, se dit-il. Et si tu ne vois personne, c'est que celui qui meurt, c'est toi. Il observa les points des étoiles, au-dessus de lui. Il pouvait établir, grâce à elles, la direction de la côte, mais cela ne lui servait à rien : il était trop loin pour l'atteindre à la nage. Si le Pilote, qui devait avoir noté la position de sa chute, lançait par radio un Mayday d'homme à la mer, les recherches effectives ne commenceraient pas avant le lever du jour ; et à ce moment-là, il en serait déjà à cinq ou six heures d'immersion, avec toutes les probabilités d'une dangereuse hypothermie. Il ne pouvait rien faire, sinon économiser ses forces et tâcher que la perte de chaleur se produise le plus lentement possible. Il se souvint : position HELP, *Heat Escape Lessening Posture,* disaient les manuels.

Ou quelque chose comme ça. De sorte qu'il adopta une position fœtale en repliant ses cuisses sur son ventre et en croisant les bras sur sa poitrine. C'est ridicule, pensa-t-il. Mais tant que le feu stroboscopique continuerait à scintiller, il restait un espoir.

Feux. À la dérive, ballotté par la houle, les yeux fermés, ne bougeant que de temps en temps pour conserver sa chaleur et économiser son énergie, le scintillement blanc sur ses épaules l'aveuglant à intervalles réguliers, Coy continuait de penser à toutes sortes de feux. Feux amis et feux ennemis, de poupe, de mouillage, de bâbord et de tribord, phares verts, phares bleus, phares blancs, balises, étoiles. Feux qui font la différence entre la vie et la mort. Une nouvelle crête de la houle le fit tournoyer sur lui-même comme une bouée, et sa tête fut encore une fois submergée. Il ressortit au milieu des claques que lui donnaient les lames, en clignant des yeux pour expulser le sel qui lui enflammait les paupières. Une autre crête le fit pivoter de nouveau ; et c'est alors que, tout près, à moins de dix mètres, il vit deux feux : un rouge et un blanc. Le rouge était le feu de bâbord du *Carpanta,* et le blanc était celui de la lampe que Tanger tenait allumée à l'arrière pendant que le Pilote manœuvrait lentement pour se présenter le bord au vent.

Allongé sur la couchette de sa cabine, Coy écoutait le bruit de l'eau contre la coque. Le *Carpanta* faisait de nouveau route au nord-est, avec vent favorable ; et le naufragé qui n'était plus un naufragé somnolait, bercé dans la bonne chaleur du sac de couchage et des couvertures superposées. Ils l'avaient hissé à bord par l'arrière, après lui avoir passé la ganse d'un bout sous les épaules, épuisé, entravé par le gilet et les vêtements trempés, le feu qui continuait à clignoter dans son dos jusqu'au moment où,

arrivé sur le pont, il l'avait lui-même arraché du gilet pour le jeter à la mer. Les jambes lui avaient manqué dès qu'il s'était retrouvé dans le cockpit : il avait été pris de violents tremblements, et Tanger et le Pilote l'avaient descendu dans sa cabine après l'avoir enroulé dans une couverture. Là, assommé, docile comme un enfant sans volonté et sans forces, il s'était laissé déshabiller et sécher avec des serviettes ; toutefois le Pilote avait fait en sorte de ne pas frotter trop fort, pour éviter que le froid qui engourdissait ses bras et ses jambes ne gagne le cœur et la tête par les vaisseaux sanguins. Pendant qu'ils le dépouillaient de ses derniers vêtements, allongé sur le dos sur la couchette comme dans la brume d'un étrange rêve éveillé, il avait senti le contact rude des mains du Pilote, et aussi le toucher de celles de Tanger sur sa peau nue. Il avait deviné ses doigts qui prenaient son pouls, faible et lent. Puis qui passaient sur son torse pendant que le Pilote lui enlevait son maillot de corps, sur ses pieds pour lui retirer ses chaussettes, et enfin sur sa taille et ses cuisses quand ils lui avaient ôté son caleçon mouillé. La paume de sa main s'était posée un instant sur la hanche de Coy, à la naissance de la cuisse, et elle était restée là quelques secondes, légère et chaude. Après quoi ils avaient fermé le sac de couchage, entassé les couvertures dessus, éteint la lumière avant de le laisser seul.

Il avait erré dans la pénombre verdâtre dont le fond le happait, et cela durant d'interminables quarts de neiges, de brumes et d'échos radar. Il marquait avec un crayon gras des routes rectilignes sur l'écran de transfert du radar, tandis que sur le pont des chevaux mangeaient des conteneurs en bois qui étaient censés contenir des chevaux, et que des capitaines silencieux parcouraient le pont de haut en bas sans lui adresser la parole. L'eau grise et calme semblait être de plomb ondulé. Il pleuvait sur la mer, les ports, les grues, les cargos. Assis sur les bittes d'amarrage,

des hommes et des femmes immobiles, trempés sous l'averse, étaient plongés dans des rêves océaniques. Et en bas, près d'une cloche de bronze muette au centre d'une sphère bleue, des cétacés dormaient tranquillement, un pli en forme de sourire à la bouche, la tête vers le fond et la queue verticale, suspendus entre deux eaux dans l'apesanteur du sommeil des baleines.

Le *Carpanta* tangua un peu, en accentuant sa gîte. Coy entrouvrit les paupières dans l'obscurité de la cabine, réconforté par cette agréable chaleur qui rendait petit à petit la vie à son corps engourdi, coincé par l'inclinaison entre la couchette et la coque. Il était là, sain et sauf, il avait réussi à échapper à la gueule de la mer, aussi impitoyable dans ses caprices qu'imprévisible dans sa clémence. Il était à bord d'un bon bateau barré par des mains amies, et il pouvait dormir tout son soûl sans se soucier de rien puisque d'autres yeux et d'autres mains veillaient sur son sommeil, en le guidant à travers le cauchemar du bateau perdu qui le guettait dans les ténèbres où il avait été sur le point de sombrer pour toujours. Les mains de femme qui l'avaient touché en lui enlevant ses vêtements reviendraient bientôt, pour alléger un peu le poids des couvertures avant de se poser sur son front puis sur ses poignets pour prendre son pouls. Et voilà que le souvenir de ce contact, de cette paume immobile, pour la première fois sur sa hanche nue, fit naître une lente, chaude érection dans l'abri des cuisses et la touffeur du sac de couchage. Cela le fit sourire intérieurement, presque étonné, dans son demi-sommeil apaisé. C'était bon d'être vivant. Puis il se rendormit et le sourire disparut, car le monde rétrécissait et la mer se contractait. Il rêva désespérément de mers interdites et de côtes barbares, d'îles où n'arrivaient jamais les mandats d'amener, ni les sacs en plastique, ni les boîtes de conserve vides. Et toute la nuit il erra dans des ports sans bateaux,

parmi des femmes qu’accompagnaient d’autres hommes. Des femmes qui le regardaient parce qu’elles n’étaient pas heureuses, comme si elles voulaient lui transmettre leur tristesse.

Il pleura en silence, les yeux fermés. Pour se consoler, il appuyait sa tête sur le flanc de bois du bateau, pour sentir le bruit de la mer de l’autre côté de la charpente de trente centimètres d’épaisseur qui le séparait de l’Éternité.

XI. La mer des Sargasses

Dans la mer des Sargasses, les squelettes remontent à la surface pour blanchir, mentir et se moquer des bateaux qui passent.

Thomas Pynchon,

L'Arc-en-ciel de la gravité

Quand il monta sur le pont, le bateau était immobile dans le petit jour, sans un souffle de brise, avec la ligne abrupte de la côte toute proche et le ciel sans nuages qui, à l'ouest, virait du gris-noir au bleu ; les rochers étaient rouges, et rouge la mer au levant, rouges aussi les rayons que le soleil envoyait horizontalement vers le mât du *Carpanta* sur la surface des eaux calmes.

— C'est ici que ça s'est passé, dit Tanger.

Elle tenait une carte déployée sur ses genoux et, près d'elle, le Pilote fumait une cigarette, une moque de café à la main. Coy alla à l'avant. Il avait mis un pantalon sec et un tee-shirt, ses cheveux en bataille et ses lèvres conservaient de son plongeon nocturne des traces de sel. Il inspecta les alentours et regarda les mouettes qui planaient en criant avant de se poser sur l'eau. La côte était à un peu plus d'un mille à l'ouest, puis elle s'ouvrait en s'élevant pour former une anse. Il reconnut la pointe Percheles, la pointe Negra, et un peu plus loin la pointe de l'île de Mazarrón ; et, à quelque huit milles à l'est, la ligne sombre du cap Tiñoso.

Il revint au cockpit. Le Pilote était descendu lui chercher une moque de café chaud, et Coy la but d'un trait, avec une grimace pour absorber les dernières gouttes du breuvage amer. Tanger indiquait sur la carte le paysage qu'ils avaient sous les yeux. Elle avait gardé son sweater noir et était pieds

nus. Elle portait le bonnet noir du Pilote d'où s'échappaient des mèches blondes.

Voilà l'endroit, dit-elle, où le *Dei Gloria* a cassé son mât et a dû engager le combat.

Coy approuva sans cesser de regarder la côte voisine, pendant qu'elle expliquait les détails du drame. Tout ce qu'elle avait cherché, les événements recueillis çà et là dans des liasses jaunies, dans des manuscrits, dans les cartes marines de l'Urrutia, s'ordonnait dans sa voix calme comme si elle avait été elle-même présente à ce moment-là. Il n'avait jamais entendu quelqu'un d'aussi convaincu de ce qu'il racontait. Et en l'écoutant, les yeux fixés sur l'arc de la côte brune qui fuyait vers le nord-est, Coy essaya de reconstituer l'authentique version des faits : ce qui s'était vraiment passé ; ou plus exactement ce qui avait dû se passer. Il évoquait intérieurement les livres qu'il avait lus, son expérience de marin, les jours et les nuits de sa jeunesse entraînée par des voiles silencieuses sur cette mer qui, en retour, avait fini par le trahir. Il put donc facilement faire fonctionner son imagination ; et quand Tanger s'interrompait dans son récit et le regardait, quand les yeux du Pilote se tournaient aussi vers lui, Coy haussait un peu les épaules, se touchait le nez et remplissait les lacunes de la narration. Il donnait des détails, aventurait des hypothèses, décrivait des manœuvres, en les situant dans ce petit matin du 4 février 1767, lorsque le lebeche avait tourné au nord avec le lever du soleil, obligeant le chasseur et sa proie à naviguer à la bouline. Dans ces conditions, dit-il, le vent apparent s'ajoutait au vent réel, et le brigantin et le chébec devaient voguer à sept ou huit nœuds ; le *Dei Gloria* avec la brigantine, la grand-voile, les focs et les huniers, les vergues bien brassées sous le vent ; le corsaire avec les voiles latines des mâts de misaine et d'artimon tendues comme des lames de couteau, remontant mieux le vent que sa proie. Tous les deux gîtant fort sur tribord, l'eau envahissant les dalots sous

le vent, les timoniers concentrés sur leur barre, les capitaines surveillant sans relâche le vent et la toile, dans une course où le premier qui commettrait une erreur perdrait la partie.

Une erreur ? Sur mer comme en escrime – Coy l'avait entendu dire quelque part –, tout consiste à tenir l'adversaire à distance, en prévoyant ses mouvements. Le nuage noir qui se dessine, aplati et bas, au loin, la zone légèrement obscure sur l'eau ridée, l'écume presque imperceptible qui se brise sur le rocher à fleur d'eau annoncent des estocades mortelles que seule la veille constante permet d'éviter. En cela, la mer est une réplique parfaite de la vie. Le moment où il faut prendre un ris, dit le bon sens marin, c'est exactement le moment où on se demande si on ne devrait pas prendre un ris. La mer cache une vieille canaille, dangereuse et rusée, dont l'apparente camaraderie n'attend que la première distraction pour vous allonger un coup de griffe. Elle tue facilement, sans pitié, les distraits et les stupides ; et le meilleur des marins peut seulement espérer qu'elle le tolère sur ses ondes. Ne pas la déranger. Passer inaperçu. Car la mer n'a pas de sentiments et, comme le Dieu des Écritures, elle ne pardonne jamais, sinon par hasard ou par caprice. Les mots « charité » et « compassion », parmi bien d'autres, restent à terre quand on prend la mer. Et en un certain sens, pensait Coy, il était juste qu'il en soit ainsi.

L'erreur, décida-t-il, c'était le capitaine Elezcano qui avait fini par la commettre. Ou peut-être n'y avait-il pas eu d'erreur : peut-être était-ce seulement la loi de la mer qui, en cette occasion, avait penché en faveur du corsaire. Toujours plus près de l'ennemi qui l'empêchait de chercher le salut en se mettant sous la protection des canons de la tour de Mazarrón, le brigantin avait dû déployer ses perroquets malgré le mauvais état de leurs mâts. Pas difficile de deviner le reste : le capitaine Elezcano regardant là-haut,

angoissé, pendant que les matelots, se balançant sur les marchepieds, suspendus au-dessus de la mer à tribord, libèrent les garcettes des voiles supérieures et que celles-ci se déploient avec un claquement bref, en se tendant à mesure que montent les voiles et que sont bordées les écoutes. Et le pilotin qui revient sur la dunette avec la latitude et la longitude établies par le pilote, et l'ordre distrait de les noter dans le cahier de bord, donné par le capitaine qui ne quitte pas des yeux le haut des mâts. Le pilotin, près de lui, levant la tête à son tour, tout en fourrant dans sa poche le papier écrit au crayon. Et soudain, crac ! Le craquement sinistre du bois qui casse, les drisses et la toile qui tombent sous le vent, entraînées par lui contre le grand et le petit hunier, le bateau qui fait une embardée suicidaire, la stupeur épouvantée de tous les hommes à bord qui comprennent à cet instant que leur sort est scellé.

En haut, des matelots avaient dû couper le gréement inutile et jeter à la mer les restes de mât et de voile, tandis qu'en bas le capitaine Elezcano donnait l'ordre d'ouvrir le feu. Les sabords des canons étaient certainement dégagés depuis les premières lueurs de l'aube, leurs bouches chargées, les artilleurs prêts. Peut-être le capitaine avait-il décidé à l'improviste d'abattre en grand pour prendre par surprise le poursuivant tout proche, sans doute en lui présentant son flanc tribord, avec les hommes penchés derrière les canons, dans l'attente de voir apparaître devant eux la coque et les voiles du chébec. Un combat presque à bout portant, disait la relation écrite par les autorités maritimes d'après le témoignage du pilotin. Ce qui signifiait que les navires étaient très près l'un de l'autre, les hommes du corsaire prêts pour la canonnade et l'abordage, quand le *Dei Gloria* avait présenté son flanc tribord, les sabords ouverts d'où sortait la fumée des mèches, et qu'il avait lâché une bordée à bout portant, cinq canons crachant des boulets de quatre livres. Il avait dû causer des dégâts ; mais, au

même moment, le corsaire devait, lui aussi, mettre la barre à tribord ; ou, autre hypothèse, ses voiles latines lui permettant de poursuivre sa route en serrant le vent, il avait coupé le sillage du brigantin, pour lâcher à son tour une bordée vengeresse, meurtrière, qui avait balayé le pont d'un bout à l'autre. Deux canons longs de six livres et quatre de quatre livres : quinze à vingt kilos de fer et de mitraille déchiquetant cordages, bois et chair humaine. Ensuite, tandis qu'à bord du corsaire les artilleurs poussaient des hurlements de joie en voyant les blessés et les mourants du bateau adverse se traîner sur les ponts glissants de sang, les deux navires s'étaient rapprochés de plus en plus lentement pour finir par rester immobiles, l'un contre l'autre, se canonnant férocement.

Le capitaine Elezcano était un Biscayen tenace. Résolu à ne pas offrir son cou au couperet du boucher, il devait parcourir le pont du brigantin sur toute sa longueur, pour ranimer le courage de ses malheureux artilleurs. On devait avoir des canons détachés, des éclats de bois, des boulets et des balles de mousquet qui volaient de tous côtés, des morceaux de cordages, de mâts et de voiles qui tombaient d'en haut. À cette heure, les deux jésuites étaient sûrement morts, à moins qu'ils ne soient descendus dans le carré pour défendre le coffre aux émeraudes jusqu'à l'ultime instant, ou pour le jeter à la mer. Les dernières bordées du corsaire avaient été, à coup sûr, dévastatrices. Le mât de misaine, avec ses voiles qui flottaient au vent comme des suaires, avait craqué avant de s'effondrer sur le pont du brigantin transformé en abattoir ; peut-être le capitaine Elezcano était-il déjà mort à ce moment-là. Le navire allait à la dérive, rasé et sans gouvernail. Recroquevillé entre des rouleaux de cordages, tenant un sabre de combat d'une main tremblante, le pilotin de quinze ans, terrifié, devait attendre la fin en voyant s'approcher dans la fumée les mâts du *Chergui* prêt pour l'abordage. Mais on apercevait des

flammes à son bord : les coups de canon à bout portant du brigantin, ou ceux du chébec lui-même, avaient mis le feu à une voile basse que l'équipage, surpris par la manœuvre, n'avait pas eu le temps d'amener. Et maintenant cette toile brûlait et tombait sur le pont du chébec ; probablement près d'une charge de poudre, ou de l'écoutille ouverte de la sainte-barbe. Hasards de la mer. Et il y avait eu soudain une intense flambée, une détonation sèche, l'air était venu frapper le brigantin agonisant comme un coup de poing, en faisant tomber le second mât et en remplissant le ciel de fumée noire, de flammèches et de débris humains qui étaient retombés de toutes parts. Alors, rendu sourd par l'explosion, les yeux exorbités par l'horreur, le pilotin s'était dressé sur le bord couvert de sang et avait pu voir que, là où avait été le corsaire, ne restaient que des morceaux de charpente fumants qui crépitaient en s'enfonçant dans la mer. À ce moment, le *Del Gloria* s'était incliné à son tour, l'eau avait envahi les entrailles de sa coque déchiquetée, et le pilotin s'était retrouvé en train de se débattre dans la mer au milieu des débris de charpente et des cordages. Il était seul et près de lui flottait la chaloupe que le capitaine Elezcano avait ordonné de passer par-dessus bord pour dégager le pont, quelques minutes avant d'engager le combat.

— Les choses ont dû se passer plus ou moins ainsi, dit Tanger.

Ils se taisaient tous les trois, devant la mer immobile comme la dalle d'une tombe. Quelque part au-dessous d'eux, à moitié enfouis dans le sable du fond, gisaient les squelettes d'une centaine d'hommes, les restes de deux bateaux et une fortune en émeraudes.

— Le plus logique, reprit-elle, est que le *Chergui* s'est disloqué dans l'explosion et que ce qui en reste se trouve

éparpillé. Le brigantin, lui, a sombré intact, à part les mâts brisés. Comme la profondeur n'est pas grande, il devrait normalement reposer sur la quille, ou sur un côté.

Coy étudiait la carte en calculant les distances et les profondeurs. Dans son dos, le soleil commençait à chauffer.

— Le fond est fait de sable et de vase, dit-il. Et de quelques rochers. Il est possible qu'il soit tellement recouvert que nous ne puissions pas creuser.

— Possible, oui. – Tanger se pencha sur la carte, si près que leurs têtes se frôlèrent. – Mais ça, nous ne le saurons que quand nous serons en bas. La partie recouverte sera en meilleur état que celle qui est exposée au mouvement de la houle et aux courants. Les tarets ont dû faire le travail en dévorant le bois… Ce qui n'a pas été protégé par le sable doit être pulvérisé. Le fer rongé par la rouille. Cela dépend aussi de la température de l'eau… Un bateau peut rester intact à basse température, ou disparaître en peu de temps dans des eaux plus chaudes.

— Ici, elles ne sont pas très froides, précisa le Pilote. Sauf dans quelques courants.

Il montrait toujours autant d'intérêt, mais il restait un peu à l'écart, son visage inexpressif labouré par le vent, le soleil et le sel. Il faisait et défaisait machinalement des nœuds sur un bout de drisse entre ses doigts calleux aux ongles aussi courts et rognés que ceux de Tanger. Ses yeux décolorés par des années de lumière méditerranéenne allaient de l'un à l'autre, calmement. Un regard stoïque que Coy connaissait bien : celui du pêcheur ou du marin qui n'espère rien d'autre que remplir raisonnablement ses filets et rentrer au port avec ce qu'il faut pour continuer à vivre. Il n'était pas de ceux qui se font des illusions. La mer quotidienne dissolvait les chimères ; et, au fond, le mot « émeraudes » était pour lui aussi peu concret que l'endroit où l'arc-en-ciel prend racine dans la mer.

Tanger avait ôté le bonnet de laine. Maintenant, elle avait posé une main distraite sur l'épaule de Coy.

— Tant que nous n'aurons pas localisé la coque avec l'aide des plans et que nous ne saurons pas où s'en trouve chaque partie, nous ne serons sûrs de rien… L'important, c'est que la poupe soit accessible. C'est là que se trouvaient le carré des officiers et les émeraudes.

Son attitude était de plus en plus différente de celle qu'elle avait eue sur la terre ferme. Naturelle et moins arrogante. Coy sentait la légère pression de sa main sur son épaule et la proximité de son corps. La peau de Tanger, chauffée par le soleil qui montait lentement dans le ciel, avait l'odeur de la mer. Maintenant, tu as besoin de moi, pensa-t-il. Maintenant, tu as plus besoin de moi qu'avant, et ça se voit.

— Ils ont peut-être jeté les émeraudes à la mer, dit-il. Elle faisait non de la tête, dont l'ombre s'amenuisait sur la carte 4631. Puis, après un instant de silence, elle dit que oui, peut-être. Il était encore impossible de le savoir. De toute manière, le coffre était parfaitement décrit : une caisse en bois, fer et bronze, de vingt pouces de long. Le fer ne résistait pas bien dans l'eau et devait être devenu une masse noirâtre impossible à reconnaître ; le bronze tenait mieux le coup, mais le bois avait dû disparaître ; à l'intérieur, les émeraudes se trouvaient probablement soudées les unes aux autres par des adhérences. L'aspect devait être plus ou moins celui d'un bloc de pierre sombre, un peu rougeâtre, avec des veines verdâtres de bronze. Il faudrait le chercher dans les débris, et ce ne serait pas facile.

Sûrement pas facile. Coy voyait d'immenses difficultés. Une aiguille dans une meule de foin, comme Lucio Gamboa l'avait suggéré à Cadix entre deux éclats de rire et deux cigarettes. Et si l'épave était enfouie, ils auraient besoin de

tuyaux de succion pour le sable et la vase. Pas vraiment discret.

— De toute façon, conclut Tanger, nous devons d'abord la localiser.

— Et le sondeur ? demanda Coy.

Le Pilote achevait un double nœud de cabestan.

— Pas de problème, dit-il. On nous l'installera à Carthagène, et aussi un écran de GPS pour la cabine. – Il observait Tanger avec une gravité soupçonneuse. – Mais il faudra payer tout ça.

— Évidemment, dit-elle.

— C'est le meilleur sondeur de pêche que j'ai pu trouver. – Le Pilote s'adressait à Coy. – Un Pathfinder Optic à trois séquences, comme tu me l'as demandé… Le transducteur peut être installé sur le tableau arrière sans beaucoup de travail.

Tanger le regarda d'un air interrogatif. Coy expliqua qu'avec ce sondeur il pouvait couvrir un éventail de 90° sous la coque du *Carpanta.* On s'en servait pour localiser les bancs de poissons, mais il donnait aussi une vision claire du fond, avec le profil très détaillé de son relief. L'important était que, grâce à l'utilisation des différentes couleurs de l'écran, le Pathfinder différenciait les fonds selon leur densité, leur dureté et leur structure, en détectant n'importe quelle irrégularité. Un rocher isolé, un objet immergé, même les changements de température, apparaissaient avec netteté. Le métal, fer ou bronze des canons, s'il dépassait du sable, serait visible, fortement coloré, plus sombre. Le sondeur de pêche n'était pas aussi précis que les systèmes professionnels que pouvait utiliser Nino Palermo, mais il devait suffire pour une profondeur de vingt à cinquante mètres. Ainsi, en naviguant lentement pour ratisser l'aire de recherche et en assignant des coordonnées à chaque objet immergé qui appellerait l'attention, ils pourraient tracer une

carte de la zone, avec les lieux possibles du naufrage. Dans une seconde phase, ils exploreraient chaque point avec l'aquaplane : une planche remorquée que tenait un plongeur, les yeux fixés sur le fond.

— C'est quand même bizarre, dit le Pilote.

Il avait décroché la gourde de vin de l'habitacle et buvait, la tête en arrière, les yeux ouverts sur le ciel. Coy savait ce qu'il était en train de penser. Avec une épave aussi peu profonde, les pêcheurs devaient prendre leurs filets dedans. Ça devait se savoir. Et, depuis le temps, quelqu'un avait bien dû jeter un regard en bas, par simple curiosité. N'importe quel plongeur amateur avait pu le faire.

— Oui. Je me demande comment ça se fait qu'aucun pêcheur n'ait jamais parlé d'une épave dans les parages. Ils connaissent pourtant mieux ces fonds que le couloir de leur maison.

Tanger montra la carte : *A, F*, *P.* Les petites initiales disséminées partout, à côté des chiffres de la sonde.

— Il y a aussi des rochers, tu vois ?… Et c'est ce qui a pu protéger l'épave.

— La protéger des pêcheurs, peut-être, répliqua Coy. Mais un bateau en bois coulé dans les rochers ne dure pas longtemps. Avec si peu de fond, la houle et les courants disloquent la coque. Ça n'a rien à voir avec l'illustration de ton *Trésor de Rackham le Rouge*.

— Possible, dit-elle.

Elle contemplait la mer d'un air buté, et les regards de Coy et du Pilote se rencontrèrent. Soudain, une fois de plus, tout cela semblait absurde. Nous ne trouverons rien, disait l'expression du marin qui tendait la gourde à Coy. Je suis ici parce que je suis ton ami et aussi parce que, en plus, tu me payes ; ou elle, ce qui revient au même, en fin de compte. Mais toi, cette femme t'a fait perdre la boussole. Et le plus

beau, dans cette histoire, c’est que tu ne couches même pas avec elle.

Ils étaient à Carthagène. Ils avaient navigué en longeant la côte de près, sous les à-pic du cap Tiñoso, et maintenant le *Carpanta* enfilait la passe du port qu’utilisaient déjà les Phéniciens et les Grecs. Kart-hadasht : la Nouvelle Carthage des exploits d’Hannibal. Assis sur une chaise de teck à l’arrière du voilier, Coy observait l’île d’Escombreras. Là, sous la falaise de la face sud, il avait remonté des amphores dans sa jeunesse : amphores à vin ou à huile aux cols élégants et aux anses allongées, portant en latin la marque de leurs fabricants, certaines encore scellées comme si elles venaient de tomber à l’eau. Vingt ans plus tôt, cette zone était un immense champ de débris venant de naufrages, et aussi, disait-on, de navigateurs qui lançaient des offrandes à la mer quand ils apercevaient le temple dédié à Mercure. Coy avait plongé là bien des fois, pour remonter ensuite, sans jamais atteindre la rapidité des bulles qu’il émettait, vers la silhouette sombre du *Carpanta* qui l’attendait au plafond poli de la surface, le câble du mouillage incurvé vers les profondeurs. Une fois – la première fois qu’il avait atteint soixante mètres : soixante-deux, exactement, indiquait le profondimètre à son poignet –, Coy était descendu lentement, avec des pauses pour compenser l’augmentation de la pression sur ses tympans, en se laissant tomber à l’intérieur de cette sphère verdâtre où les couleurs disparaissaient peu à peu pour devenir une lumière fantasmagorique, diffuse, et où seuls restaient des tons verts. Il avait perdu la surface de vue et était arrivé, toujours plus lentement, à genoux sur le fond de sable pur, avec le froid des profondeurs qui montait dans ses cuisses et son ventre sous la combinaison de néoprène. 7,2 atmosphères, avait-il pensé, effrayé de son audace ; mais il avait dix-huit ans. Autour de lui, à perte de vue dans le cercle vert,

dispersées au hasard sur le sable lisse, à demi enterrées ou groupées en petits monticules, il voyait des douzaines d'amphores brisées ou intactes, cols étroits et bases pointues ; une argile millénaire que personne, en vingt siècles, n'avait touchée ni sortie à la lumière. Des embouchures, allongées ou rondes, larges ou étroites sortaient des têtes de murènes patibulaires et, autour, nageaient des poissons sombres. Enivré par le contact de la mer sur sa peau, fasciné par cette pénombre et par l'immense champ de poteries immobiles comme des dauphins endormis, Coy avait ôté son masque en maintenant l'embout du détendeur entre ses dents, pour sentir sur son visage toute la grandeur des ténèbres qui l'enveloppaient. Puis, soudain alarmé, il avait remis le masque et vidé l'eau en expulsant de l'air par le nez. À ce moment, le Pilote, allongé par ses palmes, transformé en une autre silhouette vert sombre qui descendait du haut de la sphère à l'extrémité d'un long panache rectiligne de bulles, l'avait rejoint en se déplaçant avec la lenteur des hommes dans les profondeurs, et il avait indiqué d'un doigt sévère, d'abord le profondimètre à son poignet, puis sa tempe, pour lui demander silencieusement s'il avait perdu la raison. Ils étaient remontés ensemble, très lentement, à travers les méduses d'air qui les précédaient, chacun portant une amphore. Et alors qu'ils étaient déjà presque à la surface et que les rayons du soleil commençaient à filtrer à travers le miroir turquoise au-dessus de leurs têtes, Coy avait levé son amphore pour la renverser : une traînée de sable fin s'en était échappée, luisante comme de la poudre d'or dans le contre-jour aquatique, avant de l'envelopper d'un nuage qui ressemblait à un rêve doré.

Il aimait cette mer qui était aussi ancienne, sceptique et sage que les femmes innombrables qui survivaient dans la mémoire génétique de Tanger Soto. Ses rivages gardaient l'empreinte des siècles, pensa-t-il en contemplant la ville qui

avait été célébrée par Virgile et Cervantès, tassée au fond du port naturel entre les parois de rochers qui, trois mille ans durant, l'avaient rendue presque inexpugnable aux assauts des ennemis et des vents. Malgré sa décadence, ses façades décrépies et sales, ses maisons en ruine que l'on ne reconstruisait pas et qui lui donnaient parfois l'allure étrange d'une ville en guerre, la cité vue de la mer était belle, et dans ses ruelles étroites résonnaient encore les pas d'hommes qui s'étaient battus comme des Troyens, avaient pensé comme des Grecs et étaient morts comme des Romains. On pouvait déjà distinguer le vieux château sur une éminence qui dépassait les remparts, de l'autre côté des brise-lames protégeant la passe et l'entrée de l'arsenal. Les vieux forts abandonnés de Santa Ana et de Navidad défilaient lentement à bâbord et à tribord du *Carpanta,* et il y avait encore comme un rictus menaçant dans leurs meurtrières vides qui, tels des yeux aveugles, visaient toujours la mer.

C'est ici que je suis né, pensa Coy. Et c'est ici que je me suis initié aux livres et aux océans. C'est ici que j'ai été tenté par le défi des choses lointaines et la nostalgie précoce de ce que je ne connaissais pas. C'est ici que j'ai rêvé de ramer vers la baleine, le couteau entre les dents, le harponneur prêt à l'avant. C'est ici que j'ai deviné, avant même de parler anglais, l'existence de ce que le *Mariner Weather Log* appelle ESW *Extrême Storm Wave,* Vague de Tempête Extrême. Et que j'ai su que tout homme a toujours, qu'il la rencontre ou non, une ESW qui l'attend quelque part. C'est ici que j'ai vu les dalles funéraires de marins morts sur des tombes vides, et que j'ai compris que le monde est un bateau en partance pour un voyage qui n'a pas de retour. C'est ici que j'ai découvert, avant qu'il me devienne indispensable, le substitut de l'épée de Caton, du poison de Socrate. Du pistolet et de la balle.

Il souriait intérieurement, perdu dans ses pensées, pendant qu'il regardait Tanger debout près de l'ancre, se tenant d'une main au génois enroulé sur son étai, et que le bateau entrait au moteur dans le port. Dans le cockpit, le Pilote barrait d'une main, sur une eau où l'on aurait pu parfaitement naviguer en aveugle. Une corvette grise de la Marine, qui venait de quitter le bassin de San Pedro pour prendre le large, passait sur tribord, et les jeunes marins étaient penchés sur le bastingage pour observer la femme immobile à l'avant du voilier comme une figure de proue dorée. Le *Carpanta* recevait, portée par la brise de terre, l'odeur des montagnes voisines dénudées, sèches, calcinées par le soleil, là où le thym, le romarin et les cactus poussent entre les roches brunes, où les figuiers peuplent les ravins desséchés, où les amandiers s'échelonnent de murets en murets. Malgré le ciment, le verre, l'acier et les excavatrices, malgré la succession interminable des infâmes publicités lumineuses qui souillent toutes ses côtes, la Méditerranée était toujours là, pour peu que l'on prête un peu d'attention au murmure ténu de la mémoire : huile et vin rouge, Islam, Talmud, Croix, pins, cyprès, tombes, églises, couchers de soleil violacés comme du sang, voiles blanches au loin, pierres façonnées par les hommes et par le temps, heure irremplaçable de l'après-midi quand tout est calme et silencieux sauf le chant de la cigale, nuits à la lueur d'un feu fait du bois d'épaves, tandis que la lune s'élève lentement sur des îles arides. Et aussi, brochettes de sardines avec laurier et olives, écorces de pastèque flottant tranquillement dans les ondulations légères quand la nuit descend sur la plage, bruissement des galets dans le ressac au petit matin, barques peintes en bleu, blanc et rouge échouées sur les rivages devant les moulins en ruine et les oliviers gris, grappes de raisin qui jaunissent sur les treilles. Et à leur ombre, les yeux perdus dans l'azur intense qui s'étend vers le levant, des hommes immobiles qui regardent la mer ; héros hâlés et barbus qui connaissent des épaves

naufragées dans des calanques désignées par des dieux cruels qui se cachent sous l’apparence de statues mutilées endormies, yeux ouverts, dans le silence des siècles.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Tanger.

Elle était venue à l’arrière et désignait un endroit sur bâbord, au-delà du bassin de Navidad, près des grands tunnels jumeaux en béton destinés en d’autres temps à héberger des sous-marins. Là, la plage noire de l’Espalmador était couverte des restes de bateaux démantelés.

— C’est le Cimetière des bateaux sans nom.

Le Pilote s’était tourné vers Coy. Il avait une cigarette à moitié consumée aux lèvres, et il le regardait avec des yeux où affleuraient les souvenirs, la présence d’un sentiment qu’il se garda bien d’extérioriser. Sur le rivage, leurs coques rouillées à demi submergées, languissaient les charpentes métalliques, les ponts, les passerelles et les cheminées de bateaux éventrés comme de grands cétacés, exhibant membrures et cloisons nues, les plaques d’acier coupées et entassées au pied des grues. C’était là que les cargos condamnés à mort, déjà dépouillés de leurs nom, matricule et pavillon, terminaient leur dernier voyage avant d’être livrés au chalumeau. Les nouveaux plans d’urbanisme de la ville condamnaient ce lieu à la disparition, mais il faudrait encore des mois pour achever les derniers démantèlements et faire place nette des débris disséminés de toutes parts. Coy vit un vieux minéralier dont il ne restait que la poupe à moitié enfoncée dans l’eau : les deux tiers avant avaient déjà disparu dans un chaos de ferrailles entassées sur la plage. Il y avait des pièces démontées partout, une douzaine de grosses ancres dont la rouille dégouttait sur le sable noir, trois cheminées absurdement conservées, l’une à côté de l’autre, dont les couleurs étaient encore visibles avec le pavillon de leur armateur, et la superstructure quasi centenaire d’un paquebot qui avait dû être polonais, le

Korzeniowski, un peu plus loin, près de la tour de vigie, que l'endroit dont se souvenait Coy : un pont de fer rouillé avec des traces de peinture blanche, des planches pourries et la cabine presque intacte dans laquelle, enfant, il rêvait qu'il sentait le mouvement du navire sous ses pieds et qu'il avait le grand large sous ses yeux.

Pendant des années, cela avait été son lieu préféré, propice aux rêveries océaniques, quand il passait sur les brise-lames avec une canne à pêche ou son fusil sous-marin à élastiques et ses palmes, ou, plus tard, quand il aidait le Pilote à nettoyer la coque du *Carpanta* qui attendait à l'Espalmador, où il y avait très peu de fond. Là, dans les interminables fins d'après-midi du port, quand le soleil disparaissait peu à peu derrière les squelettes des vieux navires, le Pilote et lui avaient conversé, les mots alternant avec les silences, sur cette croyance, que tous deux partageaient : les bateaux et les hommes devraient toujours finir dignement, sur la mer, au lieu de se voir envoyés à la casse sur terre. Et plus tard, bien loin de là, sur l'île de la Déception, au sud du Horn et du détroit de Drake, Coy avait expérimenté un état d'âme semblable lorsqu'il avait débarqué sur le sable d'une plage noire comme celle-là, parmi des milliers d'ossements de baleines qui blanchissaient à perte de vue. La graisse de ces animaux avait été transformée en huile brûlée dans des lampes bien avant sa naissance ; mais les ossements restaient toujours là, comme pour narguer celui qui passait dans cette étrange mer des Sargasses antarctique. Il y avait parmi les restes un très vieil harpon rouillé : Coy s'était trouvé soudain devant lui et l'avait regardé avec répugnance. Tout bien considéré, Déception était un bon nom pour cette île. Baleines à la casse. Bateaux à la casse. Hommes à la casse. Le harpon s'était planté dans la même chair, car il s'agissait toujours de la même histoire.

Ils s’amarrèrent dans le port de plaisance et marchèrent sur les quais en sentant, comme chaque fois que l’on prend pied sur la terre, celle-ci osciller légèrement sous leurs pas. Sur le quai de commerce, de l’autre côté du Club nautique, il y avait un grumier : le *Felix von Luckner,* de la Zeeland Ship, dont Coy se souvenait qu’il faisait régulièrement la route Carthagène-Anvers. La simple vision de ce cargo évoquait les longues attentes sous la pluie, le vent et la clarté jaune de l’hiver, les silhouettes fantomatiques des grues sur le plat pays, l’écluse et les interminables manœuvres sur l’Escaut. Et bien qu’il eût connu dans le monde des contrées beaucoup plus aimables, Coy ne put éviter d’éprouver un brin de nostalgie.

Ils allèrent tous trois à la terrasse du bar Valencia, près des faïences bleues centenaires qui portent les vers que Miguel de Cervantès a dédiés à la ville dans son *Voyage du Parnasse,* au pied de la muraille construite par Charles III à l’époque où le *Dei Gloria* ne gisait que depuis trois ans au fond de la mer. Ils burent de grands pots de bière glacée devant l’horloge de l’hôtel de ville, les palmiers frissonnant sous le lebeche de la mi-journée qui fraîchissait et la pyramide du monument aux morts des guerres de Cuba et des Philippines dont les noms étaient gravés sur les plaques de marbre à côté de ceux des navires qui, comme eux, voguaient depuis cent ans dans le silence des profondeurs. Puis le Pilote alla s’occuper du sondeur, et Tanger accompagna Coy dans les rues étroites et désertes de la vieille ville, sous les balcons garnis de géraniums et de pots de basilic, et les loggias vitrées où, parfois encore, une femme assise avec son ouvrage les regardait passer avec curiosité. La plupart de ces balcons étaient clos et les loggias vides, leurs vitres dépourvues de rideaux, dans des maisons aux fenêtres condamnées et aux portes obstruées par des tas d’immondices ; et Coy y cherchait inutilement une figure connue, une musique familière derrière les

persiennes vertes, un enfant jouant au coin de la rue ou sur la place voisine, en qui il eût reconnu quelqu'un, ou se serait reconnu lui-même.

— J'ai été heureux, ici, dit-il brusquement.

Ils s'étaient arrêtés dans une rue obscure, devant une vieille maison écroulée entre deux autres toujours debout. Les pans de mur nus portaient encore des lambeaux de papier, des clous rouillés qui ne supportaient plus aucun tableau, des traces de meubles, de fils électriques arrachés. Il parcourut tout cela des yeux, en essayant de retrouver ce qu'il y avait eu là, autrefois : étagères de livres, meubles en noyer et en acajou, couloirs carrelés d'azulejos, chambres éclairées par une lucarne ovale, portraits jaunis cernés d'un flou artistique blafard qui accentuait leur aspect de fantômes. Disparue l'horlogerie du rez-de-chaussée, disparus les marchands de charbon et les épiceries au bout de la rue, de même que la taverne avec une fontaine en marbre au milieu de la salle, des publicités pour l'anis Del Mono et des affiches de corrida aux murs, dont on sentait l'odeur du vin quand on passait devant sa porte, et où des hommes taciturnes, dont on ne voyait que les dos alignés devant le zinc, penchés sur leurs verres de rouge, laissaient filer les heures. Et l'enfant en culotte courte qui marchait dans cette rue un siphon dans chaque main, ou qui collait son nez, émerveillé, aux vitrines pleines de jouets illuminées pour Noël, cela faisait bien longtemps que cet enfant-là, la mer l'avait emporté.

— Pourquoi es-tu parti ? questionna Tanger.

Sa voix était étrangement douce. Coy regardait toujours les murs de la maison qui n'existait plus. Il fit un geste pour désigner derrière lui le port, de l'autre côté de la ville.

— Il y avait une route, là-bas, dit-il en se retournant lentement. Ce que rêvent les autres, moi j'ai voulu le faire.

Elle pencha la tête, en signe d'assentiment. Elle l'observait de cet air singulier qu'elle avait parfois, comme si elle le voyait pour la première fois. Elle murmura : Tu es allé loin.

En disant cela, elle semblait l'envier. Coy haussa les épaules avec un sourire où l'on pouvait lire toutes les époques et tous les naufrages. Une expression délibérée, consciente.

— Il y a des lignes que j'ai lues ici, là-haut, dit-il avant de contempler de nouveau les murs de la maison qui n'existait plus.

Il récita de mémoire, sans difficulté :

> *« Viens ici, toi qui as le cœur brisé. Ici est une autre vie sans l'intermédiaire de la mort. Ici l'on peut connaître, sans mourir, des merveilles surnaturelles. Je dispense plus d'oubli que la Parque. Viens, soulève ta pierre tombale dans le cimetière et épouse-moi. » Entendant cette voix à l'est et à l'ouest, de l'aube au crépuscule, l'âme du guerrier répondit « Oui, je viens. » Et ainsi, Penh s'en fut à la chasse à la baleine…*

Il haussa une seconde fois les épaules, et elle continuait à le regarder de la même manière. Les iris bleu marine étaient fixés sur ses lèvres.

— Tu as été ce que tu voulais être, dit-elle.

Elle l'avait dit dans un murmure, et sa voix était pensive. Coy leva un peu ses mains ouvertes.

— J'ai été Jim Hawkins, puis j'ai été Ishmaël, et un temps j'ai cru être Lord Jim… Ensuite j'ai su que je n'avais jamais été aucun d'eux. En un sens, ça m'a soulagé. Comme si je me libérais d'amis encombrants. Ou de témoins.

Il adressa un dernier regard aux murs dénudés. De là-haut, des ombres obscures le saluaient : des femmes en deuil bavardant dans la lumière décroissante du soir, une veilleuse à huile devant la statuette de la Vierge, le claquement paisible des fuseaux à dentelle en plein ouvrage, une blague de cuir noir avec des initiales en argent et l'odeur de tabac d'une moustache blanche. Des gravures

de bateaux qui naviguaient toutes voiles dehors, dans le froissement du papier des pages d'un livre. J'ai fui, pensa-t-il, pour un lieu qui n'existait plus, d'un lieu qui n'existe plus. Il sourit de nouveau dans le vide :

— Comme dit le Pilote, il ne faut jamais rêver quand on a la main sur la barre.

Elle garda définitivement le silence après avoir entendu cela. Elle avait sorti de son sac le paquet à l'effigie du Héros, et elle allumait une cigarette tout en gardant le paquet dans ses mains, si lentement qu'on eût dit que ce bout de carton colorié la consolait de ses propres fantômes.

Ils dînèrent de *michirones* et d'œufs sur le plat avec des pommes de terre à l'Auberge de la Jamaïque, de l'autre côté du vieux tunnel de la rue Canales. Là, ils furent rejoints par le Pilote, les mains tachées de cambouis, qui leur annonça que le sondeur était installé et marchait bien. Le brouhaha des conversations montait au milieu de la fumée de tabac qui formait des strates grises au plafond et, en bruit de fond, Rocío Jurado chantait *La Lola se va a los puertos.* La taverne des temps anciens avait été rénovée, et des nappes avaient remplacé les toiles cirées que Coy avait toujours connues, il y avait maintenant des couverts neufs, des azulejos, des appliques et même des tableaux aux murs ; la clientèle restait pourtant la même, surtout à midi : habitants du quartier, maçons, mécaniciens d'un atelier voisin, retraités attirés par la cuisine simple et économique. De toute façon, comme il l'expliqua à Tanger en lui resservant du vin rouge allongé d'eau gazeuse, rien que le nom de l'endroit, l'Auberge de la Jamaïque, valait la peine qu'on y vienne.

Au dessert, pendant que le Pilote épluchait une mandarine, ils décidèrent de leur plan de recherche. Ils largueraient les amarres au lever du jour pour commencer à ratisser la zone vers le milieu de la matinée. Le secteur de

recherche initial était définitivement établi entre 1° 20' et 10° 22' de longitude ouest, et entre 37° 31,5' et 37° 32,5' de latitude nord. Ils aborderaient ce rectangle d'un mille sur deux par le côté du large, celui des plus grandes profondeurs, cinquante mètres, les sondes diminuant ensuite progressivement. Comme le fit remarquer Coy, débuter ainsi loin de la côte présentait l'avantage de ne pas être vus de la terre, dont ils se rapprocheraient peu à peu sans attirer l'attention. À deux ou trois nœuds, le Pathfinder leur permettait de sonder en détail des bandes parallèles de cinquante à soixante mètres de large. La zone d'exploration était divisée en soixante-quatorze de ces bandes ; ainsi, en comptant le temps perdu en manœuvres, il faudrait une heure pour parcourir chacune d'elles – et quatre-vingts pour l'aire complète. Cela représentait quelque cent à cent vingt heures de travail réel, ce qui signifiait entre dix et douze jours pour couvrir la totalité de l'aire de recherche. À condition, bien entendu, que la météo reste favorable.

— Les prévisions sont bonnes, dit le Pilote. Mais nous perdrons certainement quelques jours.

— Disons deux semaines, estima Coy. C'est le délai minimum.

— Peut-être trois.

— Peut-être.

Tanger les écoutait attentivement, les coudes sur la table et les doigts croisés sous le menton.

— Tu as dit qu'on pourra nous voir de la terre et avoir des soupçons ?…

— Au début, je ne crois pas. Mais à mesure que nous nous rapprocherons, c'est possible. Il y a déjà des gens qui vont à la plage, ce mois-ci.

— Il y a aussi des pêcheurs, ajouta le Pilote, un quartier de mandarine dans la bouche. Et Mazarrón n'est pas loin.

Tanger regarda Coy. Elle avait pris une écorce sur l'assiette et la déchirait en petits morceaux. L'odeur parfumait la table.

— Nous aurons des prétextes plausibles à fournir ?

— Je suppose que oui. Nous pouvons être en train de pêcher, ou de chercher quelque chose que nous avons perdu.

— Un moteur, suggéra le Pilote.

— C'est cela. Un moteur hors-bord tombé à la mer. Nous avons pour nous le fait que le Pilote et le *Carpanta* sont très connus dans la région et qu'ils attireront peu l'attention… Quant à la terre, il n'y a pas de problème. Nous pouvons relâcher une nuit à Mazarrón, une autre à Aguilas, d'autres à Carthagène, et le reste du temps mouiller loin de la zone. Un couple qui loue un bateau pour quinze jours de vacances, ça n'a rien d'extraordinaire.

Il plaisantait en disant cela, mais Tanger ne sembla pas trouver la réflexion amusante. Ou peut-être était-ce le mot « couple ». Elle penchait la tête, tenant toujours entre les doigts la peau de mandarine, en considérant la situation. Elle s'était lavé les cheveux dans l'après-midi, avant de descendre à terre, et les mèches blondes et asymétriques lui frôlaient de nouveau le menton.

— Il y a des vedettes de surveillance ? s'enquit-elle, impassible.

— Deux, dit le Pilote. Celle des douanes, et celle de la garde civile.

Coy expliqua que la H J des douanes opérait de nuit et s'occupait de la contrebande. Celle de la garde civile avait pour mission de surveiller la côte et de faire respecter la législation sur la pêche. En principe, le *Carpanta* ne l'intéressait pas ; mais il était possible que, à force de le voir tous les jours, elle finisse par s'approcher, par curiosité.

— Notre atout, c’est que le Pilote connaît tout le monde, y compris les gardes civils. Aujourd’hui les choses ont changé, mais dans sa jeunesse certains ont été ses associés. Tu peux imaginer : tabac blond, alcools, un pourcentage sur les bénéfices… – Il le regarda affectueusement. – Il a toujours su gagner sa vie…

Le Pilote avait pris une expression fataliste et sage, vieille comme la mer sur laquelle il naviguait : héritage d’innombrables générations de vents contraires.

— Vivre et laisser vivre, dit-il avec simplicité.

Coy lui-même l’avait parfois accompagné, jadis, faisant fonction de mousse dans des expéditions clandestines et nocturnes près du cap Tiñoso ou vers le cap de Palos, et il se souvenait de certains épisodes avec une excitation toute juvénile. Ils allaient, dans l’obscurité percée régulièrement par le rayon du phare proche, guetter les feux d’un cargo qui ralentissait sa marche et s’arrêtait le temps nécessaire pour que plusieurs sacs soient descendus sur le pont du *Carpanta.* Caisses de tabac blond américain, bouteilles de whisky, électronique japonaise. Après quoi ils revenaient dans la même obscurité ; parfois ils débarquaient la contrebande dans une crique discrète et la remettaient à des ombres qui entraient dans l’eau jusqu’à la poitrine. Pour le jeune garçon qu’était alors Coy, il n’y avait pas de différence entre cela et ce qu’il lisait, et c’était suffisant pour justifier l’aventure. De son point de vue, ces vieilles pages, *Les Contrebandiers de Moonfleet, Les Aventures de David Balfour, La Flèche d’or* et toutes les autres – attendre une décharge d’artillerie dans l’obscurité avait été longtemps son souhait le plus intime –, lui procuraient des prétextes suffisants. Le problème, c’était qu’ensuite, de retour au port, au moment de lancer sur le quai un bout innocent pour s’amarrer, il y avait toujours un garde civil ou un sous-officier de la Marine qui se tenait là pour réclamer la part du lion ; et le Pilote, après avoir risqué son bateau et sa liberté,

se retrouvait avec tout juste de quoi boucler ses fins de mois tandis que d'autres s'enrichissaient sur son dos. Vivre et laisser vivre : mais il y en a toujours un qui vit mieux que les autres. Ou sur le dos des autres. Un jour, au bar Taibilla, alors qu'ils mangeaient des sandwiches viande-tomate, quelqu'un avait pris le Pilote à part pour lui proposer une sortie en mer un peu plus compliquée : il s'agissait d'aller à la rencontre, par une nuit sans lune, d'un bateau de pêche venant du Maroc. Pur ketama, avait-il dit. Cinquante kilos. Et avec ça, avait ajouté à mi-voix l'individu, il pourrait gagner mille fois plus que ce qu'il tirait de ses excursions nocturnes sporadiques. De la table où il était resté, son sandwich à la main, Coy avait vu le Pilote écouter attentivement, puis poser son verre vide sur le comptoir avant de tomber à bras raccourcis sur son interlocuteur et de le jeter sans ménagement à la rue.

Tanger paya le dîner et ils partirent. La température était agréable, et ils marchèrent lentement vers les portes de Murcie et la vieille ville. Un soldat de l'infanterie était posté, immobile, devant la porte blanche de la capitainerie : Tanger indiqua que c'était dans ce bâtiment que le pilotin du *Dei Gloria* avait été interrogé. Des taxis libres, dont les chauffeurs s'ennuyaient ferme, stationnaient devant l'entrée du cinéma Mariola, et des gens étaient assis aux terrasses. Parfois Coy croisait un visage connu et échangeait un salut silencieux, un mouvement de tête, ou un bonsoir, à bientôt, comment ça va, prononcés de part et d'autre sans nulle intention de jamais se revoir ni de connaître la réponse. Ils n'avaient plus rien en commun, plus rien à se dire. Il vit un flirt de jeunesse devenu une respectable matrone tenant un enfant par la main et poussant l'autre dans une voiture, accompagné d'un mari aux cheveux rares et gris dont Coy se souvenait vaguement qu'il avait été son camarade de collège. La femme passa, inexpressive, sous la lumière des superbes réverbères post-modernes qui encombraient les

trottoirs, et sans faire le moindre signe de reconnaissance. Mais si, tu me connais bien, pensa-t-il, amusé. LJJVJC. Loi de Je t'ai Jamais Vu Jamais Connu. Nos rendez-vous à la porte de San Miguel. Nos jeux de mains au café Mastia. La boum de la nuit de la Saint-Sylvestre dans la maison de tes parents absents *Je t'aime, moi non plus,* les couples enlacés dans la pénombre pendant que Serge Gainsbourg et Jane Birkin s'envoyaient en l'air sur le tourne-disque. Et le coin sombre, et le lit de ton frère sous le fanion de l'Atlético de Madrid punaisé au mur, et la tête de ton père quand il est arrivé à l'improviste pour mettre fin à la fête et qu'il nous a trouvés là, tous les deux, en train de jouer au docteur. Tu vois bien que tu me connais.

— La phase de la recherche, dit-il, m'inquiète moins que la suivante, au cas où nous trouverions le *Dei Gloria...* Car à partir de ce moment-là, même si nous continuons à feindre des allées et venues, nos longues stations immobiles deviendront de plus en plus suspectes à mesure que passeront les jours... – Il se tourna vers Tanger. – Je ne sais pas combien de temps il nous faudra pour mener l'affaire jusqu'au bout.

— Moi non plus.

Ils avaient suivi la rue de l'Aire jusqu'à la Taverne du Macho. Les marches de la montée de la Baronesa menaient aux ruines de la vieille cathédrale et au théâtre romain, croisant des rues étroites, et d'autres disparues désormais mais dont le tracé restait indélébile dans la mémoire de Coy. Plus loin, le quartier populaire d'ouvriers du port et de pêcheurs, qu'il se rappelait tassé sous le château avec du linge étendu entre les balcons, était à demi détruit, peuplé d'immigrés africains qui les observaient, hostiles ou complices, depuis leurs ruelles. Moi bon hachisch, mon frère. Juste arrivé Maroc. Des chats se faufilaient le long des murs comme des commandos en pleine expédition nocturne, sous les anciennes fenêtres à barreaux garnies de pots de fleurs.

Des gargotes proches sortait une odeur de vin et de friture d'anchois frais, et une pute solitaire faisait les cent pas, tout comme la sentinelle qui s'ennuyait sous la lampe qui éclairait la Vierge de la Solitude dans une niche.

— Il faudra prendre les mesures de l'épave et les comparer avec les plans afin de situer l'avant et l'arrière, dit Tanger. Et ensuite passer au crible l'endroit où doit se trouver la cabine du capitaine… Ou ce qu'il en reste.

— Et si elle est enfouie ?

— Dans ce cas nous lèverons l'ancre et nous reviendrons avec les moyens nécessaires.

— C'est toi qui commandes. – Coy évitait les yeux du Pilote qu'il sentait fixés sur lui… – Tu décideras.

La Taverne du Macho ne s'appelait plus ainsi, elle ne sentait plus les olives et le vin bon marché ; mais elle avait gardé son comptoir, ses tonneaux de chêne sombre et son aspect de vieille boutique, comme dans le souvenir de Coy. Le Pilote buvait du cognac Fundador, et la femme nue tatouée sur son avant-bras gauche remuait lascivement chaque fois que ses muscles se tendaient pour lever son verre. Avec le temps, Coy en avait vu les traits bleus se brouiller. Le Pilote s'était fait faire ce tatouage très jeune, lors d'une visite du *Canarias* à Marseille, après quoi il avait eu la fièvre pendant trois jours. Coy lui-même avait été sur le point de se faire tatouer à Beyrouth, alors qu'il naviguait comme second lieutenant sur l'*Otago* : un serpent ailé très joli, choisi parmi les modèles exposés aux murs de l'homme de l'art. Mais, alors qu'il tendait déjà son bras nu et que l'aiguille était sur le point de toucher sa peau, il s'était ravisé. Il avait posé deux dollars sur la table et était parti avec la peau intacte.

— Il y a un autre inconvénient, dit-il. Nino Palermo. Il a même peut-être déjà un homme dans les parages, qui nous

surveille. Je ne serais pas surpris qu'il nous laisse chercher et qu'il apparaisse au moment où nous aurons trouvé l'épave.

Il avala une gorgée de son gin bleu tonic, en la laissant glisser, fraîche et parfumée, dans sa gorge. Il sentait encore le goût de sel de son bain nocturne.

— C'est un risque qu'il nous faut courir, dit-elle.

Elle tenait entre le pouce et l'index un verre de muscat dans lequel elle avait tout juste trempé les lèvres. Coy l'observait par-dessus le bord du sien. Il pensait au 357 Magnum. Il avait fouillé dans ses affaires en jurant à voix basse, sans pouvoir mettre la main dessus. Il avait l'intention de le jeter à la mer, mais il n'avait trouvé que ses carnets de notes, des lunettes de soleil, des vêtements, quelques livres. Et aussi une boîte de tampons et une douzaine de culottes en coton.

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

Il avait regardé le Pilote avant de parler à Tanger. Mieux valait que le marin ignore l'existence du revolver, car il n'apprécierait guère l'idée de naviguer sur un *Carpanta* transformé en canonnière. Pas du tout, même.

— J'ai toujours su ce que je faisais, répondit-elle, glaciale. Occupez-vous plutôt de trouver l'épave, et laissez-moi m'occuper de Palermo.

Elle a des cartes dans sa manche, se dit Coy. La garce a des cartes dans sa manche, et qu'elle est seule à connaître : sinon, elle ne serait pas si sûre d'elle quand on évoque cette ordure de dalmatien. Je parie qu'elle a déjà envisagé toutes les hypothèses : les possibles, les probables, les dangereuses. La seule question, c'est de savoir dans laquelle je figure.

— Il reste un dernier point… – Il n'y avait presque pas de clients et le patron se trouvait à l'autre bout du comptoir, mais il baissa quand même la voix. – Les émeraudes.

— Eh bien quoi, les émeraudes ?

Coy lut dans les yeux du Pilote que son ami pensait la même chose : si un jour tu joues au poker, essaye que ce ne soit pas contre elle. Même si tu as l'habitude du jeu.

— Supposons qu'elles apparaissent, répondit-il. Que nous trouvions le coffre. Est-ce que ce qu'a dit Palermo est vrai ?… Que tu t'es déjà occupée de les placer ?… Il faudra les nettoyer et… est-ce que je sais ? Des trucs de spécialistes.

Elle fronça les sourcils. Elle regardait le Pilote avec méfiance.

— Je ne crois pas que ce soit le moment…

Coy serra le poing qu'il avait posé sur le comptoir. Son irritation croissait et, cette fois, il ne se donnait pas la peine de la dissimuler.

— Écoute. Le Pilote est dedans jusqu'au cou, comme toi, comme moi. Il joue son bateau et risque d'avoir des problèmes avec la justice. Il faut lui garantir…

Tanger leva une main. À sa place, pensa Coy, il me semble que la mienne tremblerait. D'ailleurs, mes mains tremblent presque tout le temps, avec ces histoires. Et regarde-la, elle.

— Pour le moment, ce que j'ai payé justifie les risques qu'il prend. Après, avec les émeraudes, nous serons tous dédommagés et contents.

Elle avait souligné le *tous* en se tournant vers Coy, l'air dur. Puis, alors qu'il se demandait, une fois de plus, de combien de pièces elle avait construit son personnage, elle porta son verre de muscat à ses lèvres, juste pour les humecter, et le reposa sur le comptoir. Elle penchait la tête comme si elle était en train de considérer l'opportunité d'ajouter quelque chose. Veronica Lake, pensa Coy en admirant le rideau asymétrique qui tombait sur la moitié de sa figure. Tanger avait parlé du *Faucon maltais,* mais elle

était plutôt Kim Basinger dans *L. A. Confidential* qu'il avait vu deux cents fois en vidéo dans le carré du *Fedallah.* Ou Jessica Rabitt dans *Qui veut la peau de Roger Rabitt.* En réalité, je ne suis pas mauvaise. Ce n'est pas ma faute si on m'a dessinée comme ça.

— Pour les émeraudes, poursuivit Tanger au bout d'un instant, je peux vous dire qu'il y a un acheteur. J'ai parlé avec lui, comme l'a dit Palermo… Quelqu'un viendra ici pour les prendre aussitôt que nous les aurons sorties de la mer. Sans formalités ni complications. – Elle observa une nouvelle pause et leur lança à tous deux un regard de défi. – Avec suffisamment d'argent pour tous.

Ça ne sera pas aussi facile, sentait Coy en contemplant les taches de rousseur. Ou, pour être plus exact, il *savait* que ça ne le serait pas. Ils étaient toujours sur l'île des chevaliers et des écuyers, et le dernier chevalier était mort et enterré depuis des siècles. Son crâne momifié conservait le ricanement perplexe des crétins.

— De l'argent, répéta-t-il machinalement, peu convaincu.

Il se toucha le nez avant de regarder d'un air interrogateur le Pilote qui écoutait avec une apparente indifférence. Au bout d'un moment, il vit que celui-ci plissait les yeux, en signe d'assentiment.

— Je me fais vieux, expliqua le Pilote. Le *Carpanta* est à bout de souffle, et je n'ai jamais cotisé à la Sécurité sociale… Je pourrais acheter un bateau plus petit, avec un moteur, pour aller à la pêche le dimanche avec mon petit-fils.

Il souriait presque, en passant sa main sur ses joues pas rasées, couvertes de poils gris. Son petit-fils avait quatre ans. Quand ils sortaient se promener dans le port, la main dans la main, le bambin tenait scrupuleusement le compte des bières qu'il buvait, sur ordre de sa grand-mère, et, de retour à la maison, il cafardait. Encore une chance qu'il ne sache compter que jusqu'à cinq.

— Tu achèteras ce bateau, Pilote, dit Tanger. Je te le promets.

Elle avait posé sa main sur son avant-bras, en un geste spontané. Un geste de camaraderie, presque masculin. Exactement, observa Coy, sur le tatouage brouillé de la femme nue.

Comme les accords incertains d'une guitare enrouée, les premières notes de *Lady be Good* accompagnaient le scintillement des lumières de la ville dans les reflets de l'eau noire entre l'arrière du *Carpanta* et le quai. Peu à peu, le swing archaïque de la basse fut recouvert par l'entrée complexe des autres instruments, les trompettes de Killian et de McGhee, les solos de piano d'Arnold Ross et le saxo alto de Charlie Parker. Coy écoutait tout cela avec beaucoup d'attention, les écouteurs dans les oreilles, en regardant les petits points brillants sur l'eau comme si les notes qui submergeaient sa tête se matérialisaient sur cette surface noire et huileuse. Les sons métalliques de Parker, décida-t-il, évoquaient l'alcool, les bras de chemise imprégnés de fumée de cigarette, et les aiguilles de pendules plantées, verticales, comme des couteaux dans le ventre de la nuit. Cette mélodie, comme toutes les autres, parlait d'escales à terre, de femmes seules au bout d'un comptoir. De silhouettes titubantes près de poubelles pleines, et aussi de néons rouge, vert et bleu éclairant des moitiés de visages rouges, verts et bleus d'hommes indécis, endormis et ivres. La vie simple, salut et adieu, sans autre complication que d'avoir l'estomac résistant et de ne pas perdre l'autre de vue, sinon je t'attrape et je te tue. Pas le temps de tomber amoureux de la princesse de Monaco, oh ! ma chère, que vous êtes charmante, permettez-moi de vous inviter à prendre un thé, moi aussi je lis Proust. Pour cela, Rotterdam, ou Anvers, ou Hambourg ont des cinémas porno, des bars topless, des madones d'occasion qui tricotent derrière leurs

vitrines à rideaux, des chats aux allures de philosophes qui observent les zigzags de l'équipage Sanders allant d'un trottoir à l'autre en vomissant du tord-boyaux étiquette noire et en attendant d'être rendu au ronron des tôles d'acier, aux draps froissés d'une couchette, à la lumière jaunâtre du petit matin qui filtre à travers les rideaux du hublot. Tatatata. Dong. Tatatata. Le saxo de Charlie Parker continuait de souligner l'absence d'engagement, le caractère quasi autiste de sa virtuosité. C'était comme les portes de l'Asie, Singapour et tout le reste, quand on demeure à l'extérieur, en tournant autour du mouillage, avec la côte de l'autre côté du plat-bord auquel on est accoudé dans l'attente de la vedette qui amènera Maman San et les filles de Maman San, leur gazouillement d'oiseaux dissipés en montant à bord aidées par le second lieutenant, et Maman San qui fait une marque à la craie sur la porte de chaque cabine comme un serveur sur le marbre de son bistrot : une croix une fille, deux croix deux filles. Peaux de satin complaisantes et fragiles, cuisses souples, bouches obéissantes. Slurp. Pas de problème, matelot, bonjour et au revoir. Personne ne l'a fait vraiment, disait le Torpilleur Tucumán, tant qu'il ne l'a pas fait ici avec trois filles à la fois. On n'a jamais vu un marin déprimé quand l'Asie ou les Caraïbes sont droit devant, entre les deux yeux des écubiers. En revanche, Coy avait vu des hommes solides comme des forteresses pleurer quand ils suivaient la route opposée, parce qu'ils rentraient chez eux.

Il leva les yeux pour les diriger un peu plus loin, de l'autre côté du ponton. L'équipage d'un voilier suédois dînait dans le cockpit, à la lumière d'une lampe autour de laquelle voletaient des petits papillons de nuit. De temps en temps, à travers la musique, lui parvenait une phrase dite à très haute voix ou un rire. Ils étaient tous blonds et gigantesques, taille XXL, avec des enfants qui, dans la journée, se promenaient tout nus sur le pont, amarrés par un

harnais au garde-corps. Blonds, se souvint-il, comme la pilote du port de Stavanger dont il avait fait la connaissance à l'occasion d'une station de deux mois sur lest du *Monte Pequeño.* C'était une beauté nordique comme on en voit sur les photos et dans les films, grande et forte ; une Norvégienne de trente-quatre ans, ayant le titre de capitaine de la marine marchande, qui, de la vedette, en haute mer, était montée à bord avec désinvolture par l'échelle de pilote en coupant le souffle à tous les hommes qui se trouvaient sur le pont, puis avait dirigé, dans un anglais impeccable, la manœuvre pour entrer dans le fjord en orientant les remorqueurs avec un talkie-walkie qu'elle portait suspendu au cou, pendant que le capitaine, don Agustín de La Guerra, la regardait du coin de l'œil et que le timonier regardait don Agustín. *Stop her. Dead slow ahead. Stop her. A little push now. Stop.* Après quoi elle avait bu un whisky et fumé une cigarette avec le capitaine, avant que Coy, alors jeune élève officier de vingt-deux ans, la raccompagne à la coupée et qu'elle lui fasse, athlétique dans son pantalon de toile et son épais anorak rouge, un sourire avant de partir. *So long, officer.* Il l'avait retrouvée trois jours plus tard dans l'Emsomhet, tandis que l'équipage du pétrolier était pris de folie devant ces Scandinaves de rêve : un bar luxueux et triste près des maisons rouges du quai Strandkaien, bourré d'hommes et de femmes pour qui faire la bringue se résumait à se soûler pendant des heures sans ouvrir la bouche, comme des thons, jusqu'à ce qu'ils tombent raides, avec une cuite calibre 9 parabellum. Il était entré là par hasard ; elle y était, en compagnie d'un Norvégien barbu et impassible qui semblait fraîchement débarqué d'un drakkar viking, et elle avait reconnu le jeune officier de la coupée du pétrolier. Le petit Espagnol, avait-elle dit en anglais. *The shorty spanish boy.* Puis elle lui avait souri avant de l'inviter à prendre un verre. Une heure plus tard, le Viking impassible était toujours accoudé au comptoir du même bar (supposait Coy), tandis que lui, nu, trempé de sueur dans l'air glacé de

l’aube qui entrait par la fenêtre ouverte sur le fjord et les cimes neigeuses dominant la mer, se démenait pour faire honneur à la solide présence de la femme, dos large et cuisses musclées, dont les yeux clairs le regardaient fixement dans l’ombre tandis que, de ses lèvres, chaque fois que Coy les laissait libres, s’échappaient d’étranges soupirs dans une langue barbare. Elle s’appelait Inga Horgen, et durant les deux mois qu’avait duré l’escale du *Monte Pequeño* à Stavanger, Coy, envié par tout l’équipage, du marmiton au capitaine, passait avec elle tout le temps libre qu’il avait pu obtenir. De temps à autre, ils buvaient de la bière ou de l’aquavit avec le Viking impassible, qui n’avait jamais marqué la moindre objection à ce que, chaque nuit, quand la femme quittait le comptoir, les yeux brillants et la démarche passablement incertaine, le *shorty spanish boy* s’éclipse en compagnie de cette walkyrie qui faisait au moins vingt centimètres de plus que lui. Avec elle, il avait connu Lysefijord et Bergen, le *koldtbord,* quelques mots intimes en norvégien et certains secrets utiles concernant l’anatomie féminine. Il avait même appris à se croire amoureux, et aussi que toutes les femmes ne prennent pas la peine, ou la précaution, de tomber amoureuse avant. Il avait également appris que parfois, quand on est suffisamment près et suffisamment attentif, la femme au masque absent dont les yeux entrouverts vaguent, perdus au plafond pendant qu’on se fraye un passage au plus profond d’elle, a le visage de toutes les femmes qui, durant des siècles, ont peuplé le monde. Et enfin, une nuit qu’il y avait eu un problème à bord et qu’il était descendu à terre plus tard qu’à l’ordinaire, le *shorty spanish boy* s’était rendu directement à la maison de rondins noirs aux fenêtres blanches et y avait trouvé le Viking impassible, aussi soûl qu’il l’était d’habitude au comptoir du bar, à cette différence près qu’il était tout nu. Elle aussi l’était, et elle avait regardé Coy avec un sourire figé et indifférent, brouillé par l’alcool, avant de prononcer quelques mots qui n’étaient pas

parvenus à ses oreilles. Peut-être viens, peut-être va-t'en. Alors il avait refermé lentement la porte et était retourné à bord.

Dong, dong. Dong. Charlie Parker, qui allait mourir d'un moment à l'autre, avait posé le saxo par terre et se reposait, épuisé, en buvant un verre au bar ou – plus probablement – en se shootant dans les toilettes des hommes. Maintenant se détachaient, solitaires, les pincements de cordes de la basse de Billy Hadnott qui, dans cette dernière partie, s'était de nouveau approprié la mélodie ; et ce fut à ce moment que le Pilote remonta du carré pour rejoindre Coy et s'asseoir sur l'autre siège de teck fixé au balcon arrière. Il tenait une bouteille de cognac qu'il avait rapportée de la Taverne du Macho pour la finir à bord. Il fit le geste de lui en proposer, mais Coy refusa en hochant la tête au rythme de la musique qui s'éteignait dans ses oreilles, et le Pilote but une gorgée avant de poser la bouteille, bien droite, sur son ventre. Coy débrancha les écouteurs et les enleva de ses oreilles.

— Que fait Tanger ?

— Elle lit dans sa cabine.

Les phares de San Pedro et de Navidad brillaient par intermittence de l'autre côté de la pointe de la jetée, balisant l'entrée du port. Vert et rouge, groupes d'éclats toutes les quatorze et les dix secondes, feux familiers qui, pour Coy, avaient toujours été là, aussi loin qu'il pouvait remonter dans sa mémoire. Il leva son regard vers les murailles d'ombre qui entouraient le port. Sur les montagnes, les châteaux illuminés de San Julián et de Galeras semblaient suspendus dans l'air comme sur les tableaux des peintres de jadis. Le rayonnement de la ville tuait les étoiles.

— Qu'en penses-tu, Pilote ?

L’horloge de l’hôtel de ville sonna onze coups, avant que le Pilote réponde.

— Elle sait ce qu’elle fait. Ou au moins elle se comporte comme si elle savait… Mais toi ? Le sais-tu ?

Coy enroulait le fil des écouteurs autour du baladeur. Il souriait à demi dans le reflet des lumières huileuses de l’eau.

— Elle m’a ramené à la mer.

Le Pilote le regarda.

— Si c’est un prétexte, d’accord, dit-il. Mais avec moi, inutile de faire des phrases.

Il but une autre gorgée et passa la bouteille à Coy. Celui-ci porta le goulot à ses lèvres.

— Je te l’ai déjà dit : je veux compter ces taches de rousseur. – Il s’essuyait la bouche du revers de la main. – Les compter toutes.

L’autre ne dit rien et se borna à récupérer la bouteille. Un veilleur de nuit passa le long de la jetée en faisant résonner les planches du quai ponton. Ils échangèrent un salut, et l’homme poursuivit son chemin.

— Écoute, Pilote. Les hommes vont dans la vie à tort et à travers… Nous vieillissons et nous mourons sans avoir bien compris ce qui nous est arrivé. Mais elles, elles sont différentes.

Il fit une pause, s’étira sur son siège, les bras tendus. Sa tête frôla le pavillon qui pendait mollement de son mât, à côté de l’antenne du GPS en forme de champignon. La nuit était si calme que l’on pouvait presque entendre rouiller les vis du balcon arrière.

— Parfois je la regarde et je me dis qu’elle sait des choses de moi que je ne sais pas moi-même.

Le Pilote riait, tout bas, la bouteille dans les mains.

— Ma femme dit la même chose.

— Je parle sérieusement. Elles sont différentes. Lucides comme si la lucidité était une infirmité, tu comprends ?

— Non.

— C’est quelque chose de génétique… Même chez les plus stupides.

Le Pilote écoutait attentivement, plein de bonne volonté ; mais son attitude, la tête penchée un peu en avant, indiquait le scepticisme. Il jetait de temps en temps un coup d’œil aux alentours, la mer et les lumières de la ville, comme s’il cherchait quelqu’un qui l’aiderait à mettre un peu de bon sens dans tout cela.

— Elles restent là à nous regarder, poursuivit Coy. Ça fait des siècles qu’elles nous regardent, tu comprends ?… C’est en nous regardant qu’elles ont appris.

Il se tut, et le Pilote aussi. Du bateau des Suédois arrivaient des bruits de voix, ils desservaient la table avant d’aller se coucher. Puis l’horloge de l’hôtel de ville sonna le coup unique du premier quart d’heure. L’eau était si calme qu’elle semblait solide.

— Celle-là est dangereuse, dit enfin le Pilote. Comme cette mer où les bateaux sont pris au piège et pourrissent lentement…

— … la mer des Sargasses.

— Tu m’as dit qu’elle était mauvaise. Moi, je te dis seulement qu’elle est dangereuse.

Il lui avait passé de nouveau la bouteille de cognac que Coy gardait dans la main, sans boire.

— Nino Palermo a dit la même chose, Pilote. Qu’est-ce que tu en penses ?… Le jour où je suis allé le voir, à Gibraltar.

Le Pilote haussa les épaules. Il attendait, patient.

— Je ne sais pas ce qu’il t’a dit. Coy but une lampée.

— Les hommes sont mauvais par bêtise, Pilote. Par maladresse. Ils le sont par ambition ou par luxure, ou par ignorance… Tu comprends ?

— Plus ou moins.

— Je veux dire qu'elles sont différentes.

— Elles ne sont pas différentes. Seulement, ce sont des survivantes.

Coy resta muet un instant, surpris par la pertinence de la réflexion.

— C'est justement ce que m'a dit Palermo.

Puis il tendit vers son ami la main qui tenait la bouteille, mais il n'ajouta rien. Le Pilote se pencha pour la saisir :

— Trop de livres.

Ayant prononcé ces mots, il avala une dernière gorgée, remit le bouchon et posa la bouteille sur le pont. Maintenant il regardait Coy, en attendant qu'il arrête de rire.

— Contre quoi se défend-elle ? demanda-t-il.

Coy leva les mains, évasif. Ça, mon vieux, disait son geste, si je pouvais te le dire…

— Elle se bat, dit-il, pour une petite fille qu'elle a connue autrefois. Une petite fille protégée, rêveuse, qui gagnait des concours de natation. Qui a grandi heureuse jusqu'au jour où elle a cessé d'être cette petite fille et où elle a su que, tous, nous mourons seuls… Aujourd'hui, elle refuse de la laisser disparaître.

— Et toi, qu'est-ce que tu fiches, là-dedans ?

— Elle me fait bander, Pilote, comme n'importe quel autre homme.

— Tu mens. Quand c'est comme ça, c'est vite passé, et avec elle ce n'est pas le cas.

Il a raison, pensa Coy. En fin de compte, ce n’est pas la première fois qu’une femme me fait bander, et je n’ai pas perdu le nord pour autant. Ça passait vite.

— Il y a peut-être un certain rapport avec les bateaux qui passent la nuit, dit-il. Tu sais ?… Tu es à bord, et un bateau passe dont tu ignores tout : nom, pavillon, destination… Tu ne vois que des feux, et tu penses qu’il doit y avoir aussi quelqu’un à bord, appuyé sur la lisse, qui, au même moment, regarde tes feux.

— De quelle couleur sont les feux que tu vois ?

— Qu’importe la couleur. – Coy haussait les épaules, irrité. – Qu’est-ce que j’en sais… Rouges, blancs.

— S’ils sont rouges, c’est que l’autre a la priorité. Tu mets la barre à tribord.

— C’est une métaphore, Pilote… Tu comprends ?

Le Pilote ne dit pas s’il comprenait ou non. Son silence était éloquent, peu favorable aux métaphores de bateaux, de nuits ou de n’importe quoi d’autre. N’affole pas la boussole, disait son laconisme. Tu es mordu, c’est tout. Tout se résume à ça. La cause, c’est ton affaire. Moi ce qui m’inquiète, ce sont les conséquences.

— Et que vas-tu faire ? demanda-t-il enfin.

— Faire ? – Coy se toucha le nez. – Je n’en ai pas la moindre idée… Être là, je suppose. L’observer.

— Alors rappelle-toi le proverbe : femmes et vent, à prendre doucement.

Là-dessus, le Pilote replongea dans un autre silence bourru. Il contemplait les reflets du port sur l’eau huileuse.

— Quel dommage, ton histoire sur ce bateau, ajouta-t-il au bout d’un moment. Là-bas, tout était résolu. Sur terre, il n’y a que des problèmes.

— Je l’aime.

Le Pilote s’était levé. Il scrutait le ciel, l’interrogeant sur le temps qu’il ferait demain.

— Il y a des femmes, dit-il comme s’il n’avait rien entendu, qui ont des choses étranges dans la tête, comme il y en a d’autres qui ont la gonorrhée. Et elles finissent par te les refiler. – Il s’était penché pour prendre la bouteille ; et quand il se releva, les lumières de la ville éclairèrent ses yeux, tout près. – En fin de compte, ce n’est peut-être pas de ta faute.

Avec ses rides qui faisaient des ombres sur son visage, ses cheveux courts et gris que la pénombre rendait cendreux, il ressemblait à un Ulysse fatigué ; indifférent aux sirènes et aux harpies, aux jeunes filles qui font le guet sur les plages tentatrices, aux regards troubles, viens ou va-t’en, méprisants ou indifférents. Soudain Coy l’envia de toutes ses forces : à son âge, il était devenu difficile qu’un homme perde sa vie ou sa liberté pour une femme.

XII. Sud-ouest quart sud

Ce chemin diffère de ceux de la terre en trois choses : celui de la terre est ferme, il est flexible ; celui de la terre est stable, il est mouvant ; celui de la terre est indiqué, celui de la mer est inconnu.

Martin Cortés,

Bref Précis de la sphère

Au matin du quatrième jour, le vent qui avait soufflé faiblement de l'ouest commença de tourner au sud. Inquiet, Coy regarda l'oscillation de l'anémomètre, puis le ciel et la mer. C'était une journée anticyclonique conventionnelle de début d'été. Tout était apparemment calme, l'eau ridée et le ciel bleu, avec quelques cumulus, mais l'on pouvait distinguer des cirrus moyens et hauts qui se déplaçaient à l'horizon. Le baromètre avait également tendance à baisser : trois millibars en deux heures. Au réveil, après avoir piqué une tête dans l'eau froide et écouté les informations météo, il avait noté sur le cahier de la table à cartes la formation d'un centre dépressionnaire qui se déplaçait sur le nord de l'Afrique, à proximité d'une haute pression de 1 012 immobile au-dessus des Baléares. Si les isobares de l'une et de l'autre se rapprochaient trop, les vents souffleraient fortement du large, et le *Carpanta* devrait se réfugier dans un port et interrompre sa recherche.

Il débrancha le pilote automatique, prit la barre et fit virer le voilier de 180°. L'étrave se retrouva pointée vers le nord, vers la côté éclairée par le soleil sous le flanc sombre de la pointe de Las Víboras, pour commencer l'exploration du secteur désigné sur la carte des recherches comme la bande numéro 43. Cela signifiait que le Pathfinder avait déjà couvert plus de la moitié de l'aire sans résultat. Le côté positif était qu'ils avaient ainsi éliminé la zone des plus

grands fonds, où les plongées auraient été compliquées et longues. Coy regarda par le travers de bâbord vers la pointe Percheles, où un bateau de pêche mouillait ses filets si près de la côte qu'il semblait vouloir ramasser les coquillages de la plage. Il calcula le cap et la distance, et en conclut qu'ils ne s'approcheraient pas trop l'un de l'autre, même en tenant compte du comportement erratique, imprévisible des pêcheurs. Puis il inspecta de nouveau le ciel, rebrancha le pilote automatique et descendit dans le carré, où le ronronnement du moteur situé sous l'échelle se faisait plus intense.

— Bande 43, annonça-t-il. Cap au nord.

Le soleil était au zénith, et il faisait chaud malgré les hublots ouverts. Assise devant la table à cartes, à côté du sondeur, du radar et du récepteur du système de positionnement par satellite GPS, Tanger surveillait l'écran dans l'attitude d'une élève appliquée, notant latitude et longitude chaque fois que le fond montrait une irrégularité. Coy regarda l'indicateur de sonde et de vitesse : 36 mètres, 2,2 nœuds. Au fur et à mesure de l'avancée du *Carpanta* sur la route tracée par le pilote automatique, le dessin précis du fond marin se modifiait sur l'écran du Pathfinder. Ils avaient désormais suffisamment tourné dans les parages pour pouvoir identifier sans problème les différentes teintes que l'instrument attribuait aux caractéristiques du fond : l'orange clair était du sable et de la vase, l'orange sombre des algues, le rouge pâle indiquait un rocher isolé et des cailloux. Les bancs de poissons constituaient des taches mobiles marron rougeâtre avec des veines vertes et des bords bleutés ; et les irrégularités importantes, les gros rochers, y compris les débris métalliques d'un bateau de pêche signalés sur les cartes, apparaissaient en détail comme des excroissances pointues d'un rouge intense.

— Rien, dit-elle.

Sable et algues, indiquait l'écran. En deux occasions seulement l'écho était devenu rouge sang, avec des crêtes significatives dans le relief marin, des échos forts correspondant à des sondes respectives de quarante-huit et quarante-trois mètres. Ils n'avaient pas été capables d'attendre ; aussi avaient-ils noté les positions pour revenir le lendemain matin, très tôt, après avoir passé la nuit, comme d'habitude, mouillés entre la pointe Negra et la Cueva de los Lobos. Coy subissait encore les effets d'un rhume, souvenir de son plongeon nocturne, anodin certes mais suffisant pour l'empêcher de compenser la pression sur les tympans et les tempes ; c'était donc le Pilote qui avait enfilé sa combinaison rapiécée de néoprène noir et s'était laissé tomber à la mer, la bouteille d'air comprimé sur le dos, avec un gilet autogonflable, un couteau le long du mollet droit et un filin de cent mètres attaché à la ceinture par un nœud de chaise. Coy était resté à la surface avec ses palmes, son tube et son masque, pour surveiller la traînée de bulles qui montait de l'archaïque détendeur Snark Silver III à double tuyau de caoutchouc que le Pilote s'obstinait à utiliser encore parce qu'il ne faisait pas confiance au moderne plastique et que ces machins d'autrefois, disait-il, ne vous laissaient jamais en plan. Les échos du fond, avait-il rapporté en émergeant, venaient d'un énorme rocher auquel étaient accrochés des débris de filets, et de trois gros bidons métalliques couverts de rouille et d'algues. Sur l'un, on pouvait encore lire *Campsa.*

Par-dessus l'épaule de Tanger, Coy regarda le tracé plat du fond que dessinait le sondeur. Elle gardait les yeux rivés sur l'écran de cristaux liquides, son porte-mine en argent entre les doigts, la carte quadrillée devant elle, les bras ocellés sous les manches courtes du tee-shirt en coton blanc, le dos mouillé de sueur. Comme d'habitude, le balancement du bateau faisait osciller les mèches humides de ses cheveux serrés par un foulard autour du front. Elle portait un short

kaki, cuisses croisées sous la table. Assis au fond du carré, près d'un hublot qui faisait se promener une tache de soleil sur ses courtes boucles grises, le Pilote fixait sur le fil d'une ligne de traîne un hameçon sur lequel était accroché un leurre qu'il venait de fabriquer avec un morceau de drisse. De temps en temps, il levait les yeux de son travail pour les dévisager.

— Le temps pourrait bien changer, dit Coy.

Sans quitter l'écran des yeux, Tanger demanda si cela les obligerait à interrompre les recherches. Coy répondit que c'était possible. Si un vent fort se levait et si la houle forcissait, le sondeur donnerait des échos faux ; de plus, s'ils restaient au large, le mouvement du bateau deviendrait très pénible. Dans ces conditions, le mieux était d'aller relâcher à Aguilas ou à Mazarrón. Ou de retourner à Carthagène.

— Carthagène est à vingt-cinq milles, dit-elle. Je préfère rester dans les parages.

Elle ne s'éloignait pratiquement pas du Pathfinder et de la carte quadrillée. Ils se relayaient devant le sondeur, mais elle restait là, pour observer les courbes et les couleurs qui évoluaient sur l'écran, jusqu'au moment où ses yeux rougis s'injectaient de sang ; alors, seulement, elle était forcée de quitter son poste. Quand la houle se faisait un peu plus forte, elle pâlissait et se levait, les cheveux collés sur la figure par la sueur, signes non équivoques que le balancement, joint au ronronnement constant du diesel, l'affectait plus qu'il n'eût fallu. Mais elle n'avait jamais un mot ni une plainte. Elle se forçait à avaler quelque chose, sans appétit, et ils la voyaient disparaître en direction des toilettes où elle se jetait de l'eau sur la figure avant de s'allonger pour un moment sur sa couchette. Coy avait remarqué que sa boîte de Nautamine se vidait. D'autres fois, quand ils avaient terminé une série de bandes ou quand ils étaient tous trop fatigués par la chaleur et le bruit continuel,

ils arrêtaient le bateau, et elle allait à l'arrière pour se jeter à la mer et nager loin, en ligne droite, avec des mouvements allongés de crawl, lents et sûrs. Son rythme, sa respiration étaient parfaits, elle ne soulevait pas inutilement d'eau avec les pieds, et elle plantait ses paumes comme des couteaux à chaque envoi des bras. Parfois Coy piquait une tête pour l'accompagner un moment, mais elle réussissait à garder la distance, tout en faisant en sorte que cela semble pur hasard. Il lui arrivait de la voir plonger entre deux eaux, avec d'amples mouvements des bras, sa chevelure ondulant près de bancs de poissons qui s'écartaient sur son passage. Elle se baignait vêtue d'un maillot une pièce, noir avec des bretelles fines, qui lui allait très bien ; une profonde échancrure en forme de V encadrait son dos cuivré. Puis elle remontait à bord par l'échelle de bain pour se sécher consciencieusement, en secouant ses cheveux qui gouttaient sur ses épaules. Elle avait des jambes longues et minces, peut-être un peu trop – trop grande et trop maigre, avait décrété, en aparté, le Pilote. Les seins étaient petits, mais ils étaient aussi arrogants qu'elle l'était elle-même. Quand elle ôtait son maillot dans sa cabine, le corps encore mouillé, ses mèches imprimaient sur le coton des cercles humides qui laissaient des traces de sel en s'évaporant. Et Coy put enfin savoir ce qui pendait à la chaîne qu'elle portait au cou : une plaque d'identité en acier, avec son nom, le numéro de sa carte nationale et son groupe sanguin : O -. Une plaque de soldat.

Le sondeur enregistra une modification dans la teinte rouge du fond, et Tanger se pencha pour noter la latitude et la longitude. Mais il s'agissait d'une fausse alerte. Elle se rejeta de nouveau en arrière sur le siège de la table à cartes, tenant toujours son porte-mine entre ses doigts aux ongles ras que, maintenant, dans la tension de ses veilles, elle rongeait à chaque instant. Elle gardait cette attitude grave, concentrée, d'élève modèle que Coy s'amusait à observer.

Souvent, quand il la voyait absorbée dans ses notes, devant la carte ou l'écran, il essayait de l'imaginer en chaussettes blanches et en uniforme, avec des nattes blondes. Il était certain qu'autrefois, au temps où elle n'allait pas encore se cacher dans les cabinets pour fumer, où elle n'était pas encore devenue insolente avec les bonnes sœurs, où elle ne rêvait pas encore au trésor de Rackham le Rouge, aux cartes sphériques et aux prises des corsaires, on avait dû lui décerner la médaille de la petite fille exemplaire. Pas difficile de deviner l'expression obstinée qu'elle devait avoir en récitant *rosa-rosae,* $S0_4H_2$, *En un lieu de la Manche dont je ne veux pas me rappeler le nom,* et *tutti quanti.* Avec des fleurs à la Sainte Vierge.

Il s'accouda à la table à côté d'elle pour regarder les carrés qui divisaient l'aire de recherche indiquée sur la carte. Sur la cloison, la radio crachotait faiblement, en double veille : une frégate de la Marine réclamait des lamaneurs, et les lamaneurs n'apparaissaient nulle part. De temps en temps, des marins ukrainiens et des pêcheurs marocains se lançaient dans de longs discours dans leur langue respective. Le patron d'un bateau de pêche se plaignait qu'un navire de commerce lui ait coupé ses palangres. Une vedette de la garde civile était bloquée par une avarie du pont dans le port de Tomás Maestre.

— Nous pouvons nous permettre de perdre deux ou trois jours, dit Coy. Nous avons du temps de reste.

Elle notait quelque chose et s'arrêta, le porte-mine en suspens à quelques millimètres de la carte.

— Nous n'avons pas de temps de reste. Nous avons besoin de toutes les heures disponibles.

Le ton était sévère, presque de reproche ; et Coy se sentit de nouveau irrité. La météo se fout bien que tu aies besoin ou non de toutes les heures disponibles, pensa-t-il.

— Si un vent fort se lève, nous ne pourrons pas travailler, expliqua-t-il. La mer sera agitée, et le sondeur perdra son efficacité.

Il la vit entrouvrir la bouche pour répliquer puis se mordre les lèvres. Maintenant le porte-mine tambourinait sur la carte. Sur la cloison, à côté du baromètre, deux horloges indiquaient l'heure locale et celle du méridien de Greenwich. Elle resta à les regarder, après quoi elle consulta la montre d'acier à son poignet droit.

— Et c'est pour quand ? Coy se toucha le nez.

— Impossible de préciser… Peut-être cette nuit. Ou demain.

— Dans ce cas, nous resterons ici pour le moment. Elle se concentrait de nouveau sur l'écran du Pathfinder pour montrer qu'elle considérait que la question était réglée. Coy leva les yeux et rencontra le regard du Pilote. C'est à toi, disait ce regard de plomb, c'est à toi de décider. Il y avait beaucoup de raillerie dans ces yeux, et Coy préféra détourner les siens ; il prétexta qu'il devait remonter sur le pont. Là il observa de nouveau le ciel, sur l'horizon où les nuages hauts s'étiraient en franges fibreuses et effilochées comme des queues de cavales blanches. J'aimerais vraiment, pensait-il, que le temps empire pour de bon, que nous soyons forcés de quitter les lieux en catastrophe et que, du coup, elle épuise son stock de Nautamine : comme ça, je pourrai la voir rendre tripes et boyaux par-dessus le plat-bord. La garce.

Les prévisions se réalisèrent, au moins en partie. Tanger n'épuisa pas la Nautamine, mais, le lendemain, le soleil ne brilla que brièvement dans un halo de nuages rougeâtres qui tournèrent vite au noir et au gris, et le vent passa au sud-est en soulevant des moutons blancs sur la mer. À midi la houle était devenue pénible, la pression avait encore

baissé de cinq millibars et l'anémomètre indiquait force 6. Et à cette heure-là, après avoir noté scrupuleusement la dernière position dans la zone quadrillée sur la carte – bande 56 –, le *Carpanta* naviguait bâbord amures avec un ris dans la grand-voile et un autre dans le génois, en direction du port d'Aguilas.

Coy avait débranché le pilote automatique et barrait, sud-ouest un quart sud sur le compas. Le gros rocher du cap Cope se dessinait sur l'horizon gris. Il tenait les jambes écartées pour contrecarrer la gîte, et il sentait dans les poignées de la roue la pression du safran dans l'eau et la force du vent dans les voiles, tandis que le bateau tanguait en fendant puissamment la houle. Sur le tableau, l'anémomètre indiquait 22-24 nœuds de vent réel. Parfois l'étrave du *Carpanta* fonçait dans une crête, et un paquet de mer sautait jusqu'au cockpit en couvrant les cagnards d'écume. Cela sentait le sel et la mer, et le sifflement montait d'octave en octave dans le gréement, en faisant carillonner les drisses contre le mât à chaque coup de tangage.

Il était évident que Tanger n'avait nul besoin de Nautamine. Elle était assise sur l'hiloire du cockpit, pieds à l'extérieur, du côté au vent, vêtue du pantalon de ciré rouge que lui avait prêté le Pilote, et elle semblait jouir pleinement de cette navigation. À la surprise de Coy, elle n'avait pas fait preuve d'une contrariété excessive quand le vent les avait obligés à interrompre leur recherche ; on eût dit que les derniers jours lui avaient appris à mieux se conformer aux avatars de la mer en assumant le fatalisme inhérent au sort changeant du marin. Sur mer, ce qui ne peut pas être ne peut pas être ; impossible, point final. Pour l'heure, assise là, avec ce ciré à larges bretelles trop grand pour elle, le tee-shirt, le foulard noué sur le front, les pieds nus, elle avait un aspect singulier : et Coy avait du mal à la quitter des yeux pour rester attentif à la route et aux voiles. À l'abri dans le

cockpit, le Pilote, allongé, fumait tranquillement. De temps à autre, après être demeuré un moment à regarder Tanger, Coy rencontrait les yeux de son ami fixés sur lui. Que veux-tu que je te dise, répondait-il silencieusement. Les choses sont comme elles sont, et non comme on voudrait qu'elles soient.

L'anémomètre indiqua 25-29 nœuds, et une rafale durcit le contact de la barre sous les mains de Coy. Force 7. C'était beaucoup, mais ce n'était pas exagéré. Le *Carpanta* avait affronté des tempêtes de force 9, avec un vent de quarante-six nœuds hurlant dans le gréement et des lames de six mètres courtes et rapides ; comme cette fois où le Pilote et lui avaient dû courir vingt milles vent arrière et à sec de toile, le tourmentin ayant été arraché : malgré le moteur, ils avaient passé l'entrée de Carthagène en abattant très juste, à cinq mètres à peine des rochers, et, une fois amarrés, le Pilote, très sérieux, s'était agenouillé pour embrasser la terre. En comparaison, vingt-cinq nœuds, ce n'était pas énorme. Mais quand Coy regardait le ciel gris au-dessus du mât oscillant, il voyait que les cirrus arrivaient sur la gauche du vent qui soufflait au niveau de la mer, et que vers l'est une ligne de nuages noirs, menaçants, bas et compacts, commençait à se dessiner. C'était de là que, d'ici peu, viendrait le vent. Et donc, conclut-il, prudence.

— Je prends le deuxième ris, Pilote.

Il avait dit cela en voyant son ami regarder la grand-voile, conscient qu'il pensait la même chose. Mais le Pilote était maître à bord, et c'était à lui que revenait ce genre de décisions ; Coy resta donc dans l'expectative, jusqu'à ce qu'il le voie faire un signe de la tête, jeter sa cigarette sous le vent et se lever. Ils mirent le moteur en marche pour placer le bateau nez au vent et à la lame : le génois faseya, un tiers de toile enroulé sur l'étai. Tanger prit la barre en maintenant le cap, et pendant que le Pilote attrapait la borne par le milieu pour la soulager, puis choquait la drisse

de grand-voile qui tomba en claquant jusqu'à la deuxième bande de ris, Coy fourra des garcettes dans ses poches, en serra une entre ses dents et alla au pied du mât en évitant d'être expédié à la mer pour la seconde fois en une semaine par la violence du tangage. Là, les genoux contre le protège-vent du cockpit, il engagea le second œillet de guindant de ris dans le croc au vent. Puis, quand le Pilote eut de nouveau étarqué, il passa une garcette dans chaque œillet de la voile en la nouant sous la borne pour ferler la toile en trop. À ce moment-là, une lame particulièrement forte vint se briser sur le pont et inonda le dos de Coy, qui sauta dans le cockpit juste à côté de Tanger. Leurs corps se heurtèrent dans le tangage, et il dut se cramponner à la barre pour ne pas tomber, en enlaçant involontairement Tanger.

— Tu peux abattre, maintenant, dit-il. Laisse-le se placer sous le vent petit à petit.

Le Pilote les regardait, amusé, tout en tournant la drisse de la grand-voile sur son taquet. Elle fit passer les poignées vers tribord, et les voiles cessèrent de faseyer ; et, un peu avant que le *Carpanta* prenne de la vitesse, la mer le secoua par le travers, faisant osciller le mât, et faisant aussi que Tanger s'affole dans les bras et contre la poitrine de Coy qui l'aidait à obtenir la rotation exacte de la roue. Finalement le rocher du cap Cope, gris dans les nuages bas, fut de nouveau sur tribord, sous la voile gonflée du génois ; et l'aiguille du loch se stabilisa à cinq nœuds. Alors arriva un paquet de mer plus fort que les précédents, qui explosa sur eux en leur inondant le visage, les mains et les vêtements. Coy vit que l'eau glacée hérissait la peau de Tanger sur son cou et ses bras nus ; et que celle-ci, le visage tourné vers lui, plus près qu'il ne l'avait jamais été, avait un étrange sourire, très heureux et très doux, comme si, pour une raison quelconque, c'était à lui qu'elle devait ce moment. Les éclaboussures multipliaient à l'infini les taches de rousseur sur sa figure, et sa bouche s'entrouvrait comme si elle allait

prononcer ces mots que, depuis des siècles, les hommes espèrent entendre.

À la terrasse du restaurant, une sorte de paillote faite de planches, de canisses, de plâtre et de palmes dont les deux étages se dressaient sur la plage, l'orchestre jouait de la musique brésilienne. Deux garçons et une fille faisaient une bonne imitation de Vinicius de Moraes, de Toquinho et de Maria Bethania. Ils chantaient, et certains clients attablés se déhanchaient sur leur chaise au rythme de la mélodie. La fille, une jolie mulâtre avec de grands yeux et une bouche africaine, frappait les bongos en cadence tout en chantant, sans quitter des yeux le guitariste, un jeune homme barbu et souriant : *A tonga da mironga do kabuleté.* Il y avait des caipirinhas et du rhum sur les tables, des palmiers le long du rivage, et Coy pensa que cette scène aurait pu se passer à Rio ou à Bahia.

Il regarda de l'autre côté de la balustrade en bois qui donnait sur la plage où l'on apercevait encore le Pilote qui s'éloignait en direction du port de plaisance, dont la forêt de mâts se dressait un peu plus loin, derrière une petite jetée. Au fond de la baie, sous le grand rocher qui protégeait les quais et la halle aux poissons, le château d'Aguilas était entouré d'un panache gris que le soir faisait peu à peu virer au noir. À l'autre extrémité, la houle se brisait sur la pointe de terre et l'île dont la forme donnait son nom au port : *Aguilas,* l'île des aigles ; mais le vent était tombé, et une fine pluie chaude imprimait des reflets sur le sable gris sombre de la plage où la mer était calme. À cet instant, il vit s'allumer le phare principal, dont la tour peinte de bandes blanches et noires était encore visible dans la lumière incertaine, et il observa la cadence jusqu'au moment où il put l'établir : deux éclats blancs toutes les cinq secondes.

Lorsqu’il se retourna vers Tanger, elle le regardait. Il venait de lui raconter une anecdote qui avait trait à la musique et à la plage. Il l’avait fait sans trop de conviction, pour combler le silence gêné qui avait suivi le départ du Pilote, lequel, son café avalé, les avait laissés face à face, avec la musique et la dernière clarté cendreuse qui s’éteignait lentement sur la baie. Tanger semblait attendre la suite de l’histoire : mais elle était terminée depuis un moment, et Coy ne savait que faire pour rompre le silence. Par chance il restait la musique, la voix de la fille et ses accompagnateurs, l’ambiance créée par la mélodie qu’intensifiait la proximité de la plage, et la pluie qui chuchotait dans les palmes du toit. Il pouvait se taire sans se faire violence ; il se contenta donc de tendre la main vers son verre de vin blanc et de le porter à ses lèvres. Tanger sourit. Elle remuait légèrement les épaules au rythme de la musique. Elle avait un peu forcé sur la caipirinha, et cela donnait un éclat particulier à ses yeux bleu marine qu’elle gardait fixés sur Coy.

— Qu’est-ce que tu regardes ?

— Toi.

Il se tourna de nouveau vers la plage, mal à l’aise, puis se resservit du vin dans son verre encore presque plein. Face à lui, les yeux le scrutaient toujours.

— Raconte-moi, dit-elle, ce qui a changé dans la mer.

— Je n’ai jamais dit ça.

— Si, tu l’as dit. Raconte-moi pourquoi, aujourd’hui, c’est différent.

— Ce n’est pas d’aujourd’hui. C’était déjà différent quand j’ai commencé à naviguer.

Elle continuait à le regarder avec attention ; elle paraissait réellement intéressée. Elle portait sa jupe longue de coton bleu et un chemisier blanc qui faisait ressortir le hâle des derniers jours. Ses cheveux étaient soyeux et nets comme

une mince couche d’or ; il l’avait vue se les laver dans l’après-midi. Pour l’occasion, elle avait remplacé la montre masculine par un semainier en argent dont les sept anneaux luisaient à la lumière de la bougie qui brûlait sur le col d’une bouteille, à un bout de la table.

— Tu veux donc dire que la mer ne sert plus à rien ?

— Ce n’est pas ça non plus. – Coy fit un geste vague. – Elle sert. Ce qui a changé, c’est que… Eh bien ! c’est devenu difficile, désormais, de rester à l’écart.

— À l’écart de quoi ?

— Il y a le téléphone, le fax, Internet… Si tu rentres à l’école de la Marine c’est parce que… Je ne sais pas. Parce que tu veux partir. Tu veux connaître beaucoup de pays, beaucoup de ports, et beaucoup de femmes…

Ses yeux se posèrent distraitement sur la jeune chanteuse. Tanger suivit la direction de son regard.

— Tu as connu beaucoup de femmes ?

— Je ne m’en souviens pas.

— Beaucoup de putes ?

Il lui fit face, irrité. Il a l’air de drôlement te plaire, ton sale jeu, pensait-il. Il avait maintenant devant lui des yeux d’acier bleu sombre, implacables. Ils semblaient amusés, mais aussi curieux. Il se toucha le nez.

— Quelques-unes, dit-il.

Tanger eut un rapide coup d’œil pour la chanteuse.

— Des noires ?

Il but une gorgée de vin, en vidant d’un coup la moitié du verre qu’il reposa bruyamment sur la table.

— Oui. Des noires, des jaunes, des métisses… Comme disait le Torpilleur Tucumán, ce qu’il y a de bien avec les putes, c’est que tout ce qu’elles te demandent ce sont des dollars, et que tu n’as pas à leur faire la conversation.

Tanger ne paraissait pas choquée. Elle regarda de nouveau la chanteuse. Elle souriait d'un air pensif, et il ne trouva rien d'agréable dans ce sourire.

— Et comment sont les noires ?

Maintenant, elle observait les avant-bras solides de Coy, que les manches de chemise relevées laissaient à nu. Il la contempla durant quelques secondes, puis se rejeta en arrière sur le dossier de sa chaise. Il essayait d'imaginer une grossièreté bien sentie.

— Je ne sais quoi te dire. Il y en a qui ont le con rose.

Il la vit écarquiller les yeux, bouche bée. Il remarqua avec une satisfaction perverse que, l'espace d'un instant, son sourire semblait déconcerté. Touché, sale vache. Puis il eut de nouveau à affronter le regard serein, la moue ironique, le métal bleu marine reflétant la flamme de la bougie.

— Pourquoi aimes-tu tellement jouer au grossier et au dur ?

— Je ne joue pas. – Il but ce qui restait dans son verre. Il le fit en prenant son temps, puis il eut un léger haussement d'épaules. – On peut être grossier, on peut être dur, et on peut en plus être idiot… Dans ta fameuse île, tout semble compatible.

— Tu as fini par décider si je suis un chevalier ou un écuyer ?

Il réfléchit, en caressant le verre vide.

— Ce que tu es, c'est une sale sorcière.

Il ne s'agissait pas d'une insulte, plutôt d'un constat. L'énoncé d'une circonstance objective, qu'elle encaissa sans que bouge un muscle de sa face. Elle le regardait si fixement que Coy finit par se demander si c'était bien lui qu'elle regardait.

— Qui est le Torpilleur Tucumán ?

— Était.

— Qui était le Torpilleur Tucumán ?

Mon Dieu, pensa-t-il. Qu'est-ce qu'elle est forte, et maligne. Foutrement maligne. Puis il reposa les deux bras sur la table et secoua la tête, en riant, et plus encore intérieurement. Un rire résigné qui emporta son irritation de la même façon que le vent dissipe la brume. Quand il leva les yeux, il vit qu'elle continuait à le regarder, mais que son expression avait changé. Elle souriait toujours, mais cette fois sans sarcasme. C'était un sourire franc. Rien de personnel, matelot. Et il savait que, dans le fond, c'était vrai : il n'y avait rien de personnel là-dedans. C'est pourquoi il commanda un gin bleu tonic à la serveuse et fit celui qui se souvenait. Il était Popeye qui évoque le passé devant un verre. Les nuits passées avec Olive, etc., etc. Et comme il s'agissait bien de cela, comme c'était exactement ce qu'elle attendait, et qu'il n'y avait rien à inventer parce que tout était là, dans sa mémoire, il mit tout sur la table, sans effort, en jouant son propre personnage et en laissant glisser le goût du gin sur sa langue. C'est ainsi qu'il parla du Torpilleur, et de l'équipage Sanders, et du petit cheval de bois qu'ils avaient volé un jour sur un manège de La Nouvelle-Orléans, et de l'Anita's à Guayaquil, et du Happy Landers à Callao, et du bordel le plus austral du monde, le bar de La Turque à Ushuaia. Et de la bagarre de Copenhague, et de celle de Trieste, elle aussi avec la police, quand le Torpilleur et le Galicien Neira s'étaient encore une fois taillés en vitesse après avoir pété la mâchoire d'un flic : au grand galop, Coy suspendu comme d'habitude entre les deux, chacun le tenant par un bras, et il tricotait des pieds dans le vide sans toucher le sol, pour arriver sains et saufs au bateau. Il parla encore à Tanger, qui l'écoutait avec beaucoup d'attention en se penchant en avant au-dessus de la table, de la bataille la plus fabuleuse que l'on ait jamais vue dans tous les ports du monde : celle du remorqueur

d’Amsterdam qui transportait marins et dockers de quai en quai et de bateau en bateau, assis sur de longs bancs, quand un docker hollandais complètement bourré était tombé sur le Torpilleur, que la mêlée qui avait suivi s’était répandue comme une traînée de poudre – viva Zapata ! criait le Galicien Neira –, et que quatre-vingts hommes imbibés d’alcool s’étaient empoignés, en bas, dans le grand carré ; et Coy était allé sur le pont prendre l’air, et de temps à autre le Torpilleur sortait la tête par un hublot, respirait et retournait à l’intérieur. Et tout s’était terminé avec le remorqueur plein de marins et de dockers inconscients, tuméfiés et puant l’alcool, qu’il déchargeait comme des colis chacun sur son quai et sur son bateau, comme un livreur de pizzas à domicile.

— De pizzas à domicile… répéta-t-il.

Puis il se tut, un vague sourire aux lèvres. Tanger restait sans bouger, comme si elle avait craint de faire crouler un château de cartes.

— Qu’est-ce qui a changé, Coy ?

— Tout. – Son sourire s’effaça, il but encore un peu et, dans sa gorge, le goût du gin bleu lui fit l’effet d’un analgésique. – Il n’y a plus de voyage, parce que c’est à peine s’il y a encore des vrais bateaux… Aujourd’hui un bateau est comme un avion : on ne voyage pas, on est transporté d’un point à un autre.

— Et avant, c’était différent ?

— Bien sûr. La solitude du voyageur était possible : on était entre A et B, suspendu dans l’espace intermédiaire, et le trajet était long… les bagages ne pesaient guère et le déracinement non plus.

— La mer reste la mer. Avec ses secrets et ses dangers.

— Mais pas comme avant. Aujourd’hui c’est comme arriver trop tard sur un quai vide et voir à l’horizon la fumée de la

cheminée qui s’éloigne… Quand on est élève, on se sert du vocabulaire correct, bâbord, tribord et tout le reste. On essaye de conserver les traditions, on fait confiance au capitaine comme, enfant, on faisait confiance à Dieu… Mais c’est bien fini… Je rêvais d’avoir un bon capitaine, comme le MacWhirr de *Typhon.* Et d’en être un à mon tour, un jour.

— C’est quoi, un bon capitaine ?

— C’est quelqu’un qui sait ce qu’il fait. Qui ne perd jamais la tête. Qui, s’il monte sur le pont pendant ton quart et voit un bateau qui arrive par le travers pour nous couper la route, ne te dit pas la barre à droite toute sinon nous allons l’aborder, mais se tait et regarde en attendant que tu fasses la manœuvre correcte.

— Tu as eu de bons capitaines ?

Coy fit une moue. Voilà une bonne question. Il feuilleta intérieurement les pages d’un album de photos tachées d’eau de mer. Et aussi, parfois, tachées de merde.

— J’ai eu de tout. Des minables, des alcooliques, des lâches, et aussi des hommes magnifiques. Mais je leur ai toujours fait confiance. Toute ma vie, jusqu’à tout récemment, le mot « capitaine » m’a inspiré le respect. Et je t’ai dit cette association que je faisais entre ce mot et le capitaine décrit par Conrad : « La tempête avait croisé cet homme taciturne et elle n’avait réussi qu’à lui arracher quelques mots… » Je me souviens d’une dure tempête de noroît, la première de ma vie, dans le golfe de Gascogne, avec des lames énormes qui submergeaient l’avant du *Migalota* jusqu’au pont. Nous avions des écoutilles McGregor qui avaient des problèmes de joints et n’étaient pas étanches ; l’eau entrait à chaque paquet de mer, et nous transportions du minerai, cargaison qui devient facilement incontrôlable quand elle est mouillée… Chaque fois que nous plongions l’avant dans l’eau et qu’il semblait qu’il n’en ressortirait pas, le capitaine Ginés Sáez, qui était cramponné

à la barre, murmurait : « Dieu » très bas, entre les dents… Il y avait quatre ou cinq hommes sur le pont ; mais moi qui étais à côté de lui, j'étais le seul qui pouvait l'entendre. Personne d'autre ne s'en est aperçu. Et quand il a jeté un coup d'œil de côté et vu que j'étais là, il n'a plus ouvert la bouche.

Les trois artistes avaient terminé leur prestation et faisaient leurs adieux sous les bravos. De la musique d'ambiance prit la relève dans les haut-parleurs fixés au plafond. Une guitare fit cling clang clung. Quelques couples se levèrent pour danser. *Te vas porque yo quiero que te vayas.* Tu t'en vas parce que je veux que tu t'en ailles. Un boléro. Pendant un millième de seconde, il eut la tentation de l'inviter sur la piste. Ollé ! Tous les deux là, enlacés, joue contre joue. *Y quiero que te besen otros labios,* disait la chanson. Et je veux que tu connaisses d'autres baisers. Il s'imaginait, une main sur sa taille, en train de lui écraser les pieds comme un canard. Et puis elle était sûrement du genre à lui enfoncer ses coudes dans les côtes.

— Avant, poursuivit-il en oubliant le boléro, un capitaine devait prendre des décisions. Aujourd'hui, quand il signe les documents au port et qu'il y a une différence d'une demi-tonne, il se précipite sur le téléphone pour appeler l'armateur : Je signe les papiers ou je ne signe pas ?… Et dans un bureau trois ringards à cravate lui disent : Ne signe pas. Et il ne signe pas.

— Et que reste-t-il de la mer ?… Quand te sens-tu encore marin ?

Quand il y avait des problèmes, expliqua-t-il. S'il y avait un blessé à bord, par exemple, ou un coup dur, les gens se comportaient bien. Il raconta qu'une fois un coup de mer avait arraché le safran de la barre du *Palestine,* en face du Cap. Ils étaient restés une journée et demie à dériver, jusqu'à l'arrivée des remorqueurs. Et les matelots étaient

redevenus des vrais marins. Le reste du temps, ils n'étaient rien de plus que des camionneurs de l'océan et des fonctionnaires syndiqués ; mais, dans les crises, la camaraderie réapparaissait. Un chargement désarrimé, une avarie grave. Le mauvais temps et tout ça. Les ouragans.

— Voilà un mot qui fait peur : ouragan.

— Ils sont tous méchants, mais certains le sont plus que d'autres. Le plus désagréable pour un marin, c'est quand il a calculé sa route et celle de l'ouragan, et qu'il s'aperçoit qu'il a fait match nul. Je veux dire quand tous les deux arrivent en même temps au même endroit.

Il fit une pause. Il décida qu'il y avait des choses qu'il ne pourrait jamais lui expliquer. Vents de force 11 devant Terre-Neuve, murailles d'eau grise et blanche bouillonnant dans un brouillard d'écume où ciel et mer se confondent, coups de boutoir et grincements dans la coque, matelots hurlant de peur attachés aux couchettes de leurs cabines, radio saturée de maydays de navires en détresse. Et quelques hommes gardant la tête claire, sur le pont, ou tâchant de réarrimer la cargaison libérée dans les cales, ou sous les machines entre les chaudières, les turbines et les tuyauteries, sans savoir ce qui se passe en haut, guettant les lumières d'alarme et les ordres, angoissés par le fioul agité dans les réservoirs, par la fissure dans la coque qui laisserait passer de l'eau dans le carburant, par l'avarie aux brûleurs qui les mettrait à la merci de la mer. Marins tentant de sauver un bateau et, avec lui, leur vie ; accélérant dans les descentes pour garder le contrôle, ralentissant juste avant les crêtes, cherchant des espaces entre les vagues les plus grosses pour virer au moment où l'avant du bateau est le moins exposé. Et le moment effrayant où, en pleine manœuvre, arrive une lame meurtrière qui frappe la coque par le travers et l'incline à quarante degrés pendant que les hommes, s'accrochant où ils peuvent, se regardent avec des

yeux épouvantés en se demandant si le bateau arrivera ou non à se redresser.

— Dans ces cas-là, conclut Coy à voix haute, tout redevient comme avant.

Cela sonnait trop nostalgique, il le craignait. Impossible d'éprouver de la nostalgie pour l'horreur. Ce qu'il voulait évoquer, c'était le comportement de certains hommes dans l'horreur ; mais comment expliquer ça, à la table d'un restaurant ou ailleurs ? Mal à l'aise, il préféra donc souffler un peu en regardant de l'autre côté. Il se dit soudain qu'il avait trop parlé. Parler n'avait rien de mal en soi, mais il n'avait pas l'habitude de raconter sa vie ainsi. Il se rendit compte que Tanger était de ces personnes qui savent faire causer les gens facilement, et dont la conversation consiste à poser quelques questions au bon moment et à garder ensuite le silence pour que l'interlocuteur se charge du reste. Un truc habile : on mord et après on attend, sans lâcher sa proie. En fait, tous les gens adorent parler d'eux-mêmes. Quelle merveilleuse conversation il a, disent-ils ensuite. Alors qu'il n'a pas ouvert la bouche. Les idiots. Et lui-même était une grande gueule et un idiot, de la quille à la pomme du mât. Et pourtant, même en étant conscient de tout cela, il remarquait que ça lui plaisait de parler de ces choses, y compris de monologuer, avec Tanger devant lui comme auditrice.

— Aujourd'hui, dit-il un moment plus tard, la navigation romantique, celle dont on rêvait quand on était petit, se trouve réduite à ces petits bateaux aux pavillons exotiques qui font du cabotage par-ci, par-là, leur nom repeint sur le précédent, avec des capitaines adipeux et mal payés… J'ai embarqué sur un bateau comme ceux-là alors que je venais d'être nommé second pilote, parce que je ne trouvais pas de travail ailleurs : il s'appelait l'*Otago,* et je n'ai jamais eu autant de plaisir à naviguer que cette fois-là. Pas même sur les bateaux de la Zoeline… Mais je ne l'ai compris qu'après.

Elle lui fit remarquer que c'était peut-être parce que, à cette époque, il était jeune. Il réfléchit un moment, puis il dit qu'il était d'accord. Oui, il l'admettait, c'était probablement parce qu'il était jeune qu'il avait été heureux. Mais avec les pavillons de complaisance, avec les capitaines fonctionnaires et les armateurs qui ne faisaient pas grande différence entre un navire et un camion semi-remorque, tout avait foutu le camp. Certains bateaux avaient des équipages si réduits qu'il fallait que des terriens montent à bord pour les amarrer. Philippins et Indiens étaient aujourd'hui des matelots d'élite, et des capitaines russes bourrés à ras bord de vodka éventraient leurs pétroliers un peu partout. La seule possibilité, pour que la mer ressemble encore à la mer, était un voilier. Mais on ne pouvait plus vivre d'un voilier, ajouta-t-il. L'exemple du Pilote était là pour le prouver.

Dans le verre de Tanger il ne restait que des glaçons. Ses doigts aux ongles émoussés jouaient à l'intérieur en les faisant tinter. Coy eut un mouvement pour appeler la serveuse, mais Tanger fit non de la tête.

— L'autre nuit, sur l'arrière, avec la fusée, tu m'as impressionnée.

Après avoir dit cela elle se tut, en le regardant ; et son sourire s'était élargi. Il rit tout bas – et toujours de lui-même.

— Ça ne m'étonne pas. Moi, j'ai été encore plus impressionné quand je suis tombé à la mer.

— Je ne parle pas de ça. J'étais paralysée en voyant ces lumières qui nous venaient dessus. J'ignorais ce qu'il fallait faire… Mais toi, tu faisais les choses l'une après l'autre, sans avoir besoin de réfléchir. Une sorte de routine face à la catastrophe. Tu n'as pas perdu ton calme, ta voix ne s'est pas altérée. Et le Pilote, pareil. Vous avez une espèce de fatalisme. Comme si ça faisait partie du jeu.

Coy haussa légèrement les épaules, avec simplicité. Il regardait ses mains, larges et maladroites. Il n'avait jamais

imaginé qu’il pourrait parler de ce genre de choses avec quelqu’un. Dans son monde, dans le monde maritime d’où il avait été expulsé, tout était trop évident. C’était seulement à terre qu’on vous demandait d’expliquer.

— Ce sont les règles, dit-il. Au large, on doit l’accepter : la catastrophe fait partie de l’ensemble. Pas de gaieté de cœur, bien sûr. On prie, on jure et, si on a du cran on lutte jusqu’à la fin. Mais on accepte. La mer, c’est ça. Tu peux être le meilleur marin du monde, la mer te prend et t’anéantit. La seule consolation est de faire ce qu’on fait de la meilleure manière possible… J’imagine que c’est ce qu’a dû ressentir le capitaine du *Dei Gloria.*

La mention du brigantin mit une ombre sur l’expression de Tanger. Elle pencha la tête de côté, soudain distraite. Elle avait les coudes sur la table, le menton posé dans les mains. La frange de cheveux frôlait une épaule.

— Ça ne me semble pas une grande consolation, remarqua-t-elle.

— À moi, elle me suffit. Et c’était aussi son cas, probablement.

Les réverbères qui éclairaient le contour de la baie s’étaient allumés, et l’eau du rivage avait des reflets jaunes sous la pluie fine, traversés de frémissements argentés comme si des bancs de poissons minuscules nageaient près de la surface. La lumière du phare était plus précise, avec un faisceau prolongé que l’humidité rendait presque corporel qui affrontait régulièrement, dans son mouvement giratoire, le bloc de noirceur compacte qui rampait sur la mer.

— Il doit faire très noir, au large, dit-elle.

Il nota un frisson involontaire dans sa voix et, du coup, il l’observa avec attention : elle avait les yeux fixés sur la nuit. Après quelques instants, elle ajouta :

— Tomber à la mer dans le noir, ce doit être terrible.

— On n’est pas à la fête.

— Tu as eu beaucoup de chance.

— Ça oui. Quand tu tombes dans ces conditions-là, normalement on ne te retrouve pas.

Tanger posa la main droite sur la table en faisant tinter le semainier en argent. Elle la posa tout près du bras de Coy, sans pourtant le toucher ; mais celui-ci sentit sa peau se hérisser.

— J’ai vécu ça en rêve, disait-elle. Des années durant… Je tombais dans l’obscurité, épaisse, dense, noire.

Il l’étudia avec intérêt, un peu déconcerté par son ton de confidence. Et aussi par la manière qu’elle avait de revenir régulièrement vers le bloc d’ombre. Elle poursuivit à voix basse :

— Je suppose que c’est de la mort qu’il s’agit.

Elle resta silencieuse, immobile, regardant avec appréhension la pluie par-dessus la balustrade. Elle paraissait, pensa-t-il, voir au-delà de la mer et des ombres.

— De la mort solitaire, comme Zas. Dans le noir.

Elle avait prononcé ces mots après un très long silence, presque dans un murmure, à peine audible. Soudain, elle semblait avoir peur pour de bon, ou être très émue, et Coy s’agita plusieurs fois sur sa chaise, déconcerté, en proie à des sentiments multiples. Il leva une main pour la poser sur la sienne puis la laissa retomber sans aller au bout de son geste.

— Si ça arrivait un jour, dit-il, je voudrais être près de toi et te prendre par la main.

Il ignorait comment pouvaient sonner ces mots, mais cela lui était égal. Il était sincère. Tout d’un coup, il voyait une petite fille qui avait peur de la nuit ; épouvantée d’avoir à voyager seule dans une obscurité infinie.

— Ça ne servirait à rien, répondit-elle. Personne ne peut nous accompagner dans ce voyage-là.

Elle l'avait observé avec attention quand il avait prononcé ces mots-là : près de toi, et la main. Très sérieuse, très concentrée, analysant ce qu'elle venait d'entendre. Mais maintenant elle hochait la tête, comme si elle écartait cette image, résignée ou vaincue.

— Personne.

Elle se tut. Elle le dévisageait soudain avec une telle intensité que, de nouveau, Coy, gêné, remua sur sa chaise. Il aurait donné tout ce qu'il possédait – manière de parler, car en réalité il ne possédait rien – pour être quelqu'un de séduisant, avoir de la classe, ou au moins assez d'argent pour sourire, sûr de lui, avant de poser sa main sur la sienne, d'un geste protecteur. Pour dire je veillerai sur toi, ma petite, à cette femme qu'il appelait sale sorcière un instant auparavant et qui, tout d'un coup, lui rappelait encore une fois la fillette aux taches de rousseur souriant dans les bras de son père sur la photo encadrée ; la championne de natation catégorie juniors, la gagnante de la coupe en argent qui, aujourd'hui, noircie et manchote d'une anse, noircissait sur une étagère. Mais Coy était un paria avec un sac de marin sur un voilier qui n'était pas le sien, et il était si loin d'elle qu'il ne pouvait même pas être une consolation, même pas la dernière main qu'elle aurait pu serrer avant le voyage au bout de la nuit. Aussi éprouva-t-il une impuissance très amère à constater la distance qui séparait leurs mains sur la nappe ; il eut un sourire triste, comme s'il l'adressait à des ombres, des fantômes et des remords.

— Ça me fait peur, dit-elle.

Alors Coy, sans plus réfléchir cette fois, tendit la main et toucha la sienne. Et elle, sans cesser de le regarder dans les yeux, la retira très lentement. Il tourna la tête pour qu'elle ne le voie pas rougir, malheureux de son faux pas, ou de son

dérapage. Mais au bout d'une demi-minute il se dit que la vie, parfois, vous fait cadeau de situations singulières avec la précision d'une rigoureuse chorégraphie ou la perversité d'un farceur caché dans l'éternité. Car au moment exact où il se tournait vers la balustrade et la plage, honteux de sa main maladroite et solitaire sur la nappe, il vit quelque chose qui venait à son aide si fort à propos qu'il dut se contenir pour ne pas manifester sa joie : une pulsion aveugle, parfaitement irrationnelle, tendit brusquement les muscles de ses bras et de son dos, et projeta un rayon de lucidité intense dans son cerveau. Car en bas, près des réverbères qui bordaient la plage, sous l'auvent d'une buvette fermée, il venait de reconnaître la silhouette désormais impossible à confondre d'Horacio Kiskoros : ex-sous-officier de la Marine argentine, homme de main de Nino Palermo et nain mélancolique.

Cette fois, rien ne viendrait lui décrocher le thon de la ligne. Et donc, après avoir attendu une trentaine de secondes, il prit prétexte d'un tour aux toilettes pour descendre les marches quatre à quatre, sortir par la porte de derrière entre les poubelles pleines et prendre la direction opposée au restaurant et à la plage. Il marchait avec prudence sous les palmiers et les eucalyptus, en réfléchissant profondément à son plan : un bord sur tribord, un bord à bâbord. La pluie très fine imprégna ses cheveux et sa chemise et calma l'effervescence qu'il sentait dans son corps tendu par l'âpre jouissance que lui donnait la perspective des événements. Il traversa le chemin pour arriver sur un terrain découvert, passa dans les fenouils du fossé et retraversa, l'obscurité dans le dos, pour s'abriter derrière un conteneur d'ordures. Respire un bon coup, se dit-il. Il était au vent de sa proie ; laquelle, inconsciente de ce qui l'attendait, fumait, protégée de la bruine par l'auvent de planches et de canisses. Une voiture était garée à côté : une

petite Toyota blanche immatriculée à Alicante, l'autocollant de l'agence de location sur la vitre arrière. Coy la contourna et vit que Kiskoros gardait les yeux rivés sur la terrasse éclairée et la porte principale du restaurant : il portait une veste légère, un nœud papillon, et ses cheveux noirs plaqués en arrière luisaient de brillantine à la lumière du réverbère voisin. Le couteau, pensa Coy, en se souvenant de la voûte du château de la Garde marine. Je dois neutraliser son couteau. Puis il secoua les mains et serra les poings en invoquant les fantômes du Torpilleur Tucumán, du Galicien Neira et de tout le reste de l'équipage Sanders. Ses chaussures de sport l'aidèrent à progresser en silence, souple et féroce comme un tigre, jusqu'au moment où l'autre entendit le bruit sur le gravier et fit mine de se retourner pour regarder qui venait derrière lui. Coy vit les yeux de grenouille sympathique se vider de toute sympathie en s'ouvrant démesurément, la cigarette tomber de la bouche transformée en trou noir, et la fumée de la dernière bouffée s'enrouler en spirales autour de la moustache. Alors il bondit pour couvrir l'ultime distance, et le premier coup de poing atteignit Kiskoros en pleine face, en faisant crac ! et en envoyant sa tête en arrière comme si elle venait d'être séparée du tronc, tandis que Coy le projetait contre le mur de la buvette, juste sous l'enseigne : *Kiosque Côte d'Azur. Spécialité de poulpe.*

Le couteau, pensait-il, obsédé, tout en continuant à cogner systématiquement, efficacement, silencieusement. L'heure de gloire avait sonné : vlan ! et pan ! et encore plaf ! Et Kiskoros, incapable de se tenir debout sous ce déluge, rebondissait contre le mur en cherchant désespérément sa poche. Mais Coy connaissait la musique : il s'écarta légèrement, prit son élan, et le coup de pied au bras qu'il envoya à l'Argentin arracha à celui-ci son premier hurlement de douleur – très semblable à celui d'un chien à qui on a marché sur la queue. Alors il l'empoigna par les revers de sa

veste et le projeta avec toute la violence dont il était capable, en lui faisant traverser le chemin en direction de la plage. Il le lançait et s'arrêtait pour le frapper, puis le lançait de nouveau ; l'autre émettait une série de grognements sourds de bête à l'agonie en se débattant pour essayer de porter la main à sa poche ; et, chaque fois, Coy frappait plus fort. En cette nuit heureuse, pas besoin d'une boîte d'épinards. Cette fois, tu es vraiment à moi, pensait-il, dans le bouillonnement de son cerveau, avec cette étrange lucidité qu'il savait conserver au milieu des pires désordres et des pires violences. Cette fois je t'ai tout à moi, et il n'y a pas d'arbitre, ni de témoins, ni de flics, ni personne pour me dicter ce que je dois faire ou ne pas faire. Cette fois je vais t'écraser, tu ne seras plus qu'un tas d'étrons en bouillie, tes côtes cassées resteront plantées dans ton ventre, tu avaleras tes dents six par six et, question respiration, je te ferai passer l'envie de siffler un tango.

Semblable à un taureau qui s'écroule sur la barrière de l'arène, Kiskoros ne se débattait presque plus. Il avait le nœud papillon sur l'oreille. Le couteau, qu'il avait fini par tirer de sa poche, avait glissé de ses doigts paralysés et gisait sur le sable, après que Coy l'eut éloigné d'un coup de pied. La lumière des réverbères proches épaississait la bruine qui leur tombait toujours dessus, tandis que Coy faisait rouler l'Argentin à coups de pied sur la plage humide jusqu'au bord de l'eau. Et vlan ! Oh ! Et pan ! Aïe ! Il donna les derniers coups alors que l'autre barbotait déjà à la limite du rivage, en gémissant de douleur et en essayant de garder la tête hors de l'eau. Paf ! Coy entra dans la mer jusqu'aux chevilles pour lui allonger un dernier coup de pied qui l'expédia un mètre plus loin et le fit plonger au milieu des reflets jaunes et du miroitement de la pluie sur l'eau noire.

Coy revint sur ses pas pour s'asseoir sur le sable, près du rivage. La tension de ses muscles commençait à décroître pendant qu'il reprenait son souffle. Ses chevilles lui faisaient

mal à force d’avoir donné des coups de pied et, du dos de la main droite jusqu’à l’avant-bras et au coude, ses tendons semblaient avoir formé des nœuds. Jamais, dans toute ma vie, se dit-il, je n’ai cassé la gueule à quelqu’un avec autant de plaisir. Jamais. Il se frottait les doigts pour leur rendre leur mobilité et levait la tête pour que la pluie fine vienne mouiller son front et ses yeux clos. Dans cette position, immobile, respirant profondément par la bouche grande ouverte, il attendit que s’apaise la galopade qui agitait violemment sa poitrine. Il entendit un bruit devant lui et ouvrit les yeux. Dégoulinant d’eau de mer qui le rendait luisant au milieu des reflets, Kiskoros se traînait sur le rivage. Coy resta assis sur le sable en observant ses efforts. Il pouvait percevoir sa respiration entrecoupée et ses grognements d’animal battu, le clapotement maladroit des mains et des jambes incapables de le remettre debout.

Ça faisait du bien de se battre, pensa-t-il. C’était comme nettoyer des latrines. C’était excellent pour la circulation du sang et les sécrétions gastriques de mettre dans ses poings toute l’angoisse, la tristesse et le désespoir qui lestaient l’âme. C’était presque thérapeutique de laisser ainsi l’action relayer un moment la pensée, de laisser les pulsions ataviques qui réduisent l’individu à un choix entre la mort et la survie réclamer leur part dans le jeu de la vie. Il se fit la réflexion que c’était peut-être pour ça que le monde d’aujourd’hui était ce qu’il était. Les hommes avaient cessé de se battre parce que c’était mal vu, et ça les rendait fous.

Il continuait à frotter sa main endolorie. Sa colère s’apaisait. Cela faisait longtemps qu’il ne s’était pas senti aussi bien, aussi en paix avec lui-même. Il vit l’Argentin, à quatre pattes, sortir la moitié du corps puis retomber dans l’eau jusqu’à la ceinture. La lumière jaune éclairait ses cheveux et sa moustache pleins de sable que de sombres filets de sang rougissaient en ruisselant dessus.

— Salaud, dit Kiskoros, du rivage, en s’étranglant et en gémissant comme si chaque lettre lui faisait mal.

— C’est ça, et va te faire enculer.

Ils restèrent tous les deux face à face en silence. Coy, assis, le regardait. L’Argentin, à plat ventre, respirait avec difficulté, poussant de temps en temps un gémissement quand il voulait changer de position. Il finit par réussir à ramper sur les coudes en laissant un sillon dans le sable et à sortir les jambes de l’eau. Il ressemblait à une tortue sur le point de pondre, et Coy continuait de l’observer, impavide. Sa colère avait disparu, ou presque. Maintenant, il ne savait plus très bien quoi faire.

— Je ne fais que mon travail, murmura Kiskoros au bout d’un moment.

— C’est un travail dangereux.

— Je me bornais à surveiller.

— Va plutôt surveiller ta putain de mère dans ta pampa natale !

Il se leva sans hâte, en secouant le sable de son jean. Puis il marcha vers l’Argentin qui se relevait avec difficulté et le regarda un instant, avant de décider de lui envoyer un autre coup de poing, cette fois moins impulsif et plus fonctionnel, qui le fit retomber, sur le dos. Petit, trempé, tuméfié et étalé sur sable, Kiskoros offrait une ressemblance pathétique avec un hamburger avarié. Il se pencha sur lui, en écoutant sa respiration – des milliers de sifflets dans les poumons –, et le fouilla consciencieusement. Il trouva un téléphone portable, un paquet de cigarettes mouillé et les clefs de la voiture louée. Il jeta les clefs et le téléphone à la mer. Le portefeuille était gros, et bourré d’argent et de papiers. Il alla sous le réverbère le plus proche pour y jeter un coup d’œil : une carte d’identité espagnole avec la photo et le nom d’Horacio Kiskoros Parodi, des cartes de visite, des billets de banque espagnols et anglais, une carte Visa et une American

Express. Et aussi la photocopie en couleurs d'une page de revue, qu'il déplia avec précaution car elle portait les traces de nombreuses manipulations et était imbibée d'eau de mer. Sous le titre *Nos plongeurs tactiques humilient l'Angleterre,* une photo montrait un groupe de *marines* britanniques les mains en l'air, gardés par trois soldats argentins dont la figure était noircie à la suie et qui pointaient sur eux leurs pistolets-mitrailleurs. L'un des trois était de petite taille avec des yeux globuleux de grenouille et une moustache reconnaissable à cent lieues.

— Tiens donc, j'avais oublié. Le héros des Malouines. Il remit la carte d'identité et les cartes de crédit à leur place, y ajouta la coupure de presse, garda l'argent et balança le portefeuille à la tête de Kiskoros.

— Allons, raconte-moi un peu.

— Je n'ai rien à dire.

— Que veut Palermo ?… Il est ici ?

— Je n'ai rien à…

Un nouveau coup dans la figure l'arrêta net. Coy l'avait envoyé froidement, presque avec écœurement, et il attendit, en contemplant l'Argentin qui avait porté ses mains à son visage et se tordait comme un ver de terre. Puis il alla se rasseoir sur le sable sans cesser de l'observer. Il ne s'était jamais acharné de la sorte sur quelqu'un, et il s'étonnait de ne pas éprouver de pitié ; mais il savait qui était l'homme à terre, il ne pouvait oublier Zas empoisonné sur le tapis, et il était au courant du sort de femmes ressemblant à Tanger qui étaient passées entre les mains du sous-officier Horacio Kiskoros et de ses congénères. Ce porc pouvait se rouler son article sur les Malouines et se le mettre soigneusement dans le cul.

— Tu diras à ton chef que je me fous des émeraudes. Mais que si quelqu'un la touche, elle, je le tuerai.

Il dit cela avec une simplicité insolite, presque avec modestie, sans même rien de menaçant dans le ton. Il s'agissait seulement d'une information, dépourvue d'emphase ou de nuances. Avis aux navigateurs. De toute manière, l'auditeur le moins averti pouvait comprendre que, venant de Coy, cette information était exacte. Kiskoros grogna sourdement en se mettant sur le côté. Il tâtonna à la recherche du portefeuille qu'il saisit de ses mains tuméfiées.

— Tu es un pauvre con, articula-t-il. Et tu te trompes beaucoup, au sujet de M. Palermo comme au mien… Et pour elle, tu te trompes aussi.

Il fit une pause pour cracher du sang. Maintenant il regardait Coy à travers ses cheveux défaits, mouillés et sales qui pendaient sur son visage. Ses petits yeux de grenouille n'étaient plus du tout sympathiques : ils brillaient de haine et de soif de revanche.

— Quand j'aurai l'occasion de te…

Un sourire atroce se dessina sur sa bouche enflée, et il laissa la phrase en suspens, menaçant et grotesque à la fois, interrompu par une quinte de toux.

— Pauvre con, répéta-t-il, avant de cracher de nouveau du sang.

Coy le regarda sans rien dire puis se releva lentement, presque à contrecœur. Je ne peux rien lui faire de plus, pensa-t-il. Je ne peux quand même pas le tuer, parce qu'il y a des choses que je n'ai pas envie de perdre, je tiens encore à ma liberté et à ma vie. On n'est pas dans un roman ou dans un film, et dans la réalité il y a des flics, des juges et un tas de gens comme ça. Aucun bateau ne m'attend à la fin pour m'emmener dans les Caraïbes, pas d'île de la Tortue où me réfugier parmi les Frères de la Côte avant de faire vingt prises au détriment des Anglais. Aujourd'hui les Frères de la Côte se sont recyclés comme promoteurs dans l'immobilier,

et le gouverneur de la Jamaïque reçoit les mandats d’amener par fax.

Et il continuait de raisonner ainsi, fatigué et indécis, en se demandant s’il fallait encore cogner ou pas sur la gueule de Kiskoros, quand il aperçut Tanger, debout près du chemin, sous la lumière jaune du réverbère. Elle était très calme et les regardait.

À l’extrémité de la baie, le faisceau de lumière du phare tournait horizontalement, rectiligne dans la nuit tiède pointillée de pluie fine. À chaque passage, il semblait former un étroit cône de brume lumineuse qui découpait les troncs minces et les cimes immobiles des palmiers gonflés d’eau et de reflets. Coy lança un coup d’œil à Kiskoros avant de suivre Tanger sur la plage. L’Argentin avait pu arriver jusqu’à la voiture, mais il n’avait plus la clef, lancée dans la mer ; il s’était donc assis par terre, adossé à une roue, trempé d’eau et maculé de sable, en les regardant s’en aller. Depuis l’arrivée de la femme, il n’avait plus ouvert la bouche, et elle non plus n’avait rien dit, se bornant à les observer tous les deux en silence ; y compris quand Coy, qui n’était pas encore tout à fait calmé, lui avait demandé si elle ne voulait pas profiter de l’occasion pour transmettre ses salutations à Nino Palermo. Ou peut-être, avait-il ajouté, avait-elle envie d’interroger le latino ? Il avait dit ça : interroger le latino, tout en sachant que, même s’il continuait à le rouer de coups de pied, Kiskoros n’était pas du genre à lâcher ne serait-ce qu’une syllabe. Sans répondre, elle s’était éloignée en suivant le bord de la plage. Et Coy, après une brève hésitation, avait adressé un dernier regard à la barbouze mal en point avant de lui emboîter le pas.

Il la rejoignit bientôt, et il était furieux ; non tant de l’apparition de l’Argentin qui, tout bien pesé, lui avait permis fort opportunément de se soulager d’une bile amère

qui encombrait sa gorge et son estomac, mais de la propension qu'elle manifestait à tourner le dos à la réalité quand celle-ci ne l'intéressait pas. Salut, ça ne me plaît pas, et adieu. Tout ce qui ne cadrait pas avec ses plans, les apparitions imprévues, les difficultés, les menaces, les irruptions d'un monde réel dans le rêve apparent de son aventure, était nié, congédié, écarté : nul et non avenu. Comme si le seul fait d'y prêter attention attentait à l'harmonie d'un ensemble dont elle était seule à connaître la perspective authentique. Cette femme, conclut-il, fâché, en marchant sur le sable, se défendait du monde en refusant de le voir. Et ce n'était pas lui qui pouvait le lui reprocher.

Et pourtant, pensa-t-il, en la rejoignant et en la prenant par le bras au moment où, brusquement, elle se retournait vers lui dans la lumière trouble des lointains réverbères, jamais dans sa chienne de vie il n'avait vu des yeux qui regardaient si profondément et si loin, quand ils le voulaient. Il l'avait saisie avec une brusquerie presque excessive en la forçant à s'arrêter, et il était devant elle, observant les cheveux mouillés sous la pluie, les reflets dans ses yeux, les gouttes d'eau qui multipliaient les taches de son sur sa peau.

— Tout ça, dit-il, c'est de la folie. Nous ne pourrons jamais…

Soudain il eut la surprise de découvrir qu'elle était effrayée et qu'elle tremblait. Au moment où la lumière du phare glissa sur eux en découpant leurs silhouettes, il vit que ses lèvres entrouvertes palpitaient et qu'un frisson parcourait ses épaules. Ce fut une brève vision, aussi rapide que le passage du mince faisceau blanc ; et quelques secondes plus tard, la lumière, poursuivant sa course, éclaira la pluie tiède qui commençait à devenir plus forte et plus dense ; elle continuait à trembler tandis que l'eau tombait sur ses cheveux et son visage, collant le chemisier trempé sur son corps ; mouillant aussi les épaules de Coy, ses bras

quand, presque sans réfléchir, il les ouvrit pour l'accueillir. Et la peau douce, frissonnant dans la nuit et la pluie comme si les éclats du phare étaient de la neige glacée, vint sans réticence se réfugier contre son corps : sans hésitation, délibérément. Elle était venue directement à lui, sur sa poitrine ; et Coy garda un instant les bras ouverts, sans la serrer encore, plus surpris qu'indécis. Puis il les referma en l'étreignant doucement, et il sentit battre les muscles, le sang, la chair sous le chemisier mouillé, les cuisses longues et fermes, le corps mince qui frissonnait toujours contre le sien. Et la bouche entrouverte toute proche ; la bouche, dont le tremblement s'apaisa contre ses lèvres, longuement, bientôt suivie par tout le reste de son corps qui devint soudain doux et tiède ; et la bouche s'ouvrit davantage, et ce fut elle, alors, qui accentua son étreinte autour du dos rude de Coy ; et il leva la main pour la poser sur la nuque de Tanger ; une main large, forte, qui vint soutenir le cou et la tête, sous les cheveux ruisselant de toute cette pluie qui crépitait sur le sable en redoublant d'intensité. Les deux bouches ouvertes se cherchèrent avec une force inattendue, comme si elles étaient avides de salive, d'oxygène et de vie ; les dents s'entrechoquèrent, et les langues humides s'enlacèrent avec impatience. Jusqu'au moment où Tanger s'écarta une seconde, de quelques centimètres, pour respirer, ses yeux ouverts le regardant de très près, étrangement brouillés. Et ensuite ce fut elle qui se jeta en avant avec un long gémissement, semblable à celui d'un animal qu'une blessure fait atrocement souffrir. Et lui, très ferme, l'accueillit et l'étreignit de nouveau en la serrant si fort qu'il eut peur de lui briser un os ; et ensuite il marcha dans le noir en la portant presque, jusqu'au moment où il se rendit compte qu'ils étaient entrés dans la mer ; que la pluie était devenue d'une extrême violence et effaçait les contours du paysage, et que toute la baie semblait en ébullition. Sous les vêtements trempés leurs corps continuaient à se chercher violemment, luttant entre eux

pour mieux s’étreindre, avec des baisers désespérés qu’affolait le désir, léchant l’eau de leurs visages, les lèvres pleines de pluie, le goût de peau mouillée sur la chair brûlante. Et elle glissait dans la bouche de l’homme sa plainte interminable d’animal blessé.

Ruisselants, ils regagnèrent le bateau en se cherchant gauchement et en trébuchant dans le noir. Ils arrivèrent enlacés, pesant l’un sur l’autre à chaque pas, se hâtant dans les derniers instants et laissant des flaques dans la descente et sur le sol du carré. Et le Pilote qui fumait dans l’obscurité les regarda disparaître par le capot dans le couloir des cabines de l’avant ; peut-être sourit-il quand tous deux se retournèrent vers la braise de sa cigarette pour lui souhaiter bonne nuit. Coy guidait Tanger, ses mains serrant sa taille, tandis qu’elle se retournait à chaque pas pour l’embrasser avidement sur la bouche. Il trébucha sur une sandale qu’elle venait de quitter, puis sur l’autre et, à la porte de la cabine, Tanger s’arrêta et se pressa contre lui ; ils s’étreignirent contre la cloison de teck, chacun cherchant fiévreusement de nouveau la bouche de l’autre, à tâtons dans l’ombre, leurs corps se retrouvant sous les vêtements dont ils se défaisaient mutuellement : boutons, ceinture, la jupe tombant sur le sol, le jean ouvert sur les hanches de Coy, la main de Coy entre l’étoffe et la peau, la chaleur de la femme, le triangle de coton blanc presque arraché de ses cuisses, le tintement de sa plaque métallique de soldat. Et la vigueur masculine, la découverte fascinée de l’autre, le sourire de Tanger, l’incroyable douceur de ses seins tendus, dressés. Homme et femme face à face, halètements qui sonnaient comme des défis. Le gémissement annonciateur de Tanger et l’élan portant Coy en avant, vers la couchette, à travers l’étroite cabine, et les derniers vêtements trempés, emmêlés, froissés sous les corps ruisselants qui mouillaient les draps, dans une commune recherche de l’autre, encore

et encore, en se regardant, tout près, souriants, concentrés, complices. Je tuerais celui qui s'interposerait en ce moment, pensait Coy. Quel qu'il soit. Sa peau, sa salive et sa chair s'ouvraient un chemin, sans difficulté, dans l'autre chair de plus en plus humide, de plus en plus brûlante, de plus en plus accueillante, au fond, tout au fond ; là où était cachée la clef de toutes les énigmes, là où le passage des siècles avait forgé l'unique tentation véritable, en manière de réponse au mystère de la mort et de la vie.

Longtemps après, dans l'obscurité, tandis que la pluie tambourinait sur le pont au-dessus d'eux, Tanger se tordit pour se mettre sur le côté, le visage enfoncé dans le creux de l'épaule de Coy, une main entre ses cuisses. À demi endormi, celui-ci sentait le corps nu collé au sien, la main féminine chaude et calme sur sa chair fatiguée, encore mouillée, qui avait pris l'odeur de Tanger. Ils s'étaient ajustés l'un à l'autre comme si, durant toutes leurs vies respectives et antérieures, ils n'avaient fait autre chose que se chercher. Il est bon de sentir qu'on est le bienvenu, pensa-t-il ; et pas seulement toléré. Elle était bonne cette complicité immédiate, instinctive, qui n'avait pas besoin de paroles pour justifier l'inéluctable. Cette manière de faire chacun la part du chemin qui lui correspondait, sans fausse pudeur. Cette façon de deviner le « viens ! » non prononcé ; ce duel étroit, fermé, haletant, intense, dont le naturel avait presque effacé, cette nuit, toutes les disputes, d'égal à égal, sans avoir à chercher des prétextes ni rien excuser. Sans présenter la facture, sans équivoques, sans conditions. Sans fioritures ni remords. C'était bien que tout cela ait finalement eu lieu, exactement comme cela devait avoir lieu.

— S'il arrive quelque chose, dit-elle brusquement, ne me laisse pas mourir seule.

Il resta immobile, les yeux ouverts dans le noir. Soudain le bruit de la pluie paraissait sinistre. Son état de bonheur somnolent resta en suspens, et tout fut de nouveau doux-amer. Il percevait la respiration de Tanger dans le creux de son épaule lente et chaude.

— Ne parle pas de ça, murmura-t-il.

Il la sentit remuer la tête. Elle était grave.

— J’ai peur de mourir dans le noir et seule.

— Ça n’arrivera pas.

— Ça arrive toujours.

La main ne bougeait pas entre les cuisses de Coy, la face dans le creux de son épaule, les lèvres chuchotaient contre sa peau. Il eut froid. Il tourna la tête pour l’enfouir dans la chevelure encore mouillée. Il ne pouvait voir son visage, mais il sut qu’en cet instant c’était le même que sur la photo dans le cadre en argent. Toutes les femmes, il le comprenait maintenant, ont eu une fois ce visage.

— Tu es vivante, dit-il. Je sens battre ton cœur contre moi. Tu es de chair et tu es de sang. Tu es belle et tu es vivante.

— Un jour, je ne serai plus là.

— Mais tu es là.

Il la sentit bouger pour se serrer plus étroitement. Pour approcher sa bouche de son oreille.

— Jure-moi… que tu ne me laisseras pas… mourir seule.

Elle dit cela très lentement, et sa voix était un murmure. Coy resta un moment immobile, les yeux fermés, à écouter la pluie. Puis il fit oui de la tête.

— Je ne te laisserai pas mourir seule.

— Jure-le.

— Je te le jure.

Il sentit que son corps nu venait sur le sien pour le chevaucher ; les cuisses ouvertes sur ses hanches, le contact de ses seins, sa bouche cherchant la sienne. Alors une larme lourde et brûlante tomba sur sa figure. Il ouvrit les yeux, surpris, pour se trouver face à un visage tout en ombres. Et tandis qu'il embrassait, ému, les lèvres entrouvertes et humides, il perçut qu'elles laissaient échapper, de nouveau, ténue comme un soupir, cette longue, douloureuse plainte de femme blessée.

XIII. Le maître cartographe

> *Le pire, ce n’est pas d’errer dans les périls de la mer. Il en est qui errent du fait des mauvais documents qu’ils emportent.*
>
> Jorge Juan, *Précis de navigation pour gardes-marine*

Le *Dei Gloria* n’était pas là. Coy en avait acquis peu à peu la conviction, à mesure que le quadrillage tracé sur la carte se remplissait sans qu’ils aient rien trouvé. Avec des sondes entre soixante et vingt mètres, le Pathfinder avait ainsi décrit la quasi-totalité du relief des deux milles carrés où auraient dû reposer les restes du brigantin. Les jours passaient, de plus en plus chauds et calmes, et le *Carpanta* naviguait à deux nœuds, dans le ronronnement de son moteur diesel, sur une mer plane et brillante comme la surface d’un miroir, un bord au nord, un bord au sud avec une précision géométrique, en prenant continuellement la position par satellite, tandis que le faisceau du sondeur balayait le fond sous la quille et que Tanger, Coy et le Pilote se relayaient, trempés de sueur, devant l’écran à cristaux liquides. Les symboles décrivant les fonds, orange clair, orange sombre, rouge pâle, se succédaient avec une monotonie exaspérante : vase, sable, algues, galets, rochers. Ils avaient couvert soixante-sept des soixante-quatorze bandes prévues, et plongé quatorze fois pour reconnaître les échos suspects, sans découvrir le moindre indice d’une épave. Désormais, leur espoir s’évanouissait avec les dernières heures de leur recherche. Personne ne prononçait à haute voix le verdict fatal ; mais Coy et le Pilote échangeaient de longs coups d’œil, et Tanger, obstinément immobile devant le sondeur, s’enfermait de plus en plus dans un silence hostile. La défaite tel était le mot qui flottait dans l’air.

La veille du dernier jour, ils mouillèrent avec trente mètres de chaîne par sept mètres de fond, entre la pointe et l'île de la Cueva de los Lobos. Lorsque le Pilote arrêta le moteur et que l'avant du *Carpanta* évita mollement autour du mouillage pour pointer vers l'ouest, le soleil se cachait derrière les arêtes du maigre relief, teintant d'or et de rouge les buissons de thym, les petits palmiers et les figuiers de barbarie. Au pied des rochers, la mer était presque calme, léchant doucement les cailloux et le peu de sable dont les taches blanches apparaissaient entre les tas de varech.

— Il n'est pas là, dit Coy à voix basse.

Il ne s'adressait à personne en particulier. Le Pilote achevait de ferler la grand-voile sur la borne et Tanger se tenait assise sur l'échelle de poupe, les pieds dans l'eau, et regardait la mer.

— Il doit y être, répondit-elle.

Elle continuait à fixer le quadrillage imaginaire qu'ils venaient de parcourir sans relâche deux semaines durant. Elle portait un tee-shirt de Coy trop grand pour elle qui la couvrait jusqu'à la naissance des cuisses, et elle remuait les pieds lentement, barbotant doucement comme les enfants qui jouent au bord de l'eau.

— Tout ça est absurde, ajouta Coy.

Le Pilote était descendu dans le carré, et par une écoutille ouverte leur parvenaient les bruits qu'il faisait en préparant le dîner. Quand il remonta pour ouvrir le coffre de la bouteille de butane et brancher le gaz du réchaud, son regard grave rencontra celui de Coy. C'est ton affaire, matelot.

— Il doit y être, répéta soudain Tanger.

Elle restait à agiter les pieds dans l'eau. Coy s'appuya un peu plus sur l'habitacle, en cherchant quelque chose de pertinent à dire, ou à faire. Comme rien ne lui venait, il alla

chercher un masque et plongea de l’avant, pour inspecter le mouillage. L’eau était limpide, tiède et agréable ; et la lumière décroissante permettait de suivre la ligne de la chaîne posée sur le fond de sable semé de quelques cailloux. L’ancre, une CQR de vingt-cinq kilos, était en position correcte, libre d’algues qui auraient pu la faire chasser si le vent devait fraîchir pendant la nuit. Il descendit un peu afin de bien la voir puis remonta lentement pour revenir au bateau en nageant sur le dos, n’agitant que les jambes, sans hâte, en goûtant le plaisir de l’eau. Il souhaitait retarder le plus possible le moment de se retrouver face à face avec Tanger.

Une fois à bord, il se frotta avec une serviette et contempla la côte qui rougissait maintenant entièrement sous le soleil couchant, prolongée à l’est par un arc : la route du marbre des Romains et des dieux. Cette fois, cependant, la vue ne lui causa aucune joie. Il mit la serviette à sécher sur le capot et s’assit sur les dernières marches de la descente. Le Pilote s’affairait à ses casseroles dans la cuisine pour préparer des macaronis, et Tanger était assise dans le carré devant les cartes dépliées sur la table principale.

— Il n’y a pas d’erreur possible, assura-t-elle avant que Coy prononce un mot.

Le porte-mine à la main, elle indiquait les coordonnées de latitude et de longitude sur les différentes cartes, en marquant les milles sur les échelles latérales pour les transporter avec le compas à pointes sèches sur le rectangle quadrillé de la zone, comme il le lui avait appris.

— Tu as toi-même vérifié les calculs, ajouta-t-elle. Alignements sur Mazarrón, le cap de Las Viboras, la pointe Percheles, le cap Tiñoso… – Elle se penchait, très sérieuse, en lui montrant les résultats, comme une étudiante qui voudrait convaincre un professeur. – 37° 32' au nord de l’équateur et 4° 51' au sud de Cadix sur les cartes

sphériques d’Urrutia correspondent à 37° 32' de latitude nord et 1° 21' de longitude ouest par rapport au méridien de Greenwich… Tu vois ?

Coy fit comme s’il vérifiait les chiffres. Il avait effectué tant de fois ces opérations qu’il les savait de mémoire. Les cartes étaient couvertes d’annotations de sa main.

— Les tables de correction peuvent être erronées…

— Elles ne le sont pas. – Elle secouait énergiquement la tête. – Je t’ai déjà dit qu’elles proviennent des *Applications de cartographie historique* de Néstor Perona. Même l’erreur de 17’ de longitude de Cadix par rapport à Greenwich y est corrigée. Elles sont précises à la minute et à la seconde près… C’est grâce à elles qu’on a trouvé, il y a deux ans, le *Caridad* et le *São Rico.*

— La position donnée par le pilotin était peut-être fausse. Dans l’affolement, tout le monde peut commettre une erreur.

— Non. C’est impossible. – Tanger continuait à nier avec la mauvaise foi d’une personne qui entend ce qu’elle ne veut pas entendre. – Tout était trop exact. Le pilotin parlait même de la proximité du cap, au nord-est… Tu te souviens ?

Ils regardèrent ensemble par le hublot ouvert sur tribord, vers la langue de terre rouge qui se profilait au bout de l’arc de la côte, au-delà de la baie de Mazarrón et du cap Falcó. « Ayant déjà le cap en vue », avait déclaré le pilotin, selon le rapport.

— Il se peut aussi, ajouta Tanger, que le *Dei Gloria* soit enfoui très profondément dans le sable, et que nous soyons passés sur lui sans le détecter.

C’était possible, admit Coy. Mais peu probable. Dans ce cas, expliqua-t-il, le sondeur aurait signalé au moins différentes densités dans la structure du fond. Mais il avait constamment indiqué des couches de sable et de vase allant

jusqu’à deux mètres, et c’était beaucoup : s’il y avait eu autre chose, il l’aurait détecté.

— Il aurait au moins repéré le métal des canons, conclut-il. Dix canons ensemble font une masse importante… Et à ces dix canons il faut ajouter, même s’ils ont été dispersés par l’explosion, les douze du corsaire.

Tanger tambourinait sur la carte avec le porte-mine. Son autre main était devant sa bouche, et elle rongeait l’ongle de son pouce. Son front s’était couvert de plis, comme des cicatrices. Coy tendit une main pour lui effleurer le cou, dans l’espoir d’effacer cette crispation ; mais elle resta insensible à la caresse, absorbée par les cartes devant elle. Les plans du brigantin et du chébec étaient aussi à portée de son regard, collés par du ruban adhésif à la cloison du carré. Ils avaient même calculé sur les cartes l’aire de dispersion des canons du corsaire, en tenant compte de l’explosion, de la dérive et de la distance au fond.

— Le pilotin, suggéra Coy en retirant sa main, a pu mentir.

Tanger nia de nouveau de la tête, et les plis de son front se creusèrent encore.

— Trop jeune pour fabriquer un mensonge de ce calibre. Il a parlé du cap proche, de la côte à deux milles… Et il avait dans sa poche, notées au crayon, les données de latitude et de longitude.

— Alors je donne ma langue au chat… À moins que le méridien ne soit pas celui de Cadix.

Tanger lui adressa un regard sombre.

— J’y ai pensé aussi, dit-elle. C’est la première chose que j’ai faite, entre autres parce que dans *Le Trésor de Rackham le Rouge* Tintin et le capitaine Haddock commettent une erreur semblable, en confondant la longitude de Paris avec celle de Greenwich…

Parfois, pensa Coy, je me demande si elle ne se moque pas de moi. Ou si tout cela n’est qu’une péripétie enfantine imaginée dans une bande dessinée. Parce que ce n’est pas sérieux. Ou ça ne le semble pas. Ou ça ne le semblerait pas, rectifia-t-il, s’il n’y avait dans l’affaire ce nain argentin avec son couteau, qui nous colle comme notre ombre, et son chef le dalmatien. Le rêve d’une petite fille qui joue à chercher des bateaux coulés. Avec des trésors, et avec des méchants.

— Mais nous, nous connaissons parfaitement tous les méridiens utilisés à l’époque, dit-il. Nous avons la position communiquée par le pilotin, et nous pouvons la confirmer sur les cartes, y compris avec l’endroit où il a été recueilli après le naufrage… Il ne peut s’agir de l’île de Fer, ni de Paris, ni de Greenwich.

— Évidemment pas. – Elle indiquait l’échelle sur la partie supérieure d’une des cartes. – La longitude est celle de Cadix, sans le moindre doute : avec elle, tout coïncide. Le méridien zéro de notre recherche est le château de la Garde marine : il l’était en 1767 et l’est resté jusqu’en 1793. Ancienne longitude, de Cadix, au lieu du naufrage : 4° 51' est. Longitude actuelle, après correction : 5° 12’ est. Correspondance avec Greenwich : 1° 21' ouest. Aucun autre méridien ne peut situer le *Dei Gloria* sur l’Urrutia et sur les cartes modernes de manière aussi parfaite.

— C’est très bien, tout ça. De manière parfaite, dis-tu. Mais il nous manque le plus important : le navire.

— Nous avons fait quelque chose de travers.

— Ce n’est pas évident. Ou alors dis-moi quoi.

Elle avait jeté le porte-mine sur la table. Elle se levait, en regardant la carte. Coy observa ses pieds nus sur le plancher, les longues cuisses pointillées sortant du tee-shirt qui moulait les formes de sa poitrine. Il lui caressa de nouveau le cou, et cette fois elle se serra un peu contre lui.

Son corps ferme, chaud, sentait légèrement la sueur et le sel.

— Je ne sais pas, fit-elle pensive. Mais s'il y a une erreur, c'est nous qui l'avons commise. Toi et moi… Si demain notre recherche se termine sans résultats, il faudra recommencer.

— Comment ?

— Je ne sais pas. Par l'application des corrections cartographiques, je suppose. Une erreur d'une demi-minute signifie déjà un demi-mille. Et même si les tables de Perona sont très exactes, nos calculs, en revanche, peuvent ne pas l'être. Il suffit d'une petite imprécision dans la latitude et la longitude du pilotin ; dix secondes ou quelques dixièmes de minutes impossibles à préciser dans les systèmes de positionnement de l'époque, mais décisives quand on les transpose tels quels sur la carte… Le brigantin est peut-être un mille plus au sud, ou plus à l'est… Il se peut que nous ayons fait une erreur en réduisant tellement notre aire de recherche.

Coy respira aussi profondément qu'il le put. C'était raisonnable, encore que cela signifie tout reprendre à zéro. Mais cela voulait dire, aussi, rester avec elle. Il entoura sa taille de ses bras ; elle s'était tournée vers lui et le regardait de près, d'un air interrogateur, la bouche entrouverte. Elle a peur, comprit-il, en résistant à la tentation de l'embrasser. Elle a peur que le Pilote et moi nous lui disions : ça suffît.

Nous n'avons pas l'éternité devant nous, dit-il. La météo peut de nouveau changer… Jusqu'à maintenant nous avons eu de la chance avec la garde civile, mais elle peut nous tomber dessus d'un jour à l'autre. Nous poser des questions à n'en plus finir. Et ensuite il y a Nino Palermo, et ses gens… – Il indiqua le Pilote qui dépliait la table pour mettre le couvert en faisant comme s'il n'entendait pas la conversation. – Il faut aussi le payer.

— Ne me tarabuste pas. – Elle s’était détachée lentement des mains qui enlaçaient sa taille. – J’ai besoin de réfléchir, Coy. J’ai besoin de réfléchir.

Elle souriait un peu, distante, embarrassée ; comme si elle voulait adoucir son geste. D’un coup, elle était de nouveau à des milles de lui, et Coy sentit s’infiltrer dans ses veines une tristesse noire. Le vide, dans les yeux bleu marine, s’intensifia quand ceux-ci revinrent au hublot ouvert sur la mer.

— Et pourtant il est ici, quelque part, murmura-t-elle. Elle s’appuyait au hublot des deux mains, penchée en arrière, tournant le dos à Coy. Celui-ci passa sa paume sur ses joues mal rasées, palpant sa propre désolation. Elle paraissait de nouveau seule, isolée, égoïste. Elle retournait au nuage dont tous étaient exclus, et il ne pouvait rien faire pour changer le cours des choses.

— Je sais qu’il est au-dessous de nous, tout près, ajouta Tanger à voix très basse. Il m’attend.

Coy ne dit rien. Il était en proie à une colère sourde, impuissante. Celle d’un animal qui se débat dans un piège. Et il sut qu’il passerait cette nuit éveillé dans l’obscurité, près du mur infranchissable d’un dos silencieux.

Et c’est maintenant que je vais apparaître, encore que brièvement, dans cette histoire. Ou, pour être plus exact, c’est le moment où nous approchons de la partie décisive de la solution – appelons-la ainsi – de l’énigme du naufrage du *Dei Gloria.* En réalité, comme le lecteur perspicace s’en sera peut-être aperçu, c’est moi qui, pendant tout ce temps, ai été le narrateur de ce qui précède : le capitaine Marlow du roman, si l’on accepte la comparaison ; à cette réserve près que, jusqu’à cette heure, je n’ai pas cru nécessaire de sortir de la troisième personne où je me suis presque constamment cantonné. Ce sont, dit-on, les règles de l’art.

Mais quelqu'un a expliqué que les récits, comme les énigmes et comme la vie elle-même, sont des enveloppes scellées, à l'intérieur desquelles se trouvent d'autres enveloppes scellées. De plus, l'histoire du bateau perdu, de Coy, le marin exilé de la mer, et de Tanger, la femme qui le rendit à lui-même, m'a séduit dès que je l'ai connue. Que je sache, des histoires comme celles-là n'arrivent plus guère ; et il y a encore moins de gens pour les raconter, même en y rajoutant du leur, un peu comme les anciens cartographes décoraient les taches blanches encore inexplorées. Et si on ne les raconte plus, c'est peut-être parce qu'il n'existe plus de vérandas entourées de bougainvillées où le soir tombe lentement tandis que les boys malais servent du gin bleu – Bombay Sapphire, naturellement – et que, assis dans un rocking-chair, un vieux capitaine déroule son récit entouré du nuage de fumée de sa pipe. Il y a longtemps que les vérandas, les boys malais, le rocking-chair et même le gin bleu sont devenus la propriété des tour-opérateurs ; et d'ailleurs il est interdit de fumer, que ce soit la pipe ou autre chose. Il est donc difficile de se soustraire à la tentation de jouer à raconter les vieilles histoires à la manière dont on les a toujours racontées. Voilà pourquoi, dans le fil de ce récit, est venu le moment d'ouvrir la dernière enveloppe : celle qui me porte, modestement, sur le devant de la scène. Sans cette intervention du narrateur, qu'on le comprenne bien, le récit perdrait de son parfum de classicisme. Aussi dirons-nous seulement, en forme de prélude immédiat, que le voilier qui, ce soir-là, franchit la passe du port de Carthagène, était un navire vaincu ; comme si, au lieu de rentrer de quelques milles au sud-est, il revenait, après être allé chercher la Toison d'or, d'une authentique rencontre avec un corsaire qui l'aurait dépouillé de ses illusions. Sur la table à cartes, le quadrillage de la carte nautique 4631 était couvert de petites croix inutiles, comme un carton de bingo utilisé, décevant et bon à jeter. Tout le temps que dura l'entrée dans le port, on parla peu à bord du *Carpanta.* Son

équipage ferla les voiles en silence, mit le bateau en panne en face des superstructures rouillées du Cimetière des bateaux sans nom, puis se dirigea au moteur vers l'un des pontons du port de plaisance. Tous trois descendirent, le pas incertain parce qu'ils avaient perdu l'habitude de marcher sur la terre ferme, passèrent devant le *Felix von Luckner,* porte-conteneurs belge de la Zeeland Ship qui s'apprêtait à larguer les amarres au quai des navires de commerce, commencèrent leur tournée par le Valencia et le Taibilla, la poursuivirent avec le Gran Bar, le Bar Sol et la Taverne du Macho, et terminèrent leur chemin de croix trois heures plus tard à La Obrera, un petit bistrot du port situé un pâté de maisons derrière l'ancien hôtel de ville. Coy devait se souvenir plus tard que cette nuit-là ils étaient comme trois camarades ; trois matelots descendus à terre après un long et hasardeux voyage. Ils burent jusqu'à ce que leur vue se brouille : un autre, un autre et encore un autre, on n'a pas encore fait le plein, un petit dernier avant le dernier, à l'unisson et sans complexes. Avec l'alcool, les mots, les choses et les gestes deviennent lointains. Coy était conscient d'assister à cette veillée funèbre, y compris au spectacle qu'il donnait lui-même, avec une curiosité perverse, à la fois étonnée et coupable. Ce fut aussi la première et la dernière fois qu'il vit Tanger boire beaucoup, et de façon délibérée, intense. Elle souriait comme si, soudain, le *Dei Gloria* n'avait été qu'un rêve laissé derrière elle, et elle posait sa tête sur l'épaule de Coy. Elle but la même chose que lui, du gin bleu avec des glaçons et un peu de tonic, tandis que le Pilote les accompagnait de solides rasades de cognac Fundador vidées entre chaque demi de bière. Le Pilote racontait des histoires brèves et incohérentes de bateaux et de ports, sur le ton sérieux et de la voix lente et prudente qu'il prenait quand l'alcool rendait sa langue incertaine, et il plissait ses yeux brillants, amusés, égrillards, amicaux. Parfois Tanger riait et l'embrassait, et le Pilote, interrompu, toujours calme, baissait un peu la tête, ou

regardait Coy et souriait de nouveau, les coudes sur la table en formica branlante. Il semblait heureux ; et Coy aussi, qui caressait la taille mince de Tanger, son dos cambré et svelte, en sentant le corps de la femme s'abandonner contre le sien, ses lèvres dans son oreille et dans son cou. Tout aurait pu se terminer là, et ce n'était pas si mal pour une défaite. Parce que, décida-t-il, tout était à la fois grotesque et logique. Ils n'avaient pas trouvé le brigantin, et pourtant c'était la première fois qu'ils riaient tous les trois sans arrière-pensées, sans problèmes, détachés et bruyants. Cela ressemblait exactement à une libération ; et c'est dans cet état d'esprit qu'ils burent tout le temps, comme s'ils interprétaient leur propre rôle dans le scénario qu'exigeaient les circonstances.

— À la tortue, dit Tanger.

Elle leva son verre, trinqua avec Coy et vida ce qui restait d'un coup, la glace lui rafraîchissant les lèvres qu'elle posa ensuite longuement sur les siennes. La tortue, ils l'avaient aperçue en faisant route sur Carthagène, dans l'après-midi, à un mille au sud de l'île de Las Palomas : un clapotis, au loin. Tanger avait demandé ce que c'était, et Coy avait regardé avec les jumelles : une tortue de mer qui se débattait dans un filet. Ils avaient mis le cap sur elle, en observant les efforts que faisait l'animal pour se dégager ; les mailles enveloppaient sa carapace et ses ailerons ensanglantés, étranglant la tête qu'elle essayait de lever au-dessus de l'eau, au bord de l'asphyxie. Il était rare de rencontrer une tortue dans ces parages, et sa situation même expliquait bien pourquoi. Le filet était un de ces engins interminables qui sont posés partout en Méditerranée : des centaines et des centaines de mètres, soutenus par des bidons en plastique en manière de flotteurs, labyrinthes mortels où tombe tout animal vivant. La tortue ne pourrait jamais se libérer ; agonisante, les forces lui manquaient, et ses paupières ridées se crispaient

sur ses yeux saillants. Même si elle arrivait à sortir du filet son épuisement et ses blessures la condamnaient à mort. Mais Coy n'en avait cure. Avant qu'aucun des trois n'ait prononcé un mot, il s'était jeté à la mer, le couteau du Pilote à la main, et taillait férocement dans le filet autour de l'animal. Il donnait des coups de couteau furieux dans les mailles, comme s'il affrontait un ennemi qu'il haïssait de toute son âme ; il remplissait ses poumons et plongeait pour couper plus bas dans l'eau que le sang rosissait, et, en émergeant, il voyait tout près de lui un œil exorbité de la bête qui le regardait fixement. Il avait coupé tout ce qu'il pouvait, en rugissant de fureur quand il sortait la tête pour replonger immédiatement et détruire encore plus de filet. Et même quand la tortue avait fini par se retrouver libre et dériver lentement en agitant faiblement ses ailerons, il avait continué à couper les mailles jusqu'à ce que son bras cesse de lui obéir et qu'il n'en puisse plus. Alors il avait nagé vers le *Carpanta,* après avoir jeté un dernier regard à la tortue, dont l'œil moribond le fixait toujours tandis qu'elle s'éloignait. Elle n'avait pas beaucoup de chances, épuisée et avec ce sang, qui tôt ou tard, attirerait quelque requin bleu vorace. Mais, au moins, ce serait une mort en pleine mer, en accord avec son monde et son espèce ; pas une mort misérable, étranglée dans un écheveau de ficelles tressées par la main de l'homme.

À La Obrera, ils commandèrent encore du gin, encore du cognac et encore de la bière, et Tanger laissait sa tête reposer sur l'épaule de Coy. Elle chantonnait à voix basse et, de temps en temps, s'interrompait, levait son visage, et il cherchait ses lèvres rafraîchies par les glaçons et parfumées de gin pour les réchauffer avec les siennes. Personne ne mentionnait le *Dei Gloria,* et tout semblait dans l'ordre des choses : un ordre exigé par les circonstances et par les personnages qu'ils interprétaient, à l'exception peut-être du Pilote – ou lui aussi, mais alors sans en être conscient –, dans

cette version actualisée de leur aventure passée. Ils avaient déjà vécu cette scène cent fois dans leur vie, et il y avait quelque chose de rassurant à perdre la partie en une époque où toute l'éducation que les hommes avaient reçue ne les tenait pas à l'abri de l'échec. Au bar, devant le patron, que Coy se rappelait avoir toujours vu là avec son tablier et son mégot, des ivrognes au nez rouge, des habitués aux bras maigres et tatoués vidaient des verres de vin et de cognac en se tournant de temps à autre vers leur table pour leur sourire, complices. C'étaient de vieilles connaissances du Pilote ; et régulièrement, le patron servait une tournée générale sur le compte des trois de la table. À ta santé, Pilote, et à la vôtre, la compagnie. À la tienne, Ginés. À la tienne, Gramola. À la tienne, Jaquetta. Tout était parfait, Coy se sentait en paix et retrouvait son vrai personnage, et seul, regrettait-il, manquait le piano ; avec Lauren Bacall le regardant en dessous, tout en chantant de cette voix rauque, un peu voilée, qui ressemblait parfois à celle de Tanger. Ou vice versa. Ils en étaient au point où l'alcool allait se charger de mettre les images en noir et blanc. Car après tant de romans, tant de films et tant de chansons, il n'y avait même plus d'ivrognes innocents. Et Coy se demanda, en l'enviant, ce que pouvait ressentir l'homme qui était parti pour la première fois chasser une baleine, un trésor ou une femme sans l'avoir lu auparavant dans aucun livre.

Ils se séparèrent devant les remparts. Ils avaient laissé le bateau propre et rangé, et le Pilote devait passer la nuit chez lui, dans le quartier des pêcheurs de Santa Luciá. Ils le virent partir d'un pas mal assuré entre les palmiers et les grands magnolias, puis ils regardèrent en bas, vers le port, où, au-delà du Club nautique et du restaurant Mare Nostrum, le *Felix von Luckner* quittait le quai, tout le pont illuminé et ses feux se reflétant sur les eaux noires du quai. Il avait largué l'amarre de l'arrière, et Coy répéta

mentalement les ordres que le pilote du port devait donner en ce moment depuis l'aileron. À droite toute. En avant, lente. Stop. Barre à droite. En arrière, demi. Larguez à l'avant. Tanger était près de lui, observant aussi la manœuvre du bateau, et brusquement elle dit je veux prendre une douche, Coy. Je veux me mettre toute nue et prendre une douche très chaude, avec plein de vapeur comme si c'était la brume de haute mer. Et je veux que tu sois dans cette brume, et que tu ne me parles plus de bateaux, ni de naufrages, ni de rien. Ce soir j'ai tellement bu que je veux seulement embrasser un héros rude et silencieux ; quelqu'un qui reviendrait de Troie et dont la peau et les lèvres auraient le goût de la fumée de villes brûlées et du sel. Elle dit cela et le regarda ainsi qu'elle le regardait parfois, silencieuse, très sérieuse, attentive, comme si elle guettait quelque chose en lui. Elle le regarda, et le gin mettait du bleu marine très brillant, presque liquide, dans l'acier de ses yeux foncés et elle entrouvrait les lèvres comme si la glace de tous les verres qu'elle avait bus l'avait tellement refroidie qu'elle avait besoin de celles de Coy, pendant des heures, pour la réchauffer. Alors il se toucha le nez et sourit comme il avait l'habitude de le faire, avec cette expression timide qui rendait son visage enfantin et adoucissait son allure dure, son nez trop gros et ses traits lourds, ses joues presque toujours mal rasées. Héros rude et silencieux, avait-elle dit. Dans cette île singulière des chevaliers et des écuyers, nul n'avait jamais prononcé ces paroles magiques. Rien que : Je te mentirai et je te trahirai. Mais même dans ce contexte de mensonge et de trahison, personne, encore, n'avait dit je t'aime. En cet instant précis, avec le monde qui oscillait autour de lui et l'alcool qui glissait à chaque pulsation dans ses veines, il était sur le point de tomber dans la banalité et de le dire. Il avait même ouvert la bouche pour prononcer ces mots imprononçables. Mais elle, comme si elle en avait eu l'intuition, mit ses doigts sur les lèvres de Coy. Elle le fit en se rapprochant tout près,

le bleu liquide de ses yeux brillants et sombres à la fois, et il sourit de nouveau, résigné, tandis qu'il baisait ces doigts. Puis il respira profondément, comme s'il allait plonger dans la mer, et regarda autour de lui pendant cinq secondes avant de la prendre par la main et de traverser la rue pour gagner directement la porte de la pension Cartago, une étoile, chambres avec salle de bains et vue sur le port. Prix spéciaux pour les officiers de la marine marchande.

Cette nuit-là, au milieu des carreaux de faïence blancs et d'une épaisse vapeur d'eau, il plut sur les rives de Troie tandis que les nefs appareillaient. C'était en effet une brume tiède, grise ou tissée de tous les gris, où les autres couleurs restaient subordonnées à cette douce pluie qui tombait sur une plage déserte sur laquelle on pouvait observer les vestiges du dénouement : casque de bronze oublié, fragment d'épée brisée à demi enterré dans le sable, cendres apportées par le vent de la ville brûlée, invisible sur la scène mais que l'on devinait proche, encore fumante, tandis que les dernières nefs achéennes hissaient leurs voiles humides en s'éloignant vers l'horizon. C'était le *nostos* des héros homériques le retour et la solitude des derniers guerriers qui rentraient chez eux après la bataille, pour être assassinés par les amants de leurs femmes ou se perdre en mer, victimes de la colère et du caprice des dieux. Et dans cette brume chaude, le corps nu de Tanger cherchait celui de Coy, les cuisses couvertes d'eau savonneuse, la peau douce et ocellée luisante d'humidité. Il le cherchait avec une détermination silencieuse et une fixité intense dans le regard, le plaquant littéralement contre le bord de la baignoire. Et couché là, l'eau chaude jusqu'à la taille et la pluie tiède sur la tête, ruisselant sur son visage et ses épaules, Coy la vit se lever lentement, se dresser au-dessus de lui puis redescendre ensuite, décidée, lente, millimètre par millimètre, sans lui laisser d'autre échappatoire que la

fuite en avant entre ses cuisses profondes, l'étreinte intense, désespérée, tandis que sa lucidité s'évanouissait avec son abandon et sa déroute. Jamais, jusqu'à cette nuit, Coy ne s'était senti violé par une femme. Jamais à ce point minutieusement et délibérément mis en marge. Parce que je ne suis pas moi, raisonnait-il avec les ultimes débris de ce naufrage où disparaissait la pensée. Ce n'est pas moi qu'elle étreint, ni personne à qui l'on puisse attribuer un visage, une voix, une bouche. Ce n'est pas moi qui, les autres fois, ai tiré d'elle ces gémissements longs et douloureux, ce n'est pas moi qu'elle imagine en ce moment ; c'est le héros rude, viril et silencieux qu'elle réclamait tout à l'heure d'une voix rauque. C'est le rêve qu'elles portent toutes en elles, dans leur peau et dans leur ventre depuis que le monde existe : ce rêve qui a déposé sa semence dans leurs entrailles et qui a pris ensuite la route de Troie sur des nefs noires. L'ombre que même les prêtres cyniques, les poètes pâles, les hommes raisonnables aux paroles de paix qui accompagnent leur attente près de la tapisserie inachevée n'ont jamais réussi à effacer tout à fait.

Il faisait encore nuit quand Coy se réveilla, et elle n'était pas à ses côtés. Il avait rêvé d'une cavité noire, le ventre d'un cheval de bois, et de compagnons cuirassés de bronze qui se glissaient silencieusement, le glaive à la main, dans le cœur d'une cité endormie. Il se dressa, inquiet, pour voir la silhouette de Tanger se découper dans la pénombre de la fenêtre sur les lumières des remparts et du port. Elle fumait. Elle lui tournait le dos et il ne pouvait voir la cigarette, mais il sentait l'odeur du tabac. Il se leva, nu, et alla la rejoindre. Elle avait mis la chemise de Coy, sans la boutonner malgré la fraîcheur de la nuit qui entrait par la fenêtre ouverte. À son cou brillait la chaîne en argent portant la plaque de soldat.

— J'ai cru que tu dormais, dit-elle sans se retourner.

— Je me suis réveillé, et tu n’étais pas là.

Tanger n’ajouta rien, et il resta immobile à la regarder. Elle expulsait la fumée très lentement, après l’avoir retenue à chaque inspiration. La braise, en s’avivant, éclairait de rouge ses ongles rongés et rognés. Coy posa une main sur son épaule, et elle la prit d’un air absent, distrait, avant de tirer de nouveau sur sa cigarette.

— Qu’a pu devenir la tortue ? demanda-t-elle au bout d’un moment.

Coy haussa les épaules.

— À cette heure, elle doit être morte.

— Peut-être pas. Il se peut qu’elle ait survécu.

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ?… – Elle l’observa un instant, en dessous. – Les *happy ends,* ça existe quelquefois, Coy.

— Bien sûr. Quelquefois. Tu m’en réserveras un.

Elle se tut de nouveau. Elle regardait encore au pied des remparts : le vide laissé sur le quai par le bateau de la Zeeland Ship.

— Et tu as une réponse au problème des chevaliers et des écuyers ? finit-elle par demander, presque dans un chuchotement.

— Il n’y a pas de réponse à ça.

Elle rit tout bas, ou du moins Coy eut l’impression qu’elle riait, mais il ne pouvait en être sûr.

— Tu te trompes, dit-elle. Il y a toujours une réponse à tout.

— Alors dis-moi ce que nous allons faire maintenant. Elle tarda à répondre. Elle semblait très loin, aussi loin que l’épave du *Dei Gloria.* La cigarette s’était consumée, et elle se pencha pour l’éteindre sur l’appui de la fenêtre, avec

beaucoup de soin, en écrasant la dernière particule de braise. Puis elle la fit tomber dans la rue.

— Faire ?… – Elle penchait la tête sur le côté comme si elle réfléchissait à ce mot. – Ce que nous avons fait jusqu'à maintenant, naturellement. Continuer à chercher.

— Où ?

— Cette fois sur la terre ferme. Les bateaux coulés ne se trouvent pas toujours en haute mer.

Et c'est ainsi que je les ai vus apparaître le lendemain dans mon bureau de l'université de Murcie. Il faisait une de ces journées lumineuses comme nous en avons ici, avec de grands parallélogrammes de soleil dorant les pierres du cloître dans la réverbération des vitres et de l'eau des fontaines. J'avais mis mes lunettes noires pour me rendre au bar du coin boire un café et, à mon retour, en manches de chemise et la veste sur l'épaule, j'ai trouvé Tanger Soto qui m'attendait devant la porte : blonde, jolie, la longue jupe bleue, les taches de rousseur. Je l'ai d'abord prise pour une de ces étudiantes qui, à cette époque de l'année, viennent me demander de l'aide pour leur thèse. Puis j'ai aperçu l'individu qui l'accompagnait : près d'elle, mais un peu à l'écart ; je suppose, au point où nous en sommes, que, connaissant un peu Coy, vous savez ce que cela signifie. Alors elle, qui portait un sac en cuir à l'épaule et un cylindre en carton sous le bras, s'est présentée et a sorti du sac un exemplaire de mon livre *Applications de cartographie historique ;* et j'ai pu l'identifier comme la jeune femme dont ma chère amie et collègue Luisa Martín-Merás, chef du service de cartographie du Musée naval de Madrid, m'avait parlé à plusieurs reprises, en la décrivant comme intelligente, introvertie et efficace. Je me suis même souvenu que nous avions eu plusieurs conversations téléphoniques à propos de corrections sur l'*Atlas* d'Urrutia et

des documents historiques qui se trouvent dans les archives de l'université.

Je les ai invités à entrer, ignorant l'attitude hostile des étudiants qui attendaient dans le couloir. C'était le temps des examens, et les copies à corriger s'amoncelaient sur ma table, dans la tanière qui me sert de bureau. J'ai enlevé les livres des chaises pour qu'ils puissent s'asseoir, et j'ai écouté leur histoire. Pour être plus précis, je l'ai écoutée, elle, car c'est elle qui a parlé presque tout le temps ; et ce que j'ai écouté, c'est la partie de l'histoire que, à ce moment-là, elle a bien été forcée de me raconter. Ils venaient de Carthagène, à une demi-heure seulement de voiture par l'autoroute, et l'affaire pouvait se résumer ainsi : un bateau coulé, des documents qui rendaient possible sa localisation, des tâtonnements infructueux et des coordonnées exactes de latitude et de longitude qui, pour une raison inexpliquée, se révélaient inexactes. Rien que de banal. Parce que, je dois le dire, j'ai l'habitude des consultations de ce genre. Même si, pour des motifs personnels, je signe mes travaux du nom et du modeste titre qui figurent sur ma carte de visite, *Nestor Perona, maître cartographe* – sous l'anagramme, familier dans ma profession, un T à l'intérieur d'un O –, j'occupe la chaire de cartographie de l'université de Murcie depuis très longtemps, mes publications sont réputées dans le monde scientifique, et je dois souvent résoudre les doutes et les problèmes que me soumettent des institutions ou des particuliers. Il ne laisse pas d'être curieux que, en un temps où la cartographie a connu la plus grande révolution de son histoire, avec la photographie aérienne, les cartes par satellites et l'application de l'électronique et de l'informatique, bien loin des premières cartes rudimentaires tracées par des explorateurs et des navigateurs, les spécialistes aient de plus en plus besoin que quelqu'un maintienne le fragile cordon ombilical qui relie la modernité

aux époques reculées de la science, laquelle n'est rien d'autre, en fin de compte, que le mythe démontré. Le problème existait déjà aux XVe et XVIe siècles, quand les cartographes progressistes flamands d'alors ont eu à s'efforcer de concilier les indications contradictoires des auteurs de l'Antiquité avec les nouvelles découvertes des navigateurs portugais et espagnols ; et il s'est répété tout au long des générations suivantes. Si bien qu'aujourd'hui, s'il n'y avait pas des gens comme moi – on me pardonnera cette petite vanité, car elle n'est peut-être pas dépourvue de fondement –, on perdrait de vue le monde du passé, et beaucoup de choses cesseraient d'avoir un sens sous les froids néons de la science moderne. Voilà pourquoi, chaque fois que quelqu'un a besoin de regarder en arrière et de comprendre ce qu'il voit, il fait appel à moi. Aux classiques. Naturellement, je reçois des historiens, des bibliothécaires, des archéologues, des hydrographes, et aussi des chercheurs d'épaves et de trésors en général. Ils se souviennent peut-être de la découverte du galion *São Rico* devant Cozumel, de la recherche de l'Arche de Noé sur le mont Ararat, ou du fameux reportage télévisé du *National Géographic* sur la localisation du *Virgen de la Caridad* devant Santoña, dans le golfe de Gascogne, et du renflouement de dix-huit de ses quarante canons en bronze : ces trois épisodes – même si celui de l'Arche s'est terminé par un échec grotesque – ont été rendus possibles par les tables de corrections établies par mon équipe de collaborateurs de l'université de Murcie. D'ailleurs une vieille connaissance du lecteur, Nino Palermo, m'a fait, en certaine occasion, l'honneur douteux de venir me consulter, bien que la chose ne soit pas allée très loin : à l'époque, je crois qu'il était sur la piste de 80 000 ducats qui ont sombré avec une galère espagnole en 1562, face à la tour de Vélez Málaga. Enfin bref. Pour plus de détails, je renvoie le lecteur à mes publications dans la revue *Cartográfica* et à plusieurs

de mes livres : par exemple, les *Applications* déjà citées ; ou à mon étude sur les loxodromies – de *loxos* et de *dromos*, comme chacun sait – dans *Les Énigmes de la projection Mercator*. Il peut aussi consulter mon travail sur les vingt et une cartes de l'atlas inachevé de Pedro de Esquivel et Diego de Guevara, ou mes biographies du père Ricci *(Li Mateu : Le Ptolémée de la Chine)* et de Tofiño *(L'Hydrographe du Roi),* le *Catalogue hydrographique ancien,* que j'ai établi en collaboration avec Luisa Martin-Merás et Belén Rivera, ou les monographies *Les Cartographes jésuites et la mer* et *Cartographes jésuites en Orient*. Tout cela écrit sans quitter mon bureau, évidemment. Certaines choses telles que les rêves de jeunesse doivent être visitées dans l'âge tendre. Dans la maturité, les cartes postales et la vidéo prennent le pas sur les cinq sens ; et ce qu'on trouve à Venise, ce n'est pas la splendeur mais l'humidité.

Mais revenons à notre affaire. Laquelle est que ce matin-là, dans le bureau de l'université, mes deux visiteurs m'ont exposé leur problème. Ou plutôt qu'elle l'a exposé, pendant que lui, assis au milieu des piles de livres, écoutait, discret. Et je dois confesser que ce marin silencieux – j'ai tardé un moment à deviner sa profession – m'a tout de suite été sympathique ; peut-être à cause de sa manière d'écouter en restant en marge, ou de son aspect rude mais de bon aloi, son regard franc qui vous fixait bien en face, sa manière de se toucher le nez quand il semblait déconcerté ou perplexe, son sourire timide, le jean et les chaussures de sport, ses bras puissants sous la chemise blanche aux manches retroussées sur les coudes. Il était de ce genre d'hommes dont on a l'intuition, vraie ou fausse, qu'on peut leur faire confiance ; et son rôle dans toute cette aventure, au cours de celle-ci comme dans son dénouement, est la raison principale qui fait que j'ai plaisir à la raconter. Moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai lu certains livres. Et puis j'ai l'habitude de recourir à une extrême politesse – chacun a

ses méthodes – comme à une forme supérieure de mépris envers mes semblables ; la science à laquelle je me dédie est une manière aussi efficace qu'une autre de tenir à distance un monde peuplé de gens qui, au fond, m'exaspèrent, et parmi lesquels je préfère opérer un choix, sans le moindre sens de l'équité, en fonction de mes sympathies et de mes antipathies. Comme dirait Coy lui-même, chacun se débrouille comme il peut. C'est pourquoi, pour une étrange raison – appelez-la solidarité ou affinité –, je sens la nécessité de justifier ce marin exilé de la mer ; et tel est le motif pour lequel je raconte son histoire. En fin de compte, relater son aventure avec Tanger Soto ressemble un peu à la projection cartographique de Mercator ; pour donner une représentation plane d'une sphère, il faut bien réduire les surfaces des hautes latitudes.

Toujours est-il que ce matin-là, dans mon bureau, Tanger Soto m'a exposé les grands traits de l'affaire, pour poser ensuite le problème : 37° 32' nord et 4° 51' est sur une carte sphérique d'Urrutia. Un bateau était allé par le fond là, dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, et cela correspondait, une fois faites les corrections adéquates avec l'aide de mes propres tables cartographiques, à une position moderne de 37° 32' nord et 1° 21' ouest. La question de mes visiteurs était la suivante : cette transposition était-elle correcte ? Et moi, après un moment de réflexion, je leur ai répondu que, si les tables avaient été bien appliquées, elle devait l'être.

— Et pourtant, a-t-elle dit, le bateau n'y est pas.

Je les ai regardés avec une réserve compréhensible. Dans ce genre de choses, je me méfie toujours des affirmations péremptoires – surtout venant de femmes, jolies ou laides, qui sont trop malignes. Nombreuses sont celles qui ont transité par mes cours.

— En êtes-vous sûre ?… J'imagine qu'un bateau coulé ne dénonce pas sa position à grands cris.

— Je sais. Mais nous avons mené notre recherche à fond, y compris sur le terrain.

Ce qui veut dire qu'ils se sont au moins mouillé les doigts de pied, en ai-je déduit. J'essayais de situer le couple parmi les espèces que j'avais cataloguées, mais cela ne semblait pas facile. Archéologues amateurs, historiens avides, chasseurs de trésors. Derrière ma table de travail, sous la reproduction de la *Tabula Itineraria* de Peutinger encadrée au mur – cadeau des mes étudiants quand j'ai pris possession de la chaire –, je les observais attentivement. Physiquement, elle entrait dans les deux premières catégories et lui dans la troisième. À supposer que les archéologues, les historiens avides et les chasseurs de trésors aient un aspect bien défini.

— Alors je ne sais pas, ai-je dit. La seule chose qui me vient à l'esprit est ce qui est le plus élémentaire : vos données de départ sont erronées. La latitude et la longitude sont fausses.

— C'est peu probable. – Elle hochait la tête, sûre d'elle, de telle sorte que la chevelure blonde dont j'ai remarqué qu'elle était taillée de façon bizarrement asymétrique lui frôlait le menton. – Nos sources sont solides. Dans ce sens, seule serait acceptable une marge relative d'erreur, ce qui nous mènerait à un secteur de recherche plus étendu… Mais avant, nous voudrions écarter toute autre possibilité.

Le ton de la dame me plaisait. Si compétent et si assuré. Définitif.

— Par exemple ?

— Une faille dans notre manière d'appliquer vos tables… Je voulais vous demander de vérifier nos calculs.

Je l'ai regardée de nouveau quelques instants, puis j'ai jeté un coup d'œil à l'autre, qui nous écoutait tranquillement, assis en silence sur sa chaise comme un garçon bien élevé, ses grosses mains posées sur les plats de

son pantalon. Ma curiosité avait des limites ; des histoires de recherche comme celle-là, j'en ai entendu des tas. Mais les étudiants qui attendaient dehors me déprimaient, la journée était trop belle pour corriger des copies, la jeune femme était trop insolemment séduisante – sans être une beauté, à cause de ce nez vu de profil, ou peut-être l'était-elle justement pour cela – et l'homme me plaisait bien. *Pourquoi pas ?* me suis-je dit en français, à la manière du commandant Charcot. Cela n'allait pas me prendre beaucoup de temps, et j'ai donc accepté. Le tube en carton contenait diverses cartes enroulées, que Tanger Soto a dépliées sur ma table. Parmi elles, j'ai reconnu une reproduction au format d'origine d'une carte sphérique d'Urrutia. Naturellement, je connaissais cette carte, et je l'ai étudiée avec affection. Moins belle que celles de Tofiño, c'est vrai. Mais magnifiquement gravée à la pointe sèche sur des plaques de cuivre battu et poli ; et très précise pour l'époque.

— Voyons cela, ai-je dit. La date du naufrage ?

— 1767. Sur la côte sud-est de l'Espagne. Position prise par relèvements à terre presque simultanément au naufrage.

— Méridien de Ténériffe ?

— Non. De Cadix.

— Cadix. – J'ai eu un petit sourire encourageant, tout en cherchant l'échelle des longitudes correspondante sur la partie supérieure de la carte. – J'aime beaucoup ce méridien. Je parle de l'ancien, naturellement. Il a le parfum traditionnel des choses disparues, comme l'île de Fer du vieux Ptolémée… Vous voyez, bien sûr, ce que je veux dire.

J'ai mis mes lunettes pour voir de près et j'ai commencé à travailler sans attendre leur réponse. La latitude a été la première chose que j'ai établie sans difficulté : elle était exacte. En réalité, il y a trois mille ans, les navigateurs phéniciens savaient déjà que la hauteur du soleil à midi ou

les étoiles proches du pôle Nord sur l'horizon d'un lieu donnent la latitude géographique de celui-ci. Aujourd'hui, même un enfant pourrait le faire. Un enfant ayant des notions de cosmographie, évidemment. Pas non plus n'importe quel enfant.

— Vous avez de la chance que votre épisode se soit passé en 1767… ai-je expliqué. Cent ans plus tôt seulement, la latitude aurait pu être obtenue avec presque autant de facilité, mais la longitude aurait laissé beaucoup à désirer. En 1593, Matteo Ricci, qui était un des grands cartographes de l'époque, commettait des erreurs allant jusqu'à cinq degrés en calculant des longitudes par rapport au méridien de Ténériffe… Le globe de Ptolémée a mis mille cinq cents ans à se dégonfler, et il ne l'a fait que peu à peu… Je suppose que vous connaissez la phrase célèbre de Louis XIV quand Picard et La Hire lui ont déplacé d'un degré et demi la carte de France « Mes cartographes m'ont pris plus de terre que mes ennemis. »

J'ai ri tout seul de cette anecdote rebattue, et Tanger a eu la courtoisie de m'accompagner d'un sourire. Elle est vraiment intéressante, me suis-je dit, en l'observant en détail. Après avoir passé un moment à essayer de la situer avec précision, j'avais abandonné. La femme est le seul être qui échappe à toute définition syntaxique.

— De toute manière, ai-je poursuivi, Urrutia a bien travaillé ; même s'il a fallu attendre Tofiño pour que, à la fin du siècle, la cartographie hydrographique espagnole s'ajuste à la réalité… Quoi qu'il en soit… Il faut voir. Bien. Je considère que votre latitude estimée est tout à fait correcte, ma chère. Vous voyez ?… 32' nord. À ce qu'il semble, tant le cartographe que l'homme qui a pris la latitude sur cette carte ont bien joué.

J'ai dit l'homme et non la femme parce que, bien que ne l'étant pas en réalité, j'aime me présenter devant les

étudiantes comme un répugnant machiste. Je voulais aussi savoir si Tanger Soto était de celles qui ont du temps à perdre pour s'offenser de ce genre de stupidités. Mais elle ne semblait pas offensée. Elle se borna à se tourner vers son compagnon.

— L'homme est le marin ici présent.

J'ai regardé Coy par-dessus mes lunettes avec un intérêt renouvelé.

— Marine marchande ?… Très heureux. Vos calculs et les miens sont identiques, en principe.

Il n'a rien dit. Il a eu un vague sourire, un peu gêné, et s'est touché deux fois le nez. Penchée sur ma table, Tanger désignait l'échelle supérieure sur la carte sphérique.

— Établir la longitude nous a posé plus de problèmes.

— Logique. – Je me suis carré dans mon fauteuil professoral. – Jusqu'à ce que les horloges marines de Harrison et Berthoud se perfectionnent, et cela ne s'est passé que tard dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la longitude a été le grand problème des navigateurs. La latitude leur était donnée par le soleil et les étoiles ; mais la longitude, que nous donne aujourd'hui n'importe quelle montre bon marché, ne pouvait se calculer que par la méthode imprécise des distances lunaires. Quand Urrutia a levé ses cartes, se situer sur la mer par rapport à un méridien n'était pas encore tout à fait résolu. On avait des pendules et des sextants, mais on manquait d'un instrument fiable : un chronomètre sûr qui calcule les quinze degrés contenus dans chaque heure de différence entre l'heure locale et celle du premier méridien… Voilà pourquoi les erreurs de longitude étaient plus importantes que celles de latitude. Rendez-vous compte qu'il a fallu attendre jusqu'à 1700 pour établir la véritable longitude de la Méditerranée : vingt-deux degrés de moins que les soixante-deux que lui avait attribués Ptolémée.

Je me suis accordé une respiration pour l'observer. Elle ne semblait absolument pas impressionnée. Coy non plus, d'ailleurs. Peut-être savaient-ils déjà tout ce que je leur racontais ; mais j'étais un maître cartographe, et ils étaient venus de leur propre volonté me consulter dans mon bureau. Chacun a son personnage et l'interprète du mieux qu'il peut. S'ils voulaient de l'aide, ils devaient payer leur droit de péage. À mon ego.

— Cela semble incroyable, n'est-ce pas ?… – ai-je poursuivi sur le même ton, en me permettant d'y ajouter une touche de familiarité. – Quand je vois un enfant illustrer son cahier de géographie avec des crayons de couleur, je pense que depuis toujours, en calculant des triangulations, des distances lunaires et des éclipses de planètes, les hommes ont étudié la terre et ses côtes pour tracer des cartes de ce qu'ils voyaient. « Si ardu étant ce chemin, écrivait Martin Cortés, qu'il serait difficile de le donner à entendre par des paroles ou de l'écrire avec la plume. La meilleure explication qu'ait trouvé pour cela le génie des hommes est de le donner en peinture sur une carte… » C'est ainsi que l'on a dominé la nature et que sont devenus possibles les explorations et les voyages… Avec son talent et les secours rudimentaires de la boussole, de l'astrolabe, du quadrant, de l'arbalète et des tables alphonsines, l'homme a commencé à dessiner les côtes, à marquer les dangers sur le papier, à mettre des phares et des tours aux endroits adéquats… – J'ai indiqué de la tête la *Tabula Itin eraria* – elle n'était pas le paradigme de l'exactitude, avec toutes ces chaussées romaines et la rigueur géographique sacrifiée à l'efficacité militaire et administrative ; mais c'était le geste qui comptait. – Et il l'a fait avec tant d'intelligence et d'efficacité, malgré les imprécisions logiques, qu'aujourd'hui encore les satellites montrent des paysages qui nous ont été décrits par des hommes qui les ont explorés et y ont navigué voilà des centaines d'années… Des hommes qui, surtout, ont

parlé, observé, réfléchi… Vous connaissez l’histoire d’Ératosthène ?

Je la leur ai racontée, naturellement. De A à Z sans épargner un détail. Un garçon intelligent, cyrénéen, directeur de la bibliothèque d’Alexandrie, pour qu’ils se fassent une idée. Il y avait un puits à Assouan au fond duquel les rayons du soleil n’arrivaient que du 20 au 22 juin ; cela situait le puits dans le tropique du Cancer, et par ailleurs la ville d’Alexandrie se trouvait au nord de ce point, à la distance connue de 5000 stades. C’est ainsi qu’Ératosthène mesura l’angle du soleil le 21 juin à midi et en déduisit que l’arc mesuré, d’environ 7°, était la cinquantième partie du méridien de la terre. Il calcula que ce méridien faisait 250000 stades, c’est-à-dire environ 45000 kilomètres. Ils devaient reconnaître que ce n’était pas mal, non ?, si l’on considère que la circonférence terrestre est de 40000 kilomètres. Moins de quatorze pour cent d’erreur : une grande précision relative, s’agissant d’un personnage qui vivait deux siècles avant le Christ.

— Voilà pourquoi, ai-je conclu, j’aime mon travail.

Ils continuaient à ne pas se montrer impressionnés, mais j’étais à mon affaire. Et c’est vrai que j’aime mon travail. Ayant mis ainsi les points sur les *i*, j’ai décidé de poursuivre en m’occupant de leur requête.

— Bien, ai-je dit après les calculs adéquats. Mes félicitations. Vous avez appliqué correctement mes tables. J’obtiens, comme vous, une longitude moderne de 1° 21' à l’ouest de Greenwich.

— Dans ce cas, dit Tanger, nous avons un sérieux problème. Parce que là il n’y a rien.

Je l’ai regardée d’un air où se lisaient mes condoléances, de nouveau par-dessus mes lunettes qui ont une désagréable propension à glisser sur le bout de mon nez. J’ai observé le marin du coin de l’œil. Il ne semblait pas offusqué

par la façon dont j’avais posé mon coude sur la table en étudiant la blonde. Comme si leurs relations étaient purement professionnelles et intéressées. J’en ai conçu de l’espoir.

— Je crains, dans ces conditions, que vous ayez à réviser cette position telle que vous l’avez portée sur l’Urrutia. Ou à élargir, comme vous le prévoyiez, l’aire de recherche… Le bateau a pu dériver depuis la position connue, ou naviguer encore un peu avant de couler… Une tempête ?

— Un combat, dit-elle sobrement. Avec un corsaire.

Comme c’est charmant, comme c’est classique, ai-je pensé. Et comme ils avaient peu de chances de réussir. J’ai pris une figure de circonstance.

— Alors, ai-je déclaré gravement, entre le moment où la position a été prise et le naufrage, il a pu se passer beaucoup de choses… Et à bord ils étaient trop occupés pour se mettre à calculer la hauteur du soleil ou à faire des relèvements à terre. Je crois que cela vous met dans une situation difficile.

Ils devaient en être conscients avant d’en parler avec moi, car mes paroles n’ont pas paru les rendre plus inquiets qu’ils ne l’étaient déjà. Il s’est borné à la regarder, comme s’il attendait une réaction qui ne s’est pas produite. Tanger continuait à m’observer comme on regarde un médecin qui n’a livré que la moitié du diagnostic. Je me suis de nouveau penché sur la carte dans l’espoir de pouvoir leur annoncer une bonne nouvelle : vous resterez tétraplégique mais vous pourrez siffler des paso doble, peindre avec les doigts de pied. Quelque chose de ce genre.

— Je suppose qu’il n’existe pas de doute sur le fait que les cartes utilisées étaient celles de l’Urrutia… ai-je commenté. Toute autre carte pourrait signifier des altérations dans la position théorique sur laquelle nous travaillons.

— Aucun doute…

Je me suis demandé, en l’entendant, s’il arrivait parfois à la dame d’avoir des doutes.

— Il y a des témoignages directs de l’équipage, a-t-elle poursuivi.

— Vous êtes sûre qu’il s’agit bien du méridien de Cadix ?

— Ce ne peut être aucun autre. Paris, Greenwich, Ferrol, Carthagène… Aucun ne colle avec l’aire générale du naufrage. Il n’y a que Cadix.

— L’ancien méridien, j’imagine, ai-je dit avec le sourire professionnel qui s’imposait. Vous ne seriez pas tombés dans l’erreur, plus fréquente qu’on ne le croit, de le confondre avec celui de San Fernando.

— Bien sûr que non.

— Donc, Cadix.

J’ai réfléchi sérieusement.

— Je tiens pour entendu, ai-je repris au bout de quelques instants, que vous ne dites que ce que vous jugez opportun de me dire, et je vous comprends. J’ai conscience de la situation où vous êtes… – Elle soutenait mon regard avec le plus grand sang-froid. – Mais quand même, vous pourriez peut-être me donner un peu plus d’informations sur le bateau.

— C’était un brigantin qui venait de la côte andalouse. Naviguant au nord-est.

— Sous pavillon espagnol ?

— Oui.

— Qui était son armateur ?

J’ai vu qu’elle hésitait. Et tout se serait arrêté là, je n’aurais pas continué à poser de questions et je les aurais congédiés avec toute la politesse dont j’ai fait état plus haut. On ne peut pas venir tirer les vers du nez d’un maître cartographe en échange d’un joli minois pour cacher ensuite

d’une main ce qu’on prétend montrer de l’autre. Elle a dû lire ce que je pensais sur ma figure, car elle a ouvert la bouche pour dire quelque chose. Mais c’est Coy, de sa chaise, qui a prononcé les mots qu’il fallait :

— C’était un bateau jésuite.

Je l’ai observé avec affection. C’était un brave garçon, ce marin. Je suppose que ce fut là le moment précis où il m’a gagné à sa cause. J’ai regardé la femme. Elle acquiesçait avec un sourire léger, énigmatique, à mi-chemin entre excuse et complicité. Seules les femmes sûres de leur beauté prennent le risque de sourire ainsi quand on les a mises en position de s’avouer vaincues.

— Jésuite, ai-je répété.

Après quoi j’ai hoché la tête à plusieurs reprises, en savourant l’information. Excellent, ça. Formidable, même. J’imagine que c’est pour connaître des moments comme celui-là qu’on se fait cartographe. En prenant mon temps, j’ai contemplé très attentivement la carte dépliée sur la table, conscient du double regard fixé sur moi. J’ai compté mentalement une demi-minute.

— Invitez-moi à déjeuner, ai-je dit enfin, arrivé à la trentième seconde. Je crois que j’ai gagné un bon vin et un repas de choix.

Je les ai emmenés à la Pequeña Taberna, un restaurant où l’on déguste les produits des plaines de Murcie, qui se trouve derrière l’arche de San Juan, près du fleuve. Je l’ai fait en savourant la chance qui m’était donnée, comme les toreros qui prennent tout leur temps, et j’ai pris un malin plaisir à les faire attendre en dosant au compte-gouttes ce que j’avais à leur dire. Apéritif, une bouteille de Marqués de Riscal grande réserve, plus que convenable, *pisto,* sang frit aux oignons, légumes *a la plancha.* Ils ont à peine goûté aux

plats mais, pour ma part, j’ai fait honneur au lieu et à la table.

— Ce bateau, ai-je dit, après avoir laissé s’écouler un temps raisonnable, vous ne pouvez pas le trouver par 37° 32' de latitude et 1° 21' de longitude est de Cadix, pour cette bonne raison qu’il n’y a jamais été.

Je commandai un supplément de *pisto :* cette excellente ratatouille, une spécialité murcienne, était particulièrement délicieuse, et je salivais rien qu’à la voir sur le comptoir, exposée dans de grosses terrines de terre. Je jouissais aussi de voir la tête qu’ils faisaient à mesure que je leur dévidais mon histoire.

— Les Jésuites avaient une longue tradition cartographique, ai-je poursuivi en trempant mon pain dans la sauce. Urrutia lui-même a profité de leur aide technique pour lever ses cartes sphériques… À vrai dire, la tradition scientifico-hydrographique de l’Église vient de loin : la première mention d’un instrument nautique se trouve dans les Actes des Apôtres : « Ils lancèrent la sonde et trouvèrent vingt brasses. »

Cette note d’érudition les a laissés de bois ; ils s’impatientaient, et c’était bien naturel. Je dois même reconnaître que Coy, qui gardait les mains immobiles de chaque côté de son assiette, me regardait avec l’air de se demander : Quand donc cet imbécile va-t-il cesser de nous faire tourner en bourrique ? Quant à elle, elle écoutait avec un calme apparent que j’ose appeler professionnel : c’était certainement l’une de ses grandes forces. Elle n’extériorisait pratiquement rien d’autre qu’une extrême attention, comme si chacune de mes digressions était de l’or pur. Elle savait manœuvrer les hommes. J’ai su plus tard jusqu’où cela pouvait aller.

— Le fait est, ai-je poursuivi entre deux bouchées et deux emprunts au Marqués de Riscal, que plusieurs des plus

importants cartographes ont appartenu à la Compagnie de Jésus : Ricci, Martini, le père Fournier, auteur de l'*Hydrographie…* Ils avaient leurs systèmes, leurs missions en Asie, leurs réductions américaines, leurs routes à eux, leurs fiefs de toutes sortes. Leurs navires, leurs capitaines, leurs pilotes. Blasco Ibáñez les a appelés « l'araignée noire » et, en un certain sens, il avait raison.

J'ai continué à manger et à leur donner des détails, en me réservant pour l'estocade finale. Je leur ai expliqué que les Jésuites possédaient leurs écoles de cosmographie, de cartographie et de science nautique. Ils savaient l'importance des connaissances géographiques exactes ; et leurs religieux, depuis l'époque d'Ignace de Loyola, étaient chargés de collecter dans tous leurs voyages des informations utiles pour la Compagnie. Le marquis de l'Ensenada lui-même – ai-je affirmé en brandissant une asperge sauvage piquée sur ma fourchette – leur avait commandé, à l'époque de Philippe V, une carte moderne et détaillée de l'Espagne qui ne fut pas imprimée du fait de la chute du ministre. Je leur ai également parlé de leur étroite relation avec Jorge Juan et Antonio de Ulloa, les chevaliers du Point fixe, qui ont mesuré le degré du méridien au Pérou. En matière scientifique, en somme, les Jésuites ont été le condiment indispensable que l'on retrouve dans toutes les sauces. Avec, naturellement, des amis et des ennemis. Aussi prenaient-ils des précautions. Moi-même, dans le cours de mes travaux, j'étais tombé sur des documents parfois difficiles et même impossibles à interpréter. Ces gens-là avaient toute une infrastructure qui jouait le rôle de ce que nous appelons aujourd'hui – j'ai souri – le contre-espionnage.

— Vous voulez dire qu'ils usaient de clefs et de langages chiffrés ?

— Oui, ma chère. Votre bateau naviguait à l'intérieur d'un système de codes internes et secrets. Comme tous ceux de

la Compagnie, il parcourait le monde avec des cartes qui, comme celles d'Urrutia et les autres, indiquaient des échelles de méridiens et de parallèles nécessaires pour la navigation : Cadix, Ténériffe, Paris, Greenwich… – J'ai bu une gorgée de vin et j'ai approuvé ; le serveur venait de déboucher la deuxième bouteille. – Mais il y avait une particularité. Souvenez-vous que le méridien est un concept relatif, qui sert à se situer sur une carte imitant la surface de la terre au moyen d'une projection sphérique… Il y a cent quatre-vingts méridiens qui, par principe, sont arbitraires. Le premier, celui que d'autres appellent le méridien zéro, peut passer par où on veut, puisqu'il n'y a pas, ni dans le ciel ni sur la Terre, de signal fixe qui oblige à compter la longitude à partir de lui. Étant donné la configuration de la Terre, tous les méridiens sont aptes à être considérés comme le principal, et n'importe lequel d'entre eux peut recevoir cette illustre et glorieuse appellation. Voilà pourquoi, jusqu'à ce que soit adopté Greenwich comme référence universelle, chaque pays a eu le sien… – J'ai bu une autre gorgée de vin, et je les ai regardés en essuyant mes lèvres avec ma serviette. – Vous me suivez ?

— Parfaitement… – Les yeux de métal sombre m'observaient avec une fixité extraordinaire, et je ne pus qu'admirer son sang-froid. – Pour vous résumer, les Jésuites usaient de leur propre méridien.

— Exact. Sauf que je déteste résumer.

Coy hochait lentement la tête sans rien dire ; avec une expression d'approbation très lente, et l'air très abattu. J'ai vu qu'il tendait la main vers son verre de vin, et cette fois il a bu. Une longue gorgée.

— Alors, a dit Tanger, les corrections que nous avons appliquées avec vos tables ne doivent pas être faites par rapport à Cadix…

— Évidemment pas. Il faut les faire par rapport au méridien secret que les Jésuites utilisaient en 1767 pour calculer la longitude à bord de leurs navires… – J'ai observé une autre pause, et je les ai regardés en souriant. – Vous voyez où je veux en venir ?

— Merde, dit Coy. Videz votre sac une bonne fois !

Je lui ai adressé un regard affectueux. Je crois vous avoir dit que cet individu me plaisait de plus en plus.

— Ne me privez pas du plaisir du suspens, cher ami. Ne m'en privez pas… Le méridien que vous cherchez correspond aux actuels 5° 40' ouest de Greenwich. Et il passe exactement par l'école de cosmographie, géométrie et navigation, et donc l'observatoire astronomique que, jusqu'en 1767, les Jésuites ont eu dans ce qui est aujourd'hui l'Université Pontificia, ancien Collège royal de la Compagnie de Jésus…

J'ai fait une dernière pause théâtrale, et abracadabra ! mesdames et messieurs, j'ai sorti le lapin du chapeau. Un lapin blanc, lustré, qui mastiquait une carotte avec le plus grand naturel.

— … à quelques mètres, ai-je précisé, de la tour de la cathédrale de Salamanque.

Il y a eu un silence d'au moins cinq secondes. Ils se sont d'abord regardés entre eux, puis Tanger a dit : Ce n'est pas possible. Elle a dit cela à voix basse : ce n'est pas possible, en me regardant comme si j'étais un Martien. Il n'y avait dans sa voix ni objection ni incrédulité, seulement de la consternation. Traduction libre : je suis une idiote.

Je ne pouvais que confirmer :

— Je crains pourtant que ce le soit.

— Mais cela signifie…

— Cela signifie, l'ai-je interrompue pour garder le beau rôle jusqu'à la fin, qu'à cette latitude, entre le méridien de

Salamanque et celui du collège des gardes marines de Cadix, sur beaucoup de cartes de l'époque il y avait, en 1767, une différence de 45' de longitude ouest…

Tout en parlant, j'ai disposé quelques couverts, un morceau de pain et un verre pour figurer approximativement le tracé de la côte. Le verre était au centre et représentait Carthagène, et l'extrémité d'une fourchette indiquait le cap de Palos. Cela ne valait pas une carte d'Urrutia, mais quand même, c'était assez réussi ; il n'aurait plus manqué que je la rate. Jusqu'aux carreaux de la nappe, qui s'apparentaient aux parallèles et aux méridiens d'une carte sphérique.

— Et c'est ainsi, ai-je conclu en comptant avec le doigt les carreaux jusqu'à la fourchette située à droite, que vous êtes allés chercher ce bateau trente-six milles plus à l'ouest du point où il est réellement.

XIV. Le mystère des langoustes vertes

Bien que je parle du Méridien comme d’un seul, il n’en est pas ainsi, car ils sont beaucoup ; parce que tous les hommes ou navires ont différents méridiens, chacun le sien particulier.

Manuel Pimentel,

Art de naviguer

Ils naviguaient vers l’est, en fendant la brume matinale, le long du parallèle 37° 32' avec une légère déviation du cap au nord pour gagner une minute de latitude. L’aiguille du baromètre en cuivre vissé à la cloison se maintenait à droite : 1022 millibars. Il n’y avait pas de vent, et la trépidation régulière du moteur faisait trembler les listons du pont. La brume commençait à se lever ; et bien qu’il fasse encore gris sur le sillage, à l’avant filtraient des rayons de soleil éblouissants sur la mer qu’ils doraient, tandis que par le travers, sur bâbord, se dessinaient par instants, estompés et très hauts, les contours bruns et fantomatiques de la côte.

En haut, dans le cockpit, le Pilote surveillait le cap. Et en bas, dans le carré, Tanger, penchée comme une étudiante appliquée qui prépare un examen difficile, avec règles parallèles, compas à pointes sèches, crayon et gomme, quadrillait la carte 464 de l’Institut hydrographique de la Marine : *Du cap Tiñoso au cap de Palos.* Assis à côté d’elle, une moque de café au lait concentré à la main, Coy la regardait tracer des lignes et calculer les distances. Ils avaient travaillé toute la nuit, sans dormir ; et quand le Pilote s’était réveillé et avait appareillé avant le lever du jour, ils avaient déjà établi sur le papier la nouvelle zone de recherche, dont le centre était situé par 37° 33' nord et

0° 45' ouest ; le rectangle, sur la carte que Tanger, en prenant bien garde aux molles oscillations du *Carpanta,* divisait en bandes de cinquante mètres de large, formait une aire d'un mille et demi de long sur deux et demi de large au sud de la pointe Seca, six milles au sud-ouest du cap de Palos :

> *Mais, après que le vent eut tourné au nord et le cap étant déjà en vue au nord-est, il arriva que, forçant l'allure dans le dessein d'échapper à la chasse dont il était l'objet, il eut la malchance de casser le mât du petit perroquet, engageant le combat fort vivement et presque à bout portant. Il perdit le mât de misaine, avec la plus grande part des hommes de pont morts ou hors de combat, le chébec l'ayant canonné à mitraille et au ras du pont ; mais au moment où ce dernier s'apprêtait à l'accoster pour l'abordage, l'incendie d'une de ses voiles basses, selon ce que croit avoir vu le déclarant, se communiqua à quelque charge de poudre, en sorte que le chébec vola en morceaux et que la mauvaise fortune voulut que l'explosion fît derechef tomber le grand mât du brigantin, lequel coula à pic sur-le-champ. Selon le déclarant, il n'y eut d'autres survivants que lui, qui se sauva parce qu'il savait nager et rencontra la chaloupe que le brigantin avait larguée au début du combat, passant dedans le reste du jour et la nuit jusque sur les onze heures du matin suivant où il fut retrouvé à six milles au sud de cette place par la tartane* Virgen de los Parales*. Au dire du déclarant, le naufrage du brigantin et du chébec s'est produit à deux milles de la côte par 37° 32' N - 4° 51' E, position qui coïncide avec l'indication portée sur la demi-feuille de papier qu'il tenait dans sa poche au moment où il fut sauvé, pour se l'être fait confier par le pilote une fois établie sur une carte sphérique d'Urrutia aux fins de la recopier sur le livre de bord, et ne point avoir eu le temps de s'acquitter de cette tâche du fait de la rapidité avec laquelle s'est engagé le combat. Le déclarant a été remis pour les soins que réclamait son état à l'hôpital maritime de cette ville dans l'attente d'autres diligences. Son Excellence Monsieur l'Amiral a requis le lendemain d'examiner plus avant certains points de l'affaire en question, compte tenu de la circonstance que le déclarant a abandonné les dépendances de l'hôpital au cours de la nuit, sans que l'on ait pu avoir jusqu'à ce jour de nouvelles de sa résidence. Circonstance sur laquelle Son Excellence Monsieur l'Amiral a ordonné que Von poursuive les diligences opportunes sans préjudice des sanctions qui pourront être prises quand seront établies les responsabilités. Fait en la Capitainerie de Carthagène le huit février de l'an mil-sept cent soixante-sept. Lieutenant de vaisseau Ricardo* Dolarea*.*

Tout collait. Ils en discutèrent en large et en travers, la copie de la déclaration sur la table, en analysant chaque détail de cette farce posthume, exaspérante, que les

fantômes des deux jésuites et les marins noyés avec le *Dei Gloria* leur avaient jouée, à eux et à tout le monde. La 464 dépliée sous les yeux, le compas à pointes sèches à la main, le tracé de la côte sur la partie supérieure de la carte – le cap Tiñoso à gauche, le cap de Palos à droite et le port de Carthagène au centre –, Coy avait calculé facilement les dimensions de l'erreur : cette nuit du 3 au 4 février 1767, avec le corsaire collé à sa poupe, le brigantin avait navigué plus vite et plus loin qu'ils ne le pensaient. Et, au matin, le *Dei Gloria* ne se trouvait pas au sud-ouest du cap Tiñoso et de Carthagène, mais il avait déjà dépassé ces longitudes et naviguait plus à l'est. Il était au *sud-est* du port, et le cap aperçu par l'avant, au nord-est, n'était pas le cap Tiñoso mais le cap de Palos.

Tanger avait fini. Elle posa le crayon et les règles parallèles sur la carte et regarda Coy.

— Voilà pourquoi ils ont torturé l'abbé Gándara pendant dix-sept ans… Ils ont cherché le bateau autour de la position qu'avait donnée le pilotin. Ils ont peut-être envoyé des plongeurs, des cloches à air, et ils n'ont rien trouvé, parce que le *Dei Gloria* n'était pas là.

Le manque de sommeil mettait des cernes noirs sous ses yeux, la vieillissant. Moins attirante et plus fatiguée.

— Raconte-moi maintenant ce qui s'est passé, dit-elle. Ta version finale.

Il observa la 464. Elle était posée sur la reproduction de la carte d'Urrutia, couverte, elle aussi, de coups de crayon et d'annotations. Le dessin marron de la côte, la bande bleu clair des sondes minimales décrivaient une diagonale montant en pente douce jusqu'à la pointe de Palos et aux îles Hormigas, visibles en haut et à droite de la carte. Tous les accidents géographiques apparaissaient nettement, d'ouest en est : le cap Tiñoso, le port de Carthagène, l'île d'Escomberas, le cap d'Agua, l'anse de Portman, le cap

Negrete, la pointe Seca, le cap de Palos… Peut-être, cette nuit-là, le vent de sud-ouest avait-il forci, expliqua Coy. Vingt-cinq ou trente nœuds. Ou bien le capitaine Elezcano avait-il assumé le risque de charger la mâture en déployant plus de toile. Il était également possible que le vent soit passé au nord et se soit mis à souffler de la terre bien avant l'aube, et que le corsaire, excellent marcheur grâce son foc de beaupré et aux voiles latines de ses mâts de misaine et d'artimon, ait remonté au vent du brigantin en s'interposant entre Carthagène et lui, pour lui interdire de se réfugier dans ce port. Autre possibilité encore, celle que le *Dei Gloria,* au cours d'une manœuvre nocturne destinée à dépister le corsaire, se soit éloigné dangereusement de l'unique refuge qui lui restait. Sans oublier que le capitaine, obstiné et rigoureux, avait dû recevoir des ordres stricts de ne toucher aucun port autre que celui de Valence, afin que les émeraudes ne courent pas le danger de tomber en d'autres mains.

Il essaya de décrire les premières lueurs du jour, la ligne encore confuse de la côte, les regards inquiets du capitaine et du pilote s'efforçant de savoir où ils se trouvaient exactement, et leur désespoir de découvrir que le corsaire était toujours là, qu'ils n'avaient pas réussi à lui donner le change dans l'obscurité, et qu'il leur donnait la chasse de plus en plus près. De toute manière, avec cette première clarté, pendant que le capitaine regardait en haut, vers la mâture, en se demandant si toute cette toile tiendrait le coup en naviguant à la bouline, le pilote était allé sur bâbord pour prendre des relèvements à terre et établir la position. Il avait sans doute fait des relèvements simultanés, et cela en situant le Junco Grande à 345°, le cap Negrete à 295° et le cap de Palos à 30°. Après quoi il avait porté l'intersection de ces trois lignes sur la carte, pour obtenir la position du brigantin. Il n'était pas difficile d'imaginer le pilote avec sa longue-vue et l'alidade, visant un point dans

le cercle de réflexion, étranger à tout ce qui n'était pas l'accomplissement technique de son métier ; et le pilotin près de lui, papier et crayon sortis pour noter les observations, tout en guettant du coin de l'œil les voiles du corsaire rougies par la lumière horizontale du petit matin, toujours plus proches. Ensuite, en toute hâte, en bas dans le carré, pour faire les calculs sur la carte d'Urrutia, et le pilotin qui court vers la dunette en remontant le pont incliné par la gîte, le papier des résultats à la main, pour les montrer au capitaine juste au moment où en haut, le perroquet casse dans un craquement, le mât qui tombe sur le pont avec voile et cordages, et le capitaine qui donne l'ordre de le couper et de le jeter par-dessus bord, de prévenir les canonniers, et l'embardée tragique qui va mettre le *Dei Gloria* face à son destin.

Il s'arrêta en s'apercevant de l'émotion qui perçait dans sa voix. Des marins. En fin de compte, ces hommes étaient des marins, comme lui. De bons marins. Il pouvait ressentir la moindre de leurs peurs et de leurs sensations avec autant d'exactitude que s'il s'était trouvé lui-même à bord du *Dei Gloria.*

Tanger le regardait avec attention.

— Tu racontes bien, Coy.

Il se toucha le nez. Il contemplait à travers le hublot la lumière qui se frayait un passage dans la brume, à mesure que le soleil montait au-dessus du cercle gris diffus. Il voyait aussi l'avant du *Chergui* qui apparaissait peu à peu devant un des sabords ouverts du brigantin.

— Ce n'est pas difficile… dit-il. En un sens, ce n'est pas difficile.

Il fermait à demi les yeux. Il avait la bouche sèche, il était torse nu, en sueur, le foulard qu'il venait de nouer sur sa tête était trempé. Car, en cet instant, penché sur le canon noir de quatre livres dans la fumée des mèches allumées, il

entendait la respiration de ses camarades accroupis près de l'affût avec le refouloir, l'étoupe et le tire-bourre, prêts à choquer les rabans de volée, nettoyer, charger et tirer de nouveau.

— Bien entendu, ajouta-t-il au bout d'un moment, je ne dis pas que les choses se sont vraiment passées comme ça.

— Et comment expliques-tu la position du pilotin ? Coy haussa les épaules. Le fracas de la canonnade ravageant tout sur le bateau s'éteignit lentement dans son crâne. Du doigt, il indiqua un point sur la carte, avant de tracer une diagonale vers le sud-ouest.

— Comme nous l'avons expliqué avant, dit-il. Avec cette différence que le vent qui soufflait après le naufrage et a fait dériver la chaloupe n'était pas de nord-ouest mais de nord-est. Le vent de terre du matin a pu tourner de plusieurs quarts à l'est, une fois le soleil haut ; il a entraîné alors le pilotin vers le large, en le rapprochant de la verticale de Carthagène, quelques milles plus au sud, là où on l'a retrouvé le lendemain.

Ça non plus, ce n'était pas difficile à imaginer, pensa-t-il en observant la ligne de la dérive sur le papier où étaient indiqués les chiffres des sondes. Le garçon encore sous le choc, seul dans sa barque qu'il ne peut diriger, écopant. Le soleil et la soif, la mer immense et la côte qui s'éloigne de plus en plus, impossible à atteindre. Le demi-sommeil, à plat ventre pour éviter que les mouettes lui donnent des coups de bec au visage, relevant parfois la tête pour regarder autour, puis la laissant retomber avec désespoir ; rien que la mer impassible, avec ses secrets bien gardés dans ses entrailles. Et en haut, à la surface que ride la brise, un autre Ishmaël flottant sur la tombe bleue de ses camarades.

— C'est étrange qu'il n'ait pas donné la position réelle du *Dei Gloria,* dit Tanger. Un gamin comme lui ne pouvait pas être conscient de tout ce que ça impliquait.

— Il n’était pas si gamin que ça. Je t’ai dit qu’ils embarquaient très jeunes, et quatre ou cinq mois de mer avaient vite fait de les mûrir. De vrais marins.

Elle hochait la tête, convaincue.

— Mais même ainsi, reprit-elle, la manière dont il a gardé le silence reste étonnante… Il avait étudié : il devait savoir que la longitude ne se référait pas au méridien de Cadix… Et pourtant il a su se taire, il a bluffé les enquêteurs. Le procès-verbal ne laisse pas percer l’ombre d’un soupçon.

C’était vrai. Ils avaient relu les documents, la déclaration du naufrage, le rapport officiel : pas une seule contradiction. Le pilotin n’avait pas varié en ce qui concernait la latitude et la longitude. Et il avait dans sa poche le papier écrit comme preuve.

— C’était un brave garçon, ajouta Tanger d’un ton rêveur. Un garçon loyal.

— À ce qu’il semble.

— Et malin. Tu te souviens de sa déclaration ?… Il parle du cap qui est au nord-est, mais il ne le nomme pas. D’après la position qu’il a donnée, ils ont tous cru qu’il s’agissait du cap Tiñoso. Il s’est bien gardé de les détromper. Il n’a jamais dit de quel cap il s’agissait.

Coy regarda de nouveau la mer à travers le hublot.

— Je suppose, dit-il, que c’était sa manière de continuer à se battre.

Le soleil était déjà haut et la brume s’évanouissait. Le profil sombre de la côte se précisait de plus en plus par le travers de bâbord : la pointe de la Chapa avec son phare blanc à l’est de l’anse de Portman ; l’antique Portus Magnum avec les décombres des mines abandonnées sur la vieille chaussée romaine, et la vase fermant l’anse où, bien avant la naissance du Christ, des nefs portant des yeux peints à la proue chargeaient des lingots d’argent.

— J’aimerais bien savoir ce qu’est devenu ce garçon.

Il voulait parler de sa disparition de l’hôpital maritime. Là-dessus, Tanger avait sa théorie ; elle l’exposa à Coy en lui laissant, comme d’habitude, le soin de remplir les espaces qu’elle laissait en blanc. Pour résumer, au début de 1767, les Jésuites étaient encore à la tête de richesses et d’un pouvoir immenses, partout, y compris dans l’administration maritime de Carthagène. Il ne leur était pas difficile de suborner les personnes placées aux endroits stratégiques, et de s’assurer d’un discret retrait du pilotin au second plan ; il suffisait d’une voiture à cheval et de garanties pour franchir les portes de la ville. Les affidés de la Compagnie l’avaient sans doute fait sortir de l’hôpital avant qu’il ne soit soumis à un second interrogatoire, en l’emmenant loin, à l’abri, le lendemain de son sauvetage en mer. « Disparu sans congé », telle était la mention qui figurait sur le procès-verbal : situation des plus irrégulières pour un tout jeune homme de la marine marchande soumis à une enquête de la marine militaire. Mais le « disparu sans congé » avait été corrigé plus tard par une main anonyme qui lui avait substitué un « parti après avoir reçu congé ». La trace se perdait là.

Facile, pensait Coy en écoutant le récit de Tanger. Tout se tenait, et ça aussi, il pouvait l’imaginer sans mal : les couloirs déserts de l’hôpital, la lueur d’une veilleuse. Des sentinelles ou des gardiens rendus aveugles avec de l’or, quelqu’un qui vient le visage dissimulé, avec des instructions précises, le garçon entouré de gens sûrs. Puis les rues désertes, le conciliabule clandestin, le couvent jésuite de la ville. Un interrogatoire grave, rapide, nerveux, et des visages qui se détendent en comprenant que le secret a été bien gardé. Peut-être quelques tapes dans le dos, des mains amicales qui se posent sur son épaule. Brave petit. Bon et courageux garçon. Et ensuite de nouveau la nuit, et des gens qui, d’un coin de rue, dans l’ombre, font le signal

tout va bien. La voiture à cheval, les portes de la ville, la pleine campagne et le ciel étoile. Et un marin de quinze ans qui dort sur le siège, accoutumé dès l'enfance à de pires secousses que celles-là, veillé dans son sommeil par les spectres de ses camarades morts. Par le sourire triste du capitaine Elezcano.

— Quand même, conclut Tanger, il y a quelque chose… Quelque chose d'amusant, ou de bizarre. Le pilotin s'appelait Miguel Palau, tu te souviens ?… Il était le neveu de l'armateur valencien du *Dei Gloria,* Luis Fornet Palau. Il se peut que ce ne soit qu'une coïncidence… – Elle leva un doigt comme si elle réclamait un moment d'attention et fouilla dans les documents qui se trouvaient dans un carton sur la table à cartes. – Mais regarde. Alors que je vérifiais les noms et les dates en consultant à Viso del Marqués des listes maritimes très postérieures, je suis tombée sur une référence au cotre *La Mulata,* de Valence. En 1784, ce bateau a soutenu un combat avec le brick anglais *Undated* dans les parages des Freus de Formentera. Le brick avait voulu le capturer, mais le cotre s'est très bien défendu et a réussi à lui échapper… Et sais-tu comment s'appelait le capitaine espagnol ?… M. Palau, dit la référence. Comme notre pilotin. Et l'âge coïncide tout à fait : quinze ans en 1767, trente-deux ou trente-trois en 1784…

Elle avait passé une photocopie à Coy, qui lut le texte : « Nouvelle de l'événement qui s'est produit le 12 de ce mois concernant le combat entre le cotre *La Mulata* commandé par le capitaine don M. Palau et le brick anglais *Undated* devant l'île des Pendus…

— S'il s'agit bien du même Palau, dit Tanger, on peut dire que, cette fois encore, il n'a pas failli, non ?

> *Avis a été donné aux autorités maritimes de ce port d'Ibiza que faisant route de Valence à cette localité, alors qu'il se présentait devant la passe dite El Freo Grande de Formentera et se trouvait dans les parages de Las Negras et de l'île de Pendus, le cotre La Mulata de huit canons a été attaqué par le brick-goélette anglais Undated de douze canons, qui,*

s’étant approché en arborant fallacieusement le pavillon français, a tenté de s’emparer de lui. Nonobstant la différence de tonnage, il a soutenu la canonnade très vive, qui a causé de grands dommages aux deux parties, ainsi qu’une tentative d’abordage des Anglais. Lesquels ont réussi à mettre trois hommes dans le cotre où ils n’ont trouvé que le trépas et ont été jetés à la mer. Les deux navires s’étant séparés, le combat s’est poursuivi avec acharnement pendant une demi-heure jusqu’à ce que La Mulata, en dépit du vent contraire, eût pu franchir la passe et se retrouver de ce côté grâce à une manœuvre notoirement risquée consistant à s’engager dans le passage du milieu avec seulement quatre brasses de fond en son centre et très près du récif de la Barqueta ; manœuvre des plus périlleuses qui a laissé l’Anglais sur l’autre côté, son capitaine n’osant poursuivre plus avant du fait des conditions du vent et de l’incertitude du fond, La Mulata pouvant ainsi arriver sauve à ce port d’Ibiza avec quatre hommes morts et onze blessés à son bord…

Coy rendit la copie du rapport à Tanger. Il souriait. Quelques années plus tôt, un voilier de faible jauge avait franchi le passage au même endroit. Quatre brasses faisaient un peu plus de six mètres, mais le fond diminuait rapidement en remontant des deux côtés. Il se souvenait bien de la vision sinistre du fond à travers l’eau transparente. Un cotre chargé de canons pouvait caler trois mètres, et le vent contraire rendait difficile une route en ligne droite ; on pouvait donc dire, qu’il s’agisse ou non du même homme, pilotin Miguel Palau ou capitaine M. Palau, que celui qui commandait *La Mulata* avait les nerfs bien trempés.

— Le nom n’est peut-être qu’une coïncidence.

— Possible. – Tanger relisait attentivement la photocopie avant de la remettre dans le carton. – Mais j’aime à croire que c’était lui.

Elle resta muette un instant, puis se tourna vers le hublot, pour regarder la ligne de la côte que la brume dévoilait maintenant tout à fait, sur bâbord, avec le soleil qui éclairait le rocher noir du cap Negrete.

— J’aime à croire que ce pilotin est revenu à la mer et qu’il a continué d’être un homme courageux.

Huit jours durant, ils ratissèrent la nouvelle zone de recherche avec le Pathfinder, bande après bande, une fois cap au nord, une fois cap au sud, en commençant par l'est, sur des fonds de 80 à 18 mètres. Plus profonde et plus ouverte aux vents et aux courants que la baie de Mazarrón, cette zone était agitée par des houles pénibles qui entravaient et ralentissaient le travail. Le fond était irrégulier, de pierre et de sable ; le Pilote et Coy devaient effectuer des plongées répétées – que la profondeur excessive rendait nécessairement brèves – pour vérifier des irrégularités détectées par le sondeur, par exemple une vieille ancre solitaire qui leur fit concevoir quelques espoirs avant qu'ils ne l'identifient comme une ancre d'amirauté avec un jas en fer : un modèle postérieur au XVIIIe siècle. Exaspérés, épuisés, ils mouillaient, les nuits sans vent, derrière le cap Negrete, ou, quand ils devaient s'abriter du lebeche et du vent d'est, dans le petit port de Cabo Palos. Les bulletins météo annonçaient la formation d'un centre de basses pressions dans l'Atlantique ; et si la tempête ne se détournait pas vers le nord-est de l'Europe, ses effets mettraient moins d'une semaine à se faire sentir en Méditerranée, ce qui les obligerait à suspendre leurs recherches pour un certain temps. Tout cela les rendait nerveux et irritables ; le Pilote restait des jours entiers sans desserrer les dents, et Tanger poursuivait sa veille obstinée au sondeur, le visage sombre, comme si chaque journée passée lui arrachait un nouveau lambeau d'espoir. Une après-midi, Coy jeta un œil sur le cahier où elle notait les résultats de l'exploration, et il trouva les feuilles couvertes de griffonnages incompréhensibles, de spirales et de croix sinistres. Il y avait aussi une tête de femme monstrueusement déformée, avec des traits si forts qu'en certains endroits ils avaient déchiré le papier. Une femme qui semblait hurler dans le vide.

Les nuits n’étaient pas plus agréables. Le Pilote disait bonsoir et s’enfermait à l’avant, et tous deux s’allongeaient, fatigués, sentant la sueur et le sel, sur les couchettes d’une des cabines de l’arrière. Ils se retrouvaient en silence et se cherchaient, avec une telle hâte qu’elle semblait artificielle, dans une étreinte intense, brutale, rapide, sans un mot. Chaque fois, Coy essayait de prolonger cet instant, d’immobiliser Tanger dans ses bras, de la maintenir contre la paroi, de contrôler le corps et l’esprit de cette inconnue. Mais elle se débattait, lui échappait, faisait en sorte d’accélérer le mouvement, de ne rien lui donner d’autre que son haleine et sa chair, la tête très loin de là, l’esprit inaccessible. Parfois Coy croyait la tenir enfin, attentif au rythme de sa respiration, aux baisers de sa bouche ouverte, à la pression de ses cuisses nues autour de sa taille. Il écrasait de ses lèvres le cou et les seins de Tanger et l’immobilisait en lui tenant les poignets, et il sentait son sang battre dans sa langue et ses aines quand il s’enfonçait en elle, tout au fond d’elle, comme s’il voulait atteindre son cœur et le rendre aussi humide et doux que son ventre et sa bouche. Mais elle reculait en se débattant pour fuir l’étreinte ; et, même prisonnière, elle lui refusait encore et toujours cet esprit qu’il voulait capturer. Les yeux qui le fixaient dans l’ombre, brillants et hors d’atteinte, devenaient absents, bien loin de Coy, du bateau, de la mer : absorbés dans de secrètes malédictions, noires et solitaires. Alors elle ouvrait la bouche pour hurler comme la femme qu’il avait surprise sur le dessin pour laisser s’échapper un cri silencieux qui résonnait dans les entrailles de l’homme comme la plus douloureuse des insultes. Il sentait courir cette plainte dans ses veines et se mordait les lèvres pour réprimer l’angoisse qui submergeait sa poitrine, son nez, sa bouche ; comme s’il était en train de se noyer, suffoquant dans une mer de tristesse épaisse. Il avait envie de pleurer comme quand il était petit, des larmes bien grosses et abondantes, incapable de réchauffer la glace de tant de

solitude. Ce poids était trop lourd. Il avait seulement lu quelques livres, navigué quelques années, pénétré dans quelques femmes ; aussi croyait-il ne pas connaître les mots, les gestes, maladroit jusque dans ses silences. Pourtant il aurait donné sa vie pour parvenir jusqu'au centre de Tanger, pour s'infiltrer par les tissus de sa chair et arriver à son cerveau nu, le lécher lentement, doucement, avec toute la tendresse dont il était capable, en le lavant de tout ce que des centaines d'années, des milliers d'hommes, des millions de vies avaient déposé là comme un lest, une scorie, une tumeur douloureuse et maligne. Et c'est ainsi que Coy, chaque fois, après le dernier spasme de la femme, insistait, tenace, oublieux de lui-même, frustré et désespéré, quand elle cessait de bouger et restait immobile, respirant avec difficulté à la recherche de son souffle perdu ; et lui, ou ses cellules vivantes, son sang, sa mémoire, concluait qu'il l'aimait plus que tout autre être ou chose. Mais elle était partie trop loin et il n'existait pas ; il était un intrus dans ce monde et dans cet instant. Et, pensait-il tristement, la fin serait ainsi : pas de coup de tonnerre, rien qu'un soupir à peine perceptible. Dans cette minute d'indifférence, ponctuelle comme une condamnation, tout mourait en elle ; tout restait en suspens pendant que les battements de son sang reprenaient leur cours normal. Et, de nouveau, la peau de l'homme était consciente du hublot ouvert sur la nuit et du froid qui montait en rampant de la mer à la manière d'une malédiction biblique. Cela le jetait dans une désolation aride comme la surface d'un marbre : polie, immense, parfaite. Une mer des Sargasses atrocement immobile, une carte sphérique légendée de noms comme en inventaient les navigateurs de jadis : pointe Déception, basse de la Solitude, baie Amère, île d'Ayez-Pitié… Après, elle l'embrassait avant de lui tourner le dos, et il restait couché sur le ventre, partagé entre la haine pour ce dernier baiser et le mépris qu'il éprouvait pour lui-même ; une main posée sur la hanche proche, nue et endormie. Les yeux

ouverts dans le noir, écoutant le clapotis de l'eau contre la coque du *Carpanta* et le vent qui forcissait dans le gréement. Se disant que personne n'avait été capable de dessiner la carte sphérique qui permettrait de naviguer à travers une femme. Et avec la certitude que Tanger sortirait de sa vie sans qu'il ait jamais réussi à la posséder.

C'est au cours de ces journées-là que j'ai eu des nouvelles du groupe. Tanger m'a téléphoné du Pez Rojo, un restaurant de Cabo Palos, pour me demander certaines précisions sur un problème technique qui augmentait la marge d'erreur d'un demi-mille de longitude est. J'ai dissipé ses doutes, je lui ai demandé comment marchaient ses travaux, elle m'a dit que tout allait bien merci, et qu'elle me tiendrait rapidement au courant de la suite. En fait, pour ce qui est d'être tenu au courant de la suite, j'ai dû attendre plusieurs semaines ; et les nouvelles que j'ai enfin reçues, je les ai eues en lisant les journaux ; je me suis senti alors aussi stupide que tous les personnages de cette histoire. Mais n'anticipons pas sur les événements : quand Tanger m'a appelé, il était midi et ils se trouvaient sur le *Carpanta,* amarré à la jetée du vieux village de pêcheurs transformé en station touristique. La tempête de l'Atlantique Nord restait stationnaire, et le soleil brillait sur les longitudes et les latitudes du sud-est de la péninsule Ibérique. L'aiguille du baromètre était haute, sans passer à gauche de la dangereuse verticale ; c'était cela qui, paradoxalement, les avait amenés dans le petit port qui s'étend autour d'une large anse noire, sale, pleine d'écueils à fleur d'eau, sous la tour du phare qui se dresse sur un rocher avancé. Dans la matinée, la chaleur avait fait apparaître sur la gauche du vent des cumulo-nimbus qui se groupaient en forme d'enclume, se renforçaient dans leur partie supérieure et prenaient une couleur gris sombre menaçante. Le vent de douze à quinze nœuds allait dans la direction de ces

nuages ; mais Coy, d’un simple coup d’œil, avait compris que, si l’enclume de cumulo-nimbus continuait à grossir ainsi à mesure qu’elle se rapprochait, ils allaient essuyer de fortes rafales au moment où la masse grise se trouverait au-dessus de leurs têtes. Il lui avait suffi d’échanger un regard silencieux avec le Pilote, dont les rides autour des yeux se creusaient pendant qu’il observait dans la même direction : les deux marins s’étaient compris. Le Pilote avait donc pris la direction du cap de Palos. Et voilà pourquoi ils étaient là, devant le porche badigeonné à la chaux du Pez Rojo, le poisson rouge, face à une friture d’anchois accompagnée d’une salade et de vin rouge.

— Un demi-mille de plus, dit Tanger en se rasseyant.

Il y avait de l’irritation dans sa voix. Elle saisit un anchois sur le plateau, le regarda un moment comme si elle cherchait quelle responsabilité elle pouvait lui attribuer, puis le reposa avec mépris.

— Une saloperie de demi-mille de plus ! répéta-t-elle. Dans sa bouche, « saloperie » était presque un gros mot. Il était étrange de l’entendre parler de la sorte, et plus encore de la voir perdre son calme ; Coy l’observa avec curiosité.

— Ce n’est pas très grave, dit-il.

— C’est une nouvelle semaine de recherches.

Elle avait les cheveux sales, collés par le sel, et sa peau brillait, brûlée par le soleil, le manque d’eau douce et de savon. Le Pilote et Coy n’avaient pas meilleur aspect après plusieurs jours sans rasage, aussi brunis et sales qu’elle. Tous les trois portaient des jeans, des tee-shirts et des polos décolorés, des chaussures de sport, et la marque des jours passés en mer était évidente.

— Une semaine, répéta Tanger, au moins.

Elle regardait d’un air sombre le *Carpanta* amarré au quai de la jetée, en bas, et encore éclairé par le soleil. L’enclume

grise s’assombrissait peu à peu sur l’anse, comme si quelqu’un tirait lentement un rideau pour atténuer les reflets du soleil sur les petites maisons blanches et l’eau bleu cobalt. Elle est en train de perdre espoir, se dit soudain Coy. Après tout ce temps et tous ces efforts, elle commence à accepter la possibilité qu’existe le mot « échec ». La profondeur de la zone à explorer est plus grande, et on peut supposer que dans ces conditions, même si nous trouvons l’épave, elle sera hors de notre portée. Et puis le délai fixé pour les recherches touche à sa fin, et son argent aussi. Alors, pour la première fois depuis va savoir quand, elle connaît le doute.

Il observa le Pilote. Les yeux gris du marin donnèrent silencieusement raison à ses conclusions l’aventure commençait à frôler les marges de l’absurde. Toutes les données étaient sûres et vérifiées, mais il manquait la principale : le bateau coulé. Personne ne pouvait douter qu’il était quelque part. Peut-être même que le point exact où le brigantin et le corsaire étaient allés par le fond était visible de la petite élévation du restaurant. Peut-être qu’ils étaient passés plusieurs fois au-dessus de l’épave, cachée sous des mètres de vase et de sable. Peut-être que tout cela n’était qu’une immense succession d’erreurs, dont la plus importante de toutes était que le temps de la recherche des trésors ne résistait pas au temps de la lucidité, adulte et raisonnable.

— Il reste encore un mille et demi à explorer, dit doucement Coy.

Il n’avait pas fini de prononcer cette phrase qu’il se sentit ridicule. Le voilà qui lui remontait le moral. Du jamais vu. En réalité, il se bornait à retarder le dernier acte. À vouloir le retarder, avant de retourner flotter seul et orphelin, cramponné au cercueil de Queequeg. À la chaloupe du *Dei Gloria.*

— Bien sûr, répondit-elle d’une voix éteinte.

Les coudes sur la table et les mains croisées sous son menton, elle regardait toujours l’anse. L’enclume grise était maintenant au-dessus du *Carpanta,* fermant le ciel sur son mât nu. À ce moment-là le vent tomba, le calme revint sur la jetée, et les drisses et le pavillon du bateau s’immobilisèrent. Puis Coy vit, au fond, les rochers du rivage et les écueils se veiner de traînées blanches : l’écume commençait à les battre, tandis qu’une coloration plus sombre se répandait à la surface de la mer comme une tache d’huile. Il faisait encore soleil devant le porche du restaurant lorsque la première rafale souffla le long de la baie en ridant l’eau et que, sur le *Carpanta,* le pavillon se mit à flotter de nouveau et les drisses à cogner contre le mât en carillonnant furieusement, pendant que le bateau s’inclinait vers la jetée, drossé contre les défenses. La deuxième rafale fut plus forte : trente-cinq nœuds au moins, estima Coy. La baie était maintenant couverte de moutons blancs et le vent hurlait en montant de note en note par les trous des cheminées et des auvents des toits. Brusquement, tout devint noir et gris, presque angoissant, et Coy se réjouit d’être là, en train de manger des anchois frits, et non en pleine mer.

— Ça va durer combien de temps ? demanda Tanger.

— Pas longtemps. Une heure, peut-être. Ou un peu plus. Cette après-midi, ce sera fini. C’est juste un coup de vent d’été.

— La chaleur, précisa le Pilote.

Coy regarda son ami et il eut un sourire intérieur. Lui aussi, se dit-il, se sent le devoir de la consoler. En fin de compte, c’est ça qui nous a réellement conduits ici, même si le Pilote ne se pose pas ce genre de questions sur le mode rationnel. Ou du moins je le crois. À ce moment-là, les yeux du marin se posèrent sur ceux de Coy, calmes, aussi sereins

qu’à l’ordinaire, et celui-ci rectifia. Peut-être bien qu’il se les pose, après tout, ce genre de problèmes.

— Demain, nous devrons chercher aussi un demi-mille plus loin, annonça Tanger. Jusqu’à 47’ ouest.

Coy n’avait pas besoin de carte. À force de l’avoir étudiée, la 464 était gravée dans sa tête. Jusqu’au dernier détail de l’aire de recherche.

— L’aspect positif, dit-il, est que de ce côté la profondeur diminue : entre dix-huit et vingt-quatre mètres. Tout sera plus facile.

— Comment est le fond ?

— Sable et rocher, n’est-ce pas, Pilote ?… Avec des taches d’algues.

Le Pilote acquiesça. Il sortit son paquet de cigarettes de sa poche et s’en planta une dans la bouche. Comme Tanger le regardait, il acquiesça de nouveau.

— Les algues se font plus fréquentes à mesure qu’on approche du cap Negrete, dit-il. Mais l’endroit est propre. Rocher et sable, comme dit Coy. Avec un peu de galets, là où sont les langoustes vertes.

Tanger, qui à cet instant buvait une gorgée de vin, s’arrêta net, le verre juste au bord des lèvres, pour mieux écouter le Pilote.

— Qu’est-ce que c’est que cette histoire de langoustes vertes ?

Le Pilote se battait avec son briquet pour allumer la cigarette. Il fit un geste vague.

— Eh bien ! ça : des langoustes de couleur verte. C’est tout. – En parlant, il laissait filtrer la fumée entre ses doigts. – C’est le seul endroit où on en trouve. Ou plutôt où on en trouvait. Aujourd’hui personne ne pêche plus de langoustes, dans la région.

Tanger reposa le verre sur la nappe avec beaucoup de précaution, comme si elle avait peur de le renverser. Elle continuait à regarder fixement le Pilote qui enroulait méticuleusement la mèche autour du briquet.

— Tu y es allé ?

— Naturellement. Il y a longtemps. C'était un bon endroit quand j'étais jeune.

Coy s'en souvenait. Son ami lui avait parlé, une fois, de langoustes maures à carapace verte, au lieu des habituels rouge sombre ou brun jaspé de blanc. Cela se passait vingt ou trente ans plus tôt, quand il y avait encore du poisson et des fruits de mer dans ces eaux : des langoustines, des clovisses, des thons et des mérous qui pesaient jusqu'à vingt kilos.

— Le goût était bon, expliqua le Pilote, mais la couleur rebutait les clients.

Tanger ne perdait pas un mot.

— Pourquoi ?… Décris-moi cette couleur.

— Vert-de-gris, rien à voir avec le rouge ou le bleu des langoustes fraîchement pêchées ou avec le vert, mais sombre celui-là, de la langouste africaine ou américaine… – Le Pilote esquissa un sourire derrière la fumée de la cigarette. – Ça n'était pas vraiment appétissant… C'est pourquoi les pêcheurs les gardaient pour leur consommation personnelle, ou alors ils vendaient les queues cuites.

— Tu te souviens de l'emplacement ?

— Bien sûr… – Le Pilote commençait à se montrer gêné par cet intérêt subit : il profitait de sa cigarette pour faire, à chaque bouffée, des pauses de plus en plus longues en regardant Coy. – Par le travers du cap d'Agua et par 10° au nord du Junco Grande.

— Quelle sonde ?

— Faible. Un peu plus de vingt mètres. La langouste vit d’habitude plus bas, mais à cet endroit-là il y en avait toujours un paquet.

— Tu y plongeais ?

Il adressa de nouveau un regard à Coy. Explique-moi où elle veut en venir, disaient ses yeux. Et celui-ci, qui avait les mains posées sur la table, les retourna un peu en montrant les paumes. Version pour sourds-muets je n’en ai foutrement pas la moindre idée.

— À l’époque, il n’y avait pas les équipements de plongée qu’on a aujourd’hui, répondit finalement le Pilote. Les pêcheurs travaillaient en posant les nasses en jonc ou le trémail, et quand ils les perdaient, ceux-ci restaient au fond.

— Au fond, répéta-t-elle.

Puis elle demeura muette. Au bout d’un moment, elle voulut reprendre le verre de vin, mais elle dut y renoncer car sa main tremblait.

— Qu’est-ce que tu as ? s’inquiéta Coy.

Il ne comprenait pas son comportement, ni le tremblement, ni cet acharnement à parler des langoustes. Qui plus est, c’était justement l’un des plats qui figuraient sur le menu du restaurant, et il l’avait vue le lire sans lui accorder le moindre intérêt.

Elle riait. D’une manière bizarre, tout bas. Elle riait dents serrées, étrangement sarcastique, en balançant la tête comme si elle se réjouissait d’une bonne blague qu’elle se serait racontée à elle-même. Elle avait porté ses mains à ses tempes, on eût dit qu’elles lui faisaient subitement mal, et elle regardait l’eau de la baie qui avait viré au gris, éclaircie par l’écume des vagues courtes que soulevaient les rafales incessantes. La lumière tamisée de l’extérieur accentuait le bleu sombre et métallique de ses yeux absorbés. Ou stupéfaits.

— Des langoustes, murmura-t-elle… des langoustes vertes.

Maintenant elle semblait émue, le rire tout près du sanglot. Après une nouvelle tentative, elle avait renversé son verre de vin sur la nappe. J'espère qu'elle ne perd pas les pédales, pensa Coy, alarmé. J'espère qu'elle n'est pas devenue cinglée, avec toute cette merde, et qu'au lieu de la conduire au *Dei Gloria* nous n'aurons pas à la mener à l'asile. Il épongea un peu le vin avec sa serviette. Puis il posa une main sur son épaule, et il sentit, en la touchant, combien elle tremblait.

— Calme-toi, murmura-t-il.

— Je suis tout à fait calme, dit-elle. Je n'ai jamais été aussi calme.

— Alors qu'est-ce que tu as ?

Elle avait cessé de rire, ou de sangloter, ou tout ce qu'on veut, et continuait d'observer la mer. Elle finit par arrêter de trembler, poussa un profond soupir et regarda le Pilote avec une expression étrange, avant de se pencher au-dessus de la table et de poser un baiser sur la joue du marin qui en rougit de confusion. Quand elle se tourna vers Coy, elle avait un sourire radieux.

— Ce que j'ai, c'est que le *Dei Gloria* est là. Là où sont les langoustes vertes.

Mer ridée, presque plate, et légère brise. Pas un nuage dans le ciel, et le *Carpanta* se balançant doucement à deux milles et demi de la côte, la chaîne de mouillage tombant verticalement de son guindeau ; le cap d'Agua par le travers, et le Junco Grande devant, 10° au nord-est. Le soleil n'était pas encore haut, mais il tapait déjà derrière Coy quand celui-ci se pencha pour vérifier le manomètre de la double bouteille seize litres d'air comprimé, la réserve en

haut, les sangles prêtes. Il vérifia également le joint torique puis y emboîta le détendeur destiné à lui fournir l'air à une pression qui varierait selon la profondeur, pour compenser l'effet de l'augmentation des atmosphères sur son corps ; sans cet appareil pour équilibrer la pression interne, un plongeur serait écrasé ou éclaterait comme un ballon trop gonflé. Il ouvrit la clef à fond puis la referma aux trois quarts. L'embout était un vieux Nemrod ; il avait le goût de caoutchouc et de poudre de talc quand il le mit dans sa bouche pour s'assurer de son fonctionnement. L'air circula bruyamment à travers les membranes. Tout était en ordre.

— Une demi-heure à vingt mètres, lui rappela le Pilote. Il acquiesça tout en enfilant la combinaison de néoprène, la ceinture de lest et le gilet de sauvetage d'urgence. Tanger était debout devant lui, se tenant d'une main au hauban, et le regardait en silence. Elle portait son maillot noir de nageuse olympique, et à ses pieds étaient posés des palmes, un masque et un tuba. Elle avait passé presque toute l'après-midi et une partie de la nuit à leur expliquer l'histoire des langoustes vertes. Elle la leur avait expliquée et ré-expliquée en long et en large, après avoir interrogé le Pilote dans les moindres détails en faisant des croquis au crayon et en calculant les distances et les profondeurs. La carapace des langoustes, avait-elle dit, possède des propriétés mimétiques comme pour beaucoup d'autres espèces, la nature a donné à ces crustacés la faculté de se camoufler pour se défendre. De la sorte, ils s'adaptent aux fonds sur lesquels ils vivent. Il est prouvé que les langoustes qui habitent sur des bateaux de fer coulés prennent souvent le ton rougeâtre de la rouille de la coque en décomposition. Et la couleur vert-de-gris décrite par le Pilote correspondait exactement à la tonalité qu'acquiert le bronze après de longs séjours dans l'eau de mer.

— Quel bronze ? avait demandé Coy.

— Celui des canons.

Coy restait réservé. Tout cela lui rappelait trop *Le Crabe aux pinces d'or,* ou toute autre aventure du même acabit. Ils n'étaient pas dans un album de *Tintin.* Pas lui, en tout cas.

— Tu as dit toi-même, et nous l'avons vérifié, que les canons du *Dei Gloria* étaient en fer… Il n'y avait pas de grandes quantités de bronze à bord du brigantin.

Elle l'avait regardé de cet air tranquille et supérieur qu'elle avait déjà eu quand elle semblait vouloir lui faire comprendre qu'il se promenait la braguette ouverte ou qu'il était idiot.

— Ceux du *Dei Gloria,* oui, avait-elle rétorqué. Mais pas ceux du *Chergui.* Le chébec portait douze canons : quatre longs, de six livres, et huit de quatre, plus quatre pierriers, tu te souviens ?… Provenant d'une ancienne corvette française, la *Flamme.* Et les canons, au moins, étaient en bronze. – Elle avait décroché de la cloison le plan du chébec pour l'étaler sur la table devant Coy. – Cela figure dans les documents que nous a donnés Lucio Gamboa à Cadix. Il y a presque quinze tonnes de bronze au fond.

Coy avait échangé un nouveau regard avec le Pilote qui se bornait à écouter en silence, et il n'avait pas émis d'autres objections. Tout le reste, avait poursuivi Tanger, coulait de source. Les deux bateaux avaient sombré tout près l'un de l'autre. Le plus probable, vu l'explosion qui avait mis fin au *Chergui,* était que les restes du corsaire étaient dispersés autour de l'épave principale. En s'oxydant, l'un des éléments du bronze, le cuivre, avait acquis cette coloration caractéristique au fond de la mer, adoptée par les langoustes qui s'étaient sans doute logées dans les débris du naufrage et les bouches des canons. Et cela révélait en outre une circonstance complémentaire et prometteuse : le fait le plus important. Si les langoustes avaient été en contact avec le bronze, cela signifiait que l'aire de

dispersion n’était pas très grande et que les épaves n’étaient pas enfouies sous la vase ou le sable.

Il entendit un bruit de plongeon et vit que Tanger n’était plus près du hauban. Elle s’était jetée à la mer et nageait autour de l’étrave du *Carpanta,* le masque et le tuba sur la tête ; elle attendait. Elle n’allait pas plonger avec lui, mais elle resterait à la surface pour surveiller ses bulles d’air et suivre ses déplacements : le rayon dans lequel il devait œuvrer ne permettait pas de le relier au bateau par un filin de sécurité. Coy attacha son couteau à son mollet droit, le profondimètre et la montre à un poignet et la boussole à l’autre, et alla au bord de l’échelle de bain. Là, assis les pieds dans l’eau, il chaussa ses palmes, cracha dans son masque et l’ajusta sur sa figure après l’avoir trempé dans la mer. Puis il leva les bras pour que le Pilote lui attache la bouteille d’air comprimé sur le dos. Il régla les sangles et mit l’embout dans sa bouche. L’air résonna dans ses oreilles en circulant dans le détendeur. Il pivota sur le côté, plaqua sa main sur la vitre du masque et, utilisant le poids de la bouteille, se laissa tomber de dos dans la mer.

L’eau était très froide ; trop pour cette époque de l’année. Les cartes des courants indiquaient en cet endroit un léger flux de nord-est à sud-ouest, avec une différence de cinq à six degrés par rapport à la température minimale générale. Il sentit sa peau se hérisser avec la désagréable impression que l’eau pénétrait sous la combinaison de néoprène ; il faudrait attendre quelques minutes pour que la chaleur du corps réchauffe celle-ci. Il respira plusieurs fois lentement et profondément pour tester le fonctionnement du détendeur ; et, la tête à demi sortie de l’eau, il vit presque sur lui la poupe du *Carpanta* et le Pilote qui se tenait debout. Puis il s’enfonça un peu, en regardant le panorama bleu autour de

lui. Près de la surface, avec les rayons du soleil qui éclairaient l'eau limpide et calme, la visibilité était bonne. Environ dix mètres à l'horizontale, estima-t-il. Il pouvait voir la quille noire du voilier avec le safran du gouvernail tourné sur bâbord, la chaîne du mouillage descendant à la verticale vers les profondeurs, et les jambes de Tanger qui nageait tout près en battant doucement de ses palmes de plastique orange. Il cessa de penser à elle pour se concentrer sur ce qu'il faisait. Il regarda en bas, là où le bleu devenait plus sombre et plus intense, releva la position des aiguilles de la montre et commença de se laisser tomber lentement vers le fond. Maintenant le bruit de l'air qu'il aspirait à travers le détendeur était très fort, assourdissant ; et quand l'aiguille du profondimètre atteignit cinq mètres, il s'arrêta pour porter les doigts à son nez, sous le masque, et compenser l'augmentation de la pression dans ses oreilles. Clac, clac. Cela fait, il releva la tête, soulagé, et vit les bulles de sa dernière respiration qui montaient vers la surface de la mer que le soleil transformait en un plafond d'argent poli à l'émeri, la coque noire du *Carpanta* en haut, et Tanger qui avait plongé et nageait près de lui en le regardant derrière son masque, les cheveux blonds ondoyant dans l'eau, les jambes minces, prolongées par les palmes se mouvant lentement pour arriver à la profondeur de Coy. Il respira de nouveau, et un autre panache de bulles monta vers elle ; elle agita la main en manière de salut. Après quoi Coy regarda en bas et poursuivit la lente descente à travers la sphère bleue qui se refermait sur sa tête et devenait de plus en plus sombre à mesure qu'il approchait du fond. Il opéra le second arrêt pour compenser quand le profondimètre indiqua quatorze mètres ; l'eau était déjà une sphère translucide qui éteignait toutes les couleurs, excepté le vert. Il était à ce niveau intermédiaire où parfois les plongeurs, sans repères, perdent leur orientation et la notion du haut et du bas, et se retrouvent soudain en train de contempler des bulles dont ils ne savent plus si elles montent ou si elles

descendent ; et seule la logique, s’ils la gardent, peut leur rappeler que, quelles que soient les circonstances, une bulle d’air va toujours vers le haut. Mais il n’arriva pas à cette extrémité. Dans la pénombre du fond, des ombres commencèrent à se dessiner, et quelques moments plus tard Coy se laissait choir très lentement sur un lit de sable pâle et froid, près d’une épaisse prairie d’anémones, de posidonies et d’algues filamenteuses parmi lesquelles nageaient des petits bancs de poissons. Le profondimètre indiquait dix-huit mètres. Coy inspecta les alentours, dans la faible clarté ; la vision était bonne, et le léger courant qu’il sentait rendait l’eau transparente ; il pouvait distinguer sans peine le paysage dans un rayon de cinq mètres : les étoiles de mer, les coquillages vides, les grands bivalves en forme de pelle plantés verticalement dans le sable, les arêtes de rocher avec des formations rudimentaires de corail qui marquaient la limite de la prairie sous-marine. Des micro-organismes charriés par le courant dérivaient en flottant autour de lui. Il savait que, s’il allumait une lampe, la lumière rendrait leur couleur naturelle à toutes ces choses apparemment vertes, grossies à travers le verre incassable du masque. Il respira plusieurs fois posément, pour adapter ses poumons à la pression et oxygéner son sang, et s’orienta en consultant la boussole. Son plan était de s’éloigner de quinze à vingt mètres vers le sud et de décrire ensuite un cercle autour du mouillage du *Carpanta* qu’il avait laissé au nord, derrière lui. Il nagea lentement, les mains sur les flancs, avec de légers mouvements des jambes et des palmes, en se maintenant à un mètre du fond. Il observait le sable avec beaucoup d’attention, à l’affût d’un indice quelconque révélant qu’un objet était enfoui dessous, même si, Tanger l’avait affirmé, les canons en bronze devaient être visibles. Il alla jusqu’au bord de la prairie et lança un coup d’œil sur les algues et les filaments qui ondulaient. S’il y avait quelque chose dans ce massif, il serait difficile de le repérer ; aussi décida-t-il de continuer à explorer la zone de sable nu ; laquelle, bien

qu’apparemment plate, descendait en fait doucement vers le sud-ouest, selon ce qu’il constata sur le profondimètre et la boussole. Le bruit de l’air l’accompagnait, avec une inspiration et une expiration à peu près toutes les cinq secondes, et des intervalles de silence absolu. Il essayait de se mouvoir lentement, en réduisant l’effort physique au minimum. Moins on se fatigue, dit la vieille règle de la plongée, moins on respire fort, moins on consomme d’air, et plus on garde de réserves disponibles. Et cela risquait d’être long. Avec langoustes ou sans, une aiguille dans une meule de foin.

Il y avait des taches noires sur le sable, et Coy s’approcha pour y jeter un coup d’œil : des galets et du rocher à demi enterré avec de petites algues dessus. Un peu plus loin il rencontra le premier objet lié à la vie de la surface ; une boîte de conserve rouillée. Il poursuivit sans hâte, tournant la tête d’un côté puis de l’autre, et s’arrêta quand il estima qu’il avait atteint l’extrémité du rayon du cercle qu’il avait l’intention de parcourir au fond. Alors il s’orienta de nouveau et se mit à nager vers la droite en décrivant un arc. Il était sur le point de passer du lit de sable aux rochers qui marquaient la limite de la prairie d’algues quand il distingua une ombre un peu plus loin, presque au bout de son champ de vision. Il alla jusque-là et constata, avec déception, qu’il s’agissait d’une pierre ronde recouverte de formations calcaires. Trop ronde et trop parfaite, pensa-t-il tout d’un coup. Il la remua un peu en soulevant du sable, et la pierre se révéla d’une légèreté surprenante : elle se brisa dans ses mains, en découvrant à l’intérieur une matière grisâtre semblable à du vieux bois pourri. Interdit, Coy tarda un peu à comprendre qu’il s’agissait exactement de cela : du vieux bois pourri. Peut-être la roue d’un affût de canon. Il sentit que son cœur battait plus fort sous le néoprène. Sa respiration s’était accélérée, trois goulées d’air toutes les cinq secondes. Il fouilla sans rien trouver d’autre et, ce

faisant, il souleva tant de saleté du fond qu'il dut remonter un peu pour gagner une zone d'eau claire et continuer d'examiner les alentours. C'est alors qu'il vit le premier canon sur le sable.

Il nagea en se propulsant lentement avec les palmes, comme s'il craignait que la grosse pièce en bronze ne parte en poussière sous ses yeux à l'instar de la roue en bois. Elle devait mesurer deux mètres de long et gisait sur le fond comme si quelqu'un venait de l'y déposer avec beaucoup de précaution. Elle était presque entièrement à découvert, avec sa patine verdâtre et quelques incrustations calcaires ; mais la décoration des poignées en forme de dauphins, le bouton de culasse et les gros tourillons étaient parfaitement visibles. Le canon devait peser près d'une tonne. Un peu plus loin, on pouvait distinguer la forme noire d'un autre canon. Il se dirigea vers lui et constata qu'il était identique, bien que dans une position différente ; il avait dû tomber au fond presque à la verticale, pour se planter, la gueule en avant, en diagonale, puis son poids l'avait fait s'enfoncer dans le sable jusqu'au-dessus des tourillons. Il y avait aussi de curieuses pierres rougeâtres qui, quand il les ouvrit avec son couteau, se révélèrent vides à l'intérieur, comme des moules à pâtisserie : le moule d'objets en fer que la corrosion avait fait disparaître, mais qui conservaient leurs formes imprimées en négatif dans la concrétion calcaire qui les avait recouverts au fil du temps. Coy dut se contenir pour ne pas remonter à la surface et l'annoncer en criant : il avait trouvé le *Chergui,* ou ce qui en restait. Il lui suffisait d'agiter la main pour remuer le fond, et sous celui-ci apparaissaient des fragments de charpente et des objets mieux conservés grâce à la protection du sable. Il déterra une bouteille d'apparence très ancienne, dont la base était intacte mais déformée et fondue par la chaleur. Il en déduisit que le chébec corsaire avait explosé exactement en ce point, vingt

mètres au-dessus, et que ses restes étaient restés éparpillés là. Un peu plus loin, très proches l'un de l'autre, il trouva deux autres canons. Ils avaient aussi la couleur verte du bronze immergé durant deux siècles et demi, et, à part quelques incrustations et la patine extérieure, ils étaient relativement en bon état. Maintenant les débris étaient abondants : morceaux de bois qui émergeaient du sable, objets métalliques à différents degrés de corrosion, boulets de canon à moitié enterrés, vaisselle brisée, agglomérats de bordage et clous de fer. Coy tomba même sur une structure de bois presque intacte, qui, en la dégageant du sable, se révéla plus grande et en meilleur état encore qu'il ne l'avait jugé à première vue. Cela ressemblait à un porte-haubans, avec de grosses moques et des fragments de cordages qui se décomposèrent quand il les toucha. Et encore des canons. Il en compta neuf, répartis dans une aire de trente mètres de diamètre.

Il était surpris de l'état de conservation de tout cela ; de l'absence d'accumulation de sédiments sur les débris : il n'y avait, la plupart du temps, que de minces couches de sable. Le léger courant froid qui allait en direction du sud-ouest pouvait être une explication ; il maintenait l'endroit à découvert, entraînant le flux vers une dépression qui s'ouvrait un peu plus bas, derrière une petite crête rocheuse tapissée d'anémones. Coy alla jusque-là pour en avoir le cœur net, et il vit que la dépression, en forme de fossé naturel, drainait les sédiments et les disposait en une suite de gradins qui descendaient vers des sondes plus profondes. Un poulpe, surpris dans son repaire par l'intrus, s'enfuit sur le sable, tentacules ouverts en forme d'étoile nerveuse, en lançant des flots d'encre pour couvrir sa retraite. Coy consulta la montre. L'air du détendeur devenait plus dur ; il regarda en haut, vers la clarté d'un vert bleuté qui se répandait au-dessus de sa tête, transpercée par les bulles qui semblaient d'argent. Il était temps de remonter. Il porta

la main à la base de la bouteille pour actionner la réserve, et l’air revint normalement à ses poumons.

Il s’apprêtait à monter quand il vit une ancre. Elle était juste au bord d’une deuxième crête rocheuse érodée, de l’autre côté du fossé de drainage ; et elle était grande, ancienne, couverte d’incrustations calcaires, avec de gros becs en fer. Tant l’ancre que la crête de rocs et d’anémones portaient, accrochés, des débris de vieux filets et de nasses éventrées : avec le temps, beaucoup de pêcheurs avaient perdu leurs engins en cet endroit. Mais ce qui retint particulièrement son attention, c’est que l’ancre était du type à jas en bois, bien que celui-ci ait presque disparu il n’en restait que quelques morceaux sous l’organeau. C’était une ancre comme auraient pu en avoir le chébec ou le brigantin ; et cela décida Coy à profiter de ses dernières minutes de réserve d’air pour traverser le fossé, longer la crête et s’approcher de l’ancre. De l’autre côté des rochers, le sable alternait avec un lit de galets ; la pente était plus prononcée et descendait de vingt-six à vingt-huit mètres de sonde. Et là, dans la pénombre verte, se dessinant en profondeur comme un fantôme noir, se trouvait le *Dei Gloria.*

XV. Les iris du Diable

Tout ce qui se trouve en mer, sans propriétaire, est à toi.
Francisco Coloane,
Le Sillage de la baleine

Avec des phrases musicales courtes et tendues, le saxo alto improvisait comme personne ne l'a jamais fait. Il jouait *Ko-ko,* un des thèmes que Charlie Parker a enregistrés quand il a inventé tout ce qu'il devait inventer avant de se décomposer et d'exploser dans une crise de fou rire. Dans cet ordre : d'abord il s'est décomposé, et ensuite il est mort de rire en regardant la télévision. De cela, il y avait un demi-siècle ; et maintenant Coy écoutait l'enregistrement digitalisé de cette vieille mélodie, assis tout nu sur un rocking-chair devant un plateau de fruits et face à la fenêtre d'une chambre avec vue pluvieuse sur le port, à la pension Cartago. Tatata. Tumb, tumb. Tata. Il avait une bouteille de limonade à la main et regardait Tanger dormir.

Il pleuvait sur le port, les grues, les quais, les bateaux de guerre à couple dans le bassin de San Pedro et les coques rouillées du Cimetière des bateaux sans nom, où se trouvait le *Carpanta,* l'avant amarré au ponton, l'arrière mouillé sur ancre. Il pleuvait à seaux parce que la tempête avait fini par arriver. Elle avait quitté son quartier général de basses pressions situé sur l'Irlande, en étendant des isobares perversement concentriques et proches les unes des autres ; de forts vents d'ouest avaient poussé une succession de fronts nuageux en direction de la Méditerranée, et les cartes météorologiques s'étaient couvertes d'avis noirs, de hachures et de signes indiquant la pluie, les côtes zébrées de flèches avec deux ou trois traits à l'empenne, qui visaient le cœur des bateaux imprudents. Voilà pourquoi, après trois

jours de travail sur l'épave, l'équipage du *Carpanta* s'était vu obligé de revenir au port. Malgré l'impatience de Tanger, elle-même avait convenu que la pause serait utile pour planifier la fin de leur campagne et se procurer le matériel nécessaire avant de donner l'assaut final aux secrets de la tombe sous-marine. Une tombe, celle du *Dei Gloria,* située définitivement à deux milles de la côte, par 37° 33,3' de latitude nord et 0° 46,8' de longitude ouest, la poupe à vingt-six mètres de profondeur et la proue à vingt-huit.

Pendant ces trois jours où ils avaient vécu avec un œil sur la mer et l'autre sur le baromètre, Tanger avait dirigé les opérations depuis le carré du *Carpanta.* Coy et le Pilote avaient travaillé dur, en se relayant au fond pour des périodes de trente à quarante minutes, avec des intervalles suffisants pour ne pas se voir obligés de faire de longues décompressions. Dès les premières explorations, ils avaient constaté que le bateau était en bon état, compte tenu des deux siècles et demi passés sous l'eau. Il avait coulé par l'avant, en perdant une de ses ancres sur la crête rocheuse, avant de se poser sur le fond, orienté selon un axe nord-est-sud-ouest. La coque reposant sur le côté tribord était enfouie dans du sable et des sédiments jusqu'au tillac, avec le pont pourri et couvert d'adhérences marines mais encore intact à l'arrière. Sur l'arrière, tout le bordage, le vaigrage et les baux avaient disparu, et du sable émergeaient quelques extrémités des couples du bâtiment, semblables aux côtes d'un squelette bien nettoyé. Au cours des plongées suivantes, Coy et le Pilote, en explorant les restes du *Dei Gloria,* avaient pu voir que le tiers arrière, environ, de celui-ci se trouvait à découvert et que les dégâts auraient été plus grands dans d'autres eaux et dans une autre position. L'embelle était enfoncée dans une grande confusion de morceaux de bois, de conglomérats de fer décomposé par la corrosion, de sable et de sédiments, qui s'entassaient vers la proue démantelée et enterrée. Il était évident que, lorsque

le brigantin s'était incliné en coulant, les dix canons de fer du pont et tous les objets lourds s'étaient déplacés vers l'avant ; et là, avec le temps, ce poids avait fait céder le bordage en l'enfouissant dans le sable. Telle était la raison pour laquelle la poupe se trouvait un peu plus haute et était moins endommagée, même si beaucoup de barrots et de membrures avaient cédé, et si le sable s'accumulait dans les interstices de la charpente pourrie. On pouvait distinguer le moignon du grand mât cassé dans le combat, une pyramide de planches pétrifiées qui avaient dû être un habitacle, deux sabords dans le plat-bord de bâbord, et l'étambot qui conservait, encore fixé par des boulons de bronze verdâtres et couvert de filaments et d'incrustations, des restes du safran du gouvernail.

Ils avaient de la chance, avait expliqué Tanger le premier soir, tandis qu'ils se balançaient, au mouillage, au-dessus de l'épave, réunis autour de la carte d'Urrutia et des plans du *Dei Gloria,* à la lueur avare de la lampe du carré, pour célébrer leur succès avec une bouteille de Pescador blanc que le Pilote gardait pour les grandes occasions. Ils avaient beaucoup de chance, pour diverses raisons ; et la principale était que le brigantin avait piqué vers le fond par l'avant et non par l'arrière, laissant plus accessible la cabine du capitaine, c'est-à-dire l'endroit où l'on gardait habituellement les objets de valeur. Le plus probable était que les émeraudes, si elles étaient à bord au moment du naufrage, se trouvaient là ou dans l'entrepont contigu, réservé aux passagers. Le fait que la poupe n'ait pas été complètement enterrée facilitait la tâche, parce que chercher sous le sable aurait demandé des tuyaux et des pompes d'extraction, et un équipement plus compliqué. Quant à l'état de conservation, elle avait estimé qu'après tout ce temps passé au fond de la mer il était dû à la crête rocheuse derrière laquelle se trouvait l'épave, avec les canaux naturels et la pierre qui la préservaient de la houle,

des sédiments marins et des filets des pêcheurs. Le léger courant d'eau froide qui venait du cap de Palos avait également atténué l'action des tarets, des vers marins qui dévorent le bois mais trouvent des conditions favorables dans des eaux plus chaudes. Toutes ces raisons faisaient que le travail qu'ils avaient devant eux serait épuisant, mais pas impossible. À la différence des archéologues qui fouillent des épaves, ils n'avaient pas à se soucier de rien conserver ; ils pouvaient se permettre toutes les destructions nécessaires pour arriver le plus vite possible sur leur objectif. Ils n'avaient ni les moyens techniques ni le temps de prendre des précautions. De sorte que toute la journée suivante avait été employée par Coy et le Pilote, parallèlement au travail de Tanger sur les plans épinglés aux cloisons et déployés sur la table à cartes du *Carpanta,* à plonger continuellement pour tendre un filin blanc qui allait de l'avant à l'arrière du bateau coulé. Puis, en se déplaçant avec précaution entre les morceaux de charpente pourrie et les sécrétions calcaires qui pouvaient couper comme des couteaux, ils avaient disposé perpendiculairement à cette ligne, de deux mètres en deux mètres, des filins plus courts lestés de plomb aux extrémités ; la division de l'épave en segments ainsi mise en place avait été reportée par Tanger à la règle et au crayon sur les plans du brigantin. Ils avaient ainsi obtenu, grâce à ces points de repère rudimentaires, une correspondance entre la réalité et le papier qui leur permettait d'identifier, au fond, chaque partie de la coque telle qu'elle figurait à l'échelle 1 : 55 sur les plans que leur avait procurés Lucio Gamboa. Le jour où le baromètre avait commencé à baisser et où les bulletins météo les avaient décidés à rentrer à Carthagène, ils avaient déjà réussi à calculer la position de l'entrepont arrière, du carré et de la cabine situés sous le pont. Le problème principal était de voir dans quel état se trouvait la cabine du capitaine Elezcano : le vaigrage avait-il résisté à la pression des sédiments et au pourrissement du bois ? Serait-il possible de

se déplacer dedans après avoir trouvé le moyen d'y entrer ? Ou bien tout serait-il tellement écrasé et sens dessus dessous qu'il serait nécessaire de s'y prendre par en haut, en cassant et en déblayant de manière à mettre à découvert les douze mètres carrés que le réduit du capitaine occupait près du tableau arrière ?

La pluie continuait à tomber derrière les vitres et Charlie Parker s'estompait dans ce paysage avec son saxo, protégé sur le chemin du sommeil éternel par le piano – exceptionnel dans cette version-de Dizzy Gillespie. C'était Tanger qui avait offert cet enregistrement à Coy, après l'avoir acheté dans une boutique de musique de la Calle Mayor. Ils étaient assis à la porte du Grand Bar avec le Pilote, de retour d'une promenade sous la pluie jusqu'au Musée naval de la ville. Ils en avaient profité pour s'approvisionner chez des shipchandlers, dans des supermarchés, des quincailleries et des drogueries ; elle avait dû restreindre la somme retirée au distributeur, le plafond autorisé ayant été atteint. Me voilà, moi aussi, forcée de me servir de la réserve d'air comprimé, avait-elle dit, sarcastique, en rangeant sa carte de crédit dans la poche arrière de son jean. Ils avaient pu acheter tout ce dont ils avaient besoin, des outils aux produits chimiques, et leurs achats remplissaient des sacs sous les pieds de leurs chaises, tandis que le store du bar les protégeait de la pluie tiède qui baignait la rue, donnant un aspect mélancolique aux balcons vides des immeubles modernistes dont les rez-de-chaussée, que Coy avait jadis connus animés par de vieux cafés, étaient devenus de lugubres agences bancaires. Et ils étaient là tous les trois, en train de prendre des apéritifs et de regarder passer imperméables et parapluies dégoulinant, lorsque Tanger avait posé le journal local sur la table – Coy avait remarqué qu'il était ouvert à la page des arrivées et des départs des bateaux – et s'était levée pour aller chez le disquaire qui se trouvait à côté de Revistas Mayor, face à la librairie Escarabajal. Elle était revenue avec

un paquet à la main et l’avait déposé devant Coy sans dire prends, c’est pour toi, sans rien dire du tout. À l’intérieur, il y avait deux CD doubles avec les masters des quatre-vingts thèmes enregistrés par Charlie Parker pour Dial et Savoy entre 1944 et 1948. Et, compte tenu des circonstances, il n’avait pu qu’apprécier le geste. Le vieux Parker valait une fortune.

Ce même jour, Coy avait cru voir de nouveau Horacio Kiskoros. Ils revenaient au *Carpanta* chargés de leurs achats, et sous les murs du vieux fort de Navidad, près du cimetière de bateaux, il avait jeté un coup d’œil aux alentours. Il le faisait régulièrement chaque fois qu’ils se trouvaient à terre. Tanger avait beau affecter l’indifférence à l’égard des menaces de Nino Palermo, Coy continuait à les prendre au sérieux, et il n’oubliait pas sa dernière rencontre avec l’Argentin sur la plage d’Aguilas. Toujours est-il qu’il se dirigeait, derrière Tanger et le Pilote, vers la panne à l’extrémité de laquelle était amarré le *Carpanta* quand il avait vu Kiskoros au pied de la vieille tour. Ou il avait cru le voir. C’était un passage fréquenté par les pêcheurs qui allaient sur le brise-lames, mais la silhouette qui se détachait à contre-jour sur le ciel cendreux entre la tour et le pont démantelé du *Korzeniowski* n’avait pas l’allure d’un pêcheur : petite, soignée, avec quelque chose qui ressemblait à un Barbour vert. Voilà Kiskoros, avait-il dit. Tanger s’était arrêtée, déconcertée. Elle et le Pilote s’étaient retournés pour regarder dans la direction qu’il indiquait, mais il n’y avait déjà plus personne. De toute manière, avait pensé Coy, LUPUFD : Loi de Un Plus Un Font Deux. Barbour plus nain font Kiskoros, et personne d’autre. D’ailleurs quand les méchants sont censés rôder, il est normal qu’ils finissent, tôt ou tard, par montrer le bout de l’oreille. Il avait posé les sacs par terre. À ce moment-là il ne pleuvait pas, et les rafales de suroît chaud qui descendaient en sifflant des pentes de San Juan ridaient sous ses pieds l’eau des flaques

qu’il faisait gicler en courant vers la tour. En arrivant, il n’avait pu que constater qu’il n’y avait personne. Il était néanmoins sûr d’avoir vu le héros des Malouines ; et sa brusque disparition le confirmait dans cette idée. Il avait lancé un coup d’œil parmi les tôles découpées au chalumeau, les ferrailles tordues qui teignaient le sable de rouille, et, s’immobilisant, il avait tendu l’oreille. Rien, absolument rien. Le métal avait rendu un son inquiétant tandis qu’il escaladait une échelle du pont démantelé du paquebot en se tachant les mains de rouille. Les restes de la pluie gouttaient du toit en inondant le plancher pourri ; il cédait parfois sous son poids, et Coy devait faire attention à l’endroit où il posait les pieds. Il était descendu par l’autre côté, jusqu’au vraquier éventré à demi démantelé dont les cloisons intérieures étaient noires de cambouis séché : là, c’était un labyrinthe de vieilles ferrailles amoncelées. Il avait contourné la base d’une grue et pénétré dans le cargo par un couloir en pente où l’eau formait des mares contre les hiloires. Tous ses sens en alerte enregistraient la tristesse oppressante de cette désolation rendue plus pathétique encore par la lumière sale qui filtrait de l’extérieur. De l’autre côté d’une cabine vide dont tous les câbles avaient été arrachés et formaient un tas dans un coin, il s’était penché sur la gueule béante d’une cale. Il avait fait tomber un morceau de métal, et l’écho sinistre avait ricoché au fond sur les tôles invisibles. Impossible de descendre sans lampe. Alors il avait entendu un bruit dans son dos, venant de l’extrémité du couloir ; du coup, le cœur battant, retenant son souffle au point d’avoir mal aux mâchoires, il était revenu sur ses pas : le Pilote était là, tendu, le front soucieux, avec une énorme barre de fer à la main ; et Coy avait juré entre ses dents, à mi-chemin entre le soulagement et la déception. Tanger attendait derrière, adossée à une cloison, les mains dans les poches et la mine sombre. Quant à Kiskoros, s’il s’agissait vraiment de lui, il s’était envolé.

Il ôta ses écouteurs au moment où l'horloge lointaine de la mairie sonna sept coups. Le dong-dong-dong semblait prolonger les dernières notes. Dong. Il but une gorgée de limonade et regarda Tanger qui dormait toujours sur le lit en désordre. La clarté grise tamisait des ombres sur les draps qui lui couvraient les genoux, la poitrine et la tête. Elle dormait sur le côté, une main tendue et l'autre entre ses jambes pliées, la taille et les cuisses à découvert, et la lumière incertaine du petit jour éclairait son dos ; la clarté jouait sur la courbe de ses hanches nues et les ombres qui modelaient sa peau ocellée, les fossettes de son corps, ses sinuosités et ses replis secrets. Immobile dans le fauteuil à bascule, Coy s'attardait aux détails de la scène : le visage caché, la chevelure dans les draps froissés qui soulignaient le dessin des épaules et du dos ; la taille découverte, la naissance des hanches et la ligne intérieure des cuisses vues de derrière, le beau zigzag des jambes fléchies, la plante des pieds. Et particulièrement cette main endormie dont les doigts étaient prisonniers des cuisses, tout près de la suggestion du duvet pubien, doré avec des reflets sombres.

Il se leva et marcha silencieusement vers le lit pour mieux fixer cela dans sa mémoire. Tandis qu'il le faisait, la glace de l'armoire du fond refléta un fragment de la scène : l'autre main de Tanger posée sur l'oreiller, la forme esquissée du genou, le corps modelé par les draps ; et aussi Coy lui-même, dont le tain de la glace renvoyait une partie du corps : un bras et une main, le contour de sa cuisse nue, la certitude physique que l'image n'appartenait pas à un autre et n'était pas non plus un jeu de miroirs de sa mémoire. Il regretta de ne pas avoir d'appareil photo sous la main pour retenir ces détails. Il s'efforça de graver dans sa rétine ce mystère à demi dévoilé qui l'obsédait ; l'intuition d'un moment mouvant, très bref, qui peut-être lui expliquerait

tout. Il y avait un secret, et le secret était devant lui, à peine caché dans ce qu'il voyait. L'isoler et la comprendre étaient une autre affaire ; mais il savait qu'il n'avait pas de temps à perdre et qu'en un instant les dieux ivres et capricieux, ignorant qu'il avait lui-même la faculté de créer pendant qu'ils dormaient, se réveilleraient en bâillant et que tout partirait en fumée comme si cela n'avait jamais existé. Ce moment fugace ne se répétera peut-être jamais avec une telle évidence, pensa-t-il, désolé ; l'éclair de lucidité consolatrice capable de remettre toutes choses à leur place, d'équilibrer le vide, l'horreur et la beauté. De réconcilier l'homme reflété dans le miroir avec le mot « vie ». Mais Tanger commençait à remuer dans les draps ; et Coy, qui se savait sur le point de frôler la clef de l'énigme, sentit que, comme quand on rate une photo, le dixième de seconde de plus ou de moins dont le déphasage suffit à rendre l'image floue s'interposait entre la scène et celui qui l'observait. Et dans la glace, au-delà du tain de son propre corps et de la femme étendue sur le lit, les bateaux sous la pluie devinrent encore une fois des reflets de nefs noires sur une mer millénaire.

Alors elle se réveilla, et avec elle se réveillèrent toutes les femmes du monde. Elle se réveilla chaude et somnolente, les cheveux en désordre et collés au visage lui couvrant les yeux, la bouche entrouverte. Le drap glissa sur ses épaules et sur son dos en découvrant le bras déplié, la ligne de l'aisselle vers les muscles dorsaux, la naissance d'un sein comprimé par le poids du corps. Maintenant le dos doré par le soleil, portant la marque plus claire du maillot, était visible dans toute sa longueur jusque sous la taille, tandis qu'elle arquait les reins en s'étirant comme un bel animal tranquille, les yeux surpris par la clarté sale de la fenêtre, en découvrant la présence proche de Coy avec un sourire d'abord déconcerté puis chaleureux et ensuite étrangement sérieux, grave, consciente de sa nudité et de l'observation

dont elle avait été l'objet. Et pour finir, le défi : le mouvement lent et délibéré pour se retourner sous les yeux de l'homme, écartant complètement les draps, se mettant sur le dos, une jambe tendue et l'autre pliée, impudique, la main près du sexe sans parvenir à le cacher, les lignes du ventre convergeant vers la peau intérieure des cuisses comme des signaux sans retour, l'autre main abandonnée sur les draps. Immobile. Et toujours le regard ferme, calme, les yeux fixés sur l'homme qui l'observait. Au bout de quelques instants, elle roula sur le côté pour se mettre à genoux devant le miroir, montrant son dos et ses hanches nues. Là, elle approcha les lèvres de la glace et laissa échapper son haleine qui finit par l'embuer ; et sans quitter des yeux Coy, ou l'image de Coy, elle imprima l'empreinte de sa bouche sur la buée qui voilait le reflet. Voilà ce qu'elle fit. Puis elle se releva, enfila un tee-shirt tout en allant s'asseoir de l'autre côté de la table, près de la coupe pleine de fruits ; elle pela une orange entière avec ses doigts et la mangea sans séparer les quartiers, en mordant dans la pulpe qui coulait de ses lèvres, sur son menton, sur ses mains. Coy s'assit près d'elle sans dire un mot, et de temps en temps Tanger le regardait de la même manière que quand elle était couchée sur le lit, les doigts et la bouche mouillés de jus d'orange, à cette différence près que maintenant son sourire était très léger. Elle souriait puis portait les poignets à sa bouche pour sucer le jus qui lui coulait jusqu'aux coudes, et l'orange écartelée dans ses doigts disparaissait entre ses lèvres, et sa langue léchait les espaces entre les doigts, et de nouveau les poignets. Alors Coy hocha la tête comme pour nier quelque chose. Il l'agita d'un côté et de l'autre avant de soupirer comme s'il réprimait un gémissement triste et résigné. Après quoi il fît le tour de la table sans hâte, attira la femme contre lui, et telle qu'elle était, assise, le tee-shirt retroussé sur les hanches, le goût de l'orange sur la bouche, il chercha le

chemin d'Ithaque sur l'autre rivage de cette mer ancienne et grise comme la mémoire.

Ils revinrent au *Dei Gloria* quand la tempête fut passée, après que les derniers nuages se furent éloignés au lever du jour en laissant une traînée de flamboiements rouges du côté du vent. La mer redevint d'un bleu intense, le soleil éclaira les petites maisons blanches de la côte, et au vent succéda une légère brise ; une vraie brise du bon Dieu, dit le Pilote. Et ce même jour, alors que la lumière verticale projetait l'ombre de Coy sur la surface de l'eau, celui-ci recommença de plonger avec une double bouteille d'air comprimé sur le dos pour descendre à l'aplomb de la balise – une des grosses défenses latérales du *Carpanta* – qu'ils avaient frappée, avec trente mètres de filin et un nœud tous les trois mètres, à l'organeau d'une ancre. Il toucha le fond à peu de distance de la lisse de bâbord, à la hauteur du tillac, et nagea le long de la coque pour vérifier si les marques établies avant la tempête étaient toujours en place. Puis il consulta le plan qu'il portait dessiné au crayon de cire sur une ardoise en plastique, calcula les distances avec l'aide d'un mètre à ruban et commença de dégager le capot de poupe pétrifié et recouvert d'incrustations marines. Avec un levier en fer et un pic, il démolit les planches pourries qui se défirent dans un nuage de saleté. Il travaillait lentement, en essayant de ne pas faire d'efforts susceptibles d'augmenter sa consommation d'air. Il réduisit ainsi le capot en miettes et, quand l'eau s'éclaircit un peu, il put passer la tête à l'intérieur comme il l'avait fait la veille dans la cale du vraquier. Cette fois, il avança prudemment le bras qui tenait la lampe et éclaira les entrailles chaotiques du brigantin où des poissons désorientés par la lumière nageaient affolés en cherchant une issue pour fuir. La lampe rendait aux choses leur couleur naturelle en annulant la monotonie du vert des profondeurs ; il y avait des anémones, des étoiles de mer,

des formations coralliennes rouges et blanches, des algues multicolores qui ondoyaient doucement, et les écailles fugitives des poissons coupaient le faisceau lumineux comme des couteaux d'argent. Coy vit un tabouret en bois bien conservé en apparence, tombé contre une cloison et couvert de moisissures : on pouvait distinguer les spirales sculptées sur ses pieds. Exactement sous le capot, il y avait quelque chose qui ressemblait à une cuiller pleine d'adhérences et, à côté, apparaissait la partie inférieure d'une lampe à pétrole dont le cuivre était semé de coquillages, à moitié enfouie dans un petit tas de sable qui s'était infiltré par le bordage pourri. Coy décrivit un demi-cercle avec sa lampe et vit les restes de ce qui semblait être une armoire écrasée dans un coin ; et, entre des piles de planches brisées, il put repérer des rouleaux de cordages hérissés de filaments bruns, des objets en métal et en terre : pichets, pots, quelques assiettes et des bouteilles, le tout recouvert d'une fine couche de sédiments. Mais d'autres aspects du panorama n'étaient pas aussi encourageants : les baux qui soutenaient le pont avaient cédé en beaucoup d'endroits, et le carré était un chaos de bois et de sable qui s'était infiltré par le flanc brisé. Le faisceau de la lampe éclairait des trous qui semblaient être assez larges pour s'y glisser avec beaucoup de précautions, toujours pour éviter que les barrots et les membrures qui maintenaient la structure de la coque ne cèdent. Il décida qu'il serait plus prudent d'enlever le plus possible de bordage de la dunette et d'agir de l'extérieur, en soulevant la charpente avec l'aide de flotteurs gonflés d'air qui réduiraient l'effort. Cela ralentirait le travail, mais c'était préférable à l'éventualité que lui ou le Pilote se retrouvent coincés à l'intérieur au moindre faux mouvement.

Il se défit avec beaucoup de soin de la double bouteille en la passant par-dessus sa tête ; il inspira une bonne provision d'air et la laissa sur le pont, l'embout fixé sous les robinets.

Puis il s’introduisit jusqu’à mi-corps dans le capot, en faisant bien attention de ne rien accrocher, et, braquant la lumière, il s’approcha de la lampe à pétrole à demi enterrée jusqu’à ce qu’il puisse la toucher. Elle était très légère, et il la dégagea du fond sans difficulté. À ce moment, il vit les yeux d’un gros mérou qui l’observait, bouche bée, depuis un trou dans la cloison. Il le salua de la main puis recula sans se retourner et, peu à peu, il se retrouva à la hauteur du pont, attentif à ne pas laisser échapper le moindre souffle, car il avait besoin d’air pour vider l’embout du détendeur et respirer de nouveau. Il mordit l’embout, souffla dans le détendeur qui glou-glouta, et aspira l’air frais sans problèmes ; puis il réajusta la double bouteille sur son dos en assujettissant les sangles. À son poignet, la montre Seiko étanche du Pilote indiquait qu’il était au fond depuis trente-cinq minutes. Il était temps de remonter, de s’arrêter à la hauteur du nœud qui marquait les trois mètres et d’attendre les sept minutes exigées par les tables de décompression. Il tira donc cinq fois sur le filin de kevlar qui le reliait à un taquet du *Carpanta* et commença à monter lentement en tenant la lampe, moins vite que ses bulles d’air ; il voyait l’eau de la pénombre virer du verdâtre au vert, et du vert au bleu. Avant d’arriver en haut, il s’arrêta à la marque des trois mètres, cramponné au nœud du filin, avec l’ombre noire du voilier immobile au-dessus de sa tête, sous la surface dont les reflets semblaient du verre dépoli. Soudain le verre se brisa en mille morceaux : c’était l’écume d’un plongeon, et Tanger, avec son masque, ses cheveux ondulant dans l’eau, descendit en nageant la brasse vers Coy. Elle nageait autour de lui comme une sirène insolite, et la lumière qui filtrait d’en haut pâlissait sa peau tachetée et la rendait étrangement nue et vulnérable. Il lui montra la lampe du *Dei Gloria* et vit qu’elle écarquillait les yeux, émerveillée, derrière la vitre du masque.

Quatre jours durant, en se relayant pour plonger, Coy et le Pilote travaillèrent à dégager une partie du pont du brigantin à la hauteur du carré. Ils déblayaient en tirant le bordage pourri de haut en bas, en le brisant à coups de barre de fer et de pic, tout en prenant garde de ne pas affecter la structure des membrures et des barrots qui maintenaient la forme de la coque sous la dunette. Pour soulever les morceaux de charpente les plus lourds, ils avaient recours au principe d'Archimède, en se servant d'un volume d'air équivalent au poids de chaque objet à soulever : une fois les pièces dégagées, ils utilisaient des flotteurs semblables à des parachutes en plastique avec des suspentes en nylon, qu'ils remplissaient d'air comprimé puisé dans des bouteilles de réserve descendues au bout d'un câble à la verticale du *Carpanta.* Le travail était lent et épuisant ; parfois le nuage de sédiments était très épais et rendait toute visibilité impossible, si bien qu'ils étaient obligés de s'arrêter jusqu'à ce que l'eau redevienne claire.

Il y avait des ossements humains. Ils apparaissaient dans le bordage du bateau ou à demi enfouis dans le sable, parfois avec des fragments de ce qui avaient été leurs ceinturons ou leurs chaussures. Comme ce crâne avec un trou dans le pariétal que Coy trouva sous une fine couche de sédiments, près d'un sabord, et qu'il remit sous le sable, par un réflexe de respect atavique. Les marins du *Dei Gloria* étaient toujours là, ils formaient toujours l'équipage de leur bateau coulé ; et parfois, quand il se déplaçait dans les morceaux de charpente sombre du brigantin avec pour seule compagnie sa respiration dans le détendeur d'air comprimé, Coy pouvait les sentir près de lui dans la demi-obscurité verte qui le cernait.

Tous les soirs, ils faisaient le bilan à la lueur du carré ; leurs réunions ressemblaient à des conseils de guerre présidés par Tanger, les plans du brigantin devant eux ; Coy et le Pilote avaient enfilé des jerseys malgré la douceur de la

température, pour lutter contre le froid qui restait en eux après toutes ces heures sous l'eau. Puis Coy s'endormait d'un sommeil lourd, dépourvu de rêves ou d'images, et, le lendemain matin, il repartait plonger. Sa peau avait la texture de pois chiches bouillis.

Le troisième jour, alors qu'il remontait pour atteindre la marque des trois mètres et se purger du nitrogène disséminé dans son sang, il regarda en haut et fut frappé de stupeur ; la silhouette sombre d'une autre coque se balançait à côté de celle du *Carpanta,* dans la houle croissante. Il remonta à la surface sans attendre la fin de la décompression, sous le coup d'une inquiétude qui ne fit que croître quand il trouva, là-haut, la vedette de la garde civile. Elle était venue jeter un coup d'œil, car son équipage s'était étonné de l'immobilité du *Carpanta.* Par chance, le lieutenant qui commandait l'embarcation était une connaissance du Pilote ; et la première chose que capta Coy en sortant la tête de l'eau fut un clin d'œil rassurant de ce dernier : il avait la situation en main. Le lieutenant et lui fumaient et bavardaient en se passant la bouteille de vin d'un bateau à l'autre, tandis que deux jeunes gardes civils en salopette verte et chaussures de sport lorgnaient du côté de Tanger d'un air qui n'avait rien de soupçonneux ; laquelle Tanger lisait à l'avant, en maillot, avec lunettes de soleil et grand chapeau de toile, parfaitement indifférente à la scène. L'histoire que le Pilote venait de raconter brièvement, sans y donner grande importance, à propos de touristes amateurs de plongée qui avaient loué son bateau et de la recherche supposée, rien que pour le sport, d'une barque de pêche qui avait sombré quelques années plus tôt dans ces eaux – le *Léo y Vero*, de Torrevieja –, avait paru vraisemblable au lieutenant ; surtout quand il sut que l'homme qui sortait de l'eau et les saluait de la main après avoir accroché la double bouteille par ses sangles à l'échelle de bain, l'air vaguement surpris, était natif de Carthagène et officier de la marine

marchande. La vedette repartit après que le lieutenant se fut contenté de jeter un coup d'œil sur la licence de plongée de Coy et lui eut recommandé de la renouveler, car elle était expirée depuis un an et demi ; et lorsqu'elle fut à un demi-mille, au bout d'un sillage rectiligne et blanc, Tanger referma le livre dont elle avait été incapable de lire une ligne, et tous trois se regardèrent en silence, soulagés ; Coy retourna dans l'eau avec la double bouteille d'air comprimé, sous la marque des trois mètres, et resta là, entouré de méduses blanches et violettes qui passaient lentement, portées par le courant, jusqu'à ce que se soient dissoutes les bulles de nitrogène que la remontée précipitée avait commencer à former dans son sang.

Au cinquième jour, la dunette du brigantin était suffisamment dégagée pour qu'ils risquent une première exploration sérieuse. Presque tout le bordage du pont avait disparu, et la structure nue de la proue laissait apparaître une partie de la cabine du capitaine, les restes d'une cloison intacte, une soute et la cabine contiguë, qui était celle des passagers. De cette manière, tout étant à découvert, Coy put commencer la recherche en fouillant dans le désordre des objets, fragments et débris qui s'amoncelaient en formant une couche de presque un mètre d'épaisseur. Il creusait avec ses mains gantées et une pelle à manche court, faisant passer les détritus inutiles par-dessus le bordage, hors de la coque, en s'arrêtant de temps en temps pour s'éloigner un peu dans l'attente que retombe le nuage de sédiments. Il déterra ainsi des choses qui, dans d'autres circonstances, auraient éveillé sa curiosité ; mais pour l'instant il se bornait à écarter, impatient, les ustensiles divers, des pots d'étain, un chandelier, des morceaux de verre et de céramique. Il tomba sur un tronçon de sabre dont la corrosion avait emporté la lame ; c'était une grande poignée en bronze, à laquelle restait encore attaché le moignon d'une lame très

large et d’énormes gardes pour protéger la main ; un sabre sans autre utilité que de tailler dans la chair humaine lors des abordages. Il trouva aussi, aggloméré par des adhérences marines, un bloc de balles de mousquet qui conservait la forme de la boîte dans laquelle il avait sombré, bien que le bois eût disparu. Il mit au jour, enfoui dans le sable, un morceau de porte qui avait encore ses gonds et la clef dans la serrure ; et aussi des boulets de canon de quatre livres, des clous de fer pétrifiés que la rouille avait rendus creux, et d’autres de bronze en meilleur état. Sous les planches désarticulées d’un placard, il tomba sur des tasses et des assiettes en céramique de Talavera miraculeusement entières et nettes : on pouvait même encore lire la marque des fabricants. Il trouva une pipe en terre, deux mousquets pleins de coquillages, des rondelles noircies et collées les unes aux autres qui devaient être des pièces d’argent, l’ampoulette cassée d’un sablier, et aussi une règle articulée en laiton qui avait dû jadis servir à tracer des routes sur les cartes d’Urrutia. Par mesure de sécurité, et surtout après la visite de la garde civile, ils avaient décidé de ne rien remonter sur le *Carpanta* qui puisse éveiller les soupçons ; mais Coy fit une exception pour un instrument couvert d’adhérences calcaires ; il était originellement composé de métal et de bois, mais le bois se défit entre ses doigts quand il le secoua pour le nettoyer, et il ne resta qu’un bras avec des pièces attachées sur la partie supérieure, et un arc sur la partie inférieure. Ému, il l’identifia sans difficulté ; il avait dans les mains les parties métalliques, laiton et bronze, du limbe gradué d’un octant : peut-être celui dont le pilote du *Dei Gloria* s’était servi pour établir la latitude. Le troc en valait la peine, pensa-t-il : un octant du XVIIIe siècle en échange du sextant qu’il avait vendu à Barcelone. Il le mit de côté, de manière à pouvoir le récupérer facilement plus tard. Mais ce qui le bouleversa littéralement, ce fut la trouvaille qu’il fit dans un coin de la soute, couverte de

minuscules filaments sombres derrière les planches d'un coffre : un simple rouleau de cordage parfaitement lové, avec un nœud bien souqué sur les deux derniers tours, tel que l'avaient laissé là les mains expérimentées d'un matelot consciencieux qui connaissait son métier. Ce rouleau de cordage fit plus d'impression sur Coy que tout le reste, y compris les ossements des marins du *Dei Gloria.* Il mordit l'embout de caoutchouc pour réprimer une grimace amère : celle de la tristesse infinie qu'il sentait monter dans sa gorge et sa bouche à mesure qu'il découvrait les traces des marins morts dans le naufrage. Deux siècles et demi auparavant, des hommes comme lui, des marins habitués à la mer et à ses périls, avaient tenu ces objets dans leurs mains. Ils avaient calculé des routes avec la règle de laiton, assuré un bout, mesuré les quarts en retournant l'ampoulette du sablier, obtenu la hauteur des astres avec l'octant. Ils avaient grimpé aux vergues glissantes en luttant contre le vent qui les frappait et tentait de les arracher aux haubans, ils avaient hurlé leur peur et leur humble courage sur la mâture instable, serré la toile entre leurs doigts gelés, fait face aux tempêtes de noroît dans l'Atlantique, aux mistrals et aux lebeches assassins de la Méditerranée. Ils s'étaient battus à coups de canon, aphones à force de crier, gris de poudre, avant de sombrer avec la résignation des hommes qui connaissent leur travail et qui vendent cher leur peau. Maintenant les os de tous ces hommes étaient éparpillés aux alentours, parmi les restes du *Dei Gloria.* Et Coy, en se déplaçant lentement sous le panache de bulles qui montait droit dans la pénombre semblable à un suaire, se sentait comme le pilleur furtif qui viole la paix d'une tombe.

La lumière du hublot se balançait lentement sur la peau nue de Tanger. C'était une tache de soleil minuscule, quadrangulaire, qui montait et descendait avec le mouvement du bateau, et qui glissa sur ses épaules et sur

son dos quand elle se sépara de Coy, suffoquant encore de l'effort, la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau. La sueur collait sur son visage les cheveux dont les jours en mer avaient décoloré les mèches au point de les rendre presque blanches. Et cette sueur coulait sur sa peau en faisant luire la plaque de soldat à l'extrémité de la chaîne en argent ; elle laissait des rigoles entre les seins et déposait des petites gouttes sur la partie supérieure des lèvres et les cils. Le Pilote était par vingt-six mètres de fond, c'était son tour de plongée ; le soleil presque vertical transformait le carré en four, et Coy, assis sur la banquette sous l'échelle qui conduisait au pont, faisait courir ses mains sur les flancs humides de la femme. Ils s'étaient étreints ici même, brusquement, au moment où il enlevait sa combinaison de plongée et cherchait une serviette après être resté une demi-heure sur l'épave du *Dei Gloria* ; elle était passée près de lui en le frôlant involontairement. Soudain la fatigue de Coy avait disparu, et Tanger s'était immobilisée, silencieuse, en prenant cet air pensif qu'elle avait parfois en le regardant ; un instant plus tard, ils étaient enlacés au pied de l'échelle, s'étreignant avec autant de furie que s'ils se haïssaient. Maintenant il s'appuyait au dossier, défait, et elle s'écartait lentement, inexorablement, en se tournant sur le côté et en se libérant, par ce mouvement, de la chair humide de Coy, avec cette tache de soleil qui glissait sur elle, et ce regard qui était redevenu bleu métallique, bleu sombre, bleu marine, bleu acier foncé, tourné vers le haut, vers la lumière et le soleil qui entraient par le capot. Alors Coy, d'en bas, encore allongé, la vit monter l'échelle, nue, comme si elle partait pour toujours.

Malgré la chaleur, il sentit un frisson parcourir sa peau, exactement aux endroits qui conservaient sa trace ; et tout d'un coup il pensa : un jour ce sera la dernière fois. Un jour elle me quittera, ou nous mourrons, ou je vieillirai. Un jour elle sortira de ma vie, ou moi de la sienne. Un jour je n'aurai

plus d’elle que des images, et après il ne me restera plus assez de vie pour les recomposer. Un jour tout s’effacera, et peut-être est-ce aujourd’hui même la dernière fois. Aussi ne la lâcha-t-il pas du regard tandis qu’elle montait les échelons du capot, jusqu’au moment où elle disparut ; il gravait les moindres détails dans sa mémoire. Il le fit avec beaucoup d’application, et la dernière chose qu’il retint de cette image fut une goutte de sperme qui glissait doucement sur la face intérieure d’une cuisse et qui, en arrivant au genou, refléta soudain la lumière ambrée d’un rayon de soleil orange. Puis elle sortit de son champ de vision, et il entendit le bruit d’un plongeon.

Cette nuit-là, ils la passèrent mouillés au-dessus du *Dei Gloria.* Le bras de la girouette tournait, indécis, près de la lampe allumée en haut du mât, et l’eau plate reflétait comme un miroir l’éclat intermittent du phare du cap de Palos à sept milles au nord-est. Il y avait tant d’étoiles que le ciel semblait s’être rapproché de la mer ; et elles furent bientôt si nombreuses qu’il devint difficile de les nommer. Coy était assis à l’arrière et les regardait en traçant des lignes imaginaires qui permettaient de les identifier. Le Triangle estival commençait à monter au sud-est, et il pouvait observer une trace de la Chevelure de Bérénice, la dernière à disparaître de toutes les constellations du printemps. À l’est, scintillant sur un paysage noir comme de l’encre, le baudrier du chasseur Orion était très visible ; et en tirant une droite d’Aldebaran à celui-ci, sur le Grand Chien, il trouva la lumière partie huit ans plus tôt de Sirius, l’étoile double la plus brillante du ciel, là où s’élargissait le sillage de la Voie Lactée en direction du sud, vers les régions du Cygne et de l’Aigle. Tout ce monde de lumières et d’images mythiques se déplaçait lentement au-dessus de sa tête ; et lui, comme s’il était au centre de cette sphère singulière, participait à son silence et à sa paix infinie.

— Tu ne m’apprends plus les étoiles, Coy.

Il ne l’avait pas entendue s’approcher, et déjà elle s’asseyait tout près de lui, mais sans le toucher ; les pieds sur l’échelle de bain.

— Je t’ai appris tout ce que je sais.

L’eau clapota un peu quand elle y plongea ses pieds nus. Par intervalles, le rayon du phare affirmait le contour imprécis de son ombre.

— Je me demande, dit-elle, ce que tu te rappelleras de moi.

Elle avait parlé avec douceur, à voix basse. Et ce n’était pas une question mais une confidence. Coy réfléchit un peu.

— Il est trop tôt pour le savoir, répondit-il enfin. Ce n’est pas encore fini.

— Je me demande ce que tu te rappelleras quand ce sera fini.

Coy haussa les épaules, en sachant qu’elle ne pouvait le voir. Et il y eut un silence.

— Je ne sais pas ce que tu attends de plus, ajouta Tanger au bout d’un court instant.

Il prolongea son silence. Du carré montait le bruit de la radio VHF : il était dix heures et quart, et le Pilote écoutait le bulletin météo pour le lendemain. L’ombre de la femme restait immobile.

— Il y a des voyages, murmura-t-elle, que nous ne pouvons faire que seuls.

— Comme mourir.

Elle protesta :

— Ne parle pas de ça.

— Mourir seul, tu te souviens ? Comme Zas… Une fois, tu m’as parlé de ta peur de mourir seule.

— Tais-toi.

— Tu m’as demandé d’être près de toi. De te le jurer.

— Tais-toi.

Coy se laissa glisser pour s’adosser au pont et avoir la voûte céleste déployée devant les yeux. La silhouette sombre se pencha sur lui : un trou noir dans les étoiles.

— Que pourrais-tu faire ?

— Te donner la main, répondit Coy. T’accompagner dans ce voyage, pour que tu ne partes pas seule.

— Je ne sais pas quand ça arrivera. Personne ne le sait.

— C’est pour ça que je veux être avec toi. Pour attendre.

— Tu ferais cela ?… Tu resterais avec moi pour attendre ?… Pour ne pas me laisser seule quand l’heure viendra ?

— Oui.

La silhouette sombre libéra le ciel. Elle s’écartait. Elle regardait l’eau et les étoiles, ou le firmament.

— C’est quelle étoile, celle-là ?

Coy suivit la direction qu’indiquait la tache noire de sa main.

— Regulus. La griffe avant du Lion.

Tournée vers le ciel, Tanger semblait chercher l’animal parmi les lumières qui clignotaient. Un moment plus tard, elle agita de nouveau les pieds dans la mer.

— Peut-être que je ne te mérite pas, Coy.

Elle dit cela très bas. Il ferma les yeux tandis qu’il expulsait très lentement l’air de ses poumons.

— Ça, c’est mon affaire.

— Tu te trompes. Ce n’est pas ton affaire.

Elle resta silencieuse, en continuant de remuer ses pieds dans l’eau noire qui clapotait.

— Tu es quelqu’un de bien, dit-elle soudain. Vraiment, tu es quelqu’un de bien.

Coy ouvrit grands les yeux pour les remplir d’étoiles et supporter le chagrin qui montait de sa poitrine. Tout d’un coup il se sentait abandonné. Il n’osait bouger, comme s’il craignait que cela ne rende sa douleur insoutenable.

— Meilleur que moi, poursuivait-elle, et que tous ceux que j’ai connus. Quel dommage que…

Elle s’interrompit, et quand elle parla de nouveau son ton était différent. Très dur, sec, définitif :

— Dommage.

Survint un autre silence. Une étoile filante tomba au loin, vers le nord. Un souhait, pensa Coy. Il faut que je fasse un souhait. Mais le scintillement minuscule s’éteignit avant qu’il ait pu formuler la pensée adéquate.

— Où étais-tu quand j’ai gagné la coupe du concours de natation ?

Qu’elle reste avec moi, souhaita-t-il finalement. Mais il vit qu’il n’y avait plus d’étoiles filantes dans le firmament glacé. Tous les astres étaient fixes et implacables.

— Je vivais, répondit-il. Je me préparais à te rencontrer. Il avait parlé avec simplicité, et il se tut de nouveau.

Il y avait une tache de lumière sur le visage de Tanger. Un double reflet, ténu. Elle le regardait :

— Tu es quelqu’un de bien.

Après avoir répété cela, l’ombre se pencha davantage, et il sentit la bouche humide de la femme sur la sienne. Puis Tanger se leva.

— J’espère, dit-elle, que tu trouveras bientôt un bon bateau.

Le châssis de plomb d’une claire-voie conservait encore des débris de verre. Il s’écarta un peu pour laisser retomber le nuage de sédiments puis poursuivit son travail. Il était arrivé à un endroit de la cabine où le sable revenait remplir le trou qu’il avait tout juste fini de creuser, et il devait faire de constantes allées et venues avec la pelle courte pour l’envoyer par-dessus bord. Cela le fatiguait beaucoup et lui faisait dépenser plus d’air qu’il n’eût fallu ; ses bulles montaient à un rythme plus rapide que la normale ; il laissa la pelle et se dirigea vers les restes d’une membrure pour se reposer en s’y appuyant et convaincre ses poumons d’être moins exigeants. Il y avait sous ses pieds un boulet de canon enchaîné, de ceux qui servent à déchiqueter le gréement de l’ennemi, déterré par le Pilote au cours de la plongée précédente. Son état de conservation était assez bon, grâce au sable qui l’avait protégé pendant deux siècles et demi ; il avait peut-être été tiré par le corsaire pour terminer sa course ici, après avoir fait des ravages dans le gréement et la voilure du brigantin. Il se baissa un peu pour mieux le voir – l’imagination de l’homme est sans limites quand il s’agit de tuer son prochain, pensait-il – et alors, par un trou au bas d’une cloison, il vit apparaître, tout près, la tête d’une murène. Elle était très grosse, vingt bons centimètres de diamètre, d’une sinistre couleur sombre. Elle ouvrait grande sa gueule, furieuse de l’intrusion sur son territoire de cet être étrange qui faisait des bulles. Coy recula prudemment devant ces dents menaçantes qui pouvaient arracher un avant-bras d’une seule morsure et alla chercher son fusil sous-marin qui pendait, avec les autres outils, du filin d’un flotteur dégonflé. Il chargea le harpon en tendant les élastiques et revint à l’endroit où il avait vu la murène. Il détestait tuer des poissons ; mais il n’était pas question de travailler dans ces planches pourries en laissant ces dents crochues et vénéneuses menacer sa nuque. La bête

continuait à monter la garde sous la cloison pour défendre l'entrée de sa tanière : *home, sweet home.* Elle fixait Coy de ses yeux méchants tandis qu'il s'approchait en tenant son fusil ; il le braqua sur la gueule ouverte. Je n'ai rien contre toi personnellement, camarade. Tu n'as pas de chance, c'est tout. Il appuya sur la détente et la murène, empalée, se débattit en donnant des coups de dents furieux à la flèche d'acier qui dépassait de sa bouche ; Coy sortit son couteau et lui trancha la moelle épinière à la hauteur de la nuque.

Il revint à son travail et déblaya un coin de la cabine où des morceaux de bois et des objets s'étaient amoncelés. Le sable remplissait toujours les espaces qu'il dégageait, et les gravats et les débris de métal avaient déchiqueté ses gants – il en était à sa troisième paire – et mis ses doigts en piteux état à force de coupures et de griffures. Il tomba sur le canon d'un pistolet dont la crosse en bois avait disparu, puis sur un crucifix qui semblait en argent, noir et couvert d'adhérences, et un soulier en cuir presque intact avec sa boucle. Après quoi il retira plusieurs planches qui se décomposèrent sous le pic, prit de la hauteur pour laisser retomber les sédiments et, en redescendant, il vit un bloc sombre pris dans une couche d'adhérences rougeâtres et brunes. À première vue, cela ressemblait à une grosse brique carrée. Il voulut le déplacer, mais il semblait collé au fond. Les coffres des trésors ont un couvercle qui s'ouvre et révèle l'intérieur étincelant de perles, de bijoux et de pièces d'or. Et d'émeraudes. Les coffres des trésors n'ont pas l'apparence anodine d'un bloc pétrifié et rouillé, et ils ne surgissent pas comme ça, sous un vieux soulier et un tas de planches. Donc, c'est impossible que tu aies devant toi ce que nous cherchons. Des émeraudes grosses comme des noix, les iris du Diable, et tout le reste. C'est trop facile.

Il creusa le sable autour du bloc d'adhérences en s'éclairant avec la lampe pour voir quelles étaient ses vraies couleurs. La chose devait avoir une vingtaine de centimètres

de côté et un peu moins de hauteur. Et les angles conservaient leurs coins en bronze qui teignaient de vert les incrustations et les gravats des alentours. Le reste était recouvert d'une couche dure et fendillée, avec des traces de bois pourri et des taches de rouille. Bronze, bois et fer en décomposition, avait prévu Tanger ; et elle avait dit aussi que, s'il rencontrait quelque chose présentant ces caractéristiques, il devrait le manipuler avec précaution. Ne pas cogner dessus, ne pas le percer pour fouiller dedans. Les émeraudes, s'il s'agissait d'elles, devaient être collées les unes aux autres dans un conglomérat de calcaire qu'il fallait dissoudre par des procédés chimiques. Et les émeraudes étaient très fragiles.

Il libéra le bloc du sable sans trop d'efforts. Il ne semblait pas très lourd, tout au moins dans l'eau ; mais sans aucun doute, c'était bien un coffre. Il resta immobile pendant presque une minute pour respirer posément, laissant sortir les bulles à un rythme de plus en plus lent, jusqu'à ce qu'il se sente un peu plus calme, que le bourdonnement de ses tempes se réduise et que son cœur batte moins fort sous la combinaison de néoprène. Ne t'affole pas, matelot. Coffre ou pas coffre, ne t'affole pas. Sois flegmatique au moins une fois dans ta vie, pas question d'avoir ses nerfs quand on respire à vingt-cinq mètres de profondeur de l'air comprimé à une pression de deux cents atmosphères. Il resta donc là un moment, puis il alla chercher un autre flotteur en plastique, fixa un filet aux mailles très fines en forme de sac à l'extrémité des suspentes et l'assujettit à la manille par un nœud de chaise. Il plaça le bloc dans le filet et laissa échapper un peu d'air de son embout pour gonfler le flotteur. Après quoi, et malgré les instructions de Tanger, il fourgonna un peu dans le bloc avec la pointe de son couteau, en arrachant une portion de croûte, sans rien trouver de particulier. Il fouilla un peu plus, et un morceau grand comme la moitié d'un poing se détacha. Il le saisit

pour l’observer de plus près à la lumière de la lampe, et alors un fragment de ce morceau se détacha et tomba très lentement sur le fond de sable. C’était une pierre translucide de forme irrégulière avec des arêtes nettes, polyédriques. De couleur vert émeraude.

XVI. Le Cimetière des bateaux sans nom

Comme toujours tu as trompé cet innocent, et tu as gagné par tes artifices.

Apollonios de Rhodes,

Argonautiques

La ville était visible au fond, tassée sous le château dans une brume de chaleur aux tons blancs, gris et bleus accentuée par la lumière venant du ponant. Le soleil commençait à décliner sous la silhouette massive du mont Roldán lorsque le *Carpanta* naviguant bâbord amures avec tout son génois et un ris dans la grand-voile enfila la passe entre les deux phares, sous les meurtrières des vieux forts qui gardaient l'entrée. Coy maintint la même route jusqu'à ce qu'il soit assez près du phare de Navidad et des cannes des pêcheurs assis entre les blocs du brise-lames. Alors il mit la barre au vent pour faire faseyer les voiles et lofer le bateau qui s'arrêta dans l'eau tranquille de l'autre côté de la digue. Tandis que Tanger manœuvrait la manivelle d'un winch pour affaler le génois, il libéra le taquet de la drisse de grand-voile et celle-ci tomba en glissant le long du mât. Ensuite, pendant que le Pilote la serrait sur la borne, Coy alluma le moteur et mit le cap sur l'Espalmador, vers les coques démantelées et les structures rouillées des bateaux sans nom.

Tanger acheva de lover les écoutes et resta à le regarder, longuement, comme si elle étudiait son visage ; et il lui répondit par une esquisse de sourire. Elle sourit aussi puis alla s'accouder au roof, tournée vers l'arrière où le Pilote avait ouvert le puits de l'ancre. Coy contempla le quai de

commerce, où le *Felix von Luckner* était amarré à côté d'un grand ferry, et il regretta que cette arrivée soit clandestine. Il aurait aimé afficher au mât un signal de victoire, comme les commandants de sous-marins qui arboraient sur leur tourelle des pavillons qui indiquaient le nombre de tonnes coulées. Nous rentrons de Scapa Flow, mission accomplie. Les trésors existent et nous en avons un à bord.

Car les émeraudes étaient à bord du *Carpanta.* Le bloc d'adhérences calcaires qui les contenait avait été enveloppé dans plusieurs couches de mousse protectrice et empaqueté dans un innocent sac de voyage. Ils l'avaient nettoyé avec beaucoup de soin avant de l'emballer, sans arriver à croire tout à fait à ce qu'ils avaient sous les yeux, émerveillés d'avoir transformé en réalité le rêve que Tanger avait eu jadis devant une liasse de vieux papiers *Clergé / Jésuites / Divers n° 356.* Tous trois flottaient sur un nuage, à tel point que Coy n'osa pas détailler au Pilote la valeur approximative que ce bloc pétrifié et sale retiré de la mer pouvait atteindre sur le marché clandestin de la joaillerie internationale. D'ailleurs le Pilote ne posa pas de questions ; mais Coy qui le connaissait bien sentait qu'une inquiétude inhabituelle se cachait sous son apparente indifférence de marin : un éclat particulier dans les yeux, une certaine manière de prolonger ses silences, une curiosité contenue par la pudeur des gens de mer, sûrs de leur monde mais pleins d'incertitudes, timides et interrogatifs devant les pièges et les tentations de la terre ferme. Et Coy avait peur de l'affoler en lui racontant que deux cents émeraudes en brut, même vendues par Tanger au quart de leur valeur réelle, produiraient à tout le moins plusieurs millions de dollars. Un chiffre que le Pilote était incapable d'imaginer. De toute manière, le plan était d'attendre le temps nécessaire pour que Tanger négocie avec les intermédiaires, et de procéder ensuite à une répartition des bénéfices – soixante-dix pour cent pour elle, vingt-cinq pour Coy et cinq pour le Pilote – qui seraient

versés en plusieurs fois, discrètement, afin de ne pas éveiller les soupçons. Tanger s'était occupée de mettre en place les mécanismes adéquats au cours de son voyage à Anvers, plusieurs mois plus tôt, où son contact local était en relation avec des banques des Caraïbes, de Zurich, de Gibraltar et des îles anglo-normandes. Rien n'empêcherait plus tard le Pilote d'acheter un nouveau *Carpanta* immatriculé à Jersey, par exemple : ou Coy de toucher, une fois récupérée sa licence, un salaire important d'une hypothétique compagnie de navigation domiciliée dans les Antilles. Quant à Tanger elle-même, elle avait répondu à une question de Coy, sans lever les yeux du pinceau avec lequel elle était en train de nettoyer le bloc d'émeraudes de ses adhérences, que c'était son affaire.

Ils avaient parlé de tout durant la dernière soirée, à la lumière de la table à cartes, après avoir hissé à bord avec mille précautions le coffre des Jésuites du *Dei Gloria.* Ils l'avaient lavé à l'eau douce, puis, patiemment, instruments appropriés et manuels techniques en main, Tanger avait éliminé la couche d'incrustations calcaires avec des dissolvants chimiques, dans une cuvette en plastique, sous le regard respectueux de Coy et du Pilote. À la fin était apparue une surface d'agglomérats de cristaux avec des arêtes droites qui laissaient supposer des formes hexagonales, encore sans taille et conservant les irrégularités originelles, et qui, à la lumière du carré, jetaient des reflets d'un vert bleuté, aussi limpide et transparent que de l'eau.

Des émeraudes parfaites, avait murmuré Tanger fascinée, sans s'arrêter de travailler, en séchant du revers de la main la sueur qui collait ses cheveux sur son front. Elle avait planté une loupe de bijoutier sous une arcade sourcilière et fermé l'autre œil : une loupe petite et étroite, grossissant dix fois, et tout en éclairant le bloc sous différents angles avec une puissante lampe Maglite, elle se penchait au-dessus

pour en observer l’intérieur à trois centimètres de distance. Vert translucide, $Be_3Al_2Si_6O1_8$ très exactement, des pierres idéales par leur couleur, leur éclat et leur limpidité. Elle avait étudié, lu, questionné patiemment pendant des mois pour pouvoir rendre aujourd’hui ce verdict à voix basse. Des émeraudes de vingt à trente carats en brut, sans crapauds ni impuretés, limpides comme des gouttes d’huile, qui entre les mains d’orfèvres habiles à choisir les zones où la couleur et la réfraction étaient les plus belles, deviendraient, une fois taillées en facettes de quadrilatères ou d’octogones, des bijoux luxueux que les dames de la haute société, les épouses ou les maîtresses de banquiers, millionnaires, mafiosi russes ou cheikhs du pétrole, porteraient en bracelets, diadèmes et colliers sans poser de questions sur leur provenance ni sur le long chemin parcouru par ces singulières formations de silice, alumine, béryl et eau pour qui les hommes s’étaient toujours entre-tués et continuaient à le faire. Quoique peut-être… La rumeur finirait par courir, parmi quelques rares initiés, que certaines de ces émeraudes, les plus étonnantes, provenaient d’un naufrage remontant à deux siècles et demi ; alors le prix des pièces les plus belles, les plus grosses et les mieux taillées, s’emballerait pour atteindre les limites de la folie sur les marchés clandestins. Pour la plupart, ces pierres retourneraient dormir d’un long sommeil dans l’obscurité, cette fois dans les coffres-forts de banques du monde entier. Et quelqu’un, dans un discret atelier d’une rue anversoise, accroîtrait sa fortune.

Coy manœuvra avec brusquerie pour éviter la vedette des pilotes qui s’approchait par tribord et se dirigeait vers un des pétroliers qui attendaient devant la raffinerie d’Escombreras. Il avait eu un moment de distraction, et il sentit que, de l’avant, le Pilote lui lançait un regard interrogateur. En réalité, il pensait à Horacio Kiskoros. À sa présence, qu’il devinait proche. Et surtout il pensait au chef

de celui-ci. Maintenant que les émeraudes étaient à bord, le rideau était sur le point de tomber sur le dernier acte ; et Coy ne pouvait croire que Nino Palermo accepterait que cela se termine ainsi. Il se souvenait des avertissements de l'homme de Gibraltar, il savait à quel point il était résolu à ne pas rester en dehors de l'affaire. Et ce personnage était du genre qui met ses menaces à exécution. Il observa Tanger, accoudée au roof, immobile, qui regardait l'endroit vers lequel ils se dirigeaient. Elle ne paraissait pas préoccupée ; absente, plutôt ; baignant dans la réalité bienheureuse de son rêve vert. Mais Coy, lui, sentait grandir son inquiétude ; comme lorsque la mer est tranquille et le ciel radieux, mais qu'un nuage noir se montre à l'horizon et que le bruit du vent augmente de façon alarmante dans le gréement. Il étudia avec appréhension la jetée grise à laquelle ils allaient s'amarrer. En ce qui concernait Palermo, la question était : où et quand ?

Le lebeche soufflait perpendiculairement à la jetée, et Coy dut arriver lentement par l'avant et un peu au vent en direction de son extrémité puis, parvenu à trois longueurs, mettre au point mort ; l'ancre libérée par le Pilote tomba dans l'eau en faisant un grand plouf. Quand Coy sentit qu'elle touchait le fond, il accéléra légèrement en mettant toute la barre à droite pour que le *Carpanta* vire sur son ancre et présente sa poupe au poste d'amarrage. Puis il mit la barre à zéro et la marche arrière, et tandis qu'il entendait se dévider les maillons de la chaîne par le guindeau de l'avant, il recula, en filant de la chaîne, vers la pointe de la jetée. À une demi-longueur de celle-ci, il arrêta le moteur, alla à l'avant, prit l'une des aussières tournées sur les taquets et, la tenant dans une main, sauta à terre pour retenir le *Carpanta* que la force d'inertie dirigeait lentement vers le quai. Ensuite, pendant qu'à l'autre extrémité le Pilote reprenait un peu de chaîne pour maintenir le bateau en

place, il s’amarra solidement à l’un des bollards – un vieux canon rouillé noyé dans le béton jusqu’au tourillon – puis tourna un second bout sur le premier. Le voilier était maintenant immobile, entouré des vieilles coques à moitié démantelées et des superstructures abandonnées. Tanger était debout dans le cockpit, et quand ses yeux rencontrèrent ceux de Coy, il les trouva mortellement sérieux. – C’est fini, dit-il.

Elle ne répondit pas. Elle regardait au loin, vers l’autre bout de la jetée, et Coy se tourna dans cette direction pour lancer un coup d’œil derrière lui. Et là, sur les restes d’un bateau de sauvetage en miettes, en train de consulter sa montre comme s’il voulait souligner sa ponctualité à un rendez-vous minutieusement préparé, était assis Nino Palermo.

— Je reconnais, dit le chasseur de naufrages, que vous avez fait du bon travail.

Le soleil venait de se cacher derrière le versant de San Julián, et les ombres envahissaient le cimetière de bateaux.

Palermo avait tombé la veste, qu’il avait soigneusement pliée sur un des bancs cassés du bateau de sauvetage, et il remontait un peu les manches de sa chemise, faisant briller la lourde montre à son poignet gauche. Sous le pont du vieux paquebot, tous les cinq formaient un petit groupe à l’apparence presque cordiale en train de converser comme de vieux amis. Ils étaient cinq car, outre Coy, Tanger, le Pilote et Palermo, Horacio Kiskoros était là, lui aussi. En réalité, sa présence était décisive, car, s’il n’avait pas été avec eux, la conversation n’aurait probablement pas pris, comme c’était effectivement le cas, une tournure aussi civilisée. Mais peut-être était-ce seulement parce qu’il avait substitué au couteau un ravissant pistolet chromé à crosse d’argent, dont l’aspect aurait été inoffensif si le trou du

canon, vraiment trop gros, n'avait été braqué sur l'équipage du *Carpanta.* Particulièrement sur Coy, dont les emportements semblaient avoir laissé à Kiskoros et à Palermo un souvenir où ne brillait pas la gratitude.

— Je n'aurais jamais cru que vous y arriveriez, poursuivit Palermo. Vraiment… Des amateurs, hein ?… Mais chapeau ! Du travail bien fait, parole ! Bon Dieu. Bien fait.

Son admiration paraissait sincère. Il hochait la tête pour souligner ses paroles, ce qui agitait sa queue-de-rat grise et faisait tinter l'or qui pendait à son cou ; et il se tournait vers Kiskoros pour le prendre à témoin. Petit, gominé, un vrai gandin avec sa veste légère à carreaux et son nœud papillon, l'Argentin approuvait son chef sans quitter Coy des yeux.

— Trouver ce bateau, continua le chasseur de trésors, ce n'était pas à la portée de tout le monde. Avec les moyens dont vous disposiez, c'était… Allons. Je vous ai sous-estimée, madame. Et vous aussi le marin… – Il souriait comme un squale qui tourne autour d'un morceau de bidoche. – Moi-même… Bon Dieu. Je n'aurais pas fait mieux.

Coy regarda le Pilote. Les yeux couleur de plomb restaient sur le qui-vive, avec le fatalisme d'un homme qui n'attend qu'un signal pour agir dans un sens ou dans l'autre : se lancer sur ces individus, au risque de se faire trouer la peau, ou rester là pour voir venir, en s'en remettant à la décision d'un autre. C'est à toi de jouer, disait ce regard. Mais Coy estimait qu'il avait déjà entraîné son ami assez loin ; aussi baissa-t-il lentement les paupières. Du calme. Il vit que le Pilote lui rendait la pareille et, quand il se tourna vers Kiskoros, il constata que ce dernier les observait alternativement en faisant aller le canon de son pistolet de l'un à l'autre. Le héros des Malouines, décida Coy, ne prenait pas de risques.

— Je crains, conclut Palermo, que ce ne soit désormais Deadman’s Chest qui prenne la direction des opérations.

Tanger l’étudiait, immobile, impassible. Froide comme une glace au citron, constata Coy. L’acier de ses yeux était plus sombre et plus dur que jamais. Il se demanda où elle avait caché le revolver. Hélas, elle ne devait pas l’avoir sur elle. Pas avec ce jean et ce tee-shirt. Regrettable.

— Quelles opérations ? demanda-t-elle.

Coy l’observa avec admiration. Palermo levait un peu les mains, comme pour encadrer la scène, bateau compris. Pour un peu, il y aurait fait tenir la mer.

— Celle du repêchage. Depuis deux jours, je vous observe de la côte, à la jumelle… Vous comprenez ?… Et maintenant, nous voici associés.

— Associés dans quoi ?

— Allons. Qu’est-ce que ça pourrait être d’autre… Ce bateau. Vous avez fait votre partie du travail. Vous l’avez fait à merveille. Maintenant… Bon Dieu. C’est l’affaire de professionnels.

— Nous n’avons pas besoin de vous. Je vous l’ai déjà dit.

— Oui, c’est vrai, vous me l’avez dit. Mais vous vous trompez. Vous avez besoin de moi. Ou je suis… Bon Dieu. Ou je suis dans l’affaire, ou je la fous en l’air et vous avec. Vous et ces deux loups de mer à la gomme.

— C’est ça que vous appelez une association ?

— Je comprends votre point de vue. Et croyez que je regrette cette mise en scène, le pistolet et tout. Mais votre gorille… – Il désigna Coy du pouce. – Bref. Je me suis juré qu’il ne me surprendrait pas une troisième fois. Horacio non plus n’a pas un bon souvenir du monsieur. – Il porta machinalement la main à son nez en tournant vers Coy ses yeux bicolores où se lisait un mélange de rancœur et de curiosité. – Trop agressif, n’est-ce pas ?… Trop agressif.

Kiskoros se tordait la moustache avec une moue qui transpirait le vitriol. Son visage olivâtre conservait des traces de la rencontre sur la plage d'Aguilas, et il avait l'air nettement moins indulgent que son chef. Le pistolet s'agita dans sa main avec éloquence, et Palermo sourit en voyant son geste.

— Vous voyez. – Il avait repris sa tête de squale. – Il meurt d'envie de vous loger un pruneau dans le bide.

— Je préférerais, suggéra Coy, qu'il le loge dans le bide de la putain de mère qui…

— Ne sois pas grossier. – L'homme de Gibraltar semblait réellement scandalisé. – Ce n'est pas parce que Horacio te vise avec un pistolet que tu as le droit de l'insulter.

— Je parlais de *votre* putain de mère. Pas de la sienne.

— Allons. J'avoue que tu me donnes envie de te flinguer moi-même. Le problème c'est que… Eh bien ! ça fait du bruit, tu comprends… – On eût dit que Palermo trouvait vraiment important que Coy comprenne. – Le bruit, ce n'est pas bon pour mes affaires. En plus, ça pourrait indisposer madame. Et je suis fatigué de toutes ces parlotes. Je veux seulement arriver à un arrangement. Que chacun reçoive son… Vous me suivez ? Que tout se termine pacifiquement. – Il avait repris sa veste et, d'un geste, les invitait à le suivre. – Allons dans un endroit plus confortable.

Il marcha vers la coque du vraquier à demi démantelé, sans se retourner pour vérifier qu'ils le suivaient. Pour sa part, Kiskoros se borna à agiter le canon de son pistolet en leur indiquant la bonne direction. Et Tanger, Coy et le Pilote emboîtèrent le pas à Palermo. Ils ne levaient pas les mains, et l'attitude de l'Argentin n'était pas particulièrement menaçante : une promenade amicale. Mais lorsqu'ils arrivèrent au pied de l'échelle qui montait au château du navire et que Coy, hésitant, s'arrêta un instant pour regarder

le Pilote, il ne fallut pas à Kiskoros plus d'une demi-seconde pour appuyer le pistolet sur sa tempe.

— C'est trop bête de mourir jeune, susurra-t-il avec des inflexions de tango.

Ils suivirent des couloirs humides et délabrés, où des câbles pendaient du plafond et des cloisons à moitié démontées, puis ils descendirent au milieu de la rouille des varangues et des serres à nu, par l'échelle d'une cale.

— Maintenant, nous allons avoir une longue conversation, disait Palermo. Nous allons passer la soirée à bavarder, et demain nous pourrons… Oui. Nous pourrons retourner là-bas tous ensemble. J'ai un bateau avec le matériel prêt à Alicante. Deadman's Chest à votre service. Discrétion assurée. Efficacité garantie. – Il adressa à Coy une grimace bouffonne. – Ah ! j'oubliais : mon chauffeur nous y attend, avec le matériel. Il t'envoie son bonjour.

— Retourner où ? demanda Coy. Palermo rit de la plaisanterie. Un rire canin.

— Ne pose pas de questions stupides.

Coy, interloqué, enregistra. Il regardait Tanger, toujours impassible.

— Y a-t-il une autre option ? demanda-t-elle comme si Palermo était un vendeur d'encyclopédies à tempérament.

Le ton de sa voix était à cinq degrés au-dessous de zéro.

— Oui, répliqua l'autre, tout en allumant une lampe torche. Mais elle est moins agréable… Attention à votre tête. C'est ça. Posez les pieds ici, s'il vous plaît. Voilà. – Sa voix résonnait de plus en plus fort, dans les profondeurs de la cavité métallique. – L'autre option, c'est que Kiskoros vous garde enfermés ici pour un temps indéterminé…

Il fit une pause pendant qu'il éclairait les pieds de Tanger pour l'aider à atteindre le fond de la cale. Cela sentait la rouille et les ordures mêlées à des odeurs lointaines de

cargaisons qui avaient été jadis entreposées là : bois, grains, fruits pourris, sel.

— Évidemment, ajouta-t-il, il peut aussi vous mettre une balle dans la tête.

Une fois tous en bas, Kiskoros braquant toujours son pistolet sur les trois invités, le chasseur de trésors utilisa son Dupont en or pour allumer la mèche d'une lampe à pétrole qui éclaira le lieu d'une lueur avare et rougeâtre. Puis il éteignit sa lampe électrique, accrocha sa veste à un clou et remit le briquet dans sa poche, avant d'adresser un nouveau sourire à l'assistance.

— Éloignez-vous de l'échelle. Tous au fond. Parfait… Installez-vous.

À cet instant, Coy comprit tout. Il ne sait pas, se dit-il. Cet enfoiré et son nabot ne savent pas que les émeraudes sont déjà à bord du *Carpanta* et que cette comédie est inutile puisqu'il leur suffirait d'aller les ramasser. Il regarda de nouveau Tanger, stupéfait de son sang-froid. Encore qu'un peu mal à l'aise. Comme on l'est devant le guichet d'un fonctionnaire incompétent pour régler une formalité. C'est la fin, pensa-t-il avec amertume. Je ne sais pas comment ça va tourner, mais c'est la fin. Et pourtant je continue d'admirer cette bonne femme…

— Maintenant, on va parler un moment, dit Palermo. Coy vit que Tanger faisait un geste insolite : elle consultait sa montre.

— Je n'ai pas le temps de parler, dit-elle.

L'homme de Gibraltar paraissait médusé. Pendant trois secondes, il resta muet, abasourdi. Puis il se reprit et eut un sourire forcé.

— Allons. – Les dents blanches se détachaient à la lumière graisseuse du pétrole. – J'ai bien peur que…

Il était redevenu très sérieux, d'un coup, et l'étudiait comme s'il la voyait pour la première fois. Puis il observa Kiskoros, le Pilote, et enfin Coy.

— Ne me dites pas que… murmura-t-il. Ce n'est pas possible.

Il fit quelques pas au hasard dans la cale, posa une main sur l'échelle et regarda le mince rectangle de lumière qui s'atténuait lentement, en haut, dans l'écoutille. Il répéta :

— Ce n'est pas possible.

Il s'était tourné de nouveau vers Tanger. Sa voix était si rauque qu'elle ne semblait pas être la sienne.

— Où sont les émeraudes ?… Où ?

— C'est sans importance, dit Tanger.

— Assez de niaiseries. Vous les avez ?… Ne me dites pas que vous les avez !… C'est… Bon Dieu.

Le chasseur de trésors se mit à rire ; et cette fois, ce n'était pas son rire habituel de chien fatigué, mais un rire éclatant qui fit vibrer les cloisons de fer. Admiratif et stupéfait.

— Je vous tire mon chapeau, parole d'honneur. Et Horacio aussi, j'en suis sûr. J'ai été foutrement stupide… Je vous jure que… Allons. Bien joué. – Il contemplait Tanger avec une intense curiosité. Mes respects, madame. Extraordinairement bien joué.

Il avait sorti un paquet de cigarettes de sa veste et en allumait une. La flamme du gaz dilatait davantage la pupille de son œil brun que celle de son œil vert. De toute évidence, il se ménageait une pause pour réfléchir.

— J'espère que vous ne le prendrez pas mal, annonça-t-il, mais notre société vient d'être dissoute.

Il exhalait la fumée lentement, les yeux mi-clos, tourné vers le groupe, comme s'il se demandait ce qu'il allait en

faire. Et Coy comprit, triste et résigné, que le moment était arrivé. Que c'était le point à partir duquel il lui fallait prendre une décision avant que les autres ne le fassent pour lui ; et que, décision prise ou pas, il risquait quand même de se retrouver dans les minutes suivantes par terre avec un trou dans la poitrine. En tout cas, il ne fallait pas que cela se produise avant qu'il ait pu tenter sa chance, en demandant une autre carte. Six et demi. Sept. Sept et demi. LDC : Loi de la Dernière Carte. Jusqu'à ce que la coque éclate contre les rochers ou que l'eau envahisse le pont, on doit rester à bord.

— Comprenez bien, on ne peut pas gagner toujours, dissertait Palermo. Et même il arrive qu'on ne gagne jamais.

Coy échangea un regard avec le Pilote et devina la même décision résignée. D'accord. On se retrouvera à La Obrera pour prendre un demi. À La Obrera ou ailleurs. Quant à Tanger, à partir de cet instant, on ne pouvait plus rien faire pour elle, sauf lui faciliter, dans la bagarre, le chemin de l'échelle menant au pont. Après, chacun nagerait seul. Et à la fin, lorsque son tour viendrait, elle devrait se débrouiller sans la main de Coy dans le noir. Parce que lui, il aurait pris le large depuis longtemps. Il allait le faire ici même, avec l'aide du Pilote, qu'il savait tendu, prêt pour la bataille.

— N'y pensez pas.

Palermo avait deviné son intention et adressait un coup d'œil d'avertissement à Kiskoros.

Coy calcula la distance qui le séparait de l'Argentin. Les battements de son sang s'accéléraient, et il sentait un vide au creux de son estomac : deux mètres, cela faisait deux coups de feu, et il ignorait si, avec tout ce lest dans le corps, il pourrait arriver jusqu'à lui ; et si oui, dans quel état. Quant au Pilote, Coy espérait que Palermo ne portait pas d'arme ; mais, lorsqu'ils en seraient là, le Pilote et Palermo ne seraient plus de son ressort. Tanger l'avait bien dit, devant le cadavre de Zas : nous mourons tous seuls.

— Nous avons perdu assez de temps comme ça, dit-elle soudain.

À la stupéfaction de tous, elle se dirigea vers l'échelle ; comme si elle avait décidé de quitter une réception mondaine ennuyeuse, sans tenir le moindre compte du pistolet de Kiskoros. Palermo qui, à cet instant, portait sa cigarette à sa bouche pour en tirer une bouffée, resta pétrifié, le geste en suspens.

— Vous êtes folle ? Vous ne vous rendez pas compte que… Attendez !

Elle était déjà au pied de l'échelle, appuyée à la main courante, et elle semblait réellement décidée à partir. Elle s'était retournée à demi et regardait autour d'elle, sans prêter attention à Palermo, comme si elle se demandait si elle avait oublié quelque chose.

— Restez, ou vous vous en repentirez, dit l'homme de Gibraltar.

— Fichez-moi la paix.

Palermo leva la main qui tenait la cigarette pour faire signe à Kiskoros de laisser son pistolet tranquille. Et Coy qui s'apprêtait à bondir resta soudain paralysé. Car le pistolet de Kiskoros avait décrit un demi-cercle précis, et il était maintenant pointé sur Palermo. Celui-ci émit des balbutiements confus, quelque chose dans le genre merde qu'est-ce que tu fais et qu'est-ce qui se passe, sans arriver à prononcer clairement un seul mot, puis il resta à observer d'un air stupide la cigarette qui fumait entre ses pieds, comme si elle pouvait lui fournir une explication, avant de relever les yeux vers le pistolet, dans l'espoir de constater que tout cela n'avait été qu'un mauvais tour de ses sens et que l'arme était toujours pointée dans la bonne direction ; mais le trou noir du canon visait bien le ventre du chasseur de trésors, et celui-ci regarda autour de lui, Coy, le Pilote, et enfin Tanger. Il les regarda un par un, en prenant son temps,

comme si, à chaque fois, il attendait que quelqu'un lui donne la clef de ce qui lui arrivait. Finalement, il revint à Kiskoros.

— On peut savoir ce que c'est que cette connerie ?

L'Argentin demeurait impassible, toujours aussi pommadé et élégant, le chrome et la nacre de son pistolet dans la main droite, sa frêle silhouette projetée sur la cloison par la lampe. Il n'avait pas l'air d'un méchant, ni d'un traître, ni d'un cinglé, ni de rien de particulier. Il se tenait là avec le plus grand naturel, bien sage et bien tranquille, avec ses cheveux gominés et sa moustache, plus nain, plus argentin et plus mélancolique que jamais, face à son chef. Ou, selon toutes probabilités, son ex-chef.

Palermo s'était tourné vers les autres, mais cette fois il s'attarda sur Tanger.

— Quelqu'un… Bon Dieu. Quelqu'un peut-il m'expliquer ce qui se passe ?

Coy se posait la même question, tout en notant que le creux dans son estomac était devenu un gouffre. Tanger restait au pied de l'échelle, toujours appuyée à la main courante. Et, tout d'un coup, il comprit qu'elle ne simulait pas : elle était réellement sur le point de partir.

— Il se passe, dit-elle lentement, que c'est ici que nos chemins se séparent.

Le vide intérieur de Coy s'étendit à ses jambes. Le sang, s'il circulait encore dans ses veines, devait le faire si faiblement qu'il n'aurait pas pu en percevoir le battement. Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il se laissa lentement choir et se retrouva accroupi, le dos contre une cloison.

— Je me suis fait avoir comme un bleu ! s'exclama Palermo.

Il regardait Kiskoros, comme hypnotisé. La réalité devenait enfin cohérente dans sa tête. Et à mesure que les pièces s'ajustaient, son expression se décomposait de plus en plus.

— Tu travailles pour elle, dit-il.

Il semblait plus abasourdi qu'indigné ; comme si le principal reproche qu'il pouvait formuler était celui de sa propre stupidité. Toujours silencieux et immobile, Kiskoros laissa au pistolet toujours braqué sur l'homme de Gibraltar le soin de répondre à la question.

— Depuis quand ? voulut savoir Palermo.

Il s'adressait à Tanger qui, à la lueur rougeâtre de la lampe à pétrole, semblait sur le point de disparaître au milieu des ombres. Coy la vit esquisser un geste vague, qui signifiait probablement que la date à laquelle l'Argentin avait décidé de changer de camp n'avait pas d'importance. Elle consultait de nouveau sa montre.

— Donnez-moi huit heures, dit-elle à Kiskoros d'une voix neutre.

Celui-ci acquiesça, sans cesser de surveiller Palermo ; mais quand le Pilote fit un mouvement, juste un seul, le pistolet se déplaça pour le viser à son tour. Le marin jeta à Coy un regard stupéfait, et ce dernier haussa les épaules. Pour lui, cela faisait un moment que la ligne qui départageait chaque camp était claire. Et, accroupi contre la cloison, il réfléchit. À sa grande surprise, il n'éprouvait ni colère ni amertume. C'était la matérialisation de quelque chose dont il avait eu souvent l'intuition pour l'oublier aussitôt ; comme un courant d'eau glacée qui aurait pénétré dans son cœur et s'y serait lentement solidifié en plaques de givre. Il comprenait que c'était écrit depuis le début. Tout avait toujours été clairement signalé sur l'étrange carte marine des dernières semaines, sondes, contour des côtes, hauts-fonds, écueils. Elle-même lui avait fourni assez d'informations pour qu'il soit prévenu ; mais il n'avait pas su

ou n’avait pas voulu interpréter les indices. Maintenant la nuit tombait, le vent le poussait vers la côte, et rien ne le sortirait de là.

— Dis-moi une chose. – Il était toujours accroupi contre la cloison, étranger aux autres, et regardait Tanger. – Dis-moi une chose, rien qu’une.

Il le demandait avec une sérénité qui le surprenait lui-même. Tanger, qui commençait déjà à gravir l’échelle, s’arrêta pour se tourner vers lui.

— Rien qu’une, concéda-t-elle.

Peut-être que je te dois au moins cette réponse, semblait exprimer son regard. Je t’ai déjà payé autrement, matelot. Mais il se peut que je te doive ça. Ensuite je monterai à l’échelle, tout suivra son cours, et nous serons quittes.

Coy désigna Kiskoros.

— Il travaillait déjà pour toi quand il a tué Zas ?

Elle le dévisagea en silence, fixement. La lumière de la lampe à pétrole dessinait des ombres sur sa peau tachetée. Elle se tourna vers le haut, comme si elle se disposait à monter à l’échelle sans répondre ; mais finalement elle parut changer d’idée :

— Tu as trouvé la réponse au problème des chevaliers et des écuyers ?

— Oui, admit-il. Dans l’île, il n’y a pas de chevaliers. Tous mentent.

Tanger réfléchit un instant. Il ne l’avait jamais vue sourire d’une manière aussi étrange.

— Peut-être es-tu arrivé sur cette île trop tard.

Après quoi elle gravit l’échelle et se perdit en haut dans les ombres. Et Coy sut qu’il avait déjà vécu cette scène. Un rayon de soleil, une goutte d’ambre, se souvint-il. Il regarda le pistolet de Kiskoros, l’expression désolée de Palermo,

l’immobilité taciturne du Pilote, avant de laisser retomber sa tête contre la cloison de fer. Maintenant sa certitude et sa solitude étaient si intenses qu’elles semblaient parfaites. Après tout, se dit-il, peut-être qu’il se trompait, et que les limites entre chevaliers et les écuyers n’étaient pas aussi évidentes. Peut-être que, à sa manière, elle lui avait tout le temps chuchoté la vérité.

Tout bien considéré, la trahison avait un goût singulier pour la victime. À force de creuser sa blessure, on finissait par jouir de sa propre agonie. Et, comme la jalousie, elle pouvait être plus intensément savourée par celui qui en supportait les conséquences que par celui qui en était la cause. Il y avait une sorte de plaisir pervers dans l’étrange libération morale qui en résultait ; dans la perspective douloureuse de retrouver des indices, ou la satisfaction empoisonnée de voir se confirmer des soupçons. Et Coy, qui venait de découvrir tout cela, réfléchit beaucoup cette nuit-là, accroupi contre la cloison, dans la cale du vraquier à demi démantelé, à côté du Pilote et de Nino Palermo, et face au pistolet d’Horacio Kiskoros.

— C’est une question de patience, expliquait l’Argentin. Comme dit un poète de mon pays, quand le jour se lève, tous les voleurs retournent chez leur vieille mère.

Près d’une heure s’était écoulée, et Kiskoros avait fini par se révéler plutôt bavard. Après que son ancien chef eut fini de l’insulter et de lui reprocher d’avoir retourné sa veste, le héros des Malouines s’était un peu détendu ; peut-être en mémoire du bon vieux temps, il s’était laissé aller à quelques confidences à voix basse, facilitées par la faible clarté de la lampe à pétrole, le lieu et la longue attente. Il n’était pas un brillant causeur, Coy avait pu en avoir la confirmation ; mais il avait, comme tout le monde, un certain besoin de se justifier. C’est ainsi qu’ils avaient appris

comment il avait fait la connaissance de Tanger en lui apportant un message de Palermo et comment elle, avec l'admirable habileté et les excellents réflexes qui étaient les siens, avait eu raison de sa loyauté au cours d'une longue conversation – d'homme à homme, précisait bien Kiskoros –, où elle lui avait exposé les avantages d'une association mutuelle : en excluant Palermo et en y incluant trente pour cent des bénéfices de l'affaire pour l'Argentin s'il acceptait de jouer les agents doubles. Parce que, comme il le précisa, la vie n'était qu'un éternel marchandage, etc. Et surtout parce que le fric reste toujours le fric. Fallait dire aussi que la gonzesse était une vraie dame, avait-il tenu à souligner. Elle lui rappelait une *montonera* qu'il avait connue en 1976, là-bas, dans les quartiers romantiques de la ESMA : après une semaine de gégène, on n'avait toujours pas réussi à lui faire dire autre chose que son prénom. Coy n'avait pas eu de mal à imaginer la chose, pendant que la moustache virile de l'ex-sous-officier Kiskoros vibrait d'une nostalgie où l'odeur de la chair électrocutée se mêlait aux effluves des tranches de bœuf grillées à point de la Costanera, à la musique du Viejo Almacén et aux filles de la rue Florida. Ah ! la rue Florida, répétait Kiskoros, en forçant sur l'accent argentin et en tortillant mélancoliquement sa moustache. Mais ça, s'était-il interrompu avec un effort visible, c'était une autre histoire. Et pour en revenir à Tanger – à la dame, insistait-il –, chaque fois que Nino Palermo l'envoyait la surveiller ou faire pression sur elle, son travail était de la tenir informée. De tout lui rapporter en détail, sujet, verbe et complément. À Barcelone, Madrid, Cadix, Gibraltar et Carthagène, il avait toujours tenu Tanger au courant de sa présence, et elle l'avait toujours ponctuellement informé de chaque pas qu'elle faisait avec Coy – enfin presque, avait nuancé l'Argentin avec délicatesse. Quant à Palermo, son prétendu homme de main l'avait intoxiqué tout le temps en ne lui livrant que des informations tronquées ; jusqu'au moment où l'homme de Gibraltar, fatigué de milongas et autres airs

de la Pampa, avait décidé de se rendre compte par lui-même. Il avait été sur le point de tout gâcher ; mais, heureusement pour Tanger, les émeraudes étaient déjà à bord du *Carpanta.* Kiskoros n'avait eu d'autre choix que de laisser faire Palermo. La seule différence, au bout du compte, était que, au lieu que Coy et le Pilote soient seuls dans cette cale, le chasseur de trésors leur tenait compagnie. Trois oiseaux d'un coup. Encore que ce coup, Kiskoros espérait bien ne pas avoir à le tirer.

— Ça ne se terminera pas comme ça, disait Palermo. Je te retrouverai… La salope… Partout où tu iras. Je te retrouverai, et elle aussi.

Cela ne semblait pas trop inquiéter Kiskoros.

— La dame est maligne, et elle sait se défendre… avait-il répliqué. Et moi, je pense partir loin… Ou alors je rentrerai dans ma patrie, je me ferai oublier et je m'achèterai une *estancia* à Rio Gallegos.

— Pourquoi a-t-elle demandé huit heures ?

— C'est évident ! Pour mettre les émeraudes en sûreté.

— Et te laisser baisé, comme nous.

— Non. – Kiskoros niait en agitant le canon de son pistolet. – Tout est clair entre nous. Elle a besoin de moi.

— Cette garce n'a besoin de personne.

L'Argentin s'était dressé, sourcils froncés. Ses yeux globuleux foudroyaient Palermo.

— Ne parlez pas d'elle ainsi.

L'homme de Gibraltar le regarda comme quelqu'un qui découvre un Martien vert.

— Ne me fais pas chier, Horacio. Ne me… Tu ne vas pas me dire que toi aussi, elle t'a vidé la cervelle.

— Taisez-vous.

— C'est trop con.

Kiskoros fit un pas en avant. Le pistolet était directement pointé sur la tête de son ex-chef.

— Je vous ai dit de vous taire. C’est une vraie dame. Sans presque faire attention à l’arme, le chasseur de trésors adressa à Coy un clin d’œil sarcastique.

— Il faut reconnaître, dit-il, que cette fille a… Allons. Beaucoup de classe. Vous rouler, toi et ton ami, je suppose que ça n’était pas difficile. Et moi… Bon Dieu. C’est plus méritoire. Mais posséder une ordure comme Horacio… Tu comprends ?… Ça, c’est du travail d’artiste !

Il soupira, admiratif. Puis il tendit la main vers sa veste et sortit le paquet de cigarettes. Il s’en planta une dans la bouche et resta pensif :

— Je commence à croire qu’elle mérite vraiment les émeraudes.

Il cherchait le briquet, absorbé dans ses pensées. Puis il sourit, amusé :

— Nous sommes tous les quatre des idiots.

— Ne généralisez pas, exigea Kiskoros.

— D’accord. Ces deux-là et moi, nous sommes des naïfs. Toi, tu es un idiot.

À ce moment-là, la sirène d’un bateau qui franchissait la passe leur parvint à travers les cloisons : un appel rauque, bref, comme ceux qui, du pont, avertissent une embarcation plus petite de laisser la voie libre. Et comme si cet appel venait couronner toutes les réflexions que Coy avait pu se faire depuis une heure – mais en réalité cela venait de beaucoup plus loin –, il vit se dévoiler sous ses yeux tout le reste de la partie, jusqu’à la fin. Avec tant de précision qu’il fut sur le point d’ouvrir la bouche et de proférer une exclamation. Chaque indice, chaque soupçon, chaque question qui s’étaient manifestés dans les derniers jours trouvaient d’un seul coup leur sens. Y compris le rôle que

jouait en ce moment Kiskoros, y compris le choix de cette cale comme cachot temporaire. Tout cela pouvait s'expliquer en deux mots. Tanger s'apprêtait à quitter l'île, et eux, écuyers trompés, y restaient, abandonnés.

— Elle s'en va, dit-il à voix haute.

Tous le regardèrent. Il n'avait pas desserré les dents depuis que Tanger avait disparu par l'écoutille menant au pont.

— Et elle te laisse en plan, ajouta-t-il en l'honneur de Kiskoros. Baisé, comme nous.

L'Argentin l'étudia un long moment en silence. Puis il sourit, sceptique. Une petite grenouille élégante et gominée. Infatuée. Nulle.

— Ne dis pas de conneries.

— Je viens de tout comprendre. Tanger t'a demandé de nous retenir jusqu'au jour, n'est-ce pas ?… Après, tu dois fermer l'écoutille en nous laissant ici, et la rejoindre, hein ? À sept ou huit heures du matin, à tel endroit. Dis-moi si je me trompe. – Le silence et le regard de l'Argentin montraient qu'il ne se trompait pas. – Mais Palermo a raison : elle ne viendra pas. Et je vais te dire pourquoi : parce qu'à cette heure-là elle sera loin.

La chose ne plut pas à Kiskoros. Son expression était aussi sombre que le trou noir du canon de son pistolet.

— Tu te crois futé, hein ?… Pourtant tu ne l'as pas été tellement, jusqu'à maintenant.

Coy haussa les épaules.

— Possible, concéda-t-il. Mais même un imbécile peut comprendre qu'un journal ouvert à telle ou telle page, certaines questions, une carte postale, quelques voyages, une boîte d'allumettes et une information fournie par hasard il y a quelque temps par Palermo à Gibraltar conduisent

toutes à un endroit bien précis… Tu veux que je te le dise, ou devons-nous attendre que tu le découvres tout seul ?

Kiskoros jouait avec le cran de sûreté du pistolet, mais il était évident qu'il avait l'esprit ailleurs. Il grimaçait, indécis.

— Dis-le-moi.

Sans cesser de le regarder, Coy laissa retomber sa tête contre la cloison.

— Partons du fait, dit-il, que Tanger n'a plus besoin de toi. Ta mission, jouer double jeu, contrôler Palermo, me convaincre qu'elle était sans défense et en danger, se termine cette nuit en nous retenant pendant qu'elle s'en va. Elle n'a plus rien à tirer de toi. Et que crois-tu qu'elle fait, maintenant ?… Comment partir avec un bloc d'émeraudes ?… Dans les aéroports, les bagages à main sont inspectés aux rayons X, et elle ne peut pas prendre le risque d'enregistrer une valise contenant une fortune aussi fragile. Une voiture de location laisse des pistes dangereuses. Un train signifie des frontières et des changements hasardeux… Tu vois une solution ?

Il se tut et attendit une réponse. Tout dire ainsi à voix haute lui procurait un étrange soulagement ; comme s'il partageait la honte et le fiel qu'il sentait sur le point de créer une explosion en lui. Cette nuit, il y en a pour tout le monde, pensa-t-il. Pour toi, chef. Pour le pauvre Pilote. Pour moi. Et toi, l'arriéré mental, tu ne vas pas être déçu du voyage.

Mais la conclusion vint de Palermo, avant même que Kiskoros ait pu réagir. L'homme de Gibraltar s'était donné une claque sur la cuisse :

— Bien sûr ! Un bateau !… Un foutu bateau !

— Exact.

— Bon Dieu de bon Dieu. Quelle bonne femme !

— Pour ça, je suis d'accord.

Debout devant l’échelle, Kiskoros essayait de digérer ce qu’il entendait. Ses yeux de batracien allaient de l’un à l’autre, oscillant entre le mépris, la méfiance et le doute raisonnable.

— Cela fait trop de suppositions, protesta-t-il enfin. Tu te crois très intelligent, mais tu fondes tout sur des hypothèses ; rien ne confirme toutes ces salades… Il n’y a pas de preuves. Pas un fait précis auquel se fier.

— Tu te trompes. Il y en a. – Coy regarda sa montre : elle était arrêtée. Il se tourna vers le Pilote, qui suivait depuis son coin, immobile et attentif. – Quelle heure est-il ?

— Onze heures et demie.

Il observa Kiskoros en riant, d’un rire grinçant. Et l’Argentin, ignorant que Coy, en réalité, riait de lui-même, ne parut pas goûter ce rire. Il avait cessé de tripoter le cran de sûreté du pistolet que, maintenant, il braquait sur lui.

— Cette nuit, à une heure, annonça Coy, le cargo *Felix von Luckner* de la Zeeland Ship va appareiller. Pavillon belge. Deux voyages par mois entre Carthagène et Anvers, avec une cargaison d’agrumes, je crois. Il prend des passagers.

— Merde, murmura Palermo.

— Avant une semaine – Coy ne quittait pas Kiskoros des yeux –, elle aura vendu les émeraudes à certaine adresse de la Rubenstraat que ton ancien chef – il désigna Palermo d’un mouvement de tête – pourra te confirmer… Dites-le-lui.

— C’est vrai, admit Palermo.

— Tu vois – Coy rit encore, du même rire désagréable –, tu vois : je suis même sûr qu’elle n’oubliera pas de t’envoyer une carte postale.

Cette fois, Kiskoros accusa le coup. Dans la confusion où le plongeait la perte de ses illusions, sa pomme d’Adam montait et descendait désespérément. Même les crapules, pensa Coy, ont quelque chose qui ressemble à un cœur.

— Elle ne m’a jamais parlé de ça. – Kiskoros avait le regard fixe, comme si on l’accusait. – Nous allions…

— Bien sûr, elle ne t’a rien dit. – Palermo essayait d’allumer la cigarette qu’il avait aux lèvres. – Crétin !

Kiskoros se décomposait à vue d’œil.

— On avait une voiture de location… murmura-t-il, effondré.

— Eh bien ! suggéra Palermo, tu n’as plus qu’à rendre les clefs.

Le briquet ne marchait pas, et le chasseur de trésors dut se lever pour aller se pencher sur la flamme de la lampe à pétrole, la cigarette à la bouche. Il semblait beaucoup s’amuser de cette farce magnifique où chacun avait tenu son rôle à la perfection.

— Jamais elle… commença Kiskoros.

Nous arriverons peut-être à temps, pensa Coy tandis qu’ils escaladaient l’échelle et que la fraîcheur de l’air nocturne venait frapper son visage. Il y avait beaucoup d’étoiles, et les silhouettes des bateaux démantelés qui se découpaient sur les lumières du port avaient l’apparence de fantômes. En bas, dans la cale, l’Argentin ne gémissait plus. Il avait cessé de geindre quand Palermo avait fini de lui donner des coups de pied sur la tête, tandis que le sang qui coulait à gros bouillons de son nez écrasé se mêlait à la rouille du sol ou crépitait quand il entrait en contact avec ses vêtements fumants. À ce moment-là, il se débattait au pied de l’échelle en hurlant, sa veste en train de brûler. Tout avait commencé quand Nino Palermo, penché pour allumer sa cigarette, lui avait brusquement balancé la lampe à pétrole ; un arc de flamme avait jailli en ronflant dans la pénombre de la cale, était passé devant Coy et avait atteint Kiskoros à la poitrine, juste au moment où il disait « Jamais elle… ». Et ils

resteraient sans savoir ce qu'elle n'aurait jamais fait ou dit, parce qu'à cet instant le pétrole lui était arrivé droit dessus. Il avait lâché son pistolet. Déjà les flammes étaient sur ses vêtements et son visage. Coy et le Pilote s'étaient dressés d'un même mouvement ; mais Palermo, beaucoup plus rapide, s'était emparé du pistolet. Ils étaient restés ainsi tous les trois à se regarder sans sourciller, pendant que Kiskoros se tordait à terre, au milieu des flammes, en poussant des cris à vous glacer le sang. Finalement, Coy avait pris la veste de Palermo et éteint le feu en tapant dessus avec, avant de la jeter sur Kiskoros. Quand il l'avait retirée, Kiskoros, fumant, n'était plus qu'une loque : ses cheveux et sa moustache étaient devenus du chaume brûlé, il disait ouille, ouille, ouille !, et, dans les intervalles, il émettait un bruit sourd, comme s'il se gargarisait avec de la térébenthine. C'était à ce moment-là que Palermo lui avait envoyé ces coups de pied sur la tête, d'une façon systématique. Comme s'il lui comptait un à un les billets de ses indemnités pour solde de tout compte. Après quoi, le pistolet à la main et sans viser personne, un sourire fort peu amène aux lèvres, il avait poussé un soupir de satisfaction et demandé à Coy s'il était avec ou contre lui. Il avait dit cela : avec ou contre, en le regardant à la lueur des dernières flammes de la lampe brisée sur le sol, avec son visage de requin noctambule en train de régler de vieilles histoires.

— Si tu lui fais du mal, à elle, je te tuerai, avait répondu Coy.

C'était là sa condition. Il l'avait énoncée alors que l'autre tenait en main le pistolet chromé et nacré. Et Palermo ne l'avait pas mal pris, il avait seulement accentué son rictus de squale et dit d'accord, on ne la tuera pas cette nuit. Puis il avait glissé le pistolet dans sa poche avant de grimper à toute allure vers le rectangle d'étoiles. Et maintenant tous les trois, Coy, Palermo et le Pilote, couraient ensemble sur le pont obscur du cargo pendant qu'à l'autre bout du port,

sous les grues illuminées et les réverbères des quais, le *Felix von Luckner* se préparait à prendre la mer.

Il y avait de la lumière à la fenêtre de la pension Cartago. Près de Coy résonna le rire de chien fatigué ; Palermo, lui aussi, regardait en haut.

— La dame fait ses bagages, constata le chasseur de trésors.

Ils étaient sous les palmiers des remparts, le port en contrebas, derrière eux. Les bâtiments éclairés de l'Université polytechnique se détachaient au bout de l'avenue déserte.

— Laisse-moi d'abord lui parler, dit Coy.

Palermo tapa sur la poche où il portait le pistolet de Kiskoros.

— Pas question. Désormais, on est associés. – Il regardait toujours en haut, la mine sombre. – Et puis je suis sûr qu'elle trouvera encore le moyen de t'embobiner.

Coy haussa les épaules.

— En me disant quoi ?

— Ce qui lui passera par la tête. Si tu lui en donnes le temps, je suis sûr qu'elle te convaincra de n'importe quoi.

Ils traversèrent la rue, suivis du Pilote. Palermo le fit sans perdre de vue la lumière de la fenêtre et, arrivé sur le pas de la porte, il palpa encore une fois sa poche.

— Elle a toujours son gros calibre de Gibraltar ?

Son regard était fixe, intense. L'œil clair semblait de verre glacé.

— Je ne sais pas. C'est bien possible.

— Merde.

Palermo réfléchit un moment. Puis il observa de nouveau Coy, comme s'il reconsidérait sa proposition de parler à Tanger seul.

— Elle a ses raisons, insista Coy. L'homme de Gibraltar eut un sourire méchant.

— Bien sûr. Nous avons tous nos raisons. – Il regarda le Pilote, qui attendait derrière eux. – Même lui a les siennes.

— Laisse-moi lui parler. L'autre réfléchit encore un peu.

— D'accord.

L'employée de la pension salua Coy et lui confirma que Madame était en haut et avait demandé sa note. Ils traversèrent le vestibule et montèrent au deuxième étage en essayant de ne pas faire de bruit dans l'escalier. Il y avait des plaques de bateaux encadrées aux murs et une statuette de la Vierge du Carmel dans une niche. La porte de la chambre donnait directement sur le palier, en haut des marches. Elle était fermée. Coy y alla, suivi de Palermo. La moquette amortissait leurs pas.

— Tente ta chance, chuchota l'homme de Gibraltar, la main dans sa poche. Tu as cinq minutes.

Sous la main de Coy, la poignée tourna sans difficulté. Le loquet n'était pas mis. Et au moment même où il ouvrait la porte, il comprit l'inutilité de tout cela. L'absurdité de sa présence en ce lieu, amant dépité, ami trahi, associé roulé. En réalité, découvrit-il soudain, si on considérait les choses froidement, il n'avait rien à dire. Elle était sur le point de partir, mais en fait elle était déjà partie depuis longtemps, en le laissant derrière elle, à la dérive ; et rien de ce qu'il pourrait dire ou faire ne changerait le cours des choses. Quant aux émeraudes, habitué à penser à elles comme à une chimère impossible à atteindre, Coy ne s'en était guère soucié avant, et il ne s'en souciait pas davantage maintenant.

Tanger était ce qu'elle avait voulu être. Elle s'était choisie libre et, dès le début, il avait su qu'elle le serait toujours. Il avait vu la vieille coupe en argent sans anse, et la photographie en noir et blanc de la jeune fille qui souriait. C'était assez pour comprendre que le mot « tromperie » n'avait pas de sens pour elle, et qu'elle n'y pouvait rien. Et Coy aurait fait demi-tour sur-le-champ pour rejoindre le Pilote et continuer jusqu'au *Carpanta* après une escale préalable au bar le plus proche s'il n'avait pas déjà commencé à ouvrir la porte. Il n'éprouvait pas de ressentiment, il n'éprouvait même plus de curiosité. Mais la porte s'ouvrait inexorablement en découvrant la chambre, la fenêtre au fond sur le port, le sac de voyage à moitié fait sur la table, le paquet des émeraudes, et Tanger debout, avec sa jupe en coton bleu sombre, son chemisier blanc et ses sandales, les cheveux encore humides de la douche, dont les mèches asymétriques mouillaient ses épaules. Et la peau ocellée, hâlée par ces semaines de mer et de soleil, les yeux bleu marine grands ouverts de surprise, sombres et métalliques comme l'acier du 367 Magnum qu'elle venait de saisir sur la table en entendant le bruit de la porte. C'est alors que Nino Palermo entra en scène pour jouer son rôle dans cette tragi-comédie où tout le monde trompait tout le monde : sans attendre les cinq minutes promises, il se glissa dans le dos de Coy et passa devant lui, le pistolet chromé et nacré luisant dans sa main. Coy ouvrit la bouche pour crier non, arrêtez, ça suffit, rembobinons toute cette histoire absurde que nous avons vue mille fois au cinéma ; mais elle avait déjà contracté la main, et un éclair éclata à la hauteur de ses cuisses avec une détonation qui parvint à Coy un millième de seconde après qu'il eut senti l'impact au bas des côtes qui le fit pivoter à demi et l'envoya tomber sur Palermo, lequel, au même moment, tirait à son tour. Cette fois le coup de feu éclata tout près des oreilles de Coy, et il voulut frapper l'homme de Gibraltar pour l'empêcher de tirer de nouveau. Mais il y eut un autre éclair derrière lui, un

autre coup de feu ébranla l'air, Palermo fit un bond en arrière et fut projeté sur le palier puis dans l'escalier. Cela n'avait pas fait bang ! comme dans les films, mais poum, poum, poum, trois fois, presque enchaînées, et maintenant il y avait dans la chambre une fumée de mille démons, une odeur très acre et un silence absolu. Et quand Coy se retourna, il vit que Tanger n'était plus là. Il regarda mieux et vit qu'elle n'était plus debout mais étendue sur le sol de l'autre côté de la table, avec une déchirure à son chemisier blanc, sous laquelle jaillissait par intermittence le sang, très rouge, très épais, tachant le chemisier et le plancher, tachant tout. Elle était là, elle remuait les lèvres, et soudain elle parut très jeune et très seule.

Quand il se retrouva dans la rue, il constata que c'était une nuit parfaite, avec l'étoile Polaire bien visible à sa place exacte, cinq fois à la droite de la ligne formée par Merak et Dubhé. Il alla s'appuyer à la balustrade des remparts et resta là, comprimant d'une main la blessure qui saignait le long de sa hanche. Il l'avait tâtée sous sa chemise, en vérifiant que ses côtes étaient intactes, qu'il s'agissait d'un accroc superficiel et qu'il ne mourrait pas cette fois. Il compta cinq faibles battements de son cœur tout en contemplant la darse obscure, les lumières du quai, le reflet des châteaux dans les montagnes. Et le pont et la passerelle illuminés du *Felix von Luckner,* sur le point de larguer les amarres.

Tanger lui avait parlé. Il avait suivi le mouvement de ses lèvres quand il s'était penché sur elle, tandis que le Pilote essayait de tamponner le trou de la poitrine par lequel la vie s'échappait. Elle parlait si bas, de façon si inaudible, qu'il avait dû placer son oreille tout contre sa bouche pour comprendre ce qu'elle disait. Elle devait faire trop d'efforts pour composer les mots, de plus en plus lointaine, s'affaiblissant à mesure que le flot rouge inondait le sol sous son corps. Elle avait dit donne-moi la main, Coy. Donne-moi

la main. Tu m’as promis que tu ne me laisserais pas partir seule. La voix s’éteignait, et ce qui lui restait de vie semblait s’être réfugié dans les yeux, très ouverts, presque exorbités, comme s’ils découvraient une étendue désertique qui leur inspirait de l’horreur. Tu me l’as juré, Coy. J’ai peur de partir seule.

Il ne lui avait pas donné la main. Elle était sur le plancher, comme Zas sur le tapis de l’appartement de Madrid. Mille ans s’étaient écoulés depuis, mais c’était la seule chose qu’il lui était impossible d’oublier. Il l’avait encore vue remuer les lèvres, en prononçant des mots qu’il n’avait pas entendus, puis il s’était relevé pour regarder autour de lui d’un air égaré : le bloc d’émeraudes sur la table, le revolver noir par terre, la flaque rouge qui s’élargissait, le dos du Pilote penché sur Tanger. Il avait marché dans son propre désert désolé pour traverser la chambre, puis il était passé devant le cadavre de Palermo qui gisait sur le dos dans l’escalier, à mi-étage, les jambes en haut, la tête en bas et les yeux ni ouverts ni fermés, le rictus de requin imprimé sur le visage, et le sang coulant sur les marches jusqu’aux pieds de la réceptionniste terrifiée.

L’air de la nuit affinait ses sens. Appuyé au rempart, il sentait le sang qui gouttait de la blessure le long de sa hanche, sous la chemise, à chaque battement de son cœur. L’horloge de la mairie sonna un coup et, à ce moment-là, l’étrave du *Felix von Luckner* commença de s’écarter lentement. Sous les projecteurs de la passerelle, il pouvait voir le second qui surveillait le travail des matelots sur le château avant, près des écubiers des ancres. Il y avait deux hommes sur l’aileron, qui observaient la distance entre la coque et le quai : sans doute le pilote du port et le capitaine.

Il entendit les pas du Pilote dans son dos et sentit qu’il s’appuyait à la balustrade à côté de lui.

— Elle est morte.

Coy ne dit rien. Une sirène de police retentissait au loin, dans la ville basse. Sur le quai, ils venaient de larguer la dernière amarre, et le bateau commençait à s’éloigner. Coy imagina la pénombre du pont, le timonier à son poste, le capitaine attentif aux dernières manœuvres tandis que l’étrave prenait la direction des feux vert et rouge de la passe. Il devina la silhouette du pilote qui descendait dans la vedette par l’échelle qui pendait sur un flanc. Maintenant le cargo prenait de la vitesse, glissant doucement vers la haute mer noire, avec ses lumières qui se reflétaient, tremblantes, dans son sillage, et en lançant un dernier appel rauque qu’il laissa derrière lui comme un adieu.

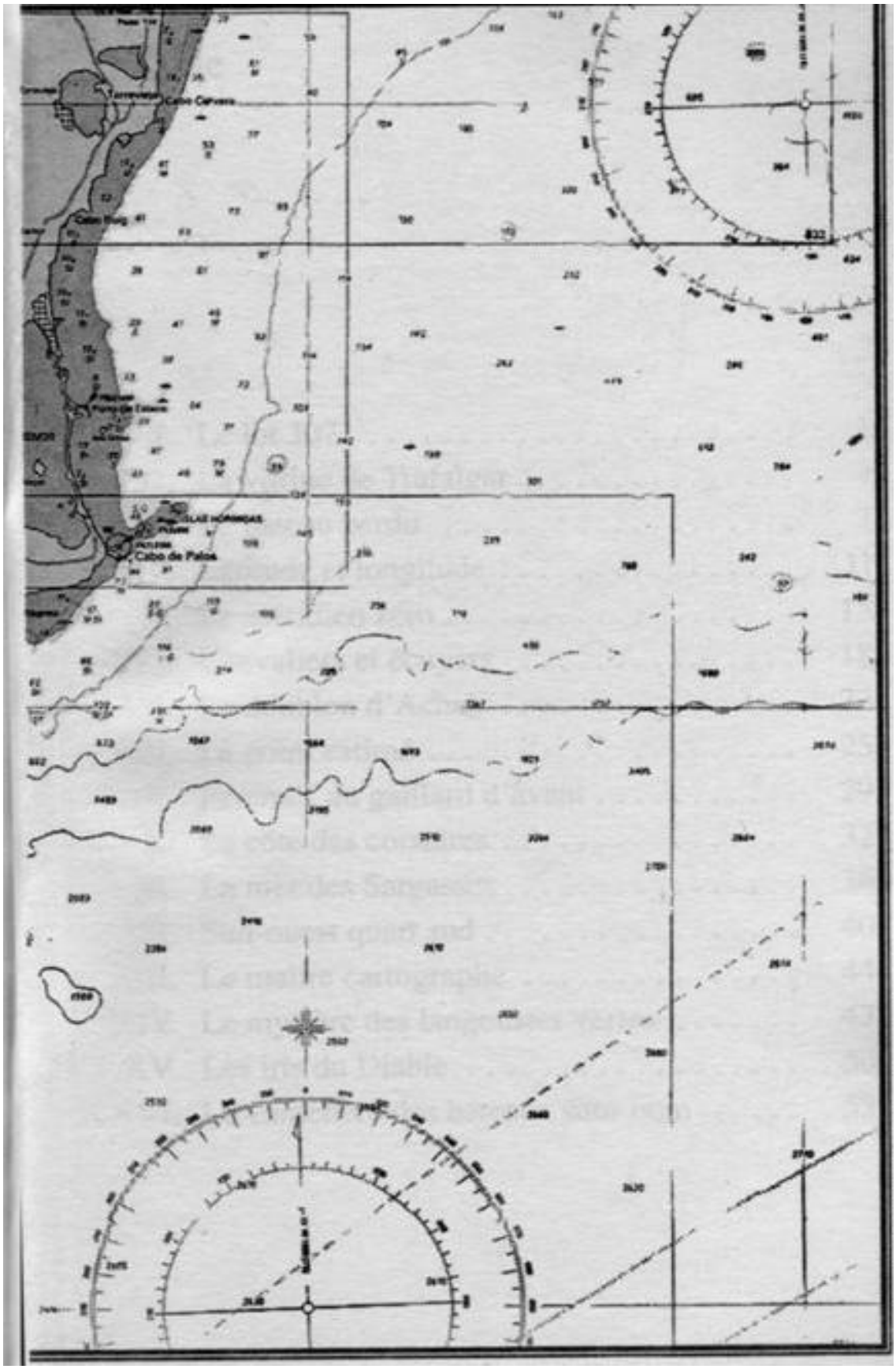
— J’ai pris sa main, dit le Pilote. Elle a cru que c’était toi.

La sirène de police s’était rapprochée, et un scintillement bleu apparut au bout de l’avenue. Le Pilote alluma une cigarette, et l’éclair du briquet à amadou éblouit Coy. Quand il recouvra la vue, le *Felix von Luckner* était déjà en eaux libres. Il ressentit une intense nostalgie en voyant s’éloigner ses feux dans la nuit. Il pouvait deviner l’odeur de la moque de café du premier quart, les pas du capitaine sur le pont, le visage impassible du timonier éclairé d’en bas par le compas gyroscopique. Il pouvait sentir la vibration des machines sous le pont tandis que l’officier de quart se penchait sur la première carte marine du voyage qui venait d’être dépliée sur la table, pour calculer une route quelconque : une bonne route, tracée avec règles, crayon et compas à pointes sèches, sur un papier épais dont les signes conventionnels représentaient un monde connu, familier, réglementé par des chronomètres et des sextants qui permettaient de maintenir la terre à distance.

Pourvu, pensa-t-il, pourvu qu’on me rende à la mer. Pourvu que je trouve vite un bon bateau.

La Navata, décembre 1999.

ESPAÑA
MURCIA
CARTAGENA
GOLFO DE MAZARRON
GOLFO DE VERA


Cabo Cervera
Cabo Roig
Cabo de Palos

du même auteur

Le Tableau du maître flamand

Jean-Claude Lattes, 1993
et « Le Livre de poche », n 0 7625

Le Club Dumas ou l'ombre de Richelieu

Jean-Claude Lattes, 1994
réédité sous le titre

La Neuvième Porte

Jean-Claude Lattes, 1999

Le Maître d'escrime

Seuil, 1994

« Points », n°Pl54

La Peau du tambour

Seuil, 1997
« Points », n°P518

La Reine du Sud

Seuil, 2003
« Points », n°P1221

Le Hussard

Seuil, 2005
Points », n°P1460

Le Peintre de batailles

Seuil 2007
« Points », n°P1877

Un jour de colère

Seuil, 2008
« Points », n°P2260

Club Dumas

Lattes, 2010
« Le Livre de poche », n0 7656

Les Aventures du capitaine Alatriste

1. Le Capitaine Alatriste

Seuil, 1998
« Points », n°P725

2. Les Bûchers de Bocanegra

Seuil 1998
« Points », n°P740

3. Le Soleil de Breda

Seuil 1999
« Points », n°P753

4. L’Or du roi

Seuil 2002
« Points », n°P1108

5. Le Gentilhomme au pourpoint jaune

Seuil, 2004
« Points », n°P ! 388

6. Corsaires du Levant

Seuil 2008
« Points », n°P2180